5.988.
A.13.

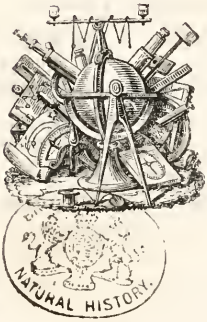
BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DE GÉOGRAPHIE.

Deuxième Série.

Tome Cinquième.



PARIS,

CHEZ ARTHUS-BERTRAND,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

—

1836.

COMMISSION CENTRALE.

COMPOSITION DU BUREAU.

(*Élection du* 18 *décembre* 1835.)

Président. M. Coraboeuf, colonel au corps royal d'état-major.

Vice-présidens. M. Roux de Rochelle.
M. Daussy, ingénieur hydrographe en chef de la Marine.

Secrétaire-général. M. D'Avezac.

SECTION DE CORRESPONDANCE.

MM. Bajot.
Callier.
Deleros.
Isambert.
Jaubert.
Jouannin.
Lafond.
MM. César Moreau.
Noel Des Vergers.
d'Orbigny.
Ambr. Tardieu.
Baron Walckenaer.
Warden.

SECTION DE PUBLICATION.

MM. Albert Montemont.
Ansart.
Barbié du Bocage.
Bérard.
Bianchi.
Boblaye.
Baron Costaz.
MM. Eyriès.
Huerne de Pommeuse.
Jomard.
baron de Ladoucette.
de Larenaudière.
Poulain.

SECTION DE COMPTABILITÉ.

MM. Boucher.
Cadalvène.
Denaix.
MM. général Haxo.
Réaume.
baron Roger.

COMITÉ CHARGÉ DE LA PUBLICATION DU BULLETIN.

MM. Albert-Montemont.
Ansart.
Barbié du Bocage.
Bérard.
Boblaye.
Daussy.
MM. d'Avezac.
Jomard.
de Larenaudière.
Poulain.
Roux de Rochelle.
Warden.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

JANVIER 1836.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

RELATION

D'un voyage dans l'intérieur de l'Afrique septentrionale,

Par Ilhâggy Ebn-el-Dyn el-Eghouâthy.

Suite et fin.

APPENDICE :

SUR L'EMPLOI DE QUELQUES NOUVEAUX DOCUMENS POUR LA RECTIFICATION DU CANEVAS GÉODÉSIQUE d'une partie de l'Afrique septentrionale.

Les recherches de la Commission sur la géographie ancienne de la province d'Alger ne se sont point étendues à l'ouest de Césarée : M. de la Malle se borne à mentionner la forteresse anonyme qui s'élevait, au dire

de Salluste, sur un rocher voisin du Molouyah, limite commune de Bocchus et de Jugurtha (1); et il pense que cette forteresse est représentée par Qala't-el-Ouèd, qu'il identifie en même temps à Cala de l'itinéraire d'Antonin, point de départ de la route *de Cala à Rusuccuro :* c'est ainsi que l'avait jugé d'Anville; et les indications recueillies par nos officiers d'état-major semblent pouvoir s'accommoder à cette opinion, car elles placent, sur les bords de la rivière Mynah, des ruines romaines portant le même nom et dont j'ai déterminé l'emplacement dans la notice précédente (2), lesquelles constatent la situation précise de la mutation de Mina, placée sur la route ancienne que je viens de désigner; de ce point à Cala, l'itinéraire donne une somme de 167 mille pas, c'est-à-dire un peu plus de 133 1/2 milles géographiques, ce qui peut conduire jusqu'à 7 ou 8 milles du Molouyah, intervalle admissible, à la rigueur, entre la forteresse et le fleuve.

Quoi qu'il en soit, les mutations voisines de Mina sont, vers l'ouest *Ballene præsidium* à 16 mille pas, puis *Castra nova* à 20 mille pas plus loin, et vers l'est *Gadaum Castra* à 25 mille pas; sans prétendre établir des concordances irréfragables, je ferai observer toutefois, comme digne d'attention, que Qala'h, dont la signification traduit à merveille le latin *præsidium*, se trouve exactement, sur ma carte, à la distance indiquée pour Ballene, que Ma'skarah, avec une signification analogue à celle de *Castra*, se présente à son tour justement à la distance indiquée pour Castra nova; enfin, que Tâqa-

(1) Salluste, *Jugurth.* 97. — Recherches, p. 91.

(2) Voir ci-dessus, pp. 89, 90.

demt, dont l'homonymie avec Gadaum est frappante (1), est précisément à 20 milles géographiques ou 25 mille pas de Mynah.

Je ne pousserai pas plus loin ici l'étude de cette ancienne voie, dont la construction demeurera incertaine pour une bonne partie, tant que la topographie du pays ne sera pas mieux connue : c'est d'ailleurs un sujet que M. de la Malle a laissé en dehors de son travail.

Cependant je ne quitterai point l'état d'Alger que je n'aie dit un mot encore de Tâqademt, dont j'ai précédemment déterminé la position (2). En parlant de Tâhart dans mes annotations sur Ebn-el-Dyn (3), j'ai indiqué la situation relative que procurent à cette ancienne capitale des Rostamydes, les distances de 4 journées sur Telemsên et sur Aslen dans le golfe d'Areschqoul, de 3 journées sur Melyânah, et de 5 journées sur Ténès (en passant par Melyânah), distances fournies par l'Edrysy et le Békry (4), et qui désignent évidemment Tâqademt comme occupant l'emplacement de l'ancienne Tâhart : la concordance est encore appuyée par la signification d'*ancienne* que Léon et Marmol attribuent à la dénomination actuelle, tandis que le nom de Tâhart est complètement effacé. Cependant, une inadvertance d'écriture ou d'impression ayant, dans le passage de mes annotations auquel je me réfère, substitué le mot

(1) Elle a suffi à M. Lapie pour établir la concordance de ce point avec Gadaum, dans sa *Carte comparée* de 1829, bien qu'il n'eût point la position de Mynah, et que sa route soit autrement tracée.

(2) Voir ci-dessus, pp. 89, 90.

(3) Voir ci-dessus, pp. 43, 44.

(4) Edrysy, pp. 201, 205.—Békry, pp. 103, 104.—Voir aussi Léon, fol. 67 *verso*. — Marmol, t. II, fol. 212

de Ma'skarah à celui de Táqademt, je devais relever ici cette méprise, qu'au surplus je n'avais point commise ailleurs (1). Mais j'avais proposé d'orthographier le nom dont il s'agit Tâqadymt, à raison de la signification indiquée par Léon : une remarque facile, qui m'avait long-temps échappé, vient, en réformant légèrement cette orthographe, rendre désormais inattaquable la concordance que j'avais précédemment reconnue : c'est le Békry lui-même qui nous fournit à cet égard un témoignage précis, que je n'avais point d'abord aperçu sous la leçon *Takdamet* donnée par M. Quatremère (2); l'auteur arabe, racontant la fondation de Tâhart, rapporte qu'elle fut bâtie sur un tertre découvert, d'une forme carrée analogue à celle de l'instrument que les Arabes appellent *doff*, sorte de tambourin auquel les Berbers donnent le nom de *Táqademt;* et ceux-ci de s'écrier en prenant possession du terrain : Etablissons-nous sur le *Táqademt.* Ce récit met en évidence l'identité parfaite de l'emplacement de Tâhart avec celui qu'on appelle encore aujourd'hui *Táqademt.* Quant à la signification du mot, est-ce le Békry, est-ce Léon qui a raison? tous deux sans doute; du moins la suppression du *ye* servile de *qadym* dans la forme berbérisée *Táqademt*, est-elle une de ces altérations habituelles aux montagnards de l'Atlas quand ils naturalisent en leur langue quelque mot emprunté à celle des Arabes.

(1) Voir, dans l'Encyclopédie pittoresque, mon article Békrytes.

(2) Békry, p. 90 de la notice. — Comparez le manuscrit arabe n° 580, p. 128.

III.

Le cahier de notes manuscrites dont je dois la communication à la gracieuse obligeance de M. de la Porte, contient quelques itinéraires et autres renseignemens géographiques recueillis à Thangeh par cet habile orientaliste, pendant qu'il exerçait en cette résidence des fonctions consulaires. Ses principaux informateurs furent le hhâggy Mohhammed schéryf, natif de Fydah en Tâfilêlt, qui avait fait les voyages de la Mekke et de Ten-Boktoue, et le qâyd A'ly el-Ouschâhhy, capitaine de cent hommes de la garde noire de l'empereur de Marok, natif du canton de Ternâthah dans le pays de Dara'h.

Ces deux personnages ont fourni à M. de la Porte des renseignemens d'un grand intérêt sur le pays natal de chacun d'eux et sur les routes qui y conduisent; je ne saurais prétendre tirer ici de ces notes tout le parti qu'on en peut espérer à l'aide d'une étude et d'une discussion approfondies : ce sont des questions spéciales et ardues, hérissées de trop de contradictions et d'incertitudes pour être abordées accessoirement aux tracés odométriques qui font l'objet de ce travail: fournir des bases, des développemens et des liaisons aux itinéraires d'Ebn-el-Dyn, tel est le cadre de ma première notice, tel par conséquent celui de la révision que j'en ai entreprise; je me bornerai donc à un simple examen comparatif des élémens déjà employés sur ma carte avec ceux qui, dans les rapports du schéryf et du qâyd, peuvent servir à confirmer ou infirmer mes constructions.

La principale liaison que j'ai tenté d'établir (1) entre

(1) Voir ci-dessus, p. 101.

les routes d'Ebn-el Dyn et la côte occidentale, est celle qui conduit de A'yn el-Ssalâhh à l'embouchure du Ouâdy Noun, par Aghably ou Touât, Tébelbelt, Mimsynah, El-A'ryb, Tatâ et Noun, s'appuyant sur l'itinéraire de Caillé entre El-A'ryb et Fès. J'ai montré l'intime rapport de cet itinéraire avec celui d'Ahhmed ebn el-Hhasan el-Metsyouy, déjà employé avec tant de justesse par M. Walckenaer pour établir l'identité des vallées de Tâfilèlt et de l'ancienne Segelmèsah.

Un itinéraire tout semblable, mais plus détaillé, et offrant la transcription arabe des noms de lieux qui y sont indiqués, est renfermé dans le cahier de M. de la Porte, et vient me fournir l'occasion, en confirmant de tout point la double proposition soutenue par M. Walckenaer et par moi-même, de multiplier les concordances synonymiques entre la route de Caillé, celle d'Ahhmed, le nouvel itinéraire, et les descriptions données par Léon et Marmol de la vallée de Ségelmèsah : ces rapprochemens ont d'autant plus d'intérêt, que les argumens employés par M. Walckenaer (1) ainsi que les indications auxquelles je m'étais moi-même borné dans ma précédente notice (2), n'avaient point suffi pour convaincre notre honorable confrère M. Gräberg de Hemsô de la coïncidence complète et irréfragable des trois lignes fournies par Caillé, Ahhmed et Léon, et parallèlement tracées autant de fois distinctes sur sa carte d'El-Maghreb el-Aqssây.

Parcourons donc, d'étape en étape, ce curieux document, en le rapprochant de ceux que nous possédions déjà.

(1) Recherches géographiques sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale, pp. 282 à 286.

(2) Voir ci-dessus, p. 106, 107.

La première journée est de dix heures jusqu'à Ssoffrouy (écrit Ssoforo), comme dans le Békry, l'Edrysy, Léon, Marmol, Ahhmed, Caillé (1); le chemin passe entre les montagnes A'zâbah sur la gauche et Behâlyl sur la droite, et ce dernier nom concorde très bien avec celui des Beni Bahlul de Léon ou Beni Bu-Halul de Marmol.

Dans la seconde journée, qui est longue et équivaut aux deux petites journées d'Ahhmed entre sa première et sa troisième étape, on trouve sur la route le Modd el-Fara'oun et la plaine de Zaghar el-Hhammâr où l'on reconnaît le Mouddou Fyraoun et le Zogari Ahmar de la version édite d'Ahhmed. Son gîte de Ouyoun el-Asna, qui est, ainsi que je l'ai déjà remarqué (2), El-Essnâm du Békry, Hain Lisnan de Léon (c'est-à-dire A'yn el Essnâm, la source des idoles), et qu'il faut identifier encore à Ain el Ginun de Marmol (A'yn el-Genoun, la source des génies), ce gîte n'est point mentionné dans le nouvel itinéraire; mais on y trouve la montagne Tényet ou Tsenyet el-Baqss (la montagne au buis), Tseniets-elbaks dans Ahhmed, et l'on fait halte au village de G'ygou (par deux *gâf*), écrit Dgigou dans Ahhmed et Guigo par Caillé, mais qu'il ne faut pas prononcer Gouygo comme l'avait supposé M. Gråberg de Hemsö (3). L'Edrysy marque la deuxième étape à Qala't Mahdy, Mah-

(1) Békry, p. 164. — Edrysy de Hartmann, p. 173.—Léon, fol. 60 *verso*. — Marmol, t. II, fol. 162, chap. CVI. — Ahhmed, *apud* Walckenaer, p. 458. — Caillé, t. III, p. 109.

(2) Voir ci-dessus, p. 106. — Ahhmed, *ubi suprà*, p. 459. — Léon, fol. 61. — Marmol, t. II, fol. 163.

(3) Ahhmed, *ubi suprà*, p. 459. — Caillé, t. III, p. 107. — Gråberg, *Carta del Moghrib ul-acsà*, etc.

dia de Leon, Mehedia de Marmol (1), à dix milles de A'yn el-Essnâm; M. Quatremère suppose que c'est le même lieu dénommé El-Méry par le Békry (2), mais je suis porté à croire que non : car si la route désignée ici par le Békry prend à l'est pour traverser le désert d'Amghâd, elle doit s'éloigner de celle de l'Edrysy qui se tient à l'ouest pour passer à Tèdlâ ; l'itinéraire que nous examinons se poursuit entre ces deux directions.

Dans la troisième journée il franchit la montagne Omm Genybah, Oummou Djianiba dans Ahhmed, Umen Giunaibe dans Léon, Ume Giunaybe dans Marmol; à cette place, le récit très sommaire de Caillé signale des gorges de montagnes arides et pierreuses (3). La halte est indiquée à Zerkou, nommé aussi Enzyl et Qossour Ayt-Youssy, c'est-à-dire les châteaux de la tribu d'Youssy; on reconnaît aisément ici les Kousour Etsiousi d'Ahhmed, et sa plaine de Zergou.

La quatrième journée nous montre une plaine qui prend le nom de Khaymet el-A'raby c'est-à-dire la tente de l'Arabe; Ahhmed place vers cet endroit le canton de *Chaimasourray*, qu'il paraît difficile de ramener à l'homonymie, mais qui se rétablit pourtant sans embarras en séparant ainsi les mots, *Chaimas-our-ray*, offrant d'abord, sous l'orthographe allemande, le mot Khaymat ou Khaymats, suivant qu'on admettra que la finale *s* est une faute typographique, ou qu'elle représente l'inflexion berbère du *tsé* à trois points si fréquemment substitué au *té* à deux points des Arabes;

(1) Édrysy, p. 173. — Léon, fol. 61. — Marmol, fol. 163.

(2) Békry, p. 165.

(3) Ahhmed, *ubi suprà*, p. 459. — Léon, fol. 61 *verso*. — Marmol, fol. 163 *verso*. — Caillé, t. III, p. 106.

personne ne méconnaîtra ensuite dans *our* une transcription *nahhouy* de l'article *él* devant *rê*; le mot *ray* pour *a'raby* est seul complètement différent; mais encore la différence n'étonnera-t-elle point les arabisans habitués à rencontrer, dans le déchiffrement des noms propres, des incertitudes qui permettent des lectures tout aussi éloignées. Il semble que cette même dénomination était destinée à se reproduire dans les itinéraires sous les formes les plus diverses, puisque Khaymet el-A'raby (dont la prononciation vulgaire, constatée par M. de la Porte, est Khymt el-A'raby), nommé à Caillé d'une manière absolue, El-Khaymeh ou El-Khymh (la tente), a été transcrit, par ce voyageur, L'Guim ou L'Quim, et, de plus en plus défiguré, est devenu El-Gouym pour M. Grâberg (1).

On franchit ensuite la montagne appelée Scha'bet Beny-O'bayd (Sabets Beni-Oubéid dans Ahhmed), qu'il faut retrouver dans ces hauteurs de 100 à 125 brasses d'élévation au dessus du sol environnant, qui donnèrent à Caillé tant de peine à les gravir (2); l'on s'arrête le soir aux Qassâby ou Aqssâby el Schorfâ c'est-à-dire forteresses des schéryfs, Aksabi Surefa dans Ahhmed, l'Eksebi dans Caillé (3), réunion de villages, sur le Molouyah, fleuve coulant au N. E. vers la Méditerranée, et aussi différent du ruisseau de G'ygou déjà reconnu plus haut et coulant au N. O. vers l'Océan, que du Zyz que nous allons bientôt atteindre et qui va se perdre au S. E. dans le désert; il est donc

(1) Ahhmed, *ubi suprà*, pp. 460. — Caillé, t. III, pp. 84, 105. — Grâberg, *ubi suprà*.

(2) Ahhmed, p. 460. — Caillé, p. 104.

(3) Ahhmed, *ibidem*. — Caillé, p. 103.

hors de toute hypothèse admissible de faire de ces trois rivières un seul cours d'eau, ainsi que l'a proposé un docte géographe (1). Le Békry a donné une seconde route entre Fês et Segelmêsah, atteignant le Molouyah à Mathmâthah Amkesour, à 5 journées de Fês et à 6 journées de Geraouah qui est elle-même à une journée du Ouêdy Ssâ'a et à six milles de la mer, non loin de l'embouchure du Molouyah (2); d'après ces conditions, Mathmâthah Amkesour doit rester à une ou deux journées de distance au-dessous d'Aqssâby el Scherfâ.

Dans la cinquième journée, qui est la sixième pour Ahhmed, on rencontre et l'on se hâte de quitter la source *Salâm a'laykom* (le salut sur vous) appelée aussi *Oschrob oué Ohrob* (bois et fuis), dénomination où il est aisé de retrouver le *selamoum aleïkoum* et le *serbouherb* d'Ahhmed; puis traversant un ravin on atteint la Nézylah ou *venta* appelée Nezelat el Qayrouân, Nuzlet Tirvan dans Ahhmed, Nzéland de Caillé (3).

La sixième journée du schéryf Mohhammed, qui est la septième pour Ahhmed el-Metsyouy, nous offre d'abord le ruisseau d'Abou-Qerousen, mentionné par Caillé sous le nom de Guigo (4), puis le village de G'ers (par un *gâf* ou *g* dur), auprès duquel Ahhmed indique le fleuve Zyz, tandis que le schéryf y place une rivière appelée aussi G'ers et affluant au Zyz comme l'Abou-Qerousen; Caillé nomme le village Kars, et donne toujours le nom de Guigo aux eaux courantes qu'il rencontre. Les Berbers qui habitent cette localité

(1) Jomard, Remarques et recherches géographiques, pp. 65, 66.
(2) Békry, p. 165.
(3) Ahhmed, *ibidem*. — Caillé, p. 102.
(4) Caillé, *ibidem*.

sont des A'yt Yezdeq, qu'il faut reconnaître dans les Aistadough d'Ahhmed, de même que ses Aits-Hedidou sont les Ayt Hhadydo du schéryf. J'ai déjà signalé l'identité de Kars ou G'ers avec le Garseluin ou Garciluyn de Léon et Marmol (1). La couchée est à Ta'lâlyn, le Tsalalin d'Ahhmed, non loin du confluent des deux ruisseaux précédens avec le Zyz, qui arrive ici de l'ouest, et tourne brusquement au sud. Une circonstance digne d'être relevée, c'est que des hauteurs de Ta'lâlyn on aperçoit très bien dans l'est le fleuve Qyr ou G'yr, sur lequel nous aurons à revenir.

Léon et son copiste Marmol font commencer à G'ers A'louyn la grande vallée de Segelmêsah, nommée à son origine *Cheneg* par le premier, *Quenena* par le second (2); et dans la gorge étroite ainsi appelée ils signalent trois châteaux, savoir: *Zehbel*, Gastir, et *Tamarakost* : le schéryf Mohhammed ainsi qu'Ammed el-Metsyouy suivent absolument la même route: ils entrent avec le Zyz dans le *Kheng*, mot berber signifiant gorge, écrit Eltching par Ahhmed, et relèvent pareillement sur leur passage le château de *Za'abel* ou Zaabl, et celui de Tamarakost ou Tsemrakest, qui est évidemment le Tamaroc de Caillé. La halte de ce jour, qui est la septième étape pour l'un, la huitième pour l'autre, se fait au chef-lieu des Ayt-Yahhyày ou-O'tsmân, appelés Aitsotsman par Ahhmed.

Le jour suivant le nouvel itinéraire entre dans la plaine de Medgharah, également indiquée par Ahhmed,

(1) Voir ci dessus, p. 107. — Ahhmed, p. 461. —Caillé, p. 101.— Léon, fol. 62 et 79 *verso*. — Marmol, t. II, fol. 164, et t. III, fol. 7.

(2) Léon, fol. 79 *verso*. — Marmol, t. III, fol. 8 *verso*. — Ahhmed, p. 461. — Caillé, p. 101.

par Léon et par Marmol, aussi bien que par Caillé, dont les notes hâtivement crayonnées dans les interlignes de quelques feuillets du Qorân et à peine lisibles portaient sans doute Mdagara, lu plus tard et imprimé Mdayara. C'est aussi Medgharah qu'il faut lire dans le Bekry partout où la notice de M. Quatremère porte Medzara (1).

Dans la neuvième journée du schéryf, la dixième d'Ahhmed, on entre avec le Zyz dans le canton de Reteb ou Retseb, écrit Rétel dans Léon et Marmol; A'yn Ammesky et Tedyqelt reproduisent A'yn Miski et Tutugelt d'Ahhmed; puis les châteaux appelés par ce dernier Eouladi-Isa, Tsatchiamets, El-Mouarika et Moulay-Mamoun, se retrouvent dans le nouvel itinéraire sous les formes de Aoulâd I'ysây, Teghyamt, el-Ma'rkah, Moulay Mâmoun; et ce dernier étant signalé comme très voisin d'el-Ma'rkah, sa position sera approximativement connue si nous avons celle de cet autre point; or Caillé nous vient ici en aide, puisqu'il a vu lui-même Marca, dont l'identité n'est pas plus douteuse que l'homonymie : et nous avons dès-lors un nouveau point de repère entre la route de Caillé et les descriptions de Léon et Marmol, qui avaient fait connaître les premiers ce château d'*El-Mâmoun* (2).

Enfin nous voyons Ahhmed terminer son voyage dans la onzième journée, qu'il commence par *Ttetzimi*

(1) Ahhmed, p. 462. — Léon, *ubi suprà*. — Marmol, t. III, fol. 8 *recto*. — Caillé, p. 97. — Békry, pp. 91, 99, 175; voir le manuscrit arabe n° 580, pp. 129, 137, 215, où il n'existe sur le *dal* ni le *ghayn* aucun point diacritique.

(2) Ahhmed, *loc. cit.* — Léon, *loc. cit.* — Marmol, t. III, fol. 8 *recto* et 7 *recto*. — Caillé, pp. 93, 84, 66.

premier village du Tâfilêlt ; et il arrive au palais nommé Daroubbeida, non loin duquel est la forteresse *Erisani* qui porte aussi le nom d'*Ebou-Amm*. Le schéryf avait achevé, lui, sa neuvième journée à *Tyzymy*, où finit le Reteb et commence par conséquent le Tâfilêlt ; et le lendemain il s'est rendu à la ville de Tâfilêlt. Il a fourni à M. de la Porte une nomenclature des lieux habités de ce pays, où l'on voit figurer également *El-Rysany* ainsi que *Abou A'mm*, au voisinage presque immédiat de la ville ruinée appelée *Tâfilêlt* ou Medyn et el-A'mrah, sur les bords du Zyz : et Caillé nous décrit aussi dans un semblable voisinage *Affilé*, *Ressant* et *Bohem*, dont l'homonymie est frappante : il y ajoute *Gourland*, et la nomenclature du schéryf nous permet encore de rétablir ce nom en *Goughlân*, où l'on remarquera l'existence du *ghayn* exprimé par le voyageur français au moyen de la lettre *r*, ainsi qu'il l'avait déjà fait pour Ghadâmes et Teghâzày, écrits par lui *Ardamas* et *Traza*.

Tous ces rapprochemens font ressortir, ce me semble, avec la plus complète évidence, l'identité des vallées parcourues par les voyageurs que nous venons de collationner entre eux, et par conséquent l'identité déjà proclamée par M. Walckenaer, des vallées de Tâfilêlt et de Segelmêsah, puisque le territoire de cette dernière ville était immédiatement au dessous du canton de Reteb, comme cela se vérifie aujourd'hui pour le territoire de Tâfilêlt. Bien plus, il y a juste motif de croire que ces ruines de Medynet el-A'mrah ou Tâfilêlt, que Caillé n'a pu voir parce que arrivé au coucher du soleil auprès d'Afilé, où il n'entra point, il repartit de cette halte dès le point du jour ; on peut croire, dis-je, que ces ruines marquent l'emplacement de Segelmêsah, car elles sont justement à une journée au sud de Ma'rkah et

par conséquent aussi d'El-Mâmoun, en même temps qu'elles se trouvent à quatre heures et demie au-dessus de *Tébou a'samt*, qui me paraît correspondre, dans la nomenclature du schéryf, au *Tebuhasant* de Léon; supposons que ces quatre heures et demie équivalent à une douzaine de milles, et remontant 8 milles au nord pour retrouver l'emplacement du château de Tenegnent indiqué par Léon à cette distance, il se vérifiera qu'en effet ce dernier point est plus voisin de Segelmêsah que les deux autres châteaux de Teboua'samt et El-Mâmoun, ainsi que le remarquent Léon et Marmol. On peut conclure avec quelque assurance, de ces considérations, que si la position véritable de Segelmêsah n'est pas entièrement certaine, elle ne peut du moins rester flottante que dans des limites fort resserrées.

Je ne veux point dissimuler que cette conclusion vient contredire ouvertement une assertion consignée dans l'itinéraire du schérif Mohhammed, où on lit qu'au sortir de la gorge d'El-Khenq pour entrer dans la plaine de Medgharah, au pied de la montagne qui termine la gorge, à droite de la route, gisent les ruines de Segelmêsah : je ne balance pas à déclarer, non qu'il n'existe point là des ruines, mais que ces ruines ne sauraient être attribuées à Segelmêsah; car Léon Africain, qui fit un séjour de sept mois consécutifs au Qassr el-Mâmoun (1), quand le nom de Segelmêsah n'était point encore effacé du sol, est une autorité bien autrement imposante, sans nulle comparaison, que tel informateur moderne que ce soit.

L'itinéraire de Caillé offre, au nord et au sud de Tà-

(1) Léon, fol. 80 *recto*.

filêlt, les noms de Tannéyara et de Nyéla (1) dont on pourrait croire aisé de retrouver la synonymie en relevant d'une part, dans la nomenclature du schéryf Mohhammed, un village de Tengherâs, et en remarquant d'autre part, dans l'édition elzévirienne de Léon, le nom d'Esnoaihila (2), pendant que les cartes de Sanson jointes à l'édition française de Marmol offrent le nom de Sugaihila précisément dans la position qui convient au Nyéla de Caillé relativement à Segelmêsah ou Tâfilêlt : il semblerait dès-lors que Aihila serait une dénomination locale, tantôt désignée comme forteresse (Ilhessn-Ayhylah), tantôt comme marché (Souq-Ayhylah), et alors, la source voisine aurait été appelée A'yn-Ayhylah, contracté en Nyéla. Mais ce sont de trompeuses lueurs : Tengherâs, dernière limite du cours du Zyz, au-dessous par conséquent de Goughlân, paraît difficilement susceptible de concorder avec Tanneyara, au nord de Tâfilêlt, sans toutefois que cette concordance soit péremptoirement impossible, puisque Caillé énonce que le Zyz, qu'il appelle Sidi Aïsch, coule au nord-ouest au-delà d'Afilé (3). Quant à l'autre point, il est à présumer que Esnoaihila et Sugaihila sont des fautes typographiques : le texte italien de Léon porte Esuoaihila, et le texte espagnol de Marmol Zuayhila (4), ce qui ne permet plus d'y trouver étymologiquement un *Hhessn* ou un *Souq*.

Les renseignemens fournis par le schéryf Mohhammed placent sa ville natale, Fydah, à 4 heures 1/2 au-dessus d'El-Rysâny, sur la rive gauche du Zyz ; et il a

(1) Caillé, pp. 93 et 65.

(2) *Leonis Africa*, Leyde, 1632, p 612.

(3) Caillé, p. 91.

(4) Léon, 1563, fol. 80 — Marmol, t. III, fol. 8 *verso*.— Voir cependant aussi Léon, fol. 98, article *Ziz*, et Marmol, t. I, fol. 13 *verso*, col. 1.

dicté à M. de la Porte un itinéraire qui, de Ouetchdah se rend à Fydah, puis à Touât et au-delà : en voici le résumé.

Départ de Ouetchdah.

Sydy-Yahhyây, à la source de la rivière qui passe à l'ouest de Ma'skarah	1 jour
Iysly, rivière coulant vers le Molouyah	1
A'yn-Beny-Methâher	1
Ouêd-el-Abyâr	1
Fom-Bezouz	1
El-Qassr-el-Ahhmar	1
El-Qanadesah, au pied de la montagne El-Berqah	1
Ouêd-G'yr	1
Esfâsef, torrent	1
Sefsâf, désert avec un grand lac	1
Fydah *en Tâfilêlt*	1
A'yn-el-A'bbâs	1
Tebelbelt	3
O'glah-Thouylah	3
Eflyouythah	3
Touât, dont le chef-lieu est Tedyqêlt	4

La première étape, à partir de Ouetchdah, donnant la position de la source du Ouêd el-Hhammam, doit chasser un peu vers le sud-est, pour se trouver sur les pentes orientales, tandis que Iysly doit revenir vers le sud-ouest pour se placer sur les déclivités occidentales. La distance totale entre Ouetchdah et Tâfilêlt démontre que les stations journalières doivent être échelonnées de 20 en 20 milles : à la huitième on traverse le fleuve G'yr, et trois jours après on atteint Fydah. De ce point jusqu'à Tedyqêlt, c'est-à-dire jusqu'à A'yn el-Ssalâhh, il y a plus de 320 milles, et l'itinéraire ne compte que 14 journées, qui, au taux de 20 milles, ne produisent que 280 milles, c'est-à-dire 40 milles en moins que la distance la plus courte, ce qui donne à

croire qu'il y a quelque erreur dans les chiffres de journées, surtout entre Fydah et Tebelbêlt, peut-être sur la première distance : en admettant même une erreur de trois jours, de manière à porter à sept journées ou 140 milles l'intervalle entre Fydah et Tebelbêlt, la position conjecturale que j'ai précédemment supposée pour ce dernier point ne pourrait être maintenue, et serait attirée au nord d'environ 20 milles, tirant à son tour d'autant celle d'Aghably, qui se trouverait alors droit à l'ouest de Tedyqêlt; mais rien ne rend encore ces corrections plausibles, et jusqu'à nouveaux documens plus précis, je laisse les choses telles que je les avais hypothétiquement indiquées (1). En résumé cette deuxième ligne de route sert à confirmer la position de Tâfilêlt en la liant à celle de Ouetchdah; mais elle n'ajoute que des incertitudes à celles qu'on avait déjà sur la ligne de Tâfilêlt à Touât, notamment pour la situation réelle de Tebelbêlt.

Deux fois déjà le fleuve Qyr ou G'yr, le même que le Ghir de Léon, le Guir de Marmol, et selon toute probabilité le Ger de Pline (2), a été mentionné dans les itinéraires du schéryf Mohhammed; ce voyageur a donné en outre à M. de la Porte quelques renseignemens sur le cours de cette rivière, dont il indique la source à Tyouz Zaqyn, plaine entourée de hautes montagnes et distante d'un journée de cheval, ou environ 30 milles, de Ta'lâlyn, et de deux journées et demie à pied, ou environ 50 milles, d'Aqssâby el-Scherfâ, ainsi qu'il suit :

(1) Voir ci-dessus, p. 109.

(2) Léon, fol. 98 *recto* et 80 *verso*. — Marmol, t. III, fol. 10. — Pline, liv. v, chap. 1.

Départ d'Aqssâhy	
Berthât, à travers de hautes montagnes..	1 jour
Tyzy n-Sardount, à travers des précipices.	1
Tyouz-Zaqyn.....	1/2
Total des journées.....	2 1/2

Ces distances combinées procurent la source du G'yr à 32° 48' N. et 5° 0' O. De là le fleuve doit couler vers le S. E. pour aller, suivant Léon et Marmol, passer près des châteaux de Mazalig et Abuhinan (Abou l'nân) situés à environ 50 milles de Segelmèsah, puis dans le canton de Gnachide ou Gnahede à 70 milles de cette capitale, et enfin dans le canton de Beni Gumi à 150 milles vers le S. E. de la même cité, après quoi il formerait un grand lac dans le désert (par un grand lac Léon veut sans doute désigner une sebkhah). Marmol, qui sans doute a lu par inadvertance dans Léon *cinquanta miglia* au lieu de *cento cinquanta*, a traduit *quince leguas*.

Le schéryf Mohhammed indique ainsi qu'il suit le cours du fleuve depuis sa source jusqu'à l'endroit où il se perd dans les sables du désert.

Tyouz-Zaqyn.
Tyt n-A'ly, 7 heures de marche.
Mogher.
Qassbat el-Qâdhy, à travers le Tyzy n-Khoschou.
El-Hèry, plaine ayant des montagnes sur la gauche
Tonlâl, 2 journées.
Ayt-P'ysây-Abou-Hhamar, cinq châteaux, 1 1/2 journées.
Abou-Denybah, douâr vers l'est.
A'ntar el Gharby, 1 jour.

(Cette montagne, située à 3 heures des rives du Ouéd-Qyr, est distante de 3 1/2 journées de la ville de Tazâ.)

M. de la Porte a cru retrouver la montagne de A'ntar

dans le mont Hantera de quelques éditions de Léon, et Tazâ dans la Teza du même auteur : mais ce sont là des concordances impossibles, alors même que l'homonymie serait aussi complète qu'il semble au premier coup-d'œil.

Hantera est un nom défiguré par une erreur typographique qui n'est point reproduite dans toutes les éditions de Léon (1), et qui n'est pas répétée non plus par Marmol, dont les descriptions, correspondant comme de coutume à celles de Léon, contiennent toutefois ici quelques détails qui témoignent d'une connaissance personnelle des lieux ; ce district se trouve en effet sur la route du pays de Dara'h, qu'il a vu et décrit avec bien plus de développement que son devancier. Quoi qu'il en soit, la véritable leçon est ici Hentêtah, ainsi que le confirment d'ailleurs toutes les circonstances historiques et géographiques relatives aux premiers efforts des Almohades, dont le quartier général était en ces montagnes. Nous y voyons figurer en effet ensemble les tribus de Hentêtah et de Tchedmyouat aux environs d'Aghmât et de la fameuse Tynmâl, où furent enterrés le Mahdy, A'bd-el-Moumen, et leurs successeurs; or Léon et Marmol mettent la montagne de Hentêtah à l'est de celle de Gedmena, puis au sud de celle-ci la montagne de Tenmelle avec une ville de même nom renfermant les

(1) Les éditions italiennes, depuis la troisième (je n'ai pu vérifier les deux premières), portent *Hantera* au titre de l'article consacré à cette montagne, et *Anteta* au commencement de l'article suivant : voir Léon, 1563, fol. 21 *verso* et 22 *recto*. Les éditions latines portent uniformément *Hanteta* : voir édit. d'Anvers, 1556, et de Leyde, 1632, pp. 174 et 176 — Marmol, t. II, fol. 39 *verso*. — Moura, *Historia da Mauritania*, in-4°, Lisboa, 1828, p. 195.

tombeaux du Mahdy et de A'bd-el-Moumen (1) ; ils terminent vers l'est cette montagne de Hentêtah à celle d'Animméi, laquelle n'est pas à plus de 40 milles de Marok : comment donc serait-il possible que le G'yr, naissant dans l'est du Zyz, vînt se terminer dans l'ouest de ce fleuve, et à trois heures de la montagne de Hentêtah dont il est, dans tous les cas, séparé par le Zyz lui-même et par le Ouâdy Dara'h.

Tazà, écrit de manière à se prononcer à-peu-près Tzà n'est pas complètement homonyme de la Teza de Léon Africain, écrite par les Arabes Têza, Têzâ, ou Têzày, avec la première syllabe longue (2); peu importe, il est vrai, que cette ville soit située à plus de 200 milles du mont Hentêtah, puisque je viens de renverser l'hypothèse d'identité de celui-ci avec le mont A'ntar el-Gharby; mais indépendamment de cette considération, la position bien connue de Têzày est telle par elle-même, que le G'yr, prenant naissance à 95 milles de là, au S. S. E., ne pourrait se rapprocher jusqu'à une distance de trois journées et demie, ou environ 70 milles, de cette position, qu'en suivant un cours opposé à celui que déterminent les pentes méridionales de l'Atlas, et en allant occuper, sur le revers septentrional, le bassin qui appartient au Molouyah.

Ces impossibilités radicales sont trop frappantes pour que j'aie besoin d'alléguer les conditions de détail qui procureraient la même conclusion.

(1) Léon, fol. 21 *verso* — Marmol, t. II, fol. 39 *recto*. — Edrysy de Hartmann, p. 144.

(2) Moura, *ubi supra*, pp. 205, 206; ms. arabe du Qarthâs, fol. 12 — Édrysy de Hartmann, p. 183. — Ebn-el-Khathyb, *apud* Casiri t. II, p. 236.

En combinant les indications de Léon avec celles du schéryf Mohhammed, on est porté à croire que la ville de Tezâ mentionnée par ce dernier doit faire partie de l'oasis des Beny Mozâb, et que le G'yr, coulant dans une direction sud-est, se perd dans les sables du Ssahhrâ vers 30° 50′ N. et un peu moins de 2° O., après avoir passé successivement à trois journées ou 60 milles dans le nord de Fydah, à 50 milles, puis à 70 milles des ruines de Segelmêsah, en tirant vers l'est. Il ne peut résulter de tout cela qu'une détermination bien vague du cours du G'yr; mais encore est-ce plus que l'on n'avait eu jusqu'à présent.

Puisque j'ai parlé de Têzày, je profiterai de l'occasion pour faire remarquer en passant que cette ville, bâtie ou plutôt rebâtie en 1134 par A'bd-el-Moumen, sous le nom de Rabâth Têzày, a dû remplacer le chef-lieu antérieur du pays de Têzày, dont ce conquérant s'était emparé deux années auparavant sur les Almoravides, qui l'avaient enlevée eux-mêmes dans le siècle précédent aux Beny Aby-el-A'âfyah, princes héréditaires de la tribu de Meknêsah et du pays de Têzày (1); or à l'époque où le Békry écrivait (après 960), ces princes de Meknêsah, dépossédés de Fês qu'ils avaient un instant occupée, régnaient encore dans leur ancien domaine, à Têzày, Nokour et Atchersyf; lors donc que le géographe arabe nous donne de Ouetchdah à Fês un itinéraire de cinq journées par Ssâ'a, Tâberydâ, Meknêsah et A'yn-el-Thayr, il en faut conclure que le nom de Meknêsah est ici donné précisément à la ville postérieurement appelée Têzày, puisque la position est la même, et que les sei-

(1) Moura, *ubi suprà*. pp. 205, 206, 88, 91. — Békry, p. 108. — Voir aussi dans l'Encyclopédie pittoresque, mes articles Almohades, Almoravides, et Bény Aby el-A'âfyah.

gneurs du pays de Tèzày étaient en effet les princes de la tribu de Meknêsah. Atchersyf, que l'on trouve aussi écrit *Akersyf* par un *kêf*, et *Ag'ersyf* par un *g'êf* ou *g* dur, est donné, par le même auteur, sur le Molouyah, à moitié chemin entre Ouetchdah et Melylah : suivant toute apparence, c'est le même lieu que Léon et Marmol appellent *Garsis* ou *Garcis* (1). Mais je me hâte de clore cette digression pour revenir aux notes de M. de la Porte.

Je n'ai plus à y puiser qu'un petit nombre d'indications générales relatives au pays de Dara'h, qui offre quelques liaisons à signaler entre les routes précédentes et certains points connus de l'occident. Je dois avant tout un mot d'explication sur le placement de ceux-ci, à partir de Marok, où s'arrêtent les relèvemens odographiques des voyageurs européens.

Târoudânt, comme je l'ai déjà énoncé (2), est le terme de l'un des itinéraires recueillis à Oran par M. le capitaine d'état-major Levret : cette ville y est marquée à 46 heures de marche de Marok, savoir, 26 heures jusqu'au Fêgj A'yt Mousày, et 20 heures de là jusqu'à Târoudânt. — Lemprière (3) compte 125 mille anglais pour le même chemin, et il rattache en même temps Târoudânt à Aghadyr par une route de 44 milles de la même espèce. — Cochelet à son tour a parcouru cette dernière distance, mais son récit n'en donne aucune mesure précise; il est heureusement un peu plus ex-

(1) Békry, *ibidem*. — Edrysy de Hartmann, p. 185. — Léon, fol. 58. — Marmol, tom. II, fol. 159 *verso*, chap. CIII.

(2) Voir ci-dessus, p. 99.

(3) Voyage dans l'empire de Maroc en 1790 et 1791, in-8°. Paris, 1801, pp. 144 et 93.

plicite en ce qui touche sa route entre Târoudânt et Noun (1) : il énonce formellement que Târoudânt est à 14 lieues de Tâmalet, et l'on peut déduire de sa relation que ce dernier point est à 11 heures de Talent, qui lui-même est à 21 heures de Noun, en passant par Tâseryt et Tillyn. L'un des itinéraires donnés à ce voyageur par un rabbin, lie Tâmalet à Aghadyr par une route de 2 journées, et en compte une et demie entre Tâmalet et Talent-A'yt-Gerêr (2). — Enfin Robert Adams (3) a mis trois journées de Ouêdy Noun à Beled Sydy Hescham, c'est-à-dire à la ville de Sydy Hescham, laquelle n'est autre que le Talent de Cochelet (4): il a fait sa première journée vers le nord jusqu'à Akkadia, et les deux autres au N. E. jusqu'à Talent; puis il a employé 3 1/2 journées pour se rendre de là à Aghadyr.

D'après ces données, j'asseois, avec Lemprière, Târoudânt à 108 milles géographiques de Marok et 38 milles d'Aghadyr, c'est-à-dire vers 30° 16' N. et 11° 19' O.; puis, avec Cochelet, je place Talent à 25 heures de Târoudânt et 21 heures de Noun, en évaluant ces distances partielles eu égard aux 145 milles qui constituent la distance totale; et je combine avec ces longueurs de 80 et de 65 milles, les journées d'Adams, par lui estimées sur le pied de 30 milles effectifs, visiblement réductibles d'un quart pour obtenir la mesure en ligne droite : j'inscris dès-lors Talent à 29° 11' N. et 12° 14' O.

(1) Naufrage du brick *la Sophie* en 1819, tom. II, pp. 115; 105-107; 73, 80, 86, 87.

(2) Cochelet, *ibidem*, p. 331.

(3) Nouveau voyage dans l'intérieur de l'Afrique, Paris, 1817; pp. 114-117; 205.

(4) Cochelet, *ubi suprà*, p. 87.

Suivant un renseignement donné à M. Gråberg de Hemsö par le berber A'ly ebn A'bd-el-Kérym, qui avait fait deux fois le voyage de Tatâ, cette ville est à 4 journées droit à l'est d'Aqqah (1); à raison de 20 milles par jour cette indication me procure Aqqah par 28° 14' N. et 10° 4' O., position qui s'accorde très bien avec la distance de 18 journées à l'égard de Fês, donnée par Grey Jackson (2); et comme Cochelet rapporte plusieurs itinéraires qui se rendent à la même station, c'est un nouveau moyen de vérification, dont le résultat est satisfaisant, puisque l'une de ces routes, déjà employée dans ma construction entre Aghadyr et Talent par Tâmalet et Ouesan, au taux de 22 milles à la journée, étant continuée sur le même pied de Talent à Aqqah par Illekh, Offeran et Tamanart, arrive précisément au même endroit (3); un autre itinéraire, reçu d'un second informateur (4), ne donne que 3 1/2 journées depuis Târoudânt; ce qui, pour 116 milles de distance effective, suppose la journée de 33 milles, taux fort élevé il est vrai, mais qui paraît usité en cette région, ainsi que le montre un compte de 9 journées seulement donné par Caillé (5) pour une distance de 300 milles entre Mimsynah et Marok.

Abordons maintenant les notes de M. de la Porte, écrites, en ce qui concerne le pays de Dara'h, sous la dictée du qâyd dara'ouy El-Ouschâhhy : elles sont très détaillées, et fournissent une nomenclature étendue des

(1) Lettre particulière de M. Gråberg à l'auteur, datée de Florence le 20 décembre 1834.

(2) *Account of Marocco*, in 4. London, 1811, chap. XIII, p. 283.

(3) Cochelet, *ubi suprà*, p. 331, itinéraire donné par un rabbin.

(4) *Idem*, *ibidem*, p. 334, itinéraire donné par le Maure A'mar.

(5) Voyage à Tombouctou, tom. 3, p. 54.

lieux habités de la contrée, distribués en six arrondissemens qui se succèdent du nord au sud, le long du fleuve; divers itinéraires y sont en outre sommairement indiqués, mais ils portent en eux-mêmes la preuve qu'ils ne sont pas complets, et que les stations n'y sont point uniformément espacées par journées de route. De là de grandes difficultés que je ne saurais aborder ici; je me contenterai de déterminer quelques points saillans.

Je commencerai par la montagne de Dêdés, au voisinage de laquelle se trouve placée la source du Ouêdy-Dara'h: cette montagne est mentionnée par Léon et par Marmol (1), comme appartenant à la province de Têdlâ; une indication spéciale du qâyd A'ly la place d'une part à 8 journées de Marok, et d'autre part à 7 journées des ruines situées à l'entrée de Medgharah et attribuées par méprise à l'ancienne Segelmêsah; cette dernière route est détaillée ainsi qu'il suit:

Segelmêsah (c'est-à dire Medgharah).		
Ghérys	1	journée.
Ferkalah.	1	
Todghâ	2	
Télouyn	1	
El-Kherbât.	1	
Dêdés	1	

Ghérys est indiquée sur une route de Marok à Tâfilêlt, à 2 journées de ce dernier point, en sorte que sa position se trouve ainsi assurée par 20 milles sur Medgharah et 40 milles sur Tâfilêlt; de là, 120 milles pour les 6 journées restantes, combinés avec 160 milles pour les 8 journées de Marok à Dêdés, porteront cette montagne vers 32° 57′ N., et 7° 10′ O.; c'est pré-

(1) Léon, fol. 29 *verso*. — Marmol, t. II, fol. 73, chap. LXXXVI.

cisément au même point qu'aboutira une ligne de 300 milles tirée d'Aqqah, et représentant les 15 journées de l'itinéraire que voici :

Aqqah.	
Tesent	2 journées
Ssenhêgah.	2
Ayt Ouzanyf	2
Ayt Zeyneb.	2
Ouerzezzath	1
Ayt Abou Delâl	1
Tesektyt	1
Ghasât.	1
Haskourah	1
Segherone.	1
Dèdés	1

La position de Dèdés qui résulte de ces données est très différente de celle qui lui a été attribuée jusqu'à présent, et elle semble au premier aspect beaucoup trop avancée au nord. Cependant la coïncidence des trois lignes qui la déterminent est encore appuyée de quelques considérations qui ne sont pas à dédaigner : ainsi l'Edrysy (1), comptant 13 journées de Fès à Segelmêsah, ce qui suppose la journée de 18 milles, fait sa première étape à Ssoffrouy, la seconde à Qala't Mehdy, la troisième à Têdlâ; d'où il résulterait, pour cette dernière ville une latitude d'environ 33° 12′ N.; or Tèdlâ, appelée aussi Tefza suivant Léon, et Tebza selon Marmol (2), est bâtie, d'après les renseignemens descriptifs fournis par ces deux auteurs, sur le versant septentrional de la montagne de Segghémé, derrière laquelle,

(1) Edrysy de Hartmann, p. 173.

(2) Léon, fol. 27 et 28. — Marmol, tom. II, fol. 69 *verso*, chap. LXXX, et fol. 72, chap. LXXXIV.

vers le sud, culmine celle de Dêdés; si donc l'emplacement de celle-ci est trop poussé au nord par la construction que j'ai exposée tout-à-l'heure, ce ne peut être d'une quantité bien considérable. Je passe sous silence d'autres argumens de détail qu'il serait trop long de développer ici, et qu'on peut, ce me semble, négliger comme surabondans. La carte de M. Gråberg de Hemsö est très fautive et très confuse en cette partie : elle pèche fondamentalement en ce que les noms de villes et de montagnes appartenant à la province de Têdlâ sont tous inscrits au sud du Ouêd-el-A'byd et par conséquent dans la province de Haskourah, tandis que ce fleuve marque précisément la limite méridionale du pays de Têdlâ; et comme la tribu des A'yt Zohayr se trouve, par exception, inscrite à sa véritable place, il arrive que les plaines de Fischtêlah ou Têdlâ, qu'ils habitent en réalité, sont éloignées d'eux, sur cette carte, de plus de 60 milles.

La route d'Aqqah à Dêdés, rapportée ci-dessus, est coupée à A'yt Zeyneb par une autre route allant de Marok à Tâfilêlt, et donnée ainsi qu'il suit dans les notes de M. de la Porte.

Marok.	
Sydy-Rahhal.	1 journée
Dâr-Moumen-el-Toqqâny.	1
Dâr-el-Qalâouy	1
A'yt-Zeyneb	1
Haskourah.	1
Dêdes	1
Ferkâlah	1
Gherys	2
Touroug.	1
Tâfilêlt.	1

Ce serait donc là un itinéraire de dix journées; quant

aux quatre premières, comme elles produisent une distance de 80 milles, et que c'est là précisément l'intervalle qui se trouve déja établi entre Marok et A'yt Zeyneb, leur valeur n'est point douteuse: il est même à remarquer que le Dâr el-Qalâouy, qui marque la troisième journée, affecte justement, à l'égard de Marok, le gisement dans lequel le lieutenant de vaisseau Washington a relevé, en 1829, un point qu'il appelle *Glaoui* ou *El-Glaoui* (1), ce qui assure d'autant mieux la position de A'yt Zeyneb. Les trois dernières journées de Ferkalah à Tâfilêlt sont déja connues; il ne reste donc à examiner que les trois journées indiquées entre A'yt Zeyneb et Ferkâlah : quelque étonnement est permis de voir ici Dêdés supposé à 2 journées seulement de A'yt Zeyneb et à une journée de Ferkâlah, lorsque deux itinéraires donnés par le même informateur détaillent d'une part 7 journées entre A'yt Zeyneb et Dêdés, et d'autre part 5 journées entre Dêdés et Ferkâlah; c'est donc en réalité 12 journées au lieu de 3 qu'il faut compter, sur cette route, entre A'yt Zeyneb et Ferkâlah, et par conséquent 19 journées au lieu de 10 entre Marok et Tâfilêlt.

Le Békry fournit un itinéraire de Segelmêsah à Aghmât, qui doit pareillement couper celui d'Aqqah à Dêdés; il est ainsi espacé (2) :

Segelmésah.	
Tenhhayâmyn	1 journée
Ouêdy-Dara'h.	1
Adâmest	8
Ouerzêzât.	2
Hazrageh	4
Aghmât-Ouarykah . . .	1

(1) *Geographical notice of the empire of Marocco*, dans le *Journal of the royal geographical Society of London*, t. 1, p. 139. et la carte jointe.

(2) Bêkry, p. 173 de la Notice, pp. 213 et 214 du manuscrit.

M. Quatremère a lu Bendjamin le nom de la première mutation, et il a supposé que ce pouvait être le canton des Beni Gumi de Léon et de Marmol; or, sa leçon fût-elle bonne, la coïncidence qu'il propose n'en serait pas moins impossible, puisque Beni Gumi est indiqué (1) à 150 milles au sud-est de Segelmêsah, fort loin par conséquent d'une route qui se rend droit à l'ouest vers Aghmât. Quant à la leçon en elle-même, elle n'est point conforme au manuscrit du Békry, où l'on voit, aux deux endroits où le mot est écrit, une consonne, marquée en l'un d'eux des points diacritiques qui constituent le *ye*, clairement tracée immédiatement avant l'*élif*; les points manquant à toutes les autres lettres, la lecture demeure fort arbitraire pour le surplus; mais la syllabe *Ten* est si fréquemment employée comme initiale dans les noms de lieux berbers (où elle paraît désigner une aiguade) que je n'hésite pas à la considérer comme offrant ici quelque chance de probabilité. La quatrième mutation est lue *Ouazrârât* par M. Quatremère; mais l'existence, en ce district, d'un lieu nommé Ouerzezzâth par le qâyd A'ly, permet de restituer la dénomination donnée par le Békry sans points diacritiques. M. Quatremère lit *Harzadjah* le nom de la station suivante: mais le Qarthâs d'Ebn A'bd el-Hhalyn nous fournit la leçon Hazrageh (2).

Aghmât, terme de la route, est une double ville, dont celle qui est seule accessible aux voyageurs porte le surnom de Ouarykah; elle est placée au sud de Marok, à une distance que l'Edrysy fait de 12 milles, Aboulfedhâ de 15, et Léon confirmé par Marmol, de 24 (3).

(1) Léon, 1563, fol. 80 *verso*. — Marmol, t. III, fol. 10 *recto*, ch. 36.

(2) Moura, *Historia da Mauritania*, p. 195.

(3) Edrysy de Hartmann, p. 152. — Léon, fol. 20 *verso*. — Marmol, t. II, fol. 35 *verso*, ch. 41.

Cette dernière paraît plus exacte, d'après les relèvemens du lieutenant de vaisseau Washington, qui sur sa carte a inscrit le nom de *Ourika* dans une position analogue.

Une ligne droite, tirée d'Aghmât à Segelmêsah, mesurera une distance totale de 255 milles, ce qui, pour les 17 journées du Békry, indique le taux moyen de 15 milles par jour; et l'on voit cette ligne rencontrer la route du qâyd A'ly précisément à Ouerzêzât, à 75 milles d'Aghmât, ce qui s'accorde de la manière la plus complète avec les 5 journées comptées par le Békry entre ces deux points. Et le Ouêdy Dara'h ou canton de Dara'h, qui a 7 journées d'étendue, se trouve ainsi commencer d'une part à 2 journées ou 30 milles à l'ouest de Segelmêsah, et s'arrêter de l'autre côté à 3 journées ou 45 milles à l'est de Ouerzêzât.

Le qâyd a décrit à M. de la Porte le cours entier du fleuve Dara'h, le faisant d'abord couler vers le sud jusqu'à Séghéroue, puis tourner successivement à gauche vers Agdez, à droite vers la Zaouyet ebn Ahhmed, encore à l'est vers Tenzoulyn, ensuite au sud vers Amezzoue, pour reprendre à l'ouest vers Tammaqrout, puis à l'est vers Dadâ A'thâ, encore à l'ouest vers Beny-Semqyu, et derechef à l'est vers El-Bounoue, pour s'aller perdre enfin au sud dans le lac El-Debâ'yah, long de 3 journées, et s'approchant à 2 journées E. N. E. de Tatâ.

Tammaqrout, capitale du pays, est rattachée à Marok par un itinéraire qui se trouve indiqué ainsi qu'il suit dans les notes de M. de la Porte :

Tammaqrout.	
Ternâthah	1 journée
Tenzoulyn	1
Mesqythah	1
Ghasât	1

Ouerzezzâth 1
Ayt-Zeyneb 1
Toqqânah 1
Mesfyouah et Marok 1

Cette route est censée être de 8 journées seulement; mais les itinéraires que nous avons déjà rapportés d'après le qâyd A'ly, démontrent que Toqqânah, probablement identique au Dâr Moumen el-Toqqâny, est à deux journées de Marok au lieu d'une, et qu'il en est de même pour A'yt Zeyneb à l'égard de Toqqâuah; Ghasât est à trois journées, au lieu d'une, de Ouerzêzât; Quant à Mesqythah, elle est indiquée par le même informateur comme distante d'une journée seulement de Segherone; mais son éloignement de Ghasât, aussi bien que de Tenzoulyn, demeure fort indécis, et l'on conçoit aisément qu'un itinéraire entaché de tant d'erreurs et d'incertitudes, n'est susceptible d'aucune construction satisfaisante.

Je ne renonce pourtant pas à déterminer la position approximative de Tammaqrout, déjà mentionné par Marmol sous la forme Tameguérut (1), mais sans indices suffisans pour le placer sur la carte. Le qâyd A'ly, parlant de la petite oasis de Têzeryn, qui a une journée d'étendue, la dit éloignée d'une journée à l'égard de Tammaqrout, et de 3 journées à l'égard de Tâfilêlt, d'où l'on peut déduire une distance totale de 5 journées entre Tâfilêlt et Tammaqrout. D'un autre côté, Caillé, étant à Mimsynah, y apprit (2) qu'à une journée N. N. O. du compas se trouvait Beny A'ly, résidence

(1) Marmol, t. III, fol. 6 *verso*, chap. 18.
(2) Caillé, t. III, p. 54.

d'un chef berber; 2 jours plus loin, une grande ville dont il écrit le nom *Ranguerute;* puis, à 6 journées de là, Marok : or, quelle peut être, en cette région, la *grande ville* de *Ranguerute*, sinon celle de Tammaqrout, capitale du pays de Dara'h; si l'on réfléchit en effet que le voyageur n'a pu rapporter qu'à moitié effacées les notes qu'il avait à la dérobée tracées au crayon dans les interlignes de quelques feuillets du Qorân, on concevra aisément qu'en déchiffrant à Paris ces mêmes notes il ait pris un *t* pour un *r*, et transcrit *Ranguerute* pour *Tanguerute*, qui est dès-lors évidemment le Tameguerut de Marmol, et le Tammaqrout des notes de M. de la Porte. La distance totale en ligne droite de Mimsynah à Marok étant d'environ 290 milles, il en faut conclure un taux de 33 1/3 milles par jour, et déduire en conséquence la position de Tammaqrout de la combinaison des trois distances fournies par les indications que je viens de rapporter, savoir, 200 milles sur Marok, 100 milles sur Mimsynah, et 100 milles encore sur Tâfilêlt; il en résultera une détermination absolue d'environ 30° 10′ N. et 6° 21′ O.

Je ne pousserai pas plus loin mes investigations sur ces contrées, où le géographe ne peut encore marcher qu'à tâtons; dans la pénurie où nous sommes de documens plus précis, les notes recueillies par M. de la Porte sont une bonne fortune, et je me suis laissé aller à leur consacrer ici plus de pages peut-être qu'il n'était indispensable de le faire dans un simple but de raccord entre le tracé intérieur qui s'appuie sur le littoral d'Alger, et celui qui prendrait ses bases dans l'occident.

J'ai voulu tenter une refonte complète des représentations graphiques que nous possédions jusqu'à ce jour, de cette portion de l'Afrique septentrionale où la France a étendu son sceptre; domaine inaliénable désormais, depuis que l'héritier du trône est allé consacrer de son épée une prise de possession trop long-temps considérée comme précaire. Et j'ai accessoirement étendu le rayon de cette étude nouvelle des délinéations du sol, jusqu'aux bornes extrêmes des contrées limitrophes de notre état d'Alger; comprenant ainsi dans mon cadre les *Mauritanies*, la *Numidie*, l'*Afrique*, et la *Gétulie* des anciens, appelées depuis par les Arabes *El-Maghreb el-Aousath*, *El-Maghreb el-Aqssày*, *Afryqyah*, et *Belèd el-Géryd*, et devenues pour les modernes *les Etats Barbaresques*.

Dans une telle étude, les détails importaient peu : ils s'intercaleront aisément dans les mailles du réseau que j'ai essayé de tracer; la formation du canevas était mon but principal. J'ai mis à contribution, pour l'établir, les documens que nous ont légués les anciens, ceux que nous tenons des Arabes, et les lumières qu'ont pu recueillir les modernes; je me suis efforcé de les éclaircir les uns par les autres, et de tirer, de leur discussion comparée, des résultats plus sûrs que ceux qu'avait adoptés, jusqu'à présent, une critique trop peu sévère.

J'ai mis à profit, pour la correction d'un premier tracé, les documens que des publications ou des renseignemens nouveaux ont fait tomber récemment à ma disposition. L'exposition raisonnée des procédés qui m'ont conduit aux déterminations pour lesquelles j'ai opté, me permettait de retrouver aisément ce qu'on pourrait appeler la *généalogie* de chacun de mes résultats; de même, quand des observations ultérieures auront procuré la faculté de substituer des bases plus

exactes à quelqu'une de celles que j'ai employées, il sera aisé d'étendre le ricochet de chaque rectification à toutes les déterminations appuyées sur la base à rectifier. Cette liaison intime d'une série de points d'un même réseau est par malheur trop fréquemment perdue de vue dans les rédactions cartographiques, et cet oubli est une des causes les plus saillantes de leur imperfection habituelle.

Je n'ai garde d'attacher à ce canevas une valeur absolue plus haute que celle à laquelle il peut atteindre ce que je disais au moment où j'en venais de terminer la première rédaction (1), je le répéterai encore après la révision que j'en viens d'opérer : c'est une œuvre incomplète, souvent conjecturale, qui ne saurait prétendre à une exactitude rigoureuse; mais j'ajouterai, avec une égale conscience de sa valeur relative, que cette œuvre, incomplète et conjecturale, est meilleure que celles que l'on possédait jusqu'à présent, et qu'à défaut d'une exactitude impossible à atteindre dans l'état actuel des notions acquises, la probabilité du moins a été cherchée, non dans une compilation plus ou moins intelligente des cartes antérieures, mais dans une discussion sérieuse et approfondie des élémens originaux de tous les âges.

(1) Voir ci-dessus, p. 110.

NOTICE SUR LE LAOS,

Par M. Pallegoix.

Juthia (Royaume de Siam) 6 mai 1834.

Je vous annonçais dans une lettre de l'année dernière que j'avais entrepris un dictionnaire de la langue siamoise; j'ai continué d'y travailler avec activité, et j'ai déjà rassemblé plus de vingt-cinq mille mots; il ne me reste plus qu'à les mettre par ordre alphabétique. J'ai aussi commencé un vocabulaire de la langue laocienne que je veux étudier à fond parce que c'est une langue qui n'a pas encore été exploitée.

Au commencement de l'année 1834, j'ai entrepris un long voyage pour pénétrer au Laos par le nord, et j'ai remonté le fleuve de Siam jusqu'à Pit si Lôk (nommé Pour-se-Louck dans nos cartes françaises), mais une foule d'obstacles m'ayant arrêté, j'ai pris le parti de chercher un autre chemin par l'est. Après avoir redescendu le fleuve jusqu'à environ quarante lieues au-dessus de Juthia, je me suis dirigé vers les montagnes qui sont à l'est et j'ai passé plus d'un mois dans les bois au milieu d'une petite peuplade laocienne. Mais par malheur c'était le moment où les Siamois étaient à faire une incursion sur le territoire de Cochinchine, et leur affaires ayant assez mal tourné, on a donné des ordres sévères pour arrêter les étrangers et le mandarin sia-

mois de Nok Bourie (appelé Louvo dans nos cartes) ayant su que je pénétrais au Laos a envoyé à ma poursuite. J'ai été pris, et après divers interrogatoires, j'ai été renvoyé sous escorte jusqu'à Juthia. C'est pourquoi je ne suis pas encore à même de vous parler savamment du Laos; néanmoins, je prends la liberté de joindre à cette lettre un aperçu très court de ce que j'ai appris sur ce pays, et je vous prie de le lire avec beaucoup d'indulgence.

1° *Aspect physique du Laos.*

Le Laos est un pays assez vaste et presque tout montagneux excepté les rives du grand fleuve du Camboge où l'on trouve de belles plaines. Tout le pays se trouve divisé en sept petits royaumes principaux où l'on distingue deux races bien différentes ; l'une appelée *Phoung-Khaô* (ventre blanc) et l'autre *Phoung-Dam* (ventre noir). La première race est en effet plus blanche et plus belle, tandis que la seconde se tatoue les bras et les cuisses, ce qui lui a fait donner la dénomination de Laociens à ventre noir. Néanmoins, ce tatouage consiste seulement à graver sur la chair quelques figures d'ours, d'éléphans et de tigres ou d'un certain dragon fabuleux (1). Voici le nom des principaux états qui composent le Laos : ils portent tous le nom de leur capitale.

Muang-Lom ou Loùm.
Muang-Vieng Tian.
Muang-Louang Phô-Bang.
Muang-Phouenne.

Ces quatre états sont habités par la race blanche. Trois autres sont habités par la race qui se tatoue en noir, savoir :

(1) Voyez ci-après, page 59 les *Remarques* de M. l'abbé Langlois.

Muang-Phlè.
Muang-Nàn.
Muang-Xeung Maïe. (2)

(Muang signifie royaume ou ville). Tous ces états sont à l'est de Siam excepté *Muang-Phouenne* qui est au nord-est et *Muang-Xeung-Maïe* qui est situé précisément au nord. Autrefois le plus considérable de ces états était *Muang-Vieng-Tian* (royaume de la lune) et c'est sans doute ce qui a engagé les géographes à prendre, mais à tort *Vieng-Tian* pour la capitale de tout le Laos. (Sur les cartes, on donne à cette ville la dénomination de Lang Tchang) mais il est certain maintenant que tous les petits états laociens sont indépendans les uns des autres; et ils dépendent les uns du roi de Siam, les autres du roi de Cochinchine. En 1828, le roi de *Vieng-Tian* ayant fait une irruption sur le territoire du roi de Siam, celui-ci fit marcher de suite une forte armée qui alla ravager et réduire en cendres cette ville florissante et amena en captivité près de cent mille Laociens, les autres ayant péri de misère ou s'étant sauvés dans des forêts impénétrables. Le roi lui-même fut pris avec toute sa famille et il vint terminer misérablement sa carrière à Bang-Kok, dans une cage de fer, consumé par la maladie et le désespoir. *Muang-Phouenne* qui touche le Tong-King a été aussi dévasté en 1833 par une armée de Siamois qui en a ramené vingt-cinq mille captifs. *Muang-Louang Phô-Bang* paie tribut en même temps à la Cochinchine et à Siam. Les autres états dépendent du roi de Siam et envoient tous les ans leurs présens à Bang-Kok. Ces présens consistent en or et argent, ivoire, cire, gomme-gutte, feuilles du palmier appelé *Làn*, sur lesquelles on écrit les livres de pagode

et enfin en bois de construction pour les navires, que les pauvres Laociens amènent en radeaux avec des fatigues incroyables, quelquefois de trois cents lieues de distance.

La population du Laos n'est pas en rapport avec son étendue; il y a des états qui n'ont guère que cent mille âmes, d'autres deux cents, jusqu'à quatre cent mille; mais celui de *Vieng-Tian* comptait à lui seul, avant sa dévastation, près d'un million d'habitans : maintenant tout le Laos n'en compte pas même un million et demi.

Le climat du Laos est chaud au midi, et tempéré au nord où il n'est pas rare de voir de la neige et de la glace en hiver, particulièrement sur les montagnes qui avoisinent les Chinois Lolos (3). L'air y est très malsain pendant la saison des pluies qui y règnent depuis le mois d'avril jusqu'au mois d'octobre. Alors les émanations humides et pestifères de ces immenses forêts engendrent des fièvres putrides auxquelles on succombe en moins de quinze jours. Pendant les six autres mois de l'année au contraire, un vent du nord sec et frais assainit l'atmosphère et l'on peut traverser les forêts sans danger (4). Les habitans du pays, ne pouvant se rendre raison de ces maladies funestes, les attribuent à des génies malfaiteurs qu'ils appellent *Phi pá* (démons des déserts); d'autres en trouvent la cause dans une certaine fleur jaune qui fleurit abondamment dans la saison des pluies, et dont l'odeur empoisonnée corrompt l'atmosphère. Du reste, ce pays est magnifique à voir : tantôt ce sont des collines tout ombragées de bambous sans épines, tantôt des vallées fertiles où croissent des arbres d'une grosseur prodigieuse, les montagnes, les plaines, le lit excavé des torrens limpides, tout offre un aspect nouveau et indique un pays encore neuf livré

uniquement à la nature et que l'industrie n'a pas encore élaboré. Le terrain y est généralement très fertile, excepté les montagnes les plus élevées qui présentent un aspect aride et d'énormes rochers d'une forme bizarre sur lesquelles les Laociens racontent mille fables analogues à leur construction bizarre. Selon leur mythologie, tel rocher était autrefois un navire qui fut converti en pierre, telle autre était un crocodile, celui-ci un palais, celui-là un éléphant monstrueux, etc., et en effet, on croirait y remarquer quelques traits informes des objets qu'ils énoncent.

Leur pays est assez riche en mines d'or, d'argent, de cuivre et de fer; presque tous les torrens y roulent un sable aurifère, et si les habitans savaient l'art d'exploiter les mines, il n'est pas douteux qu'on en tirerait des richesses immenses; ils disent qu'ils ont des fontaines et des puits naturels au fond desquels on voit briller, la nuit, diverses pierres précieuses. Leur monnaie d'argent consiste en gros lingots de forme ovale tout marqués de figures bizarres : leurs lingots d'or sont dans le même genre, mais les uns et les autres sont mêlés de beaucoup de cuivre, et c'est du métal impur tel qu'ils le tirent des mines.

Les arbres et les plantes du Laos sont à-peu-près les mêmes qu'à Siam. C'est chez eux qu'on trouve en abondance le palmier *Lán* sur les feuilles duquel on écrit les livres de religion par le moyen d'un petit stylet de fer; et après avoir tracé ainsi les caractères, on y passe de l'encre qu'on enlève ensuite, et il n'en reste que dans les linéamens décrits avec le stylet.

C'est de leurs montagnes qu'on tire à grands frais ces arbres énormes dont les Chinois font des mâts pour leurs plus grandes *Sommes* : un seul de ces arbres leur

coûte près de trois mille francs. J'indiquerai aussi comme curiosité une espèce de pois sauvage dont la gousse est velue et d'un jaune entrecoupé de bandes noires ; si l'on vient à toucher ces gousses perfides, elles vous causent à l'instant une démangeaison très douloureuse qui dure plus d'un jour. Tous les bois sont parsemés d'une espèce de vigne sauvage, analogue à celle qu'on trouve à Siam ; le raisin mûr en est assez bon à manger, mais il cause à la bouche un prurit mêlé d'âcreté. Quel vaste champ ce serait pour un botaniste, s'il venait analyser cette multitude innombrable de plantes qui ornent les montagnes du Laos ! Peu expert dans cette science, je me contenterai de dire que, hormis quelques plantes potagères répandues dans tout le globe, je n'en ai vu aucune qui ait de la ressemblance avec celles de France. J'oubliais de dire qu'on y trouve encore en abondance un arbre dont le bois donne une belle couleur rouge et dont les Chinois font grand commerce. Le plus bel arbre de cette espèce se trouve dans le royaume de *Xeung-Maïe ;* on l'honore comme un dieu, et en 1833 un prince talapoin de Siam a fait plus de 600 lieues pour avoir le mérite d'aller couvrir de lames d'or tout le tronc antique de ce dieu végétal.

Le Laos, comme les autres pays peu habités, est le repaire de toutes sortes d'animaux sauvages : l'éléphant, dont le cri majestueux peut se comparer au bruit lointain du tonnerre, le rhinocéros, l'ours, dont on distingue ici trois espèces, l'une à figure de chien, l'autre à figure de porc, la troisième à figure humaine; le tigre, dont on distingue aussi trois espèces : le tigre royal à bandes fauves et noires, le tigre étoilé, dont la peau magnifique est toute semée de taches rondes et noires, et enfin celui qu'ils appellent tigre-poisson, qui n'attaque guère que

les petits chiens et les volailles. Les crocodiles n'y sont pas rares; si l'on voyage pendant le jour sur les rivières, on ne fait pas une lieue sans en trouver huit ou dix qui dorment sur les bords tenant ouverte au soleil leur gueule formidable jaune comme du safran. On trouve en abondance dans les bois toute espèce de gibier; sangliers, porc-épics, vaches sauvages, buffles sauvages, élans, cerfs, daims, chevreuils, lièvres, lapins, etc.; des troupes de paons y font entendre leur cri aigre, et l'oiseau qu'ils appellent poule céleste y dispute avec lui de la beauté du plumage. Sur les rivières, on voit flotter une foule de pélicans que l'abondance du poisson y attire, et on distingue sur les branches dépouillées des arbres renversés dans le torrent le charmant oiseau-pêcheur appelé *nok hatén ;* son plumage se vend au poids de l'or aux Chinois, qui en font des vêtemens de luxe pour l'empereur et les mandarins. Dans les vallées et les campagnes, plusieurs espèces de tourterelles, dont l'une est couleur de feu, font retentir au loin leurs doux gémissemens, et des millions de petits oiseaux volent par nuées et semblent s'arranger en bataillons pour fondre sur les champs de riz dès qu'ils commencent à mûrir. Des étangs immenses où croît en abondance le superbe Nymphea à grande fleur rose sont habités par des légions d'oiseaux pêcheurs parmi lesquels on distingue surtout le *nok kalieng*, oiseau de la hauteur d'un homme, ayant la tête d'un beau rouge et dont le cri perçant peut s'entendre de près d'une lieue de distance. Autour des pagodes, de nombreux corbeaux disputent aux vautours les morceaux de chair humaine que leur jette le dessicateur des cadavres.

On trouve au Laos une foule d'animaux curieux, dont je n'indiquerai que quelques-uns : 1° *Nok kkoun thong ;*

c'est un oiseau d'un beau noir, de la grosseur d'un merle, ayant le bec jaune doré avec une espèce de collier de la même couleur autour du cou. Il est facile à apprivoiser et il est doué d'une faculté admirable pour la parole; plusieurs fois, entrant dans les cabanes des Laociens, je l'ai entendu me saluer, me demander des nouvelles de ma santé, si j'avais déjà mangé ou non, etc., mais avec un ton si naturel que, ne l'apercevant pas d'abord, je croyais que toutes ces questions m'étaient adressées par des personnes de la maison. 2° *Nok song pàk*, oiseau à deux becs; il est gros comme une oie, et la structure de sa tête est si singulière qu'on croirait qu'il a en effet deux becs au lieu d'un. 3° *Thâk*, ou Sangsue de terre; cet animal est environ gros comme une Sangsue, dont il a la forme. Il se tient principalement sur les arbres qui sont le long des chemins, et quand il passe des hommes ou des bêtes, il se laisse tomber, et, s'attachant à sa proie comme une sangsue, il en pompe le sang en abondance. 4° *Nok-tilek* (Oiseau qui bat le fer); c'est un oiseau de nuit, gros comme une chouette et dont le cri ressemble parfaitement au bruit d'un coup de marteau sur une enclume, il semble battre le fer en cadence et sa voix sonore prolongée dans les forêts inspire la mélancolie et une sorte de tristesse involontaire. 5° Le Grillon *lahòi*; c'est une espèce de grillon qu'on ne rencontre que dans les endroits les plus sauvages; son cri plaintif et pénétrant fait tant d'impression sur l'âme que tous ceux qui passent la nuit dans ces lieux se sentent émus au point de verser des larmes. 6° *Ngueuk*; cet animal singulier (si toutefois il existe, car j'ai bien de la peine à ajouter foi à son existence, quoique tous les Laociens s'accordent à l'affirmer) est une espèce de Sangsue de la grosseur d'une poutre et

long de dix pieds, dont le corps se termine en une queue aussi de dix pieds de longueur. Lorsqu'un homme, un Buffle et même un Éléphant, passe dans l'endroit de la rivière où il se trouve, il les enlace de sa terrible queue, et de sa gueule aspiratoire, qu'il applique comme les Sangsues, il en boit tout le sang en moins de cinq minutes. L'animal expire et quand le *ngueuk* l'a abandonné, on remarque sur la peau du cadavre un rond livide d'un demi-pied de diamètre percé de mille trous opérés par la succion de ce monstre. 7° Les Laociens m'ont parlé aussi d'une espèce de Singe qu'ils nomment homme-sauvage, sur le compte duquel ils racontent des choses fort curieuses. Entre autres, ils disent que si l'un de ces singes aperçoit un homme dans les bois, il court à lui et le contemple en riant à gorge déployée. A l'instant les singes de son espèce accourent, et se rangeant tous en cercle autour de l'homme se mettent à rire de la même manière, et ils finissent par assommer le pauvre patient à coups de pierres ou avec des branches d'arbre. (5)

II. *Mœurs des Laociens.*

L'origine des Laociens est assez obscure et d'autant plus difficile à connaître qu'ils n'ont point d'archives, point d'historiens, ou pour mieux dire toutes leurs anciennes histoires ont été embellies de merveilleux et converties en fables. Cependant la seule inspection des deux races bien distinctes qu'on trouve au Laos peut nous convaincre que les peuplades qui se tatouent descendent des Birmans, et que celles qui ne se tatouent point sont descendans des Siamois lesquels ont aussi le tatouage en horreur. Chacune des deux races laociennes a son lan-

gage particulier, mais qui n'est pas tellement différent qu'elles ne puissent s'entendre mutuellement. Leurs caractères approchent beaucoup des caractères birmans. Leur langue est très douce et chantante; du reste, elle a beaucoup de rapport avec le siamois. (6)

Les Laociens ont le teint assez blanc, les cheveux noirs, le visage épanoui et riant, le corps assez bien fait et de stature ordinaire. L'habillement pour les hommes consiste en un langouti, avec une veste courte et quelquefois un long manteau d'étoffe de coton avec raies noires et rouges. Les grands ont des vestes d'indiennes ou de soiries de diverses couleurs avec des filets d'or et d'argent. Ils ont ordinairement les cheveux à la siamoise, c'est-à-dire qu'ils conservent par-devant un toupet de cheveux, tandis qu'ils se rasent le reste de la tête à chaque nouvelle lune. Les femmes sont mises assez indécemment; elles n'ont qu'une jupe courte et bigarrée de diverses couleurs qu'elles nouent par-devant et un voile de soie rouge ou noire qui flotte sur leur poitrine plutôt qu'il ne la couvre. Cependant quand elles sortent de leur village, elles endossent une espèce de veste très étroite avec un mouchoir de soie rouge au cou. Elles conservent leur chevelure qu'elles nouent fort négligemment au-dessus de la tête. Les uns et les autres vont ordinairement nu-pieds et s'ils mettent quelquefois des souliers, c'est tout simplement une semelle de cuir de buffle attachée au-dessus du pied avec des cordons de la même matière. Les enfans des deux sexes et les femmes portent des colliers de verre et d'énormes bracelets d'or ou d'argent aux mains et quelquefois aux pieds. J'ai remarqué aussi qu'on suspend au cou de la plupart des enfans une plaque de cuivre ou d'argent chargée de figures grotesques et de caractères superstitieux pour les

préserver, disent-ils, des maladies et de l'influence des mauvais génies.

Leurs habitations ne sont ordinairement qu'une cabane formée de lattes de bambous artistement entrelacées, montée sur huit ou dix colonnes de bois et couverte de roseaux ou de feuilles sèches. Le dessous de la cabane est pour les buffles, les vaches, les cochons, les poules et les canards, tandis que la famille couche pêle-mêle dans le dessus où il n'y a souvent qu'une seule chambre avec une galerie couverte où l'on fait la cuisine. Dans certains endroits, les maisons sont tout en planches, même le toit; mais dans les villes, dont quelques-unes sont entourées de belles murailles, on trouve beaucoup de maisons en briques et des pagodes fort belles, quelquefois presque toutes dorées à l'extérieur comme à l'intérieur.

Les Laociens sont paisibles, soumis, patiens, peu irascibles, sobres à l'excès, très confians, crédules, superstitieux, fidèles, simples et naïfs. Ils ont naturellement le vol en horreur. Autrefois, ils laissaient errer leurs troupeaux et sortaient de leurs cabanes sans en fermer la porte et sans y laisser de gardiens, lorsqu'ils allaient à leurs travaux. Dans le royaume de *Vieng Tian* surtout, on n'entendait jamais parler de vol, et quiconque aurait dérobé le moindre objet, était condamné à être frit dans une chaudière d'huile bouillante. Mais depuis les ravages et les fourberies dont les Siamois les ont rendus victimes, on commence à trouver parmi eux un certain nombre de voleurs, qui y sont poussés par la misère ou par l'esprit de vengeance.

Leurs alimens ordinaires sont du riz et du poisson frais, des poules, de la chair de cochon, de cerf ou de buffle sauvage, et des légumes en abondance. Mais leur

mets le plus délicieux, c'est du poisson qu'ils ont fait gâter exprès au soleil et qu'ils mettent ensuite en saumure. Plus il est vieux et meilleur il est. Ils en font une pâte un peu liquide qu'ils mêlent avec leur riz. Les serpens, les lézards, les chauve-souris, les rats, les grenouilles tout entières, sont aussi pour eux un gibier si délicat qu'ils regardent comme superflu de les assaisonner, et ils se contentent de les exposer un moment à la flamme de leur foyer.

Il est assez rare de trouver de la vaisselle de porcelaine ou de terre chez nos Laociens (du moins chez les gens du peuple); ils mangent dans de petites corbeilles tressées artistement avec du rotin menu; et si vous en exceptez une caisse en bois qui contient leurs beaux habits de soie, on ne voit d'autre meuble chez eux que des paniers et des corbeilles de toute grosseur, dont la texture entremêlée de noir et de blanc est admirable. Point de chaises, point de bancs, quelques nattes usées, voilà ce qui sert en même temps de siège, de table et de lit.

Les amusemens qu'ils aiment le plus sont la chasse et la pêche. J'ai souvent admiré la dextérité des enfans qui d'un long javelot perçaient le poisson dans les eaux claires des torrens et revenaient le soir à leur cabane chargés de leur proie. Les armes dont ils se servent pour la chasse sont le fusil, l'arbalète et la sarbacane. Pour la chasse des tigres, des buffles sauvages et autres animaux féroces, ils construisent avec des bambous une petite loge sur les branches d'un gros arbre au bord d'un étang ou d'une fontaine, et lorsque, pendant la nuit, ces animaux viennent s'abreuver, les chasseurs tirent sur eux tout à leur aise. La sarbacane dont ils se servent pour tirer les oiseaux est un long bambou

percé, d'où ils font partir en soufflant des flèches qui manquent rarement leur coup.

Les Laociens aiment beaucoup à cultiver la terre. Outre la culture du riz, chaque famille a son jardin planté de patates, de courges, melons et autres légumes. Ils cultivent aussi le maïs, et pour cela chaque année ils choisissent un endroit fertile des forêts voisines, en abattent tous les arbres, et un mois après y mettent le feu; ce qui donne à la terre une fécondité surprenante. Le coton et la soie abondent dans le Laos, et les Chinois y viennent de toutes parts pour en acheter à un prix très modique. Il s'y fait un grand commerce d'ivoire, de peaux de tigres et autres animaux sauvages, de minerai d'or et d'argent, de gomme-gutte, de cardamome, de laque rouge, de cire, de bois de teinture, de langoutis en soie, etc., et presque tout le commerce se fait par échanges, les Chinois et Siamois trouvant leur intérêt à troquer ces marchandises précieuses contre de la vaisselle, des verroteries et autres bagatelles semblables.

Les occupations des femmes, outre les soins du ménage, sont d'aller puiser de l'eau dans des tronçons de bambous; d'aider les hommes dans la culture du riz, et d'aller vendre à la ville voisine le produit de leurs travaux. Dès le soir, elles allument un grand feu devant leur cabane, et se mettent à filer le coton ou la soie jusqu'à minuit, sans avoir peur du tigre. Elles savent aussi faire des étoffes de coton ou de soie, et les teindre en toutes sortes de couleurs avec les fruits ou le bois de certains arbres des forêts. Ce sont les femmes qui font l'arak ou vin de riz, et c'est au mari à le boire. Cependant il est rare de trouver des ivrognes parmi eux. L'état de fureur et les troubles de l'ivresse sont en horreur

à un peuple naturellement doux et paisible. Depuis quelques années, l'opium commence à s'introduire au Laos, et les scélérats qu'il engendre y sont plus redoutés que le tigre même.

Les Laociens ne sont pas faits pour la guerre. Soumis dès le principe aux rois voisins, jamais ils n'ont su secouer ce joug pesant, et s'ils ont tenté quelques révoltes, ils n'ont pas tardé à rentrer dans le devoir, comme un esclave rebelle quand il voit son maître irrité s'armer d'une verge pour le punir. On m'a raconté qu'à la dernière guerre contre Siam, on s'amusait beaucoup à voir les Laociens deux à deux, l'un tenant le fusil, et l'autre y mettant le feu, fermer les yeux, détourner la tête au moment où le coup partait, et se demander : thouk bo (juste ou non ?) et l'autre de répondre : bo thouk (non juste).

La médecine est très en honneur au Laos, quoiqu'elle n'y soit pas à un haut degré de perfection, quiconque a un livre de recettes et du babillage peut y exercer cet art sans avoir besoin de diplôme. Le grand remède universel est de faire boire au malade une certaine eau lustrale, après lui avoir attaché des fils de coton aux bras et aux jambes pour empêcher l'influence des génies malfaisans. Il faut avouer, cependant, qu'ils guérissent comme par enchantement une foule de maladies, par la connaissance qu'ils ont des vertus de beaucoup de plantes médicinales inconnues en Europe. Du reste, dans presque tous leurs remèdes il entre quelque chose à quoi ils attribuent des vertus superstitieuses, comme de la poudre d'os humains, des os de tigre, de serpent, de vautour, de chouette, etc. D'après l'idée de leurs docteurs, les fiels de serpent boa, de tigre, d'ours, de singe, la langue de certains animaux mâles, la corne du

rhinocéros, les yeux et la graisse de crocodile, et mille autres substances bizarres ont des propriétés médicinales suréminentes.

Leur musique est très douce, harmonieuse et sentimentale; il ne faut que trois personnes pour former un concert mélodieux : l'un joue d'un orgue en bambous, l'autre chante des espèces de romances avec l'accent d'un homme inspiré, et le troisième frappe en cadence des cliquettes d'un bois sonore qui font bon effet. L'orgue laocien est un assemblage de seize bambous fins et dont les nœuds sont très éloignés les uns des autres; ils sont maintenus dans un morceau de bois d'ébène muni d'une embouchure où l'on inspire et aspire le souffle, lequel met en vibration de petites languettes d'argent appliquées à une ouverture pratiquée à chaque bambou, et il en sort des sons très harmonieux et des accords variés, pendant que les doigts se promènent avec dextérité sur autant de petits trous qu'il y a de tuyaux. Ils ont encore plusieurs autres instrumens parmi lesquels on distingue la flûte et surtout le *khong-vong :* c'est une espèce d'harmonica composé de ronds métalliques suspendus et de diverses grosseurs, sur lesquels on frappe avec de petits marteaux de bois. C'est un instrument très bruyant de près, mais de loin le son en est magnifique.

Ils ont très peu de fêtes; leurs grandes réjouissances ont lieu après la récolte du riz et à la nouvelle année; alors ils se font mutuellement des présens de pâtisseries et sucreries, et sur le soir, pendant plusieurs jours, ils se livrent à des danses fort indécentes. Leurs mariages se font, à peu de chose près, comme chez les Siamois.

Il faut acheter sa femme, lui donner un anneau, et, le jour des noces, lui apporter des bassins et autres us-

tensiles en argent pour l'arak et le bétel; il n'y a que les riches et les grands qui aient plusieurs femmes, et ils les traitent avec assez d'égards. La pratique la plus répandue pour les funérailles, c'est de brûler le cadavre sous un hangar de la pagode, comme les Siamois, car ils croient que le feu purifie l'âme, et qu'ainsi dégagée des liens terrestres et soulevée par les flammes, elle s'envole plus facilement au ciel; néanmoins, quelques-uns enterrent les morts, et sans beaucoup de précautions; ce qui fait que parfois les tigres les déterrent et les enlèvent.

III. *Religion.*

La religion des Laociens est presque la même que celle des Siamois; elle a aussi les cinq commandemens que voici : 1° ne tue point les animaux; 2° ne mens point; 3° ne vole point; 4° ne commets pas d'adultère; 5° ne bois pas d'arak. Depuis long temps, le premier commandement n'est plus en pratique parmi les laïques, car ils sont toujours à rôder dans les bois avec des armes meurtrières pour chercher quelque proie; il n'y a que les bonzes qui l'observent rigoureusement, au point de ne pas même oser tuer les moustiques ou les fourmis qui les incommodent.

On peut dire qu'ils rendent plus de culte au démon qu'à leurs idoles. Les femmes surtout sont folles de cette dévotion au diable; souvent elles lui offrent leur chevelure qu'elles suspendent dans une petite pagode consacrée à son culte. On voit les jeunes filles construire au bord de l'eau des pyramides de sable, en chantant une certaine hymne pour invoquer le démon et le forcer d'entrer dans leur corps. Il arrive qu'après l'avoir long-temps invoqué, elles finissent par être en effet pos-

sédées de cet esprit malin. Alors, les yeux égarés, la chevelure en désordre, elles se mettent à exécuter des danses lascives et à dire des choses obscènes à tous les passans, tandis que leurs compagnes crient à tue tête : *phi khaô ! phi khaô !* le diable est entré ! le diable est entré !

Les Laociens croient à plusieurs sortes de génies : 1° les génies tutélaires ; 2° les génies de maléfice ; 3° les phi-lok ; 4° les démons des bois. Ces derniers ont leur empire dans les plus épaisses forêts, et si quelqu'un a la témérité d'y pénétrer, et surtout d'y passer la nuit, souvent il disparaît et on n'a plus de ses nouvelles. D'autres fois il se trouve comme transporté dans un pays enchanté, où pendant des années entières, il erre d'illusions en illusions, et parvenant enfin à s'échapper de cet empire magique, il se trouve à la porte de sa cabane, où il a de la peine à se faire reconnaître par ses parens qui ne pensaient plus à lui. Plus souvent encore les démons des bois lui infligent pour punition une fièvre maligne qui le conduit en peu de jours au tombeau ; 2° les phi-lok (démons qui causent de la frayeur), ces génies ne sont pas malfaisans. Ils se contentent d'effrayer les hommes par toutes sortes d'illusions de la vue ou de l'ouïe ; c'est surtout la nuit qu'ils sont à rôder autour des habitations, ou le long des chemins, attendant les passans et les mettant en fuite en se montrant à eux sous des formes monstrueuses ; 3° les démons de maléfice, qu'ils appellent phi-pob : ces esprits malins sont les plus redoutés à cause de leur insatiable voracité. Quand on veut du mal à quelqu'un, on n'a qu'à porter quelques présens au sorcier, qui a ces génies malfaisans à sa disposition, et dès la nuit même celui-ci en envoie un à la personne à qui on veut du mal. Le génie

s'insinue furtivement dans le corps de sa victime, et reste là, se nourrissant des entrailles, du foie et du cœur de ce pauvre homme qui se dessèche de jour en jour jusqu'à ce qu'enfin il expire; 4° les génies tutélaires, qu'ils appellent les anges, sont des esprits qui sont envoyés par le Dieu suprême, un à chaque famille, pour la soigner et la préserver de tout malheur et accident. Mais pour atteindre ce but, il faut avoir soin de bien traiter cet ange protecteur, autrement il se vengerait cruellement de l'indifférence de ses cliens, et au lieu de leur faire du bien, il leur ferait tout le mal possible, leur enverrait diverses maladies, gâterait leur riz, dissiperait toute leur fortune et irait même jusqu'à leur tordre le cou pendant la nuit; or, voici comment il faut servir ce génie tutélaire pour obtenir sa protection : d'abord il faut lui construire à côté de la maison un petit échafaudage surmonté de plusieurs petites pyramides, de l'extrémité desquelles partent divers fils de coton qui vont se rendre dans la maison. C'est par ces fils que le génie descend, et perché sur la pointe des pyramides il fait de temps en temps sentinelle pour écarter les génies malfaisans, les tigres, les serpens, et en général tout ce qui pourrait nuire au bonheur de ses cliens.

Dans l'endroit le plus honorable de la cabane, il faut aussi lui élever un petit autel. C'est une claie de bambou à laquelle sont attachés avec une complication mystérieuse, divers fils superstitieux. C'est là le siège du génie, c'est là qu'il se plaît à rendre ses oracles; c'est là qu'on le consulte dans tous les cas difficiles, qu'on lui fait des vœux de bougies, de bâtons odoriférans, de riz et même d'arak; car il paraît qu'il aime le vin. Tous les jours aussi, matin et soir, il ne faut pas manquer de lui

donner sa pleine écuelle de riz tout chaud, dont ordinairement il ne fait que savourer la vapeur ; mais il paraît qu'il tâte quelquefois du riz, et même il est arrivé de trouver son écuelle vide. Quand je leur disais que c'étaient peut-être les rats qui la vidaient, ils ne savaient que répondre, et l'illusion du miracle disparaissait pour la plupart d'entre eux. Il faut dire aussi que le génie tutélaire est passablement jaloux. Il ne permet pas que quelqu'un d'une autre famille dorme plus de trois nuits dans la cabane de celle qui est confiée à ses soins. C'est pourquoi les Laociens ne donnent que trois jours d'hospitalité, après lesquels ils vous avertissent de vous pourvoir ailleurs, parce qu'autrement le génie se fâcherait et infligerait aux uns et aux autres de cruelles maladies.

Les pagodes laociennes ont presque la même forme que celles de Siam. Ce sont de grands bâtimens dont l'architecture est très simple ; le frontispice est ordinairement doré et incrusté de petits carrés de verre de diverses couleurs ; quelquefois le toit est à trois ou quatre étages, ce qui n'est pas sans agrément. Devant la pagode se trouve toujours un petit clocher où les disciples des bonzes, en robe jaune, annoncent ou célèbrent leurs fêtes au son des tambours, des cloches et des cymbales. Le dieu Phout est honoré au Laos comme dieu suprême ; on voit toujours sa statue au plus haut degré de l'autel des pagodes ; elle est faite de pierre, quelquefois de marbre et plus souvent de terre cuite, recouverte de lames de cuivre. Dans la pagode royale de *Vieng Tian* on remarquait une statue de verre ou peut-être de cristal de roche. Les Siamois s'imaginant que ce dieu avait une grande vertu et voulant priver les Laociens de ce puissant protecteur, l'ont amené à Bang-kok, où le roi a

fait construire exprès pour lui la pagode magnifique du *Dieu verre.*

Les talapoins sont, comme à Siam, vêtus de jaune, mais ils n'y sont pas aussi bien traités. Au lieu de les nourrir de gâteaux et de sucreries, on ne les gorge ordinairement que de légumes, de courges et de patates. Tous les jeunes gens doivent passer quelques années dans une pagode, afin de parvenir au talapouinat, unique moyen (selon leurs idées) de montrer sa reconnaissance à ses parens; parce que, disent-ils, les mérites qu'on acquiert en portant le divin habit, suffisent pour tirer de l'enfer ses père et mère, s'ils viennent à y tomber.

Du reste, malgré la crédulité des Laociens à tous les points superstitieux de leur fausse religion, ils n'ont point d'obstination et ils recevront volontiers une doctrine contraire, si vous leur montrez le ridicule de la leur: aussi, est-il bien plus facile de les convertir au christianisme que les Siamois, leurs voisins. La plus grande difficulté qu'on éprouve est de leur faire détruire l'autel superstitieux de leur génie tutélaire. Ils sont persuadés que s'ils le faisaient, le génie irrité leur tordrait le cou à l'instant même; néanmoins, vu les bonnes dispositions que les missionnaires ont remarquées en eux, il n'est pas douteux que, si l'Évangile leur est prêché, ils ne l'embrassent avec une sorte d'avidité.

REMARQUES

SUR LA NOTICE DE M. PALLEGOIX,

Par M. Langlois,
Ancien missionnaire du Tong-King.

(1) Dans une autre lettre écrite par M. Pallegoix, le 1er août 1834 (laquelle a été insérée dans les Annales de la propagation de la Foi, n. XLII, page 115), ce missionnaire donne aussi, sur le Laos, des notions qui ne sont pas parfaitement d'accord avec ce qu'il en dit dans sa notice du 10 mai. Dans cette notice, il ne distingue que deux races ou tribus différentes : l'une appelée *phoûng-khao* (ventre blanc), l'autre appelée *phoûng-dam* (ventre noir). Dans sa lettre du 1er août 1834, il en distingue trois : « La nation entière des Laociens, dit-il, « se divise en trois tribus bien distinctes : *phoûng-* « *khao* (homme blanc), *phoûng-dam* (homme noir), et « *phoûng-khio* (homme vert). La première tribu ne se « tatoue pas, la seconde se tatoue en noir et la troisième « en vert ». Il paraît que M. Pallegoix confondait d'abord, dans une seule tribu, tous les Laociens qui se tatouent, et les comprenait tous dans la classe d'hommes à ventre noir, et que plus tard il aura reconnu que les Laociens tatoués se divisent en deux races ou tribus appelées, l'une, *homme noir*, l'autre, *homme vert*, selon la couleur de leur tatouage.

(2) Le mot *muang* qui, dans la langue laocienne, comme le dit M. Pallegoix, signifie royaume ou ville,

est incontestablement le même que le mot annamite, *miông* (ou *meuong*), qui dans cette même langue sert de dénomination aux peuples qui habitent les montagnes situées à l'ouest et au nord du Tong-King, que les Tong-Kinois regardent comme des peuples barbares, parce qu'ils sont moins civilisés et qu'ils ont des coutumes et une manière de vivre différentes de celles des Tong-Kinois. Ainsi ce mot *miông* ou *meuong*, qui dans la langue annamite est un terme de mépris, et correspond au mot barbare ou sauvage dans notre langue, a, dans la langue laocienne, un sens honorable. Il ne faut pas confondre les *Meuong* avec d'autres peuples tout-à-fait sauvages appelés *Moi* ou *Moïes*. Ceux-ci habitent les montagnes qui séparent la Cochinchine du Camboge; ils sont noirs et beaucoup plus éloignés de la civilisation que les *Meuongs*. Ce sont des espèces de hordes sauvages, il y en a même qui sont anthropophages; au contraire, les Meuongs sont de la même couleur que les Tong-Kinois : leurs mœurs sont douces; ils sont simples, sincères, bons et hospitaliers, excepté envers leurs ennemis, car s'ils sont bons envers ceux qui ne les ont point offensés, ils sont très vindicatifs.

Pendant mon séjour au Tong-King, j'avais tâché de me procurer quelques renseignemens sur le Laos, mais je n'avais pu en avoir que de très imparfaits. D'après ces renseignemens, on compte, dans le Laos, sept petits états ou royaumes, ce qui s'accorde avec ce que dit M. Pallegoix. Je ne pus avoir les noms que de trois de ces royaumes, savoir : *Vien-Chan* et *Loc-Hòn*, voisins du Tong-King, et *Tiêm*, voisin de la haute Cochinchine. *Vien-Chan* est, sans aucun doute, celui des sept royaumes que M. Pallegoix appelle *Viêng-Tian* dans sa notice du 10 mai, et *Viêng-Channe* dans la lettre du

1er août. Mais quels sont, dans la liste de M. Pallegoix, les deux petits royaumes appelés, par les Tong-Kinois, *Loc Hòn* et *Tiêm?* Dans la lettre du 1er août, M. Pallegoix ne donne les noms que de cinq des états qui composent le Laos; les deux qu'il ne nomme pas touchent, dit-il, le Tong-King, et relèvent du roi de Cochinchine, qui l'est aussi du Tong-King. Les cinq états qu'il nomme dans cette lettre sont : 1° *Xeung-Moi*, précisément au nord du royaume de Siam; c'est *Muang Xeung-Maie* de sa notice; 2° *Muang-Khé*, à l'est de Pourselouk (ou *Pi-Tsi-Loc*) : c'est vraisemblablement *Muang-Philè* de la notice, 3° au sud de *Muang-Khé* se trouve *Muang-Lom;* c'est le premier état nommé dans la notice; 4° *Viêng-Channe*, qu'il nomme dans la notice Viêng-Tian, à la même latitude que *Muang-Khé*, mais à l'est, et sur les bords du grand fleuve du Camboge; 5° *Muang-Bouang-Phô-Bang*, situé plus au nord et sur les bords du même fleuve (1). Dans la notice, on lit *Louang* au lieu de *Bouang;* cette différence peut venir d'une faute du copiste, qui aura pris un *l* pour un *b*. J'ai vu l'original de la notice du 10 mai, mais je n'ai pas vu celui de la lettre du 1er août; les deux royaumes qui ne sont point nommés dans cette lettre sont donc *Muang-Phouenne* et *Muang-Nân*. Selon M. Pallegoix, ils touchent au Tong-King; il n'en nomme aucun qui touche à la haute Cochinchine. Cependant, il est certain qu'il y en a un au moins qui confine avec la haute Cochinchine, et que les *Tong-Kinois* appellent *Tiêm;* ce ne peut pas être *Muang-Phouenne*, qui est plus au nord que les autres états, car, dans sa notice, M. Pal-

(1) Dans sa notice, M. Pallegoix dit que cet état paie tribut au roi de Siam et au roi de Cochinchine.

legoix dit que tous les états du Laos sont à l'est du royaume de Siam, exceptés *Muang-Xeung Mai*, qui est précisément au nord, et *Muang-Phouenne*, qui est au nord-est. C'est donc *Muang-Năn* qui est appelé par les Tong-Kinois Tiêm, et est voisin de la haute Cochinchine, et alors *Muang-Phouenne* est l'état appelé, par les Tong-Kinois, *Loc-Hòn*, comme, selon les Tong-Kinois, *Viên-Chan* touche au Tong-King, et doit être placé entre *Muang-Phouenne* et *Muang-Năn*.

D'après les positions que M. Pallegoix assigne à ces différens états, il semble que *Muang-Xeung-Mai*, *Muang-Khé*, *Muang-Lom* et peut-être aussi *Muang-Vieng-Channe* confinent avec le royaume de Siam; que *Muang-Vieng-Channe* et *Muang-Năn* touchent au Camboge; que *Muang-Năn*, *Muang-Viêng-Channe* et *Muang-Phouenne* touchent à la Haute-Cochinchine et au Tong-King; que *Muang-Xeung-Mai* et *Muang-Phouenne* touchent à la Chine par la province de *Yun-Năn*; et qu'enfin *Muang-Louang-Phô-Bang* est enclavé entre les états *Muang-Xeung-Mai*, *Muang-Phouenne*, *Muang-Viêng-Channe* et *Muang-Khé*; mais cette distribution n'est pas sans difficulté. Il s'ensuivrait que *Muang-Năn*, l'un des états où les hommes se tatouent, serait séparé des deux autres états, où le tatouage est en usage, qui sont *Muang-Xeung-Mai* et *Muang-Khé* ou *Phlé*. Il me semble plus probable que les trois états, dont les habitans se tatouent, sont voisins les uns des autres. D'ailleurs, si les habitans du *Muang-Năn* se tatouent, j'ai peine à croire que cet état soit celui que les Tong Kinois appellent Tiêm, et un de ceux qui confinent avec le Tong-King et la Cochinchine; car je ne crois pas que les Laociens, voisins de ces deux pays, soient des hommes à ventre noir. Je n'ai jamais entendu

dire au Tong-King ou en Cochinchine que les habitans du Laos fussent noirs ou tatoués; ce qui me confirme dans l'opinion où je suis, que les trois états où le tatouage est usité, sont dans la partie occidentale du Laos la plus éloignée du Tong-King et de la Cochinchine, et avec les habitans de laquelle les Tong-Kinois et les Cochinchinois n'ont que peu ou point de relations. Si, comme le dit M. Pallegoix, *Muang-Xeung-Mai* est au nord du royaume de Siam, il s'ensuit que toutes les cartes d'Asie que je connais sont fautives, car je n'en connais aucune où une portion du Laos soit placée au nord du royaume de Siam. Dans les anciennes cartes, le Loos forme une espèce de parallélogramme ayant à l'ouest le royaume de Siam, au sud le Camboge, à l'est le nord de la Cochinchine et le Tong-King, et au nord le pays de Lolos en Chine. Dans plusieurs cartes récentes, on restreint le Laos, et on place entre le Laos et le pays de Lolos un pays assez étendu nommé *Lac-Tchou*. Il n'existe point de royaume de ce nom. Il est vrai que, dans la partie occidentale du Tong-King, dans la province appelée *Thanhhou-Ngoai*, il y a un pays appelé *Lac-Thô*, dont les habitans sont appelés, par les Tong-Kinois, des *Mùóng* (ou *Meuong*), parce qu'ils ont des mœurs et des coutumes différentes de celles des Tong-Kinois, dont plusieurs leur sont communes avec les *Laociens*, comme dans un ouvrage publié vers 1810 ou 1811, sous ce titre : *État actuel du Tong-King*. D'après des mémoires de M. de la Bissachère, qui avait été missionnaire au Tong-King, on donne mal à-propos le nom de royaume à ce pays, je présume que c'est ce qui aura induit en erreur plusieurs géographes et les aura déterminés à assigner au *Lac-Thô* une place assez étendue qu'il leur a fallu prendre sur le Laos. Par le

fait, le *Lac-Thô* n'est qu'une sous-division d'une province, comme qui dirait un arrondissement. Chaque province, au Tong-King, est divisée en plusieurs *phu*; chaque *phu* en plusieurs *huyén* : le *Lac-Thô* n'est qu'un *huyén*. Il est situé tout entier dans les montagnes à l'est du Laos et au sud-ouest de la ville royale du Tong-King appelée *Ke Cho*.

(3) Ce que dit M. Pallegoix des montagnes du Laos qui avoisinent les Chinois Lo-Los, confirme ce que je dis qu'il n'y a point de royaume interposé entre le Laos et le pays des Lo-Los, et que les anciennes cartes sont, sous ce rapport, plus exactes que les nouvelles.

(4) Les montagnes et forêts du Tong-King, qui sont voisines du Laos, et en particulier celles du *Lac-Thô* et celles du Laos qui confinent avec le Tong-King, sont moins malsaines en hiver qu'en été; cependant, même en hiver, elles le sont au point que presque tous les habitans de la plaine qui y vont n'y peuvent séjourner quelque temps sans contracter quelque maladie dangereuse, et surtout celle que les Tong-Kinois appellent *muà Laò* (petite-vérole du Laos), qui enlève un grand nombre de ceux qui en sont attaqués, surtout lorsque les taches, qui apparaissent sur la peau, sont noires ou vertes; si elles sont rouges, le danger est moindre; mais alors ceux qui en guérissent sont sujets à des rechutes : ce qui n'arrive pas au petit nombre de ceux qui, ayant eu des taches noires ou vertes, sont assez heureux pour revenir en santé. Cette maladie est une fièvre putride du genre de celles qu'on appelle pétéchiales.

(5) Les Tong-Kinois m'ont parlé plusieurs fois de cette espèce de singes comme existant réellement dans les montagnes voisines du Laos; ils l'appellent aussi

homme des bois; mais je n'avais point entendu dire qu'il fût cruel et féroce envers les hommes qu'il rencontre.

(6) Il est possible qu'une partie des habitans blancs du Laos y soient venus du Camboge, qui est aussi voisin du Laos que le royaume de Siam, et d'où il est aussi plus aisé d'émigrer au Laos que de partout ailleurs, puisque l'on n'a qu'à remonter le fleuve qui traverse le Laos et ensuite le Camboge.

ANTIQUITÉS ÉGYPTIENNES.

Mesures administratives récemment prises à ce sujet par le vice-roi d'Egypte.

Les Musées égyptiens qui ont été établis dans plusieurs grandes villes de l'Europe, renferment un nombre infini de monumens variés dont l'acquisition a coûté plusieurs millions aux gouvernemens qui les possèdent. Cet état de choses et l'intérêt général que le monde savant accordent à ces débris historiques de l'ancien monde, ne pouvaient pas échapper à l'active attention du chef du gouvernement de l'Egypte actuelle; avec la plus grande libéralité il a laissé long-temps la science s'enrichir de ces précieuses dépouilles; mais cette libéralité n'était pas le fruit d'une ignorance réelle du prix de tels documens. Plusieurs projets avaient été adressés de Paris au vice-roi Mehemed-Ali; en 1829, il avait lui-même demandé à Champollion le jeune un mémoire sur l'utilité et les moyens d'assurer l'entière conservation des monumens dont le sol de l'Egypte est orné, et sur la police à introduire dans les fouilles archéologiques. Ce

mémoire fut remis au vice-roi il y a aujourd'hui six années, et il a porté ses fruits (1). Un acte du conseil, en date du 15 août 1835, défend sévèrement l'exportation hors de l'Egypte de tout objet antique, ordonne l'acquisition, pour le gouvernement, de tout ce qui sera découvert par les particuliers, et fonde un musée national au Caire.

Voici la traduction de cet arrêté, publié en turc et en arabe dans la *Gazette Officielle* égyptienne, et dont nous sommes redevable à M. Bianchi, secrétaire-interprète du roi.

Extrait *de la Gazette officielle* turco-arabe *du Caire, du* 20 *de rebiussani de l'année* 1251 *de l'hégire. — Actes du conseil du gouvernement égyptien.*

« Bien que les édifices remarquables et les admirables monumens d'art et d'antiquité du Saïd (la Haute-Egypte ou l'ancienne Thébaïde) attirent sans cesse de nombreux voyageurs européens dans ces contrées, il faut convenir cependant que du goût et de la recherche passionnée de ces derniers pour tous les objets qu'ils désignent sous le nom d'*antiquités*, est résultée pour les anciens monumens de l'Égypte une véritable dévastation. Tel a été jusqu'à ce jour, sous ce rapport, l'état des choses, qu'on peut craindre avec juste raison de voir bientôt ces monumens, orgueil des siècles écoulés, disparaître du sol de l'Egypte, avec leurs sculptures et tous les objets précieux qu'ils renferment, pour aller, jusqu'au dernier, enrichir les contrées étrangères.

« Et cependant il est bien reconnu que, non-seulement les Européens ne permettent en aucune façon

(1) Ce mémoire est imprimé à la suite des *Lettres écrites d'Égypte et de Nubie*, Paris, Firmin Didot, 1833; in-8°, avec planches.

l'exportation de semblables objets de leur pays, mais que partout où se trouvent des antiquités, ils s'empressent d'expédier des connaisseurs chargés de les recueillir, qui presque toujours, en font aisément l'acquisition en satisfaisant, pour de misérables sommes, la cupidité des propriétaires ignorans.

« Plus tard, ces sculptures, ces pierres ornées, et tous ces objets de même nature, recueillis, conservés en ordre dans des édifices particulièrement décorés et destinés pour cet usage, sont exposés aux yeux du public de toutes les nations, et concourent puissamment à la gloire du pays qui les possède. C'est aussi par une étude approfondie des inscriptions et des figures hiéroglyphiques tracées sur les monumens et les objets d'antiquité, que les savans européens ont dans ces derniers temps considérablement ajouté au domaine de leur savoir. Considérant donc l'importance que les Européens attachent aux monumens anciens, et les avantages qui résultent pour eux de l'étude de l'antiquité ; considérant en outre les richesses abondantes que l'Egypte, cette merveille de tous les siècles, renferme sous ce rapport dans son sein, le conseil du gouvernement égyptien a pensé qu'il conviendrait ;

« 1° Qu'à l'avenir l'exportation des objets d'antiquité de toute nature fût sévèrement prohibée :

« 2° Que tous ceux de ces mêmes objets que le gouvernement possède déjà, ainsi que tous ceux qu'il pourrait recueillir des fouilles et recherches à venir, fussent déposés au Caire dans un local spécial, où ils seraient conservés et classés convenablement pour être exposés aux regards des habitans, et particulièrement des voyageurs et des étrangers, que leur vue amenerait journellement dans ces contrées ;

« 3° Que non-seulement il fût expressément défendu de détruire à l'avenir les monumens antiques de la Haute-Egypte, mais que le gouvernement prît des dispositions pour assurer partout leur conservation.

« Cette sage mesure aurait pour double résultat de conserver pour toujours aux voyageurs l'intégrité des monumens, et de leur assurer dans tous les temps, au sein de l'Egypte même, l'existence permanente d'un riche dépôt d'antiquités véritablement digne de leur attention. Toutes ces sages et utiles dispositions, arrêtées en principe par le conseil, auraient déjà été mises en pratique par le gouvernement de l'Égypte, si leur exécution même n'eût dépendu jusqu'à ce jour de l'achèvement du collège d'interprétation dont l'administration a été confiée au cheikh Refaa. (1)

« Cet important établissement se trouvant présentement terminé sous les auspices de notre bienfaiteur, Son Altesse le vice-roi, le conseil a définitivement arrêté qu'à compter de ce jour, l'exportation des objets d'antiquité de toute nature étant défendue dans toute l'Egypte, tous ceux de ces précieux objets qui sont déjà en ce moment au pouvoir du gouvernement seront déposés dans une des parties, préparée à cet effet, du collège d'interprétation, et confiés aux soins et à la garde du cheikh Refaa : des ordres sévères ont déjà été donnés aux gouverneurs (moudirs) (2) des provinces du Saïd (la Thébaïde), pour que :

« 1° Tous les objets d'antiquité, qui se trouveraient

(1) Le cheikh Refaa est l'un des anciens élèves les plus distingués de la mission égyptienne de Paris.

(2) L'Égypte est aujourd'hui divisée administrativement en *moudirliks*, gouvernemens; *mémourliks*, préfectures; *aïânliks*, sous-préfectures; *kiâcheffliks*, cantons; *cheïkhul beledliks*, communes.

dans leur département, fussent exactement envoyés au cheikh Refaa.

« 2° Pour qu'ils ne permettent plus la moindre dégradation sur les édifices et les monumens de l'antiquité;

« 3° Tous les travaux de fouille ou de démolition entrepris dans ce moment doivent être immédiatement suspendus, et les gouverneurs enverront au besoin des hommes armés pour maintenir la suspension des travaux et veiller à la garde des monumens;

« 4° On tiendra rigoureusement la main à ce que dorénavant aucun objet d'antiquité ne soit exporté d'Alexandrie, du Caire, de Damiette ou de tout autre port de l'Egypte.

« 5° L'effendi, secrétaire général du divan, donnera des ordres à qui de droit, pour que, lorsque des objets d'antiquité se trouveront entre les mains des particuliers, il soit traité de gré à gré avec ces derniers de l'acquisition desdits objets, lesquels seront ensuite adressés au cheikh Refaa.

« 6° Bien que les appartemens particuliers de feu l'ancien defterdar aient été destinés pour le collège d'interprétation, la partie située au midi de ce local restant disponible, sera employée à la formation d'un musée, construit à la manière de ceux d'Europe, et destiné à recevoir les objets d'antiquité de toute nature. A cet effet, l'inspecteur général des bâtimens, le cheikh Refaa et l'inspecteur général du génie, Hakiakine-Effendi, se rendront sur les lieux, et examineront attentivement le local. Hakiakine-Effendi dessinera ensuite le plan et l'élévation du musée, qui seront soumis à l'approbation du conseil.

« 7° Notification officielle de cette disposition sera donnée par l'entremise de Boghoz-Bey aux représentans des nations européennes, pour qu'ils en fassent part à leurs nationaux respectifs;

« 8° L'établissement de ce musée étant une de ces choses qui mérite la plus grande attention, la surveillance doit en être confiée à un inspecteur spécial qui l'administre dans tous les temps avec soin et vigilance;

« 9° Dès que ce dernier apprendra que, sur un point quelconque de l'Egypte, on est à la recherche d'antiquités, il s'y rendra immédiatement, arrêtera les fouilles déjà entreprises, et emploiera au besoin les autorités locales pour congédier les travailleurs;

« 10°. Pendant l'année, l'inspecteur du musée sera tenu en outre de faire plusieurs tournées dans les provinces du Midi;

« 11° Jousouf-Zia-Effendi, réunissant toutes les qualités propres à ces fonctions, a été nommé inspecteur (nazir) du musée d'antiquités. »

Notification de toutes les dispositions précédentes, ainsi que du présent arrêté, a été donnée aux gouverneurs des provinces du sud, aux membres des conseils d'Alexandrie et de Damiette, à S. Exc. Boghoz-Bey, aux agas gouverneurs des ports de Suez et de Quosseïr à l'intendant général des bâtimens, à l'inspecteur général du génie Hakiakine-Effendi, au Cheikh-Refaa, à Youçouf Zia-Effendi au trésorier du vice-roi et aux membres du conseil suprême, pour que chacun en prenne connaissance et en surveille l'exécution en ce qui le concerne particulièrement.

BIANCHI, *traducteur.*

Cet acte doit avoir été communiqué officiellement aux agens consulaires et diplomatiques européens, accrédités auprès du vice-roi d'Egypte, il ne saurait être sans effet sur l'avenir des collections égyptiennes.

(*Moniteur du 28 novembre* 1835.)

COMPTE-RENDU DE L'AIDE-MÉMOIRE DU VOYAGEUR,

Par M. le colonel JACKSON.

Messieurs,

Vous m'avez chargé de vous entretenir d'un ouvrage qui vous a été adressé par son auteur, M. le colonel Jackson, et qui porte le titre d'Aide-Mémoire du Voyageur ou questions relatives à la géographie physique et politique, à l'industrie et aux beaux-arts. C'est une époque heureuse que l'auteur a choisie pour la publication du livre que nous lui devons, et jamais peut-être la mode des voyages n'a couvert les routes de l'Europe d'un plus grand nombre de touristes. Les Français qui, pendant long-temps semblaient protester en faveur de la beauté de leur pays par le regret qu'ils éprouvaient à le quitter, partagent maintenant avec les autres nations le desir de connaître ces lieux célèbres que les souvenirs historiques, les merveilles de l'art ou les beautés naturelles ont de préférence désignés à la curiosité du voyageur. C'est donc un livre précieux que celui qui éveille chez l'homme prêt à quitter ses foyers pour satisfaire une curiosité stérile le desir de faire servir à l'utilité de tous les observations auxquelles il pourra se livrer, et qui, venant au secours d'une mémoire infidèle lui épargne le regret de découvrir au retour que les objets les plus intéressans sont ceux qui ont été négligés par lui.

Sans doute il est des voyageurs spéciaux qui, dans un but unique entreprenant des courses lointaines, se sont préparés de longue main aux travaux du géographe ou du naturaliste. Maîtres dans la science à laquelle ils se

livrent, connaissant d'avance ce que l'on sait ou ce que l'on ignore sur les pays qu'ils vont parcourir, il n'ont aucun besoin de manuel, de guide ou d'aide-mémoire. D'autres, riches de souvenirs et d'imagination savent donner la vie à leurs tableaux et animer leurs descriptions de comparaisons heureuses ou de rapprochemens ingénieux. A ceux-ci encore ce serait folie que de vouloir tracer une route qu'ils sauront bien s'ouvrir eux-mêmes à travers les vastes champs de l'histoire ou de la poésie.

Mais pour quelques hommes privilégiés, dotés par la science et le génie, il en est beaucoup que des études préliminaires ou des talens naturels n'ont pas dirigés vers la carrière aventureuse des voyages. S'ils parcourent un jour quelques contrées peu connues, ne sont-ils pas aptes cependant à recueillir quelques-uns de ces faits curieux si nombreux dans le domaine de la Géographie toujours ouvert à ceux qui moissonnent comme à ceux qui glanent? Ne peuvent-ils rapporter ces détails statistiques qui, plus tard, réunis en faisceaux servent à éclairer et à comparer l'histoire des nations? c'est à un travail de ce genre que pourra venir en aide un livre consciencieux où l'on aura disposé d'une manière méthodique des questions relatives au tableau physique du globe, à la description de ses habitans, de leurs mœurs, de leurs institutions politiques, de leurs arts et de leur industrie.

L'ouvrage de M. le colonel Jackson a été partagé par lui en dix principales divisions dont chacune se subdivise encore. La première de toutes, consacrée au pays en lui-même, traite de la géographie générale, de l'hydrographie et de la météorologie : la seconde, des productions naturelles, ou du moins des richesses zoologi-

ques et minérales, l'auteur ayant renvoyé au chapitre de l'industrie agricole tous les détails relatifs aux produits végétaux. Habitans du pays et habitations, telles sont les deux sections de la division troisième. La quatrième qui traite de l'industrie comprend l'exploitation des produits naturels, les manufactures et le commerce. La cinquième, sous le titre d'institutions et établissemens divers appelle l'attention du voyageur sur les institutions religieuses, le gouvernement, la législation, les finances, les domaines et charges de l'état, le service des postes; les sciences et la littérature, les beaux-arts, l'histoire occupent les trois divisions suivantes. Dans la neuvième, l'auteur considère le pays militairement, et sa situation géographique, sa position relative, les détails de la topographie sont ramenés à ce point de vue. La dernière partie est remplie par les questions d'extérieur et de colonies.

Il n'entre pas dans notre plan d'analyser section par section les différentes parties d'un recueil encyclopédique, qui touche à-la-fois à tant de sciences diverses et demanderait pour être complètement apprécié le concours simultané du géographe, du physicien, du littérateur, de l'économiste, de l'artiste et du militaire. On comprendra sans peine, qu'avec beaucoup de talens et de zèle il est bien difficile à un auteur de ne rien omettre dans un tel travail et de traiter avec les mêmes développemens tant de questions complexes. Ne doit-il pas se laisser entraîner à son insu par les objets qui se rattachent à ses études de prédilection? S'il est géologue ou minéralogiste, il décrira l'écorce du globe, se plaira dans tous les détails de la géognosie, depuis les terrains les plus anciens jusqu'aux plus modernes, et dira avec soin l'exploitation des mines et les opérations

de la métallurgie. S'il cultive quelque branche de géographie spéciale, il cherchera de préférence à diriger les recherches du lecteur sur les accidens du sol, les reliefs, les bassins, les dépressions : il aimera à dévoiler les procédés du cartographe et les théories ingénieuses des mesures de la terre. D'autres parties échappent encore davantage à l'analyse : on peut indiquer à l'attention de l'observateur l'état des arts chez un peuple, et pourtant ses jugemens dépendront toujours d'une organisation qu'il est bien difficile de modifier. L'éducation artistique est possible sans doute, mais non pas dans un livre; elle est longue et demande la contemplation soutenue des chefs-d'œuvre que l'esprit était d'abord inhabile à concevoir. Telle personne qui, au milieu des merveilles de l'art qu'offrent à l'admiration des voyageurs quelques pays priviligiés, se sent tout d'abord fatiguée de cet enthousiasme de *Cicerone* que l'on éprouve dans les premiers temps sur parole, ne peut, au bout de quelques mois s'arracher au monde nouveau qui vient enfin de lui être révélé.

En outre des divisions que nous avons citées et dans lesquelles M. le colonel Jackson à su poser à ses lecteurs des questions variées de géographie physique et statistique, il a fait précéder son livre d'un discours préliminaire dans lequel il offre une histoire abrégée des progrès de la géographie et des considérations sur les voyages et leur utilité. Deux appendices terminent le volume. L'un indique les moyens de conserver les échantillons d'histoire naturelle recueillis en route, l'autre contient les procédés d'analyse à employer pour connaître la composition des eaux minérales. Un recueil de vingt-et-un tableaux complète l'ouvrage et sert, ainsi que l'indique son titre à aider la mémoire du voyageur qui

n'a plus qu'à remplir un cadre tout tracé, soit qu'il veuille mettre dans un ordre comparatif ses observations météorologiques, indiquer les variétés de la population d'une vaste contrée, tracer le tableau des produits de la terre ou de ceux de l'industrie, faire connaître les importations ou les exportations, le commerce extérieur ou celui qui ne dépasse pas les frontières.

Ainsi conçu, le plan de l'auteur sera apprécié par tous ceux qui savent combien il est important de ne rien négliger en voyage et de tout constater car les évènemens sont rapides et le temps marche. L'utilité d'un tel ouvrage doit être d'autant mieux sentie que malgré tout ce qui a été écrit jusqu'à présent sur les voyages, peu de livres avaient été spécialement consacrés à servir de guide à l'intelligence du voyageur, quel que fût le pays qu'il eût à parcourir. Sans doute un grand nombre de questions habilement posées ont été préparées par des hommes instruits ou des sociétés savantes dans l'intention d'éclairer l'exploration de telle ou telle contrée, mais à l'exception de l'ouvrage de Volney, intitulé: Questions pour les Voyageurs, du livre publié en anglais par M. le comte Berchtold, traduit en français par M. Lasteyrie, dont Reichard a inséré un extrait au commencement du premier volume de son guide du Voyageur en Europe, puis de quelques opuscules tels que celui qui porte le titre de Conseils à un jeune Voyageur et qui est dû à M. le comte d'Hauterive, il existait une lacune aperçue par tous les hommes éclairés. M. le colonel Jackson était fait pour la découvrir : il a travaillé à la combler et quel que puisse être d'ailleurs le mérite absolu ou relatif de son ouvrage, les amis de la science doivent lui savoir gré de l'avoir entrepris. N. D. V.

TROISIÈME SECTION.

Actes de la Société.

1er janvier 1836.

Une députation de la Société a été admise à présenter ses hommages au Roi, à l'occasion de la nouvelle année; M. le lieutenant-général Pelet, directeur du Dépôt de la Guerre, président de la députation, a prononcé le discours suivant :

Sire,

La Société de Géographie a l'honneur de présenter à Votre Majesté l'hommage de son respect et des vœux qu'elle ne cesse de former pour votre bonheur et pour celui de votre auguste famille.

Elle éprouve une profonde reconnaissance de la protection dont l'a constamment honorée un souverain ami des sciences et des arts, qui augmente l'éclat de son règne par l'appui qu'il leur donne.

Votre Majesté a imprimé un mouvement général au développement de la Géographie, science vaste, dont les diverses branches sont devenues l'objet d'études spéciales. Partout on se livre avec ardeur aux recherches géologiques, statistiques et historiques.

Les vaisseaux français parcourent des mers inconnues et entreprennent des voyages autour du monde; ils vont recueillir de nouvelles découvertes pour les sciences, et chercher des produits pour le commerce et pour l'industrie.

Les travaux de la carte de France, encouragés par la

bienveillance de Votre Majesté, embrassent toutes les branches de la Géographie et présentent déjà la description la plus complète d'une partie du royaume. Le corps d'état-major travaille avec persévérance à cette œuvre, monument de la haute perfection qu'ont atteinte les sciences et les arts. Il a publié les cartes de l'Algérie et du Péloponèse. Plusieurs officiers de ce corps viennent d'explorer la Syrie, l'Egypte et les bords du Pont-Euxin.

La Société de Géographie unit sa voix à celle de la France, pour féliciter Votre Majesté des nouveaux lauriers que le Prince Royal vient de cueillir sur une terre où, depuis les Romains, aucune armée européenne n'avait pénétré. Cette glorieuse expédition, consolidant la puissance française dans l'Algérie, donnera à la science les notions qui lui manquaient sur la province de Mascara. La Société de Géographie ose s'associer plus particulièrement à la gloire de son second protecteur, si digne du Roi et de la patrie, qui mettent en lui leurs plus chères espérances.

Réponse du Roi.

Mon cher général, je reçois avec beaucoup d'intérêt et de satisfaction les vœux que vous venez de m'exprimer au nom de la Société de Géographie. J'apprécie tous les services qu'elle rend à une science que j'ai cultivée avec prédilection dès ma jeunesse, et j'encouragerai toujours avec plaisir ses honorables travaux. Les sentimens qu'elle m'exprime sur l'expédition de mon fils m'ont particulièrement touché.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 8 janvier 1836.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le président communique à l'assemblée le discours que M. le général Pelet a prononcé au nom de la députation de la Société, qui a été admise à présenter ses hommages au Roi, à l'occasion du nouvel an. Ce discours et la réponse de Sa Majesté seront insérés au Bulletin.

M. Adrien Balbi écrit à la Société pour la remercier du titre de correspondant étranger qu'elle lui a décerné, et pour lui offrir un exemplaire de son essai statistique sur les Bibliothèques de Vienne.

Don Alfred A. Camus, professeur au collège de l'Assomption à Cordoue, écrit à la Société pour lui exprimer le desir d'être admis au nombre de ses membres; il se propose de lui communiquer le résultat de ses nombreuses recherches historiques et géographiques sur la province de Cordoue.

M. Taitbout de Marigny, écrit d'Odessa pour annoncer l'envoi de la relation manuscrite d'un voyage qu'il vient de faire au Danube, et de la description du delta de ce fleuve.

M. Eyriès présente à la Société, au nom des auteurs MM. Webb et Berthelot, les deux premières livraisons de l'ouvrage qu'ils publient sur l'histoire naturelle des îles Canaries. M. le président adresse à M. Berthelot, présent à la séance, les remercîmens de la Société.

M. Bajot fait hommage d'un abrégé historique et

chronologique des principaux voyages de découvertes par mer depuis deux mille avant Jésus-Christ, jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle. Il a tâché de réduire, à la forme élémentaire, les nombreux documens historiques qui constatent les résultats, comme découvertes de contrées nouvelles, de la navigation dans tous les siècles antérieurs au nôtre. Le comité du Bulletin est invité à appeler l'attention de ses lecteurs sur cet ouvrage.

M. le docteur Brayer offre aussi à la Société un ouvrage sur la topographie de Constantinople et les mœurs de ses habitans, et M. Richelot lui adresse un abrégé de géographie industrielle offrant le résumé d'un cours qu'il fait à Nantes pour les besoins spéciaux de cette ville commerciale et manufacturière. M. Albert-Montémont veut bien se charger de donner une analyse de cet ouvrage.

M. le président invite M. Dubuc à rendre compte à la Société du livre de M. Schnitzler sur la Russie, la Pologne et la Finlande.

M. Jomard donne connaissance d'une lettre qui lui a été adressée par M. le baron de Humboldt et qui est relative à la chronologie des plus anciennes cartes de l'Amérique. Il ajoute quelques observations sur plusieurs anciennes cartes de la Bibliothèque royale, que M. de Humboldt à cette occasion, a visitée avec intérêt.

Le même membre communique, de la part de M. Bonafous, l'extrait d'une lettre écrite de Buenos-Ayres, qui contient des détails circonstanciés sur les désastres causés au Chili, le 20 février dernier, par le tremblement de terre qui a détruit la ville de la Conception. — Ces deux dernières communications sont renvoyées au comité du Bulletin.

(Voy. *le cahier de décembre*, pag. 411 et 415.)

La Commission centrale nomme au scrutin la Commission spéciale chargée d'examiner les titres des voyageurs qui peuvent concourir au Prix annuel pour la découverte la plus importante faite dans le cours de l'année 1833. Cette Commission est composée de MM. Corabœuf, Daussy, Eyriès, Larenaudière et Roux de Rochelle.

La Commission nomme ensuite les commissaires chargés de juger le concours relatif à la description des antiquités américaines. MM. Jomard, Walckenaer et Warden sont élus membres de la Commission.

L'assemblée procède au renouvellement du comité du Bulletin pour l'année 1836, et elle nomme pour en faire partie : MM. Albert Montémont, Ansart, Barbié du Bocage, Bérard, Boblaye, Daussy, d'Avezac, Jomard, Larenaudière, Poulain, Roux de Rochelle et Warden.

(*La suite des procès-verbaux au prochain numéro.*)

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

FÉVRIER 1836.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

SUR UNE NOUVELLE EXPÉDITION DANS LES MERS POLAIRES, A LA RECHERCHE DE *LA LILLOISE*,

Par M. le capitaine sir JOHN ROSS,
Correspondant étranger de la Société, etc.

Parmi les évènemens qui occupent aujourd'hui le monde scientifique, il n'en est pas de plus digne d'exciter un intérêt universel que l'incertitude où l'on est sur le sort de M. de Blosseville, jeune et ardent officier de la marine royale de France, qui, dans l'été de 1833, fit

voile à bord du brick *la Lilloise* pour un voyage à la côte orientale du Groënland. Personne n'a ressenti plus de plaisir que moi en voyant avec quelle satisfaction les efforts tentés en 1834, pour découvrir ses traces, ont été accueillis par le public; elle me rappelait le vif intérêt que la France et, je puis le dire, l'Europe ont témoigné, lorsqu'on nous regardait comme perdus; après la sympathie que nos souffrances excitèrent à notre retour, vous ne serez pas surpris que je présente ici quelques observations que l'expérience m'a suggérées; elles ne sont pas indignes d'attention, car elles viennent d'un homme qui a bravé les mêmes dangers et subi les mêmes épreuves que le jeune navigateur dont il ne faut pas plus désespérer qu'il ne désespère sans doute lui-même : on peut m'en croire, des marins, quelque malheureuse que soit leur position, n'abandonnent jamais l'espoir d'être sauvés; l'idée qu'ils seront oubliés par leur patrie ou par leurs amis n'entre point dans leur esprit : en vain les glaces s'élèvent devant eux comme une barrière insurmontable, leurs yeux n'en restent pas moins tournés sur l'Océan sans limites, attendant sans cesse la venue de quelques secours lointains; tant qu'il leur reste un souffle de vie, il leur reste l'espérance.

Ayant pris une vive part au sort de M. de Blosseville et de ses compagnons d'infortune, je n'ai, depuis mon arrivée en France, épargné aucun soin pour obtenir des renseignemens sur *la Lilloise*, son commandant et l'équipage; sur sa position la dernière fois qu'elle a été aperçue, sur l'état des glaces, du temps et autres circonstances. J'ai écouté les opinions des plus timides et des plus hardis, des plus découragés et des plus rassurés, touchant cette destinée, et mon opinion définitive est que la question de l'existence de l'équipage de

la Lilloise n'a pas été décidée; qu'une enquête suffisante n'a pas eu lieu; qu'il est possible, *positivement*, de résoudre ce problème; que l'humanité et l'honneur de la France l'exigent; que de nouvelles et de plus efficaces tentatives doivent avoir lieu. C'est dans cette intime conviction que je me suis déterminé à écrire ce mémoire, dans lequel j'espère montrer pourquoi la dernière expédition envoyée à la découverte de *la Lilloise* n'a eu aucun succès, et indiquer les moyens que je crois les plus propres à l'effet d'assurer la réussite d'une tentative nouvelle.

On dit que *la Lilloise* était tout à-la-fois un bâtiment petit et faible, et qu'elle peut avoir sombré dans une tempête; mais il ne paraît point qu'aucune tempête extraordinaire ait eu lieu à cette époque : la perte du navire en pleine mer n'est qu'une simple conjecture; à l'approche d'une tempête, la petitesse et la faiblesse de son navire auront engagé M. de Blosseville à se jeter dans les glaces vagues ou lâches pour y trouver une eau tranquille; là il a pu naufrager par un de ces accidens que, dans ces régions, le meilleur navigateur ne peut pas éviter; ce sont ces accidens qui rendent nécessaires l'emploi de deux bâtimens au lieu d'un seul pour de telles expéditions, car c'est un encouragement pour l'équipage, en songeant que dans le cas où un des deux bâtimens viendrait à se briser, un autre est là pour le sauver et le ramener au rivage natal; il faut mettre aussi en ligne de compte l'émulation qui existe toujours entre les équipages de deux vaisseaux employés au même service.

Si *la Lilloise* a péri dans les glaces, il est presque certain que tous les hommes de l'équipage ont pu s'échapper sur elles, puisque nous n'avons pas d'exemple

où des baleiniers se soient perdus en cas pareil. Alors, ces hommes ont pu se diriger vers le rivage le plus voisin, avec ce qu'ils ont pu emporter de vêtemens et de provisions. Sur la côte, ils auront trouvé abondance de bois flotté pour construire une hutte; ils l'auront recouverte de neige, à l'imitation des huttes des naturels, que certainement ils n'auront pas manqué de rencontrer et qui les auront aidés à se procurer des vivres et du bois, assez commun sur la côte du Groënland, ou bien ils se seront éparpillés dans les habitations des Esquimaux, peuple inoffensif et tranquille qui aura été heureux de les secourir.

Il est donc permis de croire que si les hommes de *la Lilloise* ont pu atteindre la côte du Groënland, ils sont encore en vie. Loin de moi la pensée de vouloir déverser le moindre blâme sur la conduite de l'officier qui commandait *la Recherche* lors de la dernière et infructueuse tentative dont il a été plus haut question; au contraire, d'après ce que j'ai entendu dire, je suis persuadé qu'on ne pouvait confier à un officier plus capable une telle expédition. A quoi donc attribuer l'insuccès de l'entreprise? à ce que le vaisseau a fait voile à une époque trop tardive; à ce qu'on n'avait envoyé qu'un seul bâtiment; enfin, à ce que les ordres donnés obligeaient le commandant de revenir sans hiverner ou sans laisser pour hiverner sur la côte aucune partie de l'équipage.

Si le gouvernement français, excité par les sentimens de l'humanité et de l'honneur national, aussi bien que par le désir de continuer des investigations scientifiques, ordonnait une nouvelle expédition dans le but de découvrir la retraite de M. de Blosseville et de ses compagnons, et de remplir le blanc qui existe sur la

carte du Groëuland oriental, je recommanderais à l'attention les remarques suivantes : 1° je crois imprudent de n'envoyer qu'un seul vaisseau pour un tel service ; qu'ainsi, *la Recherche* qui a déjà été éprouvée dans les glaces, soit renforcée de deux petits bâtimens, dont un d'environ soixante tonneaux (anglais), ponté et muni de mât et de voiles ; l'autre, un petit bâtiment à vapeur d'environ trente tonneaux, que l'on se procurerait aisément en Angleterre, et muni de roues à rames, que l'on pourrait retirer de l'eau quand il serait besoin. Afin d'épargner le combustible, il faudrait n'avoir recours à la vapeur que lors de l'arrivée de l'expédition dans les glaces. Le premier bâtiment n'ayant que les provisions suffisantes pour le lester devrait être toué à la remorque de *la Recherche*, tandis que le bâtiment à vapeur serait à la voile. Les navires devraient tous être doublés : les pointes ou épaules surtout devraient être fortifiées par des plaques de fer, et la doublure des petits bâtimens serait épaisse de neuf pouces et dépasserait de quelques pouces le bord de l'eau, au point où s'élève le chargement, et de là elle irait, s'amincissant jusqu'à trois pouces, vers les petits fonds du vaisseau, en conservant la même épaisseur jusqu'à la quille intérieurement. Il faudrait combler et calfater l'espace entre les charpentes, sur lesquelles on fixerait une forte bordure de chêne. Les rayons ou baux d'un côté à l'autre exactement à la hauteur du bord de l'eau devraient être très solides et soutenus à chaque bout par des genoux ou courbes, dans des positions horizontales et perpendiculaires. Il conviendrait de pourvoir l'expédition d'un maître des glaces ou pilote anglais bien accoutumé à naviguer dans ces mers, et si la machine à vapeur était construite en Angleterre, il serait préfé-

rable que l'ingénieur fût Anglais ou habitué à la construction des machines anglaises.

Il ne faudrait pas que les navires quittassent la France avant la mi-juin, parce qu'il serait aussi inutile que dangereux d'entrer dans les glaces avant la fin de juillet; or, à cette époque, ils en approcheraient par la latitude d'environ 69° 45′, hauteur à laquelle cette côte est généralement libre de glace quand le vent est au large (de la terre du nord-ouest). La glace s'ouvrira, et alors, seulement alors, le bâtiment à vapeur touera les autres, et on atteindra probablement, vers le commencement de septembre, à la latitude de 69° N.; on trouvera vite une crique ou un havre pour les deux petits bâtimens, et l'on y mettra en sûreté les matériaux et les provisions chargées; *la Recherche*, après avoir laissé trois officiers et dix bons marins avec l'ingénieur et l'interprète, retournerait vers les côtes de France. On ferait alors des préparatifs pour hiverner, en construisant une hutte de bois qu'il faudrait couvrir de canevas au-dehors, et doubler intérieurement de toiles de voiles, le plafond ou toit intérieur étant aussi de la même étoffe, d'après la description que j'ai donnée du tout dans mon dernier voyage. Il y aurait aussi un tube en bois d'un pied de diamètre au centre de la hutte, avec une soupape destinée à laisser échapper la vapeur, tandis qu'un petit tuyau, placé au-dessous pour admettre l'air et passant près du foyer, le repousserait. Le four à cuire serait au centre de la hutte, qui pourrait avoir vingt pieds de long sur quinze de large, et à chaque extrémité un poêle pour cuire les alimens et tenir chauds les hôtes, serait entretenu avec une chaleur suffisante pour empêcher la vapeur de se condenser au plafond, température d'environ 3° + du thermomètre de Réaumur. Au mois de

novembre, lorsque la neige commence à être assez fortement gelée pour que la glace puisse être coupée en larges blocs, des murs de sept pieds seraient construits autour de la hutte, de manière à toucher le canevas, et le toit serait couvert d'environ quatre pieds de neige; on jetterait par-dessus cette neige de l'eau, soit à la voûte, soit aux murailles, jusqu'à ce qu'elle fût convertie en glace, opération qui lui permettrait mieux de résister à la violence des tempêtes de l'hiver boréal.

Les provisions pour l'hivernage consisteraient: 1° en biscuit et en farine, au prorata d'une livre par homme chaque jour pour treize mois; 2° en viandes conservées dans des boîtes de fer-blanc, à raison d'une demi-livre par jour; 3° en soupe et légumes conservées, à raison d'une demi-livre par jour; 4° en jus de citron ou sucre, à raison d'une livre par semaine. On n'emploierait aucune viande salée, excepté le porc salé, et seulement aux époques de travail, temps auquel les hommes en auraient une livre par jour. On ne ferait usage de vins et liqueurs ou eaux-de-vie que comme médicamens, et de tabac que modérément, et seulement pour les hommes accoutumés à en prendre. On pourvoirait tout le monde de vêtemens de peaux de moutons et de bottes d'étoffe ayant des semelles de liège : il en faudrait au moins trois paires pour chaque homme par année, avec des bonnets de laine fourrés, des cravates appelées confortables, des gants soit en peau, soit tricotés, et des bas.

Les traîneaux employés aux explorations auraient dix pieds de long sur trois pieds six pouces de large, avec une profondeur de dix pouces aux rainures; ils auraient une chaussure ou semelle de pierre à aiguiser ou de corne (les résidens danois au Groënland emploient les côtes de la baleine), qui valent mieux que le fer ou le

cuivre. Ces traîneaux seraient tirés au moyen d'une forte corde, et chaque homme aurait un ceinturon en cuir pour y fixer à volonté la corde; de cette manière cinq hommes pourraient traîner, sur la glace, un poids de deux tonneaux. A raison de huit milles par jour, en se mettant toujours en route à huit heures du soir, et en s'arrêtant à six ou huit heures du matin pour dresser la tente, prendre un repas en viande et se reposer jusqu'à six ou sept heures de relevée, où se ferait un autre repas en viande avant de recommencer le voyage. Le lit sous la tente consisterait en un tapis en peau étendu sur la neige; chaque homme mettrait des bas secs et se placerait dans un sac de laine ou s'envelopperait dans une couverture avant de se coucher. De cette manière, toute la partie de la côte du Groënland oriental encore inconnue pourrait être explorée, depuis le premier mai jusqu'à la mi-juin, saison qui est la meilleure.

Dans une pareille exploration, deux traîneaux valent mieux qu'un seul, parce qu'il peut se rencontrer un banc inégal de glace sur lequel le traîneau peut être pris des deux côtés à-la-fois. Il importe de cuire toutes les provisions avant le départ, ce qui épargnera du bois; mais un léger appareil de cuisson est nécessaire pour fondre la neige, dont il faudra tirer de l'eau à boire, aussi bien que pour chauffer le café ou le cacao. Les provisions consisteront en porc salé, viande conservée, pain, ce qui, avec le café et le sucre, fera un poids d'environ 450 livres pour trente jours; en bois et des ustensiles pour 450 livres; des armes, des munitions et des vêtemens pour 1000 livres; le traîneau et les instrumens 100 livres; en tout 2000 livres ou un tonneau pour cinq hommes. Chaque traîneau aurait deux fusils, deux coutelas, deux piques d'abordage, une

hache et une scie, avec une paire de pistolets. Il y aurait en outre, sur chaque traîneau, quelques présens pour les naturels, comme couteaux, épées ou pointes de flèches, pots d'étain, etc. Durant le mois d'avril, un dépôt de provisions serait porté à environ 16 milles en avant, et les traîneaux, après deux jours de marche, seraient laissés à leur station; les hommes, de retour au vaisseau, choisiraient une belle soirée du commencement de mai pour se mettre en route, et, ayant parcouru la distance de 16 milles, dormiraient sous les tentes le jour suivant, pour ensuite continuer le voyage, en laissant à chaque station des provisions pour leur retour, aussi bien que du bois, ce qui matériellement diminuerait de plus en plus le poids qu'ils auraient à traîner.

De retour au vaisseau, ils emploieront leur temps à des jeux et à des exercices qu'il importe de prendre tout à-la-fois en été et en hiver, autant que possible. Afin de dégager le navire, il faudra, le plus tôt possible, également jeter du sable ou du gravier sur la neige, dans la direction du canal, au-delà duquel elle fondra plus vite.

La Recherche reviendra sans doute auprès de la glace, mais, si on ne l'aperçoit pas, les navires se rendront aisément en Islande. On se procurera à Copenhague un interprète de la langue des Esquimaux. La rigueur de la saison actuelle doit être regardée comme peu favorable à cette entreprise; par conséquent je suis obligé de convenir de l'inutilité de la commencer à présent; mais je ne terminerai pas ce Mémoire sans répéter que les braves marins qui sont entrés si noblement dans le champ ardu des découvertes (s'ils ont pu gagner la terre) sont encore vivans; le vif intérêt que je prends

à leur délivrance ne saurait être douteux ; et dans une saison favorable, si le gouvernement français le demandait, je ressentirais une grande joie à visiter le port où serait préparée une expédition, et à donner toutes les explications desirables, heureux si je contribue, par mon expérience, à rendre les préparatifs le plus complets qu'il serait possible !

MÉMOIRE

HISTORIQUE, GÉOGRAPHIQUE ET STATISTIQUE

SUR L'ILE DE CUBA,

Par M. Francis Lavallée, agent consulaire de France.

Histoire politique. — Cristophe Colomb, peu satisfait de la pauvreté des îles Lucayes, et persuadé plus que jamais par ses habitans qu'il existait au sud un pays riche, grand et peuplé, qui, selon son opinion, devait être quelque région ignorée de l'Asie, fit voile de l'île de *Guanahani* qu'il appela *San Salvador;* et, se dirigeant vers le midi, il découvrit, le 28 octobre 1492, une terre d'une étendue considérable et comparablement plus élevée que celle d'où il sortait. De nombreux ruisseaux l'arrosaient; une succession agréable de vallées couvrait son sol, et partout la riante verdure des champs et des collines attirait les regards. L'amiral, doutant si cette terre était une grande île ou une portion du continent supposé de l'Asie, s'en informa près des naturels de Guanahani qui l'accompagnaient. Ceux-ci lui dirent qu'elle s'appelait *Cuba.*

Il suivit alors ses recherches vers l'ouest jusqu'à la pointe de *Maternillos*, et ayant reconnu la baie de *Nuevitas*, il planta sur ses bords une croix, et lui donna le nom de *Puerto Principe.* Là, il conçut l'idée d'envoyer une députation pour saluer le Cacique du territoire

avec quelques présens, et apprit, par ses membres à leur retour, qu'ils avaient trouvé une petite ville d'environ mille habitans, nus, qui les accueillirent très bien, et que les campagnes abondaient en coton, maïs, manioc et tabac, et ils ajoutèrent quelques détails sur leurs usages et coutumes. Ces Indiens possédaient aussi divers objets d'or, et, sur la demande qui leur fut faite, ils firent entendre à Colomb que ce métal venait de *Cumanacan;* mot qui, dans leur langue, veut dire centre ou milieu de l'île. Et, comme son imagination était toujours dominée par l'espérance trompeuse de rencontrer quelques régions célèbres et inconnues, il lui sembla que ces indigènes lui parlaient du grand *Kan*, et que cet opulent empire, décrit par Marco-Polo, voyageur italien, ne devait pas être éloigné de ces lieux.

Rempli de cette idée, il se dirigea vers l'est, et reconnut le port de *Baracoa* qu'il appela *Puerto de los mares*, et le cap *Maysi*, *Alfa* et *Omega;* dénominations qui n'ont point été respectées. Ayant doublé ce cap, il traça un croquis d'une partie des côtes méridionales, et se dirigea vers la *Espagnola*, et sembla oublier cette île jusqu'au 4 avril 1494, qu'il sortit du port de la Ysabela (Saint-Domingue), avec l'intention de la mieux reconnaître. Il aperçut l'île de *Pinos* et lui donna le nom de l'*Evangelista;* il visita le port de *Guantanamo*, le cap *Cruz* et les îlots qui le suivent, et donna à ce groupe le nom de *Jardines de la Reyna;* il abandonna de nouveau ses investigations à cause des écueils innombrables qui bordaient la côte, et aussi parce qu'il conservait l'idée que l'île était un vaste continent.

Néanmoins, il y revint l'année 1502, et après avoir reconnu avec plus de soins une partie de la côte méridionale, il se dirigea vers la Jamaïque, et l'île de Cuba fut

oubliée jusqu'en 1508, époque où *Nicolas de Ovando*, gouverneur de la Espagnola, chargea Sébastien de Ocampo de la reconnaître entièrement. En effet, celui-ci en fit le tour, et ce ne fut qu'à son retour qu'on eut la certitude que cette terre était une véritable île, digne d'être peuplée à cause de sa grande fertilité et de ses bons ports, citant celui de la Habana, qu'il appela de *Carenas*, pour y avoir caréné ses navires.

Malgré de tels avantages, on ne pensa pas à l'occuper, jusqu'en 1511, que Diego Colomb, gouverneur de Saint-Domingue, envoya une expédition de 300 hommes, dirigée par *Diego Velasquez*, qui débarqua au port de Palmas, situé près de la pointe de Maysi; mais, cette fois, le célèbre Cacique Hatueg, réfugié de l'île d'Haïti, ayant fait résistance, fut battu, fait prisonnier et décapité. Sa mort remplit les naturels de consternation et ils se soumirent presque entièrement, moins sur la côte du nord où ils massacrèrent trente Espagnols, dans un lieu qui, pour ce motif, fut appelé *Matanzas* (Massacre).

Cependant, l'histoire ne dépeint pas Velasquez avec les traits d'un homme cruel. Le supplice d'Hatueg lui parut nécessaire à sa sûreté et pour la prompte soumission des Indiens. Au contraire, par la douceur de son caractère, il attira près de sa personne plusieurs Espagnols distingués. L'île lui doit la fondation de ses plus anciennes villes, telles que Baracoa, la première qu'il bâtit sous le nom de *Nuestra señora de la Concepcion*. Ensuite, les villes de Cuba et de la *Trinité*, qu'il considéra comme des points intéressans de communication avec la Jamaïque; au centre, il jeta les fondemens de *Bayamo* et de *Sancti-Spiritus*, et sur la côte du nord celles de *Puerto-Principe* et *San Juan de los remedios*. Cette première fut située primitivement sur la baie de Nuevi-

tas, près du petit bourg appelé aujourd'hui *Pueblo Viejo*, et consacré par l'amiral qui y fit planter une croix; par la suite, elle fut transportée dans le lieu intérieur qu'elle occupe aujourd'hui, à cause de l'abondance des fourmis et la crainte des flibustiers.

Dès le commencement de la conquête, pour visiter l'île et la soumettre, Velasquez avait fait choix de deux hommes d'un caractère bien différent: l'un était le vertueux *Bartolome de las Casas*, qui fut depuis évêque de *Chiapa*, l'autre ce *Panfilo de Narvaez*, personnage intrigant et ambitieux, qui, au bruit des premiers succès de Velasquez, était accouru de la Jamaïque avec un renfort de trente hommes. Son orgueil et sa cruauté indisposèrent, sur beaucoup de points, les Indiens contre les Espagnols, et rendirent infructueux les soins affectueux de son respectable collègue, et les louables intentions de Velasquez. Ces deux chefs, par leur conduite digne d'éloges, avaient captivé l'amour et le respect de ces farouches insulaires. Le gouvernement de ce dernier fut généralement aussi doux pour les Indiens que favorable aux Espagnols. Jusqu'à sa mort, arrivée le dernier jour de décembre de l'année 1524, on ne vit jamais parmi les naturels ces rébellions partielles, ni les émigrations qui survinrent sous le commandement de *Manuel de Rojas*, son successeur immédiat, ni les innombrables suicides que le désespoir conseillait à ces infortunés, cherchant ainsi à se délivrer du joug d'airain d'un *Gonzalo Nuñez de Gusman* et de tant d'autres qui le prirent pour modèle.

Cependant, pour se procurer de l'or, on n'attendit plus la découverte du grand Kan. Dès le principe de la colonie, l'on en tira de diverses mines, et principalement du territoire de *Jagua* et des alentours de *Trini-*

dad, situés au centre ou milieu de l'île. Elle était donc sincère la réponse que firent, dès le commencement, les naturels à Colomb! Ces travaux pénibles diminuaient sensiblement la race de ces malheureux Indiens, qui finirent par disparaître presque entièrement du sol qui les avait vus naître à la deuxième ou troisième génération, victimes de la plus affreuse cruauté et des ravages que leur causa alors la petite-vérole; circonstances qui, unies aux fréquentes émigrations à la Floride, laissèrent à peine des 200 mille que calculèrent Las-Casas et Narvaez, quelque peu dont la descendance se distingue à peine aujourd'hui parmi les habitans des villages du *Caney*, *el Cobre* et *Jiguani*. Ce qui doit surprendre, c'est que l'on croit que parmi les sauvages Floridiens le souvenir de ces émigrations se conserve encore; et, en faveur de cette hypothèse, je citerai un fait qui est arrivé il y a à peine 20 ans : trois Indiens, qui se disaient descendans des anciens naturels de Cuba, débarquèrent clandestinement à l'est du port de Matanzas, et commirent sur divers points toute espèce d'atrocités; et, après la résistance la plus féroce et la plus opiniâtre, leur mort seule put mettre fin à tant d'excès.

D'après les écrivains de la conquête, il paraîtrait que les naturels étaient d'un caractère doux et généreux, un peu pusillanimes, bien formés et, quoique peu affables, hospitaliers. Leur subsistance se réduisait au stricte nésaire, ils marchaient nus, étaient plus enclins à la chasse et à la pêche qu'à l'agriculture, qui était limitée à la culture du maïs, du manioc, des haricots et du tabac. Ils ne connaissaient point le fer, ni d'autres quadrupèdes que la hutia (*capromis Fournieri*), et une espèce de chiens, l'*alero*, qui n'aboyaient point, et dont l'existence n'a

d'autre témoignage que le dire des premiers voyageurs de ces temps reculés.

Selon les mêmes historiens, l'île était divisée en neuf provinces; à la tête de chacune d'elles se trouvait un cacique particulier, qui gouvernait par des lois qui sont entièrement inconnues. Ils vivaient en paix, reconnaissaient un Dieu rémunérateur, et croyaient à l'immortalité de l'âme. Leurs prêtres s'appelaient *Béhiques*, étaient fanatiques, mais leurs sacrifices n'étaient pas sanglans.

Dès ces premiers temps de la découverte, l'histoire ne présente d'autres succès importans que l'expédition de *Cortès* au Mexique, sortie du port de la Habane, et les agressions répétées des Français et des Anglais, ennemis de l'Espagne et envieux de cette belle possession. En 1604, le capitaine français Gilbert Giron, avec une petite flottille forte de deux cents hommes, l'envahit deux fois, débarqua dans la partie orientale, parcourut les campagnes et la saccagea. Dans la première de ces excursions, le respectable moine *Jean Cabera*, évêque de Cuba, fut surpris dans le temps qu'il visitait son diocèse, et fut conduit à pied jusqu'au petit port du *Manzanillo*, où il fut racheté par ses ouailles pour mille peaux de bœuf, cent arrobes de viande et 200 ducats d'argent. En 1662, une autre expédition d'aventuriers anglais surprit la ville de Cuba, et s'empara du fort du Morro, qu'elle conserva jusqu'à l'arrivée de près de mille hommes, commandés par le gouverneur don Pedro Morales, qui la força d'évacuer la place après l'avoir pillée.

En 1678, les Français, commandés par M. de Franquesnoi, profitant de la consternation des habitans, causée par de forts tremblemens de terre, débarquèrent dans la partie orientale, et n'obtinrent qu'un résultat fatal à leurs armes. Plus tard, en 1741, l'amiral anglais

Wernon débarqua avec cinq cents hommes, et assiégea Cuba avec aussi peu de succès.

Tandis que la partie orientale se voyait continuellement menacée, la partie occidentale ne jouissait guère de plus de tranquillité. En 1542, la Habane fut attaquée par un corsaire pirate, qui la pilla et l'incendia. En 1544, le commandant français *Robert Boas* essaya de s'en emparer, mais il fut repoussé avec perte par Jean de Avila, son gouverneur. En 1586, le célèbre aventurier *Drake* l'assiégea avec un plus grand nombre d'hommes et un égal succès. Les Hollandais obtinrent les mêmes résultats en 1622, 1623 et 1638; mais, comme il n'y a rien de plus inconstant que les faveurs de la fortune, le courage des habitans devait succomber à la combinaison bien préméditée du cabinet anglais, aidé d'ailleurs par l'impéritie de don Pedro de Prado, gouverneur de cette place, en 1762, quand la guerre éclata entre les deux nations.

La Habana ayant été assiégée par une force supérieure, commandée par le comte d'Abermale, ses habitans, engourdis par l'aveugle confiance de leur chef, paralysèrent toute résistance, et la place dut se rendre et souffrir la loi du vainqueur. Néanmoins cet évènement, dont l'issue fut si fatale aux habitans de la Habana, ne fut point stérile pour leur gloire, et, soixante-dix ans après, les fastes de l'île rappellent avec orgueil la mémoire de plusieurs actions héroïques dans ces temps de calamité. Les Anglais s'emparèrent donc de la place par capitulation, le 12 août de la même année 1762, et elle fut restituée le 6 juillet 1764, comme une des conditions de la paix de Versailles, conclue l'année antérieure.

Depuis cet évènement, le cabinet de Madrid mit tous ses soins à la conservation de cette précieuse colonie,

augmenta ses fortifications, y mit une garnison respectable, et destina annuellement une partie des trésors du Mexique pour les dépenses publiques et la construction de plusieurs escadres. Cette préférence spéciale du gouvernement, les sommes immenses que répandirent parmi ses habitans les consommations en vivres, matériaux et productions industrielles de tant de travaux importans; une situation géographique des plus avantageuses à l'entrée du golfe mexicain dont elle sert de boulevard et au besoin d'entrepôt; les malheurs de l'île Saint-Domingue et les évènemens postérieurs de tout le continent américain qui lui apportèrent un capital considérable en numéraire, bras et industrie, dans un temps où ces pays, en proie à la discorde et aux guerres intestines, furent privés de toute espèce de travaux agricoles et productifs; et principalement la sagesse des habitans, une administration active et nombreuse, et une protection constante de la Providence, développèrent extraordinairement les ressources de son sol fertile, et l'élevèrent au degré d'abondance, de civilisation et de prospérité qui aujourd'hui la rendent la métropole du monde americo-espagnol, et qui l'éleveraient à la région la plus enviable de la terre, si un vrai amour patriotique et une connaissance exacte de leurs vrais intérêts pouvaient inspirer à ses habitans l'heureuse idée de destiner le cinquième de leurs revenus en faveur d'entreprises particulières d'utilité publique, et pour subvenir aux frais d'établissement de dix colonies au moins, composées chacune de trois mille familles, des îles Canaries et aussi espagnoles, nord-américaines, françaises, suisses, allemandes, etc.; si une disposition rigoureuse et sage réformait entièrement le système rongeur de la justice, diminuait simultanément le nombre immense d'em-

ployés, simplifiait l'administration et destinait chaque année toutes les économies du fisc à protéger l'agriculture, les sciences et les arts.

On ne doit point se dissimuler les grandes difficultés que doivent présenter d'abord de telles améliorations, mais le temps est venu de croire qu'elles ne sont pas impossibles, puisque la marche rapide du gouvernement actuel tend véritablement à la réforme de ces vieilles institutions et desire sincèrement la prospérité de la nation espagnole.

Quant au régime civil et ecclésiastique, l'île n'a point toujours eu celui qu'on observe aujourd'hui, et la Habana n'a point toujours rempli le premier rôle. La première capitale fut *Baracoa*, érigée en évêché en 1518, titre qu'elle conserva jusqu'en 1822, et transmit à cette époque à la ville de *Santiago de Cuba*. La Habana, réduite en cendres en 1718, comme il a été dit plus haut, devint ensuite la résidence de *Hernandez de Soto*, gouverneur de l'île, qui jeta les fondemens du château de la *Fuerza*. La protection de cette batterie, et la situation géographique du port, engagèrent les navires qui passaient, chargés des trésors de la Nouvelle-Espagne, à s'y arrêter. Ces heureuses circonstances, unies au choix des gouverneurs, qui depuis le premier *Gonzalez Perez de Angulo*, vinrent s'y établir, l'entourèrent du prestige et de la considération, que font naître généralement la présence des autorités supérieures, et insensiblement les prérogatives de capitale qu'elle obtint l'an 1589, lorsque le gouvernement envoya le *maestre de campo Juan Fejada*, avec le titre de premier capitaine-général, et l'ordre précis d'y résider.

Jusqu'en 1788, époque où l'on créa une chaire épiscopale pour la partie occidentale, et où l'on forma la circon-

scription de deux diocèses, il n'y eut dans l'île qu'un seul évêque, dont la métropole fut premièrement *Baracoa*, et ensuite *Santiago de Cuba ;* quand même les prélats viendraient résider à la Habana, près du capitaine général. Par respect pour une si grande ancienneté, la ville de Cuba fut érigée en archevêché en 1804, de préférence à la Habana, malgré la pénurie de la rente épiscopale de ce diocèse, qui à peine monte à la sixième partie de celui de la Habana, qui ne produit pas moins de cent mille piastres annuelles.

Topographie : l'île de Cuba se trouve située sur le bord boréal de la zone torride, entre les 19° 48′ 30″ et 23° 12′ 45″ de latitude septentrionale. Les points les plus saillans sont au nord, la pointe de *Hicacos*, et celle de l'*Ingles* au sud. Par conséquent, elle se trouve comprise entre le troisième climat d'heures, où le plus grand jour est de 13 heures 30 minutes. Pour la longitude, cette île se trouve entre les 67° 46′ 45″ et 78° 39′ 15″ occidentale du méridien de Cadix ; et en établissant pour premier méridien celui qui passe par le point culminant du fanal du château du *Morro* de la Habana, qui est situé sous les 76° 4′ 34″ à l'ouest de Cadix, on trouvera que l'île est placée entre les 9° 17′ 49″ orientale, et les 2° 34′ 41″ occidentale de ce dernier méridien.

Ces points extrêmes sont à l'est la pointe de *Maysi*, et à l'ouest le cap *San Antonio*.

Sa figure est très irrégulière, longue, étroite et formant presque un arc, dont la partie convexe regarde le pôle arctique, et la direction de sa longueur d'orient en occident est de l'E. S. E., à l'O. N. O. Elle est la plus occidentale des Antilles, et sans contradiction la plus considérable de toutes. La partie occidentale est

placée très avantageusement à l'embouchure du sein mexicain et forme avec la côte ferme les deux entrées de ce grand golfe.

L'une au nord-ouest, a une largeur de 32 1/2 lieues entre la pointe de *Hicacos*, la plus septentrionale de l'île et la pointe *Tancha*, la plus méridionale de la Floride orientale. L'autre au sud-ouest, avec une largeur de 38 lieues, formée par le cap Saint-Antoine et le promontoire de *Catoche*, partie extrême de la péninsule de Yucatan. En outre de ces points limitrophes très rapprochés, son extrémité orientale, ou la pointe de Mayzi, se trouve séparée de l'île d'Haïti ou Saint-Domingue, par un canal formé par les caps de Mayzi et du môle Saint-Nicolas, distans l'un et l'autre de 14 lieues au sud-est; et ceux de *Santa-Cruz* et *Doña Maria*, avec une distance de 37 lieues, nord et sud. Au nord-est du même cap Mayzi, et à 15 lieues, se trouve située l'île de *Grande Ynague*, qui fait partie du grand archipel des Lucayes qui va se joindre à l'extrémitè méridionale de la Floride orientale. A douze lieues, au nord de la pointe Lucrèce, est situé l'îlot nommé *Cayo de Santo-Domingo*, au commencement oriental du grand banc de Bahama et du vieux canal du même nom. Finalement au sud du cap de *Cruz*, et à 25 lieues de distance sud, surgit la côte septentrionale de la Jamaïque.

La plus grande étendue de l'île de Cuba, de l'orient à l'occident, est comprise entre 10° 52′ 30″; mais, comme ces degrés sont placés dans le vingt-deuxième parallèle septentrional, sa vraie longitude est de 572 milles ou 190 lieues deux tiers, mesurant la ligne la plus droite d'une extrémité à l'autre. Du cap Mayzi au cap Saint-Antoine, en suivant la courbe la plus courte qui passe approximativement par le centre de l'île, la distance est

de 216 lieues. Sa plus grande largeur du nord au sud est de 39 lieues, en tirant une ligne droite depuis la pointe la plus boréale du *Sabinal*, jusqu'au commencement occidental de la baie de *Mora* au sud, située à 7 lieues à l'orient du cap *Cruz*, et passant cette ligne par 7 lieues et demie de mer.

La partie la plus étroite dans le sens antérieur, et sans considérer ses points extrêmes, est de 7 lieues un tiers, depuis l'entrée de la baie de Mariel jusqu'au bord septentrional de la baie de Majana, sous le méridien de 76° 30 O. De la Habana, sa largeur est de 9 lieues un tiers, depuis le fort du Morro jusqu'aux plages de Batabano.

A-peu-près au centre de l'île, près de la ligne de division des deux diocèses, sous le méridien de 72° 30' O., il y a une largeur prolongée d'un peu plus de 12 lieues du nord au sud.

La périphérie de cette île, en suivant la ligne la moins tortueuse de ses côtes, et en coupant les ports et les baies principales par leurs entrées, est de 573 lieues, 272 au nord et de 301 au sud.

La superficie totale de cette île importante, en y comprenant les baies et les ports qui entrent dans les terres dès leurs entrées, offre l'analyse suivante, d'après le tableau statistique publié par le gouvernement en 1829.

	milles carrés.
La partie continentale du gouvernement de la Habana, depuis le cap Saint-Antoine jusqu'aux limites qui la séparent des districts de la Trinité et de la colonie de Saint-Fernandine.	8,482 1/2
Gouvernement de Matanzas.	439 1/2
Colonie Fernandine	22 1/2
Gouvernement de la Trinité et des quatre villes. . .	6,182
Gouvernement de Puerto-Principe	5,293 1/2
Gouvernement de Cuba.	11,048
SUPERFICIE TOTALE de l'île.	31,468

Superficie des îles principales et îlots qui bordent ses côtes.

Ile de Pinos	865 1/2	
Ilot Turiguano	38 3/4	
— Romano	172 1/2	
— Guajaba	15 1/2	
— Coco	28	
— Cruz	59	
— Paredon grande	11	
— Barril	13	
— del Puerto	9	
— Ensenachos	19 1/2	
— Francés	14	
— Largo	32	
Les trois îlots les plus occidentaux, nommés les *doce leguas*	32	
Les petits îlots restans, peuplés de cabanes de pêcheurs	30	
Superficie totale de ces petites îles	1,339 3/4	1,339 3/4
Superficie totale de l'île de l'autre part		31,468
Superficie totale de l'île de Cuba et îlots adjacens		32,807 3/4

Le climat de l'île de Cuba est, en général, chaud et sec, mais tempéré une grande partie de l'année par les vents du nord et de l'est.

Les montagnes ont généralement peu d'élévation. Les plus hautes, qui ont 2600 à 2800 pieds au-dessus du niveau de la mer, se trouvent dans la province de

Cuba, qui embrasse la partie orientale de l'île, et les principales se distinguent par les noms de *las Cuchillas de Baracoa y las Sierras de Moa*. Cette chaîne de montagnes, dans toute sa longueur, court de l'est à l'ouest, et suit, en s'inclinant, la côte nord de l'île jusqu'au port déjà cité de *Baracoa* et celui de Tanamo. Au sud, on remarque la Cordillière *del Cobre* et les monts de *Tarquin*, qui forment une nouvelle chaîne entre la ville de *Santiago de Cuba* et le cap *Cruz*. Le centre de l'île est bien moins montagneux et se compose presque entièrement de terrain uni. La partie occidentale contient plusieurs pics qui se font remarquer à cause de leur situation isolée, et plus au couchant l'on trouve la cordillière du *Cuzco* qui traverse le gouvernement de *Filipinas* jusqu'au cap Saint-Antoine, où elle se termine.

Ses côtes sont, en général, entourées d'écueils et de longues chaînes de bancs de sable et d'îlots qui en rendent les approches difficiles et dangereuses. Mais sur beaucoup de points elle possède des ports excellens pour les navires de toute grandeur, et sur toute la circonférence il existe une multitude de rades et de baies utiles aux petits bâtimens principalement destinés au cabotage.

L'île est arrosée par un grand nombre de petites rivières généralement aussi poissonneuses que ses côtes. La principale est le *Cauto*, dans la province de Cuba, qui est navigable près de 20 lieues; elle se jette dans la mer sur la côte sud de l'île, près de la baie de Mirama. Après le *Cauto*, les plus notables sont *Saza*, *Jatibonico* y *Saguo la grande*, dans le district des *Quatre-Villes* ou centre de l'île. Les deux premières ont leur embouchure à la côte du sud et la troisième à celle du nord.

Sans altérer la juridiction des trois provinces, cette île a été divisée récemment en trois départemens mili-

taires, qui sont l'Oriental ou la province de Cuba; celui du centre, composé de la province de Puerto-Principe et du gouvernement des Quatre-Villes; et l'Occidental ou province de la Habana, avec bien peu de différence.

Selon les données les plus exactes, le total de sa population n'est guère plus de 800,000 âmes. La partie la plus peuplée est celle comprise entre Bahia Houda et Punta de Hicacos, dans une étendue de 500 lieues carrées.

Les principales villes sont, dans la partie orientale, *Santiago de Cuba*, sur la côte du sud, résidence du commandant-général du département, de l'archevêque, du gouverneur et de l'intendant de la province : les villes de Bayamo et Holguin, et plusieurs autres bourgs et villages nouvellement bâtis, dont la prospérité est digne de remarque. *Santiago de Cuba* est le principal et presque l'unique port du commerce de cette partie de l'île, bien que le gouvernement ait ouvert récemment au commerce ceux de *Baracoa* et *Gibara*, au nord de l'île, et ceux de Guantanamo et Manzanillo au sud.

Au centre, les villes principales sont : *Puerto-Principe*, capitale de la province, résidence d'un lieutenant-gouverneur, du tribunal supérieur d'appellation; la ville de la Trinité, très florissante, sur la côte du sud, avec un port à Casilda, à une petite lieue; un autre à l'embouchure de la rivière *Guanrabo*, sur laquelle elle est située; enfin le beau port de *Masio*, éloigné de deux lieues S. E. de la Trinité, qui est, sans exagération, le meilleur des trois pour son entrée facile, sa grandeur, son mouillage, son abri et ses bons attérages à l'O. et au N., qui offrent une communication facile avec la terre; mais sa distance de la ville, et le manque d'eau potable dans les temps secs, ont jusqu'à présent empê-

che son habitation. Malgré tout, il y a long-temps qu'on pense l'adopter, parce qu'en outre des avantages qu'on vient de citer, ce point présente la possibilité de pouvoir communiquer, sans de très grandes difficultés, avec l'intérieur par la rivière Agabama, ce qui offrirait une utilité très grande aux propriétaires ruraux, pour le sûr et facile transport des sucres et autres denrées. *Sancti-Spiritu*, *San Juan de los remedios* et *Santa Clara* sont des villes de quelque importance qui, conjointement avec la Trinité, donnent leur nom à ce gouvernement, dont le chef réside dans cette dernière.

Les seuls ports de quelque importance dans cette province sont à 20 lieues de la capitale (*Puerto-Principe*), la grande baie de *Nuevitas*, assez profonde pour les frégates et même pour les vaisseaux ; à 14 lieues, celle de la *Guanaja*, bien moins profonde et uniquement fréquentée des caboteurs : ces deux ports sont situés sur la côte septentrionale. A l'entrée du premier de ces ports, on remarque la pointe de *Maternillo*, très dangereuse aux navigateurs par la force des courans qui les jettent insensiblement sur les rescifs qui la bordent, et où commencent les écueils sans nombre de la côte du nord. Il n'y a pas d'années que l'on ne déplore, sur ces plages, de tristes naufrages, ce qui s'éviterait facilement, si, comme l'ont pensé quelques bons patriotes, on élevait un fanal sur l'extrémité de ce point redoutable et important. La vraie position géographique de cette pointe est par les 21° 37′ 30″ de latitude boréale et les 70° 47′ 42″ de longitude à l'ouest du méridien de Cadix. Au sud, on se sert des petits ports de *Vertientes* et *Santa-Cruz*, distans, le premier de 15 lieues 1/2 de ladite ville, et le second de 25 lieues au S. S. E.

Les chemins qui conduisent à ces différens points

maritimes sont tous très mal entretenus et presque impraticables dans le temps des pluies. Les transports se font sur des chevaux, mulets ou charrettes. Un cheval porte 8 arrobes de 25 livres espagnoles, et cette charge sert à régulariser le chargement des charrettes, qui contiennent de douze à dix-huit chevaux. Les prix s'estiment d'après le chargement d'un cheval, qui se paie habituellement une piastre et demie, deux et même deux piastres et demie, pour les deux ports les plus éloignés et dans la mauvaise saison, c'est-à-dire depuis le mois de mai jusqu'en septembre inclusivement.

Les ports de la juridiction des Quatre-Villes sont au nord : ceux de *San Juan de los remedios* (Caïbarien) Sagua; et au sud ceux cités de la Trinité et le Masio, remarquable, comme il a été dit, par sa grandeur, sa profondeur et sa sûreté, et pour n'être qu'à deux lieues de celui de Casilda; et plus au couchant se dessine la superbe baie de Jagua, avec un fort à l'entrée, qui la défend; et enfin le petit golfe de *Cochinos*, qui entre plus de 5 lieues dans les terres.

Les villes principales de la partie occidentale sont la Habana, capitale de l'île, résidence du capitaine-général, de l'évêque, qui étend sa juridiction jusqu'à l'archevêché de Cuba, dont les limites passent près de la ville de *Puerto-Principe*, et auxquelles sert de point de départ, au nord, l'extrémité sud-est de la baie de Nuevitas, et l'embouchure de la rivière Sevilla au sud.

C'est aussi la résidence du superintendant-général de *Real Hacienda* et du commandant-général de marine. La ville de *Matanzas* est une des plus florissantes de l'île après la capitale; le commerce et l'agriculture y sont très prospères; elle est la résidence d'un gouverneur du district du même nom et très peu étendu. Les villes de *Jaruco*, *San-*

tiago et *Bejucal;* celles moins importantes de *Guanabacoa*, *San Antonio de los baños* y de *los Guines;* les bourgs de *Guanajay*, *Regla* et *Pinal del rio*, résidence du gouverneur de la juridiction de *Filipinas*, avec beaucoup d'autres villages qui augmentent chaque jour.

Les ports les plus importans de ce département sont ceux déjà mentionnés de la *Habana* et *Matanzas*, et en outre *Mariel*, *Cabañas* et *Bahia Honda* qui se trouvent sur la côte du nord et *Batabano* au sud.

Les habitans de cette île se composent de créoles, européens, mulâtres et nègres, libres et esclaves. Les premiers d'origine européenne, et qui forment la presque totalité de la population blanche, sont en général doux, affables, généreux, honnêtes et sobres. Les femmes sont aimables, gracieuses, ont de l'esprit et de la vivacité, et se distinguent par leurs petits pieds; elles perdent leurs charmes de bonne heure comme dans toutes les régions situées entre les tropiques. Les habitans des campagnes ont l'esprit fin, les manières franches; l'ivrognerie leur est presque inconnue.

Les productions de l'île consistent principalement en sucre, café, tabac, coton, cacao, indigo, cire, miel et peaux d'animaux. Ses forêts, la plupart encore vierges, possèdent un grand assortiment de bois précieux de construction et de teinture. Ses côtes fournissent une écaille très estimée. On y trouve des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre, d'aimant, de sel; des eaux minérales très variées et recherchées. On ne connaît point d'animaux dangereux. Les oiseaux y sont très variés; ses côtes abondent en poissons excellens; et dans l'île de Pinos, située au sud et très près de la côte, où l'on

a fondé une colonie en 1818, on rencontre en grande quantité le cristal de roche.

L'île possède aujourd'hui beaucoup d'établissemens publics utiles et importans, tels que les suivans : deux sociétés patriotiques, plusieurs maisons de bienfaisance; un arsenal; trois bibliothèques publiques; une académie de littérature. Différens cours publics d'anatomie, d'accouchement, d'histoire, de dessin et peinture, de pilotage, etc. Un jardin botanique; sociétés d'encouragement d'éducation, d'agriculture, de commerce et d'industrie. Juntes royales de chirurgie, médecine et pharmacie. Commissions de population, statistique, vaccine et santé publique. Un tribunal supérieur d'appellation, administration des postes, courriers maritimes, etc., etc.

On compte actuellement dans toute l'île, 297 églises, 24 couvens, 30 hôpitaux, 50 casernes, 141 écoles et collèges, 87,806 maisons, 13,947 biens de campagne d'agrément et d'utilité particulière, 1,000 sucreries, 300 distilleries, 2,067 cafeiries, 76 cotonneries, 3,098 prairies artificielles, 7,330 prairies naturelles, 1,686 établissemens d'abeilles, contenant 312,000 ruches, 703 tuileries, 50 tanneries, 16 fonderies de cuivre, 60 établissemens de cacao, 5,534 champs de tabac, 2 indigoteries, 10 blanchisseries de cire et 11 réservoirs de mélasse.

En 1831, à la Habana seulement, le produit des douanes a donné le chiffre de 4,755,443 piastres fortes. Le mouvement du port, 1,133 bâtimens entrés; les registres ecclésiastiques 382 mariages, 4,097 naissances et 3,583 décès, lesquels comparés avec ceux de l'année antérieure donnent une différence en moins de 16 mariages, 102 baptêmes et 10 décès.

Itinéraire de la ville de la Habana à celles de Santiago de Cuba et de la Trinité, et autres points principaux de l'intérieur de l'île.

Observation. La distance des lieux peuplés oblige souvent les voyageurs à passer la nuit dans les habitations isolées, unique moyen d'éviter l'inclémence du climat.

Pour l'intelligence des étrangers, il n'est pas inutile de donner ici le sens de certains mots locaux employés dans l'île.

Coiral : Terrain circulaire d'une lieue de rayon destiné à élever les mulets, les cochons et les bœufs.

Hato : Terrain circulaire de deux lieues de rayon qui sert principalement à l'éducation du bétail.

Potrero : Prairie artificielle entourée, destinée à l'engrais des animaux, et située généralement aux environs des villes et villages.

Sabana : Prairies naturelles où paissent les animaux. Les chemins qui les traversent sont généralement bons, mais presque sans ombrages.

Partido : Village ou hameau où réside une petite autorité civile qui a le nom de *Capitan de partido.*

Abréviations employées dans les itinéraires.

C. Ciudad, ville.
Cor. Corral.
H. Hato.
L. Lugar, hameau.
P. Partido.
Parr. Parroquia, paroisse.
Pot. Potrero.
R. Rio, rivière.
S. Sitio, habitation.
I. Iglesia, église.
V. Villa, village.
T. Taberna, taverne.
Veg. Vega, champ de tabac.
Ing. Ingenio, sucrerie.

De la ville de la Habana à Cuba.

	lieues.		lieues.
		Report.	62 1/2
De la Habana à Luyano. Pot.	1	Puerta del Golpe. S.	2 1/2
San Miguel. P. Parr.	1	Santa Clara. V.	3
Puentes de la Vega. T.	1	Escambray. T.	3
Santa Maria del Rosario. C.	1	Suazo. S.	3
San José. T.	1	Guaracabuya. S.	3
Sabanilla. Pot.	1	Hernando. H.	1
Tapaste. P. Parr.	1	Nazareno. H.	2
Tapastillo. T.	1	Pozas. H.	4
Jaruco. C.	2	Quemado. H.	1
Baynoa. Pot. T.	2	Macaguabo. S.	3
Aguacate. Parr.	3	Yayabo. S.	2
Ceiba Mocha. L. Parr.	2	Santo Espiritu. V.	1
San Juan. R.	3	Luis Gutierrez. S.	1
Canimar. R.	4	Quemadito. S.	4
Sumidero. S.	3	Quemado grande. H.	5
Conteo. Cor.	1	Limones. S.	1
Cimarrones. Cor.	1 1/2	Guayacanes. H.	3
Cañongo. H.	2	Jicotea. S.	3
Caymito. Cor.	1 1/2	Ciego de Avila. P. Parr.	3
Lagunas. Cor.	1 1/2	Balboa. S.	1
Artemisal. H.	1	Artemias. H.	2
Guamutas. P. Parr.	2	San Nicolas. H.	4
Zarzal. H.	2	Cumanayagua. H.	1
San Blas. H.	2	Soledad. H.	3
Motembo. H.	1	Guïros. H.	2
Santo Cristo. H.	2	Flautillas. S.	1
Ceja de Pablo. Parr.	1/2	Piedras. S.	1
Sabana grande. H.	2	San Gerónimo. P.	2
Alvarez. P. Parr.	3	Yeguas. H.	5
Mordaro. H.	3	Porcayo. H.	1
Bermuda. H.	1 1/2	Corralillo. Ing.	3
San Marcos. H.	4	Puerto del Principe. C.	3
Nombre de Dios. S.	4	Monte del Horno. Ing.	2
A reporter.	62 1/2	*A reporter.*	142

	lieues.		lieues.
Report.	142	*Report.*	194
Manaja. S.	3	Puebla. H.	2
Cavera. S.	3 1/2	Cautillo, R.	1
Imia. H.	1/2	Arroyo-Hondo, H.	3
Sevilla. H.	6	Jiguany, L.	1
Palo Quemado. H.	3	Piedras, H.	2
Guaymaro. P. Parr.	4	Bayre, R. S.	3
Jobabo. R. S.	3	Contramaestre, R.	2
Las Minas. H.	2 1/2	Fray-Juan, H.	2
Rompe. H.	2 1/2	Pasos, H.	1
Ranchuelo. H.	4	Juan-Varon, H.	3
Tunas. H. Parr.	2	Cauto-Garzon, H.	4
Ocha H.	2	El Hatillo, H.	2
Arenas. H.	2	Yarayabo de Duanes.	1
Corcobadas. H.	3	Yarayabo de Arriba, R.	2
Salado. R.	1	El Puerto.	2
Caceto. R.	3	Cuba, C.	3
San Diego. H.	3		
Mangas. H.	2	TOTAL	228
Bayamo. V.	2		
A reporter.	194		

De la Habana à la ville de Trinidad.

		Report.	22
De la Habana à Luyano.	1	La Lima, H.	2
San Francisco de Paula, J.	1 1/2	Bermeja, H.	1
Jiaraco, Pot.	1 1/2	Alacranes, S.	2
Camoa, Pot.	3	Lucia, H.	3
San José de las Lajas, L.	1	Manuel Alvarez, H.	1 1/2
Candelas, S.	3	Piedras, H.	1 1/2
Guines, V.	1	Nuevas, H.	3
Cangre, Ing.	2	Claudio, H.	3
Pipian, Pueblo, J.	3	Batalla, H.	1 1/2
La Jagua, S.	3	Bijurey, H.	1 1/2
El Mamey, S.	1/2	Jaguey grande.	2
Aguila, H.	1 1/2	Quemado grande, H.	2
A *reporter.*	22	*A reporter.*	46

	Lieues.
Report.	46
Caimito, H.	4
Jaguey Chico, H.	1
Cascaras, H.	2
Maleza, H.	1
Venero, H.	1
Jabacoa, S.	3
Limones, S.	5
Caunao, S.	5
San Anton, S.	3
Arimao, Veg.	1
Matagua, S.	1
A reporter.	73

	Lieues.
Report.	73
Gavilan, H.	2
Gavilan cito, H.	1/2
San Juan, H.	3
Muñor, S.	4
Rio-Hondo, Veg.	1
Gabagan, Veg.	2
Guanagara, Veg.	2
Rio de Cañas, S.	1
Trinidad, C.	1
TOTAL	89 1/2

De la ville de Trinidad à celle de Puerto-Principe.

De Trinidad à Masio, S.	1
Manati, R. Veg. y T.	3
San Pedro, H.	1
Yguanojo, S. R. y T.	2
Ciego-Gallego, S.	1
Tayabacoa, H. Ing.	2
Ciego Banao, S.	1
Juan Rodriguez, H.	1
Sabana de la Mar, H.	1
El Ciego, H.	1
Rio de Zarza, V.	1
Sabanas Nuevas, H.	1
Cayo de Toro, S.	2
Caimiabo, H.	1
Santa Gertrudis, H.	2
Cieguito de la Virgen, Veg.	2
Limones, S.	3
A reporter.	26

Report.	26
Guayacanes, H.	3
Jicotea, S.	3
Ciego de Avila, P. Parr.	3
Balboa, S.	1
Artemisas, H.	2
San Nicolas, H.	4
Cumanayagua, H.	1
Soledad, H.	3
Guïros, H.	2
Flautillas, S.	1
San Geronimo, P.	3
Yeguas, H.	5
Coralillo, Ing.	4
Puerto del Principe, C.	3
TOTAL	64

De la ville de Trinidad à celle de Sancti-Spiritus.

	Lieues.		Lieues.
De Trinidad al Puerto, Ing.	1	La Rosa, H.	2
Sabanilla, Ing.	1	Los Limpios, Ing.	1
Buenavista, Ing.	1	Guanabo, J. H.	1
Agabama, R. Veg.	1	Manaca, H.	2
Caracucey, R. Veg. I. L.	1	Las Minas, S.	1
Palmarejo, Parr. S.	1	Sancti-Spiritus, V.	1
Rio-Hondo, H.	3		
Guïra, H.	1	TOTAL	18

De Trinidad à Santa-Clara.

De Trinidad à Magua, Ing.	3	*Report.*	17
Quemado-Angulo, H.	4	Maria Rodriguez, H.	1
Guïnia, S.	3	Escambray, S.	4
Mabugina, S.	3	Santa-Clara, V.	3
Manicaragua, S.	3		
Buenavista, S.	1	TOTAL	25
A reporter.	17		

De Trinidad à la ville de San Juan de los Remedios.

		Report.	18 1/2
De Trinidad à Magua.	3	Quaracabuya, S	1 1/2
Quemado-Angulo, H.	4	Ciego Ransoli, Parr. S.	2
Guïnia, S.	3	San Andres, Cor.	2
Mabugina, Veg.	2	Guadalupe, Cor.	2
Platanico, S.	1 1/2	La Bajada, Cor.	1
Ceiba, H.	2	San Juan de los Remedios.	2
Caguazal, H.	1		
Baez, H.	2	TOTAL	29
A reporter.	18 1/2		

De la ville de Santa-Clara à celle de San Juan de los Remedios.

	Lieues.		Lieues.
De Sta Clara à Ciego Romero.	5	*Report.*	10
Los Mestres, Veg.	4	Cayague, S.	1 1/2
Taguayabon, S.	1	San Juan de los Remedios.	1 1/2
A reporter.	10	TOTAL	13

De la ville de San Juan de los Remedios à celle du Saint-Esprit.

		Report.	12
De S. Juan de los Remedios à Bartolome, Cor.	2	Cabaiguan, S.	3
Manaca, Cor. Ing.	4	Los Guayos, S.	1
San Felipe, Cor.	1	Tiunucu, R.	2
Corojo, Cor.	2	Santo-Espiritu, V.	2
Calabaras, Cor.	3	TOTAL	20
A reporter..	12		

De la ville de Matanzas à celle de la Trinité.

		Report.	27 1/2
De Matanzas à Canimar, R.	4	Calimete, H.	1
Sumidero, S.	3	Amarillas H.	2
Guabalejo, S.	3	Jaguey Chico, H.	1
Rio Nuevo, H.	2	Aguada de Parageros, H.	2
Remba, H.	2	Guano, S.	2
Soledad, H.	1	Yaguaramas, P. Parr.	3
Roque, H.	5	Veguitas, S.	1
Caobillos, H.	2 1/2	Algodones, S.	1
San Rafael, S.	1 1/2	Guabinas, H.	2
Guayabal Largo, H.	1/2	Jaragua, H.	3
Benerito, H.	1 1/2	Jagua, Castillo, fort.	2
Guareyba, H.	1 1/2	Auras, Veg.	2
A reporter.	27 1/2	*A reporter.*	49 1/2

	Lieues.		Lieues.
Report.	49 1/2	*Report.*	49 1/2
Roble, S.	1	Guanayara, Veg.	1
Gabilan, H.	2	Rio de Cañas, S.	1
San Juan, H.	3	Trinidad.	1
Muoz, S.	4		
Rio-Hondo, Veg.	1		
Cabagan Veg.	2	TOTAL	65 1/2
A reporter.	62 1/2		

Les routes et chemins de l'île de Cuba sont généralement dans l'état le plus négligé, tortueux, sans police et quasi impraticables dans le temps des pluies; sans compter qu'ils sont loin d'être le plus court chemin d'un point à un autre.

Trois cent quinze lieues dans un chemin pénible et quasi insupportable ; telle est la distance que doit parcourir aujourd'hui le voyageur, depuis la *Habana* jusqu'à *Baracoa*. Et ce long voyage se trouverait réduit par les nouveaux chemins à 169 lieues; ce qui présente une différence en moins de 146 lieues, ou presque de la moitié. C'est-à-dire que la moitié des frais de transport et la moitié du temps s'obtiendraient en parcourant la même distance, supposant que ce fût par de bons chemins. Ces données non-seulement prouvent la facilité et la rapidité avec lesquelles on ferait les voyages, mais encore la grande réduction des dépenses et des capitaux nécessaires à l'entreprise de nouvelles routes. De nouvelles recherches et de nouvelles opérations géodésiques donneront peut-être des résultats encore plus favorables, et contribueront ainsi à détruire l'idée triste que les autorités locales et les habitans de cette île ont généralement sur les difficultés, pour eux insurmontables, de la construction de nouveaux chemins.

Mais, m'objectera-t-on, sera-t-il possible que tous les chemins se tracent en ligne droite, ou du moins de diminuer extraordinairement leurs nombreux détours? Ne rencontrera-t-on point d'obstacles si difficiles à vaincre, que les frais et les travaux seront plus grands que l'utilité que l'on espère? A ces objections, je répondrai que ces difficultés naissent de la nature ou de l'état civil; et bien souvent il arrive qu'il est plus facile de vaincre celles-ci que les premières. Une haute montagne, une large rivière, un torrent impétueux, un marais, sont des obstacles que l'homme surmonte; mais détruire d'un seul coup, et dans un jour, l'ouvrage d'un grand nombre d'années, les idées de l'intérêt individuel, les préjugés de tout un peuple; les droits obtenus par les lois, sanctionnés par la pratique et confirmés par l'habitude: voilà les vraies difficultés et celles que rarement on détruit. Voilà réellement l'écueil où se briseront toujours les tentatives du législateur, de tout concitoyen animé d'un vrai amour patriotique, et du bien de son pays. (Voyez: *Memoria sobre camino, por Don José Antonio Paco*, 1830.)

(*La suite au prochain numéro.*)

POPULATION

DE QUELQUES VILLES DE L'HINDOUSTAN.

Bénarès. — Dacca.

Le tome XVII des *Asiatik Researches* publié en 1832 et que la Société de géographie a reçu dernièrement de la société asiatique de Calcutta, contient deux articles de statistique qui doivent fixer l'attention des géographes et leur inspirer quelques doutes sur la réalité de ces chiffres si élevés de population accordés à plusieurs des villes et des contrées de l'Asie et répétés avec tant de complaisance par presque tous les géographes et les statisticiens de l'Europe. Ouvrez les traités de géographie les plus récemment publiés, vous y trouverez que la population de Calcutta dépasse sûrement 600,000 âmes, et cependant depuis plusieurs années déjà des recensemens officiels ont fixé à 173 mille âmes la population de cette capitale de l'Hindoustan. — Dacca, l'ancienne capitale du Bengale, située comme Calcutta, sur une branche du Gange et dont la population devait, indépendamment d'autres causes de décadence que nous ferons connaître plus bas, s'épuiser nécessairement par le voisinage, à moins de 60 lieues, de la rivale qui l'a remplacée, aurait renfermé en 1823, 300 mille habitans si l'on s'en rapportait à l'évaluation du savant évêque Héber : il est vrai que déjà en 1828, le *Missionary Register* réduisait ce nombre à 150 mille ; mais ce calcul était encore loin de la vérité, puisque le recensement

dont nous allons donner le détail et qui se rapporte à l'année 1830, fixe à 66,989 âmes le total de la population y compris même les étrangers. — Un autre recensement fait avec un soin minutieux, à Bénarès, la métropole religieuse de l'Hindoustan et en même temps la ville la plus commerçante après celle de Calcutta, présente des résultats analogues. Et cependant il ne s'agit plus ici d'une ville en décadence comme celle dont nous venons de parler. Bénarès s'est tellement accrue sous la dénomination anglaise que M. Hamilton, dans son Gazetteer, la donne comme la plus grande et la plus peuplée de l'Inde. Sa population, qu'il porte à plus de 630 mille âmes, n'est pourtant que de 200,450 habitans, en y comprenant même les villages ou fanbourgs dont elle est entourée ; ainsi elle n'atteint pas même le tiers des estimations regardées comme les plus exactes.

Si l'on réfléchit que la population des villes est en général bien mieux connue que celle des campagnes, on devra concevoir sur le chiffre total des populations de l'Asie des doutes qui conduiront nécessairement à réduire encore ce chiffre, déjà bien diminué par les géographes les plus estimés. Alors s'évanouiront pour ne plus reparaître ces fantômes effrayans des immenses populations asiatiques ; alors aussi on s'expliquera plus facilement comment une compagnie de marchands tient sous son joug la presqu'île occidentale de l'Inde, malgré les 115 ou 120 millions d'habitans, qui lui sont sans doute trop généreusement accordés par les géographes même les plus modérés. Et remarquons que la compagnie des Indes elle-même, qui fait faire, avec un soin si minutieux, comme nous l'allons voir, ces recensemens, dont nous donnerons seulement les détails les plus remarquables, a conçu elle-même des doutes bien fondés sur le

nombre de ses sujets. M. James Prinsep, l'auteur du recensement de Bénarès, nous parle d'un magistrat de cette ville qui avait reçu une sévère réprimande pour sa négligence à remplir les devoirs de sa charge, négligence prouvée, disait-on, par le résultat de la consommation du *ghi*, qui était tombée bien au dessous de ce qu'elle devait être dans une ville de 600 mille âmes. Aussi est-ce avec beaucoup de raison que M. Prinsep fait remarquer qu'une des grandes utilités d'un recensement exact est de fournir des bases certaines pour l'évaluation des produits que l'on peut attendre de toutes les taxes levées sur les objets de consommation, sur les maisons ou les habitans d'une ville. Cette réflexion nous donne, comme je viens de le dire, l'explication du soin avec lequel la compagnie des Indes fait procéder aux recensemens, dont il nous reste à exposer les résultats, en abandonnant aux publicistes, aux géographes et aux statiticiens les conséquences que chacun d'eux croira devoir en déduire.

Recensement de Bénarès.

M. Prinsep, avant de donner les résultats de son beau et consciencieux travail, explique comment on avait procédé en l'année 1800 à un recensement fait par le magistrat Hindou ou Kotwal de Calcutta, sous la direction du résident anglais, M. Deane, et dont le résultat fut publié dans un appendice aux voyages du lord Valentia.

On avait supposé que les maisons d'un étage contenaient quinze personnes, de deux étages, vingt personnes, de trois, vingt-cinq, de quatre, quarante, de cinq, cent et de six, cent cinquante. Ce fut sur des données aussi extravagantes que furent établis tous les calculs.

L'objet du Kotwal, dans une aussi manifeste exagération, était, dit M. Prinsep, d'augmenter aux yeux du gouvernement, la part du mérite qu'on devait lui supposer pour savoir maintenir l'ordre et la subordination dans une aussi nombreuse population; il flattait en même temps l'orgueil du résident, en lui exagérant l'importance de la ville placée sous son administration.

Un autre document employé dans ce recensement, et que l'on ne peut, dit M. Prinsep, parcourir sans que le sourire ne vienne sur les lèvres, est une classification des personnes suspectes, rédigée avec un excès de zèle et de diligence vraiment comique. En voici un extrait :

Gens disposés à commettre des faux. .	40	maisons.
— à porter faux témoignage.	400	
— à commettre des vols. . .	200	
Gens qui emploient des voleurs. . .	50	
Joueurs.	40	
Personnes reprises pour vol. . . .	150	
— pour querelles. .	100	
Personnes ayant des dispositions querelleuses.	400	
Personnes sans profession et par conséquent véhémentement suspectes.	200	

M. Prinsep entre ensuite dans le détail des moyens qu'il employa pour arriver à obtenir avec exactitude le chiffre de la population. Le gouvernement anglais, qui l'avait chargé en 1822 de lever le plan de la ville, craignait grandement d'indisposer la population, en faisant procéder à un recensement maison par maison, et cette crainte était d'autant plus vive que l'on pouvait redouter les effets du mécontentement d'une population supposée

de 600,000 âmes ; mais M. Prinsep s'assura bientôt que ces craintes étaient dénuées de fondement et convaincu d'ailleurs de l'excessive exagération des évaluations précédentes, il se livra à cette opération avec d'autant plus d'ardeur qu'il devenait à ses yeux fort intéressant de faire cesser à l'avenir les alarmes qu'éprouvait l'administration au plus léger symptôme d'agitation dans une populace dont on s'exagérait la force.

L'opération une fois commencée, l'officier anglais trouva les plus grandes facilités pour l'exécution dans les divisions existant dans la ville partagée pour la police en *Méhalas*, ou quartiers, au nombre de 390 pour la ville et les faubourgs, séparés entre eux par des portes, qui récemment encore se fermaient régulièrement à la nuit. Ces quartiers, qui ont tous chacun leur nom, renferment depuis 17 jusqu'à 3885 habitans. Les *watchmen* de chacun d'eux connaissant parfaitement le nombre des habitans de chaque maison, lui facilitèrent tous les renseignemens, qu'il obtint d'ailleurs sans la moindre difficulté, soit des habitans même, soit de leurs domestiques ou de leurs voisins. Dans les quartiers habités par les riches et particulièrement par les Mahométans, il fallut un peu plus de précautions, mais les résultats ne furent pas moins satisfaisans. Cette opération occupa M. Prinsep pendant les années 1827 et 1828. Afin d'en contrôler lui-même les résultats il fit, en 1829, dans dix-sept des quartiers de Bénarès un second recensement vérificatif, qui n'offrit d'autres différences que celles résultant du mouvement naturel de la population. Il compléta alors son travail en joignant aux nombres obtenus, celui des personnes formant la station civile ou l'administration, et, de plus, la population de Secrole et de seize villages du voisinage, qui peuvent

être considérés comme dépendant immédiatement de l'établissement européen. Enfin il réunit tous les élémens de son travail, dont une copie en caractères *Nagari* fut déposée dans les archives de l'agent ou gouverneur-général à Bénarès et une autre, en caractères *Devanagari*, dans la bibliothèque de la société de Calcutta. Les matériaux y sont disposés en neuf colonnes présentant: 1° le n° de la maison, 2° le nom du propriétaire, 3° la caste à laquelle il appartient, 4° sa profession, 5, 6, 7° le nombre et le genre de construction des bâtimens qui composent la maison, 8° le nombre de ses étages; 9° enfin le nombre d'habitans.

Voici les résultats principaux de ce grand travail:

La ville de Bénarès renferme 200,450 habitans, dont 181,482 dans la ville même et 18,968 dans le cantonnement de Secrole, habité particulièrement par les Européens et dans les seize villages voisins. La population des maisons européennes, est comprise dans ce dernier nombre pour 7,092 habitans. Un cinquième environ de la population de Bénarès se compose de Musulmans, mais n'habite pas dans la ville proprement dite, qui est toute hindoue. Les Brahmes forment à eux seuls une population à-peu-près aussi considérable; ce qui ne doit pas surprendre dans une ville appelée avec raison la *ville sainte* de l'Inde. Le nombre des pélerins qui s'y rendent dans les grandes fêtes est évalué par M. Prinsep à 100,000; il en vint 55,000 pour l'éclipse du 21 mai 1826.

Le nombre des maisons réparties dans les 390 quartiers de la ville et des faubourgs est de 30,205 pour la ville et 2,868, dont 114 habitations anglaises, pour les faubourgs. De ces maisons 11,398 sont en pierre et renferment sept habitans, nombre moyen; 19,191 sont en terre et 2416 en terre et en pierre: ces deux dernié-

res espèces de maisons renferment nombre moyen 4 1/2 habitans; 15,034 n'ont qu'un étage, 12,120 deux, 2,998 trois, 1,019 quatre, 200 cinq, 7 six, 1 sept. On compte de plus dans Bénarès 1000 sivalas ou temples hindous, et 333 mesjids ou mosquées.

Quant aux proportions à établir dans cette population sous les rapports divers du sexe, de l'âge, etc., M. Prinsep les a fixées seulement sur les nombres fournis par son recensement vérificatif. Voici quelles sont ces proportions :

	Dans la ville,	dans les faubourgs.
	—	—
	Sur 8814 :	Sur 9437 :
Hommes. . . .	3424	3354
Femmes. . . .	3564	3151
Garçons. . . .	1085	1698
Filles.	741	1234
Adultes. . . .	6988	6505
Enfans.	1826	2932
Propriétaires. . .	4310	
Locataires. . . .	4504	

Tous ces résultats ont été consignés par M. Prinsep, avec tous les détails nécessaires au gouvernement, dans de nombreux tableaux, dont nous nous sommes bornés à extraire les principaux résultats. Les deux derniers font connaître les quantités et les prix courans des principaux articles de consommation sur lesquels sont établis les impôts perçus par la ville. Le sel, le ghi, le tabac y figurent au premier rang. L'accroissement rapide du produit de ces impôts, qui, de 1824 à 1826 s'est élevé de 52,000 à 70,000 roupies, est une preuve certaine de la prospérité croissante de Bénarès sous l'administration anglaise.

Recensement de Dacca.

Les détails que nous venons de donner sur le recensement de Bénarès nous dispenseront d'entrer dans des développemens analogues sur celui de Dacca, exécuté avec le même soin par M. Henri Walters, juge et magistrat de cette ville, position qui lui fournit tous les moyens de se procurer les renseignemens nécessaires à son travail, dont nous donnerons seulement les résultats consignés dans onze tableaux très curieux à consulter.

Dacca renfermait, en 1830, 16,279 maisons, dont 3,164 seulement en briques et le reste en paillotis. Parmi les édifices publics on remarque l'ancien palais élevé par un souverain du Bengale au commencement du XVIIe siècle et que M. Héber compare au Kremlin de Moskou, 158 mosquées, 55 temples hindous et 4 églises chrétiennes. En y comprenant les militaires, la population pourrait s'élever à 75,000 âmes; mais sans les comprendre, elle est seulement de 66,989 personnes, dont 31,429 Hindous, 35,238 Mahométans, 144 Portugais, 126 Arméniens, 48 Grecs et 4 Français. Le nombre moyen d'habitans par maison n'est donc que de 4 1/8, c'est-à-dire inférieur à celui de Bénarès. Dans le total de la population les hommes sont compris pour 37,619, les femmes pour 29,370; les adultes au-dessus de seize ans pour 49,328, les enfans pour 17,761. La population paraît avoir diminué de moitié depuis 1814, époque où le commerce a été déclaré libre; mais, si l'effet produit par cette mesure fut ruineux pour l'ancienne capitale du Bengale, il paraît s'être arrêté depuis quelques années. La population s'accroît maintenant plutôt qu'elle ne diminue; la construction d'un pont suspendu, d'un moulin à l'huile et de trois machines à vapeur prouve que l'industrie européenne commence à y occuper la place

laissée vacante par l'industrie indigène. Mais il est une production pour laquelle tous les efforts de la mécanique ne parviendront pas à remplacer *la plus puissante de toutes les machines*, dit M. Walters, *la main de l'homme*. C'est la fabrication de ces mousselines fameuses, pour lesquelles Dacca n'avait pas de rivale dans le monde, et dont elle approvisionnait la garde-robe des souverains de Delhi. Les noms mêmes que portaient ces tissus, *Abrowan*, l'eau courante, *shebaom*, la rosée du matin, attestent leur extrême finesse. Elle était telle en effet que ces mousselines ne pouvaient être fabriquées que par la main légère de jeunes filles, qui même n'y travaillaient que pendant les premières heures de la matinée, avant que le soleil n'eût dissipé la rosée qui couvre la terre. Le coton employé à cette fabrication se recueille dans les environs de Dacca, et il est d'une telle finesse et en même temps si court qu'aucune machine ne peut le travailler. Mais aujourd'hui, dit M. Walters, cette industrie est perdue, et il est déplorable qu'il en soit ainsi. En 1820, un fabricant de Dacca avait reçu de la Chine une commande pour deux pièces de ces mousselines longues de 10 yards (sept aunes et demi de France); sur une de large; il les fournit au prix de cent roupies sèches (253 francs environ) la pièce. En 1822, le même fabricant reçut une seconde commande pareille à la première; mais les personnes qui avaient fabriqué les précédentes étaient mortes dans l'intervalle et il lui fut impossible de remplir la commission. Plusieurs tableaux, dans lesquels M Walters présente les prix comparatifs des tissus fabriqués avec le coton du pays et avec le coton filé venu d'Europe, expliquent la ruine, d'ailleurs facile à comprendre, de l'industrie indigène.

FÉLIX ANSART.

Analyse *du Voyage en Navarre de M. Chaho*,

Par M. d'Abbadie.

La géographie se borne rarement au rôle modeste qui lui semble tracé par sa stricte acceptation dans le sens étymologique. Sa partie principale, son exigence, proprement dite, embrasse les figure, noms et positions des terres et des océans, l'orographie ou la description des montagnes, considérées comme groupes, embranchemens ou sommets isolés; et, enfin, les fleuves, rivières et lacs, ou mers intérieures. Les élémens secondaires qui modifient la surface terrestre, doivent être aussi énumérés par la géographie : ceux-ci encore sont ou naturels comme les ports, baies et contours de côtes, forêts, steppes et déserts, ou artificiels comme les pyramides, ruines, villes et villages. Chacun de ces élémens doit être individualisé dans l'espace par son nom et par les trois coordonnées de latitude, de longitude et de niveau. Cette dernière appréciation doit le plus souvent ses règles d'approximation à la météorologie : les deux autres doivent à l'astronomie leur origine et leur perfection. De même, les distinctions ou groupemens des nations et des peuplades, sont les résultats de l'histoire contemporaine, de la politique envisagée dans ses traités de paix, de l'ethnographie, proprement dite, et parfois même de la linguistique. A ces deux dernières sciences appartient en propre tout ce qui concerne les conformations, mœurs, coutumes, préjugés, culte et langage des peuples. La constitution physique de l'écorce de notre globe, si importante à connaître sous tant de rapports, la qualité et la quotité des ventes et échanges les plus habituels de contrée à contrée, la question des

climats, et par suite, des influences ou productions locales, question si féconde en applications pour les guerres ou pour les colonies, tous ces développemens sont, à strictement parler, étrangers à la géographie. Cependant, c'est à des descriptions de cette nature, c'est à des excursions hors de l'étroit cercle scientifique que nos assemblées solennelles doivent leur principal charme.

Plus le théâtre géographique s'éloigne de nos mœurs, de nos habitudes et de nos connaissances acquises, plus on permet volontiers que le voyageur se livre à ces digressions qui font tout l'attrait de ses courses et relèvent l'aridité de son sujet. C'est pour le suivre et le juger dans ces circonstances toujours imprévues où toutes les connaissances physiques et intellectuelles du voyageur sont mises en jeu, que le géographe a besoin d'embrasser le cercle entier des sciences humaines et de puiser tour-à-tour dans chacune d'elles les motifs de ses louanges, les fondemens de sa critique. Nous avions besoin de placer ces considérations en tête du voyage en Navarre, par M. Augustin Chaho. Cet ouvrage nous apprendra peu ou point de géographie spéciale, et si nous n'étions pas persuadés que les études de la plupart d'entre vous, messieurs, ont franchi depuis long-temps ces étroites limites, nous nous serions abstenus de tout examen ultérieur.

La Navarre (Nava herri ou pays de vallées) quoique ayant eu jadis ses rois et sa gloire, quoique illustre et bien visitée au moyen âge, est descendue depuis long-temps à l'état de province espagnole. Depuis la renaissance des lettres, aucun observateur n'a parcouru ses rochers et ses vallées. Au commencement de ce siècle, nous avons guerroyé dans ses montagnes, et cependant

nous manquons entièrement de cartes et même de positions géodésiques pour coordonner les villes et places fortes de la Navarre. L'histoire et les causes de l'insurrection de ce pays sont trop contemporaines pour que j'en parle ici, même d'après l'ouvrage de M. Chaho. Ce serait changer en arène politique nos paisibles conférences : et pour ce qui regarde son histoire et ses habitans, le savant article que vous a communiqué, il y a quelques mois, votre secrétaire général, rend à-peu-près inutile toutes les notions sur ce sujet que nous pourrions extraire de l'ouvrage de M. Chaho.

Il n'en est pas tout-à-fait de même de la langue basque ou euskarienne, parlée dans la Navarre aussi bien que dans les provinces basques, proprement dites. Quand un peuple dédaignant les formes de civilisation qui nous sont familières, a peu de littérature écrite, il reste deux moyens de faire connaître le génie de sa langue : 1° la grammaire, qui en est le squelette ou l'abstraction, et pour ainsi dire l'algèbre de la linguistique ; 2° les chansons qui peignent avec les formes du langage la couleur locale et les idées d'un peuple. Si les proverbes sont la sagesse des nations, les chansons en révèlent les plaisirs et les peines. Le voyage en Navarre nous offre plusieurs chants inédits, notamment quelques-uns dans l'idiome Souletin, qui avait été jusqu'ici méconnu comme dialecte. A côté de ces chansons, on remarquera plusieurs étymologies, sinon justes, du moins fort ingénieuses, et qui font assez ressortir plusieurs expressions remarquables qui ne se trouvent pas toujours dans les dictionnaires.

Dans la relation de son voyage, M. Chaho a suivi la forme dramatique et les descriptions incidentes recommandées avec raison par le colonel Jackson, dans le der

nier numéro du *Journal de la Société de Géographie de Londres*. Pour ce qui concerne les causes et les chances d'avenir de l'insurrection basque, l'organisation et le costume de l'armée, et autres détails d'observation locale, votre rapporteur, d'après une course récente dans la province de Guipuzcoa, peut répondre personnellement de leur exactitude.

Nous en excepterons un seul (page 209), qui est assez remarquable pour qu'il faille citer les propres paroles de l'auteur.

« Les montagnards euskariens sont, je crois, le seul « peuple de l'occident au sein duquel on ait observé des « sourds de naissance qui parlent. »

Suit une explication de ce phénomène, fondée sur la sonorité significative de la parole euskarienne. Nous ne la répéterons pas ici, le fait en lui-même nous semble assez digne de remarque.

Nous n'accueillons pas avec autant de doute ce que l'auteur nous rapporte, d'après des chroniques et traditions sur les serpens qui infestaient jadis les Pyrénées. L'existence de ces dragons est probable d'après l'analogie; car le boa monstrueux non décrit par les naturalistes, existe encore, on le sait, dans le désert de Sahara, et les traditions pyrénéennes ne sont pas plus invraisemblables que l'histoire de Regulus et de son armée.

Parmi les faits historiques que M. Chaho a recueillis d'un grand nombre de sources pour faire ressortir la puissance et l'originalité des anciens Cantabres et Vascons, nous n'en citerons qu'un seul fort intéressant dans ces temps modernes où l'on pourrait contester, d'ailleurs, la domination que les Euskariens ont jadis exercée sur toute l'Espagne. Diverses peuplades de la principauté de Tolède, entre autres celles de Valverde et d'Alcontras,

parlaient encore au seizième siècle la langue basque.

Nous ne terminerons pas sans nous arrêter sur un accessoire qui présente plus d'importance qu'on ne croit. Le portrait en pied d'un Navarrais offre un vrai type de cette race euskarienne. Depuis les travaux de Péron, dans les terres australes, on n'a pas assez insisté sur cette méthode, si utile pour établir la filiation et l'affinité des peuples. La principale cause de cette indifférence vient peut-être de ce que peu de voyageurs sont assez bons dessinateurs pour faire un portrait. Il en est peut-être encore moins qui aient assez de savoir et de conscience pour bien reproduire avec tous ses défauts et beautés le modèle qu'ils ont pris dans la nature. Cependant à défaut des crânes qu'on peut rarement se procurer, de bons portraits aideraient puissamment les linguistes dans la science encore si informe de l'ethnographie.

L'ouvrage de M. Chaho, écrit d'un style de feu, est enveloppé d'un voile de philosophie mystique dont peu de lecteurs pourront se rendre compte. La haine de l'Espagne, qui retentit dans tout ce qu'il dit, n'est que le reflet des sentimens des montagnards qui abhorrent l'unité constitutionnelle des modernes, parce qu'elle imposerait un roi à leur fédération. M. Chaho donne à ses ancêtres le titre d'enfans du soleil et les fait venir d'une contrée encore inconnue de l'Afrique. Quoi qu'il en soit, on ne peut qu'admirer l'ardent patriotisme qui est l'âme de tout le voyage en Navarre. Le patriotisme n'est pas un vice, comme nous le disait un disciple de Bentham : c'est lui qui pousse aux grandes choses, qui soutient et anime nos voyageurs : c'est lui qui est le plus solide fondement de notre Société de géographie.

RAPPORT

Sur un projet de M. Desgras-Bory *pour l'agrandissement du port de Marseille.*

Il n'entre pas dans les intentions de la Société de s'éloigner du but qu'elle s'est proposé, de protéger et d'encourager tout ce qui peut contribuer aux progrès de la Géographie; mais lorsqu'elle est consultée, lorsqu'on a recours à ses lumières pour l'examen de propositions qui tendent à la prospérité et à l'enrichissement d'une des portions de la France, elle doit donner tous les encouragemens qu'elle juge convenables. C'est dans ce sens que M. Corabœuf et moi avons cru devoir examiner le projet de M. Desgras-Bory.

Ce projet a pour but de créer, à Marseille, un nouveau port contigu à celui qui existe déjà, et au nord de son embouchure. C'est au moyen de deux jetées en forme d'équerre, dont l'une a 500 mètres et l'autre 250 mètres, que M. Desgras parvient à renfermer entre elles et la côte un espace de mer égal en surface à la moitié de l'ancien port. La jetée la plus longue s'appuie, par une de ses extrémités, sur les rochers du rivage, au nord du temple de la Major, et se dirige ensuite droit à l'ouest. A partir de l'autre extrémité, la petite jetée prend sa direction vers le sud, et se trouve ainsi tout entière dans l'endroit où la mer a le plus de profondeur, c'est à-dire par 30 et 37 pieds.

L'opportunité de l'agrandissement du port de Marseille est incontestable. Aujourd'hui toutes les opinions

sont unanimes à cet égard, on ne varie que sur le mode d'exécution. Le grand développement qu'a pris le commerce de cette ville, depuis que nous sommes établis sur les côtes septentrionales d'Afrique, rendent cette amélioration non seulement nécessaire, mais très urgente. Il est d'ailleurs facile de prévoir que, dans peu d'années, le nombre des bateaux à vapeur sera considérablement augmenté dans la Méditerranée, et que Marseille, le port le plus commerçant et l'un des plus importans que la France possède sur cette mer, en recevra une grande partie. De là un nouveau genre d'industrie pour la fabrication des machines, de nouveaux ateliers, de nouveaux chantiers, et l'emplacement que M. Desgras a choisi nous semble parfaitement convenable à ce genre d'établissemens. Ce projet donnera de la vie à cette partie de la ville, aujourd'hui abandonnée par la classe riche, et qui n'est plus habitée que par les marins, c'est-à-dire par ceux qui ont étendu sur tout le globe son commerce et sa renommée. On parviendra ainsi à conserver les plus anciens monumens, ceux qui rappellent encore le lieu où furent jetés les premiers fondemens de la colonie phocéenne.

Le nouveau port offrira l'avantage de pouvoir séparer entièrement les bateaux à vapeur de cette masse innombrable de navires qui encombrent aujourd'hui l'ancien port et qui empêchent de le nettoyer.

La position qu'a choisie M. Desgras est tout-à-fait à l'abri des vents du sud-ouest, qui sont les plus redoutables de ces parages. Il y a une profondeur d'eau convenable pour toute espèce de bâtimens et même pour les bâtimens de guerre. Ce port sera, à la vérité, exposé aux vents d'ouest, mais il n'y aura que la petite branche de l'équerre qui devra supporter les efforts de la mer

que ces vents soulèvent : on pourra, d'ailleurs, la faire plus forte que l'autre.

La première partie de ce projet, comprise dans l'équerre qui s'appuie sur l'Estéou, nous paraît bien entendue, sous le rapport qu'elle pourrait être construite sous peu de temps, et qu'on aurait par là un aperçu des travaux à faire pour la construction entière des jetées. Et dans le cas d'interruption, ce petit port serait toujours un endroit convenable pour y loger les bateaux de pêche et du cabotage, ainsi que les bateaux à vapeur.

Cet agrandissement, comme le dit M. Desgras, permettrait de nettoyer le port actuel, qui est véritablement un foyer d'infection. Il eût été à desirer que, pour rendre son assainissement plus complet, on eût pu y introduire un courant qui en aurait changé les eaux. C'est ce que produirait un canal de dérivation, qui aurait en outre l'avantage de faciliter les appareillages avec les vents de nord-ouest; car, sous ce rapport, M. Desgras ne fait que diminuer les difficultés sans les détruire. Il y a tels vents de nord-ouest et qui sont très fréquens, pendant lesquels, dans l'état actuel des choses, il est impossible de sortir du port.

Le projet de M. Desgras est surtout préférable à ceux de ses compatriotes, parce que, dans les environs de Marseille, le sol étant presque partout rocailleux, il sera plus facile de faire des jetées que de creuser des canaux ou des docks.

Nous n'entrerons pas dans les détails de construction des digues, nous ferons remarquer seulement que la quantité de matériaux a été estimée trop bas, attendu qu'on ne peut conserver au talus extérieur l'angle de 45 degrés, les digues de Cherbourg et de Plymouth

ayant, dans cette direction, un angle de 72 degrés. Il est probable qu'il faudra augmenter cette quantité d'un tiers au moins.

Maintenant, si l'on considère de quelle utilité a été le port de Marseille dans tous les grands armemens qui ont eu lieu, soit pour la prise de Mahon, soit pour l'expédition d'Égypte, et en 1830 pour la conquête de la régence d'Alger, on verra combien il est important d'encourager tous les établissemens qui peuvent concourir à sa prospérité.

En somme, le projet de M. Desgras nous paraît offrir de grands avantages et peu d'inconvéniens pour l'exécution; ce qui doit en outre inspirer une grande confiance, c'est qu'il est présenté dans l'intérêt seul du pays et sans aucun but de spéculation personnelle; c'est pourquoi nous proposons à la Société de faire connaître à M. Desgras les desirs qu'elle éprouve de voir exécuter son projet.

CORABOEUF,

A. BÉRARD, *rapporteur*.

COMMUNICATION

Faite par M. JOMARD *à la séance du* 22 *janvier*.

L'intérêt que la Société de Géographie a pris constamment aux progrès de la *Mission Egyptienne*, me fait un devoir de l'instruire de la mesure par laquelle le vice-roi d'Egypte vient de rappeler les derniers jeunes gens envoyés ici pour s'instruire dans les sciences et les arts. Cette mesure ayant pu donner lieu à de fausses interprétations, je dois entrer à cet égard dans quelques explications que les conjonctures présentes semblent

rendre necessaires. La lettre de rappel, en date du 1er décembre dernier, confirmée par une seconde dépêche, paraît avoir été déterminée par le besoin de réparer les pertes qu'a causées la dernière épidémie. La peste a été d'une violence extrême; quatorze mille individus ont succombé à Alexandrie, trente-cinq mille au Caire, et plus de cent mille dans le reste du pays.

Malheureusement on compte, dans le nombre, plusieurs des élèves instruits en France. Il est mort, depuis deux années, six de ces jeunes gens; entre autres, Abdy bey, le chef de ceux qui sont venus en 1826, et qui était déjà revêtu de l'emploi de président du grand conseil au Caire.

D'un autre côté, les écoles établies en Egypte sont très nombreuses. Elles ont pour chefs ou pour professeurs des Egyptiens élevés à Paris et des Européens d'un mérite reconnu : je ne citerai ici que M. Malus, le frère du célèbre physicien, qui avait servi comme officier du génie lors de l'expédition française. C'est là que vont être placés ceux qui viennent de partir; la plupart d'entre eux seront employés très utilement comme répétiteurs pour les sciences physiques et mathématiques. Onze de ceux-ci sont restés en France plus de trois ans; autres six, sept ou huit ans.

Voici un aperçu des établissemens d'instruction créés en Egypte. Sans parler des écoles militaires, telles que celles de cavalerie, d'infanterie, d'état-major, de fortification et d'artillerie, il existe des écoles distinctes pour les mathématiques, la géographie, les langues européennes, les langues orientales, l'administration civile, les mines, les ponts-et-chaussées, la nouvelle école de mathématiques, dite Polytechnique, et la grande école médicale d'Abouzabel, comprenant une

école vétérinaire, une école de chimie et de pharmacie et un jardin botanique.

Dans plusieurs de ces écoles, il y a des cours spéciaux pour l'enseignement de la langue française (Voy. *le bulletin de la Soc. de Géog.*, mai 1835). Enfin, on vient de créer l'année dernière une école de traducteurs, qui travaille pour les presses de Boulac. Il est sorti de ces presses plus de cent volumes en turc ou en arabe. On y a attaché un graveur et un lithographe qui ont été formés en France.

Au nombre des sujets les plus distingués parmi les premiers qui sont venus ici, je citerai Mouktar bey, aujourd'hui chef de l'état-major et major-général des armées; Artyn Effendi, directeur de l'école d'administration civile; Estefan Effendi; le Cheykh Refah, professeur de français, de géographie et d'histoire; Mazhar Effendi, Moustafa Mahramgy et Mohammed Bayoumy, destinés à l'enseignement supérieur et aux travaux publics, et qui ont obtenu, à Paris, le diplome de licenciés ès-sciences; Mahmoud Effendi, capitaine de vaisseau, Youssouf Effendi et ses deux collègues attachés au jardin d'acclimatation de Choubra; les élèves chimistes placés à la Monnaie et dans les diverses fabriques, en outre de Hassan bey qui a un commandement dans la flotte. Il serait trop long de les nommer tous; mais il faut citer encore Edhem bey et aussi Hekekin Effendi, élevé en Angleterre.

On peut donc conclure légitimement de tout ce qui précède, que la politique est étrangère à la mesure prise par le gouvernement d'Egypte, et on peut aussi regarder, comme à-peu-près atteint, le but qu'il s'était proposé, en envoyant à grands frais, depuis dix années, plus de cent Egyptiens s'instruire à Paris.

TROISIÈME SECTION.

Actes de la Société.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 22 janvier 1836.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

L'Académie royale des sciences de Turin remercie la Société de l'envoi de la deuxième série de son Bulletin.

M. Francis Lavallée adresse une description de la Havane et un mémoire sur le Bejuco del Guaco; ces documens sont renvoyés au comité du Bulletin.

M. de Cadalvène adresse le *fac-simile* d'une carte du Darfour et des sources du Nil, auquel il a joint un essai rectifié avec l'indication des degrés. L'auteur de cette carte, le sultan africain Teïman, gouvernait le Kourdofan à l'époque de l'invasion égyptienne ; M. de Cadalvène lui doit l histoire complète de cette province depuis l'an 850 de l'hégire jusqu'à nos jours, et il se propose de communiquer à la Société ce document, aussi neuf que curieux, et dont l'authenticité ne lui paraît pas douteuse. MM. Jomard et Bianchi sont priés de rendre compte de la carte offerte par M. de Cadalvène.

Dans une lettre adressée à M. Daussy, M. le professeur Schumacher annonce qu'il se propose d'envoyer à la Société la première feuille de sa carte du Holstein, et le plan de la ville d'Altona, dont la gravure sera bientôt terminée.

M. Jomard communique un extrait de la dépêche du gouvernement égyptien relative au rappel des derniers élèves égyptiens, venus en France depuis 1826, pour s'instruire dans les sciences et les arts : il explique ensuite les motifs plausibles de la mesure prise par le vice-roi d'Egypte.

Sur la proposition de MM. d'Avezac et Poulain, la Commission centrale décide qu'elle nommera deux correspondans étrangers dans une de ses prochaines séances : il sera formé une liste de candidats pour cette élection.

M. d'Avezac offre ensuite à la Société, pour sa collection de voyages et de mémoires, un commentaire sur l'Afrique de Léon, accompagnant le texte italien original, et comprenant une traduction française de ce texte. Renvoi à la section de publication.

M. Bérard fait, en son nom et au nom de M. Corabœuf, un rapport sur un projet de M. Desgras-Bory pour l'agrandissement du port de Marseille. D'après les conclusions du rapport, la Société fera connaître à l'auteur le desir qu'elle éprouve de voir exécuter son projet.

M. Noël Desvergers rend compte de l'*Aide Mémoire du Voyageur* offert à la Société par M. le colonel Jackson.

M. d'Avezac lit la suite de son Mémoire sur la géographie de l'Afrique septentrionale.

La Commission centrale renvoie ces diverses communications au comité du Bulletin.

Séance du 5 février.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Lebrun, directeur de l'Imprimerie royale, annonce à la Société que le roi a bien voulu, sur la proposition

de M. le garde-des-sceaux, lui accorder un nouveau crédit sur les frais d'impression du troisième climat de la géographie d'Edrisi.

M. le colonel Jackson, membre de la Société à Saint-Pétersbourg, adresse la relation d'un voyage à Palmyre ou Tedmor dans le désert, avec des recherches sur le vent nommé *Samieli*. L'auteur de cette relation, le comte Wieniczyslaw-Rzewuski, connu par la publication des *mines d'Orient*, a passé plusieurs années chez les Arabes Bédoins dont il était un des Scheiks, ce qui le mettait à même de bien connaître ce fameux vent du désert, dont son mémoire offre une description détaillée. M. Eyriès fait observer que la relation de M. le comte de Rzewuski a été publiée dans les Nouvelles Annales des voyages (tom. 10, 1821).

M. le docteur Reinganum, correspondant étranger de la Société, à Berlin, adresse une notice qu'il a insérée dans les *Annales littéraires* de cette ville sur les îles qui se sont élevées dans la mer, d'après le rapport des écrivains grecs et romains. M. Reinganum a publié dans le même recueil un compte sommaire du Bulletin de la Société pour l'année 1834.

M. Jomard donne lecture d'un mémoire du commandant sir John Ross sur le sort présumé du brick *la Lilloise*, envoyé sous le commandement de M. de Blosseville pour explorer la côte orientale du Groënland, en 1833.

Le même membre communique quelques détails sur l'état actuel de l'Égypte.

M. de Cadalvène lit un mémoire sur le Kordofal, contenant l'histoire des guerres que ce pays a eu à soutenir contre les royaumes du Darfour et du Sennar entre

lesquels il se trouve placé, et récemment contre le vice-roi d'Egypte.

M. d'Abbadie rend compte du *Voyage en Navarre* offert à la Société par l'auteur M. Chaho.

La Commission centrale renvoie ces diverses communications a comité du Bulletin.

M. d'Avezac lit une description géographique et historique du Bornou.

Séance du 19 *février.*

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le comte de Balbe, président de l'Académie royale des sciences de Turin, écrit à la Société pour la remercier au nom de cette Académie, de l'envoi qu'elle lui a fait de la collection de son Bulletin.

M. Taitbout de Marigny, consul de Hollande à Odessa, adresse à la Société la relation d'un voyage qu'il a fait en 1835, de cette ville au Danube, jusqu'à Ismaïl. Cette communication qui est transmise par M. le ministre des affaires étrangères est renvoyée au comité du Bulletin.

M. de Macedo, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des Sciences de Lisbonne, écrit à la Société pour lui faire hommage de la suite de ses mémoires sur les premières navigations et les découvertes des Portugais.

M. Vallot, membre de l'Académie des Sciences, arts et belles-lettres de Dijon et chargé de lui rendre compte des publications de la Société de géographie, écrit à la Commission centrale pour lui demander des éclaircissemens sur divers passages de la notice de M. Venture sur le Fezzan, insérée dans un des derniers numéros du Bulletin. La Commission centrale prend en considération la demande de M. Vallot, et elle se propose d'en faire

l'objet de nouvelles questions qu'elle adressera à ses correspondans en Afrique.

M. Francisque Michel demande à la Commission centrale qu'elle veuille bien lui faire remettre une copie de la relation de Du Plan Carpin tirée de l'édition de Hakluyt. Cette copie d'un document qui doit faire suite aux voyages de Rubruck sera adressée à son collaborateur, M. Wright, qui la collationnera sur les manuscrits des bibliothèques publiques de Cambridge.

M. Warden adresse une note sur la destruction de l'établissement américain du port Cresson (sur la côte d'Afrique) par un détachement d'Africains sous le commandement du roi Joé.

M. Albert-Montémont lit un mémoire destiné à servir d'introduction aux volumes qu'il va publier sur l'Océanie dans la Bibliothèque universelle des voyages.

M. Noël Desvergers donne lecture de la traduction qu'il a faite de la notice de M. le professeur Reinganum, de Berlin, sur le soulèvement des îles dans la Méditerranée.

M. Albert-Montémont fait un rapport verbal sur le cours de géographie industrielle offert à la Société par M. Richelot, professeur à Nantes.

M. le capitaine anglais Edie, compagnon de voyage du docteur Smith dans les régions de l'Afrique australe, est présent à la séance : M. le président l'invite à vouloir bien communiquer à la Société quelques renseignemens sur le résultat de ses excursions.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séances du mois de janvier 1836.

Par MM. *Barker-Webb* et *Berthelot :* Histoire naturelle des Iles-Canaries 1re et 2e livraisons. — *Par la famille :* Voyage dans l'Inde par V. Jacquemont 6e livraison.—Par M. *Bajot :* Abrégé historique et chronologique des principaux voyages de découvertes par mer depuis l'an 2000 avant J.-C. jusqu'au commencement du XIXe siècle, 1 vol. in-8°. — Par M. le docteur *Brayer* : Topographie de Constantinople et mœurs de ses habitans, etc., 2 vol. in-8°. — Par M. *Richelot :* Abrégé de géographie industrielle, 1 vol. in-8°.—Par M. *de Ladoucette :* Compte-rendu des travaux de la Société philotechnique pour 1835, in-8°. — Par le *bureau des longitudes* : Connaissance des temps pour 1838 et annuaire de 1836. — Par M. *Balbi :* Essai statistique sur les bibliothèques de Vienne, 1 vol. in-8°. — Par M. *Fr. Lavallée :* Memoria sobre el-Bejuco del Guaco, 1 broch. in-8°.—Par M. *Ed. de Cadalvène :* Carte du Darfour et des sources du Nil, 1 feuille.—Par MM. *les Directeurs et Editeurs :* Plusieurs livraisons des Annales maritimes, des Annales des voyages, des Archives du commerce, du Recueil industriel, du Voyage pittoresque en Amérique, de l'Institut, de l'Echo du monde savant, du Moniteur ottoman et du Journal de Smyrne.

NOTE *sur l'*ESSAI D'UN NOUVEAU CANEVAS GÉODÉSIQUE D'UNE PARTIE DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE *offrant le résultat de la discussion critique des élémens recueillis jusqu'à ce jour.*

En insérant ici la carte où j'ai tracé, avec l'itinéraire d'Ebn-el-Dyn El-Aghouâthy, les principales routes fournies par les voyageurs européens et indigènes dans l'Afrique septentrionale, depuis Tripoli jusqu'à Noun, et depuis Alger jusqu'à Touât; je sens le besoin de répéter qu'elle ne doit être considérée que comme un essai de rectification raisonnée des anciennes délinéations. J'ai exposé sans réticence sur quelles bases elle est construite; ces bases sont loin d'être inattaquables : que dirai-je donc de quelques détails qui y sont encadrés; ce sont de simples indications conjecturales, résultant même quelquefois d'une option hasardée entre diverses solutions également plausibles. Telle qu'elle est pourtant je l'offre comme une amélioration des tracés préexistans.

Cette esquisse ayant été rédigée avec la pensée qu'elle pourrait servir de canevas aux ingénieurs géographes de l'armée d'Afrique, la nomenclature en a été, autant que possible, réglée sur les habitudes onomastiques du pays : ce n'est point en effet sous des noms francisés qu'il faut désigner aux indigènes les points sur lesquels on les interroge; il faut leur parler une langue qu'ils entendent, et ne risquer aucune équivoque sur les repères.

D'AVEZAC.

ESSAI
d'un
NOUVEAU CANEVAS GÉODÉSIQUE
d'une Partie
DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE
(Ayant le résultat de la discussion critique des élémens recueillis jusqu'à ce jour)
PAR M. D'AVEZAC,
Membre de la Société de Géographie de Paris
(Inspecteur général de la Géographie centrale)
PARIS
Février 1856.
ROUTES
Routes relevées par les voyageurs européens (Bruce, Foulkes, Bourgon, Rohlfs, Richardson, Caillé)
Renseignemens donnés dans et par les voyageurs européens et Etat-major Français les geographes et voyageurs arabes
Distances fournies par les itinéraires romains (Itinéraire d'Antonin, la Table Peutingerienne)
Itinéraires d'Edrisi et Ibn el-Iahouadiy
ÉCHELLES.
Milles Geographiques de 60 au degré
Milles Romains de 75 au degré
EL-BAHR EL-MOHITH
EL-BAHR EL-MOZELLIY
EL-BAHR EL-SSAGHYR
EL-BAHR EL-ROUM
EL-BAHR EL-ANDALOS
ARD EL-MAGHREB
OUADY MOZIN
OUADY EROUTOUAN
OUADY EL-TOUAT
OUADY EL-BELED
OUADY EL-SCHERFA
Tamanrasset
Tamanrapout
Ghadames
Ghadyadis
Tebukela
Ain-el-Saalah
Tetta
Tedla
Tlemcen
Tunis
Tripoli
Bône
Constantine
Alger
Oran
Fez
Tanger
Ceuta
Malaga
Cordoue
Tolède
Valence
Barcelone
Marseille
Gibraltar
Malte
Rome
Naples
Palermo
Cagliari
Corse
Sardaigne
Sicile
Baleares
Canaries
Madère
Azores
Cap Vert
Cap Bon
Cap Spartel
Cap Ghir
Cap Blanc
Cap Vert
Cap Finisterre
Cap Ferrat
Cap Corse
Cap Matapan
Cap Malea
Cap Sunium
Cap Ténare
Cap Malabar
Cap Bojador
Cap Nun

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

MARS 1836.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

RÉCITS

ET OPINIONS DE DIVERS AUTEURS

SUR LES NOIRS DES ÎLES PHILIPPINES ET DES GRANDES TERRES DE LA MALAISIE ET DE L'AUSTRALIE.

Comparaison de leurs données avec celles établies dans la première partie de ce Mémoire. — Migration des peuples de l'Océanie et de la Malaisie, et réfutation de quelques assertions relatives à ces migrations.

Par le capitaine GABRIEL LAFOND. (1)

Pour éclaircir l'opinion que je viens d'émettre sur les noirs des montagnes de l'intérieur des Philippines, je vais extraire les passages du *Voyage de Legentil* (1767), et ceux qu'on trouve dans le *Monde maritime* de M. Walckenaer, qui se rapportent à cette race d'hommes.

(1) Voy. tome IV, page 308 du Bulletin, la première partie de ce Mémoire.

Voici d'abord ce qu'en dit Legentil, p. 34. vol. 2. Paris 1781.

« Les Indiens de l'île de Luçon, qui n'ont point subi « le joug des Espagnols, habitent le centre des terres « et les sources des rivières; ils s'y maintiennent à l'ap- « pui des montagnes inaccessibles où ils se réfugient, « et il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'y « pénétrer; ce sont autant de thermopyles, c'est-à-dire « des détroits ou passages si étroits que dix hommes « sont en état d'en arrêter plus de mille. C'est dans ces « lieux inaccessibles que sont enfouies la plus grande « partie des piastres que les Espagnols ont apportées à « Manille depuis plus de deux cents ans. Ces monta- « gnards, nommés Igolotes, lorsqu'ils ont fait leur pe- « tite collecte d'or, descendent des montagnes, tra- « fiquent cet or avec les religieux des différentes peu- « plades ou avec les alcades, puis ils s'en retournent se « renfermer dans leur citadelle avec les piastres qu'ils « ont rapportées. L'on m'a assuré qu'il se trafique ainsi « tous les ans pour plus de deux cent mille piastres d'or; « ce commerce dure depuis deux cents ans, et, par « conséquent, ce sont près de vingt millions deux cent « mille piastres, ou plus de cent millions de livres (1) « argent de France, qui sont englouties sans espoir de « ravoir ce trésor qui, au lieu de diminuer, augmente « journellement, parce que les peuples qui en jouissent « ne sont pas esclaves du besoin. La nature semble « aussi avoir pourvu à leur sûreté: ces deux raisons « rendent les Igolotes indomptables; rien de plus dif-

(1) Ce calcul est erroné, car 200,000 piastres multipliées par 200 ans donnent 40 millions de piastres et par conséquent environ 200 millions de livres, mettant la piastre à 5 fr. seulement.

« ficile que d'assujétir des peuples qui n'ont pas de « besoins et qui avec cela ont pour remparts des forêts, « des montagnes, et des précipices imprenables. Ces « peuples sont beaucoup plus riches en valeur numé- « raire que ne l'est la ville de Manille. Nous nous éten- « drons davantage sur le chapitre de ces peuples dans « l'article qui traitera des différens peuples des îles de « l'archipel des Philippines. »

Ces notes furent prises par M. Legentil dans une histoire des Philippines écrite par un religieux franciscain, et imprimée à Manille en 1738, de même que le chapitre où il parle de ces montagnards et que je vais citer en partie, afin qu'on puisse juger ce qu'étaient ces peuples à des époques si distantes les unes des autres, c'est-à-dire en 1730, en 1767, en 1820, et en 1830, et afin de réfuter quelques idées fausses qui se sont glissées dans l'ouvrage de Legentil.

A l'article 8 de la troisième partie du même ouvrage, Legentil rapporte les faits suivans :

« A l'égard des noirs que rencontrèrent les Espagnols « en arrivant aux Philippines, voici ce qu'en porte la « tradition : elle dit que ces noirs étaient anciennement « possesseurs de toutes ces îles, et surtout de Luçon ; « que les nations policées des royaumes circonvoisins, « étant venues à faire la conquête de cette île, les noirs « s'enfuirent et se retirèrent dans les montagnes, et qu'ils « les ont peuplées. On n'a jamais pu venir à bout de les ex- « terminer et de les détruire, parce que l'assiette des lieux « qu'ils occupent est impénétrable, et quoiqu'ils ne fussent « pas capables de résister à leurs ennemis à force ouverte, « ils les harcelaient et les incommodaient beaucoup ; « car, étant maîtres des bois, des montagnes et des dé- « filés, ils faisaient des incursions subites dans les vil-

« lages, et les obligeaient à leur payer des tribus comme « seigneurs du lieu. Si les villages refusaient, ils égor- « geaient à droite et à gauche et se payaient en têtes « coupées le tribut qu'ils demandaient. A l'arrivée des « Espagnols, ceux-ci s'étant emparés des provinces de « l'île Luçon, les villages trouvant un appui dans ces « nouveaux conquérans, refusèrent plus hardiment le « tribut. Les sauvages s'ameutèrent alors, donnèrent « dans une peuplade, enlevèrent trois têtes, et bles- « sèrent un Espagnol qui défendait le village. Il n'y a « pas plus de 50 à 60 ans encore que ces noirs descen- « daient des montagnes exigeant le tribut, et ils ne s'en « retournaient jamais sans emporter avec eux quelques « têtes ; ce qui leur est d'autant plus facile que tous ces « différens villages sont sans défense, qu'on n'y trouve « peu ou point d'Espagnols, les moines en étant, pour « ainsi dire, les seuls maîtres. Anciennement, ils ne leur « permettaient pas même d'aller chercher du bois à feu, « ni d'aller à la chasse dans les montagnes, ni à la pêche « dans la partie des rivières, voisine de l'origine des « montagnes. Etant fort adroits dans l'exercice de l'arc « et de la flèche et fort agiles, connaissant d'ailleurs les « détours des montagnes, et se cachant dans l'épaisseur « des forêts, ils tuaient à coups de flèche tous ceux qui « approchaient de leur domaine.

« Pour se racheter d'une pareille servitude; les vil- « lages et les peuples voisins de ces noirs passèrent « avec eux un pacte selon lequel ils consentaient à leur « payer un certain tribut pour avoir la jouissance libre « des champs et des rivières. Quoique ce pacte n'ait « plus tant de force aujourd'hui, on m'a assuré à « Manille qu'ils l'observaient encore, et que n'étant pas « les plus forts, ils prenaient le parti de dissimuler, les

« villages qui bordent ces montagnes étant sans défense.
« Il n'y a point d'Espagnols si loin de Manille; les re-
« ligieux qui administrent les différentes peuplades en
« étant les maîtres, sont les seuls défenseurs qu'elles
« aient.

« Ces noirs, d'après la description qui m'en a été
« faite, ont une couleur vive; la plus grande partie à
« cheveux épais, comme ceux de Guinée ou de Mada-
« gascar; très peu sont à cheveux longs et plats; ils
« ont tous le nez camus; ils vont tout nus, n'ayant
« que les parties honteuses recouvertes d'écorce d'arbre
« battue et pilée avec tant de soin, que j'en ai vu qui
« paraissait être un morceau de linge très fin. Ils se
« font une ceinture avec du rotin, puis se passant leur
« bandelette entre les deux jambes, ils l'attachent à
« chaque bout à la ceinture. Du reste, ils vivent totale-
« ment à la façon des sauvages. Si, par hasard, il arrive
« que les moines en élèvent un dans la religion catho-
« lique, ils disent eux-mêmes qu'il est bien rare qu'il ne
« s'échappe quand il est grand, et qu'il ne s'en aille pas
« dans les montagnes rejoindre sa famille et reprendre
« l'usage des autres. Il y en a qui, à l'âge de 18 ans,
« viennent de temps en temps dans les villages, sous
« le prétexte de vouloir se faire chrétien; ils se laissent
« instruire fort docilement, puis, lorsqu'ils ont obtenu
« ce qu'ils desiraient avoir, c'est-à-dire quelques hardes
« et quelque argent, ils ne manquent jamais de s'en re-
« tourner dans les montagnes.

« Ces montagnards se nomment, comme je l'ai dit,
« Igolotes, et sont actuellement les possesseurs d'une
« partie des trésors que les Espagnols portent avec une
« peine incroyable du nouveau monde dans cette partie
« de l'ancien. On trouve dans l'archipel des Philippines

« une île appelée l'île de los Negros (île des Nègres),
« à cause de la grande quantité de Nègres qui y sont.
« Elle est entre les îles de Zébu et de Panay; on y
« trouve beaucoup de chrétiens; mais la religion ne
« s'est établie que sur les bords de la mer peuplés de
« Pintados (gens qui se peignent le corps); en sorte
« que dans le centre de l'île et à la pointe de l'O., les
« habitans en très grand nombre et tous nègres, ne sont
« point catholiques. Les jésuites et les prêtres séculiers
« avaient de mon temps l'administration spirituelle de
« cette île. D'où vient l'origine de cette race d'hommes
« que l'on trouve exactement la même (et je crois qu'elle
« est la seule dans ce cas), qu'on trouve, dis-je, à des
« distances si grandes les unes des autres, en Guinée,
« en Afrique, et à l'extrémité des mers de l'Inde et de
« l'Asie?

« Les auteurs espagnols s'épuisent en conjectures sur
« cette origine; je n'ai pas le temps de les suivre; j'a-
« bandonne cette recherche à ceux qui voudront
« prendre la peine de nous expliquer comment les
« hommes, n'ayant qu'une seule et unique origine, on
« trouve cependant des espèces qui paraissent si diffé-
« rentes les unes des autres, et qui par les mêmes lati-
« tudes sont, à peu de chose près, les mêmes. La troi-
« sième espèce que les Espagnols trouvèrent en arrivant
« était maîtresse des bords des rivières et lieux mari-
« times, et occupait plusieurs îles de l'Archipel; cette
« troisième espèce comptait plusieurs nations telles que
« les Tagales, les Pampangos, les Bisayas, et les peuples
« de Mindanao. Les Tagales sont les naturels de Manille
« et de son archevêché. Leur tradition porte qu'ils des-
« cendent des Malais; qu'ils prirent le nom de Tago-
« logue, qui est le même que Tagaïlogues qui veut

« dire en malais ceux qui vivent sur le bord des ri-
« vières et dans les environs. Une chose appuie ce sen-
« timent : 1° l'idiome des Tagales peu différent de celui
« des véritables Malais ; 2° la couleur des uns et des
« autres, les traits de leurs visages, la forme de leur
« corps, et enfin la manière de se vêtir, les coutumes et
« usages, le tout conforme aux Malais dont les Tagales
« se disent descendre.

« Les Pampangos voisins des Tagales et qui habitent
« les provinces au nord de Manille, avouent la même
« origine.

« Les Bisayas et les Pintados que l'on a trouvés à Ca-
« marines, à Leyte, à Panay et à Zébu, ont la même
« origine que les peuples de Macassar qui se peignent
« le visage et le corps à la façon des Bisayas des Philip-
« pines ; mais les Manillois disent qu'on ne sait rien de
« certain sur l'origine des uns et des autres. »

Avant que d'aborder la première classe de noirs dont parle Legentil, je vais encore emprunter quelques citations à cet auteur.

« Tous les historiens castillans que j'ai consultés
« présument que les différens peuples qui habitent ces
« îles tirent leur origine des différentes nations qui les
« environnent. En effet, si l'on considère les traits de
« visage de ces insulaires, la forme de leur corps, leur
« maintien, la couleur et même le poil, on y croit voir
« des marques évidentes de métis japonnais, chinois,
« et d'autres de race indienne et malabarde. »

Comme je l'ai dit en écrivant les chapitres de mes voyages où il est question des noirs des Philippines, je n'ai voulu consulter aucun auteur, afin de ne donner que mes propres idées et mes souvenirs. Mais après

avoir terminé mon récit, je compare : Legentil donne une description tellement semblable à celle que je fais des habitans primitifs des Philippines, que je n'ai pu m'empêcher de la rapporter, pour faire voir qu'à des époques bien distantes les unes des autres, 1730, 1765, 1820 et 1830 (1), ces habitans et les idées que l'on se fait encore d'eux n'ont point changé. Une seule chose m'a paru étrange dans ce que dit Legentil ; c'est le fait des trésors que les Espagnols ont apportés avec des peines incroyables du nouveau monde dans l'ancien. Ces trésors qui, à l'époque de la relation de l'auteur, se montaient à quarante millions de piastres, devraient aujourd'hui former une somme d'environ cinquante millions de piastres.

Voici les raisons d'après lesquelles je suis fondé de croire que le fait cité par Legentil est entaché d'erreur : d'abord il n'y a pas de montagnes, aussi élevées et aussi escarpées qu'elles soient, qui auraient pu empêcher les Européens de conquérir un trésor d'une cinquantaine de millions de piastres. On sentira le fond de cet argument. Legentil rapporte ensuite que les Indiens qui font le commerce de l'or, le trouvent parmi les rivières dont ils lavent le sable pour en extraire ce précieux métal. Malgré cette circonstance à laquelle on pourrait attribuer l'existence de ces trésors, je vais démontrer clairement que de telles richesses ne peuvent se trouver dans ces contrées, et je puiserai ma réfutation dans le narré même de Legentil.

Les Igolotes, dit-il, n'habitent pas les bords des rivières, mais bien les crêtes des montagnes ; il ajoute

(1) Il ne faut pas perdre de vue que Legentil n'a fait que vérifier en partie la relation d'un moine franciscain, écrite en 1730.

encore qu'ils vivaient entièrement nus et dépouillés d'ornemens et, pour ainsi dire, sans besoins; qu'ils n'ont pas même le courage de se faire le moindre vêtement, et que lorsqu'ils trafiquent, c'est avec le produit de leurs montagnes, tel que la cire, le miel, etc. Qu'ont-ils besoin alors d'entasser trésors sur trésors? L'amour de thésauriser n'existe chez aucun peuple primitif. Ils ne gardent point l'or pour l'amour de l'or; car ils n'en connaissent pas la valeur; comment la connaîtraient-ils, puisqu'ils n'en font pas usage? Les peuples sauvages peuvent avoir en quantité des ornemens, des armes, des bestiaux, enfin tout ce qui peut leur être de quelque utilité; mais que feraient-ils de trésors en argent dont ils ne trouveraient aucun emploi? Il faut être Européen ou élevé par des Européens, pour avoir le desir d'accumuler l'or. Legentil a donc été induit en erreur et par l'ouvrage du père franciscain qui est plein de contes absurdes, et par les traditions assez ridicules de l'époque à laquelle il a visité le pays. Je crois d'après cela, inutile de m'étendre davantage sur ce sujet et sur la prétendue richesse de ces noirs; j'ajouterai seulement que de mon temps je n'en ai jamais entendu parler, et je sais par expérience que leurs montagnes ne sont pas assez inaccessibles pour ne pouvoir y arriver si les 250 millions de francs qu'on dit y être existaient réellement.

Après avoir rectifié cette erreur capitale, je reviens de nouveau à un passage de Legentil qu'il a lui-même extrait du livre du franciscain précité. Aucune description ne peut mieux faire connaître le caractère général des habitans, et on verra qu'elle coïncide exactement à celle que j'ai faite des petits noirs dans la première partie de ce mémoire.

« Le génie des naturels de ces îles, dit Legentil, est « un labyrinthe ou un enchaînement de contrariétés et « de contradictions : ils sont en même temps orgueil- « leux et humbles, hardis pour entreprendre des crimes, « lâches et poltrons comme des enfans pour toute autre « chose, cruels et compatissans, paresseux et mous au « travail, mais soigneux et vigilans pour leurs affaires « particulières bonnes ou mauvaises ; ils croient facile- « ment à des bagatelles et à mille contes puérils, et sont « très difficiles et même inconstans sur la doctrine sa- « crée, dont on ne cesse cependant de leur répéter la « vérité. Ils font voir beaucoup d'empressement pour « aller à l'église les jours de fête et de solennité, parce « que cela les amuse ; mais pour ouïr la messe les jours « de précepte, pour communier et se confesser lorsque « l'église l'ordonne, il faut employer le fouet comme « envers des enfans à l'école. »

M. Walckenaer parle dans le chapitre xv de son *Monde maritime* de nègres océaniens que l'on rencontre dans les îles Philippines et dont, dit-il, on a déjà signalé l'existence à Bornéo et à Timor. Selon lui, ceux de Luçon sont petits, moins noirs que les nègres de Guinée, et ont les cheveux longs et non laineux. Il ajoute que, suivant une tradition, les naturels de Mindoro ont le coccyx plus allongé que les autres hommes, et que c'est dans cette île et dans celle de Nicobar qu'on a placé la race imaginaire des hommes à queue.

Le même religieux franciscain dont parle Legentil dit aussi positivement dans son histoire des Philippines :

« On assure qu'il y a dans l'île de Mindoro une caste « d'hommes qui ont une petite queue comme les singes. « Plusieurs religieux en ont été témoins et me l'ont as-

« sûré, et il n'y a pas long-temps qu'à notre contre-
« côte de Valère on trouva une femme qui avait une
« queue, comme me l'a assuré le missionnaire qui était
« présent. On n'a jamais pu vérifier l'origine de cette
« caste, si ce n'est qu'elle est de race juive. » J'en parlerai tout-à-l'heure; mais voulant avant cela faire voir la différence qu'il y a entre le récit de M. Walckenaer à celui de Legentil, je dirai que ce dernier ne parle nullement de la taille des Igolotes ou noirs des Philippines, mais seulement de leurs cheveux qui sont effectivement laineux. Le premier, au contraire, nous les représente petits, avec des cheveux noirs et plats; c'est en cela qu'il se trompe et qu'il a confondu une caste plutôt qu'une race d'hommes plus noirs que la généralité des Indiens des Philippines avec ceux-là; race ou caste très bien décrite par Legentil qui les fait descendre des Malabares, et qui habite à peu de distance de Manille près des montagnes de San-Mateo; mais qui ne forme du reste qu'une seule tribu, de laquelle on ne trouve aucune trace dans les îles. J'ai aussi vu aux Philippines plusieurs familles d'Albinos blancs comme la neige avec des cheveux d'un blond clair, ils sont appelés par les Indiens (hijos del sol) fils du soleil, parce qu'ils disent que leur couleur est l'effet du soleil sur le ventre de la femme enceinte, et que pour s'en préserver, il faudrait qu'elle pût vivre dans un lieu où elle ne verrait pas la lumière; car, dès qu'une fois le soleil l'a choisie pour sa femme, disent les plus crédules, ses enfans lui appartiennent toujours. En 1828 j'ai eu à mon service un noir de l'intérieur de Timor qui m'avait été donné par le capitaine Thompson, auquel il en restait un autre. Ces petits noirs, sans ressembler entièrement à ceux des Philippines, étaient petits, et ont les cheveux cotonneux

comme eux. Ils avaient la tête très forte, étaient plus spirituels et plus ingénieux que ceux que j'ai connus en domesticité à Manille, et leur physique comme leur moral, sans cependant offrir de différence notable, n'était pas tout-à-fait le même. J'attribue cette différence au climat et aux habitudes de chaque peuple en particulier. Le capitaine Thompson qui avait fait plusieurs voyages sur les côtes de Timor, avait vu beaucoup de ces petits noirs servant comme esclaves dans les maisons de Déli, possession portugaise, et de Timore-Coupang, possession hollandaise. Il en avait trouvé aussi chez divers radjas de la côte. Curieux lui aussi de connaître cette race, il avait pris toutes les informations imaginables sur leurs mœurs et leur caractère; et, me disait-il, j'ai été très étonné qu'ils ressemblassent entièrement à ceux des Philippines, qu'ils habitassent les montagnes comme eux; qu'ils y vécussent sans industrie, sans culture, se nourrissant de leur chasse et du fruit des arbres, étant de même entièrement nus et portant l'arc et le carquois. Quant à leur langue, continua-t-il, je n'ai jamais pu la comprendre; cependant, comme vous le voyez par le domestique que je vous ai donné, il y a quelque analogie avec le malais ou plutôt le tagale. *Manouc* désigne le mot générique d'oiseau; à Manille en tagale il signifie poule ou coq; et une chose bien extraordinaire, c'est qu'il signifie aussi oiseau dans toute la Polynésie. Femme se dit *vavé*; en tagale, *vavai*, vefini, waine, waini dans toute la Polynésie; lima signifie cinq comme en malais et en tagale; alima signifie le même nombre ainsi qu'elima, dans toute la Polynésie; ampou, dix, comme ampou en tagale, sapoulou en Malais, safoulou dans la Polynésie. Il est donc bien démontré que la langue polynésienne est semblable à la langue

malaise; il faut seulement démontrer laquelle des deux est la langue primitive.

L'idée de M. Walckenaer, que la race malaise est celle qui a peuplé toute la Polynésie, ne me paraît pas exacte, je suis d'une opinion tout-à-fait opposée; j'expliquerai tout-à-l'heure sur quoi cela est fondé, car je crois au contraire que c'est de la Polynésie que sont venus les habitans qui ont donné leur langue à la Malaisie selon moi, ou Notasie selon M. Walckenaer. Je ne parlerai que de la langue; car dans la Polynésie et la Malaisie il y a des races si différentes qu'elles ne sont pas sorties d'une même source. Mais avant de suivre cette digression, je dois dire quelques mots sur les hommes à queue dont parlent MM. Walckenaer et Legentil. On prétend qu'ils sont originaires de l'île de Mindoro et de celle de Nicobar; mais je suis convaincu que ce sont les Espagnols seuls qui ont répandu ces idées; car dans toutes les possessions espagnoles où j'ai été, et partout où leur domination existe, j'ai trouvé des gens qui m'ont demandé si je n'avais pas vu des juifs à queue; souvent on ne me croyait pas lorsque je répondais négativement. Une anecdote dont j'ai été témoin peut trouver sa place ici.

Un jour à Valparaiso, me baignant avec quelques compatriotes et quelques Chiliens, un des premiers qui avait été blessé par un coup de feu au coccyx, avait à cet endroit un trou et une tache, restes de sa blessure. Un des Chiliens s'approcha de lui et lui demanda ce qu'il avait; je lui dis en le prenant un peu à l'écart : *hombre es el lugar onde tenia su eola quando era judio* » (c'est l'endroit, mon cher, où était placée sa queue lorsqu'il était juif.) « On la lui a donc arrachée? me dit-il. — Non pas arrachée; mais on la lui a extraite lorsqu'il s'est fait chrétien. » Cette plaisanterie faillit coûter cher à notre

ami, par le bavardage du Chilien qui avait raconté cette anecdote à tant de monde, que notre juif soi-disant se trouvant un dimanche à Quillota, petite ville de l'intérieur, distante de douze lieues de Valparaiso, un *guaso* en sortant de la messe dit à ses camarades : voilà le juif qui a perdu sa queue! A ces paroles, le nombre de curieux devint considérable: ils commençaient à entourer notre compatriote; quelques pierres lui avaient déjà été lancées, et le pauvre homme courait risque d'être lapidé... Heureusement, l'alcade de Quillota qui venait souvent à Valparaiso, et qui avait ri plusieurs fois avec nous de la crédulité de quelques-uns de ses compatriotes, harangua le peuple et lui fit voir l'absurdité de cette croyance, en leur disant que c'était une chose contre nature; que Dieu n'aurait pas dit qu'il avait fait l'homme à son image, s'il y avait réellement des hommes à queue. Beaucoup d'habitans de Quillota auraient pu en rencontrer à Valparaiso, où les naturels du Malabar ou du Bengale viennent à bord des navires de l'Inde. Ces hommes étant bien plus éloignés de leur religion que les Juifs, puisqu'ils étaient Mahométans et qu'ils avaient bien vu qu'aucun d'eux n'avait de queue.

Il restait encore quelques incrédules; mais comme le tumulte avait attiré tous les jeunes gens de Quillota et que tous connaissaient notre ami, ils parvinrent facilement à apaiser les gens de la campagne. Ainsi se termina cette histoire qui aurait pu devenir excessivement désagréable.

Me trouvant en 1828 aux îles de Jolo ou Soolo, Soulong (nom véritable de cet archipel), et causant avec le dato Benda Jala qui m'appelait son frère (soudara), et avec qui j'avais souvent de longues conversations sur les mœurs et sur les habitudes des habitans de ces ar-

chipels, je lui parlais des hommes à queue que l'on disait exister sur l'île de Mindoro; il me dit qu'il en avait entendu parler et qu'il savait qu'une race semblable vivait dans la partie N. E. de l'île de Bornéo, non loin des endroits où l'on allait chercher des nids d'oiseaux; que ces hommes étaient antropophages et extrêmement cruels; qu'ils engraissaient leurs prisonniers; quavant de les manger ils leur faisaient un trou au cou, y enfonçaient un bambou et suçaient le sang de leurs victimes comme les vampires. On les appelait Hirouns; et ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que les habitans des Philippines appellent aussi Hirouns la race à quene qu'ils disent exister sur l'île de Mindoro, et que cependant personne à ma connaissance n'en a vu, pas même les habitans de Mindoro, et quand le frère franciscain qui a écrit l'histoire où Legentil a puisé cette assertion parle de la contre-côte de Valère, il se trouve une faute dans le nom; ce n'est pas Valère, mais Galère, prenant le nom de la pointe de la Galère, où la marine coloniale des Philippines possède un établissement militaire. Eh bien! j'ai été à la Pointe-Galère, à la Cabecera de l'Alcaldia, ou capitale de la province; j'ai visité la côte E. et la contre-côte : on m'a parlé des hommes à queue, mais personne n'en avait vu, tandis que tout le monde connaissait les petits noirs, et moi-même j'en vis plusieurs sur cette île. Il existe une autre tradition d'après laquelle il y aurait sur cette même île de Mindoro une race d'hommes aussi blancs que les Européens; elle habiterait l'intérieur des montagnes, on dit qu'elle ne s'est jamais mêlée aux noirs, qu'elle ne les a jamais fréquentés, pas plus que les habitans soumis aux Espagnols. On les dit provenir de l'équipage d'un navire étranger qui fit naufrage dans un ouragan sur les côtes de cette

île et primitivement ils avaient été reçus dans un village de la côte; un alcade ayant voulu les forcer à changer de religion, ils s'étaient échappés dans les montagnes, n'étaient plus revenus à la côte; et ce n'était qu'après bien des années qu'on en avait vu errer la nuit quelquefois sur les plages. Quelques Indiens aussi s'étant internés dans les bois, en avaient trouvé, mais ils n'avaient jamais pu découvrir dans quelle partie de la montagne ils habitaient; car ces hommes blancs qui sont d'une haute stature, qui vont presque nus, et sont armés d'arcs et de flèches, ne permettaient jamais qu'on les suivît. Cette version-là est du moins vraisemblable et l'on pourrait y croire; mais je le répète, je n'ai pas trouvé un seul individu habitant l'île de Mindoro qui ait rencontré un homme à queue ou un homme de cette race blanche, et tout ce qu'ils m'en ont dit n'était que tradition.

M. Walckenaer, dans son *Monde maritime*, chap. xv, sect. II, page 697, dit: « Dans plusieurs îles on observe « encore les restes de la race des Nègres océaniens. Les « Feetgies qui sont les plus près des terres australiennes « où cette race forme la base de la population, en pa- « raissent entièrement peuplées. Dans les îles Carolines, « il y a des nègres esclaves; tant il est vrai que l'escla- « vage d'un bout du monde à l'autre paraît être la des- « tinée des hommes de cette couleur. » Je ne puis être de l'opinion de M. Walckenaer. Les Feetgiens et les Carolins ne sont pas plus de la race des noirs que l'on trouve aux Philippines, que de celle de Malabar, et les Feetgiens ne ressemblent pas plus aux Australiens que les Papous aux Malais. Les habitans des îles Feetgies sont, il est vrai, plus bruns que ceux des îles de la Société et des îles des Navigateurs; mais ils sont tous grands, forts, avec le caractère polynésien et non malien. Je le répète,

je n'admets pas que les peuples de la Polynésie soient venus de l'O. à l'E., mais bien de l'E. à l'O. Leurs cheveux ne sont ni crépus ni lisses, ni noirs ni blonds; cependant on y trouve des nuances différentes, les unes plus noires, les autres plus blondes. Ces cheveux sont ondulés et ressemblent à ceux de ce marchand d'orviétan que l'on a vu parcourir la France l'année dernière, faisant voir sa chevelure, acquise, disait-il, par son spécifique. J'en ai rapporté de cette dernière nuance en Europe. Les hommes auxquels les habitans de ces îles ressemblent davantage sont les chefs des îles Sandwich de l'hémisphère boréal, qui ne sont pas moins noirs, quoi qu'en dise M. Walckenaer, que le commun du peuple, parce qu'ils sont moins exposés au soleil. C'est tout-à-fait le contraire; et les personnes qui ont été comme moi sur les lieux ne me démentiront pas. Les chefs des îles Sandwich ne s'allient jamais qu'entre eux; aussi ont-ils conservé la couleur primitive qui est beaucoup plus foncée que celle des hommes du peuple qui se sont mêlés les uns aux autres et qui ont perdu ainsi une partie de la couleur conservée dans les familles des chefs. Les îles Feetgies ont été très peu visitées; leurs peuples sont plus sauvages et plus féroces que les autres habitans qui sont plus à l'E. qu'eux. Ce sont les innombrables bancs de coraux qui entourent cet archipel qui éloignent les navigateurs des îles Feetgies. Les pirogues, séparées de leurs îles par des coups de vent, ont été jetées successivement d'île en île; mais en arrivant à l'archipel des Feetgies, elles se sont perdues sur les récifs qui les environnent avant d'être à terre. Voilà ce qui a fait que les Feetgiens se sont beaucoup moins mêlés que les habitans des îles des Amis et des îles de la Société. J'ai aussi remarqué que les chefs des îles Sandwich avaient les

cheveux moins lisses que les hommes du peuple, et ressemblaient parfaitement aux cheveux des Feetgiens.

M. Legentil rapporte bien que les noirs des Philippines ont les cheveux laineux, ce que nie, comme je l'ai fait voir, M. Walckenaer, mais il ne parle pas de leur taille, que M. Walckenaer dit comme moi être petite. Je pense qu'en citant les passages de ces deux savans auteurs qui ont de l'analogie avec mes propres observations, je suis parvenu à persuader le lecteur de la vérité de ma relation première sur les habitans primitifs des îles Philippines, savoir, que cette race est toute de la Malaisie ou Notasie, mais nullement de la Polynésie. Cette circonstance vient à l'appui de ce que j'ai osé avancer relativement à tous les mots que l'on trouve mêlés à la langue malaisienne, ressemblant à celle polynésienne, et qui, selon moi, sont venus de l'Est. Je vais dire actuellement sur quoi reposent mes assertions.

Les vents entre les tropiques règnent toujours de l'est à l'ouest; ils sont nord-est entre le tropique du cancer et l'équateur, et sud-est entre celui du capricorne et l'équateur. Les courans suivent en général la direction des vents. Parmi quelques îles cependant, et à des saisons différentes pour chacune d'elles selon leur position, il y a des coups de vents d'ouest; mais ces ouragans, ou même ces vents d'ouest, ne sont qu'accidentels et règnent pendant bien peu de temps. C'est avec eux que les Polynésiens voyagent d'un groupe à un autre, quand ils n'en sont pas très éloignés; mais les vents d'est et les courans venant de cette partie règnent toute l'année. Il est donc bien plus naturel de présumer que des pirogues ont été entraînées naturellement par les vents dominans loin des îles d'où elles étaient parties, et qu'elles ont été jetées par ces mêmes vents, quand leurs

équipages, fatigués, n'ont plus eu la force de les conduire, sur des îles situées dans la direction de celles où ils n'avaient pas pu attérir. Voici un fait qui confirmera cette opinion : lorsque le grand navigateur Cook partit, lors de son second voyage en 1777, de la Nouvelle-Zélande pour aller à Otaïti, il ne se dirigea pas assez à l'est ; de sorte qu'arrivé dans la région des vents généraux de sud-est, il fut forcé de laisser arriver pour les îles de la Société. Il découvrit alors Mangia, et trouva sur cette île des habitans d'Otaïti, qui y avaient été jetés plusieurs années auparavant de la même manière. Lui-même n'avait pas pu aller à l'est. Ainsi, quand Cook avec un bon navire, et bien des marins l'ont éprouvé comme lui, n'a pas pu gagner contre le vent, comment est-il possible que des Indiens, avec de frêles embarcations, puissent le faire pendant long-temps?

Toupia, ce savant navigateur otaïtien, connaissait un grand nombre des îles de l'archipel Géorgien et même de celui des Marquises; mais il faut considérer la position de ces archipels par rapport à Otaïti; ils sont les uns et les autres dans des positions navigables, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas précisément Est. La plus grande difficulté pour Toupia était d'aller aux îles Marquises, et pour cela il attendait un changement de vent, qui arrive dans certaines saisons, comme je l'ai déjà dit. Les Carolins visitent de même à une aussi grande distance les îles Mariannes ; mais on n'a jamais entendu dire que des habitans, par exemple, de la Nouvelle Calédonie, aient été aux îles Feetgies, que ceux des îles Philippines aient été aux îles Mariannes, au lieu que M. Oudan de Virrely et moi-même nous avons trouvé sur la côte est de Mindanao des Carolins qui y avaient été jetés par les vents. Un Européen, il est vrai, ne résisterait pas

autant que ces Indiens, lorsque, entraînés loin de leurs îles par une bourrasque, ils restent plusieurs jours dans leurs pirogues avec peu ou presque rien pour se nourrir : la moitié d'une noix de coco leur suffit pour tout une journée. La grande habitude qu'ils ont de pêcher et de manger le poisson cru, fait qu'à la mer ils trouvent toujours de quoi vivre, car, dans leurs longs voyages, leurs seules provisions sont des cocos. Quelques-uns, vidés et remplis d'eau douce, servent à étancher leur soif lorsqu'ils ont bu l'eau des cocos frais. Ce n'est donc guère que la soif qui puisse les torturer en mer, et encore supportent-ils cette soif et l'ardeur du soleil infiniment mieux que les Européens.

Les raisons que je viens d'énoncer démontrent, je crois, suffisamment que dans la Polynésie du moins, les migrations n'ont pu se faire que de l'est à l'ouest : j'ai voulu prouver par les témoignages d'hommes savans, tels que Legentil et M. Walckenaer, que la relation que j'ai faite sur les noirs des Philippines comme habitans primitifs de ces îles, est la plus probable et peut-être la seule vraie. Cette digression m'a fait passer en revue ce qu'ils avaient dit sur eux et sur les peuples qui les environnent, et je me suis ainsi écarté du sujet principal, c'est-à-dire des noirs Philippiniens. Mais je crois que j'ai eu occasion de rectifier quelques erreurs qui se sont glissées dans le *Monde maritime* de M. Walckenaer; erreurs bien naturelles, car il faut avoir été sur les lieux et avoir sillonné comme moi ces mers en tous sens pour bien les connaître. Je rends certainement justice à M. Walckenaer pour la manière claire et précise avec laquelle il s'exprime dans son ouvrage; mais je le répète ici, le point de départ est faux, la migration a eu lieu de l'est, à moins que la terre n'eût subi

une révolution dans sa position relativement au soleil, et que le mouvement du ciel n'eût été différent de ce qu'il est maintenant; alors la direction des vents aurait pu être autre. Sans admettre cette hypothèse, il est néanmoins certain que la catastrophe universelle qui a si profondément ébranlé le globe a laissé d'anciennes traces dans la région polynésienne, et en voyant ces lieux, on peut conclure avec quelque raison que de violentes commotions ont séparé des continens et formé d'innombrables archipels. Il serait difficile d'admettre, par les raisons que j'ai données plus haut et par celles que je vais fournir encore, que les habitans de quelques-uns de ces archipels, très éloignés les uns des autres, et qui du reste ont la même origine, eussent été portés de l'un à l'autre par les vents ou par les courans. Toute cette race appartient à la même création, et il faut que ces populations aient été séparées les unes des autres par des déchiremens terrestres, ou enfin qu'un chaînon d'îles qui servait de communication ait disparu de la surface des mers.

Puisque je m'occupe des migrations, je placerai ici, sur cette matière, une observation qui mérite quelque intérêt. Volney dans ses *Ruines*, et Dupuis dans son *Origine des Cultes*, font naître toutes les religions, toutes les croyances religieuses ainsi que les cultes, du soleil. En réfléchissant à la solution que donnent ces deux auteurs à ces hautes questions, j'ai fixé naturellement mon attention sur les migrations des peuples, et j'ai remarqué que presque tous ont suivi le cours apparent de cet astre, c'est-à-dire qu'ils ont généralement marché de l'est à l'ouest.

En effet, parcourons l'histoire du monde; nous verrons d'abord les Phéniciens fonder des colonies en Grèce en Espagne et même en France; les Tartares faire irrup-

tion à l'ouest en se jetant sur la Corée, le Japon et la Chine, les Mongols ou Tibétiens descendre dans l'Indoustan et la Perse; les Arabes envahir toute la côte de Magreb, pénétrer dans la Turquie d'Europe, dans la Turquie d'Asie, et arriver jusqu'aux confins du monde alors connu.

Nous verrons ensuite les Goths, les Visigoths, les Vandales, descendant eux-mêmes d'une migration de Tartares, marcher vers l'ouest et subjuguer toute l'Europe.

Nous verrons enfin Christophe Colomb et Améric Vespuce chercher à l'ouest un nouveau monde où plus tard les Européens allèrent s'établir, et former de nombreux états dont l'un est devenu aujourd'hui une des premières puissances du globe.

Les peuples qui ont suivi une route opposée ont eu une destinée contraire; aucun d'eux n'est parvenu à former un établissement durable dans les pays qu'il a envahis. Alexandre fit bien la conquête de l'Inde, mais cette domination ne fut d'aucune durée. Les croisés ne purent tenir à la Terre-Sainte, et, successivement, ne firent que paraître et disparaître; ils n'y laissèrent aucun germe d'une population européenne.

Cette tendance des migrations vers l'ouest une fois constatée et reconnue, il serait curieux d'en rechercher la cause : des éclaircissemens de cet ordre jetteraient sans doute une vive lumière sur l'origine des races, et corrigeraient certainement bien des erreurs qui se sont glissées sur ce sujet.

Mais je laisse à d'autres plus savans que moi le soin d'approfondir ces questions; je me suis borné à une simple observation, sans oser nourrir la pensée d'arriver à une solution qui ne peut appartenir qu'aux esprits habitués aux investigations de cet ordre.

Plusieurs savans, tels que MM. de Humboldt, Malte-

Brun, Paravey, etc., disent que les Américains descendent des Mogols; l'assertion contraire est tout aussi probable; car pourquoi les Mogols ne descendraient-ils pas des Américains ? Les opinions sont du reste partagées à cet égard. Je n'entends point dire par cette opinion que tous les peuples doivent avoir une seule et même origine, puisque j'admets moi-même des origines bien distinctes; je veux seulement établir que les migrations des peuples se sont faites dans la marche apparente du soleil de l'E. à l'O., et que les populations qui ont perdu leur origine ou partie de leur origine, le doivent au mélange avec les autres peuples qui sont venus successivement habiter avec eux.

Dans la Polynésie et dans la Malaisie, il y a des races bien distinctes dont les caractères originaires se sont conservés. La race polynésienne proprement dite habite les îles des Amis, les îles Marquises et celles de l'archipel Géorgien; les îles Sandwich, celles des Navigateurs, celles de la Société, les îles Feetgies et la Nouvelle-Zélande.

La race des Carolins habite les îles de Kingsmilles, la chaîne des Radack, celle de Ralic, les Carolines et les Mariannes. Les îles de la Nouvelle-Irlande, de la Nouvelle-Bretagne, de l'Amirauté, de la Louisiane, des Hébrides, de la nouvelle Calédonie, sont peuplées d'un mélange de Carolins, de Papous et de Polynésiens, ressemblant plus ou moins à l'une de ces trois races, selon que ces îles sont plus ou moins rapprochées des lieux où les races primitives sont, pour ainsi dire, intactes. Les habitans des Hébrides et de la Nouvelle-Calédonie ressemblent beaucoup aux Feetgiens, au physique et au moral. Ceux de l'archipel Salomon ressemblent à ceux des Hébrides, mais cependant commencent à prendre le caractère des Papous et des Carolins.

Avant d'aller un peu plus à l'E., je vais parler des divers groupes que je viens de citer, et de l'analogie qu'il y a entre eux. Commençant par les Marquises, je dirai plus bas que les habitans qui ont été peu visités en général et peu mélangés, ont conservé plus ou moins de férocité dans les mœurs. Le Nowkaïvien ou l'habitant des Marquises est grand, bien fait; il a de beaux yeux, une bouche assez belle, mais le nez un peu épaté; il a peu d'analogie avec le Péruvien, qui habite sous la même latitude, mais ressemble beaucoup au Chilien et à l'habitant des plaines de Buénos-Ayres; c'est la race la plus belle et la plus blanche de la Polynésie. On trouve dans le voyage du *Solide*, publié par M. Marchand en 1781, une description raisonnée de ces peuples pour la comparaison de leurs langues avec celles des îles des Amis et des îles Sandwich; on y assigne à ces peuples une seule et même origine. Dans les îles des Amis, qui forment un archipel beaucoup plus considérable que celui des Marquises, les populations ont eu à subir un mélange de tous les instans. Des guerres ont, à la vérité, bien souvent divisé ces îles; mais la nécessité des relations a adouci les mœurs, et l'industrie propre à ce climat y était, lors de la découverte, plus avancée que chez les Nowkaïviens, dont ils ont du reste les habitudes et auxquels ils ressemblent, moins la férocité, qui cependant a été en partie détruite par la civilisation; leurs langues ont les mêmes racines.

Les habitans des îles des Amis ressemblent parfaitement à ceux des îles de la Société. Le même physique, le même moral, les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, la même douceur de caractère, sont le résultat des liaisons qui existent entre eux. Dans les îles des Navigateurs on trouve encore les mêmes peuples, un peu

moins sociables peut-être, par la raison qu'ils sont moins visités; les Feetgiens ont conservé plus de férocité, mais c'est toujours la même race, avec la différence cependant qu'elle est plus brune que celle des autres îles de cet hémisphère, mais non noire et de la race des nègres malaisiens, comme le dit M. Walckenaer; ils ressemblent parfaitement aux chefs des îles Sandwich.

Nous voici arrivés à la plus grande difficulté, qui consiste à savoir comment les îles Sandwich et les îles Feetgies et comment les Feetgiens et les Sandwichiens peuvent être les mêmes peuples, situés, sans communication, si loin les uns des autres, ont été peuplées ou séparées avec leurs populations des archipels australiens de la Polynésie; car les Sandwich se trouvent situées à 30° au N. N.-O. des îles Marquises, 35° à 40° au N. N.-E. des îles Feetgies, et 35°, à-peu-près, du N. N.-E. au N.-N. O. de cette lisière d'îles appelées îles des Amis et îles Géorgiennes. Les vents de N.-E. auraient pu pousser les habitans des Sandwich jusqu'à l'équateur, mais arrivés là, les vents de S.-E. n'auraient pu les porter que sur les Hébrides ou à la Nouvelle-Calédonie, et encore pour cela il aurait fallu traverser dans de frêles pirogues un espace de 40 à 50°; c'est-à-dire 800 ou 1,000 lieues. Avec des vents de S.-E., quelques-uns de ces habitans auraient pu être jetés des îles Marquises jusqu'à l'équateur, par le méridien des îles Sandwich; mais de là, où aller avec des vents de N.-E.? Point d'îles habitées à l'O. des Sandwich, qui auraient pu les recevoir: il faut donc qu'une chaîne d'îles, située sous le méridien de 160° ait existé autrefois, ou que les îles Sandwich aient fait partie d'un continent, que de grandes commotions terrestres aient morcelé. Si des terres ont disparu, d'autres terres naissent et croissent pour ainsi dire tous les jours. M. Moerenhout

rapporte à ce sujet des choses très curieuses : des bancs à peine connus et visibles, dit-il, se sont successivement couverts de sables, et peu d'années après, on y a vu des cocotiers et des arbustes de différentes espèces. Toutes ces nouvelles îles se sont toutes formées dans la direction des vents et des courans ; leurs ancrages, quand elles en ont, sont toujours situés sous le vent, et la partie du vent, au contraire, est toujours accore. La raison en est simple : les vents et les courans régnant presque toute l'année du même côté, ne donnent pas la liberté aux sables de s'amonceler sur ces roches de polypes, et ne leur laissent pas autant de facilité pour travailler que lorsqu'ils sont sous le vent de la masse principale. Car on ne peut le nier, les coraux qui forment ces îles ont une vie, et ils croissent tous les jours. Retirez-les de l'eau, qui est leur élément, ils deviennent ternes et périssent comme une plante qu'on aurait déracinée. Je reviens à mon sujet et je dis que rien n'explique comment les Sandwich ont été peuplées; quant à moi, je ne puis les faire descendre que des Mexicains, qui ont beaucoup d'analogie avec les Chiliens, mais ressemblant moins à ces premiers que les Nowkaïviens ne ressemblent à ces derniers. L'habitant des îles Sandwich est plus brun; il a les cheveux plus onduleux que l'Américain; l'habitant des Marquises ou de Nowkaïva est plus blanc et a les cheveux presque lisses, comme l'Américain qui habite les latitudes tempérées : c'est là ce qui me paraît le plus probable sur la descendance des habitans des îles Sandwich, car la race à laquelle ils ressemblent davantage est celle que l'on trouve dans les îles Feetgies. Je ne parle, comme je l'ai déjà dit, que des chefs des îles Sandwich, que je crois être de la race la plus ancienne; car si je parlais du peuple en

général, je trouverais une analogie plus complète avec les habitans de Nowkaïva et même avec ceux d'Amérique. Une autre observation démontre l'existence d'un continent polynésien : les habitans de la Nouvelle-Zélande, située entre les 30me et 50me O. de lat. S., sont de la même race que les habitans des Marquises, des îles Sandwich et des îles intérieures à ce triangle; et en examinant bien la configuration des grandes parties terrestres, comme celles de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Australie, ou Nouvelle-Hollande, on est tenté de croire que la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Calédonie, les îles Feetgies, les îles Sandwich, les Marquises, l'archipel Géorgien et les îles intermédiaires, ont formé autrefois un continent. Cependant comme ceci ne peut être qu'une conjecture, je laisserai la solution de ce problème aux hommes plus savans et plus versés dans les sciences que moi. Je reprends mon cours vers l'O., et je décrirai divers races et peuples dont j'ai parlé. Les Carolins sont un peuple différent du Polynésien ; celui-là ressemble davantage aux Mogols ou à l'habitant primitif de l'Amérique dans la zone torride, non pas aux Incas qui étaient doux, mais au caractère général des autres Indiens, sauvages avant la conquête, et qui le sont encore; car il est difficile de civiliser les Indiens américains qui bordent le Brésil, la Guyane, et qui vivent dans le pays des Amazones.

Le Carolin est en général d'un caractère peu sociable, doux quelquefois en apparence, mais généralement traître. Il y a cependant quelques exceptions ; M. Freycinet, dans son voyage autour du monde, a trouvé dans les îles Carolines situées à l'Est du méridien des îles Mariannes, des peuples très doux et très hospitaliers. Mais j'ai connu bien des navires des Philippines qui sont allés dans ces îles et qui ne sont plus revenus. A ma

connaissance, cinq expéditions (sans compter celle du capitaine Morel aux îles Massacres) ont été plus malheureuses que la sienne. Le plus grand nombre de ces îles est habité, comme je l'ai déjà dit, par des peuples traîtres. Il a la taille moyenne, la bouche très grande, le front plat, le nez très épaté. Il ne se tatoue pas avec grâce comme le Polynésien, mais il se perce les oreilles et les fait descendre tellement bas, qu'il peut y attacher son poignard. Ses armes sont dangereuses comme son caractère, car il n'y a que lui qui les garnisse de dents de requins. Le Polynésien se sert de lances, de massues, rarement d'arcs et de flèches; le Carolin, au contraire, fait usage de ces dernières; et il munit ses flèches d'os de poisson et souvent de poison. Il a de grandes flamberges et des poignards garnis, comme je viens de le dire, de dents de requins. Les blessures occasionées par ces armes sont affreuses, et presque toujours incurables. Le Carolin a moins d'industrie que le Polynésien, et généralement ses pirogues sont moins bien construites, moins finies, moins polies; ses étoffes moins bien faites, et souvent même ne sait-il pas les fabriquer; ses maisons sont moins commodes, moins élégantes; enfin il n'a pas ce luxe qui paraît nécessaire à la vie du Polynésien, soit qu'il habite la Nouvelle-Zélande, soit qu'il habite les îles Sandwich ou les Marquises. Les femmes, dans la Polynésie, sont toutes petites comparativement aux hommes qui ont une belle stature; mais elles sont attrayantes, gracieuses et engageantes; elles sont généralement propres, ont peu de maladies cutanées, au lieu que dans les Carolines, les femmes quoique moins petites proportionnellement, n'ont ici ni grâce, ni agrément. Ces hommes qui les offrent souvent, les font arriver comme des bêtes que l'on conduit au marché. Elles sont souvent cou-

vertes, ainsi que les hommes, d'une espèce de lèpre ou de dartre farineuse, et n'ont par conséquent ni la propreté ni la coquetterie des Polynésiennes. Le Polynésien monte à bord d'un navire étranger sans cérémonie, sans crainte, avec plaisir; il demande même souvent à ce qu'on l'emmène loin de son pays; il aime les colifichets, les parures et ce qui flatte son goût, il ressemble en cela à un grand enfant qui a besoin de se distraire et de s'amuser. Le Caroliu, au contraire, n'arrive auprès d'un navire qu'avec défiance, ne monte à bord qu'avec crainte, et se jetterait à l'eau s'il pensait qu'on pût le garder : dans les trafics, il prend le fer, les objets utiles de préférence aux joujoux qui amusent le Polynésien. Voilà donc deux peuples bien distincts, tant par leur physique, leur civilisation, que par leurs habitudes et leurs goûts. Certainement parmi cette quantités d'îles que j'ai désignées sous le nom générique de Carolines, plusieurs d'entre elles sont habitées par des hommes bons, affables, de mœurs douces et parfois industrieux. Il en est de même au Pérou où deux caractères bien distincts divisent les habitans en deux espèces sorties d'une même origine. Parties des Carolines peuvent bien avoir été peuplées par des Polynésiens, ou qui se sont mélangées en assez grand nombre avec leurs habitans pour leur donner leur caractère et leurs coutumes; mais ces mœurs et habitudes n'appartiennent pas à la généralité de ces îles.

Je crois donc avoir assez démontré que la Polynésie proprement dite n'a point été peuplée de noirs à cheveux crépus, mais bien de deux races distinctes dont je viens de décrire le physique, le caractère et les goûts; mais ces races peuvent très bien provenir des Américains, car ce sont les peuples avec lesquels elles ont le plus d'analogie.

Les îles de Papoua ou la Nouvelle-Guinée sont peuplées d'un peuple noir à cheveux crépus, à tête forte, à corps grêle, mais d'une taille plus élevée que ceux qui habitent les Philippines et l'intérieur des îles de Timor, etc. Ceux-là peuvent bien être et appartenir à la même race, car la différence qui existe entre eux n'est pas assez grande pour pouvoir prouver le contraire. Quant à l'Australie et à la Nouvelle-Hollande, les peuples qui habitent ces pays sont, je le pense, aussi différens des autres noirs de la Nouvelle-Guinée ou des autres îles de la Malaisie que les arbres, les plantes, les quadrupèdes, les oiseaux et les poissons qu'on y trouve sont différens de ceux des autres contrées du monde. Si les Australiens ne sont pas une race à part, comme tout l'annonce, au moins est-ce une race mélangée de Papous dégénérés; car ces deux peuples ne sont séparés que par un détroit de peu d'étendue et parsemé d'îles. Ces populations se composent, selon moi, des noirs primitifs, et les grandes commotions qui ont pu bouleverser cette partie du monde et en faire d'innombrables îles, n'ont pu entièrement détruire les peuples primitifs. Il est aussi à remarquer que la race nègre existe sur toutes les grandes terres, telles que l'Australie, la Nouvelle-Guinée, Borneo et les Philippines. J'appuierai encore ici mon récit de ce que dit M. Péron, tom. IV, chap. XXXII, p. 3. « Cinq classes d'habitans se partagent l'île de « *Timor:* 1° les indigènes proprement dits, qui demeu- « rent dans les parties les plus reculées, au milieu des mon- « tagnes, et qui, à ce qu'on assure, car nous n'avons point « eu occasion de l'observer, ont les cheveux crépus.»

Tome IV, chapitre XXXVII, page 243. — Résultats généraux « 1° de la différence absolue des deux races « d'hommes qui peuplent la Nouvelle-Hollande et la

« terre de Diémen, de la différence aussi des principaux « animaux qui vivent sur l'une et sur l'autre de ces ter- « res, ainsi que de la non-existence du chien sur la der- « nière, j'ai cru devoir conjecturer que la séparation de « ces régions remonte à une époque beaucoup plus an- « cienne qu'on pourrait le soupçonner d'abord, en « n'ayant égard qu'à leur proximité.

« 2° L'exclusion de tous rapports entre les peu- « ples de la terre de Diémen et ceux de la Nouvelle-Hol- « lande; la couleur plus foncée des Diémois, leurs che- « veux courts, laineux et crépus, dans un pays beaucoup « plus froid que la Nouvelle-Hollande, m'ont paru de « nouvelles preuves de l'imperfection de nos systèmes « sur les communications des peuples, leurs transmi- « grations et l'influence des climats sur l'homme. »

Ainsi, l'on voit que les Diémois, qui ne se sont point mêlés avec les autres peuples, ont conservé leur caractère primitif sans altération, au lieu que les Nouveaux-Hollandais qui ont dû naturellement recevoir quelques migrations partielles des innombrables îles qui avoisinent la partie au nord de ce grand continent, ont subi des modifications qui les ont éloignés de leur origine primitive.

Quant à Borneo, je n'y ai point vu d'habitans noirs, quoique j'aie touché sur deux points de ses côtes. Mais étant à Mancassar, j'ai entendu dire par des hommes dignes de confiance qu'il existait dans l'intérieur de cette île immense des noirs qui vivaient dans les montagnes. Ce pays serait infiniment curieux à connaître; aucun voyageur ne l'a encore traversé. La haine que les Bougis qui habitent les côtes ont pour les Européens, et qui est produite par la jalousie de les voir venir établir un commerce avec les peuples de l'intérieur, qui leur feraient concurrence, a été un plus grand ob-

stacle pour les voyageurs qui ont voulu parcourir le pays, que la férocité des peuples qui en habitent l'intérieur. Je parle, du reste, dans un autre chapitre de mes voyages plus au long de cette île: c'est à l'occasion des malheurs arrivés à M. Walton, négociant anglais que j'ai vu à Mancassar chez le gouverneur général, et qui était resté quatorze mois prisonnier dans l'intérieur et sur les côtes de Bornéo.

Tous les habitans des innombrables îles qui composent la Malaisie se ressemblent et ont une très grande analogie avec les habitans du grand continent indien, qui les borne dans le nord. L'inspection d'une carte fait voir que les Chinois, les Cochinchinois et les Siamois ont pu descendre successivement par la presqu'île Malaise pour se répandre sur les côtes de Sumatra (car à l'intérieur de cette grande île on trouve aussi des noirs), de là sur Java, et progressivement sur les côtes de toutes les îles malaisiennes. On m'objectera peut-être que cette migration, contrairement à mon système, va vers l'E. au lieu d'aller de l'E. à l'O. Il me sera facile de répondre à cette objection et de prouver que l'idée que je viens d'émettre ne détruit en rien mon système. Ces migrations commencent de l'E. à l'O., et si elles se terminent cependant à l'E. Dans la Malaisie, elles ont été produites par la force même de cette idée; ainsi, on ne croit pas certainement que ce soit purement au soleil ou au mouvement de la terre, auxquels je veuille attribuer cette tendance des migrations des peuples à l'O., mais bien aux saisons, aux vents, aux climats, qui sont produits par cet astre. Dans la Polynésie, entre les tropiques, comme je l'ai fait voir, les vents et les courans portent toujours à l'O. J'ai vu moi-même des pirogues entraînées par ces causes, et j'en ai trouvé plus d'une fois sur des îles. Je citerai par exemple l'île de Gnaham, où des

pins très grands, avec partie de leurs racines et de leurs branches, sont venus attérir; certainement ils n'ont pu venir que de la côte N.-O. d'Amérique, puisqu'il n'y en a pas dans les autres contrées environnantes. Ils ont donc parcouru ainsi dans une direction du N.-E. au S.-O., direction naturelle des vents et courans de l'hémisphère nord 90 à 95°, ou de 18 à 1,900 lieues; ainsi, dans la Malaisie les migrations ont pu se faire dans tous les sens possibles et dans toutes les directions du compas; car les îles sont presque toutes à la vue les unes des autres, et les vents ne sont pas des vents constans d'un même côté, mais des vents de mousson, tantôt E., tantôt O., tantôt N., tantôt S. Les habitans de ces îles immenses ont donc pu avec facilité aller de l'une à l'autre, et s'entremêler ainsi. Comme le Malais a l'esprit entreprenant, voyageur et trafiquant, il a toujours habité les côtes des pays où il s'est établi, et a repoussé à l'intérieur les habitans primitifs. Cela est arrivé aux Philippines comme à Bornéo, et l'on sait qu'il n'y a effectivement que ces mêmes Malais ou Bougis habitans des côtes, qui soient mahométans, croyance appropriée au climat de ces pays, et qui leur a été importée de l'Inde. Quant aux peuples de l'intérieur de ces îles, ils sont pour la plupart idolâtres. Il me semble qu'il n'est pas possible, par la force même des choses, que les Malais aient pu dépasser à l'E. les Philippines : peut-être le pourront-ils par la suite par la Nouvelle-Guinée; car déjà on commence à rencontrer quelques praos, bougis, trafiquant sur la côte N. de cette grande terre. Ils pourraient donc y arriver par la suite, ainsi que dans les îles environnantes; mais de là les distances sont trop grandes, et les vents sont généralement contraires, du moment qu'il s'agit de dépasser l'archipel Salomon;

tandis qu'on peut pénétrer jusqu'à ces îles quand la mousson est N. E. au N. de l'équateur; elle est alors S.-O. et O. au S.; et elle continue jusqu'à la Nouvelle-Irlande et à l'archipel Salomon; elle est par conséquent favorable pour les voyageurs à l'E; ainsi avec ces vents, dans cette saison, ils peuvent au moyen de leurs praos qui sont déjà d'une certaine dimension, venir jusqu'à ces archipels; mais pour de là aller plus à l'E., il faudrait remonter par une latitude élevée de plus de 30° chercher des vents variables. Comme dans les hautes latitudes les tempêtes sont fréquentes, leurs embarcations, quoique beaucoup plus grandes maintenant qu'elles n'ont jamais été, ne supporteraient pas une mer forte. La Nouvelle-Zélande est ensuite placée de manière à contrarier la navigation par sa position; il faudrait la doubler par le nord et monter ensuite par une latitude de 35 à 40°, chose presque impossible avec de frêles embarcations. Elles ne peuvent leur servir qu'entre les îles où la mer est presque toujours unie et le temps assez beau, quand les moussons, avec lesquelles ils font leurs voyages, sont bien établies. Je ne pousserai pas plus loin cette digression, mais j'établirai seulement ici bien distinctement les races du *Monde maritime* de M. Walckenaer. En commençant par l'E., je placerai premièrement les Polynésiens proprement dits, qui dans le nord habitent les îles Sandwich, dans le S. les Marquises, les Georgiennes, celles des archipels de la Société, Dangereux, des Amis, des Navigateurs, des Feetgies, de la Nouvelle-Zélande, de la Nouvelle-Calédonie, des Hébrides. Secondement, les Carolins au centre, habitant les îles Kingsmilles; toutes les petites îles environnantes, comme Depeyster, Scarboro et autres, celles de

Radack, celles de Ralick, les Carolines proprement dites, et les îles Mariannes ou Ladrones.

Troisièmement. La race des noirs de la Malaisie qui habitent la Nouvelle-Guinée et l'intérieur de Timor, Flores, Cumbawa, Bornéo, les Philippines et autres îles.

Quatrièmement. Les Malais proprement dits habitent en général toutes les côtes de la Malaisie, depuis la côte O. de Sumatra jusqu'à la côte E. des Philippines. Après cela une infinité d'archipels, tels que ceux de Salomon, de la Louisiade, de la Nouvelle-Bretagne et de la Nouvelle-Irlande, qui sont peuplés de races mélangées.

Enfin viennent les habitans de l'Australie, la cinquième partie du monde, qui forment pour moi une race à part, mais sur laquelle je n'ai pas assez de données pour la séparer entièrement de la race noire primitive de la Malaisie; cependant elle en diffère beaucoup, et je suis porté à croire que l'Australie est un continent entièrement distinct, rien ne ressemblant dans ce pays à ce que l'on trouve dans les autres contrées situées même à de petites distances de ce continent. Une commotion terrestre, sans aucun doute, en a séparé la terre de Van-Diémen, qui, par le peu d'industrie de sa propre race, est restée isolée depuis sa découverte par Tasman tandis que les habitans de la Nouvelle-Hollande ont pu recevoir des mélanges de la Malaisie, des Papouas, des îles Salomon, de la Louisiade, de la Nouvelle-Calédonie et des Nouvelles-Hébrides.

J'entre maintenant dans quelques détails relativement à l'origine des races américaines. Voici comment s'exprime M. de Humboldt, dans son ouvrage : *Vues des Cordillières*, sur l'origine des races américaines :

(Introduction, p. 21). « Les nations de l'Amérique, « à l'exception de celles qui avoisinent le cercle polaire,

« forment une seule race caractérisée par la conformation « du crâne, par la couleur de la peau, par l'extrême ra- « reté de la barbe et par des cheveux plats et lisses. La « race américaine a des rapports très sensibles avec celle « des peuples Mongols, qui renferme les descendans « des Hiong-Nu, connus jadis sous le nom de Huns, les « Kalkas, les Kalmucks et les Burattes. Des observations « récentes ont même prouvé que non-seulement les ha- « bitans d'Unalaska, mais aussi plusieurs peuplades de « l'Amérique méridionale, indiquent par des caractères « ostéologiques de la tête, *un passage de la race améri- « caine à la race mongole.* Lorsqu'on aura mieux étudié « les hommes bruns de l'Afrique et cet essaim de peuples « qui habitent l'intérieur et le nord-est de l'Asie, et que « des voyageurs systématiques désignent vaguement sous « le nom de Tartares et de Tschondes, les races cauca- « sienne, mongole, américaine, malaie et nègre paraî- « tront moins isolées, et l'on reconnaîtra dans cette « grande famille du genre humain un seul type orga- « nique modifié par des circonstances qui nous reste- « ront peut-être à jamais inconnues. »

(Introduction, p. 27) : Dans 83 langues américaines, « examinées par MM. Barton et Vater, on a reconnu en- « viron 170 mots dont les racines semblent être les « mêmes, et il est facile de se convaincre que cette ana- « logie n'est pas accidentelle, qu'elle ne repose pas seu- « lement sur l'harmonie imitative ou sur cette égalité de « conformation dans les organes qui rend presque iden- « tiques les premiers sons articulés par les enfans. Sur « 170 mots qui ont des rapports entre eux, il y en a trois « cinquièmes qui rappellent le mantchoue, le tunguste, « le mongole et le samojède, et deux cinquièmes qui « rappellent les langues celtique et tschonde, le basque,

« le copthe et le congo. Ces mots ont été trouvés en « comparant la totalité des langues américaines avec la « totalité des langues de l'ancien Monde, car nous ne « connaissons jusqu'ici aucun idiome de l'Amérique qui, « plus que les autres, semble se lier à un des groupes « nombreux de langues asiatiques, africaines ou euro- « péennes. »

(Tome II, p. 225) : « La forme de gouvernement que « Bochica donna aux habitans de Bogota est très remar- « quable par l'analogie qu'elle présente avec les gouver- « nemens du Japon et du Tibet. »

« Plus loin, dit le savant voyageur, nous retrouvons « chez les Chinois, et ce fait est très important, un cycle « de dix ans auxquels les Mantchoux donnent le nom de « dix couleurs. »

Dans tout ce chapitre, M. de Humboldt parle longuement des signes du zodiaque dont se servaient les Américains, de leurs cycles et de la ressemblance qu'il trouve entre eux et les Mantchoux tartares et chinois.

Enfin il finit en disant : « Cette matière, qui n'est pas « sans intérêt pour l'histoire des migrations des peuples, « ne pourra être éclaircie que lorsqu'on aura comparé « un plus grand nombre des monumens américains. »

M. de Paravey, dans un mémoire extrait du n° 56 des Annales de Philosophie chrétienne, s'étend longuement sur les travaux de MM. Siebold et de Humboldt, et fait descendre les Muyscas des Japonais ; il réfute MM. Klaproth, Saint-Martin et Eyriès, parle de traces de colonies sabéennes, phéniciennes, arabes, égyptiennes, dans le Fo kien, chez les Japonais, les Basques et les Myscas ; enfin il trouve des analogies positives entre les noms de nombre, de jours, de dignités civiles et sacrées, les noms des lieux, les formes et les termes astronomiques

chez ces divers peuples. Il donne le tableau des mots japonais retrouvés dans le pays de Bogota, chez les Myscas, ainsi que quelques idées sur la manière dont l'Amérique a pu recevoir sa civilisation du centre de l'Asie et par l'ouest, et fait mention des variétés qu'offrent les races d'hommes que l'on y trouve. Il s'appuie en outre sur l'autorité de MM. de Humboldt et Malte-Brun, en empruntant à ce dernier un passage de son excellent précis (tome v, p. 212) sur la marche des tribus asiatiques de race mongole au nord de la Perse vers l'Amérique, marche admise aussi par M. de Humboldt.

Enfin M. Paravey finit son mémoire en disant que la liste des mots identiques à Bogota et au Japon et le tableau des hiéroglyphes qu'il joint à sa dissertation, achèvent de compléter la démonstration des identités d'origine de ces deux peuples séparés par d'immenses distances, et que rapproche cependant leur conformation physique. « L'un et l'autre, dit-il, ont reçu des colonies « arabes ou phéniciennes, qui sont venues leur apporter « la civilisation; mais ces colonies étaient peu nombreu- « ses, et leur sang pur et noble s'est fondu dans le sang « grossier de la race tartare et mongole, qui formait le « fond primitif des deux nations ». Plus loin il ajoute « qu'aux temps reculés de Salomon déjà, les flottes d'O- « phir et de Tharsis pénétraient dans la mer de Par- « vaïm ou de l'Orient extrême, car Purva, Péruva, est « en sanscrit le nom de la plage orientale. De là les noms « de Péru et de Para avec telle ou telle autre terminai- « son, nom si fréquent dans les anciens noms de pays à « l'est de l'Inde et dans les contrées américaines ». Voyez, dit-il, les noms de Paragoa ou Palawan, une des îles Philippines, et de Paraguay, fleuve célèbre du Pérou (1);

(1) Le Paraguay ne traverse pas le Pérou

de Puracé, volcan de la Colombie; de Péroté et Perote dans le Mexique; de Para affluent de l'Amazone, et de Purus, autre affluent de Pernasu; de Paracatu; de Parana, embouchure de l'Amazone; de Paramaribo en Guyane, et de l'isthme de Panama pour Parama, et une foule d'autres.

Vouloir comparer ces antiques colonies américaines directement aux peuples d'Arabie ou de Chaldée, ou mieux encore aux Européens, si modernes en tout, c'était s'exposer, dit le mémoire de M. Paravey, à mille erreurs : il fallait une étude approfondie de la Chine et du Japon, étude, dit-il, qui a manqué à M. de Humboldt, et qui, suivie par M. Siebold et par lui, ne peut que nous promettre les résultats les plus positifs et les plus nouveaux.

Je ne réfuterai point M. de Humboldt, car il ne dit rien de positif; il insiste seulement sur la grande analogie qui se trouve entre les Mongols et autres peuples du centre de l'Asie et ceux de l'Amérique. Comme lui, j'ai trouvé que les Américains formaient tous une même famille modifiée par le climat des lieux qu'ils habitent. Cependant quatre variétés dans cette espèce sont bien distinctes : 1° les peuples qui habitent dans le nord à Unalaska et à la côte nord-ouest, ressemblent à ceux de la Terre-de-Feu; 2° le Mexicain, l'Américain des plaines du nord, le Chilien et l'Indien des Pampas du sud, forment la seconde espèce; 3° le Péruvien proprement dit de Cusco à Quito et des pays environnans forme la troisième; 4° enfin, tous les Indiens nomades et sauvages, comme les diverses tribus que l'on trouve dans les Florides dans la Louisiane, dans le Yucatan, dans la république de Guatemala, sur les bords du Darien et de l'Orenoco, dans le Choco, dans les

Guyanes, sur les bords du Maragnon dans l'Amazonie, à l'intérieur du Brésil et sur les confins du Paraguay, composent la quatrième espèce. Toutes ces tribus se ressemblent par leurs mœurs sauvages, qui n'ont pu encore se plier à la civilisation européenne. Les mêmes coutumes les régissent, et une chose bien digne de remarque, c'est qu'une d'elles qui habite sur les confins des provinces brésiliennes des mines, porte le même ornement à la lèvre inférieure que les peuples du pays des Pelleteries à la côte nord-ouest de l'Amérique, si bien décrits par Cook et Vancouver.

Je conçois que les peuples du centre de l'Amérique ont pu descendre du nord et peupler progressivement ce grand continent; car quand j'ai dit que les peuples, dans leurs migrations, suivaient le cours apparent du soleil de l'est à l'ouest, on comprend que les saisons et les vents qui doivent leur origine à cet astre entraient pour beaucoup dans mon idée. Ainsi, si les peuples ont presque toujours marché à l'occident, ils ont débordé aussi généralement du nord au sud. L'hémisphère sud, quoique éloigné du soleil comme le nôtre, ne peut entrer ici en comparaison avec lui, puisqu'il est presque entièrement occupé par les mers, et que le peu de terres qui s'y trouvent ne sont peuplées que par quelques hordes barbares et peu susceptibles de grandes entreprises. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est beaucoup plus facile de croire que les habitans de l'Amérique aient été portés par les vents et les courans dans l'Océanie, et aient peuplé ou du moins aient mélangé les races qui s'y trouvaient déjà, que de vouloir contre vents et marées (expression, je crois, que l'on peut admettre ici) que les peuples de ces îles innombrables soient venus de la Malaisie.

Certainement les recherches de M. de Humboldt sont trop savantes pour que je veuille nier l'analogie des peuples américains avec les Mongols ; mais quand M. Paravey dit qu'au temps de Salomon déjà les flottes d'Ophir et de Tharsis pénétraient dans la mer Parvaïm et de l'Orient extrême, il aurait fallu, pour que ces flottes eussent pu parvenir de l'Inde, de la Chine ou du Japon à la côte de l'Amérique, qu'elles eussent traversé au moins 105° de longitude par le parallèle de 35 à 40° de latitude nord, car, par l'hémisphère sud, la distance eût été beaucoup plus grande, et l'on sait que les vaisseaux des anciens n'étaient pas construits pour d'aussi longs voyages, d'un seul trajet ou en faisant des echelles dans des mers aussi fortes et dans un hémisphère toujours troublé par les tempêtes; et je le répète encore, si on veut leur faire suivre un parallèle moins élevé entre les tropiques, la chose est matériellement impossible, j'en appelle à tous les marins du monde. Ainsi l'analogie des mots de lieux que M. Paravey trouve entre l'Inde et l'Amérique, et ce dans les contrées situées entre les tropiques, ne prouve pas que les peuples qui les ont donnés aux autres aient été ceux vivant à l'ouest, mais au contraire ceux vivant à l'est ; et quand il dit que le mot de Purva ou Péruva signifie plage orientale en sanskrit, je croirais que le sanscrit a pris ce mot du peuple qui habitait la plage orientale appelée Péru, et non que le peuple de cette plage orientale appelât son pays Péru d'un mot appartenant à la langue d'un peuple situé à l'ouest de lui, et qui ne pouvait en aucune façon venir le lui donner. Il est bien plus naturel de croire, et de finir par désigner une idée par le nom du pays qui nous la donne; mais pour qu'elle naisse, il faut qu'elle vous soit importée; alors chacun l'admet; au lieu qu'en la cherchant ailleurs, il n'y a que

les hommes qui s'occupent de science et de découvertes qui peuvent la connaître : ce mot devient alors scientifique, et ne se répand pas dans la nation.

J'ai conçu toutes ces idées sur les lieux; je donne mes impressions de voyageur. J'ai examiné avec soin les pays que j'ai parcourus, et je viens offrir à mes concitoyens ces réflexions, fruits de mes voyages. Les hommes qui s'occupent de ces matières y trouveront des documens qui, approfondis et augmentés de leurs recherches, pourront peut-être un jour éclaircir le doute des temps passés.

SUR L'ARCHIPEL DE HOLO OU SOULOUNG,

Improprement nommé Soulou.

Iles Rienzi, du Tribun et Ariston.

Fragment des voyages de M. G. L. Domeni de Rienzi, membre de plusieurs académies et sociétés savantes de France, d'Italie, des Indes, etc.,

Lu à la Société de Géographie de Paris (séance du 4 mars 1836).

Messieurs,

Vous avez entendu avec bienveillance dans votre séance du 16 décembre 1831 (dès mon retour en France), mon travail sur les divisions géographiques et les races d'hommes de l'Océanie et de l'Asie (1), extrait de mes voyages en Orient et en Océanie,

(1) Voy. le Bulletin de la Société de Géographie. (t. XVII. n° 105. janvier, 1832.) L'*Antologia di Firenze*; septembre, 1832; le Journal de l'Institut historique, 8e livraison, etc.

auxquels j'ai consacré plus de douze années de mon existence. Je réclame aujourd'hui pour un travail aussi neuf, quoique moins difficile que le premier, l'indulgence que vous accordez si libéralement aux voyageurs, ennemis du charlatanisme, de l'intrigue et de la vanité, et qui n'ont eu dans leurs recherches d'autres soutiens que leur courage, d'autre impulsion que l'amour de la science et de la vérité, et d'autre récompense que les suffrages des savans équitables, comme le seront, je l'espère, ceux qui composent votre commission.

Je vais décrire un archipel peu fréquenté et peu connu (si on en excepte le port de Bévouan), quoiqu'il soit souvent sillonné par les navires de la Malaisie, de la Chine et de l'Europe. Ces nombreuses petites îles, dont plusieurs servent de repaires aux pirates, n'ont jamais été visitées par l'étranger. Aussi, en foulant les djongles épaisses des trois îles entièrement inconnues que j'ai découvertes, et surtout de celle à laquelle, selon l'usage des voyageurs, j'ai imposé mon nom, j'éprouvai la vive satisfaction d'un homme qui, dévoré dès son adolescence de la passion des courses lointaines et du besoin de s'instruire, croit, après tant d'années (1) de voyages, d'études et de peines, pouvoir mourir sans regret, puisqu'il a marqué la trace fugitive de son passage sur ce globe par des travaux dignes de quelque estime et par quelques découvertes utiles. Aussi je répétai avec joie dans la langue harmonieuse de mes pères que j'ai bégayée au berceau, en même temps que la langue de

(1) L'auteur a employé vingt-et-un ans à parcourir les cinq parties du monde; à cette époque, il ne les avait pas terminés. Puisse-t-il dire enfin :

Inveni portum : spes et fortuna valete ;
Sat me ludisti, ludite nunc alios.

la France, ma patrie, ces beaux vers de Tasso (1) qui peignaient si bien ma situation et le but de mon avenir :

Lasciami omai por nella terra il piede,
E veder questi inconosciuti lidi,
Veder le genti e 'l culto di lor fede,
E tutto quello ond' uom saggio m'invidi,
Quando mi gioverà narrar altrui
Le novità vedute, e dire : io fui.

« Laissez-moi descendre sur cette terre inconnue « pour y observer ses habitans, leurs religions et leurs « mœurs : avec quel plaisir je raconterai un jour les mer- « veilles que j'y aurai vues, et je dirai aux sages avides « de m'entendre : j'y étais moi-même. »

« *Traduction de l'auteur.* »

L'espace qui existe entre Maïndanao et *Tanna Kalemantan* (la terre de *Kalémantan*), que nous nommons improprement Bornéo, est occupé par des îles basses et si nombreuses, qu'elles semblent joindre ces deux grandes îles. Le véritable nom de cet archipel est *Souloung* (2) les Espagnols le nomment Holò qu'ils écrivent *Jolo*, et les Anglais *Sooloo*, qu'ils prononcent Soulou. Le grand dictionnaire géographique de Kilian et Hamilton lui-même, dans son ouvrage sur les Indes, ouvrage renfermant à côté d'un grand nombre de documens utiles des erreurs qui ne peuvent être reconnues que par le voyageur instruit et véridique qui a parcouru ces contrées, n'y comptent que soixante îles. il en existe pourtant cent soixante-deux, que nous allons toutes nommer et diviser en quatre groupes, à savoir : le groupe de Cagayan-Holò; celui de Bassilan ; le groupe de Holò, qui comprend les îles de Tapoul et de Panga-

(1) Torquato Tasso, Gerusalemme liberata. Canto xv, ottava 38.

(2) Nous continuerons de lui donner le nom de Holò par habitude.

touran, et celui de Tawi-Tawi. La superficie de cet archipel est d'environ 360 lieues carrées, et sa population a environ 200,000 habitans, quoiqu'on ne lui en donne généralement que 50 à 60,000. Quoique je n'aie visité que quelques îles de cet archipel, j'ai pu me procurer sur les lieux des renseignemens exacts sur le nom de toutes ces îles et sur presque toutes leurs positions.

Le premier groupe, nommé Cagayan-Holò, se compose de six îles, dont Cagayan (1) est la principale. Elles sont situées au nord-ouest du groupe de Bassilan, et habitées par des Bissayas et quelques Holoans; elles servent de repaire aux pirates, et appartiennent au Soulthân de Holò.

Le second groupe prend le nom de Bassilan, qui en est la plus grande. Il renferme trente-quatre îles, dont voici les noms que leur donnent les indigènes : Bassilan, Taingolan, Oudell, Taykela, Tamouk, Belavan, Pilas, Taynga, Lakit, Ballouk-Ballouk, les deux îles Kaloubloub, Tipounou, Langassmati, Dassaan, Tapiantana, Kaloubloub, les trois îles Mataha, l'île Rienzi, l'île du Tribun et l'île Ariston, toutes les trois découvertes par l'auteur; la grande Gouhann et la petite Gouhann, l'île Coco ou Manalipa, les deux îles Sibago, les deux îles Felices, les deux îles Sangbeis, l'île Malouavi et l'île Teynga : ces neuf dernières sont dans le détroit de Bassilan.

Le troisième groupe est celui de Holò, qui occupe presque le centre de l'archipel de Holò. Il se compose de cinquante-sept îles; voici leurs noms : l'île Holò, dont la ville de Bévouan est la capitale; Noso-Salé, Toulian, Bankoungan, Panganak, Kaoulangan, Boulé-Koutin, Kapoual, Bitinan, Saang, Dongdong, Tomboulean,

(1) Il ne faut pas confondre ce groupe avec les autres îles nommées Cagayan, et qui dépendent des îles Philippines.

Peta, Dammokan, Laoumbian, Patian et Teoumabal. Les îles Tapoul sont au nombre de dix-sept, et font partie du groupe spécial de Holò. Voici leurs noms et leur position : Tapoul, les deux îles Kabingaan, Nord et Sud ; Talouk, Boulipong-Pong, Souladdé, Tara, Sihassi, Nanka, Lame-Noussa, Paran-Parangan, Sibihing, Karang-Tchina, Manoubol, Lapak, Pandamma et Sirloun. Les îles Pangatouran, appartenant au même groupe de Holò, sont au nombre de vingt-deux, à savoir : Pangatouran, Oubian, Tekoul, Oussadda, Kounilan, Bass-Bass; au sud-ouest est l'île Touhaloubouk ; viennent ensuite Malépouthas, Pandonkan, Koulassian, Boubouan, Toubigan, Patakounan, Téomabal, Tani-Tani, Lahatlahat, Kaangan, Palli-Angan, Tong-Tong, Marounngas, Souhokam-Bolad, Hegad et Minis.

Le quatrième groupe se compose des îles Tawi-Tawi, ainsi nommées de l'île Tawi-Tawi, qui en est la principale; elles sont au nombre de soixante-cinq. Les naturels les désignent sous le nom de Tawi-Tawi, Simalouk, Konad-Bassang, Tattaan, Sipyouk, Bonkoutlapis, Nousapapabag, Manouk-Maouka, Simonor, Sanguissiapo, La, Samampout, Doulang-Doulang, Loupa-Bouan, Tihek-Tihek, Babagsouka, Bilattan, Bassi-Bouli, Panampangan, Banarran, Moutabouan, Latoan, Sekouboum, Bou-Van, Kalampapahan, Kalaïtan, Oubian, Tabouaan, Binto-Kolan, Kinapoussan, Magpeos, Tagao, Louran, Tan, Kolalonou, Tandou-Batto, Ballioungan, Tato, Batolapak, Nankaan, Goulimaan, Poumahan, Kangtypian, Tambagan, Sigboyé, Kakataan, Parangaan, Tapaan, Magloumba, Maniakolat, Babawan, Dokan, Karangan, Bongao, Toussan-Bongao et Sibouton.

En outre de ces îles, le groupe de Tawi-Tawi renferme six îlots, nommés Tahou et Zaou. Ces îlots

sont entourés d'un récif, et possèdent un banc considérable où l'on fait la pêche des perles, qui sont assez jolies, quoique petites; mais quelques années après leur extraction, elles perdent de leur beauté, et deviennent jaunâtres ou violettes. Il y a enfin dans ce groupe quatre petites îles que je n'ai pas vues, mais dont le nom m'a été donné par des Holoans, et que je n'ai pas retrouvé dans mes notes.

Les îles principales de ce petit archipel, composé de tant d'îles, sont: Cagayan, Bassilan, Tawi-Tawi, Holò, Belavan, Sihassi et Pangatouran.

On trouve dans la mer qui les entoure un grand nombre de récifs de corail et de madrépores.

Cet amas de petites îles forme une chaîne de plus de cent lieues de long du nord-est au sud-ouest, sur vingt-cinq lieues de large. Elles possèdent plusieurs bons ports, tels que Béveuan, Biwa-Biwa, Tavitan, Tapoul et Sihassi.

Iles Rienzi, île du Tribun et île Ariston. (1)

C'est au sud ouest de l'île peu connue de Bassilan, et directement au sud-ouest de la petite île Langgas-mati, que j'ai découvert celle à laquelle j'ai imposé mon nom, suivant l'usage de mes devanciers.

L'île Rienzi est située par le 6° 28′ de latitude nord, et le 119° 33′ et quelques secondes de longitude orien-

(1) Voyez la notice d'*Ariston* (André Télesphore) sous la rubrique de Télesphore dans la biographie universelle des contemporains (Boisjolin éditeur); elle contient néanmoins quelques exagérations dans la liste des lieux visités par ce savant et par l'auteur de ce fragment.

Quant aux positions de ces trois îles, je les crois exactes; mais l'on ne doit pas oublier que l'auteur ayant perdu ses manuscrits, ses collections, tout enfin, dans son naufrage à bord du *Dourado*, dans la mer de Chine, il n'a écrit cette description que d'après ses souvenirs.

tale. Parti de Zamboanga, dirigeant deux grandes embarcations pour recueillir de beaux coquillages et explorer les petites îles voisines de Bassilan, qui n'est qu'à trois lieues de Zamboanga, je fis la découverte de mon île, qui n'est encore mentionnée nulle part, à laquelle les habitans ne donnent pas même un nom particulier, et dont il n'existe pas la moindre description.

Le sol est formé de terreau, de débris de feuilles et de détritus de végétaux, ce qui le rend très fertile. L'eau y est assez bonne.

J'y ai trouvé plusieurs espèces de rotans, de bambous, de *nipa fruticosa*, et une cinquième variété de dammer qui n'a pas encore été décrite ni par Rumph, ni par aucun autre naturaliste. C'est un grand arbre conifère, au tronc droit et cylindrique, aux rameaux étalés, aux fleurs en chaton, et dont la résine donne un parfum semblable à celui de l'encens le plus suave. J'y ai trouvé en outre des vaquois à larges feuilles et couverts de fruits, de superbes *betonicas*, toujours chargés de fleurs et de fruits, avec des bonnets carrés à leurs pieds, plusieurs genres assez rares de légumineuses, des *érythrinas* dont les fleurs grandes et d'un rouge éclatant forment des grappes du plus bel effet; des *mura-abacas*, le *cabo-negro*, quelques cocotiers, quelques semankas (pastèque ou melon d'eau), deux citronniers, deux arbres de Sandal, trois canneliers communs, un grand et unique *bombax* dont les graines sont enveloppées d'une bourre soyeuse, propre à faire des oreillers très élastiques, et quelques autres arbres qui portaient les traces de l'incendie que les pirates holoans ou maïndanais et les Biadjaks-Tzengaris allument souvent sur ses rivages. J'y cueillis quelques fruits de deux espèces de passiflores. Les arbres étaient couverts de différentes

lianes, et entre autres de *toumbal*, ou liane du voyageur. De hauts *Crinums* croissaient sur les bords de la mer, qui y apporte souvent plusieurs espèces de *fucus* et de flustres.

J'y ai vu quelques chèvres dont la peau était tachetée comme celle des tigres, des poules, un petit nombre de cochons sauvages et deux ou trois jolis petits singes qui n'étaient guère plus gros qu'une grosse pomme.

On recueille sur les côtes beaucoup de poissons, du tripan, du caret, des *molitia tipaï* ou huîtres à perles, et la mer est très fertile en madrépores et en beaux coquillages à quelques pieds de profondeur; mais les *ikan-edjok* (requins) infestent ces parages, et j'ai failli en être la victime moi-même, tandis que je plongeais pour arracher à la mer un admirable madrépore. Je mentionnerai surtout une coquille que je n'ai jamais vue dans les mers de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, ni de l'Océanie, et dont j'ai trouvé un exemplaire vivant sur les côtes de cette île, avec une joie difficile à décrire : c'est la *ranella marginata*. J'avais vu la ranelle argus et la ranelle gibbeuse (*Buffonia*), dans l'Océan indien, et la ranelle géante en Corse; mais la *marginata* n'était connue, je pense, que dans l'état fossile. Dans ce dernier état elle est même commune dans les terrains tertiaires de la Provence et de l'Italie, dont elle caractérise une formation, le calcaire moellon. Ne doit-on pas penser, d'après cette trouvaille, qu'on pourra retrouver sous d'autres latitudes plusieurs animaux dont on croyait que les espèces avaient péri dans les divers cataclysmes qui ont bouleversé notre planète?

L'île Rienzi compte peu d'habitans; les femmes y sont douces et assez jolies; elles font avec le sagou des espèces de petits pains carrés de cinq ou six pouces;

quelques-unes y mêlent du coulis de poisson et du jus de citron, ainsi qu'on fait aux Moluques. Les hommes sont d'un naturel doux et simple; ils sont pêcheurs et passionnés pour le tabac: on obtient d'eux presque tout ce qu'ils possèdent avec quelques feuilles de cette plante. Leurs prahos volent sur les eaux; leurs cases sont élevées sur des pieux, et le toit est couvert de feuilles de *nippas*. Ils ont construit quelques cabanes dans l'intérieur. Un des chefs nommé *Moulout* voulut échanger son nom avec le mien; il frappa sur sa poitrine, à la manière des dayas de Borneo, de quelques bouguis et touradjas et des Carolins; alors il s'écria : Je suis le *datou Rienzi;* et en frappant sur la mienne, il dit : Tu es le *datou Moulout.* Il me fit présent d'un criss que je conserve, et je lui donnai une hache et une paire de pistolets.

Près de l'île de Rienzi, et au Sud de celle de Tipounoun, je rencontrai par le 6° 28′ latitude N., et le 119° 39′ longitude E. celle à laquelle j'ai donné le nom d'*île du Tribun.*

La petite île du Tribun renferme une partie des productions de la première, principalement des dammers dont on emploie à Rienzi la résine jaunâtre pour faire des torches avec lesquelles les Rienziens éclairent leurs pêches pendant la nuit; de plus, du kiabouka et quelques autres plantes. Elle est boisée, et tellement plate qu'on a de la peine à l'apercevoir à la mer. Je n'ai point vu qu'elle fût habitée; elle n'a été mentionnée ni décrite nulle part.

Au sud-est de l'île du Tribun, je trouvai l'île à laquelle j'ai imposé le nom d'*Ariston*, en mémoire du savant Grec qui avait été mon mentor et mon ami dans mon premier voyage en Orient, et dont les journaux

de Paris, d'Allemagne et d'Angleterre ont fait l'éloge en 1820, année de sa mort qui eut lieu à Constantinople.

L'île Ariston que je n'ai abordée qu'un instant, est située au sud de l'île du Tribun par le 6° 26′ et quelques secondes latitude N., et 119° 40′ longitude E. Elle ne m'a offert que des djongles épaisses, de hautes fougères, de gros bambous, et quelques érithrynas. J'y aperçus seulement trois pêcheurs holoans ou souloungans qui faisaient cuire des casques pavés, magnifique coquillage que je regrettai beaucoup de voir brûler, et dont ils mangeaient l'animal. Ils avaient leur provision d'eau dans de grands bambous, ce qui me fit penser que cette île n'avait ni eau ni habitans; mais je ne puis pourtant pas l'assurer. Elle n'a été mentionnée ni décrite nulle part.

Ces trois îles sont basses.

NOTICE

SUR PLUSIEURS ÎLES QUI ONT ÉTÉ SOULEVÉES DU FOND DE LA MER,

D'après les récits des auteurs grecs et romains,

Par M. Reinganum.

On n'ignore pas qu'au mois de juillet 1831, une île qui plus tard reçut les noms de Ferdinanda, Julia et Nerita, s'éleva au sein de la Méditerranée entre la ville de Sciacca située sur la côte sud-ouest de la Sicile et l'île de Pentellaria : elle disparut peu après sa formation, mais d'après plusieurs rapports, elle doit avoir surgi de nou-

veau (1). L'apparition de cette île m'engagea dès-lors à examiner ce qui nous est parvenu des récits des anciens sur de semblables phénomènes, et bien que connues en partie, les notions assez complètes qu'on a essayé de rassembler ici, et qui à ma connaissance n'ont point encore été mises en lumière, à l'exception du peu qu'en ont dit Ukert et Mannert, doivent être de quelque intérêt pour ceux qui déjà se sont occupés de ces matières, et plus encore pour ceux qui ne sont pas familiarisés avec cette branche de l'histoire de l'antiquité.

Nous trouvons déjà indiquée dans les anciens mythes l'idée que les tremblemens de terre ainsi que la compression, puis l'épanchement subit de l'air et du feu, ont agi puissamment sur la formation des îles (2). On connaît parmi les fables qui ont rapport à ce sujet celle de Typhon ignivome (3) que les uns placent sous les montagnes d'Arime en Cilicie, les autres sous l'Etna, et de Neptune qui fait trembler la terre, qui règne au fond des mers et sous la protection particulière duquel les îles sont placées. A une formation différente, c'est-à-dire, à l'arrachement de parties inhérentes au continent, il faut rapporter le mythe qui nous représente Neptune frappant les montagnes de son trident et les précipitant dans la mer où elles deviennent autant d'îles (4), ainsi que le récit du combat des dieux et des géans, dans lequel

(1) Annales de Berghaus, juillet, 1833. — Bulletin de la Société de Géographie de Paris, 1834. I. p. 62.

(2) Ukert Geographie der Griechen und Römer Thl. II. Abtn. I. (Weimar, 1821) S. 191. Gellii Noct. Att. II. 28. Macrob. Saturn. I. 17. Lindenbr. ad Ammian. Marcell. XVII. 7.

(3) Strabon. XIII. p. 929. Cas. Homère. Il. II. 782.

(4) Ukert a. a. o. Sénèque. Nat. quæst. VI. 29. Ammian. Marcell. XXVII, 7. Callim. Hymn. in Del. 30-36. Lucret. VI. 581.

les rochers lancés contre le ciel et qui retombent dans la mer, donnent naissance à des îles (1), tandis que ceux qui retombent sur la terre y forment des montagnes. (2)

Les anciens nous ont fait beaucoup de récits sur le soulèvement d'îles par suite de tremblemens de terre ou d'expansion de vapeurs et de feux intérieurs (3). A cette idée se lie incontestablement l'opinion qu'ils ont émise qu'à des époques fixes le fond des mers tantôt s'élève, tantôt s'abaisse, et que le même terrain est tantôt au-dessus, tantôt au dessous de la surface des eaux (4). Strabon nous dit que les changemens survenus sur la terre ne sont pas insignifians et ne se bornent pas à de petites étendues, mais que des parties entières de continens ont pu tout aussi bien être soulevées que des îles, de même que d'autres contrées s'affaisser par l'effet des tremblemens de terre, ainsi qu'il est arrivé à Buraen Achaïe et à Birne en Mœsie, et que l'on pourrait croire avec autant de raison que la Sicile a été soulevée du fond des mers par l'action du feu de l'Etna, que de prétendre, ainsi que le font d'autres personnes, qu'elle a été séparée violemment de l'Italie (5).

Dans l'apparition d'îles soulevées au-dessus des mers,

(1) Duris de Samos Schol. in Apoll. Rhod. I. 501.

(2) Val. Flacc. Arg. II. 18.

(3) Amm. Marcell. l. I. Apollo Rhod. IV. 1717. Oros. IV. 20. Plin. Hist. Nat. II. 88. 89 (nascuntur et alio modo terræ ac repente in aliquo mari emergunt). Drakenb. ad Livium XXXIX. 56. Strabon. V. p. 248. VI. p. 258.

(4) Ukert. S. 181. Strabon. I. p. 49. 54. 56. 57. II. p. 102. Macrob. in Somn. Scip. II. 10. Platon. Tim. p. 22. ed. Bip. tom. IX. p. 291. Procl. ad Plat. Tim. p. 32. 33.

(5) Strabon I. p. 54. Ukert. a. a. o.

Pline voit une espèce de nivellement fait par la nature qui reporte à un lieu la terre qu'elle a enlevée d'un autre. (1)

Il est fâcheux que la plus grande partie des récits des anciens sur ces phénomènes soient souvent traités d'une manière trop générale ; la plupart du temps les auteurs en font mention sans nommer les îles où ils ont eu lieu ; et quand ils l'ont fait, presque toujours ils n'en ont cité que deux, tout au plus trois, et les ont fait suivre par un *et cætera* ou autres formules semblables. C'est Pline qui a le mérite d'en avoir désigné la plus grande partie par leurs noms (2). Si l'on s'en rapportait à ce que nous dit Strabon à cet égard, il faudrait rattacher aux formations dont nous nous occupons ici une grande quantité d'îles, car il pense que toutes celles qui sont situées en haute mer sont dues à des soulèvemens occasionés par l'air et le feu comprimés, tandis que celles qui sont situées auprès des caps et qui ne sont séparées de la terre ferme que par d'étroits bras de mer, doivent être considérées comme ayant été détachées du continent (3). Plusieurs des îles qui peuvent se ranger dans ces catégories tirent leur nom, ainsi que nous le verrons plus loin, des causes de leur formation. Les phénomènes qui peuvent avoir donné naissance au soulèvement d'îles, d'après les récits des anciens, semblent avoir été assez semblables à ceux dont nous avons eu récemment connaissance. Plus bas, en traitant de chaque île en particulier, nous entrerons dans plus de détails sur quelques-uns de ces événemens extraordinaires. A plusieurs

(1) Plin. Hist. Nat. II. 88.

(2) Plin. l. l. et cap. 89.

(3) Strab. VI. p. 258. Plin. II. 88. 89.

époques, les apparitions d'îles nouvelles doivent avoir été nombreuses : de son temps, Strabon a dit expressément : καθαπερ καὶ νῦν πολλαχοῦ συμβαίνει (1). Nous allons maintenant continuer nos investigations sur chaque île en particulier, et nous commencerons par celles de la mer Égée.

Là s'offre d'abord à nous, dans la partie du nord, l'île de Néa (ou la nouvelle île) consacrée à Minerve et située entre Lemnos et l'Hellespont (2). C'est la seule qu'on puisse mentionner, sous le rapport dont nous nous occupons, aussi haut dans le nord; mais nous en rencontrons au contraire une grande quantité dans les groupes plus méridionaux, et entre autres parmi les Cyclades au nombre desquelles, ainsi qu'on ne l'ignore pas, on compte plusieurs des Sporades. Nous y trouvons d'abord la célèbre Délos (3), dont le nom du mot grec Δηλος indique déjà l'apparition subite. La tradition la fait naître d'un coup du trident de Neptune, et l'on sait qu'ensuite elle flotta quelque temps sur les ondes. On peut encore citer parmi les Cyclades Théra (4), aujourd'hui Santorin ou Santorini. Pline, qu'on sait n'être pas très exact dans les calculs de sa chronologie, porte l'époque de son soulèvement seulement à la 135e olympiade, 237 ans avant J.-C. (5); tandis que du temps

(1) Strab. l. l.

(2) Plin. Hist. Nat. l. l.

(3) Plin. l. l. Ammian. Marcell. XVII. 7. 13.

(4) Pline. l. l. cf. Hist. Nat. IV. 23.

(5) Les indications chronologiques de cet auteur, non-seulement par rapport à cette île mais encore aux deux suivantes, ont jusqu'ici résisté à tous les efforts tentés pour les faire concorder avec celles des autres écrivains. Selon lui, Théra et Thérasia se sont élevées dans la 135e olympiade (237 ans av. J. C.), et 130 ans plus tard s'est

d'Hérodote, elle existait déjà et avait porté d'abord, suivant lui, le nom de Kalliste (1). D'après un passage de Pline (2), Thérasia, voisine de Théra, parut en même temps qu'elle; mais dans un autre passage (3), il indique cette petite île comme ayant été violemment séparée de Théra à une époque postérieure. Ainsi que Pline pour Théra, Sénèque se trompe par rapport à Thérasia qu'il fait apparaître de son temps (4), tandis qu'abstraction faite du passage de Pline qui reporte la naissance de cette île à la 135e olympiade, Strabon, déjà vieux lorsque Sénèque était encore jeune, et qui, par conséquent, ne peut pas être regardé comme son contemporain, connaît déjà cette île. (5)

élevée Hiéra, par conséquent dans l'olymp. 168. 2. (av. J.-C. 107), mais cela ne peut aller. 110 ans après Hiéra s'est élevée Thia, par conséquent dans l'olymp. 195. 3. (ap. J.-C. 3), ce qui n'est pas non plus admissible, puisque, dans ce même passage, on a indiqué un consulat qui tombe 16 années plus tard. vid inf.

(1) Hérodot. IV, 147. cf. Hardouin ad Plin. l. l.

(2) Plin. Hist. Nat. II. 89.

(3) Plin. Hist. Nat. IV. 23.

(4) Senec. Nat. quæst. VI, 21. Nostræ ætatis insulam, spectantibus nobis in Aegæo mari enatam. Hardouin (Pline II. 87) fait rapporter aussi à Thérasia un autre passage de Sénèque cité plus bas (nat. quæst. II, 26), où il est fait mention d'une île qui s'est élevée sous le consulat de Valérius Asiaticus (46 ans av. J.-C.); mais elle n'y est pas nommée du tout, et la circonstance que l'île mentionnée dans le passage de Nat. quæst. II, 26, se sera élevée comme Thérasia du temps de Sénèque, n'en autorise nullement l'identité.

(5) Strab. X. p. 484. Tandis que Strabon indique dans ce passage la position de Théra et de Thérasia très exactement et d'accord avec les autres écrivains, il est bien singulier qu'il les place dans un autre passage (I. p. 57) au sud de la Crète, entre cette île et Cyrène, au lieu de les placer au nord. Palmer. in exercit. ad Strab. propose par conséquent de lire Κρήτης καὶ Κυνουρίας en place de εν τω μεταξυ πορω Κρητης και Κυρηναίας.

Parmi les Cyclades, on regarde comme formées par voie de soulèvement Anaphe et Hiéra. Anaphe (1), aujourd'hui Anaphi ou Nanphio, à l'est de Théra, se montre à nous dès les temps les plus reculés, et, d'après Apollonius de Rhodes, les Argonautes furent agréablement surpris lorsque, fatigués de leur course errante, ils virent cette île que le soleil faisait tout-à-coup surgir au sein des flots. Ce fut d'après cela qu'elle prit son nom qui vient du mot grec ανέφηνε (il la fit apparaître) (2). L'île voisine de Hiéra ou Automate (3), aujourd'hui Cameni ou Giéra entre Théra et Thérasia au nord de la Crète, et qu'il ne faut pas confondre avec Volcano (*Vulcani insula*) l'une des îles de Lipari, nommée aussi Hiéra, et due pareillement à une formation volcanique, apparut, suivant le compte de Pline, dans l'année 107 avant J.-C. 130 ans plus tard que Théra et Thérasia ; tandis que, suivant Justin et Plutarque qui, il est vrai, ne la nomment pas, mais la désignent parfaitement d'ailleurs, elle parut beaucoup plus tôt, c'est-à-dire dans le temps où les Romains commencèrent à faire la guerre à Philippe de Macédoine, par conséquent 200 ans avant J.C (4). Sui-

(1) Plin. Hist. Nat. II. 87 et 89. Ammian. Marcell. XVII, 7. 13

(2) Apollod. Rhod. IV, 1717. λισσαδα νησον.

(3) Plin. Hist. Nat. IV, 23. Pausan. VIII. 33. cf. siebelis ad h. l. Ammian. Marcell. l. l. Dans ce dernier passage, ainsi que le remarque Wagner dans son commentaire, il n'est pas question de l'île de Hiéra qui appartient au groupe de Lipari, car Ammien n'y parle que des îles situées à l'orient. Il n'est pas d'après cela nécessaire de lire Théra en place d'Hiéra, quoique ces deux noms puissent être facilement confondus en écrivant.

(4) Plin. Hist. Nat. II, 89. IV, 23. Justin. XXX, 4. inter Insulas Theramenem (c'est ainsi qu'il appelle Théra) et Therasiam, medio utriusque ripæ et maris spatio. Plutarch. de Pythiæ oracul. Vol. VII. p. 570. Ed. Reiske: περὶ της νησου παλίν, ἣ ανηκεν ἥ. προ Θηρας καὶ Θηρασίας θάλασσα.

vant Plutarque, son apparition avait été prédite (1). D'après la position de cette île on doit croire que c'est celle dont Strabon (2) a décrit le soulèvement en peu de mots dans les termes suivans: « Après quatre jours d'éruption, dit-il, des feux nés de la mer élevèrent peu-à-peu et, comme à l'aide d'une machine, firent sortir du sein des eaux alors enflammées et bouillantes une île formée de matières volcaniques ayant douze stades de circonférence. » Il raconte aussi que les Rhodiens ayant osé se rendre sur cette île, y élevèrent un temple à Neptune asphalien (protecteur).

Près de Hiéra, à une distance d'environ 200 stades, s'éleva d'après Pline, sous le consulat de Marcus Junius Silanus et Lucius Balbus, vers le 8 des ides de juillet, la petite île de Thia (3). On signale encore, mais sans les nommer, plusieurs îles qui de même ont été formées par soulèvement dans la mer Egée. L'une d'elles, voisine de la Crète, possédait selon Pline (4) des sources d'eau chaude. Sénèque, d'après Posidonius, nous en décrit une autre dans les termes suivans: « La mer bouillonna long-temps; au moment où l'île allait apparaître, on vit

(1) Plutarch. l. l.:

Αλλ'οποτε Τρώων γενεα καθυπερθε γενηται
Φοινικων εν αγῶνι τότ' εσσεται εργα απιστα.
Πυντος μεν λαμψει πυρ ασπετον, εκ δε κεραυνῶν
Πρηστηρες μεν ανω δια κυματος αΐξουσιν
Αμμιγα συν πετρα, ἡ δε στηριζεται αυτου,
Ου φατος ανθρωποις νησοῦ, καὶ χειρονες ανδρες
Χερσὶ βιησαμενοι, τον κρεισσονα νικησουσι.

(2) Strabo. I, p. 57: ἀνὰ μεσον γαρ Θηρας καὶ Θηρασιας κ. τ. λ.

(3) Plin. II, 87. L'appellation complète de L. Balbus est: L. Norbanus Flaccus Balbus; IV, 23. in nostro ævo Thia.

(4) Plin. II, 89. emersit e mari MMD (MD) passuum.

s'élever de la fumée, puis des flammes: alors surgirent des fragmens de rochers, les uns intacts, les autres percés et légers comme de la pierre ponce; ensuite s'éleva le sommet d'une montagne calcinée dont la hauteur augmentait sans cesse, et bientôt l'île fut formée (1). Sénèque mentionne un événement semblable relativement à une île qui s'éleva du fond de la mer sous le consulat de Valerius Asiaticus, 46 ans après J.-C., mais dont il ne donne ni le nom ni la position. (2)

En nous transportant ensuite sur les côtes de l'Asie-Mineure, nous y trouvons deux îles regardées par les anciens comme soulevées du fond des flots: l'une, c'est Halone (3), située entre Lebidos et Teos dans le golfe d'Ephèse, l'autre placée dans la mer Icarienne, et c'est l'ancienne Rhodes (4) sur la naissance de laquelle existe la fable suivante que nous empruntons au célèbre Pindare: « les anciennes traditions des hommes nous apprennent « que lorsque Jupiter et les dieux immortels se partagèrent « la terre, Rhodes n'avait pas encore paru au-dessus des « flots; mais qu'elle restait enveloppée dans la croûte salée « que recouvre la plaine liquide. Le soleil étant absent, « personne n'avait tiré de lot pour lui et par conséquent « aucune terre ne lui était échue en partage. Il s'en plai- « gnit, et Jupiter voulut que le sort fût consulté de nou- « veau; mais il s'y opposa, car il avait aperçu au fond des « mers une terre qui s'élevait des abîmes et dont les riches « pâturages feraient la joie des hommes et des troupeaux.

(1) Ukert S, 192. Senec. Nat. quæst. II, 26. long-temps avant Posidonius (maiorum nostrorum memoria, ut Posidonius tradit).

(2) Seneca. l. l. nostra memoria.

(3) Plin. Hist. Nat. II, 87.

(4) Plin. l. l.

« Alors il ordonne à Lachesis au diadème d'or, de lui ju-
« rer, ainsi que le fils de Saturne, par le grand serment
« des Dieux, qu'il aurait à l'avenir le lot d'honneur, et à
« peine les paroles solennelles étaient prononcées, que
« l'île s'élevait du sein des flots. » (1)

Voici tout ce qui concerne la partie orientale de la Méditerranée; quant à la partie occidentale, nous trouverons chez les anciens des rapports bien moins nombreux sur les phénomènes dont nous nous occupons. Là les îles soulevées appartiennent à la mer de Toscane ou mer Tyrrhénienne. D'abord, sur la côte d'Italie s'offre l'île de Pithecusæ (2), maintenant Ischia, sur laquelle, nous dit Strabon d'après Timée (3), les anciens ont fait des rapports tout-à-fait exagérés. Strabon la regarde comme ayant été détachée du continent; Pline, au contraire, dit positivement qu'elle a été soulevée. Il a la même opinion relativement à l'île voisine de Proclyta, que Strabon croit, ainsi que Pithecusæ, un fragment arraché au cap Misène (4). Nous avons à nous occuper ensuite du groupe des îles Eoliennes ou îles de Lipari (5), parmi lesquelles nous avons déjà mentionné l'île de Vulcain (*insula Vulcani*). Elle parut dans l'année 183 avant J.-C. auprès d'une île plus grande déjà mentionnée par Thucydide et Aristote, (6) nommée Thermissa par Strabon (7), et à tort Thérasia par Pline (8),

(1) Pindar. Olymp. VII, 55-70.
(2) Strabon, XVII, p. 810, et I, p. 54.
(3) Strabon, V, p. 248.
(4) Plin. II, 89.—Strabon, V, p. 247; I. p. 49.
(5) Strabon. p. 54.
(6) Thucyd. III, 88 —Aristot. Meteorol. II, 8.
(7) Strabon. VI, p. 275 et 276.
(8) Chez lequel ce nom a été mal écrit plus tard en place de Ther-

mais qui consacrée à Vulcain, était généralement connue sous le nom de Hiéra et s'appelle aujourd'hui Volcano. Maintenant ces deux îles n'en forment plus qu'une et le volcan dont nous avons déjà parlé, qui d'abord isolé formait une petite île, a pris aujourd'hui le nom de Volcanello. Ce fut, d'après Orosius (1), sous le consulat de Marcus Claudius Marcellus et de Quintus Fabius Labeo qu'il prit naissance, jetant partout l'étonnement et l'épouvante par les flammes immenses qui s'élevaient de son cratère. Tite-Live qui, sans le nommer, désigne parfaitement sa position, fixe son apparition à la même époque, tandis que Julius Obsequens la reporte au consulat de Marcus Émilius Lepidus et de Caius Quintus Flaminius, 187 ans avant J.-C. et par conséquent quatre ans plus tôt (2). Un matin du solstice d'été de l'année 126 avant J.-C. apparut entre Hiéra et Euônymos (la moderne Salini au nord-ouest de Volcano) une autre île dont Pline, Strabon, Orosius et Julius Obsequens ont parlé, sans toutefois lui donner un nom. Pline cite sa position d'une manière générale en disant qu'elle était dans le golfe de Toscane (*in Tusco sinu*), quoiqu'il vienne à l'instant de parler des îles Eoliennes auxquelles de fait elle doit être rapportée (3). Cette diffé-

missa. Inter hanc (Italiam) et Siciliam altera, antea Therasia appellata, nunc Hiera. Tous les manuscrits portent Therasia.

(1) Orosius. IV, 20.

(2) Livius XXXIX, 56. procul Sicilia. Ainsi que Ducker l'a démontré, on ne doit pas rapporter les expressions: extremo anno, de ce passage, à l'année en question, 182 ans av. J.-C., mais à la fin de 183, ce qui s'accorderait alors avec l'indication d'Orosius.

(3) Plin. II, 88 : Olymp. 163, 3. Strabon VI, p. 277. du temps de Posidonius (135-51. av. J.-C.), et lorsque T. Flaminius était préteur

rence de désignation ne doit pas faire conjecturer que Pline ait voulu la rattacher à un autre groupe que celui des îles Lipari. La date qu'il nous donne et toutes les circonstances rapportées par lui à propos de son apparition sont d'un accord trop parfait avec ce qui a été dit par les autres écrivains qui en ont parlé, pour qu'on puisse élever le moindre doute sur son identité. Les plus grands prodiges signalèrent la naissance de cette île. Les vents soufflèrent avec violence; des bruits formidables se firent entendre; de hautes flammes s'élevèrent du fond de la mer qui s'enfla au point qu'elle allait détacher de la masse des rochers des pierres brûlantes; une quantité de poissons cuits par la chaleur nageaient sur la surface des eaux, et l'usage qu'en firent les habitans des îles de Lipari amena parmi eux une maladie dévastatrice. On voyait fondre la poix des bâtimens qui osaient s'approcher, et les hommes qui ne purent s'en fuir assez vite trouvèrent la mort dans l'intensité de la chaleur et l'odeur infecte répandue dans l'air. Ce ne fut que long-temps après que la mer reprit sa tranquillité. Titus Quinctius Flamininus (1), alors préteur de Sicile, fit parvenir à Rome le rapport de cet événement, et de cette ville on envoya sur le lieu même des

de Sicile (sous le consulat de M. Emilius Lepidus et d'Aurelius Oresies). Orosius, v, 10, et Jul. Obseq. prodig. cap. 89 : le même consulat. Il est inconcevable que Mannert (géographie des Grecs et des Romains, vol. IX. p. 455,) ait pu regarder cette île comme étant la même que celle citée plus haut et dont la naissance a été déjà reportée à l'année 183 av. J.-C, et qu'il ait pu dire que Pline, dans le passage qu'on vient de citer, indique seulement son apparition à une époque postérieure.

(1) Non pas T. Flaminius, comme dans Strab. a. a. O. Vgl. Pighii annales, tom. III, p. 34.

députés chargés d'offrir aux dieux de la mer et aux dieux infernaux un sacrifice expiatoire. Dans ce phénomène naturel, qui se liait d'ailleurs à une éruption de l'Etna qui eut lieu à la même époque, les aruspices avaient vu l'annonce de dissensions politiques qui devaient éclater plus tard.

Pline (1) cite encore, comme appartenant au groupe des îles Eoliennes, une autre île qui fut soulevée de son temps, mais il n'en donne d'ailleurs ni le nom ni la position précise. N. D.

(1) Plin. Hist. Nat. II, 89.

COURANS DE L'OCÉAN.

Extrait d'une notice sur un voyage en Islande, par M. Eugène Robert (1835).

La quantité prodigieuse de bois que la mer apporte sur les côtes fut pour nous un long sujet d'investigation. Nous croyons pouvoir avancer, 1° qu'ils proviennent au moins de deux continens; 2° qu'ils doivent atteindre les mers glaciales dans un assez bon état de conservation; 3° qu'avant d'échouer en partie sur l'Islande, ils se sont engagés dans les glaces où ils ont été rabotés de telle manière, qu'ils abordent sans tige, sans racine, sans écorce : cette dernière partie se trouvant souvent à côté et roulée comme un parchemin. Parmi les principaux bois que nous avons recueillis, nous citerons de l'acajou plein et percé par des tarets. C'est en vain que nous avons cherché à nous procurer des fruits flottés.

Tous les voyageurs qui ont été en Islande ont remarqué la grande quantité de bois que la mer jette sur les

côtes de cette île, mais on n'a pu encore constater d'où venaient ces bois ; on sera sans doute bien aise de voir ce que rapporte à ce sujet le contre-amiral Löwenorn qui dans un voyage qu'il fit en 1786 pour découvrir la côte orientale du Groenland, rencontra aussi des bois flottans ; voici ce qu'il dit :

Extrait de la relation d'un voyage a la découverte de la côte orientale du Groenland, par M. DE LOWENORN.

Le 3 juillet, dans l'après-midi, étant par 65° 5′ N. et 35° O. environ, notre attention fut attirée par quelques oiseaux aquatiques qui vinrent s'abattre sur quelque chose de noir à la surface de la mer, à quelque distance du navire. D'abord je craignis que ce ne fût un écueil ; je sondai sans trouver fond par deux cents brasses. J'envoyai un canot pour examiner ce que c'était, et l'officier vint aussitôt me dire que ce n'était point une roche, mais une grande pièce de bois que nous tirâmes à bord : elle était d'acajou et avait quatorze à quinze pieds de long sur quinze à seize pouces d'équarrissage. (1)

(1) Il n'est pas extraordinaire de rencontrer dans ces parages des bois flottans, soit des arbres entiers avec leurs racines, soit des pièces façonnées à coups de hache. On sait qu'ils viennent de la Mer-Blanche : dans le débordement des fleuves de la Sibérie, entraînés par les courans, ils arrivent quelquefois en assez grande quantité sur les côtes septentrionales de l'Islande et même sur les côtes occidentales du Groenland, après avoir tourné autour du cap Farewel et monté dans la baie de Baffin. Si l'on en remarque moins aujourd'hui, c'est que les forêts diminuent près des fleuves par l'abondante exploitation qu'on en fait pour l'étranger. On sait donc d'où viennent ces bois ; mais ils ne sont pas d'acajou comme la pièce que j'ai trouvée à mon grand étonnement, dans ces régions. Elle a dû rester en mer un temps considérable : car en la sciant, nous avons vu que les vers de mer, qui mangent les bordages des vaisseaux, ce dont on les garantit

Extrait des remarques sur Anégada, communiquées à la Société de géographie de Londres par M. Hermann Schomburgk, esq. *membre de la Société d'horticulture de Berlin.*

Je vis sur la partie nord de l'île Anégada une grande quantité de morceaux de liége; les habitans m'apprirent que depnis plusieurs années, la mer en rejetait annuellement sur le rivage en quantité suffisante pour la garniture de leurs filets. L'arbre à liége étant maintenant cultivé dans le sud de l'Europe et en Afrique, je conjecture que ces *épaves* proviennent des côtes d'Espagne et de Portugal; qu'elles sont entraînées par le courant du S. E. dominant sur ces côtes, jusqu'à la rencontre du grand courant occidental; que saisies alors par la branche de ce grand courant qui prend la direction du N.-O., elles sont jetées sur les côtes basses de l'île Anégada. Il serait à désirer qu'on s'assurât si de semblables morceaux de liége sont portés sur les autres rives des îles Caraïbes.

en les doublant en cuivre, avaient perforé cette énorme pièce jusqu'au centre. Le sapin et le chêne lui-même, qu'on emploie dans la construction des vaisseaux et des ouvrages hydrauliques sont, en peu d'années, détruits par ces insectes aquatiques; mais il est bien connu qu'il leur faut beaucoup de temps pour pénétrer dans d'autres bois et notamment dans l'acajou. Il me semble aussi que la pesanteur spécifique de cette pièce, surpassant celle de l'eau, aurait dû la faire couler à fond, et qu'elle n'est devenue flottante que parce qu'elle était percée dans l'intérieur. Restera ensuite à décider comment les courans l'ont pu amener jusque sous cette latitude arctique.

TROISIÈME SECTION.

Actes de la Société.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 4 mars 1836.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

L'Académie Royale des Sciences de Lisbonne et la Société Royale de Londres remercient la Société de Géographie de l'envoi de son Bulletin.

M. Dubuc rend compte de l'ouvrage de M. Schnitzler sur la Russie, la Pologne et la Finlande. Son Rapport est renvoyé au Comité du Bulletin.

M. Rienzi lit un fragment de ses voyages sur l'archipel Holo, les îles Rienzi, du Tribun et Ariston. Cette communication est renvoyée au comité du Bulletin.

M. Noel Desvergers présente la traduction qu'il a faite d'une analyse des travaux de la Société, publiée par M. le professeur Reinganum dans les Annales de littérature de Berlin.

Séance du 18 mars.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Jubelin, gouverneur de la Guyane, écrit à la Société, à la date du 4 janvier, pour lui annoncer le retour à Cayenne de M. Adam de Bauve qui vient d'accomplir un voyage des rives de l'Amazone à Demérari par l'intérieur, et le départ prochain de ce voyageur pour Paris,

où il se propose de mettre sous les yeux du gouvernement et des Sociétés savantes les résultats de ses diverses explorations. M. Adam de Bauve est présent à la séance; M. le président lui témoigne le vif intérêt que la Société a pris à son dernier voyage, et il l'invite à vouloir bien lui en communiquer les principaux résultats dans la prochaine assemblée générale.

M. Picart, voyageur naturaliste, qui se rend sur la côte de Guinée dans le but d'explorer ce pays dans l'intérêt de l'histoire naturelle, écrit à la Société qu'il se propose également d'être utile à la Géographie en remplissant, autant que ses connaissances et ses moyens le lui permettront, les lacunes qui peuvent exister sur l'histoire et la topographie des pays qu'il doit visiter, et il la prie de vouloir bien lui transmettre ses instructions.

M. Duponceau, président de la société philosophique américaine de Philadelphie, remercie la Société de l'envoi de ses dernières publications, et il se félicite des relations intimes qui existent entre ces deux corps. M. Duponceau offre de la part de l'auteur, don Naxera, une dissertation sur la langue des Indiens Othomis, et il fait hommage en son nom d'une *Description of the Province of new Sweden*, dont M. Eyriès veut bien se charger de rendre compte.

La Commission centrale nommera à plusieurs places de correspondans étrangers dans sa séance du 22 avril, et M. Duponceau qui a rempli toutes les conditions exigées par le réglement, sera porté sur la liste des candidats.

M. Vandermaelen écrit à la Société pour lui faire hommage du Dictionnaire géographique de la Flandre orientale et d'une Notice sur son établissement.

M. Jomard saisit cette occasion pour appeler de nouveau l'attention de la Société sur l'établissement géographique fondé par M. Vandermaelen, le seul de cette nature qui existe en Europe, et il demande que la Notice qui le concerne soit mentionnée dans le Bulletin de la Société.

M. Beylet, membre de la Société à Draguignan, adresse le résultat des observations qu'il a faites sur les mœurs des habitans des forêts, ou demi-sauvages de la Provence. Cette Notice est renvoyée au Comité du Bulletin.

MM. le chevalier Alex. Lenoir, Farcy et de Saint-Priest, collaborateurs pour la publication des Antiquités mexicaines, écrivent à la Société, à titre de représentans et de fondés de pouvoirs de M. Baradère, pour lui demander que les droits de ce voyageur lui soient maintenus dans le concours ouvert pour le prix relatif à la description des Antiquités de l'Amérique centrale. Cette lettre est renvoyée à la Commission du concours qui se compose de MM. Jomard, Walkenaer et Larenandière. Ce dernier commissaire a été nommé au scrutin à la place de M. Warden qui s'est récusé comme collaborateur de M. Baradère.

M. Roux de Rochelle, au nom de la Commission spéciale du concours pour le prix annuel, présente un résumé du Rapport qui sera communiqué à l'assemblée générale du 15 avril prochain. D'après les conclusions de ce Rapport, le prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie, exécutée dans le cours de l'année 1833, sera décerné à M. Camille Callier, capitaine au corps royal d'état-major, pour ses voyages en Orient.

M. Jomard communique une note présentée par M. le

capitaine Ross à la Société d'Encouragement sur les boîtes en métal renfermant des viandes intactes, conservées depuis dix-sept ans par le procédé de Donkin, et qu'il a trouvées à bord de *la Fury*. M. Jomard rapporte à cette occasion que M. de Freycinet a également conservé du lait pendant près de quatre années qu'a duré son voyage autour du monde; ce lait avait été préparé en France bien avant, par le procédé d'Appert.

Le même membre présente quelques observations critiques en réponse au Mémoire adressé à l'Académie royale des Sciences par M. le maréchal duc de Raguse, sur la climatologie de l'Egypte; il signale comme une erreur l'opinion répandue qu'*il ne pleut jamais au Caire et dans l'Égypte supérieure*, et il cite les observations qu'il a publiées sur le climat du Caire dans la *Description de l'Égypte*.

MEMBRE ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

M. Eugène Cortambert.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séances des mois de février et mars 1836.

Par *M. Picquet :* Carte physique et routière de la France, de la Suisse et d'une partie des Etats limitrophes, par A. Brué, revue et augmentée par Ch. Picquet, 1836, 1 feuille. — Par *MM. Picquet et Cortambert :* Physiographie. Description générale de la nature pour servir d'introduction aux sciences géographiques, par E. Cortambert, 1 vol. in-12. — Par *M. Arthus Bertrand :*

Voyage en Navarre pendant l'insurrection des Basques (1830-1835), par J.-Aug. Chaho, 1 vol. in-8° — Origine et progrès de la puissance des Sikhs dans le Penjab, et histoire du Maha-Radja, Rundjet-Singh, suivis de détails sur l'état actuel, la religion, les lois, les mœurs et les coutumes des Sikhs, d'après le manuscrit du capitaine William Murray, par T.-H. Prinsep, traduit par X. Raymond, 1 volume in-8°. Paris, 1836. — Voyage sur le Danube, de Pesth à Routchouk, par le navire à vapeur, et notices de la Hongrie, de la Valaquie, de la Servie, de la Turquie et de la Grèce, par M. J. Quin, traduit par M. J. B. Eyriès, 2 volumes in-8. — Par l'*Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg :* Recueil des actes de la séance publique du 29 décembre 1835. — Mémoires. — Sciences mathématiques, physiques et naturelles, tome 3, 1re et 2e livaisons. — Sciences politiques, histoire, philologie, t. 2, 6e liv., t. 3, 1re liv. — Mémoires lus par divers savans, t. 2, 4e, 5e et 6e liv. — Par l'*Académie royale des sciences de Turin :* 38e volume de ses mémoires. Turin, 1835, 1 vol. in-4°. — Par *M. de Macedo :* Addimentos á primeira parte da memoria sobre as verdadeiras epocas em que principiarão as nossas navegações e descobrimentos no Oceano atlantico. Lisboa, 1835, in-4°. — Par *M. Ansart :* Atlas historique des Etats européens, traduit de Kruse, revu et continué par MM. Ansart et Lebas, 6e et dernière livraison. — Par *M. Albert Montémont :* Bibliothèque universelle des voyages, 41e liv. Voyages en Océanie, Cunningham et Sturt. — Par *M. Roguet :* Essai théorique sur les guerres d'insurrection, ou suite à la Vendée militaire, 1 vol. in-8°. — Par *M. Guigniaut :* De l'étude de la géographie en général, et de la géographie historique en particu-

lier, 1 broch. in-8°. — Par *M. Noirot :* Carte du théâtre des opérations militaires dans le centre de la province d'Oran, dressée à l'état-major général par M. le capitaine Saint-Hyppolite, d'après ses reconnaissances et celles de M. le capitaine de Maligny, pour servir à l'expédition commandée par M. le maréchal comte Clausel, 1835, 1 feuille (*extrait du Spectateur militaire*). — Par M. *Berthelot :* Histoire naturelle des îles Canaries, troisième livraison. — Par M. *de Humboldt :* Atlas géographique et physique, 12e livraison. — Par les *auteurs et éditeurs :* Antiquités mexicaines, 11e livraison. — Par M. *Duponceau :* Description of the province of New Sweden, now called by the English, Pennsylvania, in America, etc., by Thomas Campanius Holm, tranlated from the Swedish for the historical Soc., of Pennsylvania. With notes by Peters Duponceau, 1 vol. in-8. — De lingua Othomitorum dissertatio, auctore Emmanuele Naxera; Mexicano, Philadelphiæ, 1835, 1 broch. in-4. — Proceedings of a meeting held in Philadelphia, on the 4 november 1824 (24 october O. S.) to commemorate the landing of Wm. Penn on the shore of America, etc. 1 broch. in-8. — An historical discourse delivered before the Society for the commemoration of the landing of W. Peen, 24 october 1832. By P. S. Duponceau, 1 broch. in-8.— Par M. *Reynolds :* Voyage of the United-States frigate Potomac, under the command of commodore John Downes, during the circumnavigation of the globe, in the years 1831, 1832, 1833 et 1834, etc., by J. N. Reynolds, 1 vol in-8. — Par M. le major *d'Oesfeld :* Der Broken für harz Reisende, Berlin, 1834, 1 feuille. — Ubersicht aller bekannten graphischen hülfsmittet zur Bearbeitung einer neuen Karte der Sweitz, etc., 1 feuille. — Litteratur der bes-

seren Karte der Schweis, 1 feuille. — Par M. *Vandermaelen :* Dictionnaire géographique de la province de la Flandre occidentale, 1 vol. in-8, 1836. — Lettre sur l'Etablissement géographique de Bruxelles, broch. in-18. Catalogue des ouvrages publiés par l'Etablissement géographique de Bruxelles, in-18. — Par M. *Rienzi :* Univers pittoresque, Océanie, 5 livraisons in-8. — Par l'auteur : Suite des détails sur l'émancipation des esclaves dans les colonies anglaises pendant les années 1834 et 1835, par Z. Macaulay (traduit de l'anglais), 1 broch. in-8. — Par l'*Athénée des Arts* : Recueil de pièces lues à ses séances littéraires et musicales, in-8. — Par la *Société d'Agriculture de l'Aube;* Mémoires de cette Société, 2e, 3e et 4e trimestres de 1835, in-8. — Par *M. Gide :* Nouvelles Annales des voyages, cahiers de janvier et février. — Par *M. Bajot :* Annales maritimes et coloniales, cahiers de janvier et février.—*Par la Société des Missions évangéliques :* Cah. de janv., février et mars de son journal. — Par M. *de Moléon;* Recueil industriel et manufacturier, cahier de février. — Par *les Directeurs :* Mémorial encyclopédique, cahier de février. — Plusieurs numéros de l'Institut et de l'Echo du monde savant.

Erratum du Bulletin de décembre n° 24.

Page 408, ligne 25 : occidentaux, *lisez*, orientaux.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

AVRIL 1836.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

DU 15 AVRIL 1836.

RAPPORT

Sur le concours au prix annuel pour la découverte la plus importante en Géographie,

Lu dans l'assemblée générale de la Société le 15 avril 1836, au nom d'une commission spéciale, composée de MM. Eyriès, de Larenaudière, Corabœuf, Daussy, et Roux de Rochelle rapporteur.

Messieurs,

Vous avez desiré encourager par des prix annuels les recherches géographiques les plus importantes; et une commission spéciale, composée de messieurs Eyriès, de Larenaudière, Corabœuf, Daussy et de moi, a été chargée d'examiner les ouvrages qui pouvaient être admis au concours de cette année. Cette commission s'est unanimement accordée, Messieurs, à désigner à vos suffrages, et à juger dignes du prix les voyages de

M. Callier dans l'Asie-Mineure, la Syrie, la Palestine et l'Arabie Pétrée. Quand la discussion s'est ouverte sur le mérite de cet ouvrage, chacun de nous l'a considéré sous un aspect différent; et cette analyse nous a convaincus que l'auteur s'était appuyé sur un grand nombre d'observations astronomiques; qu'après avoir ainsi assuré ses premières triangulations qui devenaient le canevas de ses opérations géodésiques, il avait relevé avec soin le relief des terrains parcourus; qu'il avait assujéti ses itinéraires à toutes les mesures de distance, de direction et de temps, qui pouvaient lui être fournies par les instrumens mis à sa disposition; qu'il avait rectifié un grand nombre de points de la géographie ancienne; qu'il avait répandu d'égales lumières sur celle des croisades; et qu'enfin, en suivant un certain nombre de routes nouvelles qui n'avaient pas été fréquentées avant lui, il avait fait faire à l'étude de la géographie de nouveaux progrès.

Nous allons entrer dans le développement de ces diverses observations, en suivant d'abord l'itinéraire tracé par le voyageur, et en rappelant une partie des grands souvenirs historiques qui s'attachent encore aux campagnes, aux cités, aux ruines de ces régions célèbres.

Ne soyez pas surpris, Messieurs, que pour être mieux entendus nous rendions à une partie des lieux visités par M. Callier les anciens noms qui vous sont plus connus, et que les annales de l'histoire ont consacrés. Leur synonymie fut quelquefois changée par la conquête; mais les dénominations les plus illustres survivent à toutes les autres, comme pour rappeler aux nations les jours de leur grandeur.

MM. Callier et Stamaty, tous deux élèves de l'école polytechnique, et officiers de l'ancien corps des ingé-

nieurs géographes, partirent pour l'Orient en 1830, avec notre respectable historien des croisades ; et, tandis que M. Michaud continuait sa navigation vers les Dardanelles et le Bosphore, l'un et l'autre débarquèrent à Smyrne. L'Asie-Mineure, où ils allaient voyager, avait subi, dès la plus haute antiquité, une longue suite de révolutions; et ses annales se trouvaient liées à toutes les époques historiques de l'Orient depuis la fondation de ses colonies et les temps fameux d'Ilion. Ce pays avait été le théâtre des premières guerres de la Perse et des colonies Grecques, celui des conquêtes d'Alexandre, et des batailles que se livrèrent entre eux ses successeurs. On vit plus tard les mêmes contrées soumises par les Romains, déchirées sous l'empire d'Orient, ravagées tour-à-tour par les Arabes, par les Grecs du Bas-Empire, par les nuées de guerriers qui se rendaient à la croisade, et occupées enfin par les Musulmans.

En se rendant de Smyrne à Constantinople, nos voyageurs traversèrent la plaine de Magnésie, où Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, fut défait par Publius Scipion l'Asiatique, et la plaine de Thyatire, où l'empereur Valens vainquit, en 366, Procope de Cilicie qui avait usurpé la pourpre : ils gagnèrent ensuite la Bithynie, se dirigèrent vers le mont Olympe, et s'arrêtèrent à Prusium, aujourd'hui Brousse, où Osman vint, au commencement du quatorzième siècle, établir sa résidence, et frayer à ses successeurs les routes du Bosphore. Durant ce voyage, ils rectifièrent l'emplacement de plusieurs anciennes villes et le cours de différens fleuves.

Après avoir séjourné trois mois à Constantinople, MM. Callier et Stamaty rentrèrent dans l'Asie-Mineure et y suivirent une autre direction. Ils visitèrent d'abord Nicomédie, ancienne et magnifique résidence de Dio-

clétien, et Nicée, où la foi chrétienne, triomphante des persécutions, assembla son plus fameux concile et proclama son symbole. Cette ville fut dans la suite la première conquête des guerriers de la croix, et nos voyageurs purent s'expliquer, sur les lieux mêmes, les principales opérations du siège. Après avoir gagné vers l'Orient le cours du Sangarius, dont ils remontèrent les bords jusqu'au Thymbris, ils reconnurent bientôt cette plaine de Dorylée, où les mêmes guerriers chrétiens remportèrent sur les Sarrasins une mémorable victoire. Les deux Français se dirigèrent vers les sources du Thymbris, traversèrent les embranchémens occidentaux du Taurus, qui séparent les versans de la Propontide et de la mer Égée, et retrouvèrent l'ancienne ville d'Azani, dont ils relevèrent avec soin quelques inscriptions : ils franchirent les affluens de l'Hermus, se rapprochèrent du mont Sypile, où l'on visite encore les grottes d'Homère, et terminèrent à Smyrne le voyage qu'ils avaient commencé.

Le but d'une nouvelle expédition, entreprise en 1831 par MM. Callier et Stamaty, fut d'explorer la Lydie, la Phrygie, la Galatie et la Cappadoce. Ils reconnurent les vallées supérieures du Caïstre, fixèrent la position des sources du Méandre, et parcourant ensuite le plateau central de l'Asie-Mineure, ils traversèrent les affluens supérieurs du Sangarius. En descendant de cette région élevée, ils cherchèrent en Phrygie le premier champ de bataille que la mort d'Alexandre avait ouvert à ses successeurs, et où Cassandre, roi de Macédoine, et Séleucus, roi de Syrie, vinrent disputer à Antigone la possession de l'Asie-Mineure. Ces voyageurs se rendirent ensuite à Synada, et reconnurent, à quelques milles de distance, les belles carrières de marbre blanc et de brèche violette

qui furent long-temps exploitées par les Romains, et qui entrèrent dans la construction de leurs plus somptueux monumens. La Galatie allait s'offrir à leurs recherches, contrée fameuse à laquelle les Gaulois, nos ancêtres, avaient jadis imposé leur nom, lorsque après avoir ravagé l'orient de l'Europe, ils s'étaient transplantés au-delà de l'Hellespont. Ancyre, aujourd'hui Angora, devint ensuite la capitale de la Galatie ; et ce fut dans le voisinage de cette ville que Bajazet, ce même sultan, vainqueur des Hongrois près de Nicopolis, et dévastateur comme la foudre dont on lui donna le surnom, perdit une sanglante bataille contre Timour, qui le fit prisonnier de guerre, et qui, traînant à sa suite son captif enchaîné, lui donna pour successeur Soliman premier.

Ici commence pour nos voyageurs une longue épreuve de fatigues et de périls : leur courage pouvait y résister, mais les forces humaines ne suffisaient pas pour triompher de tous les obstacles.

Lorsque, pour se rendre de Galatie en Cappadoce, il fallut remonter les bords de l'Halys, on eut à s'engager dans une longue suite de vallées sauvages, de défilés que le lit du fleuve occupait tout entiers, de rochers dont il fallait gravir la cime, ou tourner les flancs escarpés. On n'y trouve souvent d'autres sentiers que celui des gazelles, des chacals, des hyènes : quelquefois même la trace vient à manquer : on rencontre des précipices ; il faut revenir sur ses pas pour se frayer des chemins nouveaux ; et si l'on est trompé par ses guides, s'ils sont d'intelligence avec les hordes errantes qui infestent ces contrées, le péril augmente ; et le plus grand danger de tous est souvent de rencontrer des hommes.

Quelles que fussent les difficultés du voyage, MM. Callier et Stamaty ne négligeaient aucune occasion d'ob-

server : ils reconnurent le bassin de l'Halys, tracèrent la carte des vallées qu'il parcourt, remontèrent ce fleuve jusqu'aux monts Pariadrès où il prend sa source, et avant de gagner l'ancienne Sébaste, ils se rendirent à Mazaca, qui avait reçu de Tibère le nom de Césarée.

La peste affligeait alors cette ville, et M. Callier en éprouva tous les symptômes : déjà même on désespérait de sa vie ; mais sauvé enfin de ce péril, il reprit courageusement avec son ami le cours de ses explorations. Le mont Argée, près duquel nos voyageurs étaient parvenus, sépare les versans de la Mésopotamie de ceux de l'Asie-Mineure, sans néanmoins fournir lui-même aucun cours d'eau à l'un et à l'autre bassin : ce cône volcanique, couronné de neiges éternelles, domine les doubles chaînes du Taurus et de l'Anti-Taurus, dans les flancs desquels prennent leur source les principaux fleuves. MM. Callier et Stamaty traversèrent les hautes vallées où coulent les affluens de l'Euphrate, et ils gagnèrent le lieu où se réunissent les deux bras dont ce fleuve est formé ; prolongeant ensuite leur route vers le Tygre, ils atteignirent l'antique cité d'Amida, aujourd'hui Diarbekir.

Cette ville était le point le plus oriental de leur voyage, elle faillit en être le terme. Leur arrivée et celle de quelques hommes qui les accompagnaient devinrent pour la population un sujet d'ombrage : le bruit fut tout-à-coup répandu qu'ils étaient envoyés près du gouverneur pour mettre à exécution dans cette ville les plans de réforme commencés à Constantinople, et surtout pour organiser quelques levées militaires. Cette rumeur souleva contre eux la populace ; leurs jours furent menacés : il fallut que les voyageurs sortissent précipitamment de Diarbekir pour regagner les montagnes de l'Ouest, et se rendre dans les défilés du Taurus que traverse l'Euphrate.

De plus grands périls les attendaient dans cette contrée inhospitalière, où les Curdes exerçaient leurs brigandages. L'escorte des deux Français se composait de huit hommes seulement : elle fut plusieurs fois attaquée par les barbares; elle fut réduite à moitié dans ces combats; et nos voyageurs, s'ouvrant un passage les armes à la main, furent ensuite contraints à changer de direction, à s'engager dans les forêts, à n'avoir pour abri que les antres des montagnes, à errer sans guide dans des contrées inconnues, où ils n'avaient plus que les astres du ciel et leur boussole pour moyen de direction. Ils avaient eu d'abord le dessein de se rendre à Orfa, l'ancienne Edesse, où Bohémond, l'un des héros de la première croisade avait établi le chef-lieu de sa principauté; mais cette route leur étant alors fermée, ils gagnèrent, à travers les débris de quelques villes anciennes, celle de Samosate, et suivirent le cours de l'Euphrate, jusqu'aux ruines de Zeugma et d'Apamée. Zeugma, aujourd'hui Roum-Kalah, située sur la rive du fleuve, avait été un des boulevards de l'empire romain, un des avant-postes destinés à défendre les provinces d'Orient contre les invasions des Parthes.

Nos voyageurs étaient alors moins exposés aux attaques des brigands, et ils purent gagner paisiblement les rives du Khalus et la ville d'Alep, l'ancienne Khalibon, désignée aussi par les Grecs sous le nom de Beroea. Mais M. Callier avait pu seul résister aux extrêmes fatigues de ce voyage : les forces de M. Stamaty étaient épuisées : il pouvait à peine se soutenir : languissant, exténué, n'ayant plus qu'un souffle de vie, que ni les ressources de l'art, ni les soins empressés de son ami, ne purent ranimer, il rendit, à Alep, le dernier soupir.

M. Callier eut alors à suivre seul ses explorations qui

devaient encore l'occuper trois ans entiers. Tout le mérite des nombreuses observations qu'il allait faire ne devait plus appartenir qu'à lui; mais combien il eût desiré d'avoir à le partager avec un ami, un frère d'armes, un compagnon si fidèle!

Le dessein de M. Callier était de parcourir la Syrie supérieure, la Cilicie *campestris* et la Cappadoce : il se dirigea vers Antioche, bâtie sur les rives de l'Oronte, et visita la plaine où Zénobie, reine de l'Orient, fut vaincue par l'empereur Aurélien, qui l'assiégea ensuite dans Palmyre, arrêta sa fuite et la conduisit à Rome, où cette reine fut réduite à suivre le char du triomphateur.

Pendant son séjour à Antioche, M. Callier put reconnaître les diverses opérations du siège de cette ville par les guerriers de la première croisade; ce voyageur, suivant le cours de l'Oronte, visita près de son embouchure les ruines de Séleucie; il franchit, en se dirigeant vers le nord, plusieurs contre-forts du Mont Rhosus, et vit les ruines de Pagrae, où Démétrius Nicator, roi de Syrie, vainquit Alexandre Bala, qui lui disputait l'empire et se faisait passer pour fils d'Antiochus-Epiphane. M. Callier reconnut ensuite aux bords de la mer l'ancienne Alexandrette, où devait aboutir autrefois le commerce d'une partie de l'Orient; vaste conception que le héros de Macédoine allait aussi réaliser en Egypte par la fondation d'Alexandrie. L'une et l'autre ville étaient destinées par ce conquérant à mettre en circulation les richesses du monde.

On trouve vers le nord d'Alexandrette, aujourd'hui Scanderoun, une ligne de falaises escarpées, au pied desquelles se brisent les flots de la Méditerranée. Le plateau de ce littoral élevé se prolonge comme un premier gradin entre la mer et les montagnes; il y forme

une espèce de lisière; et M. Callier qui cherchait l'emplacement des Pyles syriennes crut pouvoir le fixer dans un étroit défilé, dont le passage pouvait être aisément gardé par des tours et des murailles qui sont aujourd'hui en ruines. Au nord de ce défilé, les contre-forts de l'Amanus s'éloignent du rivage; la plaine se développe; elle a bientôt une lieue de largeur; et M. Callier a cru reconnaître dans ses dimensions, ses formes et ses accidens, le champ de bataille d'Issus. Le voyageur entre ensuite dans la Cilicie, où Pompée termina autrefois la guerre contre les pirates en les poursuivant dans leurs derniers repaires, et où Cicéron fut envoyé comme gouverneur. Il remonte le cours du Pyrame jusqu'à Mopsueste, gagne les bords du Sarus, et, s'élevant jusque vers les sources de ce fleuve, parvient à un nouveau défilé, qu'il regarde comme les Pyles ciliciennes.

Ce passage, que deux chars ne pouvaient pas franchir à-la-fois, se trouve resserré entre deux roches escarpées; on y découvre les vestiges d'une inscription dégradée par le temps; et un bloc informe, une espèce de grande borne milliaire, domine encore, comme un indice monumental, l'un des flancs de ce défilé. Les Pyles ciliciennes furent autrefois traversées par le jeune Cyrus, lorsqu'il était assisté d'une armée grecque, dont Xénophon sut ensuite guider et immortaliser la retraite. Elles furent franchies par Alexandre, accourant des bords du Granique aux rivages du golfe d'Issus; elles le furent par Septime-Sévère, qui allait également vaincre dans la plaine d'Issus l'armée de Pescennius-Niger, proclamé empereur par les troupes d'Orient. Julien suivit aussi cette direction quand il allait porter la guerre chez les Perses, vaincre Sapor et tomber mortellement blessé au milieu de sa victoire.

Les mêmes défilés furent franchis dans la première croisade par les troupes de Bohémond et de Tancrède qui devaient attaquer, en Cilicie, Adana et Mopsueste, tandis que l'armée principale, commandée par Godefroi, allait s'engager plus à l'orient dans un autre passage du Taurus, voisin des sources du Pyrame, et se rendait de Césarée à Germanicia.

M. Callier, voulant éclaircir quelques points de cette partie des croisades, fit un nouveau voyage à Césarée, d'où il prit la route de Germanicia, aujourd'hui Marasch; il gagna ensuite les sources du Khalus, situées près d'Aintab, et suivit le cours de cette rivière jusqu'à Alep, d'où il était parti.

Les recherches ultérieures qu'il se proposait de faire en Syrie furent alors suspendues par les mouvemens qu'occasionait l'expédition d'Ibrahim-Pacha, fils de l'illustre vice-roi d'Egypte. La peste ravageait le littoral de Syrie : Ibrahim-Pacha avait fait établir, à Beyrout, un cordon sanitaire pendant qu'il assiégeait Saint-Jean-d'Acre, et notre voyageur fut obligé de changer de direction; il s'embarqua, au mois de mai 1832, pour visiter l'île de Chypre, avant de venir reprendre ses travaux sur le continent. Le même fléau s'était cependant répandu dans cette île, et le drogman de M. Callier mourut de la peste sept jours après son arrivée à Larnaca : lui-même gardait encore quelques traces de la maladie d'Alep; mais aguerri à des maux qu'il avait éprouvés et surmontés, il n'éprouvait que le desir de visiter une contrée célèbre par des monumens de tous les siècles. Larnaca, où se fait aujourd'hui le principal commerce de l'île, put d'abord lui offrir un entrepôt de ses productions, et il reconnut les salines placées dans le voisinage, et dont l'exploitation remonte aux

temps les plus anciens. Il se rendit à Famagouste, fortifiée dans le moyen âge par les ingénieurs vénitiens, et si vaillamment défendue, en 1571, par Bragadino, qui, forcé enfin de rendre la place à Cara-Mustapha, fut écorché vivant par les ordres de son cruel vainqueur. M. Callier visita, à quelques milles de Famagouste, les ruines de l'ancienne ville de Salamis; il traversa les plaines marécageuses qu'inonde souvent le Pedacus, s'éleva vers le nord dans les montagnes qui bordent le rivage, reconnut les ruines dont quelques cimes sont couronnées, et descendit au port de Cerigno. De là il gagna le mont Olympe qui domine l'île entière, et visita, vers le midi, les anciennes villes de Paphos et d'Amathonte, où Vénus avait eu des autels. Il se rendit au port de Limessol, que les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem occupèrent en 1308, quelques années avant d'aller s'établir dans l'île de Rhodes. Revenant ensuite dans l'intérieur, il traversa les ruines d'Idalie, qui lui rappelaient encore les temps mythologiques, et se rendit à Nicosie, située vers le centre de l'île, dont elle fut constamment la capitale. Ces recherches dans les antiquités de la fable, de l'histoire et de la géographie occupèrent M. Callier pendant quatre mois, et il revint ensuite sur le continent pour entreprendre, en 1833, un voyage dans la Célé-Syrie et la Palestine.

Ici le tableau des évènemens et la base des recherches viennent encore à changer. Voici le domaine de la Géographie sacrée, mais elle s'allie à la Géographie profane la terre des patriarches devient celle de la nouvelle loi; elle est tour-à-tour occupée par les dieux de Rome, par celui des chrétiens, par l'islamisme; et nous arrivons aux temps des croisades, époques d'héroïsme et de foi, auxquelles va succéder encore la domination de l'alcoran.

Les pentes occidentales du Liban furent d'abord visitées. M. Callier en observa les vallées, les cours d'eau, les ruines anciennes; il vit celles du temple de Vénus Astarté, et s'éleva vers les sources de l'Adonis; il étudia la structure du Liban et de l'Anti-Liban, parcourut la longue vallée qui les sépare, y reconnut Balbeck ou Héliopolis, suivit le cours du Léontès, gagna de nouveau le revers occidental du Liban, et y trouva les majestueux et derniers restes de ces antiques forêts de cèdres, qui avaient été exploitées dans le siècle de Salomon et des rois de Tyr, pour la construction du temple de Jérusalem, et pour les principaux édifices de cette partie de l'Orient. Le voyageur, passant de Tripoli à Beyrout, visita ensuite les contrées situées au midi de la Célé-Syrie; il reconnut le vallon où coule l'ancien Tamyras, et rectifia plusieurs positions mal indiquées dans les cartes. Il parcourut successivement les villes de Seid, de Sour, de Saint-Jean-d'Acre, où il retrouvait aussi les ruines de Sidon, de Tyr et d'Acca; et gagnant l'extrémité du Mont-Carmel, qui s'avance vers la mer comme un vaste promontoire, il traversa cette chaîne de montagnes pour aller reconnaître les contrées intérieures de la Palestine. La plupart des lieux que nous venons de rappeler ont été signalés par de grands évènemens, et notre voyageur put étendre au domaine de l'histoire une partie de ses recherches.

A l'orient du Mont-Carmel, il visita la plaine d'Esdrélon et le Mont-Thabor, fameux dans les annales du christianisme et dans nos fastes militaires les plus glorieux. Il examina le système des montagnes où les affluens du Jourdain prennent leur source, se rendit à Sichem, située entre les monts Ebal et Garizim, et vint terminer ce premier voyage à Jérusalem, bâtie sur le

penchant oriental du Calvaire, et s'étendant au sud jusqu'à la montagne de Sion. Après avoir suivi, jusqu'au pied de ses murs, la trace des combats et des opérations des Croisés, M. Callier, reprenant la suite de ses travaux, visita le cours du Cédron, qui prend sa source près de la cité sainte, et arrose la vallée de Josaphat; il se rendit à Hébron, lieu de sépulture d'Abraham et de sa famille; et lorsqu'il fut arrivé sur les limites du désert, il fit ses dispositions pour y pénétrer. Ce voyageur se dirigea vers le golfe Élanite, au fond duquel viennent expirer les flots de la mer Rouge. Il vit l'ancien port d'Ésiongaber, d'où les flottes de Salomon partaient pour Ophir, alla reconnaître les monts Horeb et Sinaï dans la presqu'île qui s'avance entre ce golfe et celui de Suez, gagna cette dernière ville et se rendit au Caire. La plaine où fut Memphis, et où s'élèvent les Pyramides, fut le terme de ses excursions vers le midi. M. Callier vint à Alexandrie; et, comme il desirait faire quelques nouvelles explorations dans la Palestine, il s'embarqua pour Jaffa, gagna les montagnes de Naplouse, l'ancienne Samarie et Tibériade, compléta ses remarques sur le cours du Jourdain et sur les montagnes qui bornent, à l'occident, ce vaste bassin et celui des lacs Asphaltite et de Gennézareth. Après avoir prolongé ses observations jusqu'à Damas, il regagna les doubles chaînes de l'Anti-Liban et du Liban, et perfectionna les travaux qu'il avait commencés sur la Palestine.

Cinq années de fatigues et de voyages, durant lesquelles M. Callier avait parcouru, en différens sens, les régions qui enveloppent le fond de la Méditerranée, avaient tellement altéré sa santé, qu'après avoir essuyé, à Beyrout, une longue maladie, il dut s'embarquer pour l'Europe, et mettre un terme aux recherches

dont nous venons, Messieurs, de vous offrir l'analyse.

En nous conformant, dans ce rapport, à l'itinéraire suivi par M. Callier, et en rappelant, en différens lieux, quelques évènemens qui les ont rendus célèbres, nous avons eu souvent à intervertir l'ordre des dates; mais l'esprit éclairé de nos auditeurs a pu aisément les replacer dans les rangs qui leur sont assignés par l'histoire.

Un voyage, mis pour ainsi dire sous la protection de tant de peuples, devait nous intéresser vivement; mais nous avons cherché à nous défendre de la séduction des souvenirs; il ne suffisait point de nous captiver : nous avons cherché si l'auteur avait fait des découvertes; car vous voulez avant tout que la géographie s'enrichisse, et nous avons reconnu qu'il avait étendu sur un grand nombre de points les progrès de cette science, en rectifiant les fausses indications de lieux, en redressant le cours de différens fleuves, en leur rendant les affluens qui leur appartiennent, en traçant avec plus de précision les chaînes de montagnes, leurs embranchemens, leurs vallées, en rétablissant enfin sur les bases de l'observation la géographie d'un pays sur lequel on avait souvent été réduit à d'incertaines traditions. Ainsi, dans les groupes de montagnes situés au midi du mont Argée, il a rendu aux différentes vallées qui les séparent leurs vraies directions; il a rétabli la position des sources du Sarus et de celles du Pyrame que l'on avait confondues; il a fixé, sur les versans occidentaux de la chaîne du Liban, les sources et la direction de plusieurs rivières; a suivi, à travers la même chaîne, le passage du Léontès; a reconnu, à l'est de l'Anti-Liban, les véritables sources du Jourdain.

Dans les mêmes contrées, un grand nombre de lieux que les meilleures cartes indiquaient inexactement ont

été remis à leur place; ils ont passé d'une rive à l'autre du Léontès, ou du Jourdain, ou de l'Adonis; leur latitude a changé, leur exposition n'est plus la même. Toutes ces rectifications deviennent également utiles aux voyageurs qui parcourront les mêmes contrées et aux savans qui voudront étudier les différentes époques de leur histoire.

En cherchant à éclaircir la géographie des différens siècles, M. Callier s'est constamment aidé de l'étude des monumens et de celle des inscriptions. Ses remarques se trouvaient ainsi fondées sur des faits, et les dessins, les plans qu'il a tracés sur les lieux et qu'il a rapportés sont les titres et les preuves de la sincérité de ses recherches.

Les cartes de Danville avaient été long-temps consultées pour la géographie de l'Asie-Mineure, de la Syrie et de la Palestine. Avant lui aucun savant n'avait répandu plus de lumières sur la géographie ancienne, et n'avait porté si loin la science de la critique historique dans son application à cette étude; mais il fut souvent réduit à des combinaisons et à un travail d'érudition. Ce géographe ne voyagea point : il traçait, dans son cabinet et au milieu de ses livres, les cartes du monde, et l'on s'étonne avec raison de l'exacte précision qu'il a donnée à la plupart des positions de lieux; mais on doit aussi reconnaître qu'en tirant de justes conséquences d'un grand nombre d'élémens qui étaient alors imparfaits, il n'a pu se préserver d'introduire dans ses cartes différentes erreurs qui avaient été adoptées avant lui, et que des recherches plus récentes ont permis ensuite de rectifier. Telle devait être, en géographie, l'autorité d'un savant si recommandable, que ses travaux ont généralement servi de type à ceux que l'on a

publiés ensuite, jusqu'au moment où l'on a pu suppléer par des observations locales à celles que les livres seuls nous avaient transmises.

Comment s'était-il fait qu'une contrée, parcourue pendant tant de siècles, fût néanmoins si imparfaitement connue? C'est que la plupart des voyageurs étaient des chefs de peuples ou d'armées, n'ayant pour but que de détruire ou de fonder des empires. Tous n'avaient pas tracé avec l'habile exactitude de Xénophon leurs itinéraires; ils se bornèrent à observer ce qui intéressait leurs expéditions, ce qui pouvait faciliter leurs triomphes. L'ambition ou l'enthousiasme fit des conquérans; la barbarie vint ensuite, et comme elle arrivait à travers des ruines, elle put aisément confondre les noms et les lieux. Quand des observateurs plus habiles se présentèrent enfin, et quand les paisibles conquêtes de la science purent commencer, ces mêmes ruines aidèrent à retrouver des villes et des monumens oubliés ou méconnus : on pénétra mieux dans les annales des siècles passés. C'étaient de véritables écdouvertes, car la science peut en faire à toutes les époques, et celle qui nous fait retrouver la trace de nos ancêtres, en remontant d'âge en âge, a aussi pour but et pour résultat d'éclairer notre siècle.

Mais M. Callier eut souvent à reconnaître que cette étude rencontre de nombreux obstacles dans des pays peu civilisés; on n'y doit attendre aucun secours des habitans; et des recherches qu'ils ne conçoivent point excitent leur défiance. Il faut cacher avec soin ses études, feindre de partager l'ignorante insouciance de la caravane dont on fait partie, et traverser avec elle de longues distances, comme si l'on n'avait à accomplir qu'un voyage de commerce ou un pélerinage religieux. Néan-

moins, dans ces routes si monotones, on trouve à recueillir des explications; les accidens du sol sont remarqués, les ruines que l'on découvre ont un nom, et les traditions se racontent.

La connaissance et l'emploi des langues orientales facilitèrent les recherches de M. Callier. Dans l'Asie-Mineure, il fit usage de la langue turque; arrivé en Syrie, il employa l'arabe : il ne quitta pas le costume oriental, et quelquefois il ne dut sa sûreté personnelle qu'à l'avantage de passer pour un fils du prophète. Mais cet *incognito* fut souvent trahi : il l'était par cette activité de recherches, par cet esprit avide de connaissances, qui saisissait toutes les occasions de s'éclairer, et l'on put s'apercevoir que l'étude du coran ne suffisait point à cette vive et féconde intelligence.

Paraître savoir était un péril, et M. Callier fut habituellement réduit à faire ses observations à la dérobée, à s'isoler pour prendre la hauteur du soleil, et pour mesurer les angles de ses positions trigonométriques. Il fut même forcé de se réduire aux instrumens les plus portatifs, et de ne faire aucun usage de ceux qui pouvaient attirer la vue, et que des hordes de Curdes et de Turcomans auraient peut-être regardés comme des moyens de sortilège et de divination.

Ce voyageur s'était muni, pour ses observations, de deux chronomètres, d'un sextant à réflection, d'une boussole de poche. Ses lignes de mesures géodésiques étaient prises dans la direction d'une suite de points culminans qui pouvaient être mutuellement aperçus, et dont il avait soin de déterminer astronomiquement les différentes positions. C'est entre tous ces points qu'il traçait ensuite ses itinéraires. Les distances lui étaient données par le pas du cheval, les directions étaient in-

diquées par la boussole; et si quelques-unes de ces dernières évaluations avaient entre elles de légères divergences, il parvenait à les rectifier, à les coordonner, en recommençant ses calculs, en multipliant les reconnaissances entre deux points exactement déterminés, en tenant compte des distances qui devaient séparer les unes des autres, les différentes stations de ces routes intermédiaires.

La carte de la Syrie inférieure et de la Palestine renferme vingt positions géographiques, déterminées par les observations astronomiques de M. Callier : les itinéraires qu'il a parcourus et qui ont servi à la construction de cette carte, ont un développement de quatre cent trente lieues, et la surface du terrain figuré peut être évaluée à sept cent cinquante lieues carrées. Ce voyageur a relevé astronomiquement dix positions dans l'Arabie Pétrée, douze dans l'île de Chypre, trente-huit dans l'Asie-Mineure; et ses itinéraires, dans la première contrée, sont de deux cent cinquante lieues, de cent soixante dans la seconde, de onze cents dans la troisième. Ses travaux géographiques, en Orient, renferment ainsi plus de dix-neuf cents lieues de reconnaissances, qui peuvent s'encadrer dans quatre-vingts positions déterminées par des observations astronomiques, et ces positions sont convenablement réparties pour le contrôle et la vérification du développement des itinéraires.

Nous nous trouvons conduits à examiner le mérite des cartes dressées par M. Callier, et nous avons d'abord à reconnaître que les systèmes graphiques, aujourd'hui mis en usage, rendent beaucoup plus sensibles à nos yeux toutes les formes et tous les accidens du terrain que ne pouvaient le faire les cartes anciennes, où le

relief du sol était inexactement indiqué, où l'on voyait représenter, par des lignes courbes, l'élévation des montagnes, où se retrouvait un mélange contradictoire de plans horizontaux et de coupes verticales, que l'œil ne peut pas saisir à-la-fois.

Les dessins topographes, ramenés à un principe uniforme, sont devenus plus réguliers, et l'on a recours maintenant, pour représenter les inégalités du sol, au jeu des ombres et de la lumière. Tous les points des cartes de M. Callier sont éclairés par la lumière zénithale : les plans horizontaux sont frappés de tout son éclat : ceux qui s'inclinent sont plus ou moins ombrés; la nuance est faible s'il ne faut rendre que de simples ondulations du terrain; elle devient plus forte si les plans sont plus rapides et plus escarpés.

Nous avons remarqué, comme un témoignage de la scrupuleuse sincérité de M. Callier, que ses cartes se bornent aux contrées qu'il a relevées lui-même, et aux itinéraires qu'il a effectivement parcourus : il a observé et vérifié tout ce qu'il décrit, et il a cru devoir omettre tout les points qu'il n'avait pas explorés. Ce sont quelques déserts géographiques; d'autres observateurs pourront les parcourir ensuite : ces cartes leur indiqueront les lacunes qu'il reste à remplir, pour achever la description graphique des mêmes contrées.

Plusieurs voyageurs avaient visité ces régions avant lui; mais comme ils les avaient souvent traversées dans d'autres directions, ils laissaient à leurs successeurs de nombreuses recherches à faire, dans des pays où la situation des peuples et le sort des cités ont changé tant de fois. Pour mieux faire connaître toutes les lignes qu'ils ont parcourues dans l'Asie-Mineure, nous joignons à ce rapport un tableau comparatif des itinéraires qui

furent suivis dans le dix-septième siècle par Tavernier, dans le dix-huitième par Tournefort, Paul-Lucas, Otter, Pococke, Niebuhr, Olivier, Brown, et enfin par Seetzen, en 1809, et par Kinneir, en 1820. Ces itinéraires ne sont pas les mêmes que ceux de M. Callier; et il a également suivi plusieurs routes nouvelles en Syrie, en Palestine et dans l'Arabie-Pétrée. Nous croyons devoir en faire l'observation, pour indiquer comment des pays déjà connus ont pu néanmoins prêter à d'importantes découvertes.

Les études géologiques entraient moins dans le plan de ce voyageur : cependant il s'en est occupé; et l'ordre qu'il a mis dans ses recherches, les nombreux minéraux qu'il a rassemblés, permettent de se former un système sur la constitution du sol et sur les différentes couches qui en indiquent les dépôts et les révolutions successives. M. Callier avait soin de recueillir sur son passage tous les échantillons de terres, de métaux, de minéraux, qui appartenaient à chaque contrée; il notait les gisemens de toutes ces substances, l'épaisseur et l'inclinaison de leurs couches, la puissance de leurs formations : ces élémens seront rapprochées les uns des autres, et une carte générale pourra résulter de l'assemblage de toutes ces observations locales. Déjà M. Callier en a établi quelques bases; il a soigneusement étudié la structure du Liban, de l'anti-Liban et les hautes vallées du Jourdain; et lorsqu'il était dans les régions supérieures de la Cappadoce, il a fait de nombreuses observations sur le mont Argée. Cette montagne isolée offre des phénomènes qui lui sont propres : sa nature est volcanique, les mamelons qui l'environnent ont été soulevés par des feux souterrains, et l'aspect du sol indique au loin de semblables ravages. D'anciennes traditions nous apprennent

que des gouffres brûlans y furent ouverts autrefois; et l'on y trouve encore des scories et des produits volcaniques dans les nombreuses fissures de la terre, et dans les lits profonds qu'occupent aujourd'hui les ravins et les torrens.

M. Callier, joignant à ses autres travaux quelques recherches de botanique, s'attacha à recueillir les plantes particulières aux contrées qu'il visitait. Ce genre d'étude est un de ceux qui inspirent le moins d'inquiétude aux habitans; ils supposent qu'on a surtout en vue de reconnaître les vertus médicinales des plantes; et un voyageur qui acquiert au milieu d'eux la réputation de médecin devient pour eux un personnage inviolable, tant qu'il paraît se borner à l'art de conserver ses semblables: mais s'il sort des limites de cet art, et s'il veut pénétrer dans les autres secrets de la nature, il devient alors suspect d'une science dangereuse, et l'ignorance publique l'accuse et le persécute.

L'examen que nous venons, messieurs, de mettre sous vos yeux vous rend compte des divers motifs qui ont porté votre Commission spéciale à juger digne du prix annuel M. Camille Callier, capitaine au corps royal d'Etat-Major. Si nous nous sommes arrêtés quelque temps aux nombreuses recherches que ce voyageur a faites dans les contrées d'Orient, c'est que vos premières et vos plus chères études vous y ramènent. Vous vous rappelez, messieurs, que ces lieux furent marqués autrefois par la puissance et la ruine des empires les plus florissans; qu'ils donnèrent à l'Europe encore sauvage le signal de la civilisation; qu'ils virent éclore la lumière des arts, des lettres, des sciences qui seront, dans tout le cours des âges, le principe du bonheur des hommes et du charme de la vie; qu'ils furent le berceau d'une

religion qui devait changer la face du monde, et dont les nombreux rameaux allaient couvrir les contrées les plus lointaines, et qu'enfin une autre religion s'élança des mêmes lieux, tout armée et le cimeterre à la main, pour conquérir une longue suite d'empires, et pour disputer à la puissance de la croix sa prééminence, avant que les lois communes de l'humanité vinssent apprendre aux hommes de toutes les croyances que la terre leur est également échue en partage.

La Commission croirait n'avoir rendu qu'imparfaitement justice aux travaux de M. Callier sur des contrées si présentes à vos souvenirs, si elle n'exprimait pas le desir que les cartes et le texte de son ouvrage fussent publiés. Le gouvernement français, qui avait dirigé et soutenu la mission scientifique de ce voyageur, dans des pays où il a retrouvé plus d'une trace des mémorables expéditions de nos aïeux, nous semblerait accomplir une œuvre digne de lui, en facilitant par sa généreuse bienveillance l'impression d'un travail qui honore son auteur, agrandit nos connaissances et s'applique à quelques grandes pages de notre histoire.

Nous ne pouvons quitter les régions célèbres auxquelles le nom de M. Callier se trouve attaché, sans porter aussi votre attention sur les voyages entrepris par M. Texier dans différentes parties de l'Asie-Mineure. En cherchant avec ardeur les vestiges de l'art et de l'antiquité il a retrouvé des villes entières : il a vu dans les montagnes de la Phrygie les monumens gigantesques de ses anciens rois, et les innombrables sépultures de la vallée des tombeaux : il a reconnu près du mont Dindymène les ruines de Pessinunte, où la déesse de Phrygie eut ses temples et ses fanatiques sectateurs : il a relevé à Ancyre les inscriptions de l'*Augusteum* renfermant un

précis de la vie et des actes d'Auguste. Il a découvert près des ruines de Thémiscyre une enceinte monumentale de rochers, sur lesquels est sculptée, dans des proportions colossales, une scène historique, dont le sujet déjà interprété plusieurs fois, mais obscurci par une haute antiquité, est encore abandonné aux conjectures.

Après avoir visité Césarée de Cappadoce, ce voyageur a observé toutes les formations volcaniques du mont Argée; il a ensuite parcouru cette étrange vallée d'Urgub, où s'élèvent d'innombrables cônes de pierre ponce qui hérissent un territoire de sept lieues de longueur sur quatre de largeur. Les anciens y avaient creusé des sépultures, et les grottes de ces nécropoles sont devenues aujourd'hui des villages habités. La même vallée avait été reconnue par Paul Lucas; mais on regardait comme fabuleuse la description qu'il en a faite.

M. Texier, revenu de Cappadoce à Constantinople, a donné à la suite de ses voyages une autre direction. Il s'est rendu, en 1835, des rives du Bosphore à Smyrne, par les îles de la Propontide, la Troade et l'Eolide. En visitant les ruines de cette dernière contrée, il a pu retrouver à peine quelques vestiges d'Elée, de Cumes, de Pitane : ces ports sont comblés, et l'on peut aussi remarquer, en poursuivant ses recherches le long du littoral, qu'il s'est formé de grands attérissemens vers l'embouchure de tous les fleuves de l'Asie-Mineure. Nous ne rappelons point ici comme une récente découverte celle de la ville de Sipilon qui s'élevait autrefois près de la montagne de ce nom : les ruines en avaient été reconnues par d'autres voyageurs, mais M. Texier les a relevées avec plus de soin; il y a retrouvé le tombeau de Tantale; il l'a dégagé de tous

les débris qui l'encombraient, et lorsque l'auguste père du roi actuel de la Grèce est venu visiter le monument érigé au père des anciens rois d'Argos, il a pris M. Texier pour guide, et a dignement honoré en lui le savant, l'artiste et l'ingénieux observateur.

Comme ses voyages ont été commencés en 1834 et sont d'une date postérieure aux travaux dont votre commission avait à s'occuper aujourd'hui, leur examen appartient à un autre concours; mais ils sont trop importans pour que nous ayons pu les passer sous silence.

Un autre voyageur, M. Bové, naturaliste, ancien directeur du jardin botanique du Caire, a fait en 1832 un voyage très remarquable dans une partie des contrées également parcourues par M. Callier. Il quitta l'Egypte au printemps, par la route qu'avaient suivie les Israélites, et il alla s'embarquer à Suez, pour gagner le rivage de Thor, et s'élever ensuite au mont Sinaï. Revenu par terre à Suez, il se rendit successivement à Gaza, à Jérusalem, à Damas, d'où il regagna les rives de la Méditerranée, et, parcourant en plusieurs directions toutes les contrées intermédiaires, il fit de nombreuses recherches sur leur constitution géologique, leurs minéraux, leurs richesses botaniques. L'étude des sciences naturelles l'occupait spécialement; elle donne un mérite particulier à ses travaux et à sa relation.

MM. de Cadalvène et de Breuvery, qui viennent de commencer la publication d'un ouvrage intitulé *l'Egypte et la Turquie*, se sont proposé d'autres sujets d'observations pendant le séjour qu'ils ont fait en Orient, depuis 1829 jusqu'en 1836. Leur voyage d'Alexandrie à Rosette, à Damiette, et ensuite au Caire, d'où ils ont remonté le cours du Nil jusqu'à Syène, ne se borne

point à la description naturelle du pays, et à celle de ses grands monumens, déjà examinés par cette colonie de savans qui avaient suivi l'expédition d'Egypte, et visités depuis cette époque par le plus habile interprète des anciennes écritures égyptiennes, et par les hommes qui ont partagé ou continué ses travaux. Les deux voyageurs se sont particulièrement attachés à reconnaître et à développer les plans de réforme entrepris par Méhémet-Aly. Ils l'ont suivi dans toute sa carrière, depuis son départ de la Macédoine, d'où il est originaire, jusqu'à l'investiture du Pachalick d'Egypte, qui lui fut conférée en 1805; ils l'ont montré, essayant alors ses forces au service de la Sublime-Porte, soit en faisant la guerre contre les Wahabis au nom du Sultan, soit en lui prêtant ses troupes et le bras de son fils Ibrahim contre l'insurrection de la Morée. Le vice-roi fait ensuite servir ses réformes militaires à l'affermissement de sa propre autorité : il marche par degrés à l'indépendance; déjà même il ne se borne plus à la possession de l'Egypte; il dirige ses forces contre la Syrie, et démembre par la victoire cette partie de l'empire ottoman.

Sans entrer dans l'analyse des considérations politiques dont MM. de Cadalvène et de Breuvery se sont occupés, et dont l'examen est étranger aux attributions de votre commission spéciale, nous nous bornons à faire remarquer l'instruction que l'on peut puiser dans le volume déjà publié. Cet ouvrage ajoute à nos premières connaissances sur l'Egypte de nombreux et d'importans détails sur son état actuel et sur la marche de son gouvernement; détails propres à intéresser vivement la France, puisque les hommes placés par le vice-roi à la tête de différentes branches d'industrie, de haute ad-

ministration et d'enseignement, sont venus puiser leur instruction dans notre patrie.

Parmi les voyages qui ont attiré les yeux de votre Commission, nous devons citer celui de M. Schoolcraft qui, en 1832, fut chargé par le gouvernement des États-Unis d'aller reconnaître les sources du Mississipi. Déjà, en 1805, le colonel Picke avait entrepris une expédition semblable; il avait remonté ce fleuve au-delà de la rivière du Corbeau, et il poursuivit sa navigation jusqu'au lac Sandy. En 1820, M. Cass, gouverneur du Michigan, voulut reprendre cette exploration : il gagna d'abord l'extrémité occidentale du lac Supérieur, d'où il se dirigea par terre vers le lac Sandy; il reconnut ensuite les rapides du fleuve, la chute de Peckagama, le lac Winnipec et le lac de Cass, où ses découvertes se terminèrent.

M. Schoolcraft, après avoir fait, en 1831, un premier voyage dans les contrées qu'arrosent les affluens orientaux du Haut-Mississipi, reçut de M. Cass, devenu secrétaire d'état de la guerre, l'ordre de continuer les recherches que lui-même avait commencées douze ans auparavant. Il atteignît, au mois de juillet 1832, le lac de Cass, où son prédécesseur s'était arrêté, remonta le fleuve jusqu'au lac Traverse, et arriva ensuite au confluent des deux branches ou fourches du Mississipi. La branche orientale le conduisit successivement aux lacs Marquette, La Sale et Kubbakunna; il rencontra le confluent de la Naïva et gagna enfin le lac Ossowa qui est une des sources du fleuve. Ce réservoir est à six milles de distance du lac Itasca, source de la branche occidentale. Ce voyageur passa de l'un à l'autre bassin, à travers des collines sablonneuses appartenant au plateau élevé qui se prolonge de l'est à l'ouest, dans cette

partie de l'Amérique, et qui va rejoindre à l'occident la chaîne des montagnes Rocheuses. Le but de M. Schoolcraft se trouvait atteint : il planta le pavillon des Etats-Unis sur une île du lac Itasca, il suivit le cours de la branche occidentale qui en reçoit les eaux ; et cette navigation, tantôt interrompue par des rapides qui font descendre le fleuve d'un plateau à l'autre, tantôt librement suivie à travers de larges savanes, et quelquefois engagée dans d'étroits défilés où les eaux sont plus profondes, ramena le voyageur dans le lac de Cass où ses recherches avaient commencé. Il jugea que la hauteur de ce lac était de treize cent trente pieds, et que celle du lac Itasca lui était supérieure de cent soixante pieds : la source du Mississipi se trouvait ainsi élevée de près de quinze cents pieds au-dessus du niveau de son embouchure.

Vous avez pu remarquer, Messieurs, que deux lacs rapprochés du Mississipi ont reçu de M. Schoolcraft les noms de Marquette et de La Sale. C'était un hommage rendu à deux Français, dont l'un avait découvert le fleuve, et dont l'autre l'avait descendu jusqu'à son embouchure. D'autres Français, Joliet, Hennepin, La Hontan, avaient aussi voyagé, vers le temps de la découverte, dans les régions supérieures du Mississipi : Joliet s'y était rendu avec le père Marquette, par la rivière des Renards et le Wisconsin ; Hennepin avait remonté ce fleuve, depuis l'embouchure de l'Illinois jusqu'à celle de la rivière Saint-François et au pays des Sioux ; La Hontan avait parcouru les régions plus occidentales qu'arrose la rivière de Saint-Pierre, et il avait tracé dans cette direction la route que suivit, en 1766, le capitaine Carver. En rendant hommage aux modernes voyageurs, nous avons cru

qu'il était juste de rappeler aussi des traditions honorables pour leurs devanciers.

L'attention publique s'est portée en dernier lieu sur le voyage de M. le capitaine Bach, qui partit de Londres, en 1833, pour rechercher les traces d'un illustre navigateur, dont on ignorait alors la destinée, et dont la longue absence était pour le monde savant un sujet d'alarmes. Il se rendit au lac de l'Esclave et il reconnut que ce bassin s'étendait, vers le nord-est, beaucoup plus que les cartes ne l'indiquaient : il construisit, à l'extrémité de ce lac, le fort *Reliance*, où il établit ses quartiers d'hiver, et il en partit le 7 juin 1834, pour commencer ses découvertes.

Une chaîne de hauteurs, dont la direction générale s'étend du nord-ouest vers le sud-est, s'élève par degrés au-delà de ce vaste bassin, et ses plus hauts sommets forment une ligne de points culminans, qui dominent les affluens du lac de l'Esclave, ceux de la baie d'Hudson et ceux de la Mer-Glaciale.

M. le capitaine Bach avait rencontré dans les versans du midi le lac Artillerie et le lac Aylmer; il rencontra dans ceux du nord le lac Sussex, qui paraît être la source du nouveau fleuve dont il allait suivre le cours et dont le nom sauvage est aujourd'hui remplacé par le sien. Ce voyageur s'y embarqua le 7 juillet : sa navigation fut souvent interceptée par des rapides; et après avoir suivi le cours du fleuve, généralement dirigé vers le nord-est, il en atteignit l'embouchure au 67e degré 7 minutes de latitude. Il paraît résulter de ses observations que les terres découvertes par M. le capitaine Ross, pendant une expédition aussi pénible que glorieuse, sont séparées du Continent américain par un passage, un bras de mer, communiquant vers l'ouest

avec les parages du cap Turn-Again, et vers l'est, avec le grand golfe de Boothie. M. Bach termina ses explorations le 15 août, afin de pouvoir regagner avant la mauvaise saison le fort *Reliance* d'où il était parti. Il fut de retour le 27 septembre, et il continua sa route jusqu'à New-York, où il s'embarqua pour revenir en Angleterre.

On a pu juger par ce sommaire que les découvertes de M. le capitaine Bach, depuis le lac de l'Esclave jusqu'à la mer Boréale, ont eu lieu pendant l'année 1834; dès-lors elles ne peuvent pas être admises au concours actuel qui doit spécialement s'appliquer à l'année 1833, et l'examen de ce voyage appartient au concours de l'année prochaine.

Dans l'analyse que nous venons de mettre sous vos yeux, nous avons cherché, messieurs, à signaler les entreprises et les expéditions les plus recommandables. La terre est un immense domaine, et l'émulation des voyageurs qui s'attachent à la mieux connaître est digne des plus nobles encouragemens; mais dans cette carrière comme dans toutes les autres, il en est toujours un qui devance ses concurrens. La lice où M. Callier obtient aujourd'hui la palme reste encore ouverte à ses honorables rivaux.

VOYAGE DE TAVERNIER, vers 1650.	VOYAGE DE TOURNEFORT, vers 1700.	VOYAGES DE PAUL LUCAS, de 1705	VOYAGES DE PAUL LUCAS, à 1715.	VOYAGE DE OTTER, en 1734.	VOYAGE DE POCOCKE, en 1740.
De Constantinople à Boli. Tosia. Amasie. *De Smyrne* à Kassaba. Allah-Cher. Afioum-Carahissar. Bulvudun. Kisil - Ermak. Kezrè-Kioup.	*D'Erzeroum* à Tocat. Angouri. Eski-Cher. Brousse.	*De Constantinople.* à Nicomédie. Nicée Brousse. Kiutahie. Eski-Cher. Angoura. Kir-Cher. Kesarièh. Nigdè. Bor. Erkli. Konie. Angoura. Beibazar. Kiva. Nicomédie. Constantinople. En 1706. *De Smyrne* à Sardes. Allah-Cher Allankioui. Bourdour. Sousou. Adalia. Sousou. Jsbarta. Egherder.	*De Smyrne* à Serkiseraï. Koniè. Erkli. Pyles ciliciennes. Adana. Tarse. En 1715. *De Smyrne* à Tirèh. Guzel-Hissar. Vallée du Méandre Deguizlu. Bourdour. Jsbarta. Egherder. Serkiseraï. Koniè. Kesarièh. Pyles ciliciennes. Adana.	*De Constantinople* à Isnik.Mid. Lefkè. Inoghi. Eski-Chèr. Ak-Chèr. Ladikiè. Koniè. Erkli. Adana. Masisa. Païas-Baiè. Alexandrette. Antakiè. Karim. Alep. Kilis. Bir. Euphrate. En 1743. Kierkiouk Erbil. Mosul. Nisibin. Mardin. Diarbekir. Divrighi. Sivas. Tocat. Amasia. Tousia. Boli.	L'Ionie. La Carie. Vallée du Méandre. Ichkeli. Sandekli. Beïad. Sevri-Hissar. Angoura. Boli. Isnik-Mid. Constantinople.

olusieurs voyageurs qui ont vsité l'Asie-Mineure.

VOYAGE DE NIEBUHR, en 1766.	VOYAGE DE OLIVIER, en 1797.	VOYAGES DE BROWNE. en 1797.	VOYAGE DU SEETZEN, en 1809.	VOYAGE DE KINNEIR, en 1820.	VOYAGE DE M. CALLIER, de 1830 à 1835.
Bagdad. Mosul. Alep. Alexandrette Baïas. Adana. Erekli. Konia. Karahissar. Kiutahiè. Brousse.	Kelenderis. Mout. Laranda. Koniè. Ak-Cher. Afioum-Carahissar. Kiutahiè. Yeni-Cher. Nicée. Jsnik-Mid.	Aïntab. Chaîne du Taurus. Bostan. Keisariè. Angoura. Sabandjè. Isnik-Mid. En 1801. Isnik-Mid. Brousse. Kiutahiè. Afioum-Carahissar. Ak-Cher. Koniè. Erkli. Le Taurus.	*De Smyrne* à Afioum-Carahissar. Ak-Cher. Koniè. Laranda. Ibrala. Le Taurus. Karadouar Tarsus. Seleucie.	*De Constantinople.* à Nicée. Eski-Cher. Seid - El-Ghazi. Cherma. Angoura. Ouskat. Keïsariè. Nigdè. Ketch-Hissar. Pyles ciliciennes. Tarse. Adana, Alexandrette. Kelenderis Mont. Laranda. Koniè. Ak-Cher. Afioum-Carahissar. Kintahiè. Brousse. Modania. *De Constantinople* à Isnik-Mid. Sabandjè. Tarbah. Boli. Castamouni Samsoun. Trebisonde Erzeroum.	*De Smyrne.* à Magnésie. Brousse. Constantinople. Nicomédie Nicée. Fl. Sangarius. Dorylée. Azani. Smyrne. Ipsus. Synada. Angora. Fl. Halys. Césarée. Sebaste. M. Argée. Diarbekir. Samosate. Roum-Kalah. Alep. Antioche. Alexandrette. Pyles syriennes. Issus. Mopsueste. Pyles ciliciennes. Cesarée. Germanicia. Aïntab. Alep. Cet itinéraire ne comprend pas la suite de ses voyages en Syrie, en Palestine et dans l'Arabie-Pétrée.

DISCOURS

prononcé par M. le lieutenant-général Pelet, *vice-président de la Société.*

Messieurs,

Je dois à la Société un double tribut de reconnaissance. Elle m'a honoré de la vice-présidence et elle me procure la satisfaction de remettre une récompense bien méritée à un jeune officier auquel je porte le plus vif intérêt.

Le rapport de notre savant collègue ne me laisse plus rien à dire sur les détails et sur les résultats du voyage de M. Callier. Cependant vous voudrez bien me permettre de citer mon témoignage en faveur des travaux qui ont été exécutés sous ma direction, et que j'ai dû examiner avec soin. La régularité et la précision des observations astronomiques multipliées par M. Callier au-delà de nos espérances, l'exactitude et la perfection de ses croquis topographiques, ont mérité l'éloge le plus complet. Ces diverses opérations ont d'autant plus de prix, qu'elles ont dû être soigneusement dérobées aux yeux des populations incivilisées.

La Société entendra avec intérêt, je l'espère, quelques particularités de ce voyage qu'elle ne peut apprendre que de moi. Au milieu de ses explorations scientifiques, M. Callier est devenu le témoin d'une de ces luttes qui ont agité si souvent l'Asie-Mineure et la Syrie. Placées au centre de l'ancien monde, ces contrées voient s'avancer dans leur sein les mers intérieures, la

Méditerranée, la Propontide, la Caspienne, les golfes Persique et Arabique. Ainsi, elles forment le lien de toutes les grandes mers et des continens de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique; elles sont devennes le rendez-vous de toutes les expéditions que, depuis les temps les plus reculés, les populations du midi, de l'orient et du nord, ont entreprises pour se combattre, pour commercer, ou enfin pour chercher d'autres climats.

Sur ce théâtre immortalisé par les hommes historiques, par Sésostris, Cyrus, Alexandre, César, Napoléon, la guerre éclatait entre les Arabes et les Turcs. Ils se disputaient la domination de ces pays qui de tout temps ont exercé une si haute influence sur les destinées du monde; ils renouvelaient la grande question de Byzance, dans laquelle tous les peuples sont prêts à intervenir.

Quelle situation pour un jeune officier, représentant dans ces contrées l'immense gloire de la France, héritier des souvenirs qu'ont laissés en Orient les Gaulois, les Croisés et cette mémorable expédition d'Égypte, illustrée par l'éclat des armes et des travaux scientifiques. M. Callier eut souvent l'occasion de voir Ibrahim Bey dont le nom avait déjà acquis de la célébrité dans les fastes militaires. Il eut plusieurs conférences avec ce prince, doué de qualités guerrières qui semblent lui assurer de hautes destinées.

Dès ce moment, la correspondance de M. Callier, devenue militaire et politique, prit le plus haut intérêt. Elle donna des renseignemens précieux sur cette lutte qui attirait l'attention de l'Europe. M. Callier recevait de moi ses instructions, et m'adressait fréquemment des lettres qui passaient immédiatement dans les mains des ministres.

La confraternité d'armes qui me lie aux officiers d'é-

tat-major, semble m'autoriser messieurs à ajouter que dans ce moment plusieurs officiers de ce corps parcourent la Syrie, l'Egypte, la Grèce et l'Afrique. L'un d'eux se trouve à l'armée d'Ibrahim, et sa correspondance, presque entièrement militaire, pourra cependant exciter votre intérêt. D'autres officiers continuent les levés de l'Attique, de l'Eubée et de la Phocide. Quelques-uns reconnaissent, les armes à la main, les terres depuis si long-temps oubliées, de la Numidie et de la Mauritanie.

A son retour en France, M. Callier, connu des savans par ses heureuses découvertes, des ministres par sa correspondance, fut accueilli partout comme il méritait de l'être. Le roi, dont l'instruction est si variée, et qui s'est particulièrement occupé de la géographie, a daigné recevoir plusieurs fois avec une grande distinction notre jeune voyageur. Cette bienveillance nous fait espérer qu'après avoir terminé ses travaux, M. Callier trouvera les secours nécessaires pour leur publication, et qu'il pourra se livrer à d'autres explorations aussi utiles à la science qu'à l'Etat.

Les rigoureuses lois de la hiérarchie militaire ne permettaient pas, Messieurs, qu'un double grade fût accordé à M. Callier, malgré les travaux et les dangers dont ses chefs se complaisent à reconnaître la gravité et l'importance. La croix d'honneur lui fut immédiatement accordée. Nous savions que plus d'une couronne l'attendait dans la carrière qu'il a si glorieusement commencée. Une dernière récompense lui manquait. Il avait le droit de l'obtenir de vous, Messieurs, de vous qui êtes les plus dignes et les plus justes appréciateurs des travaux scientifiques, ainsi que des résultats utiles à la géographie, à l'histoire et à l'archéologie. Quel

encouragement cette récompense ne portera-t-elle pas dans le cœur du jeune capitaine qui débute sous d'aussi heureux auspices ; mais aussi quelle tâche lui impose-t-elle pour continuer à se montrer digne de lui et de vous!

Bientôt les travaux de M. Callier, réunis et comparés à ceux de MM. de La Borde, Taylor, Texier, Gauthier et Beaufort, aux anciens itinéraires qui vont être publiés par le colonel Lapie, nous permettront de rectifier les cartes de l'Asie-Mineure, de la Syrie, de l'Arabie-Pétrée. Nous pourrons même dresser une carte qui constatera l'état actuel des connaissances sur ces pays encore pleins de mystères pour nous. Cette carte, désirée par les savans, servira à éclaircir l'histoire ancienne, et celle-ci fournira à la géographie de nouvelles lumières qui lui sont toujours utiles pour les pays occupés par les maîtres du monde.

Messieurs, pendant que l'imagination s'arrête du côté de l'Orient, frappée par le tableau de tant de merveilleux événemens, un spectacle non moins imposant attire nos regards vers l'Occident. Ce monde que nous avons salué du nom de nouveau, nous apparaît au moins aussi vieux que l'ancien. Il nous présente des monumens qui peuvent rivaliser avec ceux qui remontent aux époques les plus reculées.

Depuis plus de 24 siècles, les philosophes, les poètes, les géographes s'occupent de l'Atlantide, de l'Ophir, de ces contrées, dont l'existence était révélée par des traditions immémoriales, ou que l'on devinait au-delà de l'Océan. Les modernes étaient réduits à discuter, à commenter les textes des anciens. On multipliait vainement les recherches et les dissertations sur l'origine des habitans de cet autre monde, sur les communications

qui avaient pu exister avec l'ancien. On pouvait espérer de trouver la solution du problème dans les recherches géographiques et géologiques, peut-être même dans celles de la physiologie, en constatant les analogies qui se trouvent dans les terres et dans les races des deux hémisphères.

Aujourd'hui il est probable que nous devrons cette solution aux études archéologiques et à la comparaison qui pourra prochainement être faite entre les monumens répandus sur plusieurs points de l'Amérique, particulièrement à Mitla, à Palenqué, et ceux de l'Egypte ou de l'Inde. Heureux si M. Champollion avait pu appliquer son ingénieux système à ces hiéroglyphes qui paraissent avoir de la similitude avec ceux qu'il avait étudiés.

Quoique les monumens de Guatemala soient connus depuis plus d'un demi-siècle, les explorations réelles ont été faites beaucoup plus tard; et la véritable découverte date en quelque sorte de la publication qui a eu lieu pendant ces deux dernières années. Le moment où l'on pourra lire sur ces monumens des pages si intéressantes pour l'histoire primitive du globe, marquera dans les annales des sciences humaines.

Messieurs, l'émulation excitée par vos concours et les récompenses que vous décernez, hâteront ce moment désiré. La Société de géographie, embrassant dans ses travaux tous les pays et tous les temps, imprime la marche la plus active à une science qui a pour dernier résultat l'amélioration du sort des hommes et les progrès de la civilisation.

RAPPORT

Sur le concours relatif à la géographie et aux antiquités de l'Amérique centrale,

PAR UNE COMMISSION COMPOSÉE DE MM. LE BARON WALCKENAER, DE LARENAUDIÈRE ET JOMARD, *rapporteur.*

(Avril 1836.)

Quelque faible que soit encore le progrès de nos connaissances sur la géographie et les antiquités de l'Amérique centrale, la Société peut s'applaudir d'avoir appelé l'attention des voyageurs sur cet important sujet, dans son programme de l'année 1825. C'est depuis cette époque, en effet, que le public s'occupe, avec plus d'intérêt qu'autrefois et même avec une curiosité empressée, non-seulement des monumens qui couvrent les bords ou les environs de l'Usumasinta et la péninsule d'Yucatan, des races ou des peuplades auxquelles on les attribue; mais encore de tous les anciens édifices qui couvrent le sol américain, soit au Mexique, soit au plateau de Santa-Fé de Bogota, soit dans les contrées plus méridionales. Le mystère qui environne l'origine et les auteurs de ces singuliers ouvrages, surtout l'époque où ils ont été construits, ajoute un intérêt de plus à ces recherches. Partout, ce sont des questions neuves à résoudre, des sujets piquans qui plaisent par leur difficulté même. C'est au point que les spéculateurs profitent de ces circonstances pour fabriquer des traditions, et même des *antiques* américains, comme on a fait, comme on fait

encore pour l'ancien monde, malgré les progrès de l'érudition et de l'archéologie. Comme l'histoire se tait, les esprits ardens s'élancent dans le champ des conjectures, tandis que les bons esprits étudient et attendent pour se prononcer. Mais tout le monde s'occupe de ces problèmes, et maintenant, la curiosité ne s'arrêtera plus qu'après être arrivée à quelque résultat positif sur les origines américaines.

S'il s'agissait d'un problème de cette espèce dans l'ancien continent, trois voies se présenteraient pour parvenir à la solution : l'histoire écrite, les langues, les monumens ; en d'autres termes, les écrits des historiens, l'analogie des idiomes entre les anciens indigènes et des peuples plus connus ; enfin, l'étude approfondie des ouvrages de l'art et du style des monumens. On peut ajouter encore les lumières que fournit l'examen du type physionomique dans les statues et les figures de toute espèce, où les natifs ont laissé leurs portraits, leur propre image; ce qui est une partie essentielle de l'ethnographie.

Ici point d'historiens contemporains, point d'histoire proprement dite. Les écrivains espagnols sont récens et même suspects ; les traditions sont confuses, contradictoires : elles présentent des dates qui diffèrent de plusieurs siècles. On signale des migrations, sans faire connaître suffisamment ni les races voyageuses, ni leurs noms, ni leur point de départ. Les dates qu'on leur assigne sont bien trop récentes pour expliquer de vieux monumens, déjà tombant en ruines avant la conquête des Espagnols.

Quant aux idiomes, bien que plusieurs subsistent encore tels que le Maya, le Tchol, le Poconchi, le Chorti, etc., on n'en peut tirer aucun parti, puisque l'ancienne Amérique n'a point laissé de littérature. Il n'y a,

du reste, aucune preuve, pas même d'indice, malgré les conjectures plus ou moins hasardées qu'on a jetées en avant, qu'aucun des peuples indigènes ait possédé une écriture alphabétique.

Restent les monumens des arts. Nous sommes presque réduits à cette unique source d'informations. Une fois les constructions des anciens peuples d'Amérique bien connues, et supposé qu'on ait des dessins précis des sculptures, avec leur véritable style, qu'on possède des plans exacts, des édifices, des coupes et des élévations géométriquement mesurés, on sera aussitôt en possession de deux résultats positifs. On pourra comparer entre eux, sous le rapport de l'architecture et de la sculpture, les ouvrages des plus anciens habitans de l'Amérique centrale et du Mexique, ainsi que des autres parties civilisées du nouveau continent : 2° on pourra faire, du moins sous le rapport des ouvrages de l'art, des rapprochemens sûrs et instructifs entre les degrés de civilisation des deux mondes.

En dernier lieu, s'il est donné, un jour, de pouvoir comparer avec exactitude le caractère ethnographique des races encore vivantes de ce continent, avec le type physionomique empreint sur ces monumens, il sera possible de chercher avec quelque fruit plusieurs points de ressemblance ou d'analogie avec d'autres peuplades, soit asiatiques, soit africaines, et de sortir du vague où nous ont laissés jusqu'à présent les voyageurs et les historiens. Par là, on pourrait espérer de clore la carrière illimitée des conjectures et des systèmes sans base, et l'on entrerait enfin dans la voie des véritables recherches historiques.

Ces réflexions préliminaires n'étaient peut-être pas déplacées à la tête d'un rapport où doit être bien établie

la nature des *recherches demandées par la Société de Géographie*. Le problème qu'elle a posé ne consiste pas à émettre des conjectures plus ou moins probables ou incertaines sur les origines américaines, et encore moins à se prononcer sur la question de savoir quel peuple serait venu de l'ancien monde pour apporter la civilisation aux aborigènes et leur enseigner les arts. La Société sait trop combien l'état des connaissances, à cet égard, est encore borné : ce qu'elle a demandé, ce sont des faits, des observations positives faites sur les lieux, des découvertes géographiques, des cartes exactes, des plans topographiques, des aspects fidèles du pays, recueillis sur divers points de l'Amérique centrale, et notamment là où gisent les monumens des anciens indigènes. Elle a demandé des fouilles; elle a demandé, sous le rapport de l'ethnographie, les idiomes des natifs et leurs portraits : elle a demandé enfin que ces travaux et ces recherches fussent faits sur plusieurs points, tant de l'ancien royaume de Guatemala et de la province de Chiapa, que dans la presqu'île d'Yucatan, afin qu'on fût à même de faire des rapprochemens entre les ouvrages des peuples qui ont habité ces différens pays, et y ont laissé des vestiges remarquables. Ces diverses conditions sont assez nettement posées dans le programme pour qu'il n'y ait pas lieu à équivoque. Nous partirons donc de cette donnée comme base, pour faire l'examen des travaux qui sont venus à la connaissance de la société.

Il n'est guère de position plus intéressante dans tout le nouveau continent, peut-être même sur le globe, que cette Amérique centrale, formant, entre Panama et Téhuantepec, un long isthme irrégulier, de près de 450

lieues de developpement, et qui, en quatre points de son étendue, renferme des rivières plus ou moins propres à rejoindre les vastes mers qu'il sépare. De quel avantage ne serait-il pas pour l'Europe de bien connaître toutes les ressources d'un sol si fertile et si bien placé ; toutes ses richesses minérales, le cours de ses rivières, la hauteur des lieux et les productions de toute espèce dont l'a doté une nature éminemment libérale! malgré tout ce qu'on a écrit sur ces contrées et même l'ouvrage le plus récent et le plus spécial, celui de D. Dom. de Juarros, on n'est encore informé qu'imparfaitement sur toutes ces matières. Aussi est-ce autant pour éclaircir la géographie du pays que pour parvenir à l'exploration des antiquités centro-américaines, que la Société de Géographie a publié son programme de 1825; c'est peut-être ce qu'ont un peu perdu de vue les personnes qui se sont transportées, depuis cette époque, au Mexique, dans l'état de Chiapa, et dans la presqu'île d'Yucatan, pour étudier les ruines. Nous sommes bien loin ici d'en faire la matière d'un reproche; car ces monumens, vraiment extraordinaires, sont dignes des recherches les plus assidues, et sont faits pour absorber toute la curiosité des voyageurs; sans parler des dangers, des fatigues et des obstacles de toute espèce qui attendent ces derniers. Mais la science réclame impérieusement des observations exactes, précises, sur l'état du sol, sur la direction des eaux, sur les lacs et les bassins divers qui se partagent entre les deux Océans. Par exemple, que sait-on de positif sur le cours de la rivière des Lacandons, de Rio-Copan, de Rio-Motagua, sur les montagnes et les lacs du district de Peten, sur la hauteur de la ligne de faîte de la péninsule, sur les cavernes presque fabuleuses que décrivent Torquemada, Thomas Gage, le P. Remesal et

D. Dom. Juarros; ou même, sur la position d'une multitude de villages et de lieux que citent les historiens espagnols, et qu'on chercherait vainement sur les cartes.

On peut dire que tout l'Yucatan, depuis le lac Peten jusqu'au détroit de Cordova, est encore inconnu, à l'exception du littoral. Et pourtant, cette longue péninsule, divisée du N.-O. au S.-O., n'a guère moins de 150 lieues sur 60 de largeur. On ne sait presque rien d'exact sur le pays et la rivière de Bacalar, sur les environs de Nocacab, de Mani, etc. C'est encore le refuge presque inaccessible d'une population d'*Indios*, en partie encore insoumis et indépendans, autres que les sauvages Lacandons, tels que les Indiens itzaës, les Teholes, les Mopan. Il y a peut-être sur les collines du Yucatan, des monumens antiques à découvrir. On est surpris que la Compagnie anglaise, établie sur le Rio-Balize, n'ait pas fait explorer cette rivière jusqu'à sa source la plus éloignée, c'est-à-dire jusqu'au lac Peten. Dans le Honduras, on peut en dire autant de la grande rivière nommée de trois noms *Yare*, *Herbias* et de *Ségovie :* toutes les notions sont confuses à ce sujet.

Certes, ce n'est pas là une des moindres raisons qui ont éloigné de l'étude des antiquités centro-américaines, et aussi de la lecture des écrivains originaux, que ce défaut de cartes exactes ou détaillées, sur lesquelles on pût suivre les relations des événemens et la description des lieux. Le fait est qu'on ne possède d'autre carte un peu détaillée de Guatemala, que celle qui a été publiée à Londres en 1826, dont les matériaux paraissent en partie puisés dans les archives du pays; feu Brué l'a reproduite un peu trop en petit, mais améliorée en partie, dans sa carte des Antilles de 1832 (celle de grand format). La carte annexée à la traduction anglaise de Don

Dom. Juarros (Londres 1823) est tout-à-fait insuffisante, et n'est guère qu'au tiers d'échelle de celle de 1826; celle de feu Brué est au 1/4. Que dire de toutes les autres, si pleines de contradictions, de points déplacés, de divisions défectueuses?

Point de cartes, d'ailleurs, dans les intéressantes histoires qui ont paru sur les états de Guatemala, Chiapa et Yucatan, depuis la fin du XVIe siècle jusqu'à Juarros. Il suffit de nommer, sur l'Yucatan, Bernardo de Liçana 1633, Diégo Lopez Cogolludo, 1688; et sur Guatemala et Chiapa, les historiens, Torquemada, Herrera, Thomas Gage, le P. Remesal 1619; Betancurt (teatro mexicano) 1696; D. Juan de Villagutierre, 1708, etc.

Tel était l'état de la géographie du Guatemala en 1825, et tel, à-peu-près, il est encore aujourd'hui.

Il faut ajouter une autre cause d'incertitude et même de confusion, dans la géographie de l'Amérique centrale. Les divisions des provinces, des districts, ont souvent varié. La cause en est, entre autres, dans la dépopulation de quelques provinces, habitées principalement par les Indiens. L'Espagne a dû simplifier l'administration, et réduire le nombre des juridictions civiles et ecclésiastiques, à mesure de cette dépopulation. De là, suivant les époques, des changemens dans les dénominations. Il va sans dire qu'aujourd'hui la division est bien différente de celles qui ont précédé la révolution dernière. La principale et plus importante différence est celle qui regarde l'état de Chiapa qui, précisément, est le siége des principales ruines. La république mexicaine s'en est emparée de vive force, dans un moment où celle de Guatemala était sous l'empire de circonstances désastreuses. Mais celle-ci, aussitôt que ses affaires ont été meilleures, s'est hâtée de protester contre la violence,

et a réclamé la province de Chiapa que le Mexique continue de retenir arbitrairement. Il est cependant incontestable que cet état avait toujours dépendu de l'ancien royaume de Guatemala, et il ne l'est pas moins que l'isthme de Téhuantepec est une limite naturelle, bien dessinée d'ailleurs par des montagnes, par une très grande rivière le Guazacoualco, et par sa continuité avec Soconusco que le Mexique a respecté. Un mémoire important publié par la république centro-américaine en 1832, éclaircit parfaitement cette question de division géographique (1). Nous en avons parlé ici parce que justement les ruines de Palenque, l'ancienne Culluacan, celles d'Ocozingo (l'ancienne Tulha), et d'autres encore sont situées dans l'état de Chiapa. On verra par la suite de ce rapport qu'il n'est pas du tout indifférent de les rattacher au Mexique, ou bien au pays de Guatemala.

Copan est le nom d'un lieu très remarquable sous le rapport des monumens et de l'histoire de l'ancienne Amérique : une rivière de ce nom coule près des ruines. Elles le disputent à celles de Palenque, d'Utatlan, d'Uchmal et de Tulha ; et cependant le lieu de Copan, la rivière de Copan ne sont pas sur les cartes. Sur une seule, on voit marquée la montagne de Copan, sans aucune indication de l'ancienne ville ni de la rivière de ce nom. On ne finirait pas de relever les incohérences, les doubles emplois, les lacunes des cartes existantes : c'est un travail que nous avions commencé, et qu'il a fallu abandonner tant il était fastidieux.

Le Mexique est beaucoup plus connu sous le rapport de la géographie et des monumens que le pays de Guatemala.

(1) Dictamen de una Comision especial.... de la republica federal de *Centro-America* en el año de 1825. Guatemala, in-4°. 1832.

Ce n'est donc pas sans de bons motifs que la Société de Géographie a provoqué des recherches sur cette dernière contrée. Mais nous le répétons, ce n'est pas moins pour sa géographie, que pour ses monumens et son histoire. En second lieu, c'est principalement des observations nouvelles, faites sur les lieux, qu'elle a desirées, ainsi que des cartes et des plans topographiques.

Ces points bien établis, nous passons à l'examen des divers documens qui sont venus à la connaissance de la Société. Ils sont de deux natures différentes : les uns sont des relations manuscrites, récentes, adressées par des voyageurs placés sur les lieux; les autres sont de grands ouvrages, publiés en Europe depuis 1830, où l'on a rassemblé beaucoup d'observations, réimprimé des publications antérieures au programme, et relatives aux divers monumens du Nouveau-Monde : ouvrages d'érudition dans lesquels on a fait entrer des conjectures et des dissertations sur les origines américaines, avec la réimpression d'anciens historiens espagnols.

Nous devons insister sur la différence de ces deux espèces de matériaux, eu égard à la position de la question, bien que d'ailleurs ce concours ne puisse être assimilé entièrement aux concours ordinaires; mais on n'en doit pas moins de reconnaissance aux personnes qui ont publié à grands frais ces ouvrages de luxe, véritables mines de matériaux historiques.

Nous devons donc citer d'abord les explorateurs qui sont encore, ou qui étaient naguère sur le théâtre des découvertes. Quand on parle des voyageurs qui ont éclairé la géographie et les monumens de l'Amérique, pourrait-on oublier le plus illustre de tous, celui qui a éveillé, le premier, sur ce sujet l'attention de l'Europe?

C'est au baron Alexandre de Humboldt que nous devons l'impulsion donnée, depuis trente ans bientôt, à ces recherches. Il a vu les principaux lieux du Mexique, il les a mesurés; sa plume savante les a décrits, et sa rare sagacité a deviné ce qu'il n'avait pu voir. Loin d'avoir ignoré, comme on l'a dit, les monumens de Palenque, il a le mérite de les avoir signalés le premier ou l'un des premiers, et d'avoir appelé, entre autres objets, l'attention sur les représentations en forme de *croix* qu'on voit assez souvent dans les ruines.

Nous ne parlerons pas des voyageurs qui ne sont pas sortis du Mexique, tels que M. Beltrami, M. Bullock et quelques autres, puisqu'ils n'ont rien appris de la géographie ou des antiquités de Chiapa, du Yucatan et de Guatemala; mais nous citerons Antonio Del-Rio, parce que, précédé seulement par Bernasconi, il a découvert les restes de Palenque, en 1787, en compagnie d'Alonzo de Caldéron (1). On lui doit la première mention détaillée de ces ruines imposantes et la première description de la contrée où elles sont situées. Bien que ses renseignemens soient très incomplets (du moins ceux qui font partie de l'ouvrage publié à Londres, en 1822, d'après le manuscrit et les dessins rapportés d'Amérique, en 1822, par le docteur M-Quy), il faut reconnaître qu'ils ont servi de guide aux voyageurs subséquens. Plusieurs dessins de Del-Rio ont été joints à la relation; ils sont dans le même caractère (quoique moins exacts) que ceux qu'on a obtenus depuis; ils ont été exécutés sur *pierre* par un artiste capable, M. Frédéric Waldeck, alors à

(1) D. Antonin Bernasconi, architecte, avait été envoyé, dès 1784, pour examiner les ruines et en prendre les mesures.

Londres. C'est le même que le voyageur qui depuis a séjourné si long-temps à Palenque. Le docteur M-Quy avait trouvé une partie du mémoire de Del-Rio dans les archives de Ciudad-Real de las Chiapas; l'autre partie était à Mexico, dans les mains d'un général Anaya.

Tel est l'ouvrage que notre savant et zélé collaborateur, M. Warden nous a fait connaître, en 1825, en le transportant dans le langue française; il a en partie servi de base au programme de la Société; tellement que M. Warden doit partager notre reconnaissance avec Del-Rio même.

En 1805, dix-huit ans après Antonio del-Rio, une seconde expédition partit de Mexico pour l'Amérique Centrale, ordonnée, comme la première, par le roi d'Espagne, et commandée par le capitaine Guillaume Dupaix, assisté du dessinateur Castañeda et d'autres personnes. Cet officier distingué fit trois voyages successifs, dans les années 1805, 1806, 1807. Ce n'est que dans le troisième qu'il parcourut l'état de Chiapa et atteignit les ruines de Palenque. Sa relation complète a paru pour la première fois en 1830, dans un splendide ouvrage intitulé : *Antiquities of Mexico* (1), sous le nom d'Augustine Aglio qui en a fait les dessins, et qui a été exécuté, avec un soin admirable, aux frais de lord Kingsborough. Malheureusement ce livre gigantesque est d'un prix non moins colossal, qui dépasse toutes les bornes connues. Nous reviendrons sur cet ouvrage de luxe que nous citons ici, à cause de la relation originale de Guillaume Dupaix, qui remplit une bonne partie du tome v. La même, traduite en anglais, occupe le tome vi. Les cent trente dessins de Guil-

(1) 7 Vol. de planches et de texte, du plus grand format.

laume Dupaix, ou plutôt de Castañeda, remplissent quarante-sept planches du tome IV. Le texte et les dessins sont ce qu'on possède, jusqu'à présent, de plus complet sur Palenque; mais il ne consiste guère qu'en descriptions des figures; à quoi il faut ajouter de courtes dissertations sur l'architecture et la décoration dans les anciens monumens du pays.

Pendant la même année, 1805, Don Julio Garrido, homme instruit, habitant de Palenque même, composa sur cette ville un ouvrage resté manuscrit et qui est en la possession d'un médecin de Tabasco. Peu de mois après l'émission du programme, la Société a été informée qu'un Français naturalisé à Tabasco, le docteur François Corroy, chargé de l'hôpital militaire de la province, avait fait, en 1819, des recherches à Palenque; depuis il a continué d'y faire, ainsi que son fils, plusieurs excursions. Le 16 juillet 1826, il avait communiqué au journal de la Vera-Cruz, *El Mercurio* (1), une notice assez étendue sur Palenque, qu'il appelle l'ancienne Palmyre septentrionale, avec des itinéraires et des détails topographiques qui ne manquent pas d'intérêt. Depuis 1827 jusqu'en 1832, il a écrit à l'un de vos commissaires, dix lettres différentes où il expose ses observations. Si elles laissent à désirer pour l'intérêt et la précision, elles dénotent du moins une grande ardeur pour les découvertes, avec du désintéressement et un vif desir de voir la France contribuer à l'exploration d'un pays si curieux. Plusieurs de ces lettres sont insérées par extrait au Bulletin de la Société.

C'est en 1832 que M. Frédéric Waldeck, élève de

(1) N. 214, 215, 216, et 218.

notre grand peintre David, occupé déjà des antiquités mexicaines depuis long-temps, secondé par les autorités de Chiapa, et muni d'un privilège de deux ans, se transporta de Mexico à Palenque, accompagné de nombre d'Indiens, pour exécuter des fouilles, et avec le projet de se porter ensuite dans l'Yucatan, ce qu'il a effectué depuis. Il résulterait de sa correspondance qu'il est resté deux ans sur les ruines de Palenque; qu'il y a levé les plans, les élévations et les coupes des monumens, avec les plans topographiques des environs, examiné la nature des matériaux, la construction et l'appareil, copié les sculptures et les détails des édifices, ainsi que les tableaux et les caractères symboliques dont il a même fait, dit il, une étude particulière; fait des recherches et des collections d'histoire naturelle; dessiné les costumes et les portraits des indigènes, tels que les Mayas, les Lacandons et les hommes de plusieurs anciennes tribus indiennes, insoumises, presque sauvages; enfin essayé de recueillir quelques vocabulaires. On ne connaissait que quatorze édifices à Palenque, il en a dessiné dix-huit. Il a dressé une carte générale des ruines de Palenque et environs, qui a seize lieues d'étendue.

Il avait d'abord voyagé, à l'aide d'une souscription, mais les fonds ayant manqué, il a été réduit à ses propres ressources, et condamné, avec les deux Indiens qui lui restaient, à de rudes privations et aux plus dures fatigues. Son zèle est d'autant plus louable, qu'il est déjà parvenu à un âge assez avancé. Selon lui, les dessins faits lors de l'expédition du capitaine Dupaix, manqueraient de précision, et les détails n'auraient pas tout ce qu'il faut pour apprécier l'art et le style, c'est-à-dire *la finesse et la pureté des originaux;* ils ne sont pas d'ailleurs accompagnés des coupes et des élévations indis-

pensables pour juger de la disposition architectonique.

M. Waldeck était muni, entre autres instrumens, de deux baromètres et d'un chronomètre; mais il paraît qu'ils se sont dérangés. Si l'on s'en rapportait à son témoignage, les historiens espagnols se seraient trompés dans les dates qu'ils ont assignées à la monarchie mexicaine et aux migrations des Toltèques; c'est ainsi qu'il en juge d'après dix-huit manuscrits aztèques dont il est possesseur. Nous passons sous silence plusieurs autres faits et opinions dont sa correspondance est remplie, et nous passons à son voyage dans la presqu'île d'Yucatan. C'est là qu'il a reconnu que Palenque même, malgré la magnificence de ses ruines, était dépassée par les monumens d'Uchmal. La ville d'Itzalane, près d'Uchmal, lui paraît supérieure à tout le reste. Les monumens sont chargés d'une multitude innombrable d'ornemens et de caractères symboliques; les ruines occupent une étendue de plusieurs lieues. L'Yucatan est parsemé d'édifices antiques, non moins intéressans, tous presque ignorés jusqu'à ce jour. Cette richesse de la Péninsule en monumens indiens, justifie bien le programme de la Société de Géographie qui appelait aussi l'attention des explorateurs sur cette partie de l'Amérique centrale.

Les lettres de M. Waldeck renferment plus d'une conjecture hasardée, notamment en ce qui regarde l'histoire et les langues; mais elles sont remplies de détails curieux sur le style des monumens et sur le système de décoration et de sculpture.

Il est à regretter que l'habile M. Nebel n'ait pu accompagner M. Waldeck dans toutes ces excursions. Les talens réunis de l'architecte et du peintre auraient mieux suffi à cette tâche immense. C'est pendant que

M. Nebel était allé dans la province de Zacatecas (dans le N. E. de Mexico) recueillir ces dessins soignés et finis dont son portefeuille est formé, que M. Waldeck est parti pour l'Amérique centrale où il est encore actuellement. Sa dernière lettre est de 1835, et datée de Merida. Voilà quatre ans qu'il explore toutes ces ruines, et huit ans qu'il étudie les antiquités mexicaines, qu'il rassemble une collection de monumens et de peintures, et qu'il complète ses dessins et ses vues pittoresques, sans doute dignes de confiance pour leur fidélité, comme ceux de M. Nebel (1), dessins si beaux et si exacts, et que leur auteur s'occupe de publier à Paris depuis plusieurs années.

Nous arrivons au colonel Don Juan Galindo, l'avant-dernier en date parmi les explorateurs. Il ne serait resté que très peu de jours à Palenque, si l'on s'en rapportait à un passage de la correspondance de M. Waldeck; toutefois il résulte des lettres multipliées de M. Galindo, qui embrassent l'espace de près de cinq ans, qu'il a donné de l'attention, non-seulement aux ruines de Palenque, mais à celles de plusieurs autres points importans de l'Amérique centrale. Sa première lettre est en date du 27 avril 1831, des ruines mêmes de Palenque: c'est une description du lieu, en 32 pages, avec cinq feuilles de croquis des monumens, précédée d'un coup-d'œil général fort intéressant sur le pays et sa situation géographique, suivie de réflexions sur les langues des Mayas et des Kachiquels, et des vocabulaires de ces deux langues. L'auteur nous apprend que les curés prêchent encore aujourd'hui en Maya. Les lettres suivantes traitent en peu de pages des lieux et des matières qui

(1) Le même mérite appartient à ceux de M. Maximilien Franck.

suivent : l'île du lac de Yacha (ou Yashaw) entre Belize et la baie d'Honduras, le cours de l'Usumasinta, le district de Peten (une description qu'il en a faite, insérée dans des gazettes américaines, n'est point parvenue à Paris), enfin les ruines d'Utatlan. Une lettre datée de Guatemala renferme des observations critiques sur Del-Rio, qu'il croyait son prédécesseur unique, tandis qu'il a été précédé de MM. Garrido, Dupaix, Castañeda et Corroy. Cette lettre nous révèle que des terres, au sud de Palenque, viennent d'être concédées à des *colons Européens*, d'où il résultera peut-être des moyens plus étendus et plus sûrs d'explorer les monumens, de décrire et d'observer le pays entier; comme il est possible aussi que l'établissement soit une cause de ruines pour les édifices. Il y a encore dans la série de lettres de M. Galindo, une courte notice, mais assez bien faite, sur l'Amérique centrale; une lettre de Rio-Mopan, où sont des itinéraires, un vocabulaire et une description d'Utatlan et de Mexico; enfin une lettre en 36 pages datée de Copan, avec dix dessins assez bien exécutés. C'est le morceau principal, et nous y insisterons un peu davantage. Il donne l'emplacement de Copan, Copante ou Copantli, lieu qui manque sur les cartes; on n'y a marqué jusqu'ici qu'une montagne de Copan, mais non pas le lieu et la rivière de ce nom. L'auteur en donne la position par 14° 39' nord, et 91° 13' à l'occident de Paris. Nous ignorons sur quelle observation repose ce calcul; mais en combinant les itinéraires donnés, on trouve que la position doit être à-peu près vers Chiquimula. Le temple de Copan est d'une grande étendue, 653 pieds sur 524 : la mesure a été prise en vares centro-américaines, évaluées à $0^m,848$. On trouve dans les chambres

sépulcrales des vases en terre rouge vernie, renfermant des ossemens humains mêlés de chaux. On remarque des figures de crocodiles gigantesques; un buste de $1^{m},68$ de haut, appartenant à une statue de 15 à 20 pieds de proportion. Les figures des bas-reliefs ont des sandales à courroies, des vêtemens en réseau; partout sont des tables et des autels sculptés, des tableaux encadrés, des symboles et des signes symétriquement rangés, sculptés et peints. La carrière d'où est sorti le temple de Copan avec les autres édifices est à 2000 mètres au nord; c'est là qu'est la grotte de Cutilca, qui doit répondre à la caverne de Tibulca de D. Juarros, et qui est moindre que celle de Jobitsina près Peten. Là se trouve beaucoup de bois de sapin pétrifié. Copan est à 640 mètres au-dessus du niveau de la mer. L'auteur donne deux itinéraires, de Copan à San Salvador (46 lieues de 5000 vares), et de Copan à Guatemala (58 lieues 1/2).

Il expose les différences ou les rapports entre Palenque, Yacha, Copan, et parle de l'ancienne peuplade des Chortis qui paraît avoir été puissante; sa langue était très répandue; l'auteur en donne un petit vocabulaire. Les Chortis étaient plus civilisés que les Quichés eux-mêmes. On parle encore le Chorti à Copan. Le tout forme plus de cent pages et quinze feuilles de dessins.

Les dix nouveaux dessins de M. Galindo sont, d'abord, une carte manuscrite de Palenque et des régions voisines (1), où nous trouvons, pour la première fois, des détails chorographiques d'un assez grand intérêt. Le cours de la grande rivière Usumasinta y est figuré dans une grande étendue de pays, depuis Florès et le lac de Peten, au nord, jusqu'à ses embouchures dans le golfe

(1) L'échelle est de 102 millimètres (3°. 10 l.) pour un degré.

de Campêche et à Rio-Tabasco, rivière qui s'y précipite non loin de la mer, c'est-à-dire, environ 80 lieues en ligne droite; le point de Campêche est la limite nord de la carte. Cette carte n'est probablement, en partie du moins, qu'une reconnaissance plus ou moins imparfaite du pays : mais elle est nette et précise, et nous y remarquons des détails tout nouveaux, qui sont une véritable acquisition pour la Géographie. Les routes de l'auteur y paraissent tracées avec précision, et donnent de la confiance dans les parties adjacentes de la carte. En sa qualité de gouverneur du district de Peten, M. le colonel Don Juan Galindo a fouillé dans les archives de Chiapa, et il a pu consulter les mappes locales. Voici les détails qu'on remarque sur sa carte : Toutes les descriptions du pays parlaient du grand cours de l'Usumasinta; mais il ne figurait sur les cartes que d'une manière secondaire. Ici, on le voit déjà bien dessiné, par les 16° 35' de latitude(1), au Lac de Muyal : Il traverse des rapides : arrivé à la chaîne transversale, il se précipite par une grande chute; après quoi, il baigne la ville qui porte son nom. Au dessous du Monte Cristo, il se divise en deux grands bras, dont l'un, sous le nom de Rio Palisada finit au Lac de Terminos, et l'autre à Victoria de Tabasco. La rivière de Tabasco qui s'y jette non loin de là, reçoit à San-Juan Batista, le Rio Tulija qui reçoit à son tour, près de Salto de Aqua, et d'un ancien pont, la petite rivière appelée *Michol*, baignant les ruines de Palenque. La plupart des positions citées dans les descriptions des différens voyageurs, comme Don Juarros et les Historiens qui l'ont précédé, se peuvent lire dans cette carte, avantage qu'on chercherait ailleurs

1) D'après la carte du colonel Galindo.

vainement. On y voit encore les cours des rivières Pacaitun, San-Pedro et autres; les affluens du lac de Terminos étudiés, les limites détaillées des provinces de Tabasco, Chiapa, Yucatan et Guatemala; enfin les gués, les cataractes et les stations des routes. L'intérêt que présente cette petite carte, dédiée par l'auteur à la Société de Géographie, fait regretter que la *Carte générale* annoncée par l'auteur n'ait pu être finie à temps; dans plusieurs de ses lettres, il l'a annoncée, comme donnant toute la partie nord de l'Amérique centrale.

Les autres dessins, joints à cette carte, sont les suivans : 1° le plan général et une vue du grand temple de Copan, baigné par la rivière de ce nom, et vulgairement nommé *las Ventanas* ou les fenêtres; les ruines sont imposantes; elles se distingnent par beaucoup de cippes, sculptés et peints, monumens isolés, que l'auteur compare à des *obélisques*; 2° des plans et élévations de monumens; 3° des détails de figures qui ornent les obélisques et les autels. Les figures sont richement vêtues, leur attitude remarquable; plusieurs sont accroupies : les figures colossales de plus de dix pieds de haut, le casque et l'habit des guerriers ne se retrouvent point dans les monumens du Mexique, ni dans ceux de Palenque; mais il y a d'autres détails tout semblables à ceux de ces derniers. Plusieurs de ces dessins paraissent exécutés avec plus de correction que ceux qu'on a eus jusqu'à présent, quoique M. G. ne se donne pas pour un bon dessinateur, et ils confirment l'observation que suggèrent les échantillons de M. Waldeck (ainsi que les dessins mêmes de M. Nebel), savoir: que les précédens voyageurs ont donné des dessins sans finesse et sans précision; cependant, on ne pourra se faire une idée juste de l'état de l'art chez ces peuples que quand

on possédera des dessins d'une fidélité rigoureuse, et assez finis, pour bien connaître le genre de relief et le travail du ciseau.

Nous n'avons pas dû parler d'une notice comprise dans les pièces de M. Galindo, et qui concerne un personnage plus mythologique qu'historique, souvent cité par les historiens espagnols, le personnage de Votan. On sait que c'est le nom d'un héros ou chef, qui a été comparé avec Bouddha, et aussi avec Odin, qui, suivant les Indiens de Chiapa, serait le petit-fils d'un autre Noé, et serait venu de l'ancien monde avec plusieurs familles, origine de la population de l'Amérique. Ces traditions obscures sortent du domaine de nos recherches. Nous ne releverons pas non plus l'opinion plus que hardie que l'auteur, dans son enthousiasme, a consignée en tête du mémoire sur Copan, savoir : que la race la plus ancienne de la terre est la race américaine (1); s'il en était ainsi, il serait superflu de chercher la source de la population d'Amérique. Quoi qu'il en soit, nous devons à M. Galindo des renseignemens intéressans et neufs sur les ruines d'Utatlan, de Copan, du district de Peten, et aussi sur les ruines de Palenque qu'il a visitées, un des premiers, depuis G. Dupaix; nous lui avons enfin l'obligation d'une carte de toute la région de Palenque.

(1) Selon lui, « la race des Caucasiens, qui s'arroge la plus haute « antiquité, est la plus nouvelle de toutes les races, et la plus an- « cienne population du globe, celle des Américains, dépérit, s'é- « teint, va disparaître ». La Société de Géographie, en encourageant les découvertes, n'entend pas adopter les conjectures de leurs auteurs.

M. Galindo nie que les Indiens se soient jamais volontairement soumis aux Espagnols; *il se dévoue, avec plusieurs de ses compatriotes, à faire revivre la mémoire des anciens habitans.*

Ce serait sortir des bornes de ce rapport, que d'exposer les découvertes de trois autres voyageurs distingués, qui ont observé récemment les anciens monumens d'autres parties de l'Amérique, et qui n'ont pas encore publié leurs recherches; on ne peut que mentionner ici en passant M. Rugendas, qui a quitté le Mexique pour visiter la Californie; M. Gay, voyageur-naturaliste au Chili; enfin M. d'Orbigny qu'il suffit de nommer, et qui a exploré, le premier, certains monumens du revers oriental des Andes et de Bolivia. Tous ces monumens diffèrent du style de l'architecture de l'Amérique centrale, aussi bien que de ceux du plateau de Bogota à Cundinamarca, et de ceux des plateaux du Mexique. Nous reviendrons sur ces différences caractéristiques.

Maintenant, si nous passons à l'examen des ouvrages récens publiés sur les antiquités de l'Amérique centrale et du Mexique, nous citerons deux collections remarquables par le nombre et l'étendue des parties, comme par le mérite de l'exécution, en rappelant toutefois qu'ils ont été précédés, l'un et l'autre, de la publication des manuscrits de Del-Rio. (1)

Il est juste de parler d'abord du livre sur les *Antiquités* du Mexique, dû à la munificence éclairée de lord Kingsborough déjà cité, ouvrage en sept énormes volumes, publié à Londres en 1830, et ainsi composé : les trois premiers volumes renferment toutes les peintures mexicaines connues, tirées des collections publiques de l'Italie, de la France, de la Saxe, de l'Autriche et de l'Angleterre, toutes exécutées comme *fac simile*, et enrichies des mêmes couleurs que les originaux : le quatrième volume comprend, entre autres dessins, tous

(1) Reproduits en français par M. Warden en 1827, dans le Mémoire que la Société a inséré au 2e volume de son Recueil.

ceux des trois voyages de G. Dupaix, dans le Mexique et dans le royaume de Guatemala, le cinquième, l'explication du manuscrit du Vatican, de la collection de Mendoza, et du manuscrit *Le Tellier*; l'extrait des *Monumens américains* du baron de Humboldt et le texte original de la relation des voyages de Dupaix, en espagnol. On sait que la description des ruines de Palenque fait la matière du troisième voyage de ce dernier; à la suite sont plusieurs appendices sur la description de l'ancienne Palenque et sur l'architecture de ses monumens. Le tome 6 renferme toute la traduction des mêmes voyages de Dupaix, en anglais, et le tome 7 se compose de l'Histoire universelle de la Nouvelle-Espagne par le père franciscain Bernard de Sahagùn. De tout cet ouvrage, rien ne se rapporte à la question que l'article de l'ancienne Palenque, mais celui-ci remplit une grande partie des volumes 4, 5 et 6, texte et dessins.

Il nous reste à parler d'un autre grand ouvrage sur lequel la Société de Géographie a demandé un rapport en 1832, et qu'elle a déjà signalé à l'attention, en insérant ce rapport dans son Recueil périodique. Cet ouvrage a pour titre : *Antiquités mexicaines* : les auteurs sont MM. Baradère, Alexandre Lenoir, Th. Farcy et Saint-Priest; notre savant collègue, M. Warden, y coopère pour une branche importante. L'ouvrage a paru par livraisons de planches et de texte, depuis l'an 1834. La publication est très avancée. Voici l'analyse succincte des parties dont il se compose; les planches sont divisées comme les voyages de G. Dupaix, en trois parties, savoir : 1° expédition de Mexico à Guatusco, — vues pittoresques,—Détails et fragmens divers. 32 planches. 2° Expédition à Mitla. 69 planches. 3° Expédition à Palenque. 39 planches. Le texte est ainsi composé :

Discours préliminaire, par M. Ch. Farcy, où l'auteur expose l'historique des découvertes, suivi de réflexions critiques sur les ouvrages antérieurs, et de Vues sur les résultats historiques qu'on peut attendre des recherches actuelles relatives aux monumens américains. Suivent les Mémoires du capitaine Dupaix, dans le texte original, avec la version française en regard. Ces Mémoires peuvent être considérés comme un itinéraire descriptif, et une explication des figures, planche par planche, entremêlée de réflexions judicieuses sur les ouvrages des anciens habitans. Tous les monumens dont traite le premier voyage appartiennent à l'art mexicain proprement dit; et, quelque intéressant qu'ils soient, nous ne devons pas nous y arrêter. Ce premier voyage dura quatre mois. A la suite de la relation, les auteurs ont placé un morceau de Pietro Marquez, d'après l'ouvrage de Antonin Alzate de 1791, sur le curieux monument de Xochicalco. La deuxième expédition de Mexico à Mitla présente encore plus d'intérêt à cause des monumens de Monte Alvan, d'Oaxaca et de Mitla. C'est à l'occasion de l'architecture souterraine du premier de ces endroits que le capitaine Dupaix hasarde son opinion sur l'origine de l'art mexicain; il entre à cet égard dans des développemens assez étendus qu'on peut qualifier de dissertation : il n'hésite pas à comparer le Mexique avec l'Egypte, et même une nation avec l'autre, non-seulement sous le rapport de leurs ouvrages, mais encore pour leur mythologie. Ainsi, on le voit, les rapprochemens entre les monumens égyptiens et ceux de l'antique civilisation guatemalienne, ne sont pas nouveaux; mais, il faut le dire, ces rapports n'ont pas été assez étudiés; on est loin encore de posséder les données nécessaires pour faire une comparaison déci-

sive ; les faits ne sont acquis et positifs que d'un côté seulement. Ce n'est pas que certaines parties des monumens de l'Amérique centrale (tels qu'on les connaît) ne soient en rapport avec l'art égyptien (ou plutôt avec les arts des pays de l'Orient en général), plus que les ouvrages des autres peuples du Nouveau-Monde. Mais on est encore bien loin de pouvoir affirmer que c'est à tel ou tel autre de ces pays qu'est due la civilisation de l'Amérique. Ce n'est pas le lieu de discuter les opinions du narrateur, et il convient mieux de placer ici un juste éloge de la candeur naïve avec laquelle il expose ses découvertes, ses démarches près des Indiens, et les observations de toute espèce que lui suggèrent les monumens qu'il a sous les yeux. Il suffirait de citer tout l'article sur Mitla, comme un morceau étendu et plein d'intérêt. Passons au récit de la troisième expédition qui roule presque uniquement sur Ocotzingo, sur l'ancienne Palenque et les autres monumens de la province de Chiapa.

Après avoir décrit les curieux édifices pyramidaux et coniques de Tehuantepec sur la limite de Chiapa, les uns à surfaces planes, les autres à surfaces convexes ; un pont antique à une journée de là, une ancienne médaille emblématique et d'un sens mystérieux, trouvée à Guatemala (1), il arrive à Ocotzingo où il trouve des fragmens de bas-reliefs et de sculpture, appartenant à des édifices antiques du voisinage ; plusieurs temples remarquables, avec deux grands cônes de près de deux cents pieds de diamètre, *sans plate-forme supérieure.* On regrette que le voyageur n'ait pas séjourné plus

(1) C'est un cuivre gravé, et non frappé.

long-temps à Ocotzingo, qui paraît répondre à l'ancienne Tulha.

A huit journées de distance on trouve l'ancienne Palenque. Le village moderne est bien peuplé, le climat agréable, et le lieu riche et fertile : la position est des plus pittoresques. C'est sur des collines verdoyantes, à deux lieues vers le midi du village moderne que les anciens indigènes ont élevé la grande ville que Don Juarros, avec d'autres historiens, appelle Culhuacan. Ce lieu porte aujourd'hui, comme le village, le nom récent de Palenque, qui veut dire en espagnol, lice ou carrière. Nous n'entrons point dans la description du *grand édifice*, qui se distingue au milieu des dix-sept autres (1), ni de la tour à étages qui est dans une des cours, et nous renvoyons aux relations originales : le grand édifice est surtout remarquable par un stuc solide et brillant qui le recouvre en entier, même les planchers.

Guillaume Dupaix ne donne que les dessins du grand édifice et de trois autres moindres, et celui d'un monument souterrain, à trois galeries; seulement il mentionne onze petits édifices tout-à-fait ruinés, tandis que M. Waldeck écrit qu'il a relevé le plan de 18 édifices. Dupaix a fait quelques fouilles, mais sans aucun résultat. Dans de courtes réflexions sur l'architecture de Palenque, le voyageur signale d'une manière assez judicieuse le style qui la distingue, et l'absence de plusieurs caractères qui sont propres à d'autres architectures. Il n'est pas nécessaire de faire remarquer combien ses deux ou trois pages consacrées à la description architecturale de Palenque, sont insuffisantes pour donner des notions justes et

(1) Del Rio en a compté 14 : Dupaix n'en a vu que 10 debout ; M. Waldeck cite 18 édifices.

complètes sur la construction et la disposition des édifices, sur la distribution des parties, sur l'appareil et sur les autres questions architectoniques. Ses dessins ne renferment ni profils cotés, ni mesures précises; ainsi, tout en rendant justice au zèle rare et louable qui caractérise les travaux et la relation de Guillaume Dupaix, il est aisé de voir tout ce qui manque encore à ses dessins et à sa description.

L'auteur entre dans plus de détails à l'occasion des ornemens et des bas-reliefs qui décorent le grand édifice. Ce n'est pas qu'il expose, et qu'il fasse bien saisir le système général de décoration, adopté dans cette architecture singulière; mais il décrit un bon nombre de figures, et il en donne des échantillons assez nombreux dans seize planches consacrées à cette partie. Sera-t-il permis d'élever un doute sur la parfaite correction de ces dessins et des gravures qu'on a faites, en ce qui regarde le trait de la figure, et surtout le dessin des extrémités? Est-on bien sûr aussi de toutes ces formes arrondies et potelées des bras et des jambes des personnages? Il y a un contraste inexplicable entre certaines parties très étudiées, presque conformes à l'anatomie extérieure du corps humain, et des fautes grossières contre les proportions, fautes qu'il était le plus facile d'éviter : le tout devrait être, ce semble, un peu plus en harmonie. Le relief en demi-ronde bosse est-il bien celui des originaux ? Il est permis d'en douter. Si nous sommes bien informés, ce relief est plat, et ne présente de rondeur que tout auprès des contours, et la saillie générale sur le fond est très faible. Peut-être il eût mieux valu donner au simple trait les dessins de M. Castañeda. Cette remarque s'applique à l'ouvrage anglais.

Nous sommes fortifiés dans ces réflexions par un

exemple mémorable. Tant qu'on n'a eu, pour apprécier le style de l'art égyptien, que les dessins de Paul Lucas, même de Norden et de bien d'autres, faits malheureusement à la hâte, en courant, et au milieu de toutes sortes de dangers, on n'a pas eu d'idée juste de la sculpture des édifices d'Egypte. Il fallait deux conditions qui se sont enfin rencontrées lors de l'expédition française : l'une, plus de temps et de sécurité; et l'autre, le crayon de dessinateurs attentifs et exercés. Il y a, on le sent, beaucoup d'importance à constater avec toute sûreté le style de la sculpture, aussi bien que le caractère de l'architecture, si on veut s'éclairer sur l'origine de la civilisation guatemaltèque, et faire quelque rapprochement instructif.

Les sujets assez variés dont se composent les bas-reliefs, sont-ils historiques, ou bien symboliques, ou religieux, ou mythologiques? C'est ce qu'il est impossible d'affirmer, dans l'ignorance complète où l'on est du culte et de l'histoire des auteurs de ces monumens. M. Dupaix se borne à-peu-près à la description matérielle des figures et des ornemens, et on ne peut que l'approuver : c'est ce qu'il avait de mieux à faire.

Le seul point accessible est la représentation des productions naturelles, quand elle est bien caractérisée : c'est le cas du *maïs;* il aurait pu signaler sa présence parmi les objets d'ornement qui sont reconnaissables. Quant aux figures de Tau, si fréquentes dans les édifices, dans les ornemens de bas-reliefs, et même dans la forme des jours, quoiqu'il soit impossible de prononcer à cet égard, dans l'etat actuel de nos connaissances, on ne peut guère s'empêcher de les faire remarquer.

Nous venons au monument où est la représentation de la *croix*, sujet devenu célèbre depuis que le baron de

Humboldt l'a signalé. M. Dupaix ne parle que du bas relief qui nous est déjà connu par Del Rio; le dessin qu'il en donne est à une assez grande échelle; il ne pourra être étudié avec fruit que quand on aura des données sur les symboles et sur les caractères dont il est orné, s'il est permis d'appeler caractères ces groupes compliqués et bizarres, disposés en colonnes dans ce bas-relief et dans les autres. Un écrivain portugais n'a pas hésité à l'interpréter comme un thême astronomique fort savant : mais, nous le pensons, le temps n'est pas venu pour de pareilles explications. Avant tout, il faut posséder des copies d'une correction parfaite, incontestable, ayant toute la finesse et la précision des originaux. Au reste, M. Dupaix convient que tous ces signes sont propres aux monumens du pays, et n'ont aucun rapport avec les autres hiéroglyphes, même avec les signes mexicains. (1)

Des médaillons circulaires, en stuc ou en granit, nus ou ornés, et encastrés dans les murailles, sont une particularité de ces monumens digne de remarque. On peut dire qu'en toutes sortes de points, les édifices de Palenque portent un cachet spécial : on le retrouve dans le reste du pays de Guatemala et dans l'Yucatan; il annonce un même peuple, à part du Mexique et de l'Amérique du sud, de même que toute la contrée entre l'isthme de Panama et celui de Tehuantepec forme une région bien distincte, également séparée par des limites naturelles, et de l'Amérique septentrionale et de l'Amérique du sud. Dupaix donne aussi son opinion sur l'origine de

(1) Il manque encore un certain nombre de dessins parmi les figures de l'ouvrage français, pour correspondre à la description de G. Dupaix; c'est une lacune qui, sans doute, sera remplie plus tard.

l'ancienne population du pays ; il admet plusieurs sources, plusieurs époques, mais sans s'expliquer. Cependant il n'hésite pas à indiquer, entre autres, la fameuse île Atlantide, éternelle source de discussions et de conjectures oiseuses. Les voyages de G. Dupaix ne renferment aucune carte, et presque aucune observation géographique.

Après le texte des voyages de Dupaix, viennent les *notes et documens divers*. La plupart de ces articles sont réimprimés d'ouvrages antérieurs : l'article le plus étendu est un long extrait des ouvrages du baron de Humboldt. Mais nous citerons deux intéressantes pages sur les antiquités très peu connues d'Uclmal (dans l'Yucatan) à 20 lieues de Merida, par M. Lorenzo de Zavala envoyé du Mexique.

Tel est l'aperçu de la première partie de l'ouvrage que nous analysons : là finissent les observations faites sur les lieux. Dans la seconde partie, se trouvent un parallèle des monumens mexicains avec ceux de l'ancien monde par M. Alexandre Lenoir, et des recherches sur les divers monumens des deux Amériques et sur les populations primitives du nouveau continent, par notre collègue M. Warden, qui, seront suivies d'une comparaison des langues américaines avec celles de l'ancien continent. Outre que la partie publiée de ces deux ouvrages n'est encore parvenue qu'au tiers ou au quart peut-être de leur étendue (1), ce n'est pas le lieu ni le moment de les apprécier, et l'importance même des questions qui doivent y être traitées *ex professo* nous fait un devoir de nous en abstenir ; et d'un autre côté, une partie en a déjà été imprimée dans les volumes de la Société. Nous

(1) L'un a 36 pages et l'autre 20.

signalerons cependant un morceau important sur les différentes espèces de fossiles trouvés jusqu'à présent dans l'Amérique du nord : question qui est loin d'être sans rapport avec celle des communications entre les deux continens ; les autres recherches annoncées n'ont pas encore paru jusqu'ici.

Afin de montrer combien les pièces envoyées au concours, et les fragmens jusqu'ici communiqués à la Société, sont loin encore de remplir les conditions du programme, il suffirait de citer en exemple la description de l'ancienne Utatlan, capitale des rois de Quichè, telle que la donnent Torquemada et D. Dominique Juarros; c'est même une sorte de nécessité pour vos commissaires d'en produire ici un extrait, qui fera sentir de plus en plus l'importance de la question soulevée par la Société et l'à-propos de son programme; en même temps il justifiera la curiosité publique qui, de plus en plus, s'attache aux antiquités de l'Amérique centrale, et il excitera les voyageurs à faire des recherches de tout genre. « L'histoire de Santa-Cruz del Quichè, « province de Solola, dit D. Juarros (1), se recommande, « par le souvenir de la grande et riche ville d'Utatlan, « résidence des anciens rois de Quichè, sans doute la « plus somptueuse de toutes celles qui ont été décou- « vertes par les Espagnols. L'infatigable historien Fran- « cisco de Fuentes qui vint, à Quichè, recueillir des « informations, et étudier les antiquités du lieu et les

(1) Voy. p. 86 et p. 188 de l'édition anglaise de l'ouvrage : *A statistical and commercial history of the kingdom of Guatemala*, etc., 1823, ainsi que Torquemada, *Monarquia indiana*. La description qui suit n'est qu'une analyse très abrégée. Nous en avons retranché des traits qui annoncent de l'exagération.

« manuscrits, en a donné une assez bonne description.
« Cette ville occupait le lieu où est Santa-Cruz, qui
« probablement était un de ses faubourgs; elle était
« environnée par un ravin profond formant un fossé
« naturel. Au centre était le palais royal, environné des
« palais des nobles; les extrémités étaient occupées par
« le peuple. Les rues étaient très étroites, et la ville était
« si peuplée, que le roi n'y trouva pas moins de 72,000
« combattans à opposer aux Espagnols. Un des plus
« beaux édifices était le collège, destiné pour 5 à 6,000
« enfans, élevés et entretenus aux frais du trésor royal,
« instruits et gouvernés par 70 maîtres et professeurs.
« Le château d'Atalaya était d'une structure remarquable,
« il pouvait recevoir une très forte garnison; celui de
« Resguardo avait 188 pas de façade, 230 pas de lon-
« gueur et 5 étages. Selon Torquemada, le palais des
« rois de Quichè, partagé en six divisions, le disputait en
« opulence avec celui de Montezuma à Mexico et celui
« des Incas à Cuzco; sa longueur était de 728 pas géo-
« métriques sur 376; il était bâti en pierre de taille
« de différentes couleurs. (Suit une longue description
« du palais des appartemens, des jardins, des établisse-
« mens civils et militaires, des casernes destinées à la
« garde royale et aux troupes réglées). Les quatrième
« et cinquième divisions étaient occupées par les reines
« et les concubines royales, et la sixième par les filles du roi
« et les autres femmes du rang royal. La nation des Qui-
« chès étendait son empire sur la plus grande partie du
« royaume actuel de Guatemala. Si l'on s'en rapporte à
« plusieurs manuscrits composés par des caciques qui
« avaient appris l'écriture, on trouve que, depuis Ta-
« nuh, qui avait conduit la nation de l'ancien monde
« dans le nouveau, jusqu'à Tecum Umam, le roi régnant

« à l'époque de la conquête, il y avait eu une lignée de « vingt monarques..... »

L'état de ruine où est la ville d'Utatlan est loin de pouvoir retracer tant de splendeur et de magnificence, et la description du colonel Galindo n'en donne qu'une faible idée. Cependant les quatre monumens ruinés qu'il décrit font présumer qu'il reste encore à voir beaucoup de choses nouvelles : ce lieu promet de riches découvertes aux explorateurs qui y feront des fouilles et des investigations, qui interrogeront les archives locales, et qui consulteront les traditions indiennes encore subsistantes. (1)

Avant de passer aux conclusions de ce rapport, nous ajouterons ici quelques réflexions générales.

La description d'Utatlan, ainsi que tout ce qu'on sait de Palenque, d'Uchmal, de Copan, de Peten et de l'Yucatan, enfin les dessins qu'on possède des antiquités, montrent un art différent de celui du Mexique; cette distinction est importante, c'est pourquoi nous y avons insisté. Le pays a ses limites naturelles, que la politique espagnole a confondues. Les langues ne sont pas moins distinctes, les races diffèrent; la situation géographique est aussi toute particulière, soit du côté de la mer des Antilles et par conséquent de l'Europe, soit du côté de la mer Pacifique et de l'Océanie. Pour qui a étudié les fragmens de figures venant de Palenque même, il est aisé de reconnaître un type physionomique propre, en harmonie avec les dessins des monumens. Les hommes du sol ont laissé leur portrait dans les bas-

(1) Le consul de France à Guatemala devait se rendre à Utatlan sur la fin de l'année 1834 : on attend de lui un travail étendu et des observations plus complètes.

reliefs, ils l'ont sculpté sur la pierre dure, ils l'ont modelé en terre cuite, et ce portrait ne ressemble ni aux Mexicains ni aux Péruviens, pas plus aux Américains du sud qu'à ceux du nord. Mais toutes ces considérations géographiques et ethnographiques ne peuvent être qu'indiquées ici et seulement esquissées en passant.

Le peuple qui a fait les anciens monumens de Guatemala est complètement ignoré, son nom même est inconnu. Certes, on ne pourrait point comparer les institutions ni les arts de ce peuple encore obscur à ceux de l'ancien continent. Il n'a point laissé de littérature; ses monumens écrits, c'est-à-dire ceux que l'on suppose renfermer des caractères d'écriture, ne sont sans doute que des peintures symboliques, mal-à-propos comparées avec les hiéroglyphes égyptiens. Aussi, à beaucoup d'égards, et comparativement à la civilisation orientale, ces peuples et leurs ouvrages seront qualifiés long-temps encore de barbares. Toutefois, quand on considère qu'à peine familiarisés avec l'écriture alphabétique des Européens et avec la langue espagnole, les indigènes mexicains se sont mis à écrire des annales; qu'ils ont décrit leurs monumens, exposé leurs lois et leurs institutions, ainsi que la suite et la généalogie de leurs princes; que le fils et le petit-fils d'un roi du pays, nommé Chignavincelut (D. Juan Torres et D. Juan Macario), et le premier Ahzib-Kichi (D. Francisco Gomez), etc. (1), ont laissé des manuscrits historiques; que, de l'aveu de tout le monde, les natifs

(1) D. Francis Antonio de Fuentes y Gusman, régidor de la province de Guatemala, cité par D. Juarros, tenait ces manuscrits du P. Francis Vasquez, historien de l'ordre de saint François; ils ont été possédés par les descendans de Juan de Léon Cardona, nommé par Pedro de Alvarado lieutenant du capitaine-général du pays des Quichès. (Voy. Juarros, p. 162.)

se sont livrés de bonne heure à l'étude de l'écriture espagnole (1), et ont été promptement en état d'écrire leurs traditions autrement que par le moyen des peintures symboliques; que ces mêmes hommes donnent par là une assez haute idée de leur degré de civilisation; enfin, qu'un originaire mexicain, M. Emmanuel Naxera, vient de publier une dissertation latine pleine d'érudition et de vues sur la langue des Othomites....., on est comme forcé d'examiner avec plus d'attention tous ces monumens, toutes ces traditions, et l'on ne peut plus regarder leurs auteurs comme des barbares, ni leurs travaux comme des ouvrages méprisables. En détruisant les monumens des arts américains, en imitant l'acharnement des Romains contre Carthage, les Espagnols se sont montrés bien plus barbares que le peuple vaincu. (2)

Ajoutons que, lorsqu'on a vu les dessins finis de M. Nebel, recueillis sur les monumens des Zacatecas, on reconnaît que rien de ce qui a été dessiné sur les antiquités mexicaines n'en donnait une juste idée; et l'on regrette que des artistes de la même habileté n'aient pas encore rapporté des dessins semblables des monumens du Guatemala.

(1) Votre rapporteur peut citer, à ce sujet, un fait curieux: il a vu dans les couvertures d'un manuscrit du P. Sahagun (traduction des épîtres et évangiles en mexicain, appartenant à M. Beltrami), des feuilles d'étude de langue espagnole et mexicaine, des devoirs d'écolier, des exercices de grammaire, écrits au temps de la conquête, peut-être de la main de jeunes princes mexicains. L'histoire des Incas, écrite par Garcilasso, ne prouve pas moins l'aptitude des Américains du midi.

(2) D. Juarros allègue la sagesse des lois des Quichès, autant que la grandeur de leurs monumens, pour prouver leur civilisation et rectifier l'opinion vulgaire sur la capacité des indigènes.

Comme la fidélité des dessins de M. Nebel n'est mise en doute par personne, on est porté à croire, en voyant des détails si précis, des ornemens si bien agencés, que les monumens de l'Amérique centrale n'ont pas été jusqu'ici copiés avec exactitude, et que c'est plutôt par défaut d'habitude du dessin chez les voyageurs, que d'habileté dans les auteurs de ces monumens, si nous n'avons encore eu sous les yeux que des ouvrages grossiers en apparence. N'était-ce pas tout-à-fait la même chose pour ce qui regarde l'Égypte ancienne, avant l'expédition française dirigée sur les rives du Nil, à la fin du dix-huitième siècle? Nous ne comparons pas les monumens, mais nous établissons une analogie entre les voyageurs.

Au reste, les voyageurs assurent eux-mêmes que les monumens de l'Amérique centrale sont supérieurs à ceux du Mexique, pour le style de la sculpture et la grandeur des édifices. L'on doit donc bien regretter de n'avoir encore aucun dessin parfaitement satisfaisant de la sculpture et de l'architecture centro-américaines (1) ou guatemaliennes. Nous le répétons, ce n'est qu'alors qu'on pourra tenter des rapprochemens sérieux avec l'art des Orientaux et des Européens.

Nous sommes donc dans la nécessité de déclarer que

(1) Nous employons ces dénominations, à défaut d'autres, pour spécifier cette nation dont le nom ne nous a pas été conservé, et qu'il faut se garder de confondre avec les Toltèques, venus assez tard du plateau d'Anahuac. Juarros est disposé à considérer les Quichès comme la nation dominante : le colonel Galindo pense que les Chortis étaient encore plus civilisés. Il est probable que ces noms de peuples, ainsi que ceux de Mayas, de Tcholes, et quelques autres, ne représentent que des provinces ou des groupes de populations distinctes, dépendant d'une grande fédération dont le nom commun reste encore inconnu.

ni les descriptions géographiques ou archéologiques, ni les cartes, ni les dessins qu'on possède jusqu'à présent, ne peuvent suffire à l'étude et aux recherches dont l'Amérique centrale, sans doute, sera bientôt l'objet. M. le Dr Corroy a visité plusieurs fois Palenque, mais il n'a pas vu ou décrit le reste du pays; il ne donne pas de dessins ni de cartes. M. Waldeck paraît avoir fait des travaux considérables en beaucoup de points, mais il n'a envoyé de descriptions que celles qui entrent dans sa correspondance. M. Galindo a vu Copan le premier, et il a décrit Palenque avec détails; mais il n'a pas pénétré dans l'Yucatan, et il n'a donné de Palenque que de simples croquis. Enfin, les deux ouvrages que nous avons analysés se bornent (quant à l'Amérique centrale) à la description de Palenque, tirée de la relation du troisième voyage de Guillaume Dupaix, et ses dessins sont incomplets, insuffisans sous le rapport de l'architecture; ces ouvrages ne renferment, d'ailleurs, ni *cartes* ni recherches géographiques. Le colonel Galindo est le seul qui ait donné une carte, embrassant les pays situés à une trentaine de lieues autour de Palenque. M. Waldeck, et c'est le seul, a fait exécuter des *fouilles*, mais les résultats de ces fouilles ne sont pas encore connus.

CONCLUSIONS.

Si l'on a suivi avec attention tous les développemens qui précèdent, on a pu reconnaître aisément que les intentions de la Société n'ont pas été remplies; que son but n'est pas atteint, soit par les voyages tentés jusqu'à présent, soit dans les ouvrages récens qui ont été publiés. Les uns ne traitent qu'accidentellement de l'Amé-

rique centrale, les autres ne touchent point à la question géographique et ethnographique. L'exploration de tous les lieux de l'Amérique centrale désignés dans le programme, n'a été faite complètement par aucun des voyageurs : il faudrait réunir les itinéraires des différens explorateurs pour embrasser une assez grande partie de la contrée. Quant aux *idiomes*, nous n'avons qu'un petit nombre de vocabulaires qui sont dus à M. Galindo. Les *portraits* et les costumes manquent à tous ces travaux, ou s'ils ont été recueillis par quelqu'un, ils ne sont point parvenus à notre connaissance. Relativement à l'*architecture* et à la décoration des anciens édifices, les plus complètes et les meilleures descriptions laissent à desirer des détails, indispensables pour prononcer sur le système de construction, sur la nature des matériaux, sur l'appareil, sur la disposition architectonique, sur le genre de la sculpture, sur le style et le faire du ciseau. Il faudrait surtout posséder des exemples suivis et étendus des tableaux et caractères symboliques dont ces singuliers monumens sont couverts, et nous n'en avons que des échantillons détachés, bien insuffisans pour tenter aucune explication. Quant aux *traditions*, ou bien elles sont restées muettes, ou bien elles ont été négligées par les voyageurs; nous sommes toujours réduits aux lambeaux d'annales que les historiens espagnols du seizième siècle prétendent avoir recueillis des indigènes, sur les origines, les dates et les migrations; mais ces récits paraissent en partie l'ouvrage de l'imagination, ou sont tout au moins fort suspects; il s'y trouve, en tous cas, un mélange bizarre des idées superstitieuses des aborigènes, avec les récits bibliques : résultat des communications qui venaient de s'établir entre les Indiens et les Espagnols.

Il suffit de ce peu de mots pour mettre en leur jour toutes les lacunes de la science. Toutefois, trois faits principaux résultent du présent rapport : c'est, premièrement, que l'attention générale est maintenant tournée sur les monumens américains ; 2° que ces monumens représentent une sorte d'époque ou de période occidentale, et d'art occidental, opposés à l'époque et à l'art des Orientaux ; en troisième lieu, des travaux importans ont déjà été exécutés par les voyageurs; M. Galindo se prépare à publier, à Londres, un ouvrage spécial sur l'Amérique centrale ; et M. Waldeck, en quatre ans de séjour à Palenque et dans l'Yucatan, paraît avoir recueilli une grande quantité de dessins et d'observations en tout genre, qui ne peuvent manquer de jeter du jour sur les questions proposées.

En présence de ces faits, il n'est pas permis de renoncer à l'espoir d'une solution satisfaisante : c'est, au contraire, un devoir de maintenir le sujet de prix, peut-être même d'en élever la valeur.

D'un autre côté, personne ne peut nier que ce prix a été réservé pour les voyageurs qui se seraient transportés sur le théâtre des monumens, et qui auraient fait des opérations topographiques ou des reconnaissances géographiques afin de fixer la position des lieux : ce n'est point aux éditeurs des découvertes antérieures au programme que la récompense est destinée. Nous aimons à reconnaître que les deux beaux ouvrages publiés à Londres et à Paris sur les antiquités mexicaines sont du plus haut intérêt; mais les matériaux qu'ils renferment ne porteront fruit, et ne fourniront de grands secours à la solution des questions historiques et à l'étude des monumens, qu'après que les voyageurs auront fourni tous les faits nouveaux et exacts qu'on attend de leur zèle.

D'après toutes ces considérations, la commission a l'honneur de présenter les conclusions suivantes :

1° Le sujet de prix est prorogé à l'an 1839, sous le titre de *Géographie et Antiquités de l'Amérique centrale;* la valeur de la médaille est élevée à la somme de trois mille francs;

2° Une médaille d'argent est décernée : 1° à chacun des deux ouvrages publiés à Londres et à Paris, et qui ont procuré la connaissance des matériaux de Guillaume Dupaix ; 2° au colonel Don Juan Galindo ; les dessins de M. Galindo seront publiés aux frais de la Société;

3° Une médaille de bronze est décernée à M. Frédéric Waldeck, ses droits et ceux de M. Galindo sont réservés pour le prochain concours;

4° Une médaille de bronze est accordée à M. le docteur François Corroy de Tabasco, qui a visité les ruines de Palenque à plusieurs reprises, depuis l'année 1819;

5° Enfin, des remercîmens sont votés à M. Warden, pour avoir, le premier en France, publié les observations d'Antonio del Rio, et puissamment contribué, par là, aux découvertes ultérieures.

Baron Walckenaer,
Larenaudière,
Jomard, *rapporteur.*

VOYAGE

DE M. ADAM DE BAUVE DANS L'INTÉRIEUR DE LA GUIANE.

Le dernier Mémoire adressé par moi à la Société de Géographie l'a instruite de mon excursion sur l'Amazone en 1831 et 1832. J'y ai donné des renseignemens sur la rivière Jary, ses affluens, et sur quelques peuplades indiennes peu ou point connues. J'y annonçais mon retour sur l'Oyapock en juin 1832, et mon intention de recommencer un nouveau voyage de concert avec M. Leprieur, qui m'avait rejoint.

Ce projet a reçu son exécution. Reprenant la route que j'avais déjà parcourue, nous regagnâmes ensemble le Rouapira, affluent du Jary. En avril 1833, séparé de M. Leprieur, je descendis de nouveau la rivière, accompagné de M. Brachet, naturaliste, que j'eus le regret de voir succomber peu après. Sur le point de franchir les derniers obstacles que présente le Jary, dont le cours est obstrué de bancs de roche et coupé de chutes élevées, je perdis mon embarcation; deux nègres et deux des Indiens qui m'accompagnaient furent noyés. Recueilli par des colporteurs qui s'occupaient du commerce de la salsepareille, ceux-ci me conduisirent à Gouroupa, ville située en face de l'embouchure du Jary, sur la rive de l'Amazone, d'où je me rendis à Belem de Gram Para, capitale de la province. J'y arrivai le 15 août 1833, et y restai quinze jours.

Après m'être muni des objets nécessaires à mon expédition, je remontai de nouveau l'Amazone, observant les habitans qui bordent l'une et l'autre rive de ce grand fleuve, et étudiant leurs mœurs et leurs usages. Des excursions à une certaine hauteur dans plusieurs de ses affluens les plus considérables me mirent à même de reconnaître la configuration intérieure du pays et diverses peuplades peu connues.

J'arrivai le 26 mai 1834 à l'embouchure du Rio Negro.

La capitale de la province est maintenant Manau (Manao), ville située à quelques lieues de l'embouchure du fleuve. Jadis elle portait le nom de Barra; on lui a imposé maintenant celui des premiers habitans de ces parages, au temps de la conquête. Les environs de Manao sont remarquables en ce qu'on y trouve des pierres gravées et des ébauches de statues, qui attestent une ancienne civilisation, dont on ne trouve guère plus de traces chez les diverses hordes qui errent dans les forêts des Guyanes. Forêts vierges, sans doute; jusqu'à un certain point, mais où tout semble prouver qu'une révolution s'est fait sentir, probablement un grand cataclysme, peu de temps avant la découverte.

En poursuivant mon voyage je gagnai le rio Branco, que je remontai presque jusqu'à ses sources. Je suivais alors une émigration d'Indiens Pouroucoutous qui retournaient sur l'Orénoque d'où ils étaient venus 15 ou 20 ans auparavant.

En traversant la Cordilière indiquée sur les cartes sous le nom de Serra Parime, j'atteignis un affluent de l'Orénoque et descendis sur ce fleuve.

L'imprudence de mon guide nous précipita dans une cataracte; toutes les embarcations furent brisées, et de

33 personnes que nous étions, nous ne nous ralliâmes que huit. Ma femme était de ce nombre; elle parvint à sauver son enfant âgé de trois mois.

Après ce naufrage, nus, sans armes, errans au milieu de tribus indiennes auxquelles notre misère sut pourtant inspirer de la compassion, nous mîmes près de quatre mois pour regagner par terre le rio Branco en suivant le circuit que forme la Cordilière, et en passant au-dessus des sources de ce fleuve et de plusieurs de ses affluens. Ce long trajet m'a mis à portée de voir un grand nombre de peuplades indiennes dont le nom même n'était pas connu, et d'observer leurs mœurs et leurs usages dans ces contrées où aucun Européen n'avait encore pénétré.

Enfin, après avoir traversé les savannes situées entre le rio Branco et l'Essèquébo, j'atteignis le Ripounoury, affluent de ce dernier fleuve. Je le descendis, non sans être exposé à de nouveaux périls, et le 18 février 1835 j'arrivai au premier poste anglais de la colonie de Démérary, situé à l'embouchure de la rivière Massérony. Le 28 du même mois j'étais à George-Town. Après un court séjour dans cette ville, où je reçus l'accueil le plus flatteur, j'en partis pour Paramaribo, où je n'arrivai que le 14 mai, parce que je visitai une partie de la côte située entre le Corentin et Paramaribo, limite des colonies anglaise et hollandaise.

Le 16 juin je quittai Paramaribo, et remontant la rivière de Commerwine, j'atteignis le Maroni au moyen d'un portage de huit jours à la hauteur du poste hollandais d'Armina. Mon intention était de remonter ce fleuve pour de là rejoindre l'Oyapock; mais l'entêtement des Busch-Nègres m'empêcha d'exécuter ce projet.

Force me fut de me rejeter sur Cayenne, où j'arrivai en novembre 1835.

Outre des notions anthropologiques concernant plusieurs variétés de la race indienne, résultat des observations que j'ai été à même de faire pendant mon long séjour parmi elles, j'ai recueilli et dressé plusieurs vocabulaires d'idiomes différens, qui peuvent jeter quelque jour sur l'origine et la migration des diverses peuplades.

Dans un ouvrage dont je m'occupe je pourrai rendre un compte détaillé et présenter un ensemble de faits que ne comporte pas la brièveté de l'analyse que j'offre en ce moment.

Les nègres Busch, descendans de ces anciens Marons qui surent par leur persévérance et leur courage résister aux attaques des nombreux détachemens envoyés par le gouvernement de la colonie de Surinam, finirent par l'emporter ; et parvinrent, après une guerre sanglante, à traiter avec le gouvernement de cette colonie comme de puissance à puissance. En effet, ils firent reconnaître leur indépendance, et sous prétexte d'alliance, à la condition de restituer les esclaves tentés de se réfugier dans leur république, ils surent imposer à la colonie un tribut sous le titre moins offensant de présent. Ils donnent des otages; ils en reçoivent. Deux blancs sous le titre de posthouders ou commandans des postes supérieurs du Marawine, ayant le grade de capitaines, sont envoyés chez eux. Ils doivent y séjourner dix ans. Le temps que doivent passer les otages nègres à Paramaribo n'est pas fixé. Le chef les retire quand il veut en en rendant d'autres. Mais il n'est pas d'exemple qu'aucun résident hollandais soit revenu après avoir accompli son temps; ou ces résidens meurent auparavant, ou, comme

l'un des posthouders actuels du nom de Sachtrup, affligés d'une maladie hideuse, la lèpre, qui les rendraient l'horreur de la société, quand même ils pourraient y rentrer, ils préfèrent rester dans cette terre d'exil. Des avantages pécuniaires seuls engagent à s'y rendre des malheureux qui se dévouent à une mort certaine dans l'intérêt de leurs familles. Les Busch-nègres sont divisés en plusieurs hordes, mais la plus considérable est celle des Aucas. Son chef actuel se nomme Baijman. Cet homme est dit-on, doué d'une grande énergie; son pouvoir est sans bornes; il exerce son empire non-seulement sur ceux qui l'ont élu, mais son influence s'étend sur les autres tribus qui, n'étant pas circonscrites dans le seul Maroni, se prolongent dans le sens du cours des rivières de Saramaca, de Copenham et de Corentin. Profondément religieux, Baijman fait rigoureusement respecter le fromager (*Bombax heptaphyllum*), même par les individus des autres hordes, adorateurs de fétiches différens. Malheur au nègre qui sur les ordres de son maître ou du directeur du plantage abattrait un fromager, si un Busch-nègre le sait le poison vengera l'injure faite à son dieu.

Le seul Aboni, chef de Marons nouvellement établis dans des montagnes inexpugnables, a su résister jusqu'à présent à son pouvoir, et par son courage il est digne d'être son rival. Cet homme, sergent dans le bataillon des guides-nègres de la Guyane hollandaise, déserta il y a environ dix ans à la tête de 250 de ses camarades avec armes et bagages, et les plaies dont il a frappé le territoire de la colonie qu'il a traversé dans sa fuite ne sont pas encore fermées. D'Armina on aperçoit sur le Maroni les hautes montagnes qu'il habite, et les Indiens ne parlent pas sans terreur de *Bony countrey*.

Le caractère de la tête et du visage des Busch-nègres, fort différent de celui des nègres qui arrivent de la côte d'Afrique et des peuplades indigènes, se rapporte beaucoup à celui des Européens ; les Busch-nègres, au lieu d'avoir le front bombé ou fuyant, déprimé sur les côtés, les yeux saillans ou relevés des coins extérieurs, le nez épaté, les lèvres grosses ou allongées, et les oreilles détachées, ont un front droit et élevé, des yeux ronds seulement à fleur de tête, un nez droit, quelquefois aquilin; une bouche moyenne et des lèvres peu saillantes, des oreilles aplaties. Leurs joues et leurs mentons sont garnis d'une barbe noire comme leurs cheveux, moins crépus que ceux des nègres ordinaires, quoique moins lisses que ceux des Indiens.

Ces modifications extérieures ne sont pas les seules qui distinguent cette peuplade. L'énergie du caractère et le développement de l'intelligence établissent au moral une distinction non moins remarquable entre toutes les populations des Guyanes. Il est difficile de s'expliquer comment depuis moins d'un demi-siècle les caractères extérieurs ont pu changer à un tel point, sans croisement de race. L'exercice d'une liberté qui n'a d'autres limites que l'intérêt de la conservation des individus et de l'indépendance de la nation et le développement des traditions et des habitudes européennes conservées par les premiers fugitifs, ont dû sans doute, en étendant l'intelligence, modifier ses principaux organes; mais un changement si grand et si rapide a de quoi surprendre l'observateur.

E. Adam de Bauve.

Actes de la Société.

PROGRAMME DES PRIX

PROPOSES PAR LA SOCIÉTÉ EN 1836.

I. PRIX ANNUEL

POUR LA DÉCOUVERTE LA PLUS IMPORTANTE EN GÉOGRAPHIE.

Médaille d'or de la valeur de 1,000 *francs.*

La Société de Géographie offre une médaille d'or de la valeur de *mille francs* au *voyageur* qui aura fait, en géographie, pendant le cours de l'année 1834, la *découverte* jugée la plus importante parmi celles dont la Société aura eu connaissance; il recevra, en outre, le titre de Correspondant perpétuel, s'il est étranger, ou celui de Membre, s'il est Français, et il jouira de tous les avantages qui sont attachés à ces titres.

A défaut de découverte de cette espèce, une médaille d'or du prix de cinq cents francs sera décernée au *voyageur* qui aura adressé pendant le même temps à la Société les notions ou les communications les plus neuves et les plus utiles au progrès de la science. Il sera porté de droit, s'il est étranger, sur la liste des candidats pour la place de correspondant.

II. PRIX FONDÉ

PAR S. A. R. LE DUC D'ORLÉANS.

Médaille d'or de la valeur de 2,000 *francs.*

S. A. R. le duc d'Orléans offre un prix de *deux mille francs* au navigateur ou au voyageur dont les travaux géographiques auront procuré, dans le cours de 1835 et 1836, la découverte la plus utile à l'agriculture, à l'industrie ou à l'humanité. S. A. ayant bien voulu charger la Société de géographie de décerner ce prix, la Société s'attachera de préférence aux voyages accompagnés d'itinéraires exacts ou d'observations géographiques.

III. PRIX D'ENCOURAGEMENT

POUR LES DÉCOUVERTES EN AFRIQUE.

Voyage aux lieux connus sous le nom de MARAWI.

Médaille d'or de la valeur de 2,500 *fr.*

La Société offre une somme de deux mille francs, et un anonyme celle de cinq cents francs pour servir à fonder un PRIX D'ENCOURAGEMENT en faveur du premier voyageur qui sera parvenu jusqu'au lieu désigné sur les cartes d'Afrique sous le nom de *Marawi*, et qu'on croit situé vers le 32e degré de longitude orientale, et vers le 10e parallèle sud. Il s'efforcera de reconnaître quelque partie du cours du fleuve appelé *Loffih*, qui, dit-on, coule vers ce parallèle, et descend, dans la direction S.-E., du revers de la grande chaîne transversale d'où sort le Nil Blanc. Il recherchera s'il existe quelque

communication entre le Loffih et les eaux courantes ou stagnantes désignées sur les cartes sous le nom de *Marawi*.

On desire que le voyageur fixe d'une manière certaine la position des lieux qu'il aura visités, et qu'il donne une relation de son voyage, et les matériaux d'une carte exacte sur laquelle sera tracé son itinéraire; qu'il décrive autant que possible le climat, les montagnes, les accidens du sol, en un mot, la géographie physique des contrées qu'il aura parcourues, et qu'il recueille des renseignemens sur les montagnes et les contrées environnantes.

Il observera la population, les mœurs et les usages des habitans, les principales espèces d'animaux et productions du pays; enfin il essaiera de former des vocabulaires des différentes nations.

IV. PRIX D'ENCOURAGEMENT POUR UN VOYAGE DE DÉCOUVERTES DANS L'INTÉRIEUR DE LA GUYANE.

Médaille d'or de la valeur de 7,000 francs.

Reconnaître les parties inconnues de la Guiane française, déterminer la position des sources du fleuve Maroni, et étendre ces recherches aussi loin qu'il sera possible, à l'ouest, dans la direction du deuxième parallèle de latitude nord, et en suivant la ligne de partage des eaux entre les Guianes et le Brésil.

Le voyageur fixera les positions géographiques et le niveau des principaux points, d'après les meilleures méthodes, et rapportera les élémens d'une carte neuve et exacte.

La Société desire qu'il puisse recueillir des vocabulaires chez les diverses peuplades.

Le prix sera décerné dans la première assemblée générale de l'an 1837.

La relation devra être déposée au bureau de la Commission centrale au plus tard le 31 décembre 1836.

V. HISTOIRE MATHÉMATIQUE ET CRITIQUE DES MESURES DE DEGRÉS.

Médaille d'or de la valeur de 600 *francs.*

Tracer l'histoire mathématique et critique de toutes les opérations qui ont été exécutées depuis la renaissance des lettres en Europe pour mesurer des degrés de méridiens terrestres et des degrés de parallèles à l'équateur.

Présenter les résultats de ces opérations de manière à faire connaître les limites des erreurs ou des incertitudes dont ils pourraient être affectés.

Déduire les conséquences qui dérivent de ces résultats, relativement à la détermination de la figure du globe terrestre, et à la valeur précise des mesures itinéraires géographiques les plus usitées pour la construction des cartes.

Ce prix sera décerné dans la première Assemblée générale de 1837.

Les mémoires devront être déposés au bureau de la Commission centrale au plus tard le 31 décembre 1836.

VI. GÉOGRAPHIE ET ANTIQUITÉS DE L'AMÉRIQUE CENTRALE.

Médaille d'or de la valeur de 3,000 *francs.*

La Société offre une médaille d'or de la valeur de 3,000 fr. à celui qui aura le mieux rempli les conditions suivantes :

On demande une description, plus complète et plus exacte que celles qu'on possède, des ruines de l'ancienne cité de Palenque, situées au N.-O. du village de Santo-Domingo-Palenque, près la rivière du Micol, dans l'État de Chiapa de l'ancien royaume de Guatemala, et désignées sous le nom de *Casas de Piedras* dans le rapport du capitaine Antonio del Rio, adressé au roi d'Espagne en 1787 (1). L'auteur donnera les vues pittoresques des monumens avec les plans, les coupes et les principaux détails des sculptures. (2)

Les rapports qui paraissent exister entre ces monumens et plusieurs autres de Guatemala et du Yucatan font desirer que l'auteur examine, s'il est possible, l'antique Utatlan, près de Santa-Cruz del Quiche, province de Solola (3), l'ancienne forteresse de Mixco et plusieurs

(1) *Voy.* Description of the ruins of an ancient city discovered near Palenque, in the kingdom of Guatemala, in Spanish America; translated from the original manuscript report of captain don Antonio del Rio. London, 1822, in-4°.

(2) Il est à desirer qu'il soit fait des fouilles pour connaître la destination des galeries souterraines pratiquées sous les édifices, et pour constater l'existence des aqueducs souterrains.

(3) La caverne de Tibulca, près de Copan, est soutenue par des colonnes.

autres semblables, les ruines de Copan, dans l'État d'Honduras (1), celles de l'île Peten, dans la laguna de Itza, sur les limites de Chiapa, Yucatan et Verapaz; les anciens bâtimens placés dans le Yucatan et à vingt lieues au sud de Mérida, entre Mora-y-Ticul et la ville de Nocacab (2); enfin, les édifices du voisinage de la ville de Mani, près de la rivière Lagartos. (3)

On recherchera les bas-reliefs qui représentent l'adoration d'une croix, tel que celui qui est gravé dans l'ouvrage fait d'après del Rio.

Il importerait de reconnaître l'analogie qui règne entre ces divers édifices, regardés comme les ouvrages d'un même art et d'un même peuple.

Sous le rapport géographique, la Société demande surtout: 1° des cartes particulières des cantons où ces ruines sont situées, accompagnées de plans topographiques: ces cartes doivent être construites d'après des méthodes exactes; 2° la hauteur absolue des principaux points au-dessus de la mer; 3° des remarques sur l'état physique et les productions du pays.

La Société demande aussi des recherches sur les traditions relatives à l'ancien peuple auquel est attribuée la construction de ces monumens, avec des observations sur les mœurs et les coutumes des indigènes, et des vocabulaires des anciens idiomes. On examinera spécialement ce que rapportent les traditions du pays sur

(1) On compare les restes d'Utatlan, pour leur masse et leur grandeur, à tout ce que le plateau de Couzco et le Mexique offrent de plus grand, et l'on prétend que le palais du roi a 728 pas géométriques sur 376.

(2) L'un de ces bâtimens a, dit-on, 600 pieds de face.

(3) Ces derniers étaient encore habités par un prince indien à l'époque de la conquête.

l'âge de ces édifices, et l'on recherchera s'il est bien prouvé que les figures dessinées avec une certaine correction sont antérieures à la conquête.

Enfin l'auteur recueillera tout ce qu'on sait sur le Votan ou Wodan des Chiapanais, personnage comparé à Odin et à Boudda.

Ce prix sera décerné dans la première assemblée générale de 1839.

Les mémoires, cartes et dessins devront être déposés au bureau de la Commission centrale, au plus tard le 31 décembre 1838.

GÉOGRAPHIE DE LA FRANCE.

PRIX ANNUELS.

VII, VIII. DESCRIPTION PHYSIQUE D'UNE PARTIE QUELCONQUE DU TERRITOIRE FRANÇAIS.

Médaille d'or de la valeur de 800 *francs et une autre de la valeur de* 400 *francs.*

La Société met au concours le sujet de prix suivant :

« Description physique d'une partie quelconque du « territoire français, formant une région naturelle. »

La Société indique, comme exemples, les régions suivantes : les Cévennes proprement dites, les Vosges, les Corbières, le Morvan, les bassins de l'Adour, de la Charente, du Cher, du Tarn, le Delta du Rhône, la côte-basse entre les Sables-d'Olonne et Marennes, la Sologne, enfin toute contrée de la France distinguée par un caractère physique particulier.

Les rapports physiques et moraux de l'homme, lorsqu'ils donnent lieu à des observations nouvelles, doivent être rattachés à la description de la région.

Les mémoires doivent être accompagnés d'une carte qui indique les hauteurs trigonométriques ou barométriques des points principaux des montagnes, ainsi que la pente et la vitesse des principales rivières, et les limites de diverses végétations.

Les mémoires devront être remis au bureau de la Commission centrale, au plus tard le 31 décembre 1836.

IX - XVIII. NIVELLEMENT DES FLEUVES ET DES RIVIÈRES DE FRANCE.

Dix médailles d'or de la valeur de 100 *francs chacune.*

La Société offre une médaille d'or d'encouragement à celui qui aura procuré le nivellement géométrique d'une partie notable du cours des fleuves et des principales rivières de la France.

La Société n'admettra pas au concours les copies des nivellemens déjà déposés dans les archives des ponts-et-chaussées et des autres administrations publiques.

Dix médailles seront consacrées chaque année à cette destination, et seront décernées dans la première assemblée générale. Le *minimum* de l'espace à niveler est fixé à dix lieues de vingt-cinq au degré.

Chaque médaille sera de la valeur de 100 fr.

Les mémoires et profils, accompagnés des cotes et des élémens des calculs, devront être déposés au bureau de la Commission centrale, au plus tard le 31 décembre 1836.

XIX, XX. NIVELLEMENS BAROMÉTRIQUES.

Deux médailles d'or de la valeur de 100 *francs chacune.*

Deux médailles d'encouragement sont offertes aux auteurs des nivellemens barométriques les plus étendus et les plus exacts, faits sur les lignes de partage des eaux des grands bassins de la France.

Ces médailles, de la valeur de 100 francs chacune, seront décernées dans la première assemblée générale annuelle de 1837.

Les mémoires et profils, accompagnés des cotes et des élémens des calculs, devront être déposés au bureau de la Commission centrale, au plus tard le 31 décembre 1836.

Les fonds de ces deux médailles sont faits par M. PERROT, membre de la Société.

Total, VINGT PRIX de la valeur de DIX-HUIT MILLE CINQ CENTS FRANCS, indépendamment des SOUSCRIPTIONS qui sont ouvertes au bureau de la Société (rue de l'Université, n° 23), et chez le trésorier (rue de Seine, n° 6), pour les *découvertes en Afrique.*

CONDITIONS GÉNÉRALES DES CONCOURS.

La Société desire que les mémoires soient écrits en français ou en latin ; cependant elle laisse aux concurrens la faculté d'écrire leurs ouvrages en anglais, en italien, en espagnol ou en portugais.

Tous les mémoires envoyés au concours doivent être écrits d'une manière lisible.

L'auteur ne doit point se nommer, ni sur le titre, ni dans le corps de l'ouvrage.

Tous les mémoires doivent être accompagnés d'une devise et d'un billet cacheté, sur lequel cette devise se trouvera répétée, et qui contiendra, dans l'intérieur, le nom de l'auteur et son adresse.

Les mémoires resteront déposés dans les archives de la Société, mais il sera libre aux auteurs d'en faire tirer des copies.

Chaque personne qui déposera un mémoire pour le concours est invitée à retirer un récépissé.

Tous les membres de la Société peuvent concourir, excepté ceux qui *sont membres de la Commission centrale.*

Tout ce qui est adressé à la Société doit être envoyé *franc de port*, et sous le couvert de M. le président, à Paris, *rue de l'Université*, *n°* 23.

Paris, le 15 avril 1836.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 8 *avril* 1836.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences remercie la Société de l'envoi de son Bulletin.

M. J. VanWyk-Roelandzsoon, membre de la Société, à Kampen, adresse une note sur la découverte faite récemment par les Néerlandais, d'un nouveau détroit dans les parages de la Nouvelle-Guinée. Il informe ensuite la Société du peu de succès de ses nombreuses tentatives pour retrouver le manuscrit original du voyage du célèbre navigateur Roggeveen. Cette communication est renvoyée au comité du Bulletin.

M. Vallot, de Dijon, écrit à la Société pour lui demander quelques éclaircissemens sur divers objets d'histoire naturelle mentionnés dans une notice de M. Pallegoix sur le Laos et dans le Voyage en Orient de M. de Lamartine. Cette lettre est renvoyée au comité du Bulletin.

La Commission spéciale chargée de l'examen du concours relatif aux antiquités de l'Amérique centrale, donne communication de son rapport et présente ses conclusions.

Assemblée générale du 15 avril 1836.

La Société de Géographie a tenu sa première assemblée générale annuelle de 1836, le vendredi 15 avril, dans une des salles de l'Hôtel-de-ville. M. le lieutenant-général Pelet, vice-président, directeur du Dépôt général de la guerre, occupe le fauteuil en l'absence de M. le baron de Barante, président de la Société, ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg.

M. Bianchi, secrétaire de la Société, donne lecture du procès-verbal de la dernière séance générale : la rédaction en est adoptée. M. le secrétaire communique ensuite la liste des ouvrages déposés sur le bureau et offerts à la Société.

M. le colonel Denaix adresse à la Société la première livraison de son *Atlas physique, politique et historique de la France*, et il accompagne cet envoi de quelques réflexions relatives à la nature de ce travail. Commençant une série d'applications plus spéciales, l'auteur a tenté une innovation qu'il croit très utile. Jusqu'à présent, dit-il, dans les cartes géographiques ou topographiques, la configuration des superficies terrestres a été esquissée en ne tenant guère compte que de l'expression des reliefs auxquels on donne les noms de collines, de monts, de montagnes, et cependant ces accidens du sol, d'après l'auteur, ne sont en quelque sorte que des gibbosités relativement aux enfoncemens, aux glacis, aux talus, aux rampes, aux terrasses, aux plateaux, qui s'échelonnent du niveau de la mer jusqu'au milieu des continens. La manière logique de mettre les tableaux géographiques ou topographiques plus en rapport avec l'aspect des contrées dont ils doivent être l'image, lui semble être

celle d'y faire prévaloir les configurations générales sur les circonstances de détail. Ainsi, sans indiquer des montagnes où il n'y en a pas, sans hausser arbitrairement ce qui est naturellement bas, et sans abaisser ce qui est élevé, il a essayé de modeler les formes fondamentales ou d'assiette physique, à l'aide de teintes de fond; puis, en augmentant l'intensité de ces teintes, il a cherché à donner une valeur relative plus expressive à tout ce qui se présente comme exhaussement local.

M. le colonel Denaix met sous les yeux de l'Assemblée un spécimen de sa méthode, et il ajoute que le *Cours de géographie générale* qu'il est à la veille de publier viendra corroborer tout ce qu'il a avancé jusqu'à présent sur la nouvelle manière d'exprimer le relief du terrain dans les cartes géographiques. Il se fait gloire d'être de l'école rationnelle des Andréossy, des Allent, des Lacroix, dont les savans écrits recèlent les préceptes sur lesquels s'établit méthodiquement la distribution du globe en bassins, qui est de toutes les divisions naturelles la plus facile à saisir et la plus utile dans la pratique; enfin il ajoute qu'il est l'écho des Ritter, des Zeune, des Berghaus, qui sont les fondateurs de la géographie plastique, aujourd'hui très en faveur en Allemagne.

M. Roux de Rochelle, rapporteur d'une commission spéciale, composée de MM. Corabœuf, Daussy, Eyriès, de Larenaudière et de lui, fait lecture d'un rapport sur le concours au prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie. Le prix est accordé à M. Camille Callier, capitaine au corps royal d'état-major, pour ses voyages dans l'Asie-Mineure, la Syrie, la Palestine et l'Arabie-Pétrée.

Ce rapport renferme l'analyse des travaux du voya-

geur, des périls et des obstacles qu'il a eu à surmonter, des lumières qu'il a répandues sur la géographie ancienne et sur celle des croisades, des nouvelles routes qu'il a suivies, de ses recherches sur la géologie et sur les productions naturelles, et des nombreuses positions qu'il a rectifiées par des observations astronomiques, par des reconnaissances et des mesures de géodésie.

Le même rapport offre ensuite le précis de plusieurs autres voyages remarquables, et dignes d'occuper l'attention de tous les hommes qui s'intéressent aux belles entreprises : ce sont ceux de M. Texier dans l'Asie-Mineure, de M. Bové dans la Palestine, de M. Schoolcraft aux sources du Mississipi, et de M. le capitaine Bach au nord de l'Amérique. La commission spéciale a fait remarquer que les voyages de MM. Texier et Bach ayant été entrepris à une époque plus récente, leur examen appartenait à un autre concours.

Dans une intéressante allocution, M. le général Pelet se fait un plaisir de citer son témoignage en faveur des travaux de M. le capitaine Callier, exécutés sous sa direction, et il rappelle avec éloge les divers titres qui ont mérité à cet officier la juste récompense qu'il va lui remettre au nom de la Société. Envisageant ensuite les explorations du jeune voyageur sous le point de vue militaire et politique, il fait connaître à l'Assemblée tout l'intérêt que la guerre entre l'Égypte et la Porte est venue ajouter à sa correspondance. M. le général Pelet mentionne ensuite les travaux exécutés en Grèce, en Afrique et en Égypte par plusieurs officiers d'état-major, et il signale l'importance des explorations scientifiques dirigées par la Société relativement à la géographie et aux anciens monumens de l'Amérique centrale.

La Commission spéciale chargée de prononcer sur le

concours relatif aux recherches sur les antiquités de l'Amérique centrale, communique à l'assemblée le résultat de son travail. Au nom de cette commission, M. Jomard donne lecture de l'extrait d'un rapport très étendu lu à la commission centrale : en voici le court résumé.

Une partie du sol américain, et notamment de l'Amérique centrale, est couverte de monumens remarquables dont la date n'a pu être encore assignée. Du mystère profond qui environne l'origine et les auteurs de ces singuliers ouvrages, naissent une foule de questions intéressantes à résoudre. Jusqu'à présent les monumens des arts sont la principale source d'information qui puisse être étudiée avec profit, tant les traditions sont incertaines; c'est pourquoi la Société a provoqué des découvertes géographiques et demandé des recherches de tout genre sur le royaume de Guatemala, la province de Chiapa et la presqu'île d'Yucatan : tel est l'objet du concours proposé par la Société en 1825. Elle a demandé des cartes, des plans topographiques et des fouilles, et elle a exprimé le désir de posséder les vocabulaires des idiomes des natifs.

Mais les découvertes faites jusqu'à présent laissent beaucoup de lacunes à combler, et les travaux dont la Société a eu connaissance n'ont pas rempli son attente; presque tout l'Yucatan est encore inconnu, à l'exception du littoral; on ne possède de carte un peu étendue du Guatemala que celle qui a été publiée à Londres en 1826. Il y a un grand nombre de noms de lieux cités dans les histoires espagnoles, et les relations récentes qu'on ne peut découvrir sur aucune carte. Ni le lieu de Copan, si remarquable sous le rapport de ses monumens, ni la

rivière du même nom, ne se trouvent sur les cartes existantes.

Les documens venus à la connaissance de la Société sont : les uns, des relations manuscrites récentes, adressées par des voyageurs placés sur les lieux; les autres, des ouvrages puisés en partie dans des publications antérieures, et renfermant des recherches d'érudition, trop souvent mêlées de conjectures.

En tête de tous les explorateurs, on doit toujours citer M. le baron de Humboldt, qui a visité les principaux lieux du Mexique, et même signalé les monumens de Palenque; enfin, qui a réveillé l'attention de l'Europe sur l'histoire et la géographie du nouveau monde.

C'est Antonio Del-Rio qui, en 1787, en compagnie d'Alonzo de Calderon, a découvert les restes de Palenque. Nous avons l'obligation à M. Warden d'avoir mis en français sa relation, travail qui a servi de base au programme de la Société.

En 1807, Guillaume Dupaix, assisté du dessinateur Castañeda, parcourut le Mexique méridional et l'état de Chiapa, atteignit les ruines de Palenque et en donna une bonne description.

Avant lui don Julio Garrido, habitant de Palenque même, avait fait en 1805 un examen des ruines; son ouvrage sur cette ville est resté manuscrit.

En 1819, le docteur François Corroy de Tabasco a fait des recherches sur les lieux; il a communiqué en 1826 au journal de la Vera Cruz, *el Mercurio*, une notice sur l'ancienne Palenque, et il a adressé à Paris un grand nombre de lettres au sujet de ces ruines.

M. Frédéric Waldeck, en 1832, se transporte de Mexico à Palenque, y exécute des fouilles, lève des plans, des édifices, et mesure toutes les dimensions; il fait des

cartes spéciales et relève les dessins et les détails des monumens. Ses lettres sont remplies de renseignemens curieux sur le style des édifices et sur le système de décoration et de sculpture.

Enfin le colonel Don Juan Galindo, au service de la république de Guatemala, a visité Palenque, Peten et d'autres points; il nous a fourni des notions précieuses, non-seulement sur les ruines de Palenque, mais sur Copan et plusieurs autres lieux de l'Amérique centrale. Une carte originale est jointe à son travail.

Si l'on passe à l'examen des ouvrages récens, publiés sur les antiquités du Mexique, on doit signaler d'abord la splendide collection en 7 volumes in-folio, que lord Kingsborough a publiée à Londres en 1830; une partie des volumes 4, 5 et 6, texte et dessins, se rapporte à Palenque, et renferme la relation de Guillaume Dupaix. Un autre grand ouvrage ayant pour titre : *Antiquités mexicaines*, fixe également l'attention; il est publié à Paris par M. Baradère, qui a apporté ici une copie authentique des mémoires de Dupaix, et par MM. A. Lenoir, Ch. Farcy et Saint-Priest; M. Warden coopère à l'ouvrage pour une branche importante. Avec les mémoires du capitaine Dupaix sont des extraits des ouvrages de M. de Humboldt et des fragmens sur les différentes antiquités de l'Amérique centrale.

Après avoir analysé tous les faits relatifs au concours, la Commission fait voir que les intentions de la Société n'ont pas encore été remplies par les voyageurs, et que son but n'a pu être atteint par les publications récentes; mais elle pense que les travaux commencés donnent l'espoir d'une solution; elle vote pour que le prix soit remis au concours, et sa valeur augmentée. (*Voyez les conclusions du rapport*, page 91.)

M. Adam de Bauve lit une notice sur son dernier voyage dans l'intérieur de la Guiane, de 1833 à 1835. Les détails qu'il donne sur ses diverses excursions et particulièrement sur les *Busch-Nègres*, excitent vivement l'intérêt de l'Assemblée.

M. le colonel Corabœuf, président de la Commission centrale, donne lecture du programme des sujets de prix mis au concours en 1836.

L'Assemblée, aux termes de son réglement, procède au renouvellement annuel des membres de son bureau, et elle nomme au scrutin :

Président. M. le lieutenant-général Pelet, directeur-général du Dépôt de la Guerre,

Vice-présidens. M. Jomard, membre de l'Institut ; M. le baron Ladoucette, membre de la chambre des Députés.

Scrutateurs. M. Dutens, inspecteur général des ponts-et-chaussées ; M. le baron Roger, membre de la chambre des Députés.

Secrétaire. M. Puillon-Boblaye, capitaine au corps royal d'état-major.

M. de Montrol est ensuite nommé, au scrutin, à une place vacante dans la Commission centrale.

La séance est levée à onze heures.

Séance du 22 avril.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

La Commission centrale procède à l'élection de trois correspondans étrangers, et elle nomme au scrutin M. de Macedo, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences de Lisbonne ; M. Karl Ritter, professeur de

géographie et membre de l'Académie royale des sciences de Berlin, et M. Du Ponceau, président de la Société philosophique américaine de Philadelphie.

M. Noel Des Vergers est prié de rendre compte à la Société de l'ouvrage qui lui a été offert par M. Arbanère sous le titre de : *Analyse de l'histoire grecque et de l'histoire asiatique.*

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance générale du 15 *avril* 1836.

M. E. Adam de Bauve, voyageur naturaliste.

M. de Tavel.

Séance du 22 *avril.*

M. Labatut.

Acta. La liste des ouvrages offerts à la Société pendant le mois d'avril, sera insérée au prochain Numéro.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

MAI 1836.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS

MÉMOIRE

HISTORIQUE, GÉOGRAPHIQUE ET STATISTIQUE

SUR L'ILE DE CUBA,

Par M. Francis Lavallée, agent consulaire de France.

(SUITE ET FIN.) (1)

HISTOIRE NATURELLE.

Si l'île de Cuba a joui pendant tant d'années des bienfaits de la paix, pour n'offrir qu'une histoire politique sèche et aride, en compensation l'histoire naturelle, dont l'étude devient si importante quand il s'agit d'établissemens agricoles et coloniaux, présente cette partie du monde sous un point de vue plus intéressant

(1) Voy. le Bulletin n° 27.

et plus vaste. En effet, la considération des avantages que peuvent offrir la nature des lieux et la connaissance des mœurs et du caractère des peuples naissans, permet à l'esprit philosophique de s'élever jusqu'à promettre un avenir plus ou moins prospère, un destin plus ou moins glorieux.

Les côtes de l'île sont presque généralement basses; sur plusieurs points la terre et la mer semblent se confondre, et c'est communément ce qui s'observe aux alentours de ces récifs appelés îlots, lesquels forment autour de l'île une ceinture ou bande coupée çà et là par un petit nombre d'intervalles par où peuvent pénétrer les navires dans les ports : fortification naturelle qui défend mieux le territoire que tous les ouvrages de l'art.

Jetant un coup-d'œil sur cette île, celles de Saint-Domingue et de la Jamaïque, ce groupe offre une particularité digne d'être observée. Si l'on imagine un triangle construit de manière que de chaque île, le point respectivement plus immédiat se trouve placé au sommet, on reconnaîtra que les parties qui avoisinent le plus les sommets sont beaucoup plus élevées que partout ailleurs; ainsi le département oriental ou de Cuba renferme dans ses limites un pays beaucoup plus montagneux et élevé que les deux autres, et la cordillière ou chaîne qui traverse l'île dans toute sa longueur, s'abaisse insensiblement à mesure qu'elle s'étend vers l'ouest. Quelques-unes des montagnes de la partie orientale, entre autres *las Cuchillas* et le *Pic de Tarquin*, ont plus d'une demi-lieue d'élévation. Leurs flancs escarpés, semblables à des murailles perpendiculaires et gigantesques, rendent leur accès presque impossible. Au contraire, la montagne de *Guarjabon*, à l'ouest de

la Habana, de même que celle de *Cabo Corrientes* au midi, sur laquelle en temps de guerre on place une vigie qui correspond avec la capitale, sont des collines très douces, en comparaison des premières.

C'est aussi dans la partie orientale que la nature déploie toutes ses richesses, montre ses contrastes, ses beautés. Ici, on rencontre des mines; ici coulent des eaux plus abondantes; ici des paysages enchanteurs se dessinent à côté des horreurs les plus pittoresques; ici s'élèvent d'immenses forêts de cèdres aussi anciennes que le monde et que la hache jamais n'a endommagées. Leurs troncs énormes se présentent comme autant de colonnes irrégulières qui soutiennent une voûte magnifique de verdure; et l'homme peut se promener dans ces basiliques grandioses de la nature sans avoir à lutter contre ces nombreuses et inextricables lianes ou sarmens qui rendent si difficile l'accès des forêts secondaires. Ici des plaines sombres et fertiles s'étendent et se prolongent entre des cimes hautes et menaçantes, tandis que d'humbles vallées se déployant avec leurs bosquets solitaires entre les ronces et les rochers noircis, ressemblent de loin à des cordons de verdure qui serpentent avec grâce sur une terre brûlée par le soleil. Cependant, les lieux arides y sont rares; des pluies fréquentes entretiennent une fraîcheur continuelle; les sites les plus escarpés rarement sont inaccessibles à la végétation. Jamais la fécondité de la terre n'y est démentie, et l'on n'a point à craindre ces sécheresses désastreuses qui de janvier à mai affligent souvent les campagnes de l'ouest.

Ces fraîches vallées, qu'une végétation constante bonifie et enrichit avec ces mêmes dépouilles, attendent la culture de l'arbre précieux du cacao dont l'amande

est un aliment si agréable; sur les versans orientaux, le café de l'Arabie offrirait ses grains de corail dont le goût exquis et la propriété inspiratrice est, selon l'expression d'un poète célèbre, une émanation des plus purs rayons du soleil. Vers la mer du Sud, le cotonnier couvrirait de ses flocons de neige les champs du tropique, et les côtes du nord réserveraient leurs herbages bienfaisans pour ces nombreux troupeaux qui paissent aujourd'hui en liberté dans toutes ces régions incultes et abandonnées.

La partie de l'est fut la première qui fut peuplée par les Espagnols; non parce qu'elle était la plus fertile et la plus variée, ni parce qu'on y jouissait d'un air plus salubre; mais parce que l'or s'offrait ici aux desirs sordides des conquérans. Dans l'histoire politique, nous avons parlé des mines qu'ils exploitèrent d'abord. Le métal, selon Herrera, dans ses Décades, était plus pur et plus malléable que celui de *Cibao* de l'île Saint-Domingue; et dans le commencement il fut si abondant que le cinquième réservé au roi montait annuellement à cinq et six mille piastres.

Quelques rivières charrient dans leurs eaux l'or en poudre. On le rencontre abondamment dans les ruisseaux qui descendent des montagnes de l'*Escambray*, et dans le lit de ceux qui baignent les alentours de Villa Clara, de Sancti Spiritu, de Bayamo. Les eaux de la rivière de Holguin qui se jettent dans la baie de *Nipe*, sur la côte du nord, sont les plus précieuses dans ce genre.

Le fer est plus ou moins répandu dans toutes les parties de l'île. On trouve des mines d'aimant en différens endroits, mais principalement à *Juragua* et *Dajaguayabo*. Une veine *ferrum attractorium* s'étend l'espace

de six lieues dans la direction de l'ouest à l'est, près de la ville de *Santiago* de Cuba. Les hautes montagnes où on la distingue vont s'unir à d'autres moins élevées, où ce minéral n'est pas moins abondant. Cent parties de minerai donnent 80 et 90 d'un fer pur qui à peu de frais peut se convertir en acier d'une qualité supérieure.

Il y a aussi d'excellentes mines de cuivre à l'ouest de Cuba (Santiago); la chaîne de montagnes de ce nom le manifeste évidemment jusque sur sa superficie. Elles furent exploitées pendant un temps, abandonnées ensuite, et nouvellement travaillées par une compagnie anglaise qui a passé un contrat avec le gouvernement.

En général, le territoire de l'île repose sur un grand banc de roche calcaire extrêmement poreux et inégal, connu vulgairement sous le nom de *Soboruco* ou *Múcara*. Ce lit de pierres horizontales s'étend visiblement dans presque toute la partie septentrionale, dans une grande étendue de la partie méridionale, et même sous divers points de la ligne centrale, dans toute sa prolongation d'orient en occident. Vers le milieu de la côte boréale, on remarque de grands espaces d'ardoise (schiste) qui, sortant de la mer et suivant régulièrement la direction du nord-ouest, s'étendent jusqu'aux bords australs du vieux canal de Bahama, servant comme d'assiette à la grande masse calcaire de l'île; et même sur la côte méridionale l'on voit quelques fragmens de la même espèce, mais ils sont peu considérables.

Avant de parler des trois règnes, j'exposerai que la plupart des hautes montagnes de l'île cachent dans leur sein des grottes profondes dont les murs immenses sont couverts d'incrustations très curieuses. La filtration continuelle des eaux par les gerçures des voûtes a formé avec le temps une multitude de colonnes cristallines,

de groupes infinis de corps singulièrement variés, et de pétrifications calcaires, pyramidales et coniques, assises les unes par leur base, les autres par leur pointe. Beaucoup de ces pyramidoïdes renversées ne touchent point encore au sol de ces cavernes naturelles. La solitude de ces lieux obscurs n'est troublée que par les gouttes d'eau qui tombent constamment et à intervalles égaux depuis un temps immémorial, et par le vol silencieux des hiboux, des chauve-souris et des *toucoutoucous* épouvantés par la lumière qui guide les curieux. On y remarque, dans plusieurs, des rivières qui coulent dans l'intérieur, quelquefois avec lenteur et le plus souvent comme un torrent impétueux; leurs eaux sont généralement froides et privées de poissons; leurs sources communément ignorées; quelques-unes se perdent dans d'affreux précipices, et d'autres, se faisant jour par quelques ouvertures formées par la nature, sortent de leur lit souterrain, courent sur le sol ou forment de grands lacs profonds et très poissonneux.

RÈGNES.

RÈGNE ANIMAL.

Animaux a vertèbres : Mammifères. (Indigènes): Agouti, 2 espèces (*Capronus Fournieri* et prehensilis); Manati (*Manatus* Cuv.). -- (Exotiques) : taureau (*bos-taurus*); mouton (*ovis-communis*); chèvre (*capra-hircus*); cheval (*equus cavallus*); âne (*equus-asinus*); chat (*felis-catus*); porc (*sus-scrofula*); cochon d'Inde (*cavia-cobaya*); lapin (*lepus cuniculus*); chevreuil (*cervus virginianus*); chien (*canis domesticus*), 3 ou 4 variétés; rat (*mus-ratus*); souris (*mus-musculus*).

On trouve dans les bois le chien, le chat et le cochon,

nés de ceux qui se sont égarés ou ont fui des habitations, mais qui, avec le temps, changent assez leur type particulier de domesticité pour que leur caractère devienne féroce, leur couleur fauve et leur nature sauvage.

Oiseaux. (Indigènes) : le carancre (*gypactus aura*); la alcaraïra (*cathartes*); le gavilan ou épervier; le guaraguao et le cernicalo du genre *falco;* la chevêche, le tucutucu (pron. toucoutoucou), et 3 ou 4 espèces du genre *strix;* le corbeau (*corvus*); le toti ou chucholi, le mayito et le solivio des genres *quiscalus* et *icter;* le pitirre (*muscilapa*); la grive (*mostacilla-rubicola*); le précieux cartacuba ou pegorrera (*todus viridis*); l'oiseau-moqueur (*turdus poliglotus* L.); le pape (*fringila-tricolor* ou *ciris Wilson?*); le chambergo (*fringila oryzivora*; le negrito du même genre; les cabreros de Cuba ou de côte (*silvia*); le tomeguin et le birigita (*emberizoides*); le sabanero (*atauda*); la perruche, le catey et la guacamaya, espèce de gros perroquet (*psittacus*); le beau carpintero royal ou charpentier, et 3 ou 4 autres espèces du genre *picus;* le judio (*crotophaga ani*); l'arriero (*cuculus vetula*), et beaucoup d'autres de la famille des zygodactily et anizodactily, comme le picaflor ou sumbète et l'oiseau-mouche (*trochilus*); le brillant tocororo, ou toloroco comme l'on dit vulgairement (*trogon*); trois ou quatre espèces d'hirondelles (*hirundo*), et beaucoup d'autres du genre *Caprimulgus*. De la famille des colombes (*columba*), il existe dans cette île huit espèces indigènes et trois ou quatre variétés exotiques du genre *columba palumbes*, ou colombe domestique, et la tourterelle à collier (*columba risoria*).

Des gallinacées alectrides. — Il y a d'indigènes : le paon (*pavo christatus*) : plusieurs naturalistes doutent que ce soit le même; la poule d'Inde (*numida melea-*

gris), qui certainement a été introduite; le coq et la poule commune (*phasianus gallus*); le dinde (*meleagris gallo pavo*); la coderuix (*perdix coturnix*).

Des alectorides. — On distingue quatre ou six espèces dont la plus commune est le joli coq de rivière (*parra*) et la poule d'eau.

Des grallipèdes. — Il existe ici plus de dix espèces; les plus remarquables sont la grue (*grus*); le coco et la aguaïta-caïman.

Du genre ardée. — Le titère ou petit moine (*caradrius vociferus*).

Plusieurs ibis. — Le flamant (*phenicopterus ruber*); la sevilla (*platalea ajaïa* Lath.); le guincho, gabiota, rabihorcado, corua, etc.; la bécassine (*scolopax gallinula*); le guanabá (*ardea*), et le guariao (*aramus scolopaceus*).

De l'ordre des palmipèdes. — L'île abonde en espèces différentes, et entre elles, les plus connues sont : la cayama; les yaguaras; les canards, desquels on compte plus de six espèces; l'oie sauvage (*anas*), plus petite que la domestique; la gallineta (*gallinula*); le saramaguyon (*colimbus*); et sur les côtes, parmi leur grand nombre, on y remarque le pélican (*pelicanus*).

Reptiles. — *Des Chéloniens.* — Le jaco ou la grande tortue de mer (*testudo midas*); la tortue écaille (*T. imbricata*); la cavuanne (*T. caouama*); la tortue de terre, appelée dans l'île ycotea (*T.*).

Des sauriens. — Le crocodile (*crocodilus acutus*); le cayman (*alligator*), l'iguan (*lacerta iguana*), et trois ou quatre espèces de lézards du genre anolius et gecko.

Des ophidiens. — Le maja, le plus gros serpent de l'île (*boa rativora*); le touetteur et le miso, et deux

autres espèces de couleuvres toutes très peu ou point dangereuses (*coluber*).

Des batraciens. — La grenouille et le crapaud (*rana*).

De la classe des poissons. — Ceux qui abondent sont l'anguille (*murena*); la viajaca et la mojarra (*cypris*)? le ronco, la guavina, le dajao, l'alose, le robalo (*perca fluviatilis*); le chabot, et le guaijacon, très petit mais très délicat.

Animaux invertébrés. — *Molusques.* — Le limas (*philidia*).— Plusieurs limaçons destructeurs des champs (*pupa*), et diverses autres espèces sous le même nom générique de *limaçons* de terre et de mer; les polypes, les calmars, les huîtres, les bayas, les moules, etc., etc.

Des annelides. — Le ver de terre (*lumbricus*); le ver luisant ou phosphorique (*L. phosphorica nob.*); le manca perros, espèce de gros ver noir, annulaire, de quatre et six pouces de long et deux de circonférence; se défend en se pliant en rond et lançant à la distance de deux ou trois pieds une liqueur extrêmement corrosive; c'est pourquoi on le désigne communément par le nom de ver pisseur; enfin une espèce de la classe des sangsues (*hirudo*).

Des crustacés. — Le homard (*astrocus*); l'écrevisse de rivière (*astacus*); l'écrevisse de mer ou la crevette, plus petite (*squilla pencus*); enfin une infinité d'autres espèces avec les noms de cangrejos, jaibas de la famille des crabes; des coquillages infiniment variés, et plusieurs rares et de la plus grande beauté.

Des arachnides.— Un nombre infini d'espèces, parmi lesquelles les principales sont: l'araignée velue des bois (*aranea avicularia*), d'une grosseur étonnante, très vénéneuse; le scorpion (*scorpio*); on en trouve de trois

pouces de long, peu vénéneux, la tique (*yxodes*), très préjudiciable aux bestiaux dans les temps secs.

Des insectes. — Il en existe des myriades de tous les genres de cette vaste classe; les plus connus sont du genre *aptère;* le mille-pieds (*scutiger*); la teigne (*lepcima*).

Des coléoptères. — Trois espèces de ravets (*blata*); le cucullo ou hanneton d'Amérique, phosphorique très lumineux (*ater noctilucus*); l'abeille européenne (*apis mellifera*); l'abeille créole, hyménoptère plus petit, sans dard (*apis*); la guêpe (*vespa*); la punaise (*cimex lectularius*); la puce (*pulex irritans*); la chique (*musca*); le moustique, le maringouin (*colex*); le cochinito (*polixena*); la animita (*berytes*); le grillon, la chicharra ou le petit cheval du diable (*ascalaphus*); la bibijagua, grosse fourmi vorace, fléau des champs; quatre autres espèces du genre *formica;* le préjudiciel comejen ou pou de bois.

Papillons. — Il en existe un grand nombre, ornés des plus vives couleurs; à-peu-près vingt espèces diurnes et crépusculaires. Du genre nocturne (*noctue*), on en remarque une infinité et de la plus grande espèce; la palomilla, amie des choux (*gallerites*); le petit pou (*piojillo*), ennemi des champs (*smynthuria*), etc., etc., etc.

RÈGNE VÉGÉTAL.

A la tête du règne végétal se trouve en première ligne la colossale seiba (*bombax ceiba*), donnant ainsi une idée de son vaste empire. Les limites que nous nous sommes tracées dans un simple mémoire, ne nous permettent point de décrire ici la flore de Cuba, qui bien demande et exige un ouvrage spécial. L'espace nous manque même pour les plantes les plus intéressantes. Il suffit de dire que l'île produit toutes celles qui ont été déterminées

dans le climat fécond de l'équateur, et un nombre infini d'autres qui n'ont point encore été reconnues.

En commençant par le palmier royal, aussi beau qu'utile (*oreodora regia*), et ses nombreuses variétés; l'acajou (*swietenia mahogany*); l'ébénier (*diospyros*); le guayacan ou gayac (*gayacum officinale*); le sabicú (*mimosa odorantissima*); le quiebra-hacha ou rompeur de hache: je crois que c'est le même que le *bois de fer* (*swartia*); le cèdre odoriférant (*cedrela odorata*); le fustet (*broussonelia tintoria*); le campêche (*hæmatoxylum*; l'ocuje (*calophyllum calaba*); le pin (*pinus occidentalis*); la sabina (*cupressus sabinoïdes*); l'arbre à pain ou le pain de singe (exotique) (*artorcarpus incissa domestica*); le robuste mamey (*mammea americana*), deux espèces; le sapote (*sapota mammosa*); le caïmito (*chrysophillum caïmito*); el nispero (*acras sapota*); l'oranger de la Chine (*citrus aurantium*), et dix autres espèces de ce beau genre; le citronnier (*citrus*); le poirier des Indes, ou le goyavier du Pérou et sauvage (*psidium pyriferum* et *pomiferum*). De ces différentes classes d'arbres descend une échelle infinie qui remplit un nombre innombrable d'espèces qui quelque jour offriront un avantage immense aux arts, à l'industrie et à la médecine en particulier, surtout si l'on réfléchit que jusqu'à présent l'agriculture s'est limitée à la culture de la canne à sucre (*sacharum officinale*); du café (*coffea arabica*), du tabac (*nicotiana tabacum*); du coton (*gossypium rectifolium*); de l'indigo (*indigofera disperma*); des bananiers et guineos (*musa paradisiaca et supientium*); du manioc aigre et doux (*jatropha maniot*); du cacao (*theobroma cacao*); de l'excellent ananas (*Bromelia ananas*); du maïs ou blé de Turquie (*zea maïs*); de l'igname (*dioscorea alata*); de l'herbe de Guinée (*panicum jumentorum*), et

des autres plantes, fruits et légumes, qui occupent l'agriculture de ce sol fortuné.

RÈGNE MINÉRAL.

Or, argent, platine, cuivre, fer, aimant, serpentine, spalt de latum, belles et nombreuses calcédoines, couperose et alun, quarz et feldspath, ardoise et schiste de diverses propriétés, applicables à plusieurs usages; marbres, jaspe, pétrole, tourbe, charbon de pierre, plâtre, et une infinité d'autres substances que le sol couvre et couvrira jusqu'au moment où, connaissant l'importance de telles recherches, on entreprendra des voyages scientifiques, ainsi que le demande l'intérêt de l'île, qui, explorée en tous sens, fera connaître enfin les richesses que peut-être foulent aujourd'hui avec dédain l'ignorance et la misère.

APERÇU STATISTIQUE DE L'ÎLE DE CUBA ET DE SES TROIS DÉPARTEMENS.

1re SECTION. — ILE DE CUBA.

Situation astronomique.

Latitude boréale, entre les 19° 48′ 30″ et 23° 12′ 45″ nord, troisième climat d'heures.

Longitude occidentale, entre les 67° 46′ 43″ et 78° 39′ 15″ du méridien de Cadix, et entre les 8° 17′ 45″ à l'orient, et les 2° 34′ 41″ à l'occident du méridien qui passe par la flèche du fanal du Morro de la Havana.

Ce qui donne pour le méridien de Paris 76° 24′ 28″ et 87° 17′.

Limites.

A l'est la pointe Mayzi, et à l'ouest le cap Saint-Antoine.

Étendue.

Longueur, 190 2/3 lieues en suivant la ligne la plus droite, et 216 en suivant la courbe que forme sa figure.

Largeur. Dans sa plus grande largeur, 39 lieues, et dans sa plus petite, 7 1/3 lieues.

Périphérie. En coupant les baies, ports et golfes par leur entrée, elle est de 573 lieues : 272 au nord et 301 au sud.

Superficie. 31,468 milles maritimes qui font 3,496 4/9 lieues carrées, sans comprendre les petites îles et îlots qui l'entourent, et dont la superficie est de 1339 1/2 milles, ou 149 lieues carrées, et composent un total de 32,807 1/2 milles qui font 3645 1/4 lieues carrées, ou 863,930 cavalleries. (1)

Le continent seul en contient 828,657 ; et de ce chiffre il y a seulement en culture 91,819, de manière qu'il existe encore aujourd'hui 736,838 cavalleries de terrain inculte ; plus des 9 dixièmes,

Divisions.

Division militaire en sections. Chaque section a un chef militaire qui est commandant d'armes ; en outre, chaque section se subdivise en un certain nombre de districts ou cantons, gouvernés par un chef subalterne. Cette division militaire fut approuvée par un ordre royal du 17 juin 1827.

Division civile en cantons. Comme on vient de le

(1) La cavallerie est une mesure agraire du pays qui comprend une superficie de 186,624 varas carrées ou 13 hectares français.

dire, à la tête de chaque canton est placé un juge pedané qui prend le titre de capitaine de district, et qui gouverne conjointement avec un lieutenant et un chef de ronde, nécessaires pour maintenir l'ordre et la police de leur juridiction, et même pour sa défense en cas de besoin. Ils sont en conséquence des agens subalternes de l'autorité civile et militaire.

Montagnes.

De l'E. S. E. à l'O. N. E. s'étend, d'une extrémité de l'île à l'autre, une chaîne de montagnes qui sépare le cours des eaux au N. et au S., et qui, entre les méridiens de Puerto-Principe et Villa-Clara, s'approche de la côte méridionale et vers Alvarez et Matanzas, à la côte septentrionale. Cette chaîne commence près de la baie de Guadiana, et s'élève progressivement jusqu'à la Trinité, où elle baisse pour ensuite s'élever considérablement dans le département oriental, où se trouvent les montagnes les plus hautes de l'île, qui sont celles d'*El Cabre*, de *Tarquin*, etc., etc.

Ports.

Malgré l'encombrement de ses côtes bordées de mangliers et parsemées d'îlots, bancs et écueils qui s'étendent jusqu'à plus de deux milles et demi en mer et en rendent l'accès difficile et dangereux, l'île possède beaucoup d'endroits libres et abordables qui permettent l'entrée à un aussi grand nombre de baies, rades et ports excellens parmi lesquels plusieurs rivalisent avec les meilleurs d'Europe.

Rivières.

La chaîne de montagnes qui traverse l'île, sa direction constante, et le peu de largeur du pays, détermi-

nent le cours des eaux du nord au sud, leur peu d'importance et leur plus ou moins de rapidité. Les rivières généralement sont peu considérables; le *Cauto* est la seule que l'on puisse citer; son cours suit une direction presque uniforme E. et O., et elle est navigable un peu plus de vingt lieues pour les petits bâtimens seulement, a cause de son entrée qui est généralement obstruée par des bancs de sable et de vase et obligent à attendre la pleine mer.

Capitale.

La Havana, capitale de l'île de Cuba, siège de son gouvernement, de la superintendance, de l'évêché, chef-lieu du département occidental et de la première section.

Latitude boréale, 23° 9′ 24″

Longitude occidentale, 76° 4′ 34″ (84° 4′ 19″ du méridien de Paris).

Situation. Sur la côte N. de l'île.

Population. 46,621 blancs; 23,562 de couleur, mais libres; 23,840 esclaves; 18,000 éventuelle; total, 112,023 âmes d'après le cens de 1827.

Population générale de l'île.

Fixe.	Blanche	311,051	730,562
	Libre de couleur . . .	106,494	
	Esclave	286,942	
Éventuelle		26,075	

Relative : individus par lieue carrée 201,5

Comparée : en 1817, 551,998; en 1827, 704,487 : augmentation, 152,489, ou 1/27 p. o/o.

Total général de toute l'île en 1827 : 730,562.

Industrie.

Agricole. Sur 9,288 habitations, fermes, et servies

par 21,000 esclaves, il existe 2,366,386 têtes de bétail, divisées ainsi qu'il suit :

1,199,271 bœufs et vaches;
226,615 chevaux et mulets;
893,538 porcs;
28,849 moutons;
17,113 chèvres.

Toutes les productions de l'île sont produites par 24,294 établissemens ruraux où travaillent 220,000 esclaves, savoir : 90,000 sur 1,000 sucreries; 50,000 sur 2,067 caféteries; et les 80,000 restans, dans les champs de petite culture, champs de tabac, de cacao, de coton, etc., etc., qui, réunis, forment le nombre précité.

Commerciale. Il existe dans l'île 618 magasins divers, 2,943 *pulperias* et 2,024 petits ateliers et boutiques où l'on travaille.

Productions.

Café, 72,088,200 livres; sucre, 204,309,550 id.; barriques de miel de 110 gallons anglais, 81,173; pipes de tafia, 35,173; cire, 1,579,000 livres; tabac, 12,500,000 id.; coton, 953,550 id.; cacao, 595,150 id.; et en légumes, grains et racines farineuses, 89,039,675 livres.

Commerce (1830).

(Valeur des marchandises en piastres).

Importation : 17,336,190, faite par 206 navires espagnols et 1,456 navires de toutes nations; total, 1,662 bâtimens.

Exportation : 14,206,753, faite par 314 navires espagnols et 1,322 navires étrangers; total, 1637 bâtimens.

Rentes.

Civiles : 8,508,679 piastres, année moyenne.

Ecclésiastiques : 4,500,000 id., année moyenne.

Établissemens publics.

On ne remarque point dans l'île de ces établissemens grands et somptueux; mais la capitale et les principales villes possèdent un bon nombre d'institutions utiles que le patriotisme des habitans, secondé par une rivalité digne d'éloges dans les différens centres de civilisation américaine, saura agrandir et perfectionner. (*Pour les détails, voyez plus bas chaque département.*)

Gouvernement.

Un capitaine-général qui exerce un pouvoir civil et militaire très étendu, secondé par trois gouverneurs et un lieutenant-gouverneur avec les mêmes attributions. Pour le clergé un archevêque et un évêque. Pour l'administration judiciaire, les gouverneurs, leurs lieutenans, et les Alcades ordinaires sous la dépendance d'une audience royale ou tribunal supérieur d'appellation. Pour le fisc un super-intendant avec deux intendans de province; et pour la marine un commandant-général avec ses respectifs subdélégués dans chaque province.

IIe SECTION. — DÉPARTEMENT OCCIDENTAL.

Situation astronomique.

Latitude boréale : Entre les 21° 39′ et 23° 12′ 45″.

Longitude occidentale : Entre les 71° 25′ 20″ et 78° 39′ 15″ du méridien de Cadix; ou entre les 80° 3′ 5″ et 87° 17′ de celui de Paris.

Limites.

A l'E. avec le département du centre, depuis l'embouchure du ruisseau de *Sierra-Morena* au N. jusqu'au bord méridional du grand marais de *Zapata* au S. A l'O. jusqu'au cap Saint-Antoine. Au N. et au S. les côtes comprises entre ces deux limites.

Etendue.

Longueur : 79 lieues dans la direction la plus courte. Ayant égard à sa courbure et suivant ses côtes il a au N. 104 1/3 lieues et au S. 81 1/2.

Largeur : 36 lieues de l'embouchure de Sierra-Morena jusqu'au marais d · Zapata ; remarquant que cette distance est la plus grande largeur de ce département qui varie sensiblement, ayant 11 1/2 lieues, 9, jusqu'à 7 1/2 par quelques points.

Périphérie : 222 lieues, en coupant les baies, rades et ports par leur entrée.

Superficie : Sans comprendre les îles qui existent sur les côtes, on calcule 7,639 milles qui équivalent à 848 7/9 lieues carrées, ou 201,160 cavalleries ; desquelles 60,666 sont cultivées et 141,494 encore incultes.

Dans l'île de Pinos, qui dépend de ce département, la superficie est de 96 lieues carrées ou 7,582 cavalleries.

Divisions.

Division militaire en sections : Onze, savoir : à Havana, Jaruco, Matanzas, Lagunillas, Macuriges, Guïnes, Quivican, Palacios, Filipinas ó Pinal-del-Rio, Guanajay et Quemados.

Division civile en cantons : Habana qui contient 43 cantons et 24 villages. Matanzas, 5 cantons qui renferment 7 bourgs et 2 villages. Pinal del-Rio, 7 cantons, 8 bourgs et 2 villages. Santiago, 10 cantons qui contiennent 9 bourgs et 7 villages. San-Felipe et Santiago ; San-Juan de Jaruco ; Santa-Maria du Rosaire ; Guanabacoa avec 2 cantons et 2 bourgs. Saint-Julien de los Guines, 3 cantons et 3 bourgs ; San-Antonio Abad avec 2 bourgs.

Montagnes.

Les plus notables de la Cordillière principale et de ses rameaux sont: les *Mesas de Mariel* (les tables de Mariel), hauteur inconnue. Le Pain de Guaïjabon, hauteur 2,100 pieds, au-dessus du niveau de la mer. Les Tétas de Managua; Santa-Maria du Rosaire; le Pain de Matanzas, 1,380 pieds; les Arcos de Canasi, 810 pieds; les Tetas de Camarioca, etc.

Côte septentrionale.

Ports : Ceux de Bahia-Honda, Habana et Matanzas pour les vaisseaux. Ceux de Cabañas et Mariel pour les frégates; et beaucoup d'autres havres, mouillages et embouchures de rivières.

Rivières : Les principales sont la Guadiana, Guïnes, Armendaris, Cañas, San-Juan, Canimar, Camarioca, Jucaro, la Palma, Limones, Sierra-Morena, et une multitude de ruisseaux plus ou moins fertiles.

Côte méridionale.

Ports : Les baies de Corrientes et de Cortes pour les gros navires; Balabano, Majana, Broa et beaucoup d'autres havres, rades et embouchures de rivières.

Rivières : Cuyaguatège, San-Diego, Hatiguanico, Rio-Nuevo, Bacunaguas et beaucoup d'autres moins considérables comme celles de Sábalo, Galafre, Guanes, etc., etc., etc.

Capitale, villes et villages principaux de ce département.

NOMS.	LATITUDE BORÉALE.	LONGITUDE A L'OUEST du méridien DE CADIX.	LONGITUDE A L'OUEST du méridien DE PARIS.	SITUATION.	POPULATION EN 1827.				
					BLANCHE.	LIBRE de couleur	ESCLAVE.	EVENTUELLE.	TOTAL.
HABANA, capitale et 1re place mercantile.	23° 9′ 24″	76° 4′ 34″	84° 42′ 19″	Sur le bord occid. de son port, et sur un terrain pierreux et marécageux.	46621	23562	23840	18000	112023
S. CHARLES DE MATANZAS, ville maritime, chef lieu de son gouvern. et de la 3e sect. militaire, 2e place mercantile.	23. 2.30.	75.15. 0.	83.52.45.	Sur la côte nord.	6333	1941	3067	3000	14341
SANTIAGO.	22.57.10.	76.10.40.	84.48.25.	Méditerranée. ..	1128	331	380	»	1839
JARUCO.	23. 0.30.	75.40.50.	84.17.45.	Près de la côte N.	560	173	194	»	927
Sa MARIA DEL ROSARIO.	23. 4. 0.	75.53.50.	84.31.35.	Méditerranée....	875	149	302	»	1326
BEJUCAL.	22.54.40.	76. 2.15.	84.40. 0.	Méditerranée....	2144	519	1472	»	4135
GUÏNES.	22.43.30.	75.41.30.	84.19.15.	Méditerranée....	2010	323	627	»	2962
SAN ANTONIO.	22.53.40.	76.12. 0.	84.49.45.	Méditerranée....	1520	635	398	»	2553

Population de ce département.

Fixe.	Blanche. . .	165,058
	Libre de couleur	46,064
	Esclave . . .	197,415
Eventuelle..		21,000
Relative (indiv. par lieue carr.).		481,20
Comparée.	En 1817 . .	296,205
	En 1827 . .	408,537
	Augmentation.	112,332, ce qui donne 37 p. 100.
TOTAL GÉNÉRAL		429,537 âmes.

Industrie.

Agricole et commerciale. — Animaux : Dans 1,425 fermes, habitations, prairies, etc., servies par 12,000 esclaves, il y a 1,037,268 animaux répartis ainsi qu'il suit :

399,219 bœufs et vaches;
90,829 chevaux et mulets;
518,708 porcs;
21,002 moutons;
5,510 chèvres.

Culture : Les denrées de ce département sont produites par 12,806 établissemens ruraux, servis par 148,000 esclaves distribués comme suit :

Sur 449 sucreries, 50,000 esclaves;
Sur 1,209 caféteries et cacaoyères, 38,000 esclaves;
Et les 60,000 esclaves restans, répartis sur les champs disséminés de vivres, de tabac et autres petits établissemens agricoles, formant le nombre cité.

Commerce : 417 magasins, 1,829 pulperias et 2,651 petits ateliers et boutiques où l'on travaille.

Productions.

542,239 quintaux de café; 1,699,535 quintaux de

sucre; 77,867 barriques de miel de 110 galons anglais; 20,547 pipes de tafia; 5,238 quintaux de cire; 30,809 quintaux de tabac; 62 quintaux de cacao, et 5,986,722 quintaux de grains, légumes et racines farineuses.

Commerce (1830).

(Valeur des marchandises en piastres.)

Habana. — Importation : 12,503,385 par 939 nav.
Exportation : 10,537,441 par 846 nav.

Matanzas.—Importation: 1,154,238 par 220 nav.
Exportation: 2,636,391 par 304 nav.

Établissemens publics.

Dans la capitale, une université, 2 collèges, 1 jardin botanique, 1 cabinet d'anatomie; académie de jurisprudence, de dessin et de peinture, etc.; société patriotique, société de commerce et d'industrie; 2 bibliothèques, 7 hôpitaux, 10 fontaines publiques et 3 théâtres; 2 promenades, 78 écoles primaires, une de navigation. A Matanzas, 1 théâtre, députation patriotique, de commerce et d'industrie. Dans tout le département, 131 écoles, 115 églises, 9 couvens et 17 hôpitaux.

Gouvernement.

A la Habana, capitale du département et de l'île, résident le capitaine-général, un évêque, un super-intendant, deux commandans-généraux de marine; un gouverneur politique et militaire à Matanzas et deux chefs militaires de section, commandans d'armes.

IIIe SECTION. — DÉPARTEMENT DU CENTRE.

Situation astronomique.

Latitude boréale : entre les 20° 37′ et 22° 55′.

Longitude occidentale : entre les 70° 36′ et 75° 55′ du méridien de Cadix; ou entre les 79° 13′ 45″ et 84° 32′ 45″ de celui de Paris.

Limites.

A l'est, le département oriental depuis l'entrée du port de Nuevas-Grandes au nord, y comprenant la rivière de Jobabo au sud, l'extension de 21 lieues. A l'ouest, le département occidental jusqu'à la ligne décrite précédemment. Au nord et au sud, la côte comprise entre ces limites.

Etendue.

Longueur: 69 lieues deux tiers dans la direction la plus droite, mais, en suivant les sinuosités principales des côtes, au nord depuis Sierra-Morena à Nuevas-Grandes, 95 lieues deux tiers, et au sud, depuis le grand marécage de Zapata à l'ouest, jusqu'à la rivière Jobabo à l'est.

Largeur: 21 lieues depuis le port de Nuevas-Grandes jusqu'à l'embouchure de la rivière Jobabo; 36 depuis celle du ruisseau de Sierra-Morena jusqu'au marécage de Zapata à l'ouest, et la largeur de la partie moyenne est de 13 lieues.

Périphérie : 274 lieues un tiers, coupant les baies, ports et golfes profonds par leur entrée.

Superficie : comprenant celle des îles et îlots principaux de sa juridiction, ce département a 11,902 milles carrés qui font 1,322 lieues 6|9, qui donnent 313,419 cavalleries, desquelles il y a seulement en culture, pâturages et bois entourés 17,598 3|4. La superficie continentale est de 11,498 milles carrés ou de 1,277 lieues carrées qui font 302,780 cavalleries.

Divisions.

Militaire en sections: 5; à savoir : Trinidad, Jagua, Villa-Clara, Sancti-Spiritus et Puerto-Principe.

Civile en cantons. Le gouvernement de Puerto-Prin-

cipe qui comprend 48 cantons, une ville, 3 bourgs et 9 villages. Le gouvernement de la Trinité avec 6 cantons et 13 villages; la ville de Santa Clara avec 12 cantons, 3 bourgs et 23 villages; la ville de Sancti-Spiritus avec 15 cantons, qui comprennent 9 bourgs et 12 villages; San Juan de los Remedios avec 10 cantons, un bourg et 2 villages.

Montagnes.

Matahambre et Caunada de près de 2,100 pieds; Mabuya, Sierras de Molina, et de Gabilan, Cabera de San Juan, el Potrerillo, Banao, Pan de Azucar, San Diego et le Hatillo; Sierra de Guajabon et celles de Cubita et Caracamisa, parmi beaucoup d'autres monts moins considérables, quoiqu'ils aient mérité la plupart d'être distingués par un nom particulier dans un pays généralement plat.

Côte septentrionale.

Ports: Nuevitas, Guanaja, Caïbarien, Nuevas-Grandes, Manati, Jiguey, Sagua la Grande y Sagua la Chica, et d'autres petits mouillages.

Rivières: Sagua la Grande, Sagua la Chica, Jatibonico del N. Cannado, Jiguey, Mácsimo, Saramaguacon, Arenillas et d'autres moins considérables.

Côte méridionale.

Ports: La vaste baie de Cochinos de plus de 5 lieues. Jagua, Casilda et le Masio de Trinidad; le Canay, Santa Maria, Vertientes et le havre de Santa Cruz.

Rivières: Damugi et Caunado, Arimao, Gabilan, San Juan, Yaguanabo, Cabagan, Cañas et le Guaurabo; Agabama, rivière de Ay, Yguanojo, Tallabacoa, Banao, Zarza, Jatibonico del Sur, Mugnor, San Juan et Sevilla, Tana et Jobabo.

Capitale, villes et villages principaux de ce département.

NOMS.	LATITUDE BORÉALE.	LONGITUDE A L'OUEST du méridien de Cadix.	LONGITUDE A L'OUEST du méridien de Paris.	SITUATION.	POPULATION EN 1827.				
					BLANCHE.	LIBRE de couleur.	ESCLAVE.	ÉVENTUELLE.	TOTAL.
SANTA-MARIA DE PUERTO PRINCIPE, résidence de l'audience royale et de l'intendance de la province. 5e section.	21° 20′ 35″	71° 40′ 15″ et 5° 35′ 41″ à l'Est du mér. de la Habana.	80° 18′ 0.	Méditerranée, et un peu plus au N. et à l'O. du centre de sa juridiction.	32,996	6,165	9,851	900	49,912
TRINIDAD, ville maritime, 1re section, et 4e place mercantile.	21.42.30.	73.46.30.	82.24.15.	à une petite lieue S. de la côte méridionale, à Casilda.	5,597	4,093	2,943	400	12,943
SANTA-CLARA, 3e section, méditerranée. .	22.21	73.50.40.	82.28.25.	Sur la route centr. de l'île.	4,502	2,310	1,720	200	8,732
SANCTI-SPIRITUS, 4e section, méditerranée ..	21.50	73.17.30.	81.55.15.	Dans une spac. savane.	5,802	2,775	2,222	170	11,019
SAN-JUAN DE LOS REMEDIOS, littorale.....	22. 3	73.22	81.59.45.	A une petite lieue S.S.O. de la côte septentrion.	2,890	1,396	945	105	5,336

Population de ce département.

Fixe.	Blanche. . . .	98,223	
	Libre de couleur. . . .	24,246	
	Esclave . . .	42,028	
Éventuelle		1,675	
Relative (indiv. par lieue carr.)		115,8	
Comparée.	En 1817. . .	129,593	Augmentation 34,904 ou 26 9 pour o/o.
	En 1827. . .	164,497	
TOTAL GÉNÉRAL		166,172 âmes.	

Industrie agricole.

Animaux : Dans 5,168 fermes, habitations, prairies, etc., servies par 16,000 esclaves, on compte 1,004,268 animaux répartis comme suit :

605,132 bœufs et vaches ;
93,178 chevaux et mulets ;
298,757 porcs ;
1,799 moutons ;
5,402 chèvres.

Culture : Les denrées de ce département sont produites par 6,687 établissemens ruraux servis par 9,000 esclaves, distribués de la manière suivante :

Sur 246 sucreries, ,500 esclaves.

Sur 189 caféteries et cacaoyères, 2,000 idem.

Et les 3,500 restans, répartis sur les champs disséminés de vivres, de tabac et autres petits établissemens.

Industrie commerciale.

691 magasins, 126 pulperias, et 787 ateliers et boutiques où l'on travaille.

Productions.

33,190 1/2 quintaux de café, 234,393 1/4 quintaux de sucre, 977 barriques de miel de 110 galons anglais, 8,679 pipes de tafia, 6,483 quintaux de cire, 7,924 quintaux de tabac, 151 1/4 quintaux de coton, 5,852 1/4 quintaux de cacao, et 4,553,932 1/4 quintaux de grains, légumes et racines farineuses.

Commerce en 1830.

(Valeur des marchandises en piastres.)

Puerto-Principe.	Importation :	252,414	par	64	nav.
	Exportation :	124,711	par	50	»
Trinidad. . .	Importation :	884,419	par	139	»
	Exportation :	790,018	par	125	»
Jagua. . . .	Importation :	87,243	par	23	»
	Exportation :	54,418	par	21	»

Etablissemens publics.

Dans chacune des villes de ce département, il y a une députation patriotique. A Puerto-Principe, en outre, on remarque une académie de jurisprudence pratique, et, dans toute la province, 43 églises, 7 couvens, 8 hôpitaux, un collège, 25 écoles, 4 ponts, 5 imprimeries, et les respectives subdélégations de la société patriotique et d'encouragement, de commerce et d'industrie.

Gouvernement.

Les villes de la Trinité et de Puerto-Principe se partagent le commandement politique. La première est le chef-lieu de gouvernement, et la seconde une lieutenance dépendante de la Habana. La Trinité est en outre chef-lieu du département militaire du centre; tandis que le Principe, Sancti-Spiritus, Sancta-Clara, los Remedios n'ont

que des chefs de section, commandans d'armes. Ce département présente une grande anomalie dans l'importance politique du Principe et Trinidad, et leur respectif régime administratif.

IVe SECTION. — DÉPARTEMENT ORIENTAL.

Situation astronomique.

Latitude boréale : entre les 20° 13′ et 21° 28′.

Longitude occidentale : entre les 67° 46′ 40″ et 71° 85′ 20″ du méridien de Cadix, ou entre les 76° 24′ 25″ et 81° 3′ 5″ du méridien de Paris.

Limites.

A l'est, la pointe de Mayzi ; à l'ouest, le département central ou la ligne de division citée plus haut, qui court depuis Nuevas-Grandes jusqu'à l'embouchure de la rivière Jobabo au sud, l'espace de 21 lieues ; enfin au N. et au S., la mer.

Étendue.

Longueur : en ligne droite, 59 lieues ; et suivant ses côtes au N. depuis Nuevas-Grandes jusqu'à la pointe Mayzi, 72 lieues ; et au S. depuis cette pointe jusqu'au cap Cruz, 73.

Largeur : Dans sa plus grande largeur, 31 lieues, et dans la partie la plus étroite, 12.

Périphérie : 192 lieues en coupant les baies, rades et ports par leur entrée.

Superficie : En milles, 11,048 ou 1227 5/9 lieues carrées qui donnent le chiffre de 290.930 cavalleries, desquelles sont cultivées seulement 13,553 en comptant les bois et les pâturages entourés. Il reste donc un excès inculte de 277,377 cavalleries qui réclament des bras et des capitaux.

Divisions.

Division militaire en sections : Quatre, qui sont : Cuba, Bayamo, Holguin et Baracoa.

Division civile en cantons : *Cuba*, avec 41 cantons qui comprennent dans leur juridiction : 1 ville, 1 bourg et 26 villages et hameaux ; *Bayamo*, avec 19 cantons qui renferment une ville, 2 autres plus petites et 20 villages et hameaux ; *Holguin*, avec 18 cantons et 3 villages ; *Baracoa*, avec 12 cantons et 6 villages ; *Jiguani*, avec 4 cantons et 3 villages.

Montagnes.

Sierra Maestra (nom générique) ; Sierra del Cobre, dont la hauteur est près de 7,800 pieds ; pic de Tarquin, 8,400 pieds ; l'OEil-du-Taureau, 3,600 pieds ; Sierra de Vela et Purial ; du Palenque, Toa y Moa ; le Cristal et Micaro, Maguey, Tiguabo, Socarreño, Baitiquiri, Almiqui, Rompe, Ranchuelo y Mesa de Manati, et les célèbres de Limones, dont la hauteur n'est point déterminée, mais dont le minimum n'est pas moins de 3,000 pieds.

Côte septentrionale.

Ports : Manati, Port del Padre, Jururu, Vita, Naranjo, Sama, Banes, Nipe, Leviza, Tánamo, Moa, Taco, Baracoa, plus un grand nombre de havres et mouillages.

Rivières : Sagua, Moa, Toa, Yarigua, Chaparra, Cacoyuguin, Camayen, Tacajo, Baguano, Magari, Nipe et Beitia.

Côte méridionale.

Ports : Cuba, Guantánamo, Manzanillo, port Escondido et Baitiquiri.

Rivières : Jobabo, Cauto (la plus grande de l'île), Yaragabo, Cautillo, Bayamo, le Salado, Magibacoa, Sevilla, Limones, Guantánamo, Tiguabo, Guazo, Rio-Hondo, et celle de Jamaica.

Capitale, villes et villages principaux de ce département.

NOMS.	LATITUDE BORÉALE.	LONGITUDE A L'OUEST du méridien de Cadix.	LONGITUDE A L'OUEST du méridien de Paris.	SITUATION.	POPULATION EN 1827.				
					BLANCHES.	LIBRE de couleur.	ESCLAVE.	ÉVENTUELLE.	TOTAL.
SANTIAGO DE CUBA, capitale du département, de l'archevêché et de l'intendance; 1re section et 3e place mercantile.	20° 30′ "″	69° 39′ 30″ et du mér. de la Hav. 6° 25′ 4″	78° 17′ 15″	à 4 milles au N. de la côte méridionale; sur l'extrémité N. E. de sa baie.	9,302	10,032	7,404	2,100	28,838
BAYAMO, 2e section ...	20.23.	70.28.	79. 5.45.	Méditerranée.	2,875	3,139	1,472	500	7,986
TUNAS, chef-lieu	20.59.30.	70.40.	79.17.45.	Méditerranée.	729	691	225	70	1,715
MANZANILLO parr. et port	20.19.28.	70.50.	79.27.45.	Sur la côte mérid.	1,270	1,489	355	100	3,214
JIGUANI, chef-lieu	20.20.	70.12.	78.49.45.	Méditerranée.	628	548	187	70	1,433
SAN-ISIDORO DE HOLGUIN, capitale de son gouvernem. et 3e sect.	20.51.	69.55.	78.32.45.	Dans une plaine fert.	5,924	1,574	946	100	8,544
BARACOA, chef-lieu de canton	20.20.30.	68. 7.30.	76.45.15.	Littoral, côte sept.	921	1,211	658	200	2,990

Population de ce département.

Fixe.	Blanche . . .	47,720
	Libre de couleur	36,184
	Esclave	47,499
Eventuelle		3,400
Relative (indiv. par lieue carr.).		106,9
Comparée.	En 1817 . . .	126,922
	En 1827 . . .	131,453

Augmentation 4,531 ou 3,6 pour o/o.

TOTAL GÉNÉRAL. . . . . 134,853 âmes.

Industrie agricole.

Animaux : Dans 2,687 fermes, habitations et prairies servies par 8,000 esclaves, on compte 331,895 têtes de bestiaux distinguées comme suit :

194,920 bœufs et vaches ;
42,599 chevaux et mulets ;
76,079 porcs ;
12,249 moutons ;
6,048 chèvres.

Culture : Les denrées de ce département sont produites par 5,648 établissemens ruraux où travaillent 29,000 esclaves de la manière suivante :

Sur 305 sucreries, 7,000 ;
Sur 802 caféteries, cotonneries et cacaoyères, 13,000 ;
Et les 9,000 restans sont employés dans les petites cultures.

Industrie commerciale : 75 magasins, 360 pulperies et 573 ateliers et boutiques où l'on travaille.

Productions.

145,452 1/2 quintaux de café ; 109,166 3/4 quintaux de sucre; 2,329 barriques de miel de 110 galons anglais ; 5,877 pipes de tafia ; 4,068 1/2 quintaux de cire ; 23,165 quintaux de tabac ; 37,457 quintaux de coton ; 37 3/4 quintaux de cacao et 1,107,305 1/2 quintaux de grains, légumes et racines farineuses.

Commerce en 1830.

(Valeur des marchandises en piastres.)

Cuba.	Importation :	952,832 par	267	navires.
	Exportation :	1,392,839 par	283	»
Baracoa.	Importation :	33,930 par	27	»
	Exportation :	25,332 par	16	»
Manzanillo.	Importation :	85,887 par	73	»
	Exportation :	71,921 par	77	»
Gibara.	Importation :	46,941 par	42	»
	Exportation :	91,679 par	41	»

Etablissemens publics.

Une société patriotique à Santiago de Cuba, avec une députation dans chacune des villes précitées. On y remarque en outre 1 collège-séminaire, 1 école nautique, et dans tout le département 31 églises, 4 couvens, 36 écoles, 11 hôtels et auberges, 3 imprimeries, 2 ponts, et les respectives subdélégations de la société protectrice et d'encouragement du commerce et de l'industrie.

Gouvernement.

Un archevêque, un commandant général et son second, 1 intendant, 1 gouverneur et 4 chefs de section commandans d'armes.

Les juridictions politique, militaire et du fisc de ce département sont circonscrites à l'O. et à l'E. entre Ba-

racoa et las Tunas; excepté l'ecclésiastique, dont les limites embrassent une grande partie du département du centre, et touchent à la ligne de division des gouvernemens de la Trinité et de Puerto-Principe, ayant pour limites au nord et au sud l'extrémité orientale de l'île de Firaguano et l'embarcadaire de Sabana-la-Mar, avec une petite différence orientale à partir de ce point.

NOTES CHRONOLOGIQUES SUR L'ÎLE DE CUBA.

1492. Christophe Colomb découvre l'île de Cuba.

1494. Colomb, de retour de l'Europe, reconnaît les côtes de l'île.

1508. Sébastien Ocampo reconnaît les côtes de l'île par commission de Nicolas Ovando et ordre de la cour.

1511. Diégo Colomb, fils de Christophe et gouverneur de Saint-Domingue, envoie Diégo Velasquez avec trois cents hommes à l'île de Cuba pour la conquérir.

1512. Velasquez fonde la première ville dans cette île et l'appelle Notre-Dame de l'Assomption de Baracoa.

1513. Velasquez commissionne Pamfile de Narvaez et le licencié Barthélemi de las Casas (plus tard évêque de Chiapa) pour reconnaître l'intérieur de l'île.

1514. Les villes de Santiago, Trinidad, San-Salvador de Bayamo, Sainte-Marie de Puerto-Principe, Sancti-Spiritus et San-Juan de los Remedios, sont fondées.

1515. Fondation de la Habana.

1516. Création des armes de l'île.

1518. Érection de la première cathédrale à Baracoa, en l'honneur de Notre-Dame de l'Assomption. — Fernand-Cortez, secrétaire de Velasquez, et d'après ses ordres, part de Santiago de Cuba avec dix navires, six

cents Espagnols, dix-huit chevaux, etc., pour la découverte et conquête du Mexique.

1522. Transfert de la cathédrale de Baracoa à Santiago de Cuba, érigée en ville.

1524. Mort de Velasquez.

1526. Incendie de la cathédrale de Cuba.

1528. Juan Urbite, premier évêque de l'île, arrive à Santiago de Cuba et prend possession de son diocèse.— Pedro de Barba, nommé lieutenant-gouverneur par le gouverneur de l'île résidant à Cuba, arrive à la Habana.

1539. Hernando de Soto, second gouverneur de l'île, passe à la Habana et laisse un lieutenant à Santiago de Cuba.

1566. Les premières ordonnances municipales de l'île sont publiées.

1568. Le premier majorat est fondé en faveur d'Antonio Recio, habitant de la Habana.

1573. Création de l'administration du fisc à la Habana.

1578. Envoi en Espagne des bois d'acajou, d'ébène, de bois de fer, etc., pour la construction du célèbre palais de l'Escurial.

1607. Division des gouvernemens de Cuba et de la Habana.

1662. Sous le gouvernement de Pedro-Morales à Santiago de Cuba, cette ville est prise et saccagée par des pirates anglais qui font sauter le fort de Morro et brûlent la cathédrale.

1664. On rebâtit le Morro de Cuba, et l'on entoure de murailles le couvent de Saint-François. — Construction des forts de l'Étoile, de Santa-Catalina et de la Punta.

1762. Prise de la Havane par les Anglais.

1763. Restauration de l'île par le traité de paix de Versailles.

1788. L'île est divisée en deux évêchés.

1804. L'évêché de Cuba est érigé en métropole.

1812. Création des intendances de Cuba et Puerto-Principe.

1826. – Division militaire de l'île en trois départemens.

Nous avions commencé l'intéressante série des plans des ports principaux de l'île de Cuba, dans l'intention de les joindre ici, lorsque nous avons appris avec plaisir la publication de la carte de ce pays, où se trouve consignée, avec les travaux de plusieurs géographes célèbres, nos propres résultats. Nous avons donc cru pouvoir nous abstenir de ce long et pénible travail, et prier la savante Société de consulter ce bel ouvrage, publié par ordre du gouvernement espagnol, et intitulé : *Carta geografo-topográfica de la isla de Cuba, con sus islas y cayos adjacentes, etc., etc.* (1), ornée des plans des principales villes et ports de cette île, et enrichie de tables statistiques, itinéraires, de positions géographiques et autres notes intéressantes.

Cette carte est sans contradiction la première en mérite, de toutes celles qui ont été publiées depuis la découverte de cette précieuse portion des domaines de la monarchie espagnole. Elle est le résultat de sept ans de fatigues et de travaux ; ainsi elle ne peut être considérée

(1) Elle doit être publiée en 1835. Les principaux dépôts sont à Madrid, librairie de Perez; Séville, chez Alvarez, Cadix, chez Feros et Ce; Valencia, chez Cabrerizo; Coruña, chez Calvete ; et Barcelona, chez les graveurs Domingo Estruch et Jordan. Prix, 16 piastr.

comme une simple carte géographique, construite généralement sur une petite échelle, et privée des détails les plus importans et des objets principaux qui caractérisent le territoire d'un pays.

La carte de l'île de Cuba peut s'appeler à juste titre géographico-topographique. Dressée sur une échelle de 1 à 320,000 ou 9 lignes pour une lieue maritime de 20 au degré, ce travail comprend six grandes feuilles unies par les méridiens, et donnant une longueur de 16 pieds sur 5 de hauteur. Pour les côtes, on s'est servi des cartes hydrographiques les plus récentes, des rectifications faites par la commission de statistique sur un grand nombre de points, ainsi que des travaux pratiqués depuis 1830 jusqu'en 1833 par les goelettes de guerre de la station de la Havane, *la Légère* et *la Clarita*, sur une portion considérable du littoral septentrional.

Cette carte manifeste avec précision et clarté la nature des côtes, toutes les baies, ports, rades et havres; les lagunes les plus remarquables, les rivières avec leurs principaux confluens, leur source, leur cours et leur embouchure; ruisseaux principaux; caractère et circonstances notables du terrain; système et nomenclature des chaînes de montagnes avec leurs ramifications; les monts isolés les plus dignes d'attention, les villes, bourgs, villages, hameaux et établissemens ruraux de toutes classes avec leur signe particulier; routes principales et chemins vicinaux; sources minérales, postes, divisions ecclésiastique, civile et militaire, et autres détails aussi intéressans; enfin un résumé statistique et une explication des travaux qui ont servi à sa construction.

OBSERVATIONS.

1° La lieue citée dans le cours de ce mémoire est la maritime, de 20 au degré, ou de 6666 2/3 vares espagnoles;

2° La *cavallerie* est une mesure agraire du pays qui comprend une superficie de 186,624 vares carrées, ou 13 hectares français;

3° Par population éventuelle ou flottante, on entend les troupes en garnison, les équipages des navires et les voyageurs;

4° On appelle *pulperia*, la boutique où l'on vend toutes sortes de choses nécessaires à la vie, principalement les comestibles et les objets d'un usage journalier;

5° Dans tous les noms propres, l'ortographe espagnole a été conservée; mais pour les bien lire, il faut principalement noter que l'*u* espagnol est *ou* français, et que l'*ñ*. avec ce signe supérieur, remplace le *gn*.

VOYAGE

D'ODESSA AU DANUBE JUSQU'A ISMAIL,

Fait en 1835,

ET DESCRIPTION DE LA BRANCHE DE SOULINA,

Par M. TAITBOUT DE MARIGNY.

M. le comte Woronzow, gouverneur-général de la nouvelle Russie et de la Bessarabie, m'avait invité à l'accompagner dans le premier voyage qu'il allait faire au *Danube*, et, le 4 mai, je m'embarquai avec lui sur le

pyroscaphe *le Pierre-le-Grand*. A huit heures et demie du soir, nous partîmes. Dans la nuit, nous eûmes une brise assez fraîche au S.-O., et quoique marchant debout au vent, nous filions dix nœuds.

Le 5 mai, à cinq heures du matin, un matelot de dessus le mât de misaine, découvrit l'île de *Fidonisi*, dans le S.-E., et à six heures, nous vîmes vers l'O., l'embouchure de la branche de *Kilia*, qui est la plus septentrionale du Danube et reconnaissable par quelques balises. Plus au sud, sur l'île de *Léti*, dont la surface n'est qu'à quelques pieds au-dessus du niveau de la mer, s'étendait une grande forêt. Nous ne tardâmes pas à reconnaître plus loin l'embouchure de *Soulina*, et à y arriver. Entre les bancs nous attendait le canot de la canonnière en station, avec son capitaine, qui nous pilota; il dit que le chenal n'avait que neuf pieds et demi (russes); il y en a ordinairement de onze et demi à douze.

Les mâtures de quelques bâtimens sur lesquels flottaient les pavillons russe, grec et anglo-ionien, se faisaient remarquer dans le fleuve auprès de quelques baraques construites sur l'île de *Saint-Georges*, qui forme la rive droite de la branche de *Soulina*. On y distinguait aussi le pavillon autrichien sur un *kalarache*, barque qui avait porté à *Soulina*, M. *Athanascovich*, consul d'Autriche à Galatz, pour y avoir une conférence avec M. le comte Woronzow. La canonnière tira quelques coups de canon, et son équipage présentait les armes lorsque *le Pierre-le-Grand* laissa tomber son ancre.

Une espèce de kiosque est construit à l'extrémité du pont de débarcadère, où M. le comte *Woronzow* mit pied à terre avec les personnes qui l'accompagnaient,

il y eut un entretien avec M. *Athanascovich* et M. *Lamberti*, négociant génois, établi à *Galatz*.

Nous parcourûmes ensuite le rivage jusqu'à l'emplacement qu'occupait une tour en bois construite par les Turcs, en 1802, pour servir de phare, et qui a été renversée il y a deux ans. Quoique n'éclairant plus depuis long-temps, elle servait encore de point de mire bien précieux sur cette côte basse et dangereuse. Ce lieu nous parut être le plus convenable pour y élever un nouveau phare. — Nous remarquâmes vers le même endroit les restes d'un môle turc; il serait à désirer de le voir rétablir et prolonger afin de resserrer les eaux du fleuve, et augmenter par là la profondeur de la passe, qui diminue considérablement. Cette passe se dirige au N.-E. entre un banc qui projette peu au large de l'île de *Léti*, et un long banc de l'île de *Saint-Georges*, à travers lequel le courant se fraie parfois une autre passe. Cette partie de l'île de Saint-Georges semble très fertile et à l'abri des inondations du fleuve. Il y croît partout une herbe vigoureuse. Des arbres y ont été probablement détruits, et l'on n'en voit qu'à environ une lieue de distance dans l'intérieur.

Souli ou *Soulina* était autrefois un petit bourg; aujourd'hui on n'y trouve que huit baraques en roseaux et en bois, où se logent le capitaine du stationnaire et sa famille, ainsi que son équipage et quelques pêcheurs. Des bouquets de saules y croissent çà et là au milieu d'elles. 150 à 160 sagènes séparent les deux rives; sur la gauche, il y avait aussi autrefois un phare, quelques maisons et un café turc qu'on n'y voit plus. Il existe encore des traces d'une caserne construite en 1807 par les Russes pour un bataillon.

Beaucoup de pêcheurs habitent les îles du Danube

plusieurs d'entre eux, auprès de leurs huttes coniques, ou traversant le fleuve dans leurs pyrogues en pagayant, nous ont souvent offert des images des îles de l'Océan pacifique d'une vérité extraordinairement frappante.

Nous sommes partis de *Soulina* à dix heures et demie; M. le comte Woronzow avait offert à M. le consul d'Autriche de faire remorquer son kalarache par le pyroscaphe; ce qu'il accepta avec une grande reconnaissance le vent étant contraire. Nous vîmes sur notre route une trentaine de bâtimens de différentes nations attendant un bon vent pour remonter le fleuve ou le descendre à la voile. Un grand nombre de chaloupes canonnières russes sont stationnées sur le Danube; le commandant de chacune d'elles, venait à la rencontre du pyroscaphe, faire son rapport à M. le comte Woronzow.

La branche de Soulina est très sinueuse, et partout belle et d'un aspect agréable; à quelques milles de son embouchure, ses bords sont ornés de beaucoup d'arbres et l'on découvre dans l'ouest les terres élevées de la *Bulgarie*, que domine au S.-O. la montagne des *Béchétépé* (cinq collines), peu éloignée de *Babadag*. La profondeur de la branche de *Soulina*, est partout considérable et aucun banc dangereux ne l'obstrue (1). On y rencontre quelques hauts-fonds qu'il faudrait signaler aux navigateurs. Son étendue depuis son embouchure, jusqu'à la pointe de *Tchétal*, est d'environ 60 milles. Sa largeur varie de 100 à 150 sagènes, et la hauteur de ses rives est parfois de plus de 7 pieds, et nulle part de moins de 4. Les diverses sinuosités que décrit ce fleuve

(1) Voyez mon Portulan de la Mer-Noire et de la mer d'Azov.

ont différens noms et sont appelées par les Turcs *tavla*, ou planches, elles sont au nombre de vingt.

A six heures du soir, nous dépassâmes l'extrémité de l'île de *Saint-Georges*, dont nous avions eu jusque-là un bord à notre gauche. C'est ici qu'une branche du Danube, qui coule plus au sud que *Soulina*, prend le nom de *Saint-Georges*.

A six heures et demie, nous passâmes devant *Toultcha*, ville turque située sur un coude de la terre ferme dans une position très pittoresque et aux pieds de quelques montagnes fort boisées. Toute sa population était accourue sur le rivage pour nous voir passer, des femmes turques voilées et revêtues de leur *férédjé* (1), couvraient entièrement un petit cap rocailleux; plus loin, nous remarquâmes des paysans et des paysannes *nékrasovtsi*, en *svita*, en *sarafana* et en *kakochnik* (2).

Les *nékrasovtsi* sont des Cosaques qui ne voulant pas se soumettre à la domination de Catherine II, traversèrent le Danube et vinrent s'établir en Turquie. Vers 1810, il y en eut qui, inquiétés par le progrès de la Russie, s'en furent même sur la côte de l'Anatolie. Dans la dernière guerre, un assez grand nombre d'entre eux repassèrent en Russie.

L'*aïane* turc (gouverneur de district), de *Toultcha* étant malade, avait envoyé son jeune fils, accompagné de deux officiers et d'un interprète grec dans un bateau, pour complimenter M. le comte *Woronzow* sur son passage. Quelques coups de canon furent tirés sur une colline, et nous y répondîmes par un triple hourrah!

(1) Espèce de manteau.

(2) Deux vêtemens et une coiffure russes.

C'est un peu au delà de *Toultcha* que le *Danube* se partage en deux branches, qui forment le delta de ce grand fleuve, dont la pointe de *Tchétal* est l'angle supérieur, qui sépare la branche de Soulina de celle de *Kilia*, où se trouve *Izmaïl*; nous y entrâmes à sept heures et un quart. Le courant que nous suivîmes dès-lors, nous emporta avec une vitesse extrême, et nous arrivâmes à Izmaïl, à huit heures un quart du soir.

M. le comte *Woronzow* quitta le pyroscaphe le lendemain matin, 6 mai; toutes les autorités civiles et militaires vinrent le recevoir au bord du fleuve. J'ai parcouru la ville d'Izmaïl qui, comme toutes les nouvelles villes russes, a des rues fort larges et d'immenses places publiques. La majeure partie de ses maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée, et sont construites en roseaux et en clayonnage enduits de terre glaise. Leurs toits sont aussi en roseaux ou en planches. Quelques maisons neuves bâties en briques, se font remarquer par une belle architecture. L'ancien nom turc d'*Izmaïl* appartient à la forteresse, la ville porte celui de *Tautchkov*, en mémoire du général qui l'a fondée, et qui depuis quelques années en est le gouverneur. La population s'élève à 16,278 habitans. Il y a soixante ans que sous la domination des Turcs, *Izmaïl* en comptait environ 40,000. Je n'ai pas eu le temps d'aller voir la forteresse qui est située à une fort petite distance à l'ouest, et qui m'a paru bien entretenue. A l'est est située la quarantaine, qu'une simple palissade et quelques saules séparent du terrain en pratique. J'ai compté dans le port d'*Izmaïl* deux bâtimens de l'état et quatre de commerce.

Nous sommes repartis à neuf heures trente-cinq minutes du matin, pour retourner à *Odessa*. A onze heures un quart, nous entrâmes dans la branche de Toult-

cha (1), et nous passâmes devant cette ville une demi-heure après. Nous marchions avec une grande rapidité, mus par toute la force de la vapeur et entraînés par le courant, dont la rapidité accrue depuis la veille, atteignait peut-être trois milles, ce qui parfois devait porter la marche du pyroscaphe à près de 14 nœuds; marche effrayante avec un bâtiment de 150 pieds de long dans des canaux étroits et formant souvent des coudes d'une trentaine de degrés.

Le vent de nord-est avait fait appareiller quelques bâtimens, que nous rencontrâmes remontant le Danube à la voile et se faisant haler jusqu'à des détours où ils étaient obligés d'amener leurs voiles et de s'arrêter.

A quatre heures et demie, nous sortîmes de *Soulina*; le vent qui était assez frais, avait causé un peu de houle, qui n'empêcha pourtant point *le Pierre-le-Grand*, de filer 11 nœuds. A six heures vingt-cinq minutes, *Fidonis* était déjà au S.-E. 1/4 E., à une distance d'environ 14 milles. A onze heures et demie, nous découvrîmes le phare d'*Odessa*. Le ciel était fort couvert, il ventait grand frais au S.-O., lorsque tout-à-coup le vent santa au N. Nous serions arrivés à *Odessa* vers une heure et demie après minuit, et cinquante-deux heures après notre départ, si le desir d'y entrer de jour n'eût fait ralentir le mouvement de la machine; nous mouillâmes à cinq heures du matin.

DELTA DU DANUBE.

Depuis mon voyage au Danube, je me suis procuré les renseignemens suivans sur le delta de ce fleuve, qui n'était point connu jusqu'à présent, même en Russie.

(1) Partie supérieure de la branche de Soulina.

A 25 milles du *Proute*, dernière rivière qui lui porte le tribut de ses eaux, et à environ 40 à vol d'oiseau de la mer Noire, le Danube forme un delta en se partageant en deux grandes branches, à l'angle de l'île de Tchétal, qui en est la sommité. La première au nord, celle de *Kilia*, se dirige au N. E. vers Izmaïl, et de là à l'E. jusqu'à la mer; la seconde court au S. E. vers Toultcha, et, à une petite distance à l'est de cette ville, elle se divise en deux branches qui se jettent dans la mer : l'une d'elles prend le nom de *Soulina*, et l'autre, la plus méridionale, celui de *Saint-Georges*. A une vingtaine de milles de Toultcha, et à environ 18 de ce partage, il se détache encore de cette dernière la petite branche de *Dounavitse*, qui coule directement au sud et forme le lac Razelme à son embouchure; il achève le côté gauche ou méridional du delta danubien, dont la branche de Kilia est le côté droit ou septentrional. Ce delta est borné au nord par le steppe de la Bessarabie, au sud par les montagnes de la *Bulgarie*, et à l'est par la mer Noire, qui en forme la base, dont l'étendue est de 50 milles du nord au sud, déclinant au sud-ouest.

Le *delta* se compose de trois grandes divisions, savoir : 1° au nord, les îles de *Tchétal* et de *Leti*, à partir de son sommet et entre les branches de Kilia et de Soulina; 2° l'île de *Saint-Georges*, entre la branche de ce nom et celle de Soulina; et 3° l'île de *Portitsa*, entre la branche de *Dounavitse* et celle de Saint-Georges. On pourrait faire deux autres divisions de deux groupes d'îles situés entre Izmaïl et Kilia et de Kilia jusqu'à la mer, que forment divers petits canaux de la branche de Kilia.

Nous venons de voir ainsi que le Danube arrive à la

mer Noire par quatre branches différentes que nous allons décrire.

Branche de Kilia. Sa longueur est de 60 milles; elle est assez profonde jusqu'à son embouchure; le maximum de son sondage est de 65 pieds russes. Les îles de *Kislitski*, de *Kofa* ou *Stepovoï*, de *Kaptadraki*, de *Dalerskiè*, de *Solonetse* et d'*Ivanechte* partagent cette branche entre Izmaïl et Kilia en plusieurs canaux, dont celui qui longe la terre ferme semble être le plus profond. Vis-à-vis de Kilia ses eaux se réunissent pour se séparer encore entre les îles de *Salmanov*, d'*Otnogina*, d'*Ermaxov*, de *Mouzlinov* et de *Tchernoi*. Devant l'ancienne quarantaine de Bazartchouk, les eaux de la branche de Kilia recoulent dans un même lit pour se jeter, à une petite distance de là, dans la mer Noire, à travers des îlots et des bancs qui forment les passes de *Bielgarod*, d'*Otchakov* de *Stamboul* ou de *Kilia* proprement dite, celles de *Axoudinsk*, de *Crimée*, de *Srednoï*, de *Novoï* ou de *Jougenoï*. Ces passes varient beaucoup dans leurs directions et dans leurs profondeurs; elles n'ont assez d'eau que pour des barques qui calent moins de six pieds.

A 18 milles de la mer, et sur la rive gauche de cette branche, est située la ville de *Kilia* qui lui a donné son nom; autrefois considérable et comptant, il y a cinquante ans, lorsqu'elle appartenait aux Turcs, une quarantaine de milliers d'habitans; elle est extrêmement déchue depuis tous les changemens qui se sont opérés dans cette contrée, et ne possède présentement que 1,108 habitans. Son commerce est nul.

A 28 milles de Kilia se trouve *Izmaïl* qui, comme je l'ai dit dans la relation de mon voyage au Danube, avait aussi une population d'environ 40,000 habitans. On dit

que leur nombre s'élève beaucoup au-delà de 16,278, et qu'il est composé d'une quantité considérable de gens échappés des terres de l'intérieur de l'empire, auxquelles ils étaient attachés en qualité de serfs. A Izmaïl, on s'occupe beaucoup de pêche, et l'on y fait un petit commerce avec les ports russes de la mer Noire et de l'Azov, ainsi qu'avec l'étranger. En 1830, il est parti 132 bâtimens chargés pour la Méditerranée, en 1831 74, en 1832 105, en 1833 10, en 1334 6. Le terme moyen de leur portée est de 77 3/4 lastes.

Qu'il me soit permis de placer ici, en remontant le Danube au-delà du delta, la ville russe de *Réni*, située à l'embouchure du Proute; elle s'appelle aussi *Tamarovo*. Sa population s'élève à 4,351 habitans, dont le commerce est peu considérable. En 1830, ce port a expédié à l'étranger 57 bâtimens, en 1831 30, en 1832 31, en 1833 1, dont le jaugeage peut être évalué à 50 lastes et 1/2.

Branche de Soulina. A cause de la profondeur de son embouchure, elle est la seule qui serve aux bâtimens; son cours, qui est de 54 1/2 milles, n'est obstrué par aucune île. Ayant fait sa description dans la relation de mon voyage à Izmaïl, je m'abstiens de la répéter ici. D'après des renseignemens fournis par le major *Semiakine*, officier d'état-major attaché au gouverneur-général de la Nouvelle-Russie et de Bessarabie, et recueillis depuis ce voyage, on compte de la pointe de *Tchetal* à *Toultcha* 7 verstes et 236 sagènes; de *Toultcha* à la pointe de *Saint-Georges* 8 verstes 392 sagènes; de la pointe de *Saint-Georges* à la bouche de *Papadia* 4 verstes 454 1/2 sagènes; de la bouche de la *Papadia* à celle du *Pope* 12 verstes 236 1/2 sagènes; du *Pope* à la *Chonda* 17 verstes 72 1/2 sagènes; de la *Chonda* au *Ra-*

dikoul 23 verstes 311 sagènes; et enfin, du *Radikoul* à la boucke de *Soulina* 21 verstes 160 sagènes; total 95 verstes 365 1/2 sagènes, à-peu-près 54 1/2 milles géographiques.

En 1835, les îles de Tchétal et Léti ayant été mises en pratique, le cordon sanitaire de la Bessarabie a été transporté sur la rive gauche de Soulina, et, à cet effet, plusieurs corps-de-gardes de Cosaques ont été établis sur toute son étendue.

Le nombre de bâtimens entrés dans le Danube par Soulina, et destinés pour Toultcha, Izmaïl, Réni, Galats, Ibraïla, Issaktcha, Matchine, etc., s'est élevé de la manière suivante : en 1830, 407, en 1831, 404, en 1832, 412, en 1833, 456, en 1834, 416.

Branche de Saint-Georges. Elle longe, à sa naissance, la côte élevée de la Bulgarie, et coule ensuite entre deux îles : celle qui porte son nom et celle de Porlitsa. Son étendue est d'environ 60 milles. A son embouchure, il y a un îlot et un banc de sable qui se projette environ 3 milles et 1/2 au large. Sa passe a 4 1/2 pieds d'eau, et sa largeur est à-peu-près de 150 à 200 sagènes; en remontant cette branche, la sonde trouve de 23 à 50 pieds. Outre le peu de profondeur de sa passe, elle a aussi le défaut de manquer de chemin de halage; avec des eaux moyennes, ses rives n'ont que 3 pieds d'élévation au-dessus de l'eau. Les anciens habitans des environs assurent que l'état de cette branche du Danube a toujours été le même; elle est aujourd'hui l'extrémité des possessions russes; 19 milles la séparent de Soulina.

Branche de Dounavetse. C'est à une vingtaine de milles de la pointe de Saint-Georges que cette branche prend naissance; elle coule au sud au pied des montagnes de

la Bulgarie, ayant à sa gauche l'île de Porlitsa, et vient se jeter, comme nous l'avons déjà dit plus haut, après un cours de 24 milles, dans le Limane de Razelme, qui l'unit à la mer par un passage assez étroit, où la sonde ne trouve que 3 pieds, et qui, par conséquent, est nul pour le commerce Dans le Limane, qui a environ 50 milles de pourtour, il y a de 6 à 9 pieds, et dans le fleuve de 10 à 16.

D'après le traité d'Andrinople, la bouche de Porlitsa appartient aux Turcs, et l'île de ce nom est un terrain neutre.

Iles du Delta, *Tchétal* et *Léti*. La première partie du delta danubien est composée, comme nous l'avons dit, des îles de Tchétal et de Léti, qui sont séparées entre elles par un canal auquel on a donné le nom de rivière Chonda ou Pondiche, qui se détache au coude, vis-à-vis la pointe du couvent, situé à l'est d'Izmaïl, là où est le village de Nekrassovka, et qui, coulant du N.-O. au S.-E., aboutit à la branche de Soulina au co de *Lodos-Tarlasi*, appelé par les Russes *Malaia-Krivouche*.

Les deux îles sont coupées par un grand nombre de canaux, de lacs et de flaques d'eau plus ou moins alimentés par le Danube. Les plus remarquables par leur grandeur et par la conservation de leurs eaux sont sur l'île de *Tchétal*, les lacs *Zemliémérovo*, *Topolnitsa*, *Bendowrene*, le grand et le petit Tatar et Fortouna : ces derniers se réunissent, par des ruisseaux, à la Chonda.

La *Papadia* est un autre canal qui porte le nom de *Tope* à sa séparation de la branche de Soulina au Karaïl-Tarlasi, et qui prend celui de Papadia à sa jonction avec la même branche, 10 milles plus haut, à l'est de

Toultcha. Un petit ruisseau, qui est à sec, en a été appelé Toultchinskoï-dounaï, commence entre Lépida (vis-à-vis Izmaïl) et la pointe Tchétal, coule du N. au S. et vient rejoindre le Danube à-peu-près en face de Toultcha.

Sur l'île de *Léti*, on remarque le golfe de *Moussari* avec le lac *Zatok*, entre la forêt d'Assane-Baba et la bouche de Kilia; les lacs *Radikoul*, *Malitsa*, le *grand* et le *petit Morkhei*, *Babel*, *Bodaprosti*, *Ghidianka*, *Baklanechti* et *Tatanière*, le canal d'Atène au nord, qui se détache auprès de Nekrassovka de la branche de Kilia et se réunit un peu avant l'ancien Kilia, qui était situé sur l'île de Léti, vis-à-vis le nouveau Kilia; la Lopatna, qui sort des lacs Bodaprosti et Babel, en passant à travers celui de Malitsa et les deux Morkhei, et tombant dans la branche de Kilia. Ce ruisseau, se sèche en été, ainsi que beaucoup d'autres, et quelques lacs connus sous des dénominations différentes.

Le terrain, sur les deux îles de *Tchétal* et de *Léti*, est généralement argileux, recouvert de vase ou limon et de sable, et parfois de terre noire, qui convient à toutes sortes de cultures; sur les rives du Danube, il est marécageux, et au bord de la mer sablonneux. Vers Kilia, on rencontre quelques salines.

Ces îles sont aujourd'hui dans un parfait abandon, quelques-unes de leurs parties sont couvertes d'arbres de différentes espèces; il y en a d'autres où croît de l'herbe; des roseaux en occupent une fort grande étendue, et l'on en voit quelques-unes çà et là qui sont nues. Au dire des vieux habitans, et aux traces que l'on rencontre, il y avait autrefois, tout le long de la branche de Kilia, quatre ou cinq villages et le vieux Kilia. Lorsque le traité de Bucharest, en 1812, déclara Tchétal et Léti

terrain neutre, ces établissemens furent abandonnés. On n'y voit plus que deux ou trois fermes, et parfois la fumée qui s'élève de loin en loin au-dessus des forêts, marque l'habitation temporaire de quelques hommes qui viennent s'y livrer à la chasse ou à quelque autre genre d'industrie.

Quelques routes, qui conduisent de la Bessarabie en Turquie, traversent ces deux îles. Sur celle de *Tchétal*, il y a celle d'Izmaïl à Toultcha. Durant le temps de pluies ou de débordemens, elle devient impraticable. Auprès de Toultcha, sur la branche de Soulina, il y a un péage qui appartient aux habitans de cette ville.

Sur l'île de *Léti*, il y a les routes suivantes : 1° depuis le péage du vieux Kilia, tout le long de la rive droite, jusqu'au péage vis-à-vis la quarantaine de Bazartchouk; 2° depuis le vieux Kilia, au sud, vers Soulina, en passant près du lac Radikoul et se prolongeant vers l'île de Saint-Georges, jusqu'au village de Karaourmane; 3° deux routes qui, de la quarantaine de Bazartchouk, se dirigent au sud en passant de l'une et l'autre part de la forêt d'Assane-Baba. Une d'elles passe aussi auprès du lac Radikoul et aboutit au village de Karaourmane; elles se réunissent au-delà de la forêt, auprès de laquelle est située la ferme d'Alexis Tarane, et traversent le fleuve à Soulina.

Ces routes sont presque toutes impraticables pendant les pluies et les débordemens. Outre celles qui traversent l'intérieur de l'île, il y a un chemin de halage tout le long de la rive gauche de la branche de Soulina, qui n'est nullement entretenu. Son importance est grande pour les bâtimens qui remontent le Danube.

D'après le dernier arpentage, il a été trouvé à *Tchétal* et à *Léti* :

Bons terrains.

	Déciatènes.	Sagènes carrées.
1° Occupés par des arbustes et des buissons.	5,208	500
2° Occupés par des vignobles en partie abandonnés. .	165	2,000
3° Propres au labourage. . .	3,001	350
4° Propres à la fenaison. . .	7,750	850
TOTAL	16,125	1,300

Mauvais terrains.

Coupés par des routes, des canaux, des lacs, des marais, et couverts de roseaux. . .	120,290	248
TOTAL GÉNÉRAL	136,415	1548

L'île de *Tchétal*, prise à part, a 27,366 déciatènes et 1420 sagènes carrées, dont 453 déciatènes seulement de bon terrain. Elle est généralement basse, marécageuse et couverte de roseaux ; il n'y en a qu'une petite partie seulement qui soit occupée par de la vigne, quelques arbres et de l'herbe.

Les arbres épars sur Tchétal, en vingt-neuf lieux différens, le long de la Chonda et sur les rives du Danube, sont de l'*oseraie* (saule blanc) et du marceau (autre espèce de saule). Ils ont considérablement souffert par le feu mis aux roseaux et ne conviennent que pour le chauffage : il y en a fort peu sur la Chonda qui puissent servir à des constructions rurales. Les bois occupent sur Tchétal 224 déc. et 1600 sag. carrées; on y trouve beaucoup de gibier.

Quelques vignes résistent encore à un abandon de plus de vingt années, et au mal que leur ont fait, durant ce laps de temps, les incendies des roseaux et le bétail. Elles s'étendent vis-à-vis de Toutchkov et occupent 61 déc. et 1600 sagènes carrées, partagées aujourd'hui en deux parties pour être données en ferme. Auprès d'elles on découvre des racines et des pousses de coignassiers qui ont péri, ainsi que plusieurs autres espèces d'arbres fruitiers. Il y a vingt ans que les îles de Tchétal et de Léti étaient renommées par leurs bons fruits; les pêches, les abricots, les pommes, les poires, et particulièrement les coings, dont plusieurs pesaient d'une à une livre et demie, étaient considérés comme les meilleurs des environs.

Les champs, pour la fenaison, sont en partie situés le long de la branche de Kilia et en partie sur la route de Toultcha; il n'y croît que de l'herbe grossière et par des temps pluvieux, du foin de mauvaise qualité. — On a partagé ces champs en cinq parties pour les donner en ferme; ils occupent 166 déc. et 1600 sag. carrées.

Léti a environ 1,000 verstes carrées d'étendue; sa surface est plane et élevée de 10 pieds à-peu-près au-dessus du niveau de la mer. L'étendue du bon terrain y est un peu plus considérable qu'à Tchétal. On remarque sur cette île la forêt d'*Assane-Baba*, entre le ruisseau Lapatna et le bord de la mer Noire; les petits bois qui l'environnent et le terrain proéminent du fort du vieux Kilia à l'est de l'Atène, ainsi que quelques lacs salans. Cette île possède aussi de vastes champs pour le labourage et la fenaison.

Les bois occupent la partie orientale de l'île, et sont principalement composés de *chênes*, de *trembles* et d'*oseraies*. La grande forêt de chênes d'Assane-Baba a une

étendue de 3,537 déc: 150 sag. carrées. Au S.-E., il y en a une autre de *trembles* et de *peupliers* de 1,053 déciat. 150 sag. carrées, qui a malheureusement beaucoup souffert par la coupe et le feu; elle ne peut fournir qu'au chauffage. Autour d'elle, et particulièrement du côté oriental, il y a un espace de 167 déc. 1800 sag. carrées, occupé par des buissons qui défendent un peu les forêts des ensablemens. Le long de la branche de Kilia, de l'Atène et de la Papadia, il y a aussi quelques restes épars d'*oseraies* et de *saules* mal conservés.

Les chênes, les trembles et les buissons occupent une étendue totale de 4,762 déc. 2,100 sag. carrées; et l'oseraie, disséminée en divers lieux, 220 déc. 1600 sag. carrées, total de forêts et buissons 4,983 déc. 1300 sag. carrées.

Les restes de vignobles et de vergers se retrouvent sur un fort bon terrain pour ce genre de culture et pour des jardins potagers; il a 104 déc. 400 sag. carrées d'étendue.

Des champs propres à toute sorte de culture sont situés au N.-O. de la forêt d'Assane-Baba, auprès des ruines du vieux Kilia. Leur extrémité méridionale est proéminente; ils sont inclinés au nord vers le fleuve où ils aboutissent; de l'argile, du sable et du terreau en composent le terrain. Cette partie de l'île de Léti, sans y comprendre l'emplacement occupé par les ruines du vieux Kilia et les salines, a 3,001 déc. et 350 sag. carrées.

Les champs de fenaison occupent 7,027 déc. et 1,150 sag. carrées. Autour de la forêt d'Assane-Baba, sur un fond de sable, il y croît de l'excellente herbe, à l'exception des environs des lacs où le sol se couvre d'algues et de roseaux. A une petite distance de la rive droite de l'Atène, il y aussi une longue bande de terre à labour entourée de roseaux; ici l'herbe ne convient que pour

pâturage et non pour foin : total 7,583 déc. 1650 sag. carrées.

	Déc.	Sag.
Récapitulation de la bonne terre.	15,672	1,300
Mauvais terrains et espaces occupés par les routes, des salines ou des roseaux.	93,376	1,228
Total	109,049	128

Ile de Saint-Georges ou de Moïche, et parfois appelée grand Tchétal. Les renseignemens recueillis sur cette partie du delta danubien ne sont pas aussi étendus que ceux qu'il a été possible de se procurer sur la première. On estime son étendue à 100,000 déc. Son terrain ressemble à celui de Tchétal et de Léti; il convient particulièrement à la culture, au centre de l'île, là où s'étend une forêt appelée Karaourmane.

L'île de Saint-Georges est aussi parsemée d'une grande quantité de lacs, dont les plus remarquables sont Gorgof, Obrétine, Rochoul, Pouil, Bonival, Rochouletse, Pouiletse, Issaniev et Jouztine, leur nombre est en tout de 23. Quelques-uns d'entre eux s'unissent aux branches du Danube, comme celui d'Obrétine avec Soulina, et comme ceux de Bonival et de Rachoul avec la mer Noire.

Ce qui contribue à prouver en faveur de la culture dans cette île, c'est que, jusqu'à la dernière guerre entre la Russie et la Turquie, il a existé vers son centre, auprès de la grande forêt de Karaourmane, un grand village, chef-lieu des Nekrasowtsi, dont une partie, après la paix d'Andrinople, s'est soumise au gouvernement russe, et l'autre a été s'établir au-delà de la branche de Saint-Georges, sur le territoire turc. Auprès de la forêt de Karaourmane, l'étendue des terrains pour la

fenaison est de 2,000 déc., et au S.-E., vers la mer, de 5,000; on trouve dans ces derniers quelques buissons.

Il y a une route qui part de l'île de Léti et traverse celle de Saint-Georges dans la direction du sud, en passant auprès du village des Nekrasovtsi.

L'étendue des îles de Tchétal, de Léti et de Saint-Georges, qui appartiennent aux Russes, est d'environ 2,000 verstes carrées (143 milles). Le Danube les inonde en grande partie après le 15 mars et en avril; ces inondations ont quelquefois lieu plusieurs fois dans l'année.

Le règne animal offre une assez grande variété sur ces trois îles; on y trouve des chèvres sauvages, des lièvres, des renards, des loutres, des sangliers et différentes espèces d'oiseaux. Dans le Danube et dans les différens canaux et lacs que j'ai décrits en partie, on pêche l'esturgeon ordinaire, le grand esturgeon, le sterlet, la carpe, la silure, la perche (soudak), le brochet, la tanche, le carovin, l'able, le turbot, le hareng, etc. La chasse et la pêche sont plus considérables sur l'île de Saint-Georges que sur ses voisines; on y trouve aussi des *cerfs*.

On est entièrement privé de renseignemens satisfaisans sur la troisième et dernière partie du delta danubien; son véritable nom est même ignoré, et nous avons été obligés, pour la désigner, de nous servir de celui de Porlitsa, qui est le nom de l'embouchure du Limane de Bazelme. Il me semble certain que cette île est moins favorisée par la nature que les trois autres que nous avons décrites : elle est inhabitée. On y trouve quelques lacs, entre autres le Dvanov et le Kavali, que des canaux réunissent entre eux et mettent en communication avec le Limane et la mer Noire.

L'établissement de la ligne sanitaire, sur la rive gauche

de la branche de Soulina, sera probablement cause de grandes améliorations pour le commerce; il en est déjà une qui a été adoptée cette année-ci, celle de ne point faire subir de quarantaine aux bâtimens venant en pratique des ports russes de la mer Noire et de la mer d'Asov, qui n'ont point communiqué avec le rivage de Saint-Georges.

Le gouvernement russe a pris des mesures pour la conservation des forêts et pour donner en ferme la chasse et la pêche sur les îles de Tchétal et de Léti, ainsi que les terrains qui y sont propres à la fenaison et à la culture. Il est probable qu'une population laborieuse s'y établira peu-à-peu ainsi que sur Saint-Georges, et que le delta du Danube fera bientôt partie des nombreux pays que la Russie a utilisés.

D'après Strabon, le Danube avait sept embouchures et d'après Éphore cinq; peut-être comprenaient-ils aussi différentes passes formées par de petites îles dans le genre de celles qui existent aujourd'hui à l'embouchure de la branche de Kilia. Les noms de ces embouchures étaient, en commençant par le sud, au-dessus du cap Pierum, 1° Sacrum ostium (bouche sacrée), 2° Inuratium (déserte), 3° Pulchrum ostium (belle bouche), 4° Pseudostomos (bouche trompeuse); on ne connaît point le nom de la cinquième; la sixième est Boreum et la dernière Thiagola. La première était probablement Porlitsa, la seconde Saint-Georges, la troisième Soulina, et la quatrième une de celles de Kilia. La première île au sud était appelée Pénie, en grec pauvre, misérable; la plus belle portait le nom de Pénicée ou plutôt de Pevki, à cause des nombreux arbres de picea ou de larix qui y croissaient; ce doit être la même que celle de Saint-Georges.

LA RUSSIE, LA POLOGNE ET LA FINLANDE.

Messieurs,

L'ouvrage de M. Schnitzler, dont je dois vous rendre compte, est intitulé : *La Russie, la Pologne et la Finlande, tableau statistique, géographique et historique de toutes les parties de la monarchie russe prises isolément.*

Pour se faire une idée du travail de l'auteur sur le vaste empire de Russie, il suffira de rappeler ses efforts pour réunir les nombreux matériaux qu'il a puisés aux sources diverses.

Au surplus, la production qui nous occupe avait été déjà précédée, en 1829, d'une autre ayant pour titre : *Essai d'une statistique générale de l'empire de Russie.* Ce dernier ouvrage, favorablement accueilli, encouragea l'auteur à poursuivre ses travaux et à se livrer à de nouvelles recherches qui pussent compléter les données premières.

L'Essai statistique a été utile à plusieurs de nos géographes. M. Balbi s'en est servi dans son Abrégé de Géographie; M. Huot l'a mis à contribution lorsqu'il a augmenté le bel ouvrage de Malte-Brun, et Maccarthy, dans ses Manuels, l'a reproduit en partie.

De son côté, M. Schnitzler a consulté, comme il l'affirme lui-même, outre les livres généraux, historiques, statistiques et géographiques, plus de quatre cents ouvrages spéciaux, écrits en diverses langues, relations de voyages, monographies, mémoires et une longue

série de journaux ont été mis à contribution. Dans les nombreuses notes qui accompagnent l'ouvrage, on trouve l'indication et quelquefois la critique de ces matériaux. Il a consulté avec fruit les notabilités scientifiques de la Russie et de l'Allemagne : il avoue des emprunts à MM. Strahl, Erdmann, Kœppen, Storch, Hassel, Watson, Kruse, et surtout à MM. de Meyendorf et Brieff.

Avant d'entrer en matière, M. Schnitzler présente quelques observations sur les milles carrés géographiques, les verstes, la déciatine, dont il fait souvent mention pour apprécier la superficie de l'empire et des nombreux gouvernemens dont il est divisé.

L'ouvrage forme deux livres : le premier traite des Slaves qui ont peuplé la Russie, fait connaître leur origine, ainsi que les établissemens, la langue, les mœurs de cette nation du Nord ; dans le second, l'auteur s'occupe des autres peuples qui habitent l'empire.

Le premier livre, subdivisé en cinq chapitres, traite successivement de la Grande-Russie ou Moscovie, de la Russie-Blanche et de la Russie-Noire, de la Petite-Russie et Russie-Rouge, enfin de la Pologne.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans les détails qu'il présente sur ces divers pays ; nous dirons seulement que dans le second chapitre, parlant de l'origine des Russes, il prétend que ce nom ne commence à paraître dans l'histoire qu'au neuvième siècle ; cependant M. Strahl (tome 1, page 63) dit que les auteurs bysantins parlent de navires russes dès l'année 744.

Nous trouvons ensuite des détails intéressans sur le caractère, l'habillement, les habitations, les mœurs et usages des Russes ; permettez-moi de vous en soumettre quelques uns :

« Le Russe, dit-il, est d'une constitution robuste qu'il doit à un exercice constant, à une nourriture saine et sans apprêts ni recherches, aux bains d'un genre particulier, par lesquels il s'endurcit à la rusticité de ses mœurs ; il est fort, dans ce sens qu'il supporte tout avec facilité, qu'il brave les injures de l'air, qu'il se raidit contre la douleur, et que les plus longues fatigues ne peuvent l'accabler ; mais son énergie n'est pas la même pour agir que pour endurer ; même sa force active semble moindre que celle qu'on trouve chez plusieurs autres peuples. Frugal dans ses repas, le paysan se contente d'un pain de seigle noir et grossier, de choux aigres, de gruau, de champignons et de concombres salés, de poissons salés et fumés, et de certaines pâtisseries grossières réservées encore pour les jours de fête. Il fait une faible consommation de viande, et même les œufs et le laitage lui sont interdits par l'Église, à une certaine époque de l'année.

« L'habillement des hommes du peuple consiste, en hiver, dans une peau de mouton ou autre fourrure commune dont ils portent le poil en dedans, et qui, serrée sur les reins par une ceinture, leur descend jusqu'au-dessous des genoux ; il consiste, en été, dans un surtout de gros drap, également lié avec une ceinture. . . .

« Leurs habitations varient d'une province à l'autre, et sont tantôt en bois et tantôt en argile ; le plus souvent, elles sont formées de grosses poutres non équarries, et dont les interstices sont soigneusement calfeutrés.

« Aucun peuple n'est plus jovial que celui-ci : les Petits-Russes se distinguent particulièrement par leur inaltérable gaîté et par la légèreté qu'ils montrent dans

toutes les occurrences de la vie. La danse et le chant sont des amusemens nationaux, et ces hommes dont l'air grave est encore rehaussé par une barbe imposante, sont des enfans dans leurs plaisirs. »

Nous aurions desiré qu'à la suite de ces développemens, l'auteur, continuant les généralités, nous eût entretenus du commerce et de l'industrie de la Russie, de l'état de ses forces de terre et de mer, de ses lois, de son système financier, des différentes religions établies dans cet empire, des relations politiques de la Russie avec les diverses puissances de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique, et nous retraçât succinctement, mais séparément, l'histoire de la géographie de la Russie.

Ces considérations générales exposées, nous passerons avec l'auteur à la topographie. Il a cru devoir suivre un ordre ethnographique différent de celui que nous voyons adopté par nos géographes, qui commencent par les régions septentrionales.

M. Schnitzler examine donc successivement les gouvernemens qui ont formé les grandes souverainetés de la Russie du quinzième siècle, en commençant par la grande principauté de Moscou, à laquelle il rapporte les six gouvernemens actuels de Moscou, Vladimir, Nijnigorod, Kostroma, Iaroslaf et Kalouga.

L'auteur donne une grande étendue à la description topographique de cette partie intéressante du vaste empire des tzars, du gouvernement de Moscou surtout, qui lui est plus particulièrement connu et dont votre bibliothèque possède un ouvrage récent qui laisse peu à desirer. Dans celui que j'analyse, on trouve des détails attachans sur cette antique métropole, soumise à tant de vicissitudes, sortant de ses ruines, et comme le phénix renaissant de ses cendres.

Du gouvernement de Moscou, l'auteur passe successivement en revue ceux de Vladimir, de Nijnigorod, de Kostroma, de Iaroslaf et de Kalouga, tous situés au centre de la Russie d'Europe, dépendant en grande partie, plus ou moins directement, du grand prince de Moscou. Les capitales de ces gouvernemens sont décrites avec étendue, surtout Nijni-Novgorod, célèbre par la foire qui s'y tient annuellement, et qui est une des plus fameuses de l'Europe. Son importance a déterminé M. Schnitzler à joindre à son ouvrage un plan de ce vaste établissement commercial, en activité depuis 1817 qu'un violent incendie dévora Makarieff.

La valeur des marchandises et des denrées dont on y trafique s'élève à la somme énorme de 123,300,000 roubles. Les peuples de l'Asie centrale et ceux de l'Europe orientale s'y rencontrent et s'y donnent en quelque sorte un rendez-vous pour l'année suivante.

L'auteur passe en revue les gouvernemens de Twer, de Novgorod et de Saint-Pétersbourg, sur lesquels il s'étend, surtout sur ce dernier, dont la description est accompagnée d'un plan de cette ville.

Les douze quartiers de la capitale de l'empire sont décrits avec détail ainsi que les monumens qu'ils renferment, les établissemens divers qu'on y trouve, et un tableau des châteaux et résidences impériales qui l'avoisinent : celle de Gatchina, à 57 verstes de Pétersbourg, mérite d'etre remarquée, et vous nous saurez gré sans doute de reproduire ici la description qu'en donne M. Schnitzler :

« Le château de Gatchina, dit-il, fut bâti en 1720 par le prince Grégoire Orlof, et racheté de ses héritiers en 1784 par Catherine II, pour en faire don au grand-prince son fils. C'est un édifice à trois étages, en pierre

de Noudoge, dont la couleur de paille lui est restée. Ce château est situé sur l'Ijora, au milieu des ondulations des collines de Doudorof. Autour du corps-de-logis règnent deux ailes semi-circulaires qui le mettent en communication avec des constructions latérales moins élevées, dont les quatre coins sont flanqués de tourelles. Les ailes sont à deux étages : le second est formé par une colonnade en marbre cendré. L'intérieur du château, plutôt élégant et de bon goût que somptueux, offre cependant dans l'appartement de feu Marie Fœdorowna des pièces pleines de magnificence. Le vaste jardin anglais, abondamment arrosé d'une eau limpide, présente une inépuisable variété : la nature, très pittoresque en cet endroit, a laissé peu à faire à l'art, qui cependant y a prodigué ses ressources. On trouve dans le jardin impérial de beaux gazons, des terrasses élevées, des lacs, des îles, surtout celle d'Amour; de charmans bosquets, des parterres ornés de mille fleurs, le tout animé d'un grand nombre de vases, de statues, de temples, d'obélisques. Au château appartiennent un théâtre, un manège, une chapelle. Une faisanderie en pierre se trouve dans le bosquet appelé Sylvie. Une belle route mène de Tsarskoïe-Célo à Gatchina ; près de l'avenue du château s'élève un obélisque de près de cent pieds de haut (avec le piédestal), et qui domine toute la contrée, le connétable ou la place qu'il occupe étant aussi très élevé. La petite ville gothique d'Insterbourg et le bourg appelé du nom de Marie dépendent de Gatchina.»

La statistique de Saint-Pétersbourg, pour sa population, donne les résultats suivans :

En 1830, 8,169 maisons dont 2,824 en pierre.

En 1832, 8,157 dont 2,915 en pierre.

En 1833, 8,325 dont 2,761 en pierre.

D'après les documens tirés du journal du ministère de l'intérieur, 332 maisons en pierre et 222 en bois appartenaient en 1833 à la couronne; 19 en pierre et 7 en bois appartenaient à la commune, et 2,410 en pierre, 5,035 en bois étaient propriété particulière.

On estimait en 1804 la valeur de toutes les maisons particulières avec les terrains, à 70,600,000 roubles. Il y avait à cette époque 1,293 boutiques, et le nombre exorbitant de 6,514 lanternes.

Hassel donne à Saint-Pétersbourg 149 grandes rues, 11 marchés et 9 autres grandes places. Il y a 6 grands et 24 petits ponts. Les quais, de granit, sont vraiment remarquables.

Quant à la population, elle était en 1828 de 422,166, et en 1833 de 445,135 individus. Nous ne croyons pas être au-dessous de la vérité en l'évaluant pour 1836 à un demi-million d'habitans, en y comprenant les étrangers et une nombreuse garnison. En 1784, elle n'était que de 191,846 âmes.

Kronstadt, sur une île au fond du golfe de Finlande en avant de Saint-Pétersbourg, est, comme chacun sait, le principal port militaire de la Russie.

« Kronstadt, défendue de toutes parts de bastions, de ravelins, et, du côté de l'île, par un canal, forme un triangle irrégulier dont la base s'appuie contre ce canal. Cette ville est bien construite; cependant ses maisons, au nombre de plus de 1,000, sont pour la plupart en bois et à un seul étage : le gouvernement en possède environ 130 en pierre, et 30 autres de même construction appartiennent à des particuliers. Trois églises et deux chapelles dépendent du culte grec. On divise la ville en deux parties, celle du Commandant et celle de l'Amirauté, subdivisées en quatre arrondissemens. La plupart

des rues sont pavées, et quelques-unes ont une espèce de trottoir : la rue Catherine est celle qui a le plus d'apparence. Le terrain est marécageux, et il a fallu exhausser les rues pour les mettre à l'abri des eaux. Le centre de la ville est coupé par deux canaux très remarquables, dont l'un, celui de Pierre, sert au radoub des navires, et dont l'autre, celui de Catherine, facilite les approvisionnemens et l'arrivée des marchandises dans le port. Le canal de Pierre, commencé en 1721 et terminé sous Élisabeth, est en forme de croix, long de 360 toises et large d'environ 15 toises : ses bords sont revêtus en pierre de taille. A son entrée, au port mitoyen, s'élèvent deux pyramides avec des inscriptions en langue russe ; par l'une des branches de la croix, il est en communication avec le dock ou réservoir de construction, où dix vaisseaux de ligne peuvent en même temps être réparés. Le fond de ce bassin est pavé en granit, et ses bords sont revêtus en pierre : ainsi que le canal, il peut, dans l'intervalle de quelques jours, être mis à sec, et sept heures suffisent pour le remplir. La dessiccation se fait au moyen d'une machine à vapeur.

La population fixe de Kronstadt est peu nombreuse : sans la garnison, les élèves des écoles de marine, les ouvriers du port et les matelots, elle ne s'éleverait pas à plus de 5,000 âmes ; mais elle est habituellement, et surtout en été, de 30 à 40,000 individus appartenant à diverses nations. Après les Russes, les Anglais sont en majorité.

Le gouvernement de Riazan occupe ensuite notre auteur qui entre ici dans des détails importans de statistique. Le pays, divisé en 12 cercles, renferme 1,200,000 habitans : Hassel, que Maltebrun avait pris pour guide, ne s'arrêtait qu'au chiffre de 1,300,000. Le général

Basachef portait ce nombre, pour 1821, à 1,032,043, et la notice du journal de Saint-Pétersbourg, pour 1824, à 1,152,217, et pour 1827, à 1,204,127. On y comptait, en 1821, 12 villes, 3,422 villages, 6,420 maison: dans les villes, et 126,602 dans les villages; en tout 133,012; 853 villages avaient des églises. Ce nombre est certainement accru depuis 15 ans.

Le gouvernement de Toula auquel nous passons avec M. Schnitzler, se divise en 12 cercles, et a pour chef-lieu une ville du même nom, remarquable par son industrie, et décrite ainsi par Clarke dans ses voyages en Russie, Tartarie et Turquie. C'est le Saint Etienne de l'empire. « La ville de Toula, prise de la hauteur qui la domine et sur laquelle passe la route de Voronej, est très belle; la Russie n'offre pas d'aspect plus agréable : la ville même, ses nombreux bâtimens blancs, ses dômes, ses tours, ses aiguilles élevées, les arbres qui bordent les éminences voisines, ceux qui sont dispersés dans la vallée, et les nombreux troupeaux paissant dans les pâturages qui environnent la ville, tout concourt à rendre ce coup-d'œil enchanteur. L'air retentit sans cesse du bruit des manufactures, du son des cloches, des cris des bestiaux et des bruyans concerts des paysans qui chantent leurs airs nationaux, et s'accompagnent, soit en frappant des mains, soit à l'aide de leurs pipeaux rustiques. On aperçoit aussi les nombreuses caravanes de l'Ukraine et du Don, défilant en longues lignes sur un vaste espace. Tout cet ensemble formait un contraste si remarquable avec les scènes dont nos yeux étaient frappés depuis si long temps dans les froides régions du Nord, que nous nous crûmes un moment transportés subitement dans d'autres climats. »

C'est en 1707 que la manufacture impériale d'armes

fut établie à Toula; en 1737 et les années suivantes, elle fut réorganisée et agrandie; mais c'est à des étrangers, à l'Anglais John Jones et à l'Ecossais Gascoigne que la Russie doit les perfectionnemens les plus récens et les plus utiles qui y ont été apportés, surtout en 1817. Au moyen de ces perfectionnemens, dit M. Tanski, jeune officier polonais, auteur d'un ouvrage ayant pour titre *Tableau du Système militaire de la Russie*, la quantité d'armes à feu qu'on peut fournir par an s'élève à 50,000 fusils ou mousquetons, et à 25,000 armes blanches. La mâchoire, le corps de platine, la batterie, la noix et la bride sont fabriqués en fer chaud malléable et au coin. Les principales armes qui sortent de cette manufacture sont des fusils pour l'infanterie, des carabines de cavalerie, des mousquetons, des pistolets, des baïonnettes et des piques.

La ville de Toula, d'après le rapport officiel de 1830, avait une population de 35,709 habitans; le nombre des marchands se porte à 4,000. On y voit quelques négocians très riches. De ses 28 églises, trois seulement sont en bois; il y a en outre 2 couvens avec un séminaire, 17 hospices, un théâtre et beaucoup d'autres établissemens publics.

Il serait trop long de faire connaître en particulier, d'après M. Schnitzler, les gouvernemens d'Orel, de Koursk, de Tambof, où la population fait de rapides progrès, où l'instruction publique s'améliore, où les établissemens industriels se multiplient, et où enfin la civilisation avancée de l'Europe s'introduit insensiblement.

Le chapitre III traite de la Russie Blanche et de la Russie Noire. Après avoir donné une explication de ces noms et de l'origine des peuples qui habitent ces con-

trées, l'auteur décrit les gouvernemens de Smolensk, de Witepsk, de Mohilef, de Minsk et de Grodno.

Les bornes étroites d'un rapport ne nous permettent pas de nous arrêter successivement sur chacune de ces divisions du vaste empire russe.

Le chapitre IV est consacré à la Petite-Russie et à la Russie Rouge. Ici l'on trouve des détails intéressans sur l'histoire, les institutions, les mœurs et le caractère, ainsi que la langue des Cosaques, suivis de la description des gouvernemens de Kief, de Tchernigov, de Poltava, de Voronej, de Podolie et de Volhynie.

Nous arrivons au chapitre V et dernier du premier livre, qui traite des Polonais et de l'ancien royaume de Pologne.

M. Schnitzler fait connaître l'origine, l'histoire, la langue, le caractère et les mœurs des Polonais, s'étend sur les trois partages qui ont annulé la Pologne. Toutefois ces préliminaires importans ne sont pas suivis de la topographie et statistique du nouveau royaume de Pologne de 1815, parce que, dit l'auteur, *l'espace nous manque*, et que ce tableau embrasserait outre la *Tzarie* actuelle de Pologne, le grand-duché de Posen, la république de Kracovie et la partie polonaise de la Galicie, fragmens de l'ancien royaume de Pologne qui ne concernent plus l'empire russe.

Nous ne partageons pas l'avis de M. Schnitzler, et nous pensons que son travail sur la Russie d'Europe eût été complet, s'il eût ajouté des détails statistiques sur le gouvernement du nouveau royaume de Pologne qui excite tant et de si vives sympathies dans l'Europe civilisée; un chapitre topographique de plus n'aurait pas augmenté outre mesure son ouvrage qu'il aurait au contraire complété.

Au surplus, M. Schnitzler peut facilement combler cette lacune dans le volume qu'il nous promet, et qui doit contenir la description des Russies d'Asie et d'Amérique, il suffirait d'un chapitre supplémentaire.

Il comprendra sans doute dans la Russie d'Asie les nouvelles conquêtes du côté de la Turquie et de la Perse, en y renfermant la ville d'Erivan que quelques géographes placent encore en Perse, quoiqu'elle ait été cédée, par les derniers traités, à la Russie.

Pour la Russie d'Amérique, M. Schnitzler pourra s'aider du dernier voyage entrepris à la côte N.-O. par M. Achille Schabelski.

Je me permettrai encore une observation relative à M. Vsevolojski, traité un peu rigoureusement par notre auteur, quoique assez souvent cité par lui. Il est pourtant certain que, par son dictionnaire géographique et historique, Vsevolojski a rendu d'importans services à notre science, et qu'avant lui nos idées étaient loin d'être fixées d'une manière positive sur les progrès de la géographie en Russie.

Nous avons déjà fait observer que l'ouvrage de M. Schnitzler est accompagné de trois plans de Pétersbourg, de Moscou et de la foire de Nijni-Novgorod; nous aurions desiré que l'auteur y joignît de même une carte de Russie d'autant plus nécessaire que dans les ouvrages récens se trouvent des lieux indiqués ou décrits qui ne sont point marqués sur les cartes ordinaires.

Nous aurions vu aussi avec plaisir à la suite des diverses villes décrites dans l'ouvrage de M. Schnitzler les noms des grands hommes dont s'honore la Russie et qui y ont pris naissance, avec une courte notice des actions brillantes ou des services éclatans qui les recommandent au souvenir de la postérité.

A ces observations près nous n'avons que des éloges à donner à l'ouvrage consciencieux de M. Schnitzler et à l'engager à persévérer dans ses laborieuses investigations qui nous font espérer un complément indispensable d'un ouvrage précieux à plus d'un titre e digne de figurer à côté des spécialités d'un autre genre.

E. Dubuc.

Actes de la Société.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 6 mai 1836.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Woodbridge, correspondant étranger de la Société, lui écrit pour la remercier de l'envoi de son Bulletin et il lui adresse en même temps quelques détails sur l'origine des renseignemens publiés aux États-Unis sur de prétendues découvertes dans la lune qui auraient été faites au cap de Bonne-Espérance.

M. Maffioli, membre de la Société, lui écrit pour lui faire hommage d'un *Essai de projet de loi sur la réorganisation de la cour des comptes* à laquelle il appartient comme référendaire.

M. Noël Desvergers rend compte de l'*Essai statistique sur les Bibliothèques de Vienne* offert à la Société par l'auteur, M. Balbi.

M. Roux de Rochelle continue la lecture de ses Mémoires sur l'ancienne géographie historique des pays voisins de la Méditerranée.

Séance du 20 mai.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Jaubert lit une note sur l'utilité scientifique, et sur les moyens d'exécution d'un voyage sur le cours supérieur et jusqu'aux sources de l'Indus : il propose au bureau de la Société de faire à ce sujet des ouvertures à M. le général Allard, qui, par sa haute position à Lahor, est à portée de concourir puissamment au succès de cette importante exploration. Cette proposition est accueillie, et il est décidé, en outre, sur la proposition de M. Jomard, qu'un baromètre sera offert à M. le général Allard pour être mis à la disposition des explorateurs qui tenteraient d'accomplir une entreprise si digne d'intérêt.

M. Jomard annonce que les études du canal des Pyrénées par M. Galabert sont déposées dans une des salles de la bibliothèque royale, et il engage les membres de l'assemblée à prendre connaissance de ce grand travail.

M. Gabriel Lafond communique quelques détails extraits du *Journal du Havre* sur l'insuffisance prétendue des cartes de l'amiral Roussin en ce qui concerne les parages de Maranham, où s'est perdu le navire *la Pauline;* M. Daussy fait observer que la partie de la côte sur laquelle ce bâtiment s'est perdu, est positivement indiquée sur les cartes dont il s'agit comme n'ayant point été relevée par l'expédition sous les ordres de l'amiral, dont le travail s'est arrêté à Maranham même.

M. Warden communique l'extrait d'une lettre de M. Featherstonhaug, géologue des États-Unis, datée du coteau de Prairie, 7 octobre 1835, sur son voyage dans le Haut-Mississipi. Renvoi au comité du Bulletin.

M. d'Avezac lit une notice géographique et historique sur le cap de Bonne-Espérance.

MEMBRE ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 20 mai 1836.

M. le comte DE RAFFETOT.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séances des mois d'avril et mai 1836.

Par le *Dépôt de la guerre :* Carte de France, 6 feuilles : Sarrebourg, Metz, Commercy, Verdun, Reims et Abbeville.—Carte générale de la Morée et des Cyclades, exposant les principaux faits de géographie naturelle, rédigée au Dépôt général de la guerre, sous la direction de M. le lieutenant-général Pelet, par E. Puillon Boblaye, une feuille. — *Par M. le ministre de la marine :* Collection des cartes publiées au Dépôt général de la marine en 1834 et 1835, 16 feuilles. — Tableaux d'observations de marées qui ont été faites pendant la durée des travaux des campagnes hydrographiques de 1829 à 1833 sur les côtes de France. — Instructions nautiques sur les côtes de la Patagonie, traduites de l'anglais de King par M. Darondeau, 1 vol. in-8.—Mémoire sur les courans de la Manche, de la mer d'Allemagne et du canal Saint-Georges, etc., par M. Mounier, une broch. in-8. — *Par M. le ministre de l'instruction publique:* Voyage dans l'Amérique méridionale, par M. Alcide d'Orbigny, 9e, 10e et 11e livraisons. — *Par M. Denaix :* Atlas physique, politique et historique de la France, formant les 10e, 11e et 12e livraisons du nouveau Cours de géographie générale, 1re livraison. — *Par la famille de l'auteur :* Voyage dans l'Inde, par V. Jacquemont, 7e livraison. — *Par M. le comte de Balbe :* Lettere del conte Carlo Vidua publicate da Cesare Balbo, 3 vol. in-8. — *Par M. E. de Cadalvène et J. de Breuvery :* L'Égypte et la Turquie de 1829 à 1836, 1re livraison. — *Par M. Puillon Boblaye* : Recherches géographiques sur les ruines de la Morée, 1 vol. in-4. — *Par M. Berthelot :* Histoire naturelle des îles Canaries, 4e et 5e livraisons. — *Par M. Arbanère :* Analyse de l'histoire asiatique et de l'histoire grecque, 2 vol. in-8. — *Par*

M. Roux de Rochelle : Histoire des États Unis insérée dans l'Univers pittoresque, 1re, 2e, 3e, 4e 5e, et 6e livraisons. — *Par M. Albert Montémont :* Bibliothèque universelle des voyages, 42e et 43e livraisons. *Par M. de Montrol :* Journal de la marine, des colonies, des consulats et revue des voyages, tom. 1 à 7, in-8. — *Par M. Jomard :* Coup-d'œil impartial sur l'état présent de l'Égypte comparé à sa situation antérieure, in-8. — Tableaux de lecture pour les écoles mutuelles, 1 vol. in-f°. — *Par M. Rey :* Les quatre sources de la Reuss au Saint-Gothard, brochure in-8. — *Par M. Huerne de Pommeuse :* Rapport fait à la commission de surveillance de la compagnie de colonisation des landes de Bordeaux, brochure in-8. — *Par l'Institut historique :* Discours et comptes rendus des séances du congrès historique européen, réuni à Paris au nom de l'Institut historique, tom. 1er, in-8.— *Par l'Académie de Rouen :* Précis analytique des travaux de cette académie pour l'année 1835, 1 vol. in-8. — *Par les Sociétés asiatique, élémentaire et des missions évangéliques :* Plusieurs numéros de leurs recueils.—*Par les auteurs et éditeurs :* Plusieurs numéros des Annales des voyages, des Annales maritimes, de la bibliothèque de Genève, du Recueil industriel, du Mémorial encyclopédique et de l'Écho du monde savant.

Par M. Arthus Bertrand : Souvenirs d'Espagne, par H. Cornille, 2 vol. in-8°. — *Par M. Morin :* Essai sur la nature et les propriétés d'un fluide impondérable, ou nouvelle théorie de l'univers matériel, 1 vol. in-8°. — *Par M. Paulin :* Géographie générale comparée, etc., par K. Ritter, traduite par M. Buret et Desor. Afrique tome 3. — *Par M. Ramon de la Sagra :* Cinco Meses en los Estados-Unidos de la America del Norte desde el 20 de Abril al 23 de setiembre de 1835. Diaro de Viaje, 1 vol. in-8°. — *Par M. Maffioli :* Essai d'un projet de loi de réorganisation de la cour des comptes, précédé d'une notice historique sur cette institution, etc., 1 vol. in-8°. — *Par M. Warden :* A discourse pronounced at the capitol of the United States in the hall of representatives before the american historical society, by the hon. Lewis Cass. in 8° — A Trip from Boston to Littleton, through the notch of the White Mountains in-8°.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

JUIN 1836.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS

NEUF ANNÉES A CONSTANTINOPLE,

PAR LE DOCTEUR BRAYER. (1)

La capitale de l'empire ottoman a exercé la plume de beaucoup de voyageurs; mais de toutes les descriptions de Constantinople, aucune ne nous a paru offrir des détails aussi précis et des observations de mœurs aussi variées et profondes que dans le premier volume de l'ouvrage de M. le docteur Brayer. Au premier aperçu, on croirait que ce livre, qui a surtout le mérite de la nouveauté, est une composition plus médicale que géo-

(1) Paris, 1836. 1 vol. in-8°, avec une carte des environs de Constantinople et du Bosphore de Thrace, gravée par AMBROISE TARDIEU, membre de la commission centrale de la Société de Géographie.

graphique ; mais on reconnaît bientôt que les descriptions locales, les remarques sur les usages et la religion, l'emportent de beaucoup sur les dissertations concernant l'hygiène, la peste et sa non-contagion. Nous pouvons donc nous occuper exclusivement de la partie pittoresque et morale, c'est-à-dire géographique de cet ouvrage, en laissant de côté tout ce qui se rattache plus spécialement à l'art de guérir.

Écoutons d'abord la manière générale dont l'auteur explique et dépeint l'esprit de son voyage.

« La plupart des voyageurs et des écrivains qui ont visité la Turquie ou écrit sur ce pays, nous représentent les Turcs comme des hommes ignorans et fiers, méprisant tout ce qui n'appartient pas à leur nation, portant jusqu'à la cruauté l'intolérance et le fanatisme, sales et vicieux, de mauvaise foi envers les étrangers ; enfin ce peuple serait, à les en croire, le type de la barbarie. Les gazettes européennes n'entretiennent le public que d'altérations de monnaies, d'incendies terribles et de persécutions éprouvées par diverses sectes chrétiennes : ce ne sont que révoltes de pachas, insurrections de troupes ; on ne voit que têtes coupées et attachées aux murs du sérail, que visirs exilés ou étranglés. L'imagination, trompée par tant de récits exagérés, s'égare continuellement au milieu des intrigues du harem et des révolutions du palais, à la suite desquelles ne s'offre que trop souvent le spectacle de sultans déposés, emprisonnés ou mis à mort.

« Et moi, je représente le Turc, lorsque rien ne compromet l'honneur de son gouvernement et l'existence de sa religion, lorsque son fanatisme n'est pas exalté pour la défense de l'un et de l'autre, je le représente, dis-je, comme généralement bon, sincère, charitable, hospi-

talier, sans faste et sans hypocrisie, et, quoique profondément attaché à sa croyance, tolérant envers tous les cultes; probe, non-seulement envers les siens, mais encore avec l'étranger, et propre sur sa personne et ce qui l'entoure, à un degré inconnu dans toute autre partie de l'Europe. »

La cause des différentes opinions que l'on émet sur les mœurs intérieures des Turcs, vient de la position personnelle des voyageurs. Suivant M. Brayer, le médecin est la seule personne qui puisse atteindre convenablement le but. Sa profession lui ouvre la porte de toutes les maisons; elle lui permet de voir les individus de ces diverses populations le jour et la nuit, à la ville comme à la campagne, d'être leur commensal, de coucher sous leur toit. Cette espèce d'intimité le met à même d'observer les rapports d'un sexe avec l'autre et la conduite des différens membres d'une famille entre eux et envers leur chef commun; il découvre l'influence que la religion et les occupations habituelles exercent sur les mœurs des habitans, et analysant, pour ainsi dire, leur vie et leur caractère, il recueille lui seul mille et un petits faits inaperçus pour tant d'autres ou négligés par eux, et qui cependant doivent être pris en considération quand on se charge de donner une idée du degré de civilisation d'un peuple. Il faut néanmoins que ce médecin observateur connaisse la langue des peuples qu'il étudie; il faut encore un caractère et un genre d'esprit particuliers, l'absence des tracas d'un ménage et d'une trop grande préoccupation d'intérêts pécuniaires, l'amour de la nouveauté et le besoin d'observer et de réfléchir.

Dans son ouvrage, M. le docteur Brayer se sert de formes et de termes de son art pour se faire pardonner

en quelque sorte ses descriptions élégantes du pays et les remarques ingénieuses qu'il nous donne sur les mœurs des habitans. C'est ainsi que sous le titre de l'ancienne hygiène des *Circumfusa*, on trouve une peinture pleine de vie et de charme de Constantinople et de ses environs; sous celui des *Applicata*, on lit la description des vêtemens et des bains des Turcs, et on rappelle leur admirable propreté; sous celui des *Ingesta* et des *Excernenda*, on décrit leur système alimentaire; sous celui de *Gesta*, on lit les exercices ou actions exécutés par les mouvemens volontaires, et sous celui de *Percepta*, on décrit les impressions des sens : ce qui amène l'auteur à parler du moral et de l'intelligence des Turcs, principalement, 1° des facultés natives de l'homme que le Koran paraît avoir abolies ou subjuguées par sa puissance constante sur la volonté et l'intelligence; telles que le penchant aux querelles, à la ruse, à l'orgueil; la mémoire des mots, des faits et des formes; la passion des voyages; l'appréciation de l'harmonie, des couleurs et des sons; l'aptitude au calcul, à la mécanique; les talens poétique ou mimique, l'esprit de saillie, etc.; 2° des sentimens que l'influence du Koran a contenus dans les limites de la modération, comme l'amour des enfans, l'attachement à l'habitation, l'amitié, la sociabilité, l'amour de la propriété; 3° des sentimens que le Koran a portés au plus haut degré d'exaltation, tels que l'amour physique, la douceur, la bienveillance, la conscience, la circonspection, la ténacité, le sentiment religieux, la soumission aux faits accomplis, la fidélité aux engagemens, etc. Chacun de ces articles présente des développemens curieux et appuyés sur des faits.

Dans un chapitre sur le vol, on lit une anecdote

qui mérite de trouver ici sa place. Il faut se rappeler que le vol à Constantinople est rare, que les maisons ferment à peine, et que le boutiquier s'absente en laissant sa boutique sous la garde de la bonne foi publique. Cette anecdote donnera une idée de la promptitude du jugement, de la sévérité de la peine et de la rapidité de l'exécution.

« Dans une de ces belles journées où le grand-seigneur va se délasser à Kiahat-Khana, charmante promenade où la foule se rend aussi pour jouir du plaisir de la campagne et voir le souverain et son cortège, il se trouve, comme ailleurs, des vendeurs ambulans de pain, de fromage et d'autres comestibles. Parmi eux était un enfant grec qui vendait du pain; un janissaire passe à côté de lui, prend un pain et s'en va sans payer. L'enfant se récrie, suit le janissaire et réclame ce qui lui est dû, deux paras. Le Turc, irrité de ce qu'un raïa ose exiger le paiement d'une si modique somme, l'injurie, et, voyant parmi ses petits pains une quarantaine de paras, produit de la vente de la journée, s'en empare et continue son chemin. Le garçon intimidé se met à pleurer. Comment paiera-t-il au boulanger son pain pris à crédit? Un officier passe et s'informe du sujet de ses pleurs; celui-ci raconte l'aventure et montre du doigt le coupable encore peu éloigné. L'officier va droit à lui et lui demande comment il a pu commettre un tel crime. Le janissaire pâlit, balbutie, ne nie pas, mais rejette sa faute sur la fatalité. Cependant il est saisi, envoyé à sa caserne; on recueille la déposition de l'enfant. Le jour suivant il est traduit devant son chef. « Tu es accusé d'avoir pris un pain à cet enfant, de l'avoir injurié et de lui avoir volé quarante paras; est-ce vrai? — La fatalité l'a voulu ainsi. — Est ce que tu ne sais pas

ce que dit le Koran en pareil cas? » Silence du coupable. « Ne connais-tu pas la peine infligée aux voleurs par la loi? — Vous le savez mieux que moi. — Que veux-tu que je fasse? ce n'est pas moi qui te juge, c'est le Koran ». Puis, sans autres formalités, le général en chef des janissaires écrit sur un petit carré de papier, dans le creux de sa main, la sentence de mort, et la remet à deux *kavas* pour qu'elle soit exécutée.

« Les deux bourreaux et le coupable au milieu s'en vont à pied vers le lieu du supplice. Le délinquant n'est pas lié; seulement, s'il est connu pour une mauvaise tête, l'un le prend par le collet de sa robe, l'autre par le châle qui lui sert de ceinture. A peine fait-on attention dans la rue à ces trois individus; il faut avoir demeuré quelque temps dans le pays pour se douter de ce qui se passe. Cependant quelques curieux les suivent à peu de distance. En s'avançant vers l'endroit fatal, les bourreaux et le condamné causent ensemble. « Que veut dire ceci, mon frère, que nous devions exécuter un ordre semblable? — Que sais-je? cela est arrivé; mon frère, la fatalité l'a voulu ainsi, que puis-je y faire? » Telle est la substance de toute la conversation.

« Enfin on arrive au lieu de l'exécution, ordinairement le très petit carrefour près Bach-Capoussou. L'approche de la mort fait pâlir le janissaire; mais il sait que, quand un coupable a fait ses ablutions, dit ses prières et subi courageusement le supplice qu'il a mérité, son crime et ses péchés lui sont pardonnés, et qu'il a droit à la félicité promise aux vrais croyans; il se résigne donc. Le chef des bourreaux lui dit alors de se mettre à genoux; il s'y met; l'autre, muni d'une poignée de sable, lui en jette à la figure; instinctivement le condamné ferme les yeux et baisse la tête. La nuque est

tendue ; l'exécuteur saisit ce mouvement pour lui asséner un coup de cimeterre. La tête tombe ; puis il place le cadavre sur le dos et pose la tête perpendiculairement entre le bras droit et le corps du supplicié. Il attache ensuite le *yafta* (1) sur sa poitrine et le laisse ainsi exposé pendant trois jours aux regards du public. »

Pour donner une idée des mœurs des harems, M. Brayer raconte quelques-unes de ses visites dans ces lieux si rarement visités par les Européens.

« Introduit, dit-il, par l'effendi dans l'appartement où étaient ses femmes, je vis dans un des angles du sopha une femme très replète, âgée de cinquante ans environ. Appuyée sur des coussins, elle était couverte d'un châle, mais pas assez pour que je ne pusse voir son visage tout entier. A côté d'elle était une autre femme d'à-peu-près vingt-cinq ans, qui causait avec elle et lui montrait, avec beaucoup de douceur et de respect, différentes étoffes et autres articles d'habillement. Je la pris pour sa fille.

« L'effendi s'étant assis près de la dame âgée, et moi à côté de lui, elle m'entretint de sa santé. Elle se plaignait d'étouffemens, de vertiges, d'une difficulté de respirer et de marcher, de maux de tête et d'un mérac extraordinaire. Elle voulait que je lui donnasse des forces, et me demandait si je n'avais pas un secret pour dissiper tous ces maux.

« Vu les préjugés du pays, je donnai à entendre qu'une saignée copieuse, répétée de temps en temps, pourrait diminuer la plupart de ces symptômes fâcheux ; que la diète, la limonade pour boisson, un peu d'exer-

(1) Inscription de forme ordinairement ovale, relatant le crime de l'individu, et quelquefois le texte de la loi qui l'a condamné.

cice, lui seraient favorables. Le traitement proposé déplut : c'était un secret qui guérît tout de suite qu'elle desirait; je n'en avais pas, et me bornai à prescrire un remède insignifiant. En sortant de la maison, je trouvai au pied de l'escalier l'apothicaire qui, ayant appris qu'un médecin franc était venu chez son client, venait pour prendre la recette. Il m'informa que la jeune personne que j'avais prise pour la fille de la dame âgée était la seconde femme de l'effendi; que la première, se voyant arrivée à un âge où elle n'espérait plus avoir d'enfans, avait consenti à ce qu'il en prît une seconde; que celle-ci rendait à l'autre tous les soins qu'une fille aurait eus pour sa mère, qu'elle en était chérie de même, et qu'elle avait donné le jour à deux enfans qui faisaient la joie de toute la famille.

« J'ai vu dans un autre harem les trois épouses d'un effendi. Toutes trois étaient dans un des angles du sopha, travaillant et causant ensemble de la manière la plus amicale. Je les pris pour les trois sœurs. Il était cependant évident qu'une d'elles était l'objet de l'attention et des prévenances des deux autres. Introduit par l'effendi, je crus, à sa manière de parler avec elles, qu'il en était le père, tant ses paroles étaient empreintes d'une douce gravité, sans aucune marque de prédilection pour aucune d'elles. Ce fut encore l'apothicaire qui m'instruisit qu'elles étaient ses trois femmes.

« Sans doute, dans les harems populeux des riches musulmans et des hauts fonctionnaires, il doit y avoir quelquefois des jalousies, des haines sourdes qui fermentent, des moyens odieux et criminels employés pour se délivrer de rivales plus favorisées; mais, vu le petit nombre de ces harems, on peut les regarder comme des exceptions. Il est rare, à Constantinople au moins,

qu'un musulman ait plus d'une femme, à moins de stérilité ou de grandes infirmités dans la première ou la seconde. Dans ce cas, la loi lui en fait presque une obligation. Père, mère, parens et amis, en le voyant marié depuis deux ou trois ans, étonnés que sa couche nuptiale soit stérile, lui font observer que : « *Dieu commande, et la mère met au jour deux jumeaux de différent sexe*, et qu'il *rend stériles celles qu'il veut* » ; et le musulman fait par esprit de religion ce qui quelquefois contrarie ses affections. Les Oulémas, les employés près les ministères, tout ce qui est au service des grands, les petits rentiers, les *hizmetkiars* (serviteurs) retraités, les artisans, les ouvriers, les bateliers si nombreux, les porte-faix, n'ont généralement qu'une femme, et ces classes, quant aux musulmans, composent les trois quarts de la population masculine de la capitale.

« On a beaucoup exagéré les querelles et les jalousies qui doivent troubler les ménages turcs, lorsque le chef de la famille use de la permission d'avoir plusieurs femmes. Le musulman pense comme la loi et se conforme à la loi. Il se croit supérieur à la femme; le Koran l'a dit, la nature le prouve; il est bon, affectueux envers elle, mais sa bonté est grave, protectrice : c'est celle d'un supérieur envers un être faible, nécessaire à son bonheur. L'homme, regardant la femme comme le plus grand des biens que la Divinité lui accorde, la préfère à tout autre bien. Au lieu d'exiger d'elle une dot, c'est lui qui lui en donne une; il fait des cadeaux aux parens de son épouse, au lieu d'en recevoir. Ses devoirs sont tracés par la nature elle-même : il est chargé de l'extérieur; il est tenu de nourrir, d'habiller, d'entretenir sa famille, suivant son rang dans la société et suivant ses moyens. S'il ne le peut, l'épouse réclame le di-

vorce et l'obtient; s'il le peut et ne le veut pas, elle l'y contraint par la loi; s'il la maltraite, il est sévèrement puni. La femme préside à l'intérieur; elle doit d'abord obéissance à son époux, puis elle est chargée des détails du ménage, de la préparation des alimens, de l'allaitement et du soin de ses enfans. Si la médiocrité des moyens de son mari lui en fait une nécessité, elle emploie ses loisirs à filer et à tisser le lin qui lui est remis pour l'usage de la famille.

« Lors donc que le musulman juge à propos d'avoir plusieurs femmes, puisque la loi le lui permet, l'épouse doit s'y résigner; mais cette même loi prescrit au mari de les aimer toutes également, de les traiter de la même manière, de ne pas faire de cadeaux à l'une sans en faire autant aux autres, de n'en embrasser aucune en présence des autres. Le Koran règle même la répartition des caresses conjugales; la première femme conserve ses droits. Si l'harmonie du harem n'est pas troublée par la présence de deux ou trois femmes, elles vivent en commun, et la première conserve la prééminence; si elles ne peuvent s'accorder, chacune d'elles doit avoir un appartement séparé, une table à part, mais également fournie. Si, malgré ces précautions, une d'elles, d'un caractère violent, occasionne par ses vociférations du scandale dans le voisinage, le musulman se hâte de la répudier et la paix est rétablie dans sa maison, qui doit être un lieu de silence.

« Les Francs, habitués à ce qui se passe dans leurs pays respectifs, ne peuvent croire que, malgré toutes les précautions prises par les maris, il n'y ait pas à Constantinople d'intrigues, de séductions, d'enlèvemens, comme chez eux. Les théâtres n'ont pas manqué d'exploiter les harems, au grand plaisir des spectateurs,

charmés de voir que, sous ce rapport au moins, les musulmans ne valent pas mieux que les chrétiens. Les Francs sont dans l'erreur; il faut avoir demeuré longtemps dans le pays pour en être convaincu, il faut avoir eu accès dans plusieurs maisons turques, non-seulement au sèlamlik, où l'on ne peut juger de rien, mais dans le harem, pour se persuader de la difficulté, je dirai plus, de l'impossibilité de ces intrigues. Le châtiment, d'ailleurs, est si terrible et si prompt, que le Franc le plus intrépide en est découragé.

« Il s'est trouvé, dit-on, des étrangers riches et puissans qui, désireux de jouir de faveurs si difficiles à obtenir, ont, non pas cherché à captiver l'affection d'une Musulmane, mais chargé un des entremetteurs de Péra de leur en amener une. Leurs vœux ont été remplis; ils ont passé quelques instans, une nuit peut-être, avec elle, enveloppés dans l'ombre du plus profond mystère et sous la promesse d'un secret inviolable. La vanité a, dit-on encore, proclamé cette bonne fortune; mais on a su bientôt aussi que ces faveurs chèrement payées n'étaient autres que celles de quelque femme raïa, mise dans la confidence, habillée à la turque, et qui s'était fait passer pour Musulmane, chose très facile aux yeux d'un Franc nouvellement débarqué.

« Il faut cependant le dire : il y a des Européens assez ignorans des mœurs du pays, et assez téméraires pour vouloir choisir eux-mêmes l'objet de leurs désirs; et, à force d'or ou autrement, ils parviennent à s'introduire dans la maison d'un Musulman en son absence : mais, observés par les voisins qui veillent à l'honneur du harem de leur frère comme ils voudraient qu'on veillât à celui du leur, ils sont presque toujours pris en flagrant délit, et condamnés à mort, sans que la légation à la-

quelle ils appartiennent puisse intervenir. Il n'y a pas encore long-temps, les journaux ont fait mention de deux Francs surpris dans un cas semblable. Les deux femmes furent mises dans un sac, et jetées dans le Bosphore; des deux Chrétiens, l'un, ne voulant pas renier sa religion, fut pendu; l'autre, dans l'espérance de sauver sa vie, embrassa la religion musulmane; mais à peine eut-il prononcé sa profession de foi, qu'il fut conduit au supplice. Quelquefois cependant, si la femme est libre, et si le séducteur embrasse l'islamisme, il arrive que le mariage a lieu.

« La police de Constantinople est chargée de veiller non-seulement à la tranquillité et à la sûreté de cette immense capitale, mais encore à la conservation des bonnes mœurs. Les plus sages précautions sont prises pour obvier à toute tentative de scandale. Les maisons sont construites de telle sorte, que nul œil indiscret ne puisse voir ce qui s'y passe. Les fenêtres sur la rue sont à petits grillages. Aucun jour d'une maison voisine ne domine sur les jardins où les femmes vont se promener. Si les murs de clôture sont trop bas, on y supplée par des planches posées verticalement, ce qui empêche la circulation de l'air, et cause de fréquentes maladies. Les raïa ont généralement adopté les mêmes coutumes; personne d'entre eux ne cherche à voir le harem d'un autre pour que l'on ne cherche point à voir le sien. Aussi l'on entend très rarement parler d'intrigues amoureuses, d'adultères ou autres débordemens. Les mauvais lieux sont relégués à Galata et à Péra surtout, miniature des capitales européennes. Aucun Franc ne peut habiter Constantinople; un raïa étranger non marié n'est admis à demeurer que dans les khan ou dans la famille à laquelle il est recommandé. »

Le plaisir de citer nous conduirait trop loin, et nous ferait oublier la spécialité du *Bulletin*, destiné à enregistrer les faits nouveaux de la géographie; cependant nous croyons que nos lecteurs nous sauront gré de leur offrir encore un passage du livre de M. le docteur Brayer, celui qui présente un coup-d'œil général de Constantinople.

« Si, gravissant un des points les plus élevés de Constantinople, on jette un coup-d'œil sur l'ensemble de cette ville, on voit que le triangle qui en forme la partie compacte est situé sur sept collines de moyenne hauteur, lavé d'un côté par les eaux de son vaste port, de l'autre par celles de la Propontide ou mer de Marmara, et borné vers son troisième par une campagne fertile et pittoresque. Cette position est une des plus admirables qui soient dans le monde entier. La configuration du sol permet le facile écoulement des eaux pluviales et des immondices jusqu'au port, d'où les courans et les contre-courans rapides formés par les sinuosités du Bosphore les dispersent au loin dans les profondeurs de la mer. Les habitations, presque toutes en bois et de peu d'élévation, occupent généralement le penchant des collines; et les massifs d'arbres, les jardins nombreux qui les entourent leur donnent un air de gaîté champêtre qui, pendant la belle saison, surprend et charme les yeux. Scutari et tous les villages regardés comme faubourgs de la capitale, bâtis les uns sur les rives du Bosphore, les autres sur les hauteurs voisines, jouissent d'un air si sain, d'eaux si pures que les médecins en recommandent le séjour à leurs malades convalescens.

« Le climat de Constantinople, sans être aussi beau que celui de l'Italie méridionale, est des plus heureux; le

froid des hivers est mitigé par les vents du sud, et les chaleurs de l'été sont tempérées par le souffle du nord; les vicissitudes extrêmes de l'atmosphère sont peu communes. Les tremblemens de terre étaient si fréquens autrefois que, d'après certains auteurs, ce fut la crainte d'être écrasés par la chute des maisons de pierre qui décida les habitans à les construire en bois, afin qu'elles pussent se prêter aux oscillations du sol. Maintenant, au contraire, ils sont si rares qu'en neuf années on n'y en a éprouvé que deux secousses à peine sensibles.

« Si l'on examine l'intérieur de la ville on remarque avec plaisir que depuis très long-temps le gouvernement turc a eu la sagesse de reléguer au-delà des murs d'enceinte les cimetières et les établissemens insalubres et dangereux, comme la fabrication de la poudre à canon, les grandes boucheries, les fabrications de chandelles, d'amidon. Aucune nation n'a su mieux choisir la situation de ses édifices religieux; bâtis sur le sommet des collines, entourés de belles places, ornés de platanes séculaires, leurs dômes s'élèvent comme celui du Panthéon de Paris et frappent l'imagination par cette masse imposante. »

Après ce coup-d'œil général, l'auteur passe aux descriptions de détail, d'abord à celle du faubourg de Péra, habité pour ainsi dire exclusivement par les Francs et par les légations ou ambassades; puis aux environs de Péra, à divers quartiers hors des murs de la capitale, pour entrer ensuite dans l'intérieur de cette grande métropole de l'islamisme et en décrire les monumens. Enfin le voyageur décrit les rives du Bosphore, et le traverse pour nous peindre Scutari, ce premier poste de Constantinople en Asie; il termine ses promenades par des réflexions que l'on peut résumer en ce peu de mots.

Plusieurs quartiers sont élevés sur des deltas fangeux, mais une partie du sol est mêlée de charbon de bois qui jouissant de propriétés antiseptiques, rend ces quartiers beaucoup moins malsains. Les rues commerçantes sont étroites et malpropres, surtout près du port; mais les maisons ont rarement de plus de 20 à 25 pieds de hauteur; elles n'ont qu'un magasin et un grenier; et la population mercantile évaluée à plus de cent mille individus les quitte au coucher du soleil pour aller passer la nuit dans de meilleurs quartiers et ne revenir que le lendemain matin reprendre les travaux ou le négoce de la veille. Si l'on rencontre dans les rues une grande quantité d'animaux en putréfaction, ils sont en été la nourriture des chiens affamés et des oiseaux de proie, et en hiver les pluies fréquentes et la rapidité des ruisseaux les entraînent vers la mer.

La peste et les lazarets occupent tout le second volume de l'ouvrage de M. Brayer. Le docteur pense que ce fléau n'est point contagieux, et il soutient avec talent et conviction sa thèse, qui n'est point de notre ressort.

ALBERT MONTÉMONT.

DESCRIPTION

DE LA PROVINCE DE LA NOUVELLE-SUÈDE,

Présentement nommée par les Anglais Pennsylvanie en Amérique;

Composée d'après les relations et les écrits d'hommes dignes de crédit, et ornée de cartes et de planches,

Par Thomas Campanius Holm;

Traduite du suédois en anglais pour la Société Historique de Pennsylvanie, et accompagnée de notes par M. Pierre Du Ponceau.

Philadelphie, 1834. — 1 vol. in-8°, cartes et figures. (1)

Gustave-Adolphe, roi de Suède, ne se distingua pas seulement comme guerrier, il se montra également grand comme législateur et administrateur; il ne négligea rien de ce qui pouvait contribuer à augmenter la prospérité de son pays. Les entreprises commerciales des Suédois s'étendirent dans toutes les parties du monde, une colonie fut fondée dans l'Amérique septentrionale. En 1627, une association formée sous le nom de Compagnie du Sud fit une expédition aux bords

(1) Description of the province of New Sweden, now called by the English Pennsylvania, compiled from the relations and writing of persons worthy of credit and adorned with maps and ents; by Thomas Campanius Holm, translated from the swedish for the historical Society of Pennsylvania with notes, by Peter Du Ponceau. Philadelphia. 1834.

de la Delaware; un territoire fut acheté des indigènes : il s'étendait, sur la rive droite du fleuve, de la côte maritime au saut de Trenton, et dans l'ouest, jusqu'à la Susquehanna. Il reçut le nom de *Nya-Sverige* (Nouvelle-Suède). Un fort fut bâti en 1631, et nommé *Christineskàns*. La colonie fit graduellement de si grands progrès, qu'en 1641 la métropole nomma un gouverneur pour l'administrer.

Les Suédois vivaient en bonne intelligence avec les Hollandais et les Anglais leurs voisins dans le Nouveau-Monde, les premiers à l'est, les seconds à l'ouest. Les autres puissances maritimes ne les inquiétaient pas. Sous le règne de Charles-Gustave, successeur de Christine, cet état de choses changea. Ce monarque belliqueux, après avoir étonné, par ses succès, les Danois et les Polonais ses ennemis, s'engagea dans de nouvelles entreprises qui semblaient ne devoir jamais avoir de fin, et souleva contre la Suède plusieurs nations qui jusqu'alors avaient gardé la neutralité. Mais avant que les Hollandais, intéressés au maintien de la paix qui favorisait leur commerce dans le nord de l'Europe, se fussent déclarés contre Charles-Gustave, des actes d'hostilité avaient été commis sur les bords de la Delaware. William Smith, historien du New-York, rapporte que les Suédois empiétaient continuellement sur la gauche du fleuve : un de leurs navires étant, par l'inadvertance du pilote, entré dans le Rariton, qui tombe dans l'Océan sur la côte du New-Jersey, alors occupé par les Hollandais, fut saisi et conduit à Nieuwe-Amsterdam. En 1651, les Hollandais bâtirent sur la rive droite de la Delaware le fort Casimir, sur l'emplacement où est aujourd'hui Newcastle. Les Suédois revendiquèrent le pays, comme les premiers occupans. Le gouverneur protesta formel-

lement contre la construction de ce poste. Son successeur s'en empara par surprise, et fit prêter serment à la reine Christine par les habitans. Bientôt la chance tourna.

Pierre Stuyvelandt, gouverneur de Manhattan ou Nieuwe-Amsterdam, aujourd'hui New-York, partit le 30 août 1655 avec sept vaisseaux et à-peu-près sept cents soldats, entra le 9 septembre dans la Delaware, emporta le fort Casimir, se rendit maître du fort Christine et des autres forteresses suédoises, détruisit les plantations et emmena les garnisons prisonnières. Les habitans qui restèrent se soumirent au gouvernement des États-généraux. La colonie suédoise fut ainsi anéantie, et, suivant l'expression de l'historien Lagerbring, il en résulta pour le royaume une perte et une honte que probablement, dans d'autres circonstances, on n'aurait pas osé lui causer sous un gouvernement économe et ami du commerce.

Voici comme ces évènemens sont racontés dans une lettre de G. Penn : « Les premiers chrétiens qui y sont venus habiter de nos jours sont des Allemands ou des Hollandais, et peu après les Suédois et les Finois. Les Hollandais se sont adonnés au négoce, et les Suédois et Finois à l'agriculture. Il y a quelques années qu'il s'éleva des disputes entre les Hollandais et les Suédois ; ceux-là traitant ceux-ci d'usurpateurs de leurs pays et de leurs droits. Ces altercations ont entièrement cessé, ou du moins ont été arrêtées par le transport que le gouverneur suédois Jean Resing fit, en l'année 1655, à Pierre Stuyvelandt, gouverneur de la part des États-généraux. » (1)

(1) *The present state of his majesties isles and territories in America. London* 1687. in-8° traduit en Français. Amsterdam, 1688. In-12.

E.

Dès les premiers temps de son établissement, la colonie suédoise avait eu des ministres de l'Évangile. Le second de ces pasteurs fut Jean Campanius Holm, il vint en Amérique en 1642, y séjourna six ans, puis retourna en Europe. Il traduisit le catéchisme de Luther dans la langue des Indiens Lenni Lenapè; ce livre, suivi d'un vocabulaire de cet idiome, fut imprimé à Stockholm en l'année 1696.

Campanius avait été accompagné en Amérique par son fils; on ignore en quelle qualité. Thomas Campanius Holm, petit-fils de Jean, est l'auteur du livre dont M. Du Ponceau a donné la traduction. Il entreprit ce travail afin de mettre en lumière les efforts faits par ses compatriotes pour prêcher l'Évangile aux peuples plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. Il n'était pas allé dans le Nouveau-Monde; dans aucun endroit de son ouvrage, il ne parle d'après son propre témoignage: il est donc vraisemblable qu'il le composa en consultant les notes et les mémoires que son grand-père avait laissés; il recueillit les faits que son père lui raconta, et y ajouta les renseignemens que lui fournirent les écrivains qui l'avaient précédé, et notamment la relation manuscrite de Pierre Lindstrôm, ingénieur suédois, laquelle est conservée aux archives du royaume à Stockholm.

Le livre de Campanius parut à Stockholm en 1702, en un volume in-4° accompagné de planches, de cartes et de figures en bois (1). Les circonstances avaient peut-être suggéré à cet auteur le projet qu'il effectua. Les

(1) Voici le titre en suédois: Thom Campanius. *Kort beskrifning om Provincien Nya-Sverige uti America som nu för tiden af de Engelske kallas Pensylvania, forfattad efter lærde och troværdige manskrifter.* Stockholm, in-4°.

Hollandais, qui s'étaient emparés des possessions de la Suède sur la Delaware, furent forcés à leur tour, en 1661, de passer sous la domination anglaise. Les colons suédois avaient vécu heureux sous le gouvernement de ces deux nations; mais leur patrie ayant cessé d'entretenir parmi eux des ministres de l'Évangile, ils sentaient le besoin des secours spirituels. C'est pourquoi ils écrivirent en 1693 à Jean Thelin, directeur de la poste à Gothenbourg, pour demander qu'on leur envoyât des prêtres et des livres de piété. Le tableau qu'ils font de leur situation est vraiment touchant : ils n'ont rien à desirer pour tout ce qui tient à la vie temporelle; ils remercient Dieu journellement de la prospérité dont sa bonté daigne les combler; ils vivent en paix entre eux et avec leurs voisins, et sont traités avec douceur par les délégués du roi d'Angleterre leur souverain. Tout ce qu'ils souhaitent, c'est d'avoir de bons et fidèles pasteurs de leurs âmes, qui puissent les nourrir du pain de la vie en leur prêchant la parole de Dieu et leur administrant les sacremens.

Leur prière fut exaucée : une autre lettre du 31 mai 1693, adressée également à Thélin, annonce qu'ils ont appris avec plaisir les ordres donnés par le roi de Suède pour que leur requête leur fût accordée; ils spécifient le nombre des prêtres et la quantité des livres qui leur sont nécessaires. Charles XI écrivit en conséquence à l'archevêque d'Upsal; ce prélat se conforma au commandement du monarque, et quand les ministres de l'Évangile partirent pour l'Amérique, il leur remit une lettre pastorale adressée à l'Église suédoise de ce continent. Les ministres, arrivés à leur destination, écrivirent en Suède plusieurs lettres dont Campanius donne des extraits.

L'ouvrage de ce Suédois est divisé en quatre livres. Le premier traite de l'Amérique en général et la décrit telle qu'elle était connue aux géographes au commencement du dix-huitième siècle. L'or, l'argent, les pierres précieuses et d'autres richesses minérales, sont très gratuitement attribués aux contrées boréales de ce continent. Il est curieux de comparer son état tel qu'il était alors avec ce qu'il est aujourd'hui, et d'observer les grands changemens qui s'y sont opérés dans l'intervalle d'un siècle. On comprenait alors sous le nom de Virginie tout ce qui s'étend du Canada à la Floride. Les découvertes du père Hennepin dans la Louisiane sont citées. « Quelques auteurs, dit Campanius, pensent que l'Amérique septentrionale se prolonge jusqu'au Japon ». La hauteur du saut du Niagara est évaluée à plus de six cents pieds. Charlevoix, on le sait, est le premier qui, avec une sagacité remarquable, a donné une estimation raisonnable de la hauteur de ce saut, et sa conjecture s'est trouvée vraie. Campanius, comme beaucoup de géographes du temps, appelle la Californie une île et la pousse jusqu'à la terre de Ieso. Il raconte toutes les rêveries inventées avant lui sur l'Amérique. D'ailleurs, il ne croit pas qu'elle soit l'Atlantide de Platon, il est persuadé que cette région si célèbre est la Suède, ainsi que l'avait prouvé le docte professeur Olaüs Rubeck son compatriote. Il parle aussi de Madoc, prince gallois qui, suivant une tradition souvent répétée, aborda en Amérique dès l'an 1190. De temps en temps, les gazettes accueillent avidement et sans réflexion des nouvelles apprenant qu'en telle année très récente, un Gallois se promenant dans les cantons occidentaux des États-Unis du Nord, a rencontré un Indien avec lequel il s'est entretenu en kymri, sa langue maternelle. Le conte se

propage, et on est mal reçu si on a l'air d'en douter. Voici la note de M. Du Ponceau sur l'histoire de Madoc : « En ce moment, un Gallois voyage dans notre « pays ; il est venu d'Europe exprès pour trouver les « Indiens gallois, et s'est mis en quatre pour les décou- « vrir. J'ai conversé avec lui et essayé de le dissuader de « son projet ; mais tous les argumens auxquels j'ai eu « recours n'ont produit aucune impression sur son es- « prit. Il était décidé à voir les Celtes américains, et inti- « mement convaincu de leur existence. »

Campanius étant né dans le nord de l'Europe, il n'est pas étonnant qu'il fasse mention des Norvégiens qui les premiers attérirent sur les côtes de l'Amérique en 982. Il parle d'Américains noirs, ce qui paraît très douteux.

Le second livre contient une histoire abrégée de la Nouvelle-Suède ; nous en avons rapporté les traits principaux, et indiqué les sources auxquelles l'auteur a puisé. Il entre dans des détails assez étendus sur la nature et les productions du pays. Quelquefois la température y est aussi froide qu'en Suède. « En 1657, année où le « froid fut si vif dans notre patrie, que le Belt gela et « que notre brave héros le roi Charles-Gustave, de glo- « rieuse mémoire, le traversa avec son armée qu'il con- « duisit sur la glace, du Jutland en Sélande, la Delaware, « ainsi que je l'ai appris, fut entièrement prise par les « glaces dans une nuit, de sorte qu'un cerf put courir « sur sa surface, ce qui, suivant le récit des Indiens, « n'était pas arrivé de mémoire d'homme. »

D'après le témoignage du célèbre Guillaume Penn, cité plus haut, les colons hollandais s'étaient principalement adonnés au commerce et les Suédois à l'agriculture. Ceux-ci avaient d'abord été bien accueillis des Indiens ; mais quand ils leur firent moins fréquemment

des cadeaux, ils furent obligés de se tenir en garde contre eux; cependant les deux peuples finirent par s'arranger, et les Suédois étaient bien plus aimés des Indiens que les Anglais.

Le troisième livre donne une notice des Indiens qui habitaient sur les bords de la Delaware au temps du gouvernement suédois, quand ils n'avaient pas encore été corrompus par la fréquentation des blancs. On n'y trouve pas beaucoup de choses nouvelles; cependant elle n'est pas dépourvue d'intérêt.

Le quatrième et dernier livre offre le vocabulaire et les dialogues en langue lenni-lenapé, suivis d'un chapitre sur les Minqués ou Minckous et leur langue, et d'un autre chapitre où il est traité de quelques-unes des choses prodigieuses de l'Amérique.

« Nous ne pouvons, dit avec raison M. Du Ponceau, faire un grand éloge du talent de l'auteur comme écrivain, ni de son jugement ou de sa saine critique. Beaucoup de choses qu'il rapporte sont justement regardées comme des fables; mais à l'époque où il écrivait, ce pays était encore peu connu, et ceux qui le visitaient aimaient à en raconter des histoires merveilleuses qui semblent avoir obtenu une croyance générale. En lisant plusieurs des livres écrits alors sur l'Amérique, il nous semble que nous avons sous les yeux les relations de l'Afrique données par ces auteurs anciens dont les ouvrages ont été extraits ou analysés par Photius, patriarche de Constantinople, dans son *Myriobiblon*, et dans lesquelles nous trouvons des hommes sans tête et d'autres monstres semblables. Ici, à la vérité, nous ne voyons pas des hommes, mais des poissons sans tête et qui ont seulement quatre boyaux à l'aide desquels ils prennent leur nourriture et opèrent leurs déjections. Il

est aussi question d'un poisson nommé *manéto*, qui fait jaillir de l'eau comme les baleines. Nous voyons également une plante prophétique qui annonce à un malade s'il mourra ou guérira. Outre ces choses et d'autres non moins fabuleuses, notre pays est peuplé d'Indiens noirs et blancs, de lions, de tigres, de crabes de mer gros comme des tortues, de rossignols et d'autres animaux qui, on le sait bien, n'existent pas dans cette partie du monde; comme si l'histoire primitive de chaque pays devait toujours être mêlée de fictions.

« Si ce livre ne renfermait que ces récits fabuleux, il ne mériterait pas d'être traduit, si ce n'est peut-être pour offrir un exemple de la crédulité du genre humain, et pour montrer quelles opinions étranges on avait de notre patrie il n'y a pas encore un siècle et demi; mais il y a dans cet ouvrage d'autres matières qui sont vraiment intéressantes : telle est, entre autres, la description du pays nommé autrefois Nouvelle-Suède; il était, au commencement du dix-huitième siècle, si différent de ce qu'il est aujourd'hui, que le local des ruisseaux, des pointes de terre, des villes et des autres endroits bien connus à cette époque, et dont les noms ont été conservés, ne peut plus être déterminé exactement. Il est curieux de voir les cités de Philadelphie et de New-York, aujourd'hui si fameuses, décrites comme de jolies petites villes; ce qu'elles étaient réellement dans ce temps-là. L'histoire politique de nos contrées depuis le premier établissement des Suédois jusqu'à l'arrivée de Guillaume Penn, et même un peu plus tard, n'est pas non plus dépourvue d'intérêt pour les citoyens actuels de la Pennsylvanie, du New-Jersey et du Delaware; il en est de même des mœurs des Indiens et des usages des Suédois et des Hollandais qui habitaient ces

pays avant nous. Rien de plus touchant que le tableau de cet âge patriarcal fait par le pasteur Eric Biörn dans les lettres qu'il écrit à ses amis à Stockholm, et dont des extraits sont insérés dans le chapitre x du livre 2° de l'ouvrage. Il est satisfaisant de voir décrit par un étranger le bonheur de ce peuple sous le gouvernement de notre illustre fondateur.

« Le vocabulaire et les dialogues dans la langue des Indiens sont importans pour le philologue.

« Telles sont, nous le croyons, les raisons qui ont engagé la Société Historique de Philadelphie à faire traduire ce livre et a le publier. Il ne peut qu'être bien accueilli par quiconque a la curiosité de connaître l'histoire primitive de notre patrie. Les renseignemens les plus précis qu'il soit possible d'obtenir à cet égard, sont donnés par les hommes qui s'y établirent les premiers.»

M. Du Ponceau a traduit le livre en entier : il a pensé que s'il se contentait d'en donner des extraits, quelques personnes croiraient que ce qui a été laissé de côté valait mieux que ce qui a été présenté au public; il laisse au lecteur à porter son jugement.

Il a ajouté une nomenclature des ministres de l'évangile qui ont successivement régi les églises suédoises de la Nouvelle-Suède; elle est tirée d'une dissertation en latin imprimée à Upsal en 1825, et intitulée : *De colonia Nova-Suecia in Americam borealem reducta historiola; auctore* Carl David Arfvedson. (1)

Il a terminé le volume par un supplément qui offre la liste des familles suédoises demeurant dans la Nouvelle-

(1) Il existe sur le même sujet une dissertation antérieure dont voici le titre; *de Plantatione ecclesiæ suecanæ in America, auctore* Biörk. Upsaliæ, 1751, in-4°. E.

Suède en 1693, avec le nombre des personnes dont chacune était composée : il y en avait 188, comprenant ensemble 907 individus.

Ce morceau est emprunté d'un autre ouvrage suédois sur le même sujet, et intitulé : *Description de l'état passé et présent des communautés suédoises de la Nouvelle-Suède, appelée depuis Nouvelle-Néderlande et maintenant Pennsylvanie, et dans les cantons voisins sur la Delaware ou New-Jersey occidental et au comté de Newcastle dans l'Amérique septentrionale*, par Isaac Acrelius, ex-prévôt de l'Eglise suédoise en Amérique et official à Christina. — Stockholm, 1759. 1 vol. in-8°. (1)

« L'auteur, dit M. Du Ponceau, séjourna en Amérique de 1749 à 1753. Il parle d'après ses propres observations. Son ouvrage est divisé en huit livres : les cinq derniers sont consacrés exclusivement aux affaires ecclésiastiques de la communauté suédoise ; les trois premiers contiennent l'histoire civile et politique du pays sous les gouvernemens suédois, hollandais et anglais, jusqu'au temps où l'auteur écrivait. Cette histoire est, suivant notre opinion, bien plus complète, et, sous tous les rapports, mieux faite que celle dont j'ai entrepris la traduction ; mais celle-ci étant la plus ancienne, la préférence lui a été accordée pour le moment. Nous en avons extrait, en forme de notes, les noms modernes de plusieurs lieux dont les noms suédois et indiens sont donnés par Campanius. Acrelius cite quelquefois le livre de ce dernier, et cependant il ne nomme pas le grand-père de l'auteur parmi les ministres des communautés suédoises. Il convient d'observer, à ce sujet, qu'Acrelius ne commence son récit qu'en 1655 et ne parle des af-

(1) Acrelius *Brskrifning om de svenska föersammlingar uti Nya-Sverige.*

faires ecclésiastiques relatives à cette période que très succinctement, quoiqu'il soit très complet et circonstancié pour ce qui concerne l'histoire civile.

« Campanius a orné son ouvrage d'un certain nombre de cartes, de planches et de gravures en bois; nous en avons choisi quelques-unes pour les joindre à notre traduction; les principales sont deux cartes : l'une, de la Nouvelle-Suède, comprend les deux rives de la Delaware depuis la côte maritime jusqu'au saut de ce fleuve à Trenton; elle offre l'étendue de la Nouvelle-Suède en 1655; l'autre carte est celle de la Pennsylvanie quelques années après l'arrivée de Guillaume Penn. La première est réduite d'après une plus grande faite par Lindström pour le roi de Suède en 1654 et 1655. Les noms des lieux sont en indien ou en suédois, et quelquefois dans les deux langues à-la-fois avec le mot suédois *eller* qui signifie *ou*..... Campanius nous apprend que l'original de cette carte périt dans l'incendie qui en 1697 consuma le palais des rois à Stockholm. Il paraît qu'une copie en avait été tirée et déposée aux archives du royaume : elle est imparfaite, et ne peut servir que pour indiquer les positions relatives des lieux et leurs noms indiens, hollandais, suédois. Il ne faut pas trop exiger d'une carte dressée à une époque où le pays était presque entièrement au pouvoir des indigènes, et où les moyens d'effectuer des opérations de ce genre étaient peu nombreux. Au lieu de lui adresser des reproches, nous devons au contraire louer Lindström d'avoir fait autant dans les circonstances où il se trouvait. »

Tous les amis de la géographie reconnaîtront avec plaisir que M. Du Ponceau a rendu un grand service à cette science en traduisant l'ouvrage de Campanius, qui est rare et écrit dans une langue moins répandue que

l'anglais. Ces relations des premiers établissemens des Européens en Amérique sont importantes pour quiconque s'occupe de l'histoire et de l'ethnographie de cette partie du monde. Celle de Campanius nous fait connaître les commencemens d'une colonie qui n'a eu qu'une courte durée. On a quelque peine aujourd'hui à reconnaître les positions occupées par les Suédois; mais tous les historiens des États-Unis s'accordent avec ceux de la Suède sur la date de la fondation de la colonie. Le fort de Christine se trouvait à une trentaine de milles anglais au sud-ouest de Philadelphie : c'est aujourd'hui Wilmington, ville de l'état de Delaware, à un mille au-dessus du confluent du Brandiwyne et de la Christiana. Le nom de cette dernière rivière est une corruption de celui de Christina. Pierre Kalm, naturaliste suédois, qui vint en Amérique en 1748, visita ce lieu et tous ceux où habitaient ses compatriotes. L'un de ceux-ci, vieillard âgé de quatre-vingt-onze ans et habitant de Philadelphie, lui raconta diverses particularités curieuses. L'emplacement de cette cité célèbre était couvert de forêts en 1681 et appartenait à trois frères qui y vivaient dans des cabanes. La position avantageuse de leur propriété les y attachait : ils ne se décidèrent que difficilement à en traiter avec Guillaume Penn, qui leur donna en échange un terrain deux fois plus considérable à quelques milles de distance; il paraît qu'ensuite, soit lui-même, soit ses héritiers, ayant fait plusieurs fois mesurer ce nouveau domaine, leur en reprirent une partie, sous prétexte qu'ils avaient empiété au-delà de leurs bornes.

Kalm dit que l'église suédoise nommée *Vicaco* était vers l'extrémité méridionale de Philadelphie, près de la Delaware, dans une situation très agréable. Les plans

les plus récens de cette ville marquent sa place ; elle passe pour la plus ancienne de toutes celles qui existent. Ce voyageur, qui s'étonnait avec raison des progrès rapides d'une cité bâtie depuis moins de soixante-dix ans, vit au nord de ce temple, sur le bord du fleuve, une vieille et chétive maison en bois, qui avait appartenu à l'un des trois frères suédois cités précédemment. Elle avait subsisté avant toutes les autres. En creusant le terrain pour construire un fort, dans un temps où les Anglais craignaient d'être attaqués par les corsaires français et espagnols, on avait trouvé près des rives du Christina-Kil, une petite pièce de monnaie de la reine de Suède, frappée pour la colonie, et des restes d'ustensiles de fer.

Il paraît qu'à l'époque de la venue de Penn, la colonie suédoise ne se trouvait pas encore dans un état brillant : Richard Blom, l'auteur anglais déjà cité, et dont le livre parut en 1687, donne une lettre écrite de Pennsylvanie le 10 février 1683, par un Anglais à un de ses compatriotes en Europe :

« Il y a ici des Suédois et des Finois qui y ont demeuré depuis quarante ans, et y mènent une vie aisée par l'abondance des denrées ; mais leurs habits étaient fort chétifs avant la venue des Anglais : ils leur en ont acheté de beaux, et commencent un peu à se montrer fiers.

« C'est un peuple industrieux : ils emploient dans leurs bâtimens peu ou point de fer ; ils vous construiront une maison sans avoir d'autre outil qu'une hache ; avec ce même outil, ils abattent un arbre et le dépècent en moins de temps que deux autres hommes n'emploiraient à le scier ; et, avec cet attirail et quelques coins de bois, ils fendent une poutre et en font des

planches ou telle autre chose qui leur plaît, avec beaucoup d'art. Ils parlent la plupart anglais, suédois, finois et hollandais. Ils plantent un peu de tabac et un peu de maïs; leurs femmes sont de bonnes ménagères: presque tout le linge qu'elles portent elles le filent, et font elles-mêmes la toile. »

J. B. Eyriès.

VOYAGE

DANS LE HAUT MISSISSIPI.

Extrait d'une lettre de M. Featherstonhaugh, géologue des États-Unis, datée du Coteau de Prairie le 7 octobre 1835.

(Communiquée par M. Warden.)

Les cartes de cette partie de l'Amérique laissent beaucoup à desirer; c'est un pays occupé par des sauvages, où le voyageur n'a pour se guider que les cours d'eau. Les arbres n'y croissent que sur les bords des rivières et des petits lacs; il est par conséquent de la plus grande importance de bien connaître le cours des fleuves, car sans bois et sans eau, il est impossible d'exister. J'ai fait plus de cinquante milles pour trouver de l'eau stagnante, il n'y en a pas d'autre. Un vent de N. O. me glaçait, et si je n'avais pas trouvé quelques branches pour allumer un peu de feu, j'aurais certainement péri. La vue des arbres épars çà et là dans ce pays, appelé *prairie*, ranime le courage. Les chevaux hennissent quand ils les sentent à la distance de trois ou quatre milles, car ils savent qu'il y a de l'eau aux environs et qu'on

s'y arrêtera. Si en regardant la carte du Michigan et de l'Oisconsin, vous voyez à la lat. de 46° 46', à quatre jours de distance ou cent vingt milles du village des Mandans, vous saurez exactement où je suis. Nous avons eu de la neige et de la glace, et quoiqu'il ne fasse pas encore chaud, les cygnes et les oies commencent déjà à s'envoler vers le midi.

Dans une lettre précédente, je vous ai donné une esquisse de mon voyage à travers le pays habité par les Menomonies et les Winnebagoes, peuplade tranquille, accoutumée aux blancs. Ces Indiens occupent le district situé à l'est du Mississipi; ils sont intéressans sous bien des rapports. Les Winnebagoes ont, par le langage et les mœurs, une grande affinité avec quelques nations de l'Amérique du sud. Ils ont dû se séparer des Algonquins et des Nahchota à une époque très reculée, s'ils n'en sont pas entièrement distincts. Je les regarde comme les Anglais et les Français de ce continent, se ressemblant sous beaucoup de rapports, mais ennemis parce qu'ils sont voisins, et que de temps à autre il faut qu'un sauvage enlève des *chevelures*. Après avoir quitté l'Oisconsin, je suis entré dans la région du Haut Mississipi. Cette contrée présente d'immenses ressources aux populations futures. Les vallées y ont plus de deux milles et demi d'étendue, et sont bornées, de chaque côté, par les points de vue les plus pittoresques et par les plus beaux escarpemens de roches galénifères. Les revers de ces vallées ont plus de 450 pieds de hauteur; le canal principal du fleuve a environ 253 pieds de largeur, avec un courant très rapide, et est semé d'une multitude d'îles fertiles.

L'apparence générale du pays est celle d'un immense plateau entrecoupé par une quantité de ruisseaux. A

mesure qu'on avance dans le haut Mississipi, on ne rencontre plus ni Menomonies, ni Winnebagoes, ni Sacs, ni Fox. Les Indiens Sioux, nation puissante, que les Français appellent Nahcosahs, occupent cette vaste région, qui est limitrophe du pays des Assiniboins.

Après avoir visité la chute de *Saint-Antoine* et avoir reconnu le pays, je me préparais à monter le Saint-Pierre jusqu'à la rivière de *Terre Bleue*, pour me rendre au Coteau de Prairie; nous dûmes à l'infatigable politesse des messieurs chargés des affaires de la *Compagnie américaine*, pour les fourrures, des recommandations pour tous leurs agens, et à MM. *Kolette*, *Domeran* et *Sibley*, je fus redevable d'un inestimable guide à moitié Sac, et qui a vécu près de vingt ans chez les Sioux. Sans lui, il aurait été impossible d'accomplir ce que j'ai fait. Son nom est *Mylord*, et il est âgé de soixante-et-un ans. Étant une fois poursuivi par les Chippewas, il fit cent milles à pied dans les vingt-quatre heures. Il connaissait parfaitement les localités de Coteau-Prairie, et le pays arrosé par la rivière Terre-Bleue: c'était le seul individu qui ait été dans ces deux endroits.

Notre canot étant bien approvisionné de lard et de biscuits, nous laissâmes le fort *Snelling* et entrâmes dans le Saint-Pierre, une des rivières les plus tortueuses, tournant sur tous les points du compas dans l'espace d'une demi-heure; dans une heure et demie j'ai passé deux langues de terre d'un mille de long chacune et seulement de vingt pas de largeur à la base. J'ai trouvé la carte et les renseignemens de la rivière pleins d'erreurs. Le seul livre qui en donne une description précise est celui du capitaine John *Carver*. Cet ouvrage a été condamné par un écrivain qui visita Saint-Pierre en 1823, comme fort inexact. Cet auteur cherche à donner des raisons

pour faire croire que Carver n'a jamais visité cette rivière. Cet auteur assure positivement avoir été à plus de deux cents milles de son embouchure, et y avoir passé deux hivers. Notre ami, le colonel W., m'a prêté un exemplaire de l'ouvrage de son parent; avec ce précieux document, je comparais la description du Haut-Mississipi et du Saint-Pierre par Carver; j'étais surpris de l'injustice de sa critique, et j'ai le plus grand plaisir à justifier un brave soldat qui s'est hardiment exposé parmi les sauvages, quand il n'y avait pas un autre blanc dans le pays.

Tandis que j'étais occupé d'un autre sujet, mon compagnon prenait la direction et les distances des détours de la rivière, et quand mes observations topographiques et géographiques seront terminées, je donnerai les noms indiens avec une traduction littérale en anglais de tous les ruisseaux et des lieux remarquables, et je pense qu'ainsi une bonne carte du pays pourra se faire. Nous atteignîmes, à la fin, la *Makatoosa, or Turbid bleue Earth river;* là je visitai la place d'où *Le Sueur*, en 1692, trouva le minerai qu'il envoya en France. Ayant constaté qu'il était absolument impossible de nous rendre de là au Coteau de Prairie, il ne me restait d'autre choix à faire que de retourner ou de poursuivre le Saint-Pierre jusqu'à ce que je pusse me faire jour au *Coteau Sur*. J'ai pris ce dernier parti, et me mis en route pour le *lac qui parle*, à dix journées plus loin. Les détails que j'avais eus, relativement à ce lac, n'étaient point encourageans : plusieurs assassinats avaient été commis, et les auteurs ayant trouvé moyen de s'évader, s'étaient réunis à ce lac. Cette station est le rendez-vous d'une partie de sauvages Chippewas, appelés les *Pillagers*, et où s'assemblent les mauvais sujets des Assinibouins,

Janetons et des autres tribus bordant le Missouri. Je n'avais d'autre choix que de retourner en arrière ou de rencontrer les sauvages : le desir de courir quelques dangers, et ce que je regardais comme un devoir me décida. Je traversai les belles vallées de Saint-Pierre; j'examinai la réunion des rocs secondaires avec les formations primitives : c'est un des plus intéressans points de géologie.

Ayant passé toutes les chutes du Saint-Pierre, et étant arrivé à quelques journées de marche du *lac qui parle*, je trouvai tout le pays en feu, et lorsque nous campâmes à la nuit, nous pensâmes que l'incendie pouvait être à huit milles de nous. L'alarme fut donnée à-peu-près vers les deux heures du matin, et alors nous étions à un mille du feu, qui s'avançait en une masse de plusieurs milles, laissant notre camp vers la droite; nous étions sur les bords de la rivière, au milieu d'herbes sauvages de plus de six pieds de haut, et trop vertes pour brûler. Nous nous couchâmes, pensant que nous pourrions traverser la rivière si le danger devenait pressant, et ne voulant pas prendre la peine de lever notre camp au milieu de la nuit. Le matin nous découvrit tout le pays noir comme de la suie; et tout, excepté les bords de la rivière, était en cendres, rien ne pouvait surpasser la splendeur et la terrible et sauvage majesté de la scène qui avait frappé nos regards. Voir, au moment où l'on va se reposer de ses fatigues, tout le pays, aussi loin que l'horizon s'étend, c'est-à-dire vingt ou trente milles, couvert d'une colonne mouvante d'un feu dévorant, et vous demandant, pendant que vous vous rappelez tant de récits de camps incendiés, si vous brûlerez ou non. Après cet accident j'ai vu, au lever du soleil, tous les bords de la rivière couverts, à une grande distance,

de *perdrix* de la prairie chassées par le feu; ce sont des oiseaux fort gras, et pesant deux livres; on peut, en un quart d'heure, en tuer plus que l'on ne saurait en emporter. En remontant la rivière, nous la trouvâmes très resserrée et encombrée d'arbres renversés, que nous étions obligés de couper pour passer; nous aperçûmes quelques Indiens dispersés sur les bords pour y chercher des canards sauvages dont il y a une incroyable quantité à l'endroit où croît le *zizania*. Ces hommes, après nous avoir hélés et avoir fait une décharge de leurs fusils au-dessus de nos têtes, ce qui est leur manière de saluer, retournèrent vers le corps principal, de sorte que quand nous arrivâmes, une heure après, au village indien, les sauvages, hommes, femmes, et enfans étaient rassemblés. Ils étaient peints, barbouillés et tatoués d'une telle façon, que pour nous, qui n'avions pas eu de relations avec aucun être humain, depuis plusieurs jours, il nous sembla que le rideau venait tout-à-coup d'être levé pour nous découvrir une scène encombrée de toutes sortes de figures grotesques et diaboliques, des garçons grands, jeunes, insolens, de six pieds deux ou trois pouces de haut, avec leurs cheveux noirs sales, mêlés et couverts de vermillon; les autres, ayant le visage entièrement enduit de noir de fumée, un cercle blanc sale autour de chaque œil; des plumes d'aigle ornaient leur tête et presque toujours cette magnificence se terminait par un manteau mis avec assez de grâce et consistait en une vieille couverture dont la partie postérieure était barbouillée de vermillon. Cette couverture sert contre le froid. Les jeunes gens la laissent ouverte pour montrer leur large poitrine et leurs membres bien proportionnés. Les dames n'étaient pas en grande parure : elles n'avaient qu'un peu de rouge dans leurs

cheveux noirs ; les *exclusives*, ou les femmes les plus distinguées, avaient de larges marques de peinture rouge de deux pouces de diamètre sur chaque joue avec une couverture extrêmement sale sur leur tête et sur leurs épaules. Quelques-unes des jeunes filles étaient très jolies malgré la saleté et la négligence de toute leur personne. Les femmes et les hommes étaient en bonne santé, très gras, car c'était la saison où abonde les animaux, principalement le rat musqué. Le bruit et les hurlemens de ces demi-diables avait quelque chose de gai, mais d'insolent. Huit hommes blancs, tous étrangers excepté le guide, tombant subitement parmi eux, étaient un grand évènement. Ils firent voir qu'étant désarmés, nous étions en leur pouvoir. Je laissai nos hommes dans le canot avec les bagages de peur qu'ils ne fussent volés, et je me rendis avec M. * et le guide au *Fort du commerce* qui était à une demi-lieue. J'appris en arrivant, que les sauvages étaient très inquiets et voulaient savoir immédiatement qui nous étions et ce que nous venions chercher dans leur pays. Le fait est que plusieurs assassins indiens s'y étaient réfugiés, et qu'ils craignaient que nous ne fussions envoyés par le gouvernement. Je déclarai mon intention de leur parler. Les plus anciens des sauvages s'accroupirent, se mirent à fumer et à ouvrir leurs oreilles. Je leur dis, avec le secours de l'interprète « que j'étais envoyé par leur grand *père*, le président des États-Unis, pour les voir et savoir s'ils étaient en santé et s'ils prospéraient, s'ils étaient satisfaits de la démarcation établie entre eux et les *Chippewas :* que j'étais content d'être parmi eux, de voir une si belle race d'hommes et de pouvoir dire que je les avais vus et qu'ils étaient en paix et non en guerre ; que j'étais venu comme un ami, sans soldats et sans

armes parce que je savais que je ne venais pas au milieu d'ennemis; que j'étais en sûreté parmi eux et qu'ils savaient que si quelques mauvais Indiens voulaient nous faire du mal, notre puissant père avait beaucoup de peuples à envoyer pour nous venger et demander ce qu'on avait fait de nous : ils firent éclater un murmure général d'approbation. Alors deux des principaux hommes se levèrent et s'avançant vers moi, me présentèrent leur main que je pris.

J'avais observé que les blancs qui ont peu l'habitude des Indiens leur font trop d'avances, et avaient coutume de demander leurs mains. C'est un usage dans les garnisons et dans les endroits où les Indiens ont beaucoup de relations avec les blancs ; mais je craignais qu'ils ne pensassent que je recherchais leur protection, et je crois avoir pris la meilleure manière , car les blancs en se jetant à leur tête s'abaissent à leurs yeux, et rien ne peut donner une juste idée de l'insolence de cette tribu ignorée de *Nahcolans ;* ils traitent avec mépris l'étranger qui vient sans protection et qui n'a rien à donner. J'avais maintenant la liberté d'aller parmi eux, et je parvins à assurer la bonne intelligence en faisant des présens aux femmes. Je leur donnai de jolis mouchoirs de calicot avec les pavillons de tous les pays peints dessus. Ils connaissaient tous le pavillon américain et s'écrièrent quand ils le virent : « *Esontanka* ou *long couteau.* » Il y avait quarante-huit tentes de peaux et douze maisons pour cette population de deux ou trois cents sauvages.

Dans l'après-midi, ils dansèrent *the scalp dance* (1) ou danse de la chevelure, exécutée par les hommes qui avaient pris *trois chevelures* qui figuraien dans ce divertissement. La musique est dansante. Quand les hommes

(1) L'enlèvement de chevelure.

commencent à chanter le tambour bat plus fort et alors les femmes reprennent avec leur voix douce, et aussitôt qu'elles ont commencé les hommes font entendre le cri de guerre et la danse cesse pendant quelques minutes. Ils dansent dans un large cercle, les hommes tout près l'un de l'autre et les femmes se soutenant et posées l'une contre l'autre, de la manière la plus extraordinaire, sans paraître faire le plus petit effort. Ils sont tous extrêmement gais, et une douzaine d'enfans de quatre à dix ans se mêlent à la danse. Le jour suivant, étant réservé pour les grands divertissemens donnés en l'honneur des étrangers, la grande *danse des braves* devait être exécutée par des hommes qui étaient des *braves*. J'assistai à leur toilette. La scène se passait dans une cabane de peaux de sioux d'une dimension extraordinaire. Ces quarante braves y vivaient et il n'était permis à aucune femme d'y entrer. Un Français, dont la femme était de Sioux, m'y conduisit, et j'y fus sans y être invité, comme on va quelquefois à une répétition de théâtre. Quelle fut ma surprise de voir la hutte remplie d'hommes nerveux tout nus : quelques-uns me tournaient le dos ; d'autres me regardaient. Un d'eux, peint presque entièrement en rouge, était occupé à tracer des lignes sur la figure des autres et à peindre le tour de leurs yeux en blanc ; un autre donnait la dernière couche à trois robustes jeunes gens tout noirs depuis leurs talons, jusqu'au sommet de leur tête. Tout le corps, sans exception, était frotté de noir de fumée : la plus grande partie était barbouillée d'argile rouge ; d'autres avec de l'argile blanche, tous marqués, rayés et tatoués d'une manière bizarre. Quelques-uns avaient un cercle noir autour des yeux unis par une ligne à travers le nez ressemblant à une paire de lunettes ; d'autres étaient baissés arrangeant des plumes

d'aigles et des rubans dans leurs cheveux. Ils étaient tous extrêmement occupés et très gais, conduisant ces apprêts avec beaucoup de symétrie. Le fait est que je ne connais pas un être plus rieur et plus porté au plaisir que l'Indien; mais il faut être derrière la scène pour le voir dans son caractère naturel, lorsqu'il est grave et indifférent c'est un acteur.

Je m'amusais beaucoup de ce divertissement parce qu'il était inattendu, et à l'aide de mon ami, le Canadien, j'en exprimai mon admiration. A environ onze heures du matin, je fus appelé à la danse et une troupe de braves sortit de la cabane : quelle vue !..... Les trois guerriers en noir étaient ceux qui avaient pris les chevelures; chacun en portait une au bout d'une pique; le chant était très inférieur à celui de la veille : les femmes n'y participaient pas. J'en fus bientôt fatigué en ayant déjà eu assez dans la tente. Je fis jeter par l'interprète, du haut de l'échafaudage où j'étais assis, douze livres de tabac et quelques autres objets comme un présent d'amitié aux braves de la danse. Un homme très vieux, qui était dans le cercle avec les plus anciens, se leva et s'adressa à moi en chantant. Il répéta un million de choses de ma générosité, et dit aux braves qu'il fallait qu'ils dansassent comme des intrépides puisque j'étais venu de si loin pour les voir, et qu'ils devaient montrer qu'ils étaient des hommes dont on pouvait rendre un compte favorable. Il ajouta qu'étant jeune homme, il avait pris la chevelure d'un *Chippewa*, et pour cette raison il avait l'intention de fumer un peu du tabac que j'avais donné. Il fallait qu'ils se tinssent tous en paix comme il faisait, et pour cette raison aussi, il voulait fumer du tabac. Un autre vieillard, puis un autre se levèrent pour dire ce qu'ils avaient fait dans leur jeunesse et pour récla-

mer du tabac, et enfin, vieux et jeunes, extrêmement excités, recommencèrent à danser ensemble, ils n'auraient pas été plus en train s'ils avaient bu.

Dans l'après-dîner, les femmes ayant fait leurs préparatifs dansèrent la danse des *women scalp*, ou enleverent de chevelures des femmes, sans les hommes, qui pendant ce temps chantaient et battaient des tambours. Quand la monstruosité et la nouveauté de cette espèce de danse sont passées, c'est comme un mauvais ballet. Ces femmes sont en grand nombre excessivement jolies, très gaies et très correctes dans leurs relations avec l'autre sexe. Une jeune personne qui a quelques prétentions à être une *exclusive* ne peut être obtenue en mariage à moins de trois paires de couvertures de laine, quinze livres de tabac et six pièges à rats. Ces articles n'entrent pas dans le ménage de la jeune mariée, mais deviennent la propriété de ses amis. Les chercheurs de fortune, par conséquent, sont inconnus parmi les Indiens. Chez eux, les maris ont un but plus raisonne. Ils prennent une compagne pour planter leur maïs et en faire des provisions pour l'hiver. Souvent on les voit avec une peau de quatre-vingt livres de maïs sur leur dos pour le mettre dans une *cache*. Le soir en revenant au logis il lui présente son pied : elle lui ôte ses *mocassins*, lui prépare son repas. Alors prenant sa pipe, il daigne lui dire qu'il faut qu'elle aille à trois ou quatre milles ou à un certain endroit, elle trouvera un daim qu'il a tué.

J'ai quitté ce rendez-vous pour traverser le pays jusqu'au lac Travers, et de là jusqu'aux sources du Saint-Pierre pour arriver au Coteau de prairie. La saison est trop froide, les prairies incendiées, l'eau rare et je suis à 2,700 milles de chez moi et à 800 milles d'un poste des États-Unis.

COMPTE-RENDU

DE L'ESSAI STATISTIQUE SUR LES BIBLIOTHÈQUES DE VIENNE PAR M. BALBI.

Sous le titre modeste d'*Essai statistique sur les bibliothèques de Vienne*, M. Balbi, notre collègue, vient de publier un grand nombre de documens précieux et impartiaux sur cet empire d'Autriche qui est peut-être encore mal apprécié en France, parce qu'il y est peu connu. L'Autriche, ainsi que l'a dit l'ingénieux auteur des Notices politiques et littéraires sur l'Allemagne, porte la répugnance de la publicité jusqu'à ne pas vouloir des éloges; le soin qu'elle prend d'écarter, autant que possible, tout esprit d'examen et de discussion, s'est souvent opposé à la connaissance d'institutions qui, si elles étaient moins ignorées, seraient enviées par des peuples convaincus qu'ils marchent bien en avant sur la route de civilisation et de bien-être général que suivent toutes les nations de notre vieille Europe. M. Balbi, résidant depuis plusieurs années dans la capitale de l'empire, appelé, par la nature de ses travaux, à examiner les documens qui chaque jour arrivent à Vienne de toutes parts, depuis les frontières de la Bohême jusqu'aux plaines de la Lombardie, depuis les extrémités de la Gallicie jusqu'aux chaînes montagneuses du Vorarlberg, a pu juger sainement la situation des peuples qui se trouvent placés sous la domination de la maison d'Autriche. Là où les voyageurs ne rencontraient autrefois que des cabanes isolées, des landes stériles, des bergers pauvres et de maigres pâturages, il a vu l'industrie élever de

hauts-fourneaux, construire de nombreuses usines, tracer des chemins de fer. La haute et la basse Autriche, la Styrie, la Bohême, le Tyrol, luttent d'activité pour utiliser les produits de leur sol ou augmenter ceux de leurs manufactures. Le fer arraché aux Alpes Styriennes, les cristaux et verreries de la Bohême, les cuirs de la Hongrie et des confins militaires, les étoffes les plus variées, les tissus en paille rivalisant avec les fines tresses de la Toscane, les chefs-d'œuvre de l'horloger et de l'opticien, tous les produits enfin des diverses industries, étaient réunis en exposition publique, il y a six mois, dans le palais de l'empereur, et cette solennité inaccoutumée constatait d'une manière irrécusable la voie de progrès suivie en silence depuis plusieurs années par le gouvernement autrichien. Et ce n'est pas seulement dans les contrées de l'intérieur que se développent les effets d'une prospérité croissante : Trieste envoie ses vaisseaux dans tous les ports du Levant; Venise, devenu port franc, se relève de ses ruines; Fiume, Raguse, dont la marine, autrefois si prospère, avait été presque entièrement détruite par les dernières guerres de la France contre l'Europe, ont repris leur activité commerciale, et cette population d'une physionomie toute particulière, qui habite les côtes dentelées et les îles nombreuses de la Dalmatie, sillonne de nouveau l'Adriatique et la Méditerranée, se livrant à la profession de marin pour laquelle elle semble née.

Dans un discours préliminaire, M. Balbi examine d'abord les titres de la ville de Vienne à l'admiration des étrangers. Si l'on a décrit souvent sa position pittoresque, ses délicieuses promenades, ses élégans boulevards, les riches collections d'objets d'art qu'elle renferme, les belles serres de Schœnbrünn et les merveilles de Laxem-

burg, on n'a point encore fait l'énumération des trésors contenus dans ses bibliothèques, on ignore les nombreux établissemens scientifiques qui lui assignent une place si distinguée parmi les grandes capitales de l'Europe. C'est cette omission que M. Balbi a voulu réparer, et personne mieux que lui ne pouvait adapter à l'examen des richesses typographiques de la capitale de l'Autriche les principes d'une statistique éclairée qui, loin de se borner à enregistrer des chiffres et des faits, compare, examine, et fait jaillir d'une aride nomenclature des aperçus ingénieux et neufs pour la science. L'auteur consacre les six premiers chapitres de son livre à la description de la bibliothèque impériale, en dit l'origine, et, à ce propos, jette un coup-d'œil sur l'époque de la fondation des collections de livres les plus remarquables, depuis la bibliothèque palatine, fondée à Heidelberg en 1390, jusqu'à celles dont les commencemens ne remontent qu'aux dernières années du dix-huitième siècle. L'Italie, qui, au moyen âge, a la première en Europe protégé la renaissance des sciences et des arts, conserve la supériorité dans cette nouvelle épreuve. Elle comptait à elle seule cinq bibliothèques antérieures à l'année 1480; Rome, Turin, Florence, Césenne et Venise, les renfermaient dans leurs murs. Après avoir fait le tableau des accroissemens successifs de la bibliothèque impériale et l'avoir comparée avec les plus grandes de l'Europe, M. Balbi offre au lecteur la statistique de ses richesses, et, parmi les raretés de cette belle collection, il en est une surtout qui intéresse vivement les géographes : ce sont les tables de Peutinger, dont on espérait avoir trouvé la première feuille qui manque dans la reliure d'un incunable de la bibliothèque de Trèves. Elles sont conservées roulées autour

d'une forme de bois : Et bien que ce curieux document ait été reproduit plusieurs fois depuis un siècle, on contemple avec intérêt ce vélin fragile qui nous a transmis des renseignemens si précieux pour la géographie ancienne.

Dans le septième chapitre, M. Balbi nous initie aux difficultés de la statistique, cette science nouvelle qui a pris rang parmi les plus utiles à l'économie sociale et politique. Présentant au lecteur le tableau comparatif des principales opinions émises sur le nombre des volumes de quelques bibliothèques célèbres, il y fait voir la complète disparité des matériaux parmi lesquels il faut aller chercher la vérité en remontant à la source de ces évaluations si différentes, et en faisant la part des exagérations de l'amour-propre national ou des dépréciations de l'envie. Les pages suivantes sont consacrées par l'auteur à la France. Rendant hommage, dans la capitale de l'Allemagne, à notre riche bibliothèque royale, il la proclame non-seulement la plus belle qui existe maintenant; mais, faisant justice des évaluations contradictoires et évidemment outrées des grands dépôts d'Alexandrie, de Rome, du Caire, de Tripoli de Syrie et de Cordoue, il établit qu'il n'y en a jamais eu d'aussi complète.

Le dernier chapitre de cette première partie nous fait connaître les bibliothèques de Vienne, qui, sans approcher de l'importance de la bibliothèque impériale, sont remarquables par le nombre des volumes ou le choix des ouvrages dont elles se composent. Parmi les collections de ce genre que possède une ville où on aime la science et où on sait l'apprécier, on doit remarquer la nombreuse réunion de livres orientaux appartenant à M. le baron de Hammer. Malgré la cession que ce sa-

vant orientaliste a faite à la bibliothèque impériale des manuscrits turcs où il a puisé l'histoire de l'empire ottoman que nous devons à ses habiles recherches, il en possède encore un grand nombre écrits dans les différentes langues de l'Asie; et, placés entre ses mains, ces curieux documens promettent aux sciences géographiques et historiques de précieuses révélations.

Dans la seconde partie de son livre, M. Balbi, sous le titre d'appendice, nous parle des progrès de la civilisation, de l'industrie, du commerce et de la population dans la monarchie autrichienne: il nous montre cette puissance marchant de pair avec les pays les plus industrieux, si l'on en excepte quelques cantons privilégiés de l'Angleterre, de la France et de la Belgique. Les accidens variés de son vaste territoire, les climats si différens entre eux dont jouissent quelques-unes de ses provinces, ont développé, sous le rapport agricole et manufacturier, un essor qui, soutenu par un gouvernement sage, ne pouvait produire que les plus heureux résultats. L'empereur actuel, voulant encourager par son propre exemple les efforts de la nation, a fait rassembler de toutes parts dans ses états une collection technologique qui, sous les trois grandes divisions de matières brutes, matières travaillées et modèles, comprend ce que l'industrie indigène produit ou emploie, ainsi que les machines ingénieuses qui abrègent le temps de l'ouvrier en lui créant une force artificielle.

Les progrès de l'agriculture et du commerce se lient d'une manière si intime à la marche de la population, que l'auteur n'a dû avoir nécessairement à constater, en traitant cette dernière question, qu'une progression toujours croissante. A l'aide des documens contenus dans la statistique officielle de l'empire, il a rédigé le

tableau du mouvement annuel de la population autrichienne depuis 1818 jusqu'en 1833; puis ensuite, classant, d'après leur superficie en milles carrés, toutes les grandes divisions administratives, il nous donne les chiffres de leur population relative et absolue. La Hongrie, qui dépasse le tiers de la superficie totale de l'empire, contient plus de 11 millions d'habitans; la Dalmatie n'en a que 350 mille, et ces deux divisions sont les extrêmes de l'échelle que forme, suivant leur importance, la série des provinces autrichiennes. Si la Hongrie l'emporte sous le rapport de population absolue, la Lombardie, comme population relative, est à la tête de toutes les divisions de l'empire; il n'aurait pas moins de 78 millions d'habitans s'il était dans son entier aussi peuplé que cette belle province; tandis que, d'après les renseignemens les plus authentiques, il n'en contenait, au commencement de l'année 1835, guère plus de 35 millions.

M. Balbi, après avoir ainsi soumis à une investigation exacte tous les renseignemens qui peuvent aider le lecteur à se former une juste idée des ressources de l'Autriche; après avoir ensuite mis en parallèle Vienne avec les plus grandes villes du monde sous le rapport de l'agglomération des habitans, et avoir comparé la population relative des environs de cette ville avec la population correspondante des capitales les plus populeuses de l'Europe et de l'Amérique, termine son travail en nous annonçant pour l'année 1836 un tableau statistique de la terre. Tous les amis de la science attendront avec impatience et recevront avec plaisir cette œuvre nouvelle d'un savant aussi consciencieux qu'éclairé.

Noel Des Vergers.

DEUXIÈME SECTION.

DOCUMENS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

DÉCOUVERTE D'UN NOUVEAU DÉTROIT DANS LA NOUVELLE-GUINÉE.

Les journaux de Java font mention de la découverte d'un nouveau détroit dans les parages de la Nouvelle-Guinée. Déjà, en 1826, le lieutenant de première classe de la marine coloniale, D. H. Kolff, avait fait un voyage de recherches sur la côte sud-ouest de la Nouvelle-Guinée, afin d'acquérir des notions plus certaines sur le passage découvert, en 1770, dans ces parages, par le capitaine Cook. Le capitaine Kolff découvrit effectivement le passage, et rapporta que c'était une rivière à laquelle il avait donné le nom de rivière de Dourga, d'après le nom du bâtiment qu'il montait. En 1828, on y envoya une nouvelle expédition, et le capitaine du *Triton*, corvette de la marine royale, qui en fut chargé, reconnut et prétendit que ce passage n'était pas une rivière, mais bien un détroit. Il constata que la pointe occidentale de l'embouchure du passage était située à 7° 26′ latitude sud, et à 138° 44′ longitude est de Greenwich. Enfin, au mois de mars 1835, le lieutenant de marine de première classe Langenberg Kool appareilla aux mêmes fins de Sourabaya avec le Schooner le *Postillon*, et arriva pendant le mois d'avril sur les côtes de la Nouvelle-Guinée, accompagné du Schooner de *Si-*

reen, commandé par le lieutenant de première classe Banse, qui l'avait rejoint près d'Amboine. Les recherches de cet officier de marine ont prouvé que l'opinion du capitaine du *Triton* était fondée, que ce passage est bien effectivement un détroit, et que le cap Val n'appartient pas au continent de la Nouvelle-Guinée, mais à une île formée par le détroit.

Cette découverte n'est pas d'une bien grande importance pour la navigation, parce que le détroit est loin d'être large; d'ailleurs les courans y sont très violens, et sa situation est trop occidentale pour épargner aux navigateurs le trajet de quelque partie du détroit de *Torres*, mais la Géographie y a gagné la détermination de quelques nouveaux points topographiques.

Les noms suivans ont été donnés aux nouveaux points découverts : le détroit a reçu le nom de *détroit de la princesse Marianne*, comme ayant été découvert le jour de l'anniversaire de la naissance de cette princesse; l'île a été nommée *Frédéric-Henri*, en l'honneur du petit-fils du roi, qui s'est voué à la marine; et enfin, on a donné les noms de caps *Kolff* et *Kool*, respectivement aux extrémités septentrionales et sud-est de l'île.

(*Communiqué par M. J. Van Wyk Roelandzsoon.*)

NOUVELLE EXPÉDITION DU CAPITAINE BACK (*Extrait d'une lettre de M. le capitaine Duperrey.*)

Paris, 23 mai 1836.

Monsieur le président,

Les personnes qui s'intéressent aux progrès de la Géographie, apprendront sans doute avec plaisir que le capitaine Back, qui, dans son voyage à la recherche du

capitaine Ross, a fait de si belles découvertes entre le grand lac de l'Esclave et la terre de Boothia-Félix, commande une nouvelle expédition destinée à achever l'exploration des mêmes contrées.

Voici, à cette occasion, l'extrait d'une lettre que le capitaine Sabine m'écrit de Limerik (Irlande), en date du 17 mai 1836.

« Le capitaine Back part immédiatement pour le nord de l'Amérique septentrionale. La *Terror* le portera au détroit de Wager; là, il débarquera et traversera l'isthme *présumé* qui sépare les détroits de Wager et du Prince-Régent. Arrivée sur la côte, l'expédition se partagera en deux : une partie prendra la route de l'ouest pour gagner le cap Turnagain, et l'autre partie suivra la côte du détroit du Prince-Régent jusqu'au détroit du Fury et Hécla. Le capitaine Back est accompagné par deux lieutenans, MM. Smyth et Stanley. »

L. I. Duperrey,
Capitaine de frégate.

PROJETS D'EXPLORATION DANS L'INDE.

On a parlé des projets d'exploration dans l'Inde du général Allard. L'Institut et la Société Asiatique lui ont donné, à ce sujet, des instructions auxquelles la Société de Géographie est venue joindre les siennes.

La lettre suivante a été adressée au général par le président de la Société :

« M. le général, la Société de Géographie apprend,

avec un vif intérêt, le dessein que vous avez conçu de faire explorer le cours supérieur de l'Indus. La découverte des véritables sources de ce grand fleuve serait d'un avantage inappréciable pour les sciences géographiques, et pourrait jeter sur l'histoire un jour tout nouveau. D'importantes rivières qui prennent leur origine, comme l'Indus, dans les flancs du petit Thibet, seraient aussi visitées par les explorateurs; enfin, l'on aurait des lumières sur le climat, sur l'élévation des lieux, sur les productions du pays et sur la population.

« La juste influence que vous exercez, M. le général, dans une contrée qui vous est si redevable, nous fait penser que de telles recherches, malgré leurs difficultés, étant entreprises sous votre patronage, auraient un plein succès.

« La Société de Géographie, qui desire vivement qu'un voyage aussi intéressant que celui du haut Indus puisse s'accomplir sous vos auspices, me charge de vous faire l'offre d'un baromètre perfectionné, instrument propre à mesurer la hauteur des lieux, en même temps qu'à observer le climat. Veuillez, M. le général, agréer cette faible marque de l'intérêt avec lequel elle a constamment suivi vos travaux dans le Pendjab, où vous avez soutenu si glorieusement l'honneur du nom français. »

Voici la réponse du général Allard :

« M. le président, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire au nom de la Société royale de Géographie que vous présidez, et je vous remercie des termes flatteurs que vous m'exprimez et que je suis loin de mériter; mais il ne dépendra pas de moi, si le but que je me propose n'est point rempli, et qui est

conforme au desir de la Société royale de Géographie, qui m'encouragera dans mes pénibles recherches. Je trouverai une douce récompense à mes travaux, si je puis faire quelque chose qui soit utile à mon pays. Vous me seconderez de vos lumières, et j'espère qu'avec le concours de la Société nous parviendrons à connaître et à préciser des faits qui nous sont encore inconnus dans l'histoire, ainsi que les sources de beaucoup de rivières, l'élévation des lieux, la statistique, la culture du pays, etc. Telles sont mes vues; je desire que le gouvernement éclairé du roi les adopte. Je ferai tous mes efforts pour les remplir, et, dans l'Inde comme dans mon pays, je m'estimerai heureux si je puis lui être utile.

« J'accepte avec plaisir, Monsieur, l'offre obligeante que vous me faites au nom de la Société royale de Géographie, d'un baromètre perfectionné; je m'empresserai d'en faire usage.

« Je suis, etc. ALLARD. »

LISTE DE 64 TRAITÉS *divers sur l'histoire, la géographie, la navigation et les mathématiques, imprimés en Egypte, depuis quelques années, dans les imprimeries de Boulâq et d'Alexandrie, présentés par* M. JOMARD *à l'Institut de France*, (communiqué à la Société de Géographie.)

Traité de géographie du Cheykh Refa'h, en arabe.	1 vol. in-4.
Histoire de Russie sous Catherine II, traduit de Castera, nouvelle édit., en turc.	1 vol. in-4.
Traité des mines, traduit du français par Refa'h, en arabe.	1 vol. in-4.
Recueil et principes de géométrie, réimpression, en turc.	2 vol. in-8.

Chronique de Wassif Effendi, nouvelle édition, en turc.	1 vol. in-f°
Histoire de Bonaparte, en turc. . . .	1 vol. in-4.
Histoir d'Italie.	1 vol. in-4.
Deux histoires de Mahomet, en turc. .	2 vol. in-4.
Généalogie des dynasties musulmanes, en arabe.	1 v. in-fol.
Traité du transport des fardeaux, en turc.	1 vol. in-4.
Voyage du Cheykh Refa'h en France, en arabe.	1 vol. in-4.
Des mœurs et usages des nations, traduit en arabe par Refa'h (d'après M. Depping).	1 vol. in-4.
Abrégé du Mémorial de Sainte-Hélène, en turc.	1 vol. in-8.
Tables de logarithmes, en arabe. . . .	1 vol. in-8.
Règles de navigation, d'après Truguet, nouvelle édition, en turc.	1 vol. in-18.
Almanachs pour l'an 1250, un en turc et un en arabe.	2 vol. in-18.
Calendrier portatif, un rouleau de 60 pieds, lithographié, en turc. . . .	

Ouvrages divers.

Traités de médecine humaine.	4 vol.
Traités de médecine vétérinaire. . . .	4 vol.
Art militaire.	9 vol.
Traités religieux.	3 vol.
Agriculture.	2 vol.
Dictionnaires, grammaires, littérature et morale.	12 vol.
Diverses matières.	3 vol.
Le Qâmous.	3 v. in-fol.
Commentaire du Hafiz.	3 vol. in-4.

DESTRUCTION DE L'ÉTABLISSEMENT DU PORT CRESSON.

Le *Liberia-Herald* du 7 août 1835, publié à Monrovia, contient un article concernant la destruction de l'établissement du Port-Cresson par un détachement d'Africains, sous le commandement du roi Joe. Le nombre des tués se monte à vingt personnes dont trois hommes, quatre femmes, et le reste des enfans depuis l'âge de deux ans jusqu'à dix.

Un détachement de troupes de l'établissement de Edina marcha contre l'ennemi avec deux pièces de canon, attaqua la ville de Joe et s'en empara sans perdre un seul homme.

Le 9 août, le brick *Lewisiana*, capitaine Williams, arriva à Monrovia, de Norfolk en Virginie, avec 46 émigrés dont 38 Africains natifs des régions de *Nuñez* et *Pongas*. Ils furent accueillis par leurs frères affranchis avec les démonstrations de la joie, répétant: *Emmanar, emmanar, koorah hara-go*. Comment vous portez-vous? —Comment vous portez-vous? —Avez-vous été bien?

Le 12, le navire *la Suzanna Elisabeth* arriva de New-York, ayant à bord le docteur *Skinner*, *agent de la colonie*, sa fille, et deux missionnaires, l'un méthodiste, l'autre baptiste, avec leur famille.

Le 14, la goëlette *Harmonie*, capitaine Pascal, arriva de Baltimore avec 27 émigrés pour l'établissement du cap Palmas.

Le 19, le navire *Indiana*, capitaine *Wood*, arriva de Savannah avec 65 émigrés noirs et le docteur *Davis* et sa famille.

W.

TROISIÈME SECTION.

Actes de la Société.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 3 juin 1836.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le comte de Raffetot adresse ses remercîmens à la Société, qui vient de l'admettre au nombre de ses membres.

M. Orlebar écrit à la Société de Géographie de Paris, pour la remercier de l'envoi qu'elle a fait à la Société Géographique de Bombay du recueil de ses Mémoires et de la deuxième série de son Bulletin, et il se félicite des relations qui existent entre les deux Sociétés.

M. le capitaine Duperrey communique des renseignemens qui lui sont parvenus sur la nouvelle expédition du capitaine Back dans le nord de l'Amérique septentrionale. La relation du premier voyage de cet officier aux terres Arctiques est déposée sur le bureau et renvoyée à M. Eyriès pour un rapport.

M. le contre-amiral Lutké, de la marine russe, adresse la partie nautique de son voyage autour du monde, sur la corvette le *Seniavine*, dans les années 1826, 1827, 1828 et 1829. Renvoi de cet ouvrage à M. le capitaine Duperrey pour un rapport.

La commission centrale renvoie également à M. Daussy un recueil d'observations sur les marées, publié par la Société royale de Londres, et un *Catalogue d'étoiles* dont il a été adressé deux exemplaires à la Société par les soins des lords de l'amirauté et par M. le général Brisbane, l'un de ses membres donateurs.

MM. Roux de Rochelle, Corabœuf et Callier sont aussi priés de rendre compte, le premier, d'un voyage aux États-Unis par M. Ramon de la Sagra; le second, d'une description géographique de la Dalmatie par M. le professeur Fr. Petter; et le troisième, d'une statistique militaire d'Ille-et-Vilaine par M. Jardot, capitaine au corps royal d'état-major.

M. de Saint-Denis, correspondant de l'Académie des sciences, lettres et arts de Bordeaux, adresse une notice sur un nouveau mode de notation des coordonnées géographiques, c'est-à-dire des longitudes et latitudes, en substituant des signes particuliers à ceux actuellement en usage pour exprimer les degrés, les minutes, les secondes, etc., dont il est fait un si fréquent usage dans la technologie de cette science.

M. Jomard communique une note sur la différence de niveau entre le bassin du Fayoum et celui du Nil.

M. d'Avezac signale deux articles du journal de la Société géographique de Londres, et des Annales d'instruction publiées par M. Woodbridge, contenant des renseignemens pleins d'intérêt sur les contrées et les peuplades africaines, fournis par des nègres, esclaves à la Jamaïque et aux États-Unis. Il espère que des renseignemens analogues pourront être recueillis dans les colonies françaises par quelques-uns des membres de la Société.

M. Eyriès fait un rapport sur la *Description de la*

province de la Nouvelle-Suède ou Pennsylvanie en Amérique, offerte à la Société par M. du Ponceau, l'un de ses correspondans étrangers. Ce rapport est renvoyé au comité du Bulletin.

M. d'Avezac lit une réponse de M. Hoskins aux observations critiques de M. Cailliaud, sur les planches de son voyage en Éthiopie. Après une longue discussion, cette réponse est renvoyée à l'examen du comité du Bulletin.

Séance du 17 juin.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le général Allard écrit à la Société, avant son départ pour l'Inde, qu'il fera tous ses efforts pour seconder les entreprises qui auraient pour but l'avancement des sciences géographiques dans cette intéressante contrée du globe. Il remercie la Société du baromètre qu'elle a bien voulu lui offrir et il annonce qu'il recevra avec empressement ses instructions.

L'Académie royale des Sciences de Lisbonne adresse à la Société la deuxième partie du XIe volume de ses Mémoires, et la Société royale géographique de Londres lui envoie la première partie du tome VI de son Journal.

M. J. Porter fait hommage à la Société de plusieurs opuscules dont il est l'auteur, et il lui demande l'échange de ses publications avec celles de la Société américaine des antiquaires dont il est secrétaire.

M. Dubuc est chargé de rendre compte du voyage en Norvège et en Suède offert à la Société par M. Twining.

M. Gabriel Lafond communique une lettre de M. Moerenhout, consul général des États-Unis à Tahïti. Ce voyageur annonce qu'il continue ses recherches géo-

graphiques et qu'il espère envoyer à la Société des documens neufs sur ces archipels encore si peu connus. M. Moerenhout est sur le point de publier la relation de ses premiers voyages en Océanie.

M. d'Avezac communique l'extrait d'une lettre de M. J. Washington, secrétaire de la Société géographique de Londres, contenant quelques renseignemens sur l'expédition de l'*Euphrate*. Les dernières nouvelles, à la date du 20 mars, annonçaient que les deux bateaux à vapeur étaient prêts, et l'on pensait que le colonel Chesney serait bientôt en mesure de commencer la descente du fleuve.

M. Jomard communique une notice de M. de Hammer sur l'histoire persane de Binakiti, contenant des renseignemens géographiques.

Le même membre annonce que plusieurs imprimeries sont maintenant en activité en Egypte, et qu'il a reçu de ce pays 64 volumes ou brochures dont 19 traitent de la géographie, de l'histoire, de la navigation et des mathématiques. Renvoi de ces deux communications au comité du Bulletin.

M. Roux de Rochelle rend compte du voyage aux Etats-Unis offert à la Société par M. Ramon de la Sagra. Renvoi au comité du Bulletin.

M. d'Avezac lit une notice sur la formation, les habitudes et l'histoire des Caravanes.

La Commission centrale décide, sur le rapport du comité du Bulletin, que la réponse de M. Hoskins, aux Observations critiques de M. Cailliaud sur les planches de son voyage en Nubie, sera insérée au Bulletin, en la bornant à ce qui constitue une réfutation directe de l'écrit de M. Cailliaud.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séances du mois de juin 1836.

Par M. le contre-amiral Lutké : Voyage autour du monde de la corvette *le Seniavine*, partie nautique, 1 vol. in-4. — *Par M. P. Jacquemont :* Voyage dans l'Inde, par V. J. 8e livraison. — *Par M. le capitaine Back :* Narrative of the Arctic land expedition in the years, 1833, 1834 and 1835, 1 vol. in-8.—*Par l'Amirauté anglaise* et par M. le lieutenant-général sir *Th. Makdougall Brisbane :* A Catalogue of 7385 stars chiefly in the southern hemisphere, by Wm. Richardson, 1 vol. in-4. — *Par la Société royale de Londres :* Philosophical Transactions for 1835, 11e part. in-4.—Observations of the Tides taken at his Majesty Docks yards at Sheerness, Portsmouth, Plymouth and Pembroke, 2 vol. in-8.— *Par MM. Hugo, Monin et Delloye :* France pittoresque; description pittoresque, topographique et statistique des départemens et colonies de la France, 3 vol. in-4.— *Par M. Petter:* Compendio geografico della Dalmazia con un appendice sul' Montenero, 1 vol. in-12.—*Par l'Académie royale des Sciences de Lisbonne :* Tome XI, 2e part. de ses Mémoires, in-4.—*Par la Société royale géographique de Londres :* Première partie du tome VI de son journal.— *Par la Société royale des sciences de Lille :* Mémoires pour 1834. — *Par l'Académie d'Amiens :* Mémoires pour 1835. — *Par M. Twining :* Voyage en Norwège et en Suède, 1 vol. in-8. — *Par M. Berthelot :* Histoire naturelle des Canaries, 6e et 7e liv. — *Par MM. Mazeret*

et Monin : Panorama descriptif, historique, anecdotique des rives de la Seine, de Paris à Montereau, 1 vol. in-12, avec cartes et vues. — *Par M. Albert-Montemont :* Bibliothèque universelle des voyages, 44e livraison. — *Par M. Roux de Rochelle :* Histoire des États-Unis, 7e et 8e livraisons. — *Par M. Jardot :* Statistique militaire du département d'Ille-et-Vilaine, in-4. — *Par M. Emil....* Chorographischen Skizzen, 1 vol. in-18; les Carrières, une brochure in-32. — *Par M. J. Porter :* Plusieurs opuscules traduits du français et de l'espagnol, sur les sociétés bibliques, et deux brochures traduites du français, du professeur Labarraque, intitulées : *Instructions, observations and method of using the Chlorides of soda.* — *Par la Société polytechnique polonaise :* Rapport des travaux de la première année 1835-36, in-8. — *Par les Sociétés de Géologie, Elémentaire, Asiatique et des Missions évangéliques :* Plusieurs cahiers de leurs recueils. — *Par MM. les auteurs et éditeurs :* Plusieurs numéros de la Bibliothèque de Genève, des Annales américaines d'éducation, du Recueil industriel, de l'Institut, de l'Écho du monde savant, du journal de Smyrne, du Moniteur ottoman et du journal du Caire.

Errata du Bulletin d'avril.

Page 232, ligne 25. Ecdouvertes, *lisez* découvertes.

Page 235, ligne 6. Dessins topographes, *lisez* dessins topographiques.

Page 243, ligne 18. Rapprochés du Mississipi, *lisez* : rapprochés des sources du Mississipi.

LA RENOMMÉE.

JOURNAL POLITIQUE—JOURNAL DES TRIBUNAUX—JOURNAL LITTÉRAIRE.

La dernière partie de la RENOMMÉE est une *Revue quotidienne* dans laquelle, arts, science, histoire, voyages, mœurs, critique, mélanges littéraires et philosophiques trouveront une place régulièrement consacrée.

La *Renommée* paraît depuis le 1er juin. La partie littéraire renferme plusieurs articles intéressans sur les voyages, parmi lesquels on remarque ceux de M. l'amiral Willaumez sur l'*Expédition de d'Entrecasteaux ;* de M. d'Urville sur le *Commerce des têtes d'hommes dans la Nouvelle-Zélande ;* de M. de Blosseville sur *Taïti ;* de M. le capitaine Duperrey *sur le voyage de* la Coquille ; d'un officier anglais sur *la nouvelle expédition* du capitaine Back. etc.

Il y a deux modes d'abonnement : — 4 francs par mois, 48 fr. pour l'année. — 8 fr. en sus pour les départemens. — 50 cent. par mois ou 5 fr. pour l'année en sus pour les gravures. — Ou 7 fr. par mois ou 80 fr. pour l'année qui sont restitués par 80 fr. d'annonces, insérées par mois, par trimestre ou par année, au gré des souscripteurs. — Le prix des annonces est de 1 fr. 50 c. la ligne. — On traite de gré à gré pour toutes les insertions. On s'abonne au bureau, rue Notre-Dame-des-Victoires, n. 16. — Tout ce qui concerne la rédaction et la direction du journal doit être adressé à M. de Montrol.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE Ve VOLUME DE LA 2e SÉRIE

Nos 25 à 30.

(Janvier à Juin 1836).

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

Pages.

Relation d'un voyage dans l'intérieur de l'Afrique septentrionale, par Hhaggy Ebn-el-Dyn el-Eghouâthy (suite et fin) .. 5

Notice sur le Laos, par M. Pallegoix 39

Remarques sur la notice de M. Pallegoix, par M. Langlois .. 59

Antiquités égyptiennes. — Mesures administratives prises à ce sujet par le vice-roi d'Égypte..... 65

Compte-rendu de l'Aide-Mémoire du voyageur, par M. N. D V. 71

Sur une nouvelle expédition dans les mers Polaires, à la recherche de *la Lilloise*, par M. le capitaine sir John Ross..... 81

Mémoire historique, géographique et statistique sur l'île de Cuba, par M. Francis Lavallée, agent consulaire de France ..... 91 et 317

Population de quelques villes de l'Hindoustan..... 118

Analyse du Voyage en Navarre de M. Chaho, par M. d'Abbadie. 127

Rapport sur un projet de M. Desgras-Bory pour l'agrandissement du port de Marseille 132

Récits et opinions de divers auteurs sur les noirs des îles Philippines et des grandes terres de la Malaisie et de l'Australie, par M. le capitaine Gabriel Lafond 145

Sur l'archipel de Holo Souloung, improprement nommé Soulou; fragment des voyages de M. Domeni de Rienzi 186

Notice sur plusieurs îles qui ont été soulevées du fond de la mer, par M. N. D. V. 195

Voyage de M. Adam de Bauve dans l'intérieur de la Guiane. 292

Voyage d'Odessa au Danube jusqu'à Ismaïl, fait en 1835, et description de la branche de Soulina, par M. Taitbout de Marigny..... 353

Rapport fait par M. E. Dubuc sur l'ouvrage intitulé : *La Russie, la Pologne et la Finlande*..... 373

Neuf années à Constantinople, par M. le docteur Brayer (compte rendu par M. Albert-Montémont) 389

Rapport de M. Eyriès sur la Description de la province de la Nouvelle-Suède, traduite par M. Du Ponceau 404

Voyage dans le Haut Mississipi, par M. Featherstonhaug... 418

Rapport de M. Noel des Vergers sur l'Essai statistique sur les bibliothèques de Vienne, par M. Balbi..... 429

DEUXIÈME SECTION.

documens, communications, nouvelles Géographiques, etc.

Communication faite par M. Jomard à la séance du 22 janvier. 135

Courans de l'Océan..... 207

Découverte d'un nouveau détroit dans la Nouvelle-Guinée (communiquée par M. Van-Wik..... 435

Nouvelle expédition du capitaine Back (extrait d'une lettre de M le capitaine Duperrey) 436

Liste des ouvrages publiés dans les imprimeries de Boulâq et d'Alexandrie (communiquée par M. Jomard)..... 439

TROISIÈME SECTION.

actes de la société.

Présentation de la Société au Roi à l'occasion du nouvel an. ... 76

Rapport sur le concours au prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie, par M. Roux de Rochelle. 217
Discours prononcé par M. le lieutenant-général Pelet, vice-président de la Société..... 248
Rapport sur le concours relatif à la géographie et aux antiquités de l'Amérique centrale, par M. Jomard..... 253
Programme des prix proposés par la Société en 1836..... 298
Lettre de M. le président de la Commission centrale à M. le général Allard, et réponse du général..... 437
Procès-verbal de la séance générale du 15 avril..... 309
Procès-verbaux des séances de la Commission centrale (de janvier à juin..... 78, 138, 210, 308, 315, 385, 442
Membres admis dans la Société 213, 316, 387
Ouvrages offerts à la Société..... 143, 213, 387, 446

—

Errata du cahier d'avril..... 447
Annonce..... 488

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU Ve VOLUME.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Deuxième Série.

TOME VI.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ.

(Election du 15 avril 1836.)

Président. M. le lieutenant-général PELET, directeur du dépôt de la Guerre, membre de la Chambre des Députés.

Vice-présidens. M. JOMARD, membre de l'Institut royal de France. M. le baron de LADOUCETTE, ancien préfet, membre de la Chambre des Députés.

Scrutateurs. M. DUTENS, inspecteur-général des ponts-et-chaussées. M. le baron ROGER, ancien gouverneur du Sénégal, membre de la Chambre des Députés.

Secrétaire. M. PUILLON-BOBLAYE, capitaine au corps royal d'état-major.

LISTE DES PRÉSIDENS HONORAIRES DE LA SOCIÉTÉ,

depuis son origine.

MM. le marquis DE LAPLACE.
le marquis DE PASTORET.
le vicomte de CHATEAUBRIAND.
le comte CHABROL DE VOLVIC.
BECQUEY.
le baron Alexandre DE HUMBOLDT.
le comte CHABROL DE CROUSOL.

MM. le baron CUVIER.
le baron HYDE DE NEUVILLE.
le duc DE DOUDEAUVILLE.
J.-B. EYRIÈS.
le comte DE RIGNY.
DUMONT D'URVILLE.
le duc DECAZES.
le comte DE MONTALIVET.
le baron DE BARANTE.

CORRESPONDANS ÉTRANGERS,

dans l'ordre de leur nomination.

MM. le docteur MEASE, à Philadelphie.
TANNER, à Philadelphie.
W. WOODBRIDGE, à Boston.
le capitaine EDWARD SABINE, à Londres.
le col. POINSETT, aux États-Unis.
le col. D'ABRAHAMSON, à Copenhague.
le professeur SCHUMACHER, à Altona.
DE NAVARRETE, à Madrid
F.-Ant. GONZALEZ, à Madrid.
le Dr. REINGANUM, à Berlin.
le cap. FRANKLIN, à Londres.
le Dr RICHARDSON, idem.
le prof. RAFN, à Copenhague.

MM. le cap. GRAAH, à Copenhague.
AINSWORTH, à Edimbourg.
ADRIEN BALBI, à Vienne.
GRABERG DE HEMSÔ, à Florence.
le colonel LONG, aux Et.-Un.
sir John BARROW, à Londres.
le cap. MACONOCHIE, à Sidney (Nouv.-Galles).
le cap. JOHN ROSS.
le conseiller DE MACÉDO, à Lisbonne.
le prof. KARL RITTER à Berlin.
PETER DU PONCEAU, à Philadelphie.
le colonel JUAN GALINDO, à San-Salvador (Amérique centrale.)

M. CHAPELLIER, notaire honoraire, trésorier de la société, rue de Seine, n° 6.

M. NOIROT, agent général et bibliothécaire de la société, rue de l'Université, n° 23.

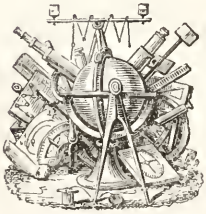
BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DE GÉOGRAPHIE.

Deuxième Série.

Tome Sixième.



PARIS.

CHEZ ARTHUS-BERTRAND,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

—

1836.

COMMISSION CENTRALE.

COMPOSITION DU BUREAU.

(*Élection du* 18 *décembre* 1835.)

Président. M. CORABŒUF, colonel au corps royal d'état-major.

Vice-présidens. M. ROUX DE ROCHELLE.
M. DAUSSY, ingénieur hydrographe en chef de la Marine.

Secrétaire-général. M. D'AVIZAC.

SECTION DE CORRESPONDANCE.

MM. Bajot.
Callier.
Delcros.
Isambert.
Jaubert.
Jouannin.
Lafond.
MM. César Moreau.
Noel Des Vergers.
d'Orbigny.
Ambr. Tardieu.
Baron Walckenaer.
Warden.

SECTION DE PUBLICATION.

MM. Albert Montemont.
Ansart.
Barbié du Bocage.
Bérard.
Bianchi.
Boblaye.
Baron Costaz.
MM. Eyriès.
Huerne de Pommeuse.
Jomard.
baron de Ladoucette.
de Larenaudière.
Poulain.

SECTION DE COMPTABILITÉ.

MM. Boucher.
Cadalvène.
Denaix.
MM. général Haxo.
F. de Montrol
baron Roger.

COMITÉ CHARGÉ DE LA PUBLICATION DU BULLETIN.

MM. Albert-Montemont.
Ansart.
Barbié du Bocage.
Bérard.
Boblaye.
Daussy.
MM. d'Avezac.
Jomard.
de Larenaudière.
Poulain.
Roux de Rochelle.
Warden.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

JUILLET 1836.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS

LETTRE DE M. VIDAL

SUR SES VOYAGES EN ORIENT, DE 1829 A 1836.

Paris, le 20 juin 1836.

Monsieur le président,

Dans le mémoire que j'eus l'honneur d'adresser en mars 1829 à la Société de Géographie, pour lui rendre compte de mes excursions en Orient, j'annonçais qu'elles avaient commencé en 1807, et que jusqu'en 1827 « j'avais traversé quatre fois l'Arabie déserte, dans les circonstances les plus pénibles; que j'avais parcouru « dans tous les sens la Mésopotamie et la Babylonie; « que j'avais fait deux voyages de Bassora et de Bagdad « à Constantinople, et de cette capitale à Bagdad, par « terre et par mer; que j'avais parcouru également l'Ar-

« chipel, l'Égypte et la Syrie, la Perse, l'Anatolie, la « Turquie asiatique, une partie de l'Arménie, la côte « de la Mer-Noire depuis Trébizonde jusqu'à la hauteur « de Sinope, en me rendant encore à Constantinople « en courrier, et que j'avais enfin navigué sur les trois « plus fameux fleuves de l'Orient, le Nil, l'Euphrate « et le Tigre. »

C'est donc à dater de 1829 que je dois, Monsieur le président, faire connaître à la Société dont j'ai l'honneur d'être membre mes nouvelles explorations.

A cette dernière époque je quittai Paris. Le 4 octobre je m'embarquai à Toulon sur *l'Astrolabe*, commandé par M. de Verninac, officier des plus distingués. Il devait me conduire avec M. le consul Malivoire en Syrie; mais un évènement bien malheureux pour moi, la perte de madame Vidal (1), qui ne put supporter les fatigues de la traversée, me força de m'arrêter quelque temps à Tunis, d'où je dus continuer seul mon voyage jusqu'à Alep, par l'Égypte et la Terre-Sainte, dans laquelle je comprends Ramla, Jérusalem, Bethléem et ses environs, le Jourdain, le Mont-Thabor, Saint-Jean et Nazareth.

Avant de passer outre, je dois à la mémoire d'un de nos consuls-généraux les plus célèbres en Orient, M. Mathieu de Lesseps, le témoignage public d'une vive reconnaissance pour les consolations et les soins paternels qu'il nous prodigua dans notre déplorable position à Tunis, où il résidait : puisse sa respectable famille en agréer ici la sincère expression !

(1) Fanny-Frédérique Vidal, élève et dame de la Maison royale de Saint-Denis, était fille du colonel Médard de Rouzeau. Elle s'était mariée à Paris le 22 juin 1829; elle décéda à Tunis le 30 novembre, à l'âge de vingt-cinq ans.

En 1831, le consulat d'Alep ayant été supprimé, je quittai cette ville en novembre et me rendis à Alexandrie, où le service du gouvernement m'appelait. Ce voyage, qui dura trois mois, me fournit l'occasion de parcourir la côte par terre, de Lattakié à Tripoli, Beyrut, Seyde, Sour, Acre, Jaffa, et de visiter le mont Liban, contrées dont je ne connaissais pas encore toutes les parties.

Les évènemens dont la Syrie était le théâtre en 1832, me mirent dans le cas, après un séjour de quelques mois à Alexandrie, de quitter cette ville en avril et de rejoindre le camp d'Ibrahim-Pacha à Acre. De là, je suivis l'armée égyptienne jusqu'à Alep, malgré la peste et le choléra dont ma sœur aînée, veuve du comte Van-Maseyk, ancien consul-général de Hollande, fut une des malheureuses victimes, et malgré la révolte des Druses et les grands dangers auxquels on était à chaque pas exposé.

Dans cette nouvelle excursion, je tâchai de prendre note de tout ce qui me paraissait faire une bonne reconnaissance géographique et offrir quelque intérêt.

Nommé, en juillet 1832, à Tripoli de Barbarie, j'en reçus l'avis au mois de novembre suivant. A cette époque, les environs d'Alep étaient infestés de brigands arabes, et la sûreté des voyageurs se trouvait partout compromise. Aussi me fut-il impossible de quitter la Syrie de suite, et je mis six mois pour me rendre à ma nouvelle destination. Il serait superflu de vous entretenir ici, Monsieur le président, des désagrémens sans nombre que j'ai essuyés avec ma famille pendant ce long voyage : il est généralement connu que les communications, en Orient, sont très difficiles : les choses les plus ordinaires changent tous les jours d'aspect. A chaque

pas, de nouvelles contrariétés arrêtent le voyageur au milieu de sa marche et l'exposent à la nécessité de recourir à de nombreuses escortes, à des protections chèrement achetées, à l'achat de vivres hors de prix, à des séjours forcés et dispendieux, et l'obligent même à des indemnités envers les domestiques dont il est accompagné.

Enfin j'arrivai le 23 octobre 1833 à Tripoli de l'ouest, que je trouvai en état de siége, et ses habitans dans une telle démoralisation, que, sans la présence de notre consul-général et chargé d'affaires, M. Schwebel, cette ville n'aurait pu résister si long-temps à la force des intrigues et des machinations des ennemis du gouvernement. En effet, M. Schwebel, connu par la noblesse de ses sentimens, par la fermeté de son caractère et par l'importance des missions qu'il avait déjà remplies, employait tout son crédit auprès de l'autorité locale pour le soulagement du peuple et pour tâcher de concilier les deux partis. Protecteur de l'infortune, il ne refusait non plus ses secours à personne, et il parvint par sa noble conduite à relever la considération du nom français en Afrique, au point que le seuil de notre consulat-général à Tripoli était devenu un asile sacré dans lequel le pavillon national sauvait la vie à tous ceux qui en imploraient la protection.

D'après le récit que je viens d'exposer, la Société dont vous êtes, monsieur, le digne président, remarquera sans doute que, né sous une étoile errante, je me suis trouvé encore, pendant sept années de nouvelles courses en Orient, depuis mon départ de Paris, au milieu des circonstances les plus intéressantes, et que j'ai tâché partout, comme voyageur orientaliste, de mettre à profit ma position. Le mémoire que je prends la liberté de

joindre ici ne vous laissera aucun doute à cet égard : il relate tout ce que l'expédition dirigée contre Acre par le vice-roi d'Égypte offrait de plus intéressant jusqu'à la prise de *Konia*, époque où j'ai dû quitter la Syrie pour me rendre à Tripoli, dont la révolution a duré depuis le 11 août 1831 jusqu'au 31 mai 1835; révolution sur laquelle je me propose de rédiger un mémoire dès que le temps me le permettra.

Un séjour de deux années au milieu de privations de tout genre, d'un bombardement continuel, où notre vie était à chaque instant exposée, joint à des raisons particulières, ayant altéré ma santé, je me suis trouvé dans la nécessité de solliciter un changement de poste : sur la permission qui m'en a été accordée par le ministère des affaires étrangères, j'ai quitté Tripoli de Barbarie le 29 décembre 1835, et je suis arrivé à Paris le 26 mars dernier.

Tel est l'exposé que j'avais à soumettre à l'honorable Société à laquelle je me glorifie d'appartenir : j'y ai été encouragé par la demande même de la plupart de ses membres : puisse-t-elle donc l'agréer avec indulgence, et me permettre de lui renouveler ici, ainsi qu'à vous, Monsieur le président, l'assurance de mon entier dévoûment et de ma haute considération.

H. Vidal,

Interprète de France de première classe, membre de la Société de géographie de Paris, etc., etc

MÉMOIRE

SUR L'EXPÉDITION ÉGYPTIENNE CONTRE SAINT-JEAN D'ACRE ET LA SYRIE.

(1831-1832).

Les motifs qui ont donné lieu à l'expédition d'Égypte contre Acre sont sans doute assez connus, et les diverses victoires remportées par Ibrahim-Pacha dans cette campagne ont trop intéressé l'Europe et occupé l'Asie pour que les principales circonstances en aient pu demeurer ignorées; néanmoins, je pense qu'un court récit des faits recueillis sur les lieux mêmes, et dont en grande partie j'ai été personnellement témoin, ne sera pas déplacé dans ce coup d'œil rapide de mes dernières excursions en Orient.

Voici quel était l'état des choses à mon arrivée à Sour le 16 mai 1832, époque où le choléra et la peste, outre la guerre, désolaient cette belle Syrie, jadis le délice de l'empire ottoman.

L'armée égyptienne envoyée contre Abdallah-Pacha s'élevait à 24,000 hommes. L'artillerie était composée de 48 pièces de campagne, 12 mortiers, 2 obusiers de 12 pouces et de 24 pièces de siége. Le Mont-Liban pouvait fournir, au besoin, 10,000 soldats druses et 20,000 chrétiens.

Les forces d'Abdallah consistaient en :

997 canonniers ou fantassins asiatiques ;
200 *délis*, ancienne cavalerie turque ;
800 indigènes, formant sa garde personnelle ;

———

en tout 1,997 hommes sur lesquels il pouvait compter.

Le siége de Saint-Jean-d'Acre commença le 27 novembre 1831, et dura six mois. Dans cet intervalle, il fut tiré sur cette place 50,000 bombes et obus et 180,000 boulets de 18, 24 et 32. L'escadre envoyée d'Alexandrie, et qui y retourna assez endommagée, lança aussi sur Acre 23,000 boulets et 300 fusées à la congrève.

Pendant que 10,000 hommes d'infanterie avec 1000 cavaliers formaient le siége d'Acre, le reste des troupes égyptiennes occupait les places conquises ou suivait Ibrahim, qui, en attendant la reddition d'Acre, était parvenu à soumettre les Druses et le Mont-Liban et à s'emparer de Zahlé, Balbèk, Mallaka, Tripoli, Beyrut, Seyde et Sour. Ces diverses conquêtes procurèrent à l'armée d'Ibrahim un renfort de 4,000 Bédouins et de 12,000 cavaliers qu'Émir-Béchir avait mis à sa disposition.

Cependant la prise d'Acre étant l'objet principal d'où dépendait la conquête entière de la Syrie, il fallait en accélérer la reddition en détruisant, par tous les efforts possibles, les causes qui la retardaient.

Osman-Pacha, que la Porte avait envoyé à Alep d'où il s'était rendu à Lattakié, tâchait, de son côté, de soulever dans le pays tout le peuple musulman contre ce qu'il appelait « le nouvel usurpateur de l'autorité légitime de l'ombre de Dieu sur la terre ». Se croyant déjà assez fort pour entraver les succès du général en chef de

l'armée égyptienne, il s'était porté avec quelques milliers d'hommes de troupes diverses, à Miné, qui est à une heure et demie de Tripoli, dans l'intention d'attaquer cette ville.

Il tenta en effet deux attaques dont le premier bulletin de l'armée de Syrie, du 8 avril 1832, rendit compte; mais les troupes qui gardaient cette place, aidées de Druses qui s'y trouvaient, le repoussèrent et mirent ses soldats en déroute.

Informé des nouvelles tentatives d'Osman, à la suite d'un petit succès qu'il avait remporté sur le colonel Idris-Bey, qui était chargé de la défense du port, et qu'un zèle trop précipité avait porté à lui livrer un combat infructueux à la tête d'un bataillon de cinq à six cents hommes, tandis que le pacha turc avait toute sa cavalerie et son infanterie; informé, dis-je, de ce qui se passait, Ibrahim-Pacha se mit aussitôt en mouvement avec un nombre suffisant de troupes régulières et une partie de Bédouins réunis sous son commandement.

Dès que le bruit de l'arrivée d'Ibrahim-Pacha à Badroun, six lieues au sud de Tripoli, se fut répandu, Osman-Pacha, saisi d'épouvante, prit aussitôt la fuite, pendant la nuit, abandonnant tout, bagages, tentes, munitions, artillerie et vivres, ainsi que les blessés.

Ibrahim-Pacha, en général habile, crut devoir profiter du moment favorable pour détruire entièrement le seul espoir qui restât aux assiégés. En conséquence, ayant appris qu'Osman-Pacha s'était replié sur Homs, il prit le parti de poursuivre ses traces, et cette résolution tourna, par la suite, tout-à-fait à son avantage. Maître de Homs, il se rendit à Khan-Kassir, ou Kousseïr, d'où il partit le lendemain pour la plaine de Zéràâ dans l'intention de s'y arrêter une journée. Là, Ibrahim

apprit que le Pacha fugitif, conjointement avec ceux de Kaissarié et de Maden, avaient réuni toutes leurs forces et se disposaient à tenter une nouvelle attaque contre l'armée égyptienne. Dès-lors, le général en chef ne voulut plus attendre : il rangea en ordre de bataille son corps, composé de deux régimens d'infanterie et de cavalerie, ainsi que de quelques Bédouins, et, au signal convenu, ces troupes chargèrent avec tant d'ardeur leurs ennemis, qu'elles les mirent en une déroute complète, et les poursuivirent pendant deux heures l'épée dans les reins. Le rapport circonstancié de cet évènement fut adressé au vice-roi le 14 avril.

Ce nouveau succès remporté par Ibrahim-Pacha devait nécessairement mettre fin au siége d'Acre, en détruisant tout-à-fait l'espoir d'un prompt secours, sur lequel Abdallah-Pacha ne cessait de compter.

D'un autre côté, Méhémet-Ali, impatient d'atteindre son but, venait d'écrire à Ibrahim-Pacha d'employer, immédiatement après la réception de sa lettre, tous les moyens possibles pour la reddition de Saint-Jean-d'Acre, et qu'il attendait de sa valeur que sa réponse en portât la nouvelle positive.

En conséquence, immédiatement après la seconde défaite d'Osman-Pacha, Ibrahim rejoignit son camp principal, et le jour même de son arrivée, il fit ses dispositions pour l'assaut qui devait porter le dernier coup.

Cependant, pour éviter l'effusion de sang, il crut devoir envoyer son Tatar-Aghassi à Abdallah-Pacha, pour lui faire une dernière sommation et l'engager à se rendre. Celui-ci fit répondre au parlementaire « qu'il n'y avait que cinq à six mois qu'Acre était assiégée; qu'elle était pourvue des provisions et des munitions nécessaires pour soutenir un siége au moins de cinq ans; qu'au

bout de ce temps, si leurs différends n'étaient pas encore conciliés, on pourrait entrer en négociation, mais qu'en attendant il ne devait espérer aucun arrangement qui mît Acre au pouvoir égyptien. »

Le 26 mai 1832 fut le jour décisif arrêté par le destin, comme disent les Musulmans, où Ibrahim Pacha devait mettre le sceau à ses exploits devant Acre, si renommée en Syrie depuis l'expédition française en Égypte, en s'en emparant par un assaut général. Il assembla donc tous les chefs du corps d'armée chargé des opérations du siége, et leur prescrivit, outre les instructions particulières dont il munit chaque officier à part, le plan qu'ils devaient suivre dans l'ordre suivant :

Le premier bataillon du second régiment d'infanterie, accompagné du colonel, devait se porter sur la brèche de la tour dite Kapou-Bourdjou. Le deuxième bataillon devait se jeter sur la deuxième brèche, ouverte vis-à-vis de Nabi-Salèh ; le troisième bataillon, sur la dernière, nommée Zavié; et le quatrième bataillon devait se tenir sous la première brèche, pour porter du secours en cas de besoin.

Deux bataillons du 10e régiment étaient destinés, le premier ayant à sa tête le colonel, à se tenir dans la tranchée sous la troisième brèche, pour y porter du renfort aussi en cas de nécessité, et le second bataillon à transporter des échelles à la tranchée, du côté de la tour Kérim-Bourdjou, avec ordre d'y attendre le dernier signal.

Durant la nuit du 26 au 27, les batteries firent feu sur la ville. Le 27, à quatre heures un quart, l'assaut général fut ordonné. Il devait commencer du côté du Khan, situé près de la mer; mais, sur l'avis que des déserteurs venus la veille ont donné, que les assiégés

avaient pratiqué quatre mines sous cet endroit, le projet fut abandonné.

D'un autre côté, l'escalade de la tour Kérim-Bourdjou était une opération dont le succès paraissait fort douteux. Cependant les échelles furent dressées sous une grèle de boulets et de mitraille; mais on perdit du monde sans réussir, bien que le commandant de cette escalade se fût distingué par une rare intrépidité.

Les troupes dirigées sur Zavié s'étaient avancées aussi jusqu'à la porte située près de la tour du Khazné (Trésor). Abdallah-Pacha, qui s'y trouvait, en sortit avec toute sa suite, les repoussa, le sabre à la main, au-delà du fossé, où, les boulets commençant alors à les atteindre, elles reculèrent jusqu'à la batterie placée à quarante pas de là.

Ibrahim-Pacha qui se portait partout, et à l'œil vigilant duquel rien n'échappait, se hâta aussitôt, le sabre à la main, et accompagné du colonel du 5e régiment de cavalerie et de ses *Kavas*, gardes, de rallier les soldats découragés qui, ranimés par sa présence, revinrent à la charge avec un telle ardeur, qu'en un instant, ils arrivèrent au pied du parapet, au-delà duquel était l'ennemi, le franchirent et se rétablirent au point où ils étaient déjà parvenus.

Les assiégés plantèrent alors leur drapeau devant la petite tour qui est entre celle du *Khazné* et *Zavié*, ils se rallièrent en cet endroit, chargèrent de nouveau le détachement égyptien et le repoussèrent au-delà de *Zavié*. Le corps de réserve dut prendre, dans ce moment, part à l'action; il défendit la brèche, ranima les fuyards et l'ennemi fut encore culbuté.

La brèche vis-à-vis de *Nabi-Salèh*, ne tarda pas aussi

à céder à la force du soldat égyptien, qui s'empara de suite de l'artillerie des bastions.

Mais tandis qu'on se battait sur les brèches avec les assiégés qui étaient encore assez nombreux, ceux-ci se jetèrent en désespérés, trois fois, dans l'intervalle d'une heure et demie, sur les retranchemens construits à la brèche de *Capou-Bourdjou;* mais ils furent toujours repoussés ainsi qu'à celle de Zavié.

Cependant le feu continua encore quelque temps des deux côtés, avec la même vivacité; et ce ne fut que vers les quatre heures après-midi, que le bataillon du 10e régiment qui se trouvait sur la brèche de Zavié, s'étant élancé hors de son retranchement, fit sur les assiégés une charge si vigoureuse, que ceux-ci demandèrent à se rendre. Alors le feu cessa; et immédiatement après, une députation composée de quelques chefs canonniers, du Mufti et de l'Imam d'Abdallah-Pacha, vint implorer la clémence du général en chef. Ibrahim-Pacha leur fit grâce, garantissant leurs personnes et biens, et leur laissant leurs armes. Quant à Abdallah-Pacha, il ne fut point question de ses propriétés; mais il eut l'assurance qu'il n'avait rien à craindre ni pour lui ni pour les siens. Le soir, le général de brigade, Sélim-Bei, alla au-devant de lui et l'amena à minuit, avec son Kèhya auprès du général en chef, qui le reçut d'une manière très affable et très distinguée. Une heure après, ils montèrent à cheval et allèrent ensemble passer la nuit, au palais situé hors de la ville, qui était jadis une des maisons d'été d'Abdallah.

Quoique Ibrahim-Pacha eût ordonné qu'on ne pillât pas Acre, il fut impossible d'empêcher que les troupes qui y avaient pénétré, ne se livrassent depuis minuit

jusqu'au matin, à quelques désordres, inséparables de la prise d'une ville, à la suite d'un assaut.

Il a été trouvé dans les magasins beaucoup de munitions en poudre, bombes, boulets, pièces d'artillerie etc. Une grande partie de ces munitions fut expédiée dans les principales places de la côte, Kaïfa, Sour, Seyde, Beyrut et Tripoli.

On a trouvé également une grande quantité de provisions en blé, orge, riz, haricots, lentilles, beurre, etc. D'après le calcul qui en a été fait, ces provisions auraient au moins suffi pendant deux années aux assiégés. La viande seule était rare à Acre; le rolte en coûtait 20 piastres du G. S., une poule 80 piastres, le beurre 70 et le sucre 72.

D'après le recensement qui en fut fait, quatre mille Égyptiens seulement auraient été mis hors de combat en morts et blessés, depuis le commencement de la campagne jusqu'à la prise d'Acre. L'assaut en coûta 512 de tués et 1429 blessés. Les troupes d'Abdallah étaient réduites à 200 soldats. La ville n'était plus qu'un amas de ruines et les terrains qui entourent les remparts, présentaient l'aspect le plus hideux, de morts enfouis dans le sable, et dont il s'exhalait une odeur pestilentielle qui rendait le séjour du camp insupportable, malgré toutes les précautions qu'on prenait aussi pour détruire la vermine qui couvrait la surface de la terre et qui ne laissait de repos à personne.

Quant à Abdallah-Pacha, ayant manifesté le desir d'aller en Egypte, il fut envoyé, accompagné de Sélim-Bei, général de brigade, à Kaïfa d'où le 29 mai, il s'embarqua sur la goëlette Châhbâz-Djihâd, qui effectua son entrée dans le port d'Alexandrie le 2 juin. Dès que Méhémet-Ali eut été informé de son arrivée, il envoya son

propre canot et son Kahvadji-Bachi pour le recevoir, Abdallah-Pacha se rendit immédiatement avec son Kèhya et quelques-uns de sa suite, auprès de S. A. qui lui fit un accueil dû à son grade de visir, et assigna pour son logement le palais destiné aux étrangers de haut rang.

Ici se termine précisément la prise d'Acre dont les Arabes ont marqué les causes et la date, par le chronogramme suivant, que j'ai dû traduire librement.

Traduction :

« Lorsque le seigneur d'Acre s'est rendu rebelle,
« mon Dieu l'a frappé de sa flèche : en s'obstinant à ne
« pas se soumettre volontairement, sa chute a rendu
« célèbre, dans les annales, l'époque de sa contrainte à
« l'obéissance (l'an 1247). » (1)

Les 3 et 6 juin, le Harem, la famille, et les principaux officiers d'Abdallah, furent embarqués pour Alexandrie. Le même dernier jour, il fut délivré aux habitans d'Acre qui en étaient sortis, des permis pour y retourner chercher leurs effets.

Je vais parler maintenant des conquêtes qui ont suivi celle de Saint-Jean-d'Acre dont dépendait le sort entier de toute la Syrie.

J'ai déjà dit que toutes les places sur la côte, jusqu'à Tripoli inclusivement, étaient au pouvoir d'Ibrahim-

(1) Les lettres dont le dernier vers est composé indiquent en effet l'année de l'hégire 1247, époque de la soumission d'Abdallah-Pacha. Ce calcul est établi d'après la supputation ordinaire dite *Abdjédié* des Orientaux.

Pacha, ainsi que le Mont-Liban. Mais avant de pousser plus loin ses victoires, il fallait s'emparer de Damas pour détruire toutes les ressources des troupes ottomanes et s'assurer, tout-à-fait, de la soumission des plus célèbres tribus arabes, Al-Anazés.

On compte d'Acre à Damas cinq journées de marche qu'on divise ainsi :

D'Acre à Ramé.	6 heures.
De Ramé à Djèsr.	8
De Djèsr à Kanater.	7
De Kanater à Saâ-Sâ'. . . .	6
De Saâ-Sâ' à Damas.	8
En tout	35 lieues.

Le 7 juin, le 8e régiment d'infanterie se mit en route pour aller rejoindre l'artillerie composée de 24 pièces qui faisait partie de l'expédition contre Damas et dont les vivres étaient déjà arrivés à *Tabaria*, dix lieues d'Acre. Ibrahim-Pacha desirait confier le transport de ces vivres aux deux principaux chefs des Anazés, *Nemr-Bèn-Doukhi* et *Hussein-âl-Douékhi ;* mais malgré leurs protestations de dévoûment, ils ne consentirent à s'en charger que de *Djèsr-Banat-Ayoub* , pont où commence le territoire de Damas.

Le 8, le général en chef quitta Acre avec le reste de ses troupes. Il y laissa M. Hanna-Bahri, chargé de toutes les affaires d'administration civile et commerciale et constitua à sa place son Divan-Effendi, sous le titre de : *Vékil-ourdi-el-Mansour*, lieutenant du camp victorieux.

Les forces égyptiennes dirigées contre Damas s'élevaient à 28,000 hommes, dont 10,000 montagnards,

fournis par Emir-Béchir, et 8,000 Arabes de la tribu Anazé.

Avant de se mettre en route, Ibrahim-Pacha écrivit à celui de Damas, d'écarter de son esprit toute tentative de défense, et que le meilleur parti qu'il eût à prendre était d'évacuer la ville sans résistance, et d'aller vers Homs rejoindre les troupes réunies du Sultan s'il désirait sa sûreté et sa tranquillité. A cette époque, Mohammed-Beirakdâr, Pacha d'Alep, se trouvait à Homs, en qualité de Ser-Askar de l'armée ottomane; il avait auprès de lui Osman-Pacha, déjà défait. A Alep on attendait Hussein-Pacha avec quatre régimens de Nizâm de Constantinople.

L'itinéraire susmentionné indique la direction que l'armée a suivie. Informé de sa marche, le gouverneur de Damas, Ali-Pacha, convoqua aussitôt un conseil général des Ulamâ et des notables, et leur demanda leur avis sur le parti à prendre. L'opinion fut partagée; mais celle de ne pas céder qu'après avoir tenté tous les moyens de conserver la ville au Grand-Seigneur, ayant prévalu, on se disposa à la défense : vaine tentative! Le peuple de Damas, depuis long-temps fatigué des vexations des autorités ottomanes, était bien aise de s'en affranchir; et d'un autre côté les 30,000 soldats que le Pacha comptait recruter parmi les habitans qui ne sont habitués à se défendre que derrière les murs, n'auraient jamais pu soutenir le moindre combat contre des troupes régulières, que devançait une renommée si favorable à leur entreprise, depuis la reddition de Saint-Jean-d'Acre.

Quoi qu'il en soit, arrivée le 12 juin à Kanater, l'armée égyptienne partit le lendemain pour s'approcher le plus près possible de Damas, et dès qu'elle en fut à une

distance d'environ une lieue et demie, elle dressa son plan, soit pour la défaite de l'ennemi, en cas qu'il vînt à sa rencontre, soit pour la reddition de la ville, en cas de résistance.

L'homme vit dans les illusions, et plus il est entouré de flatteurs, plus il croit à tout ce qui caresse son amour-propre : ainsi s'écoule sa vie ; et lorsqu'il en est au terme il regrette le temps perdu dont il n'est plus le maître.

Ce fut la position d'Ali-Pacha de Damas : seul ; il voulait s'opposer au torrent qui venait d'inonder la Syrie et la Palestine, et en jouir de tous les avantages.

Le 13 juin, vers les trois heures du matin, il se mit en mouvement ; et on le vit s'avancer avec huit cents cavaliers sur la gauche du village où se trouvait le camp d'Ibrahim-Pacha, et dont la droite devait être en même temps attaquée par un corps d'infanterie composé de levées faites parmi les habitans de la ville.

Ce mouvement n'échappe point au général en chef égyptien. Ses ordres aussitôt donnés, il marche lui-même à l'ennemi, suivi des régimens de cavalerie et du 8e régiment d'infanterie, sous les ordres d'Ahmed-Bei, et se porte sur la gauche, tandis que le corps de cavalerie d'Ahmad-Aga-Khodja, et les Bédouins à cheval, chargent l'aile droite. Ces manœuvres sont exécutées avec tant de vigueur, que la cavalerie ennemie, incapable d'y résister, abandonne le champ de bataille ainsi que l'infanterie, que le feu d'un seul bataillon, met en une déroute complète.

Ali-Pacha convaincu alors de l'impossibilité de faire face à l'armée égyptienne, s'empressa d'abandonner Damas avec les principales autorités et prit la fuite par Saléhié, suivi de 1,500 cavaliers et de 500 hommes de levées.

Les habitans vinrent immédiatemant après au camp faire leur soumission à Ibrahim-Pacha et le prier de prendre possession de la ville.

Le 14 juin, au lever du soleil, Emir-Béchir, à la tête de 5,000 hommes de cavalerie et d'infanterie, se rendit au quartier-général d'où, après avoir reçu les instructions d'Ibrahim-Pacha, il se dirigea vers la ville, tandis que le général en chef s'avançait du côté opposé : il ne tarda pas de rencontrer plusieurs notables de la ville, qui venaient au-devant de lui, pour lui présenter l'hommage de la soumission générale.

Avant d'effectuer son entrée dans la ville de Damas, Ibrahim-Pacha fit camper dans la plaine de Kouch-Meidani, les régimens de sa cavalerie et la division de l'Émir-Béchir.

Ibrahim-Pacha neveu entra dans la ville avec l'artillerie et un corps de cavalerie et d'infanterie, et s'établit dans la citadelle.

Le 15 juin, vers le soir, un courrier de Damas apporta au camp d'Acre la nouvelle de la prise de cette ville, où Ibrahim-Pacha avait effectué son entrée triomphale, la veille à trois heures avant midi. Une salve de vingt-et-un coups de canon, annonça au public cet évènement.

Dans la matinée de ce jour, le pavillon de Méhémed-Ali fut arboré pour la première fois à Acre.

A cette époque, le choléra continuait à exercer ses horribles ravages en Syrie, principalement à Homs et Hama, à Alep et Alexandrette et sur la côte ; et une épidémie dont on ne pouvait connaître le caractère pestilentiel, faute de médecin, s'était déclarée aussi à Zahlé et y causait une grande mortalité.

Toutefois, depuis la reddition d'Acre, Ibrahim-Pacha ne pouvant plus rencontrer d'obstacle dans ses con-

quêtes, la prise de Damas finit par mettre le comble à la destruction de l'armée ottomane, qui, accablée de fatigues et de maladies, était tombée dans une démoralisation telle qu'elle ne put jamais, dans cette campagne, soutenir une bataille complète contre les Egyptiens.

Ibrahim-Pacha avait appris que Hussein-Pacha, général en chef de l'expédition turque, venait à toute hâte pour rallier les restes de l'armée du G. S., et que les Pachas qui avaient pris la fuite à Homs s'étaient joints à lui et suivaient ensemble la direction d'Alep, dans l'intention de se réunir aux habitans de cette ville, et tâcher par conséquent, d'opposer une plus forte résistance aux troupes égyptiennes.

Dès que cet avis fut parvenu à Ibrahim-Pacha, il s'empressa de profiter de l'enthousiasme qu'il avait produit sur ses soldats, pour pousser ses conquêtes vers Alep et détruire ses ennemis, qui, toujours découragés par leur première défaite, n'avaient rien de plus pressé que de prendre sans cesse la fuite; en sorte que l'armée égyptienne rencontrait à chaque pas des groupes de soldats, que les fatigues et les privations continuelles avaient mis dans l'impossibilité de suivre leur chef.

Le 17 sefer (15 juillet), l'armée égyptienne étant arrivée à Barna et Zafta, les Pachas turcs frappés d'épouvante, prirent de nouveau la fuite, abandonnant tentes, bagages, artillerie et vivres. Sur l'avis de cette déroute complète, Ibrahim-Pacha, accompagné de sa cavalerie, se porta sur Alep et y effectua son entrée sans coup férir : il n'y trouva qu'un millier d'hommes, qui formaient la garnison de la forteresse ; il les fit tous prisonniers. Les notables de la ville s'empressèrent de venir lui faire leur soumission. L'armée égyptienne effec-

tua immédiatement son entrée à Alep, et occupa de suite la forteresse : la cavalerie se mit aussitôt en devoir de poursuivre les fuyards.

Le 23 juillet, Ibrahim-Pacha quitta Alep et se dirigea sur Alexandrette.

Le 5 août, l'armée égyptienne poursuivant toujours sa marche contre l'armée de Constantinople, s'était portée sur Karamout-Khan pour lui livrer un dernier combat. Les Turcs s'étaient ralliés dans les gorges des montagnes de Beylam. Vers midi, Ibrahim-Pacha, à la tête de son artillerie et de ses troupes, quitta le Khan et avança vers le défilé où se trouvaient ses ennemis. A trois heures après midi, la rencontre eut lieu et un combat assez vif s'engagea entre eux. Le canon égyptien eut bientôt détruit les redoutes élevées par les Turcs qui, après deux heures d'inutile résistance, cherchèrent leur salut dans la fuite, laissant le champ de bataille couvert d'un grand nombre de leurs morts et blessés. Dans leur fuite ils prenaient la direction d'Adana, voie d'Alexandrette : leurs canons et leurs bagages tombèrent au pouvoir du vainqueur. La cavalerie égyptienne unie à celle des Arabes Bédouins, sous les ordres d'Abbas-Pacha les poursuivit afin de leur faire des prisonniers. Arrivée à Alexandrette, elle s'empara de 83 pièces d'artillerie récemment débarquées par la flotte ottomane, et, continuant sa marche elle atteignit les fuyards à Payas, leur prit 3,000 hommes et s'empara de l'artillerie, au nombre de 40 pièces, ainsi que de ce qu'il restait de munitions, bagages et provisions : il n'en échappa qu'environ quatre mille cavaliers seulement.

Cependant Hussein-Pacha parvint dans sa fuite à passer la rivière *Massis*, à une journée d'Adana, et il en fit couper le pont afin d'empêcher Abbas-Pacha de l'at-

teindre avec sa cavalerie. Mais cette précaution n'arrêta point le vainqueur.

Arrivé à six lieues d'Adana, après avoir passé la rivière, Abbas-Pacha écrivit aux habitans de cette ville de ne point laisser échapper Hussein-Pacha. Ce bruit s'étant répandu, celui-ci, dans la crainte d'être arrêté, partit de suite et se dirigea vers la Caramanie. Alouch-Pacha qui était à Tarsous, en fit autant, abandonnant tout en suivant le bord de la mer, pour se rendre aussi dans la même province. Ibrahim Pacha les fit poursuivre par des chemins de traverse et ne leur laissa aucun repos.

A la suite de ce nouvel échec, Orfa, Antab, Adana et Tarsous envoyèrent des députés à Ibrahim pour faire leur soumission. L'armée turque s'étant repliée sur Konia était arrivée près d'Olou-Kouchlou. Ibrahim-Pacha expédia aussitôt mille cavaliers arabes-égyptiens et deux mille soldats cavaliers et fantassins; le reste de l'expédition était composé de tribus et autres individus du peuple. Le commandement de ces troupes fut confié au colonel Hadji Salim-Bei et Ibrahim-Aga, ancien Tchoukhadar, qui eurent ordre de s'acheminer par la voie de Sirdjik-Boughasi. Ibrahim-Pacha partit en même temps d'Adana, à la tête d'un régiment de cavalerie et d'un bataillon d'infanterie. A son arrivée au village dit Mouzoun, il reçut une lettre de la part du Bei et de l'Aga susmentionnés, qui lui annonçait que « l'armée ralliée du G. S., était à Olou-Kouchlou, et qu'il y avait Kiridli-Oglou-Mohammed-Pacha, Ali-Pacha de Damas, Alouch-Pacha de Lattakié et Sadek-Pacha, lesquels se trouvaient à la tête de tout ce qu'ils avaient pu rassembler en cavalerie et infanterie. »

Le 21 Djamaz-ul-Awal 1248 (octobre), les deux

armées s'étaient rencontrées et livré un fort combat dans lequel les Turcs avaient perdu quatre cents hommes et plus de cinq cents chevaux. Le reste fut dépouillé, et les bagages, tentes et munitions passèrent au pouvoir égyptien. Les Turcs n'osèrent plus entrer à Eraclé à la suite de cette nouvelle défaite et se dirigèrent vers Konia. Ibrahim-Pacha prit possession d'Eraclé et y effectua son entrée le 26. Cette circonstance accéléra la soumission de tous les sujets des sandjaks (départemens), des environs de ces contrées, tels que Mâdan, Kaïssarié et autres provinces jusqu'aux limites d'Ich-Yili, ce qui les sauva du fléau de la guerre.

A la suite de cette nouvelle défaite des Turcs, le général en chef de l'armée égyptienne se dirigea vers Konia. Il rencontra à une journée de cette ville, des troupes turques qui prirent aussitôt la fuite, et le 15 novembre il y effectua son entrée triomphante.

La prise de Konia fut suivie de la soumission d'Ackchèhr qui est à trente lieues de distance; des préparatifs furent faits après pour la conquête de Smyrne, où la flotte de Méhémed-Ali aurait pu trouver un abri contre l'approche de la mauvaise saison de l'hiver; toutes les dispositions étaient favorables à Ibrahim-Pacha et partout le peuple aurait été bien aise de secouer le joug ottoman qui l'opprimait.

Sur ces entrefaites, un courrier d'Ibrahim-Pacha, partit le 16 décembre de Konia, arriva à Alep en cinq jours. Il porta la nouvelle que le grand-visir, commandant l'armée ottomane, se trouvait à Ackchèhr et que l'avant-garde de celle d'Ibrahim-Pacha était à Yénichèhr; que des relations d'une apparence assez intime et confidentielle s'étaient établies entre les deux chefs dans le but d'empêcher une nouvelle effusion de sang,

et de rétablir les choses sur une base solide, qui mît un terme à la guerre et aux désordres qui troublaient l'empire. Cependant ce même courrier portait à Ibrahim-Pacha neveu, l'ordre de ne plus différer son départ d'Alep. En effet, il quitta cette ville le 25, avec toutes ses troupes disponibles, et se dirigea vers Marach dont il voulait assurer la parfaite soumission par lui-même, avant de rejoindre le quartier-général de son oncle. Il laissa à sa place un Kaïmmakam, lieutenant du pays, avec une garnison prise dans la classe des janissaires en attendant les nouvelles dispositions de Chérif-Bei, Kèhya de Méhémed-Ali, à qui S. A. venait de confier le gouvernement de toute la Syrie.

Le 29 décembre on reçut à Alep, par un Tartare parti de Konia le 22, la nouvelle que la veille il s'était engagé entre les deux armées un combat horrible, comme les Turcs n'en avaient jamais vu; qu'il dura quatre heures consécutives; que l'armée ottomane dut enfin lâcher pied et se disperser; qu'elle était composée de six régimens de cavalerie et de sept d'infanterie, et d'environ trente mille hommes de troupes irrégulières; que l'artillerie tombée au pouvoir égyptien, se composait de quatre-vingt-douze pièces, et que, outre le grand-visir et dix mille prisonniers, il y avait un nombre considérable de tués et de blessés.

Cette dernière défaite des Turcs mit le comble à leur discrédit, et depuis les portes des Indes jusqu'à Constantinople, on n'attendait qu'un seul signe de la part du vainqueur égyptien pour se soumettre à son autorité : le paragraphe suivant d'une lettre de Bagdad du 15 août 1832, confirme ce que j'avance à cet égard :

« Il est arrivé dernièrement deux messagers d'Alep.
« .... A leur arrivée, ils ont été emprisonnés, et les

« lettres dont ils étaient porteurs brûlées. Il circule ici
« beaucoup de bruits désavantageux au Grand-Seigneur :
« on dit que ses troupes ont été battues et qu'Ibrahim-
« Pacha a pris Alep. La ville, ici, est toute disposée à
« recevoir ce dernier vainqueur : il n'a qu'à se montrer
« pour soumettre en un jour tout ce vaste pachalik. Les
« Arabes Vahabis se sont emparés de Mascate, et ils en
« ont chassé l'Imam; ils ont pillé et ravagé Abouchèhr
« dans le golfe Persique. La maison du résidant britan-
« nique dans cette dernière ville a été aussi entièrement
« dévalisée. Ces Arabes Vahabis occupent maintenant
« le fleuve de Bassora, et menacent de marcher sur cette
« dernière ville. Au-dessus de Bagdad, du côté de Mous-
« sol, tout est en désordre : les Arabes n'obéissent plus
« au pacha, qui est obligé d'acheter la tranquillité.....
« Enfin nous sommes dans une triste position. »

Telle était la situation de l'empire ottoman par suite des conquêtes égyptiennes, à l'époque où j'ai dû quitter la Syrie pour me rendre à mon nouveau poste en Afrique. Je ne décris ici que ce que j'avais appris par moi-même, ou ce dont je fus témoin oculaire. Je n'ai été influencé par aucune opinion, et par conséquent j'aime à croire que la vérité ne m'a point échappé, et que mes lecteurs voudront bien m'accorder leur indulgence pour les détails dans lesquels je suis entré.

Paris, le 1er juin 1836.

H. Vidal.

P. S. Le desir de faire connaître la vérité, qui m'a porté à mettre au jour les faibles renseignemens que j'ai recueillis sur l'expédition de Méhémed-Ali-Pacha contre Saint-Jean-d'Acre, devait nécessairement m'engager à

offrir à la suite de ce Mémoire quelques notes sur la position actuelle de l'Égypte comparativement à ce qu'elle était du temps des Memlouks; mais les détails pleins d'intérêt contenus dans le recueil imprimé en dernier lieu, sous le titre de : *Coup-d'œil impartial sur l'état présent de l'Égypte*, recueil que M. le chevalier Jomard, membre de l'Institut de France, qui en est l'auteur, a bien voulu me communiquer, m'ont paru si complets, qu'écrire sur le même sujet serait vouloir m'engager dans une fastidieuse répétition des circonstances sur lesquelles il n'a rien laissé à desirer; répétition plutôt faite pour fatiguer le lecteur que pour ajouter quelque intérêt à ma relation : en rendant ainsi hommage à la vérité, je ne fais qu'exprimer ma gratitude envers M. Jomard, pour la communication qu'il m'a donnée de son intéressant ouvrage.

V.

NOTICE

Sur un ouvrage de don Ramon de la Sagra, intitulé : *Cinco meses en los Estados Unidos de la America del Norte*,

Lue à la Société de Géographie, dans sa séance du 17 juin 1836.

Un voyage de don Ramon de la Sagra aux États-Unis, vient de nous procurer un bon ouvrage. L'auteur, déjà estimé depuis long-temps par ses connaissances en histoire naturelle et en économie politique, par l'instruction variée qu'il a répandue dans son excellent journal de la Havane, et par les importans services qu'il a rendus, comme directeur du Jardin Botanique de cette ville, a visité, en 1835, New-York, Philadelphie, Baltimore, Washington : il a parcouru la grande et belle contrée qui s'étend entre New-York et le lac Erié ; il s'est ensuite rendu à Boston et dans quelques autres villes des Etats du nord-est ; et partout où M. de la Sagra a passé, il a cherché à connaître les établissemens les plus dignes d'occuper le naturaliste, le bon administrateur, l'ami de l'humanité. Etant déjà en correspondance avec plusieurs savans Américains, et se trouvant accueilli dans tous les lieux de son passage, il a été à portée d'obtenir de nombreux documens sur les institutions qui l'intéressaient le plus. Son premier but était d'étudier celles qui pourraient être un jour appliquées

à son pays : une vue si patriotique et si louable donnait à ses recherches un nouveau caractère d'importance et d'utilité. Il a soin néanmoins d'avertir que la tendance de ses observations est plutôt morale que politique : il craint les innovations intempestives ; il ne veut pas frapper l'édifice social ; et les institutions qu'il examine avec le plus de soin sont celles qui tendent à perfectionner l'homme par l'éducation, à rendre le coupable meilleur, à soulager la souffrance, à venir au secours du pauvre.

Don Ramon de la Sagra, arrivé de la Havane à New-York le 19 avril 1835, passa plus d'un mois dans cette ville, pour visiter ses nombreux établissemens de bienfaisance, tels que ses écoles des sourds-muets et des aveugles, l'hospice des aliénés, la maison de correction des enfans : il vit les principales manufactures de New-York, et toutes les institutions qui contribuent à sa prospérité commerciale ; il visita les musées d'histoire naturelle ; et son attachement à une science, dont les limites s'étendent de jour en jour, le mit promptement en relation avec M. le baron Léderer, consul général d'Autriche, savant recommandable et modeste qui, en formant une précieuse collection de minéraux, s'est particulièrement attaché à rassembler ceux des États-Unis. Ce cabinet est le produit de dix-huit ans de recherches, de voyages et d'études, et M. Léderer continue de l'enrichir.

En quittant New-York, M. de la Sagra se rendit à Philadelphie. Cette ville où les sciences trouvent de nombreux encouragemens devait plaire à un observateur si éclairé : il y fut bientôt lié avec M. Du Ponceau, avec M. Vaughan, l'un président, l'autre secrétaire de la société philosophique, et il prit, comme à New-York,

connaissance de tous les établissemens remarquables. Il visita le *Muséum* d'histoire naturelle que M. Peale a fondé, et où se trouve le squelette fossile d'un mastodonte, découvert dans l'état de New-York; il examina l'hospice, qui doit à Guillaume Penn sa fondation, le Grand-Pénitentiaire, où l'on pratique envers tous les condamnés le système de la réclusion et du travail solitaire, l'établissement des Invalides de la Marine, l'Ecole des jeunes artisans, les expositions de plantes et de fleurs, dont le but est de développer le goût de la culture, les principaux établissemens d'instruction, d'humanité, d'industrie, et, à quelque distance de la même ville, la machine hydraulique nommée le *Water-Work*, destinée à élever l'eau du Schuilkill, au sommet du Fear-Mont, d'où elle est conduite à Philadelphie et distribuée dans tous les quartiers.

Après avoir joui dans cette ville de tous les agrémens d'une société douce, instruite et polie, l'auteur alla voir Baltimore, et il consacra plusieurs jours à l'examen de ses divers établissemens, à celui des hospices, de la Bibliothèque, des collèges et du Pénitentiaire. Il vit le monument érigé à Washington sur les hauteurs de cette grande ville : une colonne porte la statue du héros qui domine et protège toute la contrée : aucun emplacement ne pouvait être plus favorable pour un monument qui rappelle un si grand homme, et de si glorieux évènemens.

Le voyageur arriva le 21 juin dans la cité fédérale dont Washington avait choisi l'emplacement et qui a reçu son nom. Il crut y voir plutôt un projet de ville qu'une capitale, et fut frappé de la solitude de différens quartiers, où l'on avait à parcourir des rues sans maisons, et des avenues silencieuses qui attendaient encore

leurs habitans. De beaux monumens sont érigés par intervalles dans l'immense étendue que cette ville doit occuper un jour. Le Capitole où siége le congrès, l'édifice où réside le président des Etats-Unis, sont à un mille et demi de distance l'un de l'autre; et c'est entre ces deux palais nationaux que la ville a pris le plus de développemens, le long de la belle avenue de Pensylvanie. et de quelques rues adjacentes. La Maison-de-Ville, qui doit être un jour un somptueux monument, a été commencée sur une autre colline : le Pénitentiaire est situé au loin près du Potomac : le *Navy-Yard*, où sont tous les établissemens de la marine, est séparé du Capitole par une vaste plaine; et l'on a choisi, à l'autre extrémité de la ville, près de Georgetown, l'emplacement de l'Université que l'on doit construire. On trouve à Washington tous les élémens d'une ville immense, qui ne se complétera et ne se peuplera qu'avec le temps; elle n'est encore animée qu'à l'époque des sessions du Congrès, et le mouvement des affaires y amène alors des étrangers; mais c'est une population passagère et variable qui ne tient pas au sol lui-même; et l'accroissement de cette ville ne pourra dériver que de celui de sa navigation et de son commerce.

Don Ramon se lia, pendant son séjour, avec M. Hassler, mathématicien très distingué, chargé par le gouvernement fédéral de reconnaître et de lever toutes les côtes des Etats-Unis. Cette grande opération, commencée en 1816 et suspendue deux ans après, a été reprise en 1832, en vertu d'une loi du Congrès; et M. Hassler a fait dans l'intervalle un grand nombre de travaux et d'ingénieuses expériences, pour comparer le système des poids et des mesures de longueur et de capacité qui sont employés en Amérique, avec ceux dont on fait

usage dans les autres pays. Don Ramon alla visiter l'*Office des Patentes*, vaste conservatoire des arts et métiers, où l'on a déposé les modèles d'un grand nombre de machines inventées aux Etats-Unis. La variété des charrues et de tous les instrumens aratoires, dont on se sert en différens lieux, selon la nature du sol et les habitudes premières des cultivateurs, attira spécialement son attention, toujours dirigée vers les objets utiles. Il vit au Capitole la bibliothèque du Congrès, très riche en ouvrages sur l'Amérique ; il alla observer le régime intérieur du Pénitentiaire, se rendit à Georgetown, et y visita le collège établi par les jésuites, qui en dirigent l'administration et l'enseignement avec le zèle le plus éclairé. L'auteur, faisant une excursion dans la vallée du Potomac, remonta les rives de ce fleuve jusqu'à ses premières chutes, et il put admirer la grandeur et la difficulté des travaux qu'il a fallu faire, pour conduire et creuser dans la même direction le canal destiné à unir un jour la Chesapeak et l'Ohio, soit par une navigation continue, soit par le concours d'un chemin de fer qui traverserait les Alleghanys ; il recueillit des renseignemens sur les autres voies de communication qui s'ouvrent de toutes parts à travers le territoire fédéral, et il cite, à l'occasion de ces grandes entreprises, et comme un ouvrage digne d'être consulté, celui que M. le major Poursin a publié sur les travaux d'amélioration intérieure exécutés ou commencés aux Etats-Unis. L'intention du voyageur était de parcourir la grande ligne de navigation qui traverse l'état de New-York ; il revint dans cette ville, et il s'embarqua, pour remonter la rivière d'Hudson, dans un de ces beaux bâtimens à vapeur qui font en moins de douze heures le trajet de New-York à Albany, quoiqu'il y ait cent

quarante-cinq milles de distance entre ces deux villes.

Don Ramon s'arrêta d'abord à l'Ecole-Militaire de West-Point, fondée en 1802, mais dont le projet était antérieur de quelques années. Ce bel établissement, où les officiers du génie et de l'artillerie ont puisé leur instruction, et dont les autres élèves sont destinés à entrer dans les troupes de ligne, était alors dirigé par M. de Russey, et tout le système d'éducation et d'instruction en fut expliqué à l'auteur par M. Bartley, professeur de physique. Les Etats-Unis n'avaient encore aucune autre académie militaire; mais l'état de Kentucky avait fait demander au Congrès l'autorisation d'en établir une semblable sur son territoire.

L'auteur remonta l'Hudson jusqu'à Troye, situé au nord d'Albany; et pour éviter les détours du canal Érié, entre Troye et Schénectudy, il suivit le chemin de fer jusqu'à cette dernière ville où il alla s'embarquer. Sa navigation sur le canal le conduisit successivement aux villes d'Utique, de Rome, de Syracuse, d'où il se rendit par terre à Auburn, à Genève, à Rochester, située dans une fertile plaine qu'arrose le Génessée. Cette ville est devenue la plus importante de ces contrées, par sa population, son commerce, ses belles manufactures, ses moulins à farine surtout; genre d'industrie, que l'abondance des moissons du pays alimente et développe sans cesse. L'auteur se rendit ensuite à Lock-Port, dont il examina les cinq doubles écluses, qui permettent d'ouvrir en même temps à deux lignes de bateaux la navigation montante et la navigation descendante du canal, et il poursuivit sa route jusqu'au saut du Niagara.

Nous ne le suivrons pas dans ses remarques sur ce grand phénomène d'une fleuve qui se précipite tout en-

tier au fond d'une longue vallée. L'auteur a moins cherché à peindre ce tableau, qu'à nous rendre compte des vives impressions que lui a fait éprouver un si merveilleux spectacle ; impressions qui ne peuvent en effet s'effacer, et qui font époque dans le cours de la vie.

Une scène d'un ordre bien différent vint procurer à l'auteur d'autres émotions ; il aperçut, en parcourant les sites voisins du Niagara, une espèce de cabane, portée sur une barque, qui était elle-même montée sur des roues : c'était le logement d'un Français, ancien habitant de Montréal, qui avait avec lui sa femme et un enfant de cinq ans. Il avait remonté le Saint-Laurent et l'Ontario dans cette frêle machine ; et lorsqu'il eut gagné la terre, des bœufs le conduisirent jusque dans la solitude où il se fixa. Le mât qui portait la voile de sa barque pendant la traversée était ensuite devenu le timon de cette voiture nomade, et l'on y avait alors adapté les quatre roues, qui étaient restées sur le tillac durant la navigation. Le bonheur semblait habiter dans ce pauvre ménage, qui avait commencé autour de lui quelques essais de culture.

Après avoir quitté le Niagara, l'auteur se rendit à Buffalo sur le lac Erié, et il revint par Rochester à Auburn, où il voulait examiner avec soin le Pénitentiaire ; il visita les salines voisines de Syracuse, reprit dans cette ville la navigation du canal jusqu'à Schénectady, et regagna par terre les rives de l'Hudson.

Si nous nous sommes bornés à tracer brièvement l'itinéraire du voyageur, depuis New-York jusqu'au lac Erié et au Niagara, c'est que nous avons déjà décrit avec quelque étendue cette partie de l'état de New-York, dans deux mémoires, lus en 1832 à la Société

de Géographie, et insérés dans le seizième volume de la première série de ses Bulletins.

L'auteur partit d'Albany le 14 août, pour se rendre à Lébanon, où un grand nombre d'Américains vont prendre les eaux minérales ; il se dirigea sur Northampton, d'où l'on voit les rivages rians du Connecticut, se rendit à Worcester et arriva à Boston. Les belles institutions de cette ville devaient l'intéresser vivement ; il vit l'Athénée, la maison des pauvres, celle de correction, et le Pénitentiaire ; il alla visiter, dans le faubourg de Charlestown, l'Asile pour les insensés, et vers l'embouchure du Charles-River, l'arsenal de marine, établi en 1798 : un grand nombre de documens lui furent remis sur le commerce, la milice, les banques, les contributions ; il vit la Société d'histoire naturelle, celle d'agriculture, et l'université de Cambridge, où l'on célébrait la fête qui termine les cours académiques de chaque année : l'hôpital général de Boston lui parut offrir un modèle d'ordre, de propreté, et de bonne gestion. Il visita avec un égal intérêt l'institution des aveugles, l'école du dimanche, pour laquelle on a publié un grand nombre de livres élémentaires, et celle des enfans d'ouvriers, fondée sur la petite île de Thompson. L'auteur fut généralement frappé de l'esprit généreux et patriotique qui a présidé à ces institutions ; et M. Everett, ancien ministre des Etats-Unis à Madrid, lui donna de précieuses notions sur tous les établissemens qui contribuent d'une manière si remarquable aux progrès de la prospérité du Massachusett, et qui honorent la paternelle administration des autorités publiques. Les filatures et les fabriques de coton de Lowell, situées à 26 milles de distance, furent visitées par le voyageur : ce vaste établissement, où l'on construit également toutes

les machines qui y sont employées, ne remonte qu'à dix années, et déjà on le met au rang des plus belles manufactures.

Don Ramon employa les derniers momens de son séjour à Boston à revoir l'université de Cambridge qui est la plus ancienne des Etats-Unis : elle a un très beau cabinet de minéralogie, et sa bibliothèque est de quarante mille volumes : l'auteur vit aussi la belle collection de M. Alger, qui s'est particulièrement occupé des minéraux de la Nouvelle-Ecosse. Son voyage le ramena ensuite à Worcester où l'on a fondé un hospice pour les aliénés ; ces infortunés y reçoivent les soins les plus touchans, et des établissemens semblables ont été créés dans les autres états. Don Ramon visita dans la même ville l'Académie des antiquités, où l'on a surtout réuni les livres, les chroniques, les manuscrits, relatifs à l'histoire des Etats-Unis. Arrivé à Hartfort, dans le Connecticut, il vit la maison des sourds-muets, la première qui ait été établie en Amérique. Le docteur Coqswell, qui avait une enfant sourde et muette, forma le projet de cet établissement, et il fut secondé par M. Gallaudet, qui vint en 1816 visiter à Paris l'institution, alors dirigée par l'abbé Sicard. Il détermina Le Clerc, un des premiers élèves de cette maison célèbre, à le suivre aux Etats-Unis, et l'établissement fut ouvert en 1817, sous le nom d'Asile pour les sourds-muets. Le Clerc, s'étant rendu à Washington pendant la session du Congrès, excita le vif intérêt de tous ses membres : on accorda à l'établissement de Hartfort une fondation de terres situées dans l'Alabama, et les cinq états de la Nouvelle-Angleterre lui firent d'autres donations.

Don Ramon visita près de Weter's field le Pénitentiaire, établi, suivant le même système, que celui d'Au-

burn. Il avait recueilli dans son voyage de nombreux renseignemens sur les maisons de détention ; et ses remarques lui ont fait reconnaître que les délits étaient plus fréquens dans la classe ignorante : il est donc à-la-fois utile aux progrès de la morale et au maintien de la sûreté publique d'étendre et de développer partout les bienfaits de l'instruction. L'état des écoles du Connecticut fut observé par l'auteur ; et à son retour à New-York, il acheva l'examen de cette grande ville : il vit la maison de correction, celle des pauvres, et la prison où l'on dépose les prévenus qui ne sont pas encore jugés, et qui passent dans les pénitentiaires après leur condamnation. Il alla visiter la ferme de Long-Island, dont les terres sont cultivées par les pauvres : salutaire épreuve, qui en soustrait un grand nombre aux périls de l'oisiveté, et leur apprend à s'affranchir de la misère par l'amour du travail.

Avant de quitter New-York, l'auteur apprit l'arrivée du docteur Julius de Hambourg, qui voyageait dans les Etats-Unis, pour étudier le régime pénitentiaire, et il passa deux jours avec ce savant recommandable, qui allait continuer à Boston ses intéressantes recherches.

Don Ramon de la Sagra avait consacré à de constantes études le séjour de cinq mois qu'il avait fait aux Etats-Unis : il les quitta le 24 septembre 1835, pénétré d'admiration et de respect pour les institutions morales et philantropiques du beau pays où il avait voyagé.

Quoique la variété de ses remarques nous fasse connaître sous beaucoup de rapports les différens lieux qu'il a visités, et qu'elle s'applique à leur agriculture, à leur industrie, à leurs banques, à leur commerce, la tendance des inclinations de l'auteur le ramène sans cesse vers les institutions de bienfaisance et d'instruc-

tion publique : il les étudie en homme éclairé ; il en compare les différens systèmes ; et il en balance les imperfections et les avantages : un seul exemple suffira pour faire apprécier ses observations. L'auteur remarque que le régime n'est pas le même dans les deux grands pénitentiaires de Philadelphie et d'Auburn, qui ont servi de modèles à d'autres établissemens. A Auburn les condamnés travaillent dans des salles communes, mais en silence ; ils ne sont renfermés seuls dans leurs cellules que pendant la nuit : à Philadelphie la réclusion solitaire est perpétuelle ; on leur donne dans chaque cellule des moyens de travail ; on leur permet de lire la Bible, et l'on ne prive de cette lecture que ceux dont on veut aggraver la peine. L'art du tisserand est le plus généralement pratiqué : les étoffes qui se fabriquent sont déposées dans un magasin ; elles se vendent, soit au dehors, soit pour l'usage de la maison ; et l'on met en réserve une partie de leur valeur, pour la donner aux détenus, lorsqu'ils ont accompli le temps de leur punition.

Tous les hommes occupés de recherches qui intéressent la morale, le bien public, et le sort des classes souffrantes de la société, sauront gré à M. de la Sagra de la direction qu'il a donnée à ses études : c'est pour eux qu'il a recueilli des informations, si utiles à répandre. L'important ouvrage qu'il a publié honore son cœur comme son intelligence, et doit lui concilier l'estime de tous ses lecteurs.

Roux.

RÉPONSE DE M. HOSKINS

Aux observations critiques de M. Cailliaud *sur les planches de son voyage en Éthiopie.*

Dès l'apparition de mon *Voyage en Ethiopie*, M. Cailliaud, auteur de l'ouvrage français sur les antiquités de la Haute-Nubie, publia dans le bulletin de la Société de Géographie, des *Observations* sur mon voyage. Plusieurs mois se sont écoulés sans que j'en aie eu connaissance, et j'y viens répondre aujourd'hui très brièvement.

Personne n'est plus disposé que moi à reconnaître et admirer l'esprit entreprenant qui a conduit M. Cailliaud si loin dans l'intérieur de l'Afrique, et je n'ai aucunement cherché, dans mon livre, à rabaisser le mérite dont il peut se prévaloir sous ce rapport. Mais puisque non content de la réputation européenne qu'il s'est acquise, il tente d'élever des doutes sur l'exactitude de mes dessins, et s'efforce de faire passer pour des erreurs tout ce qui diffère de sa propre publication ou ne s'y trouve pas compris, je suis prêt à entrer en lice avec lui sur les points qu'il a critiqués; et je maintiens présentement que mes délinéations sont les seules correctes, tandis que les siennes, presque sans exception, sont amplifiées et embellies pour produire plus d'effet. Mes dessins ont été réellement, dans presque tous les cas, finis et coloriés sur place avec la plus scrupuleuse fidélité;

tandis qu'il est bien connu de tous les voyageurs en Nubie que les siens ont reçu après coup des additions de premiers plans et autres accessoires pittoresques : ses peintures sont ainsi devenues les plus belles ; mais c'est un genre de mérite que je suis entièrement disposé à lui abandonner.

Venons aux détails. Je ne releverai point ses remarques sur les plans et coupes exécutés par le signor Bandoni ; mais il m'est permis de sourire à l'entendre se plaindre que, sans aucune certitude personnelle, j'aie adopté et publié les plans de l'artiste qui m'accompagnait, plutôt que les siens propres ; car, bien qu'il n'en dise rien dans sa notice, il devait bien savoir que la personne que je m'étais associée était un peintre et architecte de profession, un véritable artiste, ayant fait des études, ayant, pendant vingt ans, gagné sa vie à peindre, et ayant pendant long-temps, à Naples, donné des leçons de perspective et de dessin architectural.

M. Cailliaud observe que ma planche 8 est sans doute une des meilleures ; mais il ajoute, que si elle a été faite sur les lieux, elle a, du moins, été finie, pour les détails, sur la planche 36 de son ouvrage. Je me bornerai à assurer M. Cailliaud qu'il est dans une erreur complète : la vue en question a été prise par moi-même à la chambre claire, et coloriée sur place par M. Bandoni ; elle a été vue dans cet état, par plusieurs voyageurs anglais, à Thèbes, avant que j'eusse jamais vu les gravures de M. Cailliaud, dont je n'avais point avec moi d'exemplaire, et que je ne possède même point encore aujourd'hui.

Quant à la planche 9, M. Cailliaud affirme qu'il doit y avoir eu une corniche autour d'une ouverture voisine du sommet de l'une des pyramides : un tel ornement

n'existe point sur la pyramide particulièrement désignée; mais des traces de cette décoration s'aperçoivent sur une autre pyramide, exactement représentée dans la coupe n° 1, planche 7, et qu'on peut distinguer encore dans la vue placée page 69, ainsi que sur la planche 8.

M. Cailliaud en vient alors à énoncer que nous n'avons pu donner une bien grande attention aux monumens, parce qu'autrement nous n'aurions pas eu de peine à reconnaître un morceau de sculpture représentant des femmes armées, qui percent de leurs lances des captifs. Il est évident, par ma planche 1, que le modèle original de la planche de M. Cailliaud n'a point échappé à nos recherches.

M. Cailliaud dit ensuite : « Les planches 10, 11 et 12 de l'ouvrage anglais, offrent des détails de sculpture que je considère comme peu exacts. » M. Cailliaud se plaint, dans son texte, que ces sculptures sont tellement mutilées qu'il n'avait pu les dessiner; et cependant, aujourd'hui que quinze ans se sont écoulés depuis qu'il a quitté l'Ethiopie, il prétend se les rappeler assez parfaitement pour être à portée d'énoncer qu'elles ne sont point exactement rendues !...

Ce serait une tâche trop pénible que de relever les nombreuses erreurs des gravures de M. Cailliaud en ce qui concerne Méroé. Plusieurs grands dessins sont remplis de détails inexacts de pyramides. Les deux plans de M. Bandoni, et sa planche de coupes sont, à mon avis, tout ce que peut demander l'antiquaire ou l'architecte.

L'exactitude des vues pittoresques que j'ai moi-même données de Wady-Owatáib, est démontrée par les planches d'architecture exécutées par le signor Bandoni; ainsi, quant au fût de l'une des colonnes, que l'on prétend être trop gros vers la base, il sera suffisant

d'énoncer que la coupe du signor Bandoni avait été remise au graveur en bois, et ma vue donnée aux lithographes : lorsque je préparais la publication, je crus seulement nécessaire de vérifier si les gravures reproduisaient fidèlement les dessins originaux ; c'est maintenant pour la première fois que je les compare toutes deux ensemble, et je trouve qu'elles offrent toutes deux la même particularité (ou erreur, comme l'appelle M. Cailliaud), et qu'elles prouvent ainsi, par le fait, qu'elles sont toutes deux exactes. La coupe de ces colonnes, donnée par M. Cailliaud, est très incorrecte ; les ornemens diffèrent de l'original, qui offre en réalité, non des figures grecques d'enfans qui dansent, mais les raides portraits de quelques divinités égyptiennes.

Le troisième pilastre introduit dans la vue d'Abou-Naga de M. Cailliaud, est évidemment une *exagération ;* autrement, comment se fait-il qu'il ne soit point sur le même niveau que les autres, ni en perspective ? Les deux pilastres restans, au lieu d'être dans le style primordial d'architecture, sont représentés comme exécutés de la manière la plus soignée et la plus finie. Des détails fantastiques et sans caractère, ayant plutôt l'air de sculptures indiennes qu'éthiopiennes, sont introduits comme plus pittoresques que des pierres rongées par le temps, et sur lesquelles on n'aperçoit que peu d'ornemens : l'aspect des lieux est d'ailleurs changé par le rapprochement des acacias qui n'existent en réalité qu'à une grande distance.

Les vues, plans, et coupes des ruines de Gibel-el-Birkel, dans M. Cailliaud, sont tellement inexacts, amplifiés, éloignés du vrai, que je suis réellement surpris qu'il ait permis aux lithographes Mongin et autres, de prendre de telles libertés à l'égard de ses dessins ori-

ginaux ; car je suis disposé à croire que ceux-ci étaient plus fidèles, et que dans tous les cas, ils donnaient une idée plus juste des monumens. Dans sa vue du grand temple, la seule colonne qui soit debout est d'architecture égyptienne, et porte un nom royal égyptien ; mais M. Cailliaud ne la fait ressembler à aucun style d'architecture qui soit au monde. M. Cailliaud me demande sous quel rapport ma vue générale du Gibel-el-Birkel diffère de la sienne ? Je dois lui répondre que dans sa vue (planche 50), la montagne est beaucoup trop haute proportionnellement aux ruines, et que dans toutes les planches où elle se trouve, son aspect est *exagéré*. Sa vue donne à peine l'indication des temples, et ceux qui y sont indiquées n'y sont point dans une position correcte. Qui imaginerait que les colonnes, dans sa planche, forment le portique d'un temple creusé dans le roc! Les pyramides aussi sont inexactement placées.

Dans notre plan général du Gibel-el-Birkel, la forme de la montagne est très différente de celle de M. Cailliaud : s'il l'a réellement mesurée, il n'aura certainement pas eu la boussole à la main. Les pyramides, dans notre plan, sont plus voisines de la montagne que dans le sien ; aussi dit-il que la position des miennes est fautive.

M. Cailliaud nous reproche de ne point représenter l'état actuel des pyramides dans notre plan. Nous avons été dix jours à Gibel-el-Birkel, travaillant depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, mais je n'ai pas cru nécessaire d'essayer un travail si peu utile ; l'état des monumens et leur conservation sont représentés dans les vues pittoresques, et tout ce qu'il y a de remarquable dans leur architecture est reproduit dans une planche de coupes. Il eût été fort aisé pour un artiste de donner,

dans le plan de chaque pyramide, une approximation de son état actuel de ruine; mais je n'ai point cru devoir modifier, en Europe, les dessins que j'avais rapportés.

M. Cailliaud assure que les bordures carrées, sur les angles des pyramides, étaient arrondies en tore égyptien, lorsque la surface de la pyramide était polie; c'est un écart d'imagination de la part de M. Cailliaud, ainsi que le lecteur peut s'en assurer par ma vue, p. 151, et A de la planche 23.

Il donne le nom d'*ébauche* à une de mes grandes planches doubles de sculpture. Son dessin des mêmes objets est sans doute plus orné; mais outre cette amplification, il contient aussi beaucoup d'erreurs : ainsi la planche de M. Cailliaud représente des femmes, là où les sculptures originales offrent des personnages portant les coiffures de Horus et d'Anubis. Les grandes figures, d'ailleurs, ne sont pas bien dessinées, leur chevelure est ornée d'une manière qui n'a jamais été de mode en Éthiopie, et le style des sculptures n'est pas correct.

Mon plan du grand temple n'est point une restauration, les restes de chaque colonne marquée sur la planche, sont encore visibles. Je dis dans mon texte que les propylons de ce temple sont seulement une approximation de leur grandeur exacte, et dès-lors je n'ai pas cru nécessaire de les représenter ruinés; et comme le plan n'est point restauré, il eût certainement été peu convenable de donner une forme égyptienne aux angles des propylons ou aux portes du temple.

M. Cailliaud appelle mes vues des statues colossales d'Argo, des *ébauches sans caractère*. Il me semble que, sans avoir recours aux embellissemens, et sans les re-

présenter exquisement exécutées comme des statues non terminées ne l'ont jamais été, elles ont néanmoins beaucoup plus le caractère éthiopien que les siennes.

Je me suis abstenu de fatiguer le lecteur par une réfutation de l'attaque de M. Cailliaud contre les planches d'architecture exécutées par M. Bandoni. Mais pour justifier mon artiste, je ne puis me dispenser de montrer, comme échantillon, les notables erreurs de M. Cailliaud dans son plan du temple de Solib, qui, étant plus voisin de la seconde cataracte, sera probablement visité plutôt par les voyageurs futurs. J'ai mis toujours beaucoup d'attention à examiner les plans de M. Bandoni sur les lieux mêmes, et je puis, dès-lors, témoigner de leur exactitude. M. Cailliaud dit que les six colonnes de la première cour doivent être une restauration de M. Bandoni, attendu qu'il ne les a point vues. Je ne doute pas qu'une exploration plus exacte des lieux n'eût conduit M. Cailliaud à les apercevoir.

J'ai examiné sur place la description qu'il donne de ce temple, et j'aurais eu grand plaisir de m'accorder avec lui. Le plan que nous avons publié a été, comme tous les autres, fini sur les lieux mêmes, avec beaucoup de soin et d'attention.

M. Cailliaud a orné le premier portique de trente-quatre colonnes au lieu de vingt-huit; dans la cour voisine, M. Cailliaud a par erreur accumulé quarante-huit colonnes au lieu de trente-deux; il y a maintenant au centre de cette enceinte un enfoncement curieux (qu'on peut même voir dans ma planche 42) et qui semble formé par un amas d'eau. Cet enfoncement descend fort au-dessous de la base des colonnes qui l'entourent; si donc cette portion de cour avait été remplie de colonnes, leurs vestiges seraient visibles; car on ne peut

supposer que les colonnes du centre eussent été entièrement emportées et non celles des côtés. La chambre suivante, dans le plan de M. Cailliaud, est seulement décorée de douze colonnes au lieu de dix-huit.

M. Cailliaud dit que les colonnes, dans la coupe ainsi que dans les vues pittoresques, auraient dû avoir leurs chapiteaux et leur fût ornée de feuilles; mais une complète réfutation de cette assertion résulte du fait que la coupe du signor Bandoni, ainsi que mon dessin à la chambre claire, s'accordent quant aux ornemens des chapiteaux et des fûts. L'accusation de M. Cailliaud, que j'aurais représenté les constructions dans un état de ruine plus grand qu'il n'est réellement, est faite, je suppose, dans le but de couvrir son propre défaut d'embellir et de restaurer.

J'ai mentionné et copié les sculptures et les hiéroglyphes à Solib, et je les ai décrits dans mon texte; mais si je les eusse introduits dans ma planche 41, cette vue, comme la sienne, aurait été faussée, attendu que les hiéroglyphes étant légèrement et non profondément gravés, et par conséquent à peine visibles à quelque distance, il en fût résulté une idée fautive et exagérée de l'aspect du temple.

M. Cailliaud dit que le cours du Nil, tel que je l'ai représenté, est un calque réduit de la carte en dix feuilles de son ouvrage. Mon but était seulement de visiter les antiquités; et comme j'avais peu d'instrumens avec moi, je n'ai point cherché à dresser une carte complète de cette partie du Nil, surtout ayant trouvé que mes observations s'accordaient passablement avec celles de M. Rüppel, ainsi qu'avec celles de M. Cailliaud ou plutôt de M. Letorzec son compagnon; ma route était souvent éloignée du fleuve, mais j'ai certai-

nement l'espoir d'avoir amélioré la Géographie de cette partie de l'Afrique. J'ai donné des routes à travers les deux principaux déserts : le grand désert de Nubie et celui de Bahiouda : ainsi, loin que ma carte soit prise de celle de M. Cailliaud, il est seulement extraordinaire de voir comment deux voyageurs ont pu visiter cette partie du Nil, et rapporter en Europe des listes si différentes des villages de ses bords; par exemple, depuis la cinquième cataracte jusqu'à Shendy, il y a environ soixante-seize noms sur la grande carte de M. Cailliaud et quatre-vingt-six sur la mienne, dessinée toutefois à une échelle qui n'est que le quart de celle de M. Cailliaud. De mes quatre-vingt-six noms, soixante environ ne sont point insérés sur la carte de M. Cailliaud, et cinquante des villages de M. Cailliaud ne se trouvent point dans la mienne; il n'y a, dès-lors, que vingt-cinq noms sur cette portion de nos cartes qui concordent entièrement, et encore sont-ils pour la plupart différemment écrits.

La capitale même de Berber, Makkarif, est écrite Mekheyr par M. Cailliaud. Depuis Gibel-el-Birkel, où j'ai de nouveau rallié le Nil jusqu'à El-Ourdi ou Nouveau-Dongolah, la différence est tout aussi grande; je pense, dès-lors, que personne ne me contestera le droit d'appeler cette carte *mienne*.

M. Cailliaud finit en disant que, pendant qu'il était à Londres en mai 1835, il avait cherché à me rencontrer, mais que je n'avais pu le recevoir pour cause d'indisposition; il est réel que je n'étais point malade à cette époque, et que je n'ai point su qu'il ait cherché à me voir. Si M. Cailliaud n'a point laissé son nom ni son adresse, il n'a pu supposer que j'eusse connu sa visite ni attendre raisonnablement que je la lui rendisse.

Dans mon texte, j'ai fait peu d'observations sur les ouvrages de M. Cailliaud; ce n'est certainement point une tâche agréable que d'affaiblir la réputation de qui que ce soit, et si mes lecteurs trouvent que je traite maintenant ses dessins et ses observations avec trop de sévérité, qu'ils veuillent bien lire son attaque. Les dessins soignés que je conserve, qui n'ont été esquissés qu'à la chambre claire, mais mis au trait et coloriés sur place par mon habile artiste, et d'autres que j'ai terminés moi-même, ainsi que la réputation de M. Bandoni, sont, je pense, des garans suffisans de l'exactitude générale des gravures de mon volume.

Je ne prétends point dire qu'ils soient parfaits. Dans les meilleurs dessins, il y a de légères imperfections, et les graveurs ont quelquefois manqué de donner le caractère exact du style particulier des vues qu'ils avaient devant eux; mais quant à leur fidélité générale, j'en appelle avec confiance à la justice et à la candeur des voyageurs futurs, et je ne doute point que, de quelque nation qu'ils soient, ils ne reconnaissent avec impartialité et sans préjugé aucun, la bonté de mes dessins.

NOTICE

SUR L'HISTOIRE PERSANE DE BINAKITI,

Contenant des renseignemens géographiques,

Par M. DE HAMMER.

(*Article communiqué par* M. JOMARD.)

L'histoire de *Binakiti* (natif de la ville de *Binakit* ou *Tenakes*) écrite l'an 1317 de notre ère est à peine connue jusqu'à présent de nom, puisqu'elle n'existe, que je sache, hormis les bibliothèques de Constantinople, dans aucune autre bibliothèque européenne. J'ai été assez fortuné d'en faire l'acquisition à l'encan de la bibliothèque du défunt *Hekimbachi* (*protomedicus*) Behdjet-Effendi, une des plus belles qui ait jamais été vendue à Constantinople. L'histoire de *Binakiti* porte le titre : *Raudhar ouli-el-bab fi maarifetir-tewarikh wel-euseb*, c'est-à-dire jardin des hommes de sens dans la connaissance des histoires et des généalogies, et est divisée en neuf parties. La première traite des généalogies des prophètes, à commencer d'Adam jusqu'à Abraham; la seconde, des anciens rois persans et des sages leurs contemporains, depuis *Keiomers* jusqu'à *Yezdejerd*; le troisième, de Mohammed et des Califes jusqu'à l'extinction du califat des Abbassides par la prise de Bagdad; la quatrième, des sultans et rois contemporains aux califes Ommiades et Abbassides; la cinquième, de l'histoire des Juifs jusqu'à la captivité de Babylone; la sixième, l'histoire des chrétiens et des francs, des empereurs et des papes; la septième, de l'histoire et de la géographie des Indiens;

la huitième, l'histoire de la Chine jusqu'à Altankhan vaincu par Djenguizkhan; la neuvième, l'histoire des Mongols depuis Djenguizkhan jusqu'aux jours de l'auteur.

De ces neuf parties la dernière est sans doute la plus précieuse puisque l'auteur ne marche pas exclusivement sur les traces de *Rechideddin*, mais parle comme témoin oculaire des évènemens de son temps, et donne surtout un résumé très bien fait du code des lois (Yan) de Djenguizkhan; aussi cette partie est-elle la plus volumineuse : soixante-quinze feuilles in-4° dans mon exemplaire. Dès le commencement de son histoire l'auteur dit qu'après avoir écrit des ouvrages sur presque toutes les sciences il s'est cru obligé de composer aussi cette histoire, dans laquelle il a abrégé nommément la seconde partie du grand recueil historique de *Rechideddin* (1) qui traite des Indiens, des Chinois et des Francs. Cette seconde partie de l'ouvrage précieux de Rechideddin, dont feu Saint-Martin a rendu compte dans le Dictionnaire bibliographique sous l'article *Rachideddin*, n'existe nulle part en Europe, pas même dans les bibliothèques de Constantinople. Les cinquième, sixième et septième parties de l'histoire de *Binakiti* contiennent les extraits de cette seconde partie du recueil historique de Rechideddin qui sont d'un grand intérêt, même ceux sur l'histoire des chrétiens, des Francs, des empereurs et des papes, parce qu'ils montrent évidemment que Rechideddin puisait ses données dans des livres européens apportés par les missionnaires ou bien dans leurs mémoires et récits verbaux.

(1) *Rechededdin* est la véritable prononciation, et non pas Rachededdin : *Reschid* est autre chose que *Rached*.

La huitième partie, sur l'histoire de la Chine, ne contient probablement rien de nouveau ; elle donne l'histoire de trente-huit dynasties ; dans la douzième il y a un récit particulier consacré à *Chakimouni* dont la naissance, pour le dire en passant, est fixée à l'an 2339 avant la date où l'histoire a été écrite (717), c'est-à-dire l'an 1022 avant Jésus-Christ (sauf le décompte du déficit des années lunaires de l'hégire). La partie la plus intéressante sous le rapport géographique est la septième: sur l'histoire et la géographie de l'Inde. Cette partie renferme trois chapitres dont chacun est sous-divisé en sections. Le premier chapitre : de la chronologie et géographie des Indiens : § 1, des cycles et ères du *Kalp*, *Djouk* ; 2 §, de la mesure de la terre ; 3 §, des climats. Second chapitre. De la vie de *Chakimouni* ; § 1, des anciens prophètes des Indiens d'après l'histoire du *Cachemire*, par *Kemalseri Bakhiti* ; § 2, de la naissance de Chakimouni ; § 3, des paroles et des actions de Chakimouni ; § 4, de la mort de Chakimouni. Troisième chapitre : § 1, Des rois de de l'Inde avant l'Islam ; § 2, des rois de l'Inde musulmans.

Comme échantillon du profit que les géographes pourront tirer de cette histoire, je traduis la seconde section du premier chapitre comme la plus courte :

De la mesure de la partie habitée de la terre.

Sachez que la terre a la forme d'un globe suspendu au milieu du ciel ; elle est divisée par les deux grands cercles du méridien et de l'équateur qui se coupent à angles droits en quatre parties, celle du nord-ouest, nord-est, sud-ouest et sud-est. La partie habitée de la terre se trouve dans l'hémisphère septentrional dont la

moitié est habitée. Cette bande des sept climats embrassant dans son étendue la moitié de l'hémisphère septentrional est le quart de la terre divisée en sept climats, environnée de la mer nommée Océan.

L'équateur et divisé en 360 degrés d'après les tables de *Mamoun;* chaque dégré a 22 parasangues, la parasangue équivaut à trois migles, le migle a 4000 *guiz* (aunes), l'aune à 24 pouces et le pouce à dix grains d'orge. D'après ce calcul, la mesure de la terre (continens et mer) a 32,416,401 farasigues (1) et la terre habitée, 8,143,320 parasangues égales a 24,429,960 migles. (2)

Les fautes de calcul qui se trouvent dans les sommes suivantes proviennent en partie du penchant si commun à tous les orientaux pour tout ce qui est exagération ; les copistes multiplient à leur aise les *hezaré*, c'est-à-dire les mille fois, et à cette occasion il est bon d'observer, que les Arabes et les Persans n'ayant pas de mots pour million et billion, ils expriment le premier en mettant deux fois *Hézaré* (mille fois) et le billion en répétant quatre fois ce mot; pour le centenaire qui se trouve

(1) Dans le texte, il y a migles au lieu de parasangues, ce qui est évidemment une faute de copiste, puisque la somme suivante doit être à-peu-près le quart de la précédente.

(2) Jusqu'ici le calcul est juste, mais les sommes suivantes sont pleines de fautes de calcul : ainsi il y a :

7984971010 aunes au lieu de 9771984000 ;

234659516000 au lieu de 234527616000 pouces,

et 1430646960000 au lieu de 1407165696000 grains d'orge.

Ces erreurs de calcul sont bien plus fortes encore dans l'histoire de Wassaf, qui a puisé dans la même source que Binakiti son contemporain ; dans trois exemplaires de Wassaf que j'ai consultés, les fautes sont les mêmes à commencer de la somme des aunes.

Note de l'éditeur. — Il reste encore ici des erreurs de chiffres qu'il n'a pas été possible de faire disparaître.

après l'unité billionaire ils mettent trois *hézaré*, ainsi la somme des grains, avec les erreurs des calculs indiquées dans la note précédente, se lit en pleins mots de la manière suivante :

Quatorze mille fois, mille fois, mille fois, mille fois, *trois* mille fois, mille fois, mille fois, *dix mille quarante-six* mille fois, mille fois, *neuf cent soixante-mille*, c'est-à-dire quatorze billions, trois cent soixante-quatre millions, neuf cent soixante mille.

Une autre remarque très intéressante pour l'histoire linéaire de la terre et de l'Inde est que la source où *Rechededdin* a puisé ses renseignemens sur l'Inde est un ouvrage reste tout-à-fait inconnu jusqu'à présent aux orientalistes et même au grand bibliographe Hadji Calfa, c'est la traduction d'une encyclopédie indienne faite par le savant Arabe *Abou Rihan* (le père du basilicon) qui a accompagné sultan Mahmoud, le Ghaznevide dans son expédition aux Indes, et a traduit à son retour en arabe un livre indien embrassant toutes les sciences, nommé *Banesgul*, ou peut-être *Batel*, ou *Pateskol;* il serait encore possible qu'on dût lire *Buchet*, puisque trois points sont unis et les traits des lettres pourraient bien être mal écrits pour un *Schin*. C'est aux savans indologues à déterminer la véritable manière de lire ce nom.

DE HAMMER.

DEMI-SAUVAGES DE LA PROVENCE.

Nous allons étudier à grands frais les mœurs, les usages des pays lointains, et nous ne connaissons pas entièrement toutes les nuances qu'offrent les mœurs du peuple dont nous faisons partie. Je vais pourtant dévoiler, au milieu d'un pays aussi civilisé qu'est le nôtre, des hordes de demi-sauvages, sur lesquels on a jusqu'aujourd'hui gardé le plus profond silence. Quoique je ne parle ici que de la France, je suis néanmoins persuadé que nos voisins ont au milieu d'eux, comme nous, des hommes d'une civilisation presque entièrement dégradée.

Quand, dans la peinture des mœurs d'un pays, on a pris le terme moyen de civilisation entre les trois classes qui composent la société, on croit avoir atteint son but : on se trompe, en ce qu'on ne fait pas attention que la dernière classe se divise elle-même en trois autres dont l'extrême de la dernière nous offre une civilisation si déchue, qu'on la confond avec l'état sauvage. On trouve des hommes aussi peu civilisés dans le midi de la Provence, au milieu de vastes forêts appelées *Maures;* les uns habitent entre Fréjus, la Napoule, Cannes, Grasse et Fayence, dans les bois de l'Estrelle : et les autres aux environs du golfe Cimmérien (de Saint-Tropez), tout près de la Garde-Freinet, ancien quartier général des Maures ou Sarrasins.

La plupart de ces demi-sauvages passent l'année dans des huttes grossièrement construites, en pierres cimen-

tées de terre glaise. Ces huttes offrent ordinairement trois divisions, dont des pièces de bois placées en travers sur le sol forment les démarcations. Le plus grand des trois compartimens est réservé au train du ménage; dans un coin est le foyer entre deux pierres; la fumée s'échappe par une ouverture pratiquée perpendiculairement au-dessus. De la paille ou des feuilles sèches, étendues dans la seconde division, est la modeste couche où reposent pêle-mêle le père, la mère, les enfans et souvent les aïeuls. Les bêtes de somme occupent la troisième division. La nourriture de cette classe d'hommes consiste en un pain noir et mal confectionné, de seigle, d'orge et de millet, assaisonné de quelques herbes ou de quelques légumes bouillis. Leurs sièges sont des soliveaux ou des pierres grossièrement taillées; rarement on rencontre une table chez eux.

Les occupations de ces demi-sauvages sont : la culture de quelques arpens de terre qu'ils ont défrichés, la garde de quelques chèvres ou la confection du charbon de bois.

Ils conservent, plus ou moins défigurées, des traces de la religion que professaient leurs aïeux : des croyances absurdes remplacent les dogmes, des superstitions ridicules leur tiennent lieu de morale. Un chêne frappé de la foudre, au milieu de la forêt, inspire un saint effroi; en passant, on se redit tout bas le jour de son malheur, on en devine même la cause.... son feuillage hospitalier avait caché quelque méchant. Une caverne recèle quelque génie, qu'ils tâchent de se rendre propice en prononçant des paroles superstitieuses. On passe en silence, dans la crainte de payer chèrement d'avoir troublé le repos du génie. Ils ont aussi leurs fétiches, car ils conservent une vénération particulière à un objet qui a ap-

partenu à un de leurs ancêtres ; ils craignent qu'un grand malheur ne suive de près la moindre négligence à soigner l'objet précieux. Un objet trouvé, dont ils ne connaissent ni l'emploi ni l'utilité, est également conservé avec soin, dans l'espoir qu'un jour il sera l'occasion de quelque évènement heureux.

Les habits de ces hommes des bois consistent en étoffes grossières et mal façonnées. Les peaux des chèvres mortes dans le troupeau servent de fourrures à ces grotesques costumes. J'ai vu même, un jour de foire à Fréjus, un de ces hommes arriver au banc d'un marchand, acheter trois pans de grosse étoffe, faire avec son couteau suspendu à sa ceinture, deux grandes ouvertures dans lesquelles il passa les bras, et attacher ce burlesque gilet par le moyen de deux grosses épingles de bois. Son affaire terminée, il se hâta de rentrer dans ses forêts. Nous comprîmes que le temps qu'il passa parmi nous fut très pénible pour lui : notre présence sans doute l'importunait. Son regard comme égaré ne s'arrêtait sur rien : il changeait à chaque instant de position ; il ne répondait que des oui ou des non, et souvent par geste, à nos questions réitérées ; il paraissait pourtant de la dernière indifférence à la vue des nombreux objets qui piquent ordinairement la curiosité des villageois. Le costume des femmes est en harmonie avec celui des hommes.

La saleté la plus dégoûtante règne dans les habitations de nos demi-sauvages, comme aussi sur leurs personnes. Leurs cheveux flottent en désordre sur leurs épaules ; jamais ils ne coupent leurs ongles, qui souvent se brisent au milieu de leurs pénibles travaux. La plupart laissent croître leur barbe, dont ils n'abrègent la longueur avec un instrument quelconque que quand ils

en sont incommodés. Cependant ceux qui fréquentent nos foires se font raser quelquefois. Leurs idées ne se portent que sur les objets qui les entourent ou les occupent; aussi leurs conversations sont-elles très bornées, et un morne silence règne ordinairement parmi eux. Souvent, dans les forêts, on les entend pousser des cris aigus, cris sans doute de convention.

Ces hommes ne passent les nuits dans leurs huttes que quelques mois de l'année; il en est même beaucoup qui n'y viennent que pour renouveler leurs provisions, et qui couchent toute l'année à l'abri d'un grand rocher auprès duquel ils dressent pour le troupeau une haie avec des branches d'arbres, et allument un grand feu. En été, ils dorment le jour, et la nuit ils sont dans les bois, sur les rochers, protégeant leurs chèvres contre les attaques des loups. Peu effrayés de ce qui se passe autour d'eux, ils effraient souvent, par leurs cris semblables à celui du chevreuil, le timide voyageur qui traverse la route voisine; on en a vu quelquefois qui étaient perchés sur le sommet d'un roc sourcilleux, appuyés sur un bâton, presque immobiles, et recouverts de peaux jusqu'à la tête : on les eût pris volontiers pour de gros singes.

Si la vente de leurs chèvres ou de leur charbon n'attirait ces hommes à nos marchés, il n'y a aucun doute qu'ils ne devinssent entièrement sauvages. Leurs enfans, qui ne sont conduits parmi nous qu'à un âge avancé, ressemblent plutôt à des idiots qu'à des êtres raisonnables. Ceci confirme l'assertion que l'état sauvage n'est pas naturel, mais plutôt une civilisation dégradée : car les premiers qui quittèrent nos villes, soit par goût, soit que l'indigence les en chassât, pour habiter les forêts, n'ayant plus avec les hommes que de rares rapports,

durent se créer de nouvelles mœurs, de nouvelles habitudes, et oublier tout esprit de convenance ; ils contractèrent infailliblement des formes plus rudes. D'ailleurs, l'on sait que nos mœurs sont toujours en harmonie avec les lieux que nous habitons ; or, les mœurs des hommes dont nous parlons ont dû prendre une teinte des lieux qui les recèlent. Nul doute donc que, si toute communication avec les gens civilisés était interdite à nos hommes des bois, la troisième génération au moins ne devînt entièrement sauvage.

Cependant, je dois le dire à la louange de M. Guigon, le respectable recteur des Adrech, paroisse située au milieu de l'Estrelle, la peuplade qui habite cette contrée a fait un grand pas vers la civilisation ; l'estimable pasteur, touché de l'ignorance dans laquelle vivaient des hommes si voisins de ses ouailles, se laisse entraîner à son zèle : d'abord il leur fait de fréquentes visites, et quand il croit avoir obtenu leur confiance, il les initie aux dogmes de l'Évangile et leur fait goûter les charmes de sa morale ; en même temps, il a soin de faire construire au milieu de leurs huttes une chapelle simple mais propre. Quand ils furent suffisamment instruits, le curé appela l'évêque de Fréjus, qui vint célébrer la dédicace du nouveau temple élevé dans le désert : il fut témoin des scènes les plus touchantes, et partagea avec transport la joie pure et simple de ces hommes qui venaient de retrouver et leur raison et leur dieu. Le vénérable prélat dit en retournant : « Ce jour est vraiment le plus heureux de ceux que j'ai vécu. »

Beylet,

Membre de la Société de Géographie et de l'Institut historique.

LE TEXAS.

Le Texas est situé entre le 26e et le 41e degrés de latitude nord, et le 17e et le 33e degrés de longitude ouest de Washington; sa plus grande longueur est de 925 milles et sa plus grande largeur de 400; il contient environ 160,000 milles carrés ou 102,400,000 acres. Le Texas a une forme triangulaire; la base de ce triangle s'appuie au sud au golfe du Mexique, et remonte dans la direction du nord-ouest de son sommet vers la source de la rivière de La Platte, qui se jette dans le Missouri, à 30 milles au-dessous des Council Bluffs, et à 270 milles au-dessus de son confluent avec le Mississipi. Le Texas est borné, au sud-est, par le golfe du Mexique, au sud-ouest par le Rio del Norte, dans une longueur d'environ 300 milles; par le Rio Puerco pendant 150 milles, et par une chaîne de montagnes de 250 milles; il rejoint alors le Rio del Norte, qui en forme la limite à son extrémité nord-ouest. Il est borné au nord et à l'est par la rivière d'Arkansas, qui le sépare du territoire du Missíssipi par le 25e degré de longitude, où il coupe le Red River, et par cette même rivière du territoire des Arkansas au 17e degré de longitude, puis par le 17e degré de longitude où il coupe le Sabine River; et par le Sabine River qui le sépare de l'état de la Louisiane. La rivière la plus considérable est le Red River, sa source est près du 38e degré de latitude. Après s'être dirigé vers le sud-est pendant un espace de 250 milles à travers le centre du pays, elle se tourne tout-à-coup vers le nord-ouest, 50 milles plus loin au sud-ouest, et forme

la limite entre le Texas et le territoire des Arkansas, dans une étendue de 250 milles ; elle entre alors dans la Louisiane et se jette dans le Mississipi, à 30 milles au-dessous des Natchès et 150 milles au-dessus de la Nouvelle-Orléans.

Après le Red River, la rivière la plus importante, est le Rio Colorado, dont la source est près du 35e degré de latitude nord, près de la frontière sud-ouest du Texas ; après avoir parcouru, dans la direction du sud-est, environ 450 milles, il se jette dans le golfe du Mexique, entre le 29e et le 30e degré de latitude nord et le 19e et 20e degré de longitude ouest. Le Texas étant à 2 1/2 degrés nord du tropique du Cancer, et s'étendant sur un tiers de la zone tempérée, il renferme une grande variété de climats. Comme il s'étend vers le nord jusqu'à la partie septentrionale de la Nouvelle-Jersey et la partie méridionale de Rhode-Island, et vers le sud à 3 degrés au-delà de la partie la plus méridionale de la Louisiane, il peut ajouter aux productions des parties les plus favorisées des États-Unis, la canne à sucre et le café des Indes occidentales. Son territoire a plus d'étendue que tous les états de l'Union situés au nord de la Virginie et à l'est de l'Ohio.

W.

Ellsworth Radical, journal des Etats-Unis.

TROISIÈME SECTION.

Actes de la Société.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 1er juillet 1836.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. du Ponceau, président de la Société philosophique américaine de Philadelphie, adresse des remercîmens à la commission centrale pour l'envoi de la collection du Bulletin, et il se félicite des relations qui existent entre les deux Sociétés.

M. Vidal, interprète de France pour les langues orientales, actuellement à Paris, communique à la Société, dont il est membre, une Notice sur les voyages qu'il a faits de 1829 à 1836, dans diverses contrées de l'Orient, ainsi qu'une relation de l'expédition égyptienne contre Saint-Jean-d'Acre et la Syrie. La commission centrale écoute avec intérêt la lecture de ces deux Mémoires, qui sont renvoyés au comité du Bulletin.

M. Eyriès annonce qu'il a pris connaissance, à la Bibliothèque royale, d'un manuscrit ayant pour titre : *Journal du sieur de Catheux, mestre-de-camp d'un régiment de cavalerie et gentilhomme ordinaire du roi, touchant les Moscovites arrivés en France en l'année* 1668, et il en propose l'insertion dans le recueil des Mémoires.

M. Jomard donne lecture de ce manuscrit, qui est ensuite renvoyé à l'examen de la section de publication.

Séance du 15 juillet.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

La Société royale Asiatique de la Grande-Bretagne et d'Irlande et la Société Asiatique de Calcutta remercient la commission centrale du dernier envoi de son Bulletin.

M. Jomard annonce la nouvelle de la mort de M. le docteur Fr. Corroy, de Tabasco, auquel la Société venait de décerner une médaille pour ses recherches sur les antiquités de Palenqué. La commission décide que la médaille sera transmise à son fils, avec l'expression des regrets de la Société.

Le même membre annonce le retour de M. Waldeck à Londres, après un séjour de plusieurs années aux ruines de l'Amérique centrale, où il a recueilli des dessins et des documens précieux.

M. d'Avezac annonce, à cette occasion, qu'un voyageur français est sur le point de partir pour une exploration des ruines du Mexique.

M. Jomard dépose sur le bureau la première feuille de la traduction arabe de la Géographie de Malte-Brun, publiée au Caire par le Cheyk Refa'h.

Le même membre annonce que l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres vient d'admettre au concours relatif aux antiquités nationales un Mémoire de M. Prieur, payeur à Bougie sur les antiquités romaines de la Mauritanie, et un Mémoire d'un savant allemand, M. Papencordt, de Berlin, sur l'administration de l'Afrique sous la domination des Vandales. Deux médailles d'or seront décernées aux auteurs dans la première séance publique de l'Académie.

M. Noël Desvergers rend compte de l'ouvrage de M. Arbanère sur l'histoire grecque et l'histoire asiatique. Renvoi au comité du Bulletin.

M. d'Avezac lit une note historique sur les cartes géographiques.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

AOUT 1836.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS

ESQUISSE

DU SYSTÈME GRAMMATICAL DE LA LANGUE BÉREBÈRE,

Précédée de quatre lettres sur les Étymologies bérebères, adressées au président de la Société philosophique de Philadelphie, par William B. Hodgson Esq. (1)

(*Communiquée à la Société de géographie par* M. Warden.)

Dans la première de ces lettres (datée d'Alger 18 mai 1828), M. Hodgson commence par donner un aperçu

(1) Extrait des Mémoires de la Société philosophique américaine (*Transactions of the American philosophical Society*), vol. IV, première partie.

des recherches auxquelles il s'est livré sur la langue bérébère, qu'il pense n'être autre chose que l'ancien idiome libyen ou numidien. A l'aide d'un jeune marabout Kabyle nommé *Hamet*, bien versé dans ce langage ainsi que dans l'arabe lettré et vulgaire, il s'est appliqué à reconnaître si les noms propres de personnes et de lieux qui abondent dans les historiens et géographes de l'antiquité et dont quelques-uns ont été conservés jusqu'à ce jour, ne présentent pas quelque affinité avec la langue bérébère.

Nous allons donner, sous la forme analytique, les étymologies qui ont paru à M. Hodgson les plus curieuses: elles sont, suivant lui, trop frappantes et trop nombreuses, pour être seulement l'ouvrage du hasard.

Nous commençons par le mot *atlas*, qui, dès les temps les plus reculés, a été donné à la chaîne de montagnes qui s'étendent de la côte orientale d'Afrique aux confins de l'Egypte. « Je n'ai point trouvé, dit M. Hodgson, que les Bérébères actuels aient aucun nom particulier pour désigner le mont Atlas; ils l'appellent *Adhraer* (1) qui signifie montagne, et au pluriel *Edhrarin*. Les Grecs ne pourraient-ils pas avoir transformé ce mot *Adhraer* ou *Adrar* en *Atlas*? Tous les étymologistes savent combien le *d* ou le *dh* est changé facilement en *t*; et le son liquide de l'*r* en *l* et *s*. Il n'est pas improbable, lorsque les Grecs ont inventé la fable du géant de ces montagnes qui supportait le monde sur ses épaules, qu'ils aient changé *Adrar* en *Atlas*, par analogie avec les mots de leur propre langue ἀθλεύω et ἀθλητής.

Suivant le docteur Shaw, les anciens géographes ap-

(1) Dans ce mot, *dh* a le son du *delta* des Grecs modernes et du *th* anglais dans *then*, *that*, etc.

pelaient la chaîne de l'Atlas *Dyrys* ou *Dirim* et *Adderis* ou *Adderim*. Ces noms, qui sont trouvés dans Strabon parmi les Grecs et dans Pline, Solinus et Marianus Capella chez les Latins, paraissent évidemment être les mêmes mots qu'*Adhraer* et *Edhrarin* chez les Bérebères.

Un autre exemple est tiré du nom encore existant de *Thala*, ville célèbre dans l'histoire des guerres de la Numidie, pour le siége prolongé qu'elle soutint contre l'armée de Métellus et pour le dévoûment héroïque de ses habitans, qui préférèrent se livrer aux flammes plutôt que de se rendre aux vainqueurs.

Les Romains écrivaient *Thala* précisément comme les Kabyles le prononcent aujourd'hui ; et dans la langue de ces derniers, ce mot signifie *fontaine couverte* en opposition avec *source visible*, qui est appelée *Aénser*. Il y a dans ce moment dans les montagnes de Boojeiah, un village des Kabyles nommé *Thala Edhrarin*, c'est-à-dire *Thala des montagnes*, en raison du nombre ou du caractère particulier de ses sources : l'ancienne Thala peut avoir aussi reçu la même dénomination, pour un motif semblable ; et le passage suivant de Salluste corroboré singulièrement cette opinion : « Apud Thalam, « haud longè à mœnibus, aliquot fontes erant. »

La coutume des Arabes relativement à ces *fontaines couvertes* est curieuse et intéressante. On construit un bâtiment au dessus de chacune d'elles, pour la défendre des rayons du soleil, de la pluie et des souillures des animaux ; il n'est permis à aucun homme de pénétrer dans cette espèce de sanctuaire ; les femmes seules qui, chez les peuples grossiers, ont toujours eu la charge exclusive de « puiser de l'eau » y ont un libre accès. Si un homme viole cet asile sacré, il lui est infligé une

punition, et on immole un bœuf en expiation au génie de la fontaine.

Ampsaga est le nom d'une rivière bien connue des anciens géographes (1). Elle est maintenant appelée par les Arabes *Wed-el-Kibeer*, ou la grande rivière, mot que les Espagnols ont corrompu en celui de *Gnadalquivir* mais qui a conservé sa forme primitive chez les Bérebères. A propos de cette rivière, le docteur Shaw fait la remarque suivante :

Le Wed-el-Kibeer, ou grand fleuve, qui est l'Ampsaga des anciens, se jette dans la mer à dix lieues Est de Jijel. Sur l'un de ses affluens, appelé aujourd'hui le Rummel, s'élève Constantine, capitale de la partie orientale du royaume d'Alger et qui, comme l'ancienne Cirta, fut la métropole de la Numidie. « Contrairement à l'opinion de ce docteur, je pense, dit M. Hodgson, qu'Ampsaga est dérivé du mot bérebère *Sagar*, qui veut dire *bois*, accolé à la particule *am*, qui signifie *en ;* ainsi *Am-Sagar* répond à *rivière boisée*, ce qui convient très bien à un courant (2) et surtout à l'Ampsaga, d'après la description qu'en fit mon interprète Kabyle ; en effet, les bords de cette rivière abondent en pins, dont il se fait une grande exportation et qui donnent un fruit sain et savoureux. »

Tunes, *Tunetum* ou Tunis moderne. « Suivant l'explication de mon interprète, le mot *Thunes* peut être traduit par la paraphrase suivante : *étranger en paix et sûreté*. En supposant *Tunes* postérieure à Carthage, ou contemporaine de cette cité, l'érection d'une pareille

(1) Pline l. 5, c. 2. — Mela l. 1, c. 7.

(2) Les Arabes nomment une rivière près Spaitla *Wed el Hataab* ou *Rivière de bois*.

ville dans son voisinage ne peut avoir eu lieu que par suite d'une convention entre les Suffetes Carthaginois et les princes numidiens. Ou bien ne pourrait-on avoir employé cette dénomination pour perpétuer le souvenir de l'asile accordé aux anciens Tyriens ? »

Sitiphis ou *Sitifi* est encore un nom bien connu des historiens et géographes de l'antiquité. Ptolémée parle de « *Sitipha colonia* ». Dans le moyen âge, c'était le nom de la capitale d'un district ou d'une province, appelée *Mauritania Sitifense*. Dans la Tabula Romani Imperii de Mayo, cette ville est marquée comme étant éloignée de moins d'un degré sud de *Salde*, la moderne Boojeiah. Le mot *Esteef*, en bérebère, signifie terre blanche, craie ou argile. « Mon Kabyle m'assura qu'on extrait de cette terre du voisinage d'une ancienne ville des Romains, pour la vendre aux Talebs de Boojeiah, qui s'en servent à l'effet de blanchir les ardoises, sur lesquelles ils écrivent leurs passages du Koran ; il a toujours entendu citer cette ville en ruines sous la désignation d'*Esteef*, et le docteur Shaw prétend qu'elle est aujourd'hui connue sous celle de *Seteef*.

Augela, Augila, Augelæ (Hérodote, Pline). Ce nom, qui était connu du temps d'Hérodote, est encore donné aujourd'hui à une oasis située dans le désert de Barca et appartenant au gouvernement de Tripoli. Hérodote dit que ce lieu abondait en dattes, et il en est probablement encore de même à présent. Ce mot, qui s'est perpétué pendant tant de siècles, dérive évidemment du bérebère : dans ce langage, *Agela* signifie *biens*, *fortune*, et aucune dénomination n'était plus convenable à un espace de terre offrant fertilité et ombrage, au milieu de ces immenses plaines de sable. On ne peut lui supposer une origine punique : Carthage n'a jamais étendu ses

conquêtes dans ces régions désolées; et à l'époque où Hérodote écrivait, c'est-à-dire 300 ans après la fondation de cette cité, sa langue ne pouvait avoir pénétré jusqu'au fond des déserts de la Libye.

Tipasa (Ptol.); *Thapsus* (Pline); *Capsa* (Sall.) Capse (Notit. Episc. Eccl. Afric.); *Capsæ* (Æthic.) (1) « Suivant l'opinion de mon Taleb, dit M. Hogdson, ces différens noms dérivent du mot bérebère *Thefza*, signifiant sol sablonneux, graveleux (2). Les deux premiers de ces dérivés me paraissent assez vraisemblables; mais il est moins facile d'expliquer l'étymologie de Capse, Capsa, Capsæ, où la lettre *C* prend la place du *T*. Cependant, de pareils exemples de corruption dans les mots ne sont pas rares. Il existe de nos jours, dans l'empire de Maroc, une ville appelée *Thefza*, mentionnée sur la carte du major Rennel et à laquelle on ne peut refuser cette dérivation. » (3)

Ger est mentionné par Pline (l. 5, c. 1) comme le nom d'une rivière de la Mauritanie Cæsarienne; *Ger* ou *Gher*, dans l'idiome bérebère, signifie *entre*, et est probablement l'étymologie du nom de cette rivière. Il y a, dans l'empire de Maroc, une ville appelée *Gher*, qui est située au S.-E. de Fez, entre deux chaînons du Mont-

(1) Leo Africanus parle d'une ville appelée *Caphsa*, dans le Biledulgerid, dont les murailles furent rasées au niveau du sol, mais dont la citadelle est encore debout aujourd'hui. Il croit qu'elle fut bâtie par les Romains.

(2) M. Venture, dans son vocabulaire, donne *Thefza* pour le terme bérebère qui répond à *sable*.

(3) Leo Africanus dit que cette ville fut bâtie par les Africains, sur le penchant de l'Atlas et que ses murs sont construits avec un très beau marbre, qui est appelé dans le langage du pays *Thefza*, d'où la ville a tiré son nom.

Atlas. On trouve aussi le cap *Gher* sur la côte occidentale entre Mogador et Santa-Cruz.

Le nom de la rivière *Tamuda* (Mela c. 5; Pline l. 5, c. 2) doit être dérivé de *Themda*, étang, ou de *Thabuda*, espèce d'herbe qui croît sur le bord des rivières.

Muthul (Sall.) de *Ameuthul, comme un lièvre*, ou rivière du lièvre.

Asana (Plin.) de *Essan*, roseaux.

Bagrada (Plin. l. 8, c. 14) de *Bagurda*, souris. *Rivière de la souris;* elle est maintenant appelée Mejerda.

Thena ou *Thenæ* (Pline, Strabon, Ptolémée, etc.) paraît être dérivée du mot bérebère Tene, dattes. On sait qu'en effet ce fruit abonde dans le nord de l'Afrique.

Thelga (la *Methelga* de Pline) de *Thelga*, paille.

Siga (Plin. l. 5, c. 11) peut être de *Sikka*, soc de charrue.

Des noms qui furent connus des anciens géographes, M. Hodgson passe à ceux actuellement existant, mais dont l'antiquité n'est pas bien constatée. Il les prend dans diverses parties de l'Afrique du nord, depuis l'Atlantique jusqu'aux confins de la Nubie et des bords de la Méditerranée au désert de Saara inclusivement.

On trouve dans l'empire de Maroc, la ville de *Tenes*, à une courte distance S.-O. de la capitale. Ce mot, dans la langue bérebère, signifie *culte*, *adoration*.

Tetuan, port bien connu du royaume de Fez, dérive de *Tetowan*, qui, en bérebère, veut dire *yeux*. Partout, en Orient, on trouve des localités dont le nom vient du mot *yeux* ou *fontaines d'eau*.

Tamara, sur la côte, au sud du cap Ger, paraît dériver de *Themara*, qui signifie un but pour tirer.

Tafilet, *Thafilelet*, *Afilelet*, en bérebère, désigne le maroquin rouge; l'endroit où il se fabrique est appelé *Thafilelet*.

Azamor, sur la côte de l'Océan Atlantique. Ce mot signifie oliviers.

Tagarost au sud-est de Santa-Cruz. *Thagarorth*, figuier.

Tregeget dans les montagnes au sud-est du cap Blanc. Ce mot veut dire trembler.

Dans le pays des Mozabees (ancienne Gétulie) on trouve :

Berigan de *Ebrigan*, noir.
Tsebid de *Thevid*, debout.
Wergela de *Oorgelara*, ne pas fuir.
Engousa de *Egousah*, grappes de raisin.
Gardeia de *Ghar-daei*, venez ici.
Tegozarin de *Thegozourin*, figuiers.

Dans la région de Saara et le pays des *Tuaricks*, sont les villes suivantes dont les noms sont tous significatifs dans la langue bérebère.

Taudeny, suspect.
Tischét, araignée.
Aroan, rassasié de nourriture.
Twat (*Atwat*), oiseau de l'espèce de *Héron* (*urdea.*)
Ezawen, poste militaire, collecteur de tributs. Sur la route de Gadames et Mourtzouk à Tombouctou.
Telliaguess, déclin du jour, ou voyage de trois jours.
Tuggurt Tegart, terrain cultivé. Ces mots sont probablement une corruption de *Thegerth*, jardin.

De Mourtzouk à l'oasis de Jupiter Ammon et à Bornou :

Temissa de *Themis*, feu ; ou *Themissa*, espèce d'herbe.

Yzaghan de *Isnagan*, ils combattent.

Thegerhy de *Thegarth*, jardin ou terre cultivée. Sur la côte de Barbarie.

Seibouse, espèce de petit oiseau. Ce nom appartient à une rivière entre Tunis et Constantine.

Zaine, autre rivière (l'ancienne Tusca) de *Zaine*, chêne.

Tuckust, montagne près Bone. *Tuckust* signifie neige perpétuelle.

Tamendfust, pointe orientale de la baie d'Alger. *Thametefus*, veut dire main droite.

Twunt, nom de rivière ; il signifie partage ou division, et il est ici parfaitement approprié, car cette rivière sépare les possessions d'Alger de celles de Maroc.

Baryth (que quelques-uns écrivent *Baruth*) est le nom du cap O. de la baie d'Alger, qu'on croit être le *Promontorium Appollinis* de Pline (l. 5, c. 2), d'après l'interprétation du Taleb Hamet, *Baryth* veut dire, en bérebère, *réconciliation après une victoire*. On peut en conséquence supposer avec probabilité, que ce cap fut ainsi nommé dans les anciens temps, d'après quelque traité de paix qui y fut conclu entre les tribus ou nations qui y habitaient à cette époque.

—

DEUXIÈME LETTRE.

Alger, 1er septembre 1828.

Cette seconde lettre de M. Hodgson a principalement pour objet de rechercher, si la langue bérebère, qui

diffère tellement des autres par ses étymologies et sa construction grammaticale, reste confinée dans les montagnes du nord de l'Afrique, ou si cette langue n'aurait pas quelque connexion avec les idiomes rapprochés de la Nubie, de l'Abyssinie et même de l'ancienne Egypte. A l'appui de cette dernière hypothèse, M. Hodgson cite les quatre noms égyptiens suivans : *Ammon*, *Thémis*, *Thèbes* ou *Thebais* et *Thoth*, qui lui paraissent avoir des étymologies bérebères, opinion qu'il ne présente toutefois qu'avec réserve et circonspection.

1° *Ammon* est, comme on le sait, le nom du Jupiter égyptien. Il paraît toutefois que cette divinité est d'origine libyenne : Properce (l. 4, élégie 1re) l'appelle *Jupiter Libycus :* Lucain, dans sa Pharsale (lib. 10, v. 511) en parle comme d'un dieu libyen, le seul qui eut un temple dans cette contrée. On rapporte dans les livres de mythologie, qu'Hercule traversant les déserts de la Libye pour passer aux Indes, et à demi expirant de soif, implora le secours de son père qui lui apparut sous la forme du bélier, et grattant la terre, en fit jaillir une source d'eau vive. Ainsi, les auteurs sont généralement d'accord pour donner au Jupiter Ammon une origine libyenne, et il est bien reconnu aujourd'hui que son temple si fameux n'était pas en Egypte, mais dans une oasis, qu'on suppose être celle de Siwah, dans le désert de Barca, où l'idiome bérebère est encore parlé.

L'étymologie généralement adoptée est que le mot Ammon est dérivé du grec αμμος qui signifie *sable*, parce que ce temple était situé au milieu d'un désert aride. On aurait dû penser cependant que les oasis, dans l'un desquels il fut élevé, sont des endroits fertiles, couverts d'une riche végétation et abondamment

arrosés. Suivant M. Champollion, le mot Ammon qui, par abbréviation, est prononcé *Men*, paraît avoir été dit autrefois comme *Amen* ou *Emen*. Or, *Aman*, dans le langage bérebère, signifie *eau*, et il est très naturel de croire que cette expression fut ajoutée au nom de la divinité, qui secourut les Libyens, en leur faisant trouver ce précieux élément.

2° *Themis*. D'après Champollion, les anciens Egyptiens écrivaient *Sme* (1) avec leurs caractères phonétiques; les Grecs l'écrivaient Θεμις. Dans la mythologie de ces derniers, elle était la déesse de la vérité et de la justice. Aujourd'hui *Thémis*, dans la langue bérebère, signifie *feu*, le principal moteur de la nature et le symbole de la pureté. Les Romains et nous avons fait dériver *puritas* et *pureté* de πυρ, feu, le plus pur de tous les élémens. Pourquoi le nom de la déesse de la Pureté ne serait-il donc pas dérivé d'un mot bérebère, ayant le même son et la même signification?

3° *Thebes*, *Thebaïs*. Thèbes était la capitale de la Thébaïde, appelée par les anciens historiens *Egyptus superior*. Le passage suivant, de Diodore, semble donner quelque probabilité à l'étymologie qu'on va indiquer. En effet on lit, dans le cinquième livre de son histoire d'Osiris et d'Isis : Κτίσαι δε φάσι τοτὲ περὶ τὸν Οσιριν πόλιν ἐν τῇ Θηβαϊδι τῃ κατ' Αἰγυπτον ἑκατόμπυλον ἣν ἐκείνοις μὲν ἐπώνυμον ποίησαι τῆς μητρος. « Il reste à dire d'Osiris « qu'il construisit une ville à cent portes dans la Thé- « baïde, à laquelle il donna le nom de *mère*. »

(1) M. Champollion (Précis du système hiéroglyphique pages 265. 267, 281, 2e édit.) appelle cette déesse égyptienne *Tme* ou *Tmei*, ce qui se rapproche davantage du mot bérebère Thémis, que les Grecs ont conservé sans variation.

M. Hodgson croit avoir trouvé, dans la langue bérebère, le moyen d'expliquer ce passage. Dans cet idiome, *Thebais* ou *Thebaist* signifie le sein d'une femme, *mamma*. Si, par mélonymie, on emploie *maman*, *mamma* pour mère, ne peut-on pas supposer qu'Osiris se soit servi d'une figure semblable? La grandeur et la magnificence de Thèbes méritaient qu'on lui donnât cette appellation de *cité mère*, et c'est dans ce sens que le mot *métropole* a été adopté par les Grecs, et qu'il est encore usité chez nous.

4° *Thot* ou *Thoth*. Cette divinité était l'Hermès ou le Mercure égyptien. *Theut*, *Thut* ou *Thot* signifie *œil* dans la langue bérebère. Ce mot semble parfaitement caractériser le messager des dieux et le vigilant gardien de Junon. Les historiens grecs rapportent que, lorsque Osiris partit pour traverser la terre, il laissa l'administration de son royaume à son épouse Isis et lui donna *Thoth* pour conseiller.

L'ancienne ville d'Égypte, appelée *On* par les Hébreux et *Héliopolis* par les Grecs, était nommée par les Égyptiens *Tadis* (voyez d'Herbelot). Les Arabes lui ont donné la dénomination d'*Ain-el-Shems*, l'*œil du soleil*, ce qui correspond au mot grec Héliopolis. A l'égard du mot égyptien *Tadis*, il est à remarquer qu'en bérebère *Tadij* veut dire *soleil*.

Appollinopolis est le nom grec de l'ancienne cité égyptienne, appelée *Eyou* par les habitans primitifs. Un pareil mot, en bérebère, répond à *lumière du soleil*, tandis que *Tadij* est le soleil lui-même; cette étymologie s'accorde avec le nom grec Appollinopolis.

« Ayant attribué une origine éthiopienne ou abyssinienne à l'idiome bérebère, j'ai trouvé avec plaisir, dit M. Hodgson, que les noms pour signifier *Dieu* dans

les deux principaux dialectes de cette région, sont des mots bérebères, savoir : *Egzar* et *Ezgar;* le premier signifie *fleuve* et l'autre un *bœuf*. Or, le Nil et le bœuf Apis ont été les objets du culte de toute l'Égypte. »

—

TROISIÈME LETTRE.

Alger, 20 janvier 1829.

M. Hodgson s'exprime ainsi :

« Dans l'étude de l'histoire passée et de la condition actuelle de l'Afrique, la langue bérebère a été le principal objet de mes recherches; j'ai eu la satisfaction de la reconnaître dans l'idiome primitif des Mozabies, Wadreagans et Wurgelans, nations qui habitent une partie de l'ancienne Gétulie, et sont ordinairement confondues avec les Bédouins. Les Mozabies, séparés des deux autres peuples par un désert de huit jours de marche, ont un caractère bien distinct, au moral comme au physique, ils sont blancs, tandis que ces derniers sont noirs. Toutefois, leurs dialectes se ressemblent identiquement, ne présentant que les modifications du langage général de l'Atlas, telles que celles produites dans tous les pays par le climat et l'habitude. Ainsi les Kabyles, qu'on peut appeler les montagnards de l'Afrique, appellent un homme *ergaz*, tandis que les habitans des basses terres du Sahara adoucissent le son du *g* et disent *erdjaz;* de même *Themis*, feu, est prononcé *Temis*. mais au milieu de ces variantes, on reconnaît toujours la langue bérebère.

Les Mozabies professent la religion mahométane; dif-

férant sur quelques points de discipline avec les grandes *Mezhebs* ou sectes, elles en constituent une cinquième, *Hames*.

« Les *Wadreagans* et les Wurgelans, qui ont des rapports moraux avec les Bérebères, ont plusieurs des traits physiques qui caractérisent le nègre. Leurs cheveux sont laineux, leur peau est d'une couleur bronzée ou brun foncé; ils ont le nez court, un peu aplati et cartilagineux à l'extrémité et les lèvres épaisses. Ils sont, sans aucun doute, de la race des Bérebères et Nubiens décrits par Browne. Les Wadreagans n'appartiennent certainement pas à la grande famille caucasienne, dont les Mozabies et les Kabyles font partie.

« On peut affirmer que ces noirs ne sont autres que les Melano-Gætuliens de Ptolémée. La première fois que j'entendis un Wadreagan parler bérebère, ma satisfaction put être comparée à celle du navigateur à l'aspect d'une terre inconnue, et je ne doute plus que cet idiome ne soit répandu dans toute la partie septentrionale du désert de Sahara; car dans la carte de l'Afrique du nord par le major Rennel, on trouve une autre *Tuggurt* et une autre *Wurlega :* la première sous le 20° et la seconde sous le 24° de lat. nord, et ces noms indiquent incontestablement la langue bérebère.

« Dans la ville de Tuggurt, capitale de Wadreag, il existe une race distincte appelée par les mahométans *Muhedjerin*, dénomination appliquée à ceux qui émigrent de leur pays, adoptent la religion du prophète, et, à cette condition, sont admis comme compatriotes parmi les fidèles. On croit que ce peuple est d'origine hébraïque : sa complexion blanche et sa chevelure claire offrent un contraste frappant avec la peau noire et la tête laineuse du Wadreagan. Ces mahométans ne parlent

que l'arabe, et sont, de fait, les personnages les plus riches et les plus influens du pays. Serait-ce les *Leucos* ou Éthiopiens blancs dont parle Pomponius Mela, ou bien quelqu'une des tribus perdues d'Israël? Bruce a découvert, en Abyssinie, une peuplade juive, celle de Falasha, qui attend encore le Messie.

« Les *Biscaries* descendent des Bérebères, ainsi que l'indiquent les noms de leurs villes. Ils parlent aujourd'hui le dialecte barbare de l'arabique. M. Shaler donne dans son ouvrage une démonstration philosophique de la manière dont cette tribu a perdu son langage primitif.

« Les *Canarei* sont placés par Shaw dans un district voisin des Biscaries, et il affirme qu'ils mangent la chair du chien, à l'instar de leurs ancêtres. Pline parle des *Canaries* de Maroc, et il en est question dans les Annales de Tacite; mais j'ignore s'il y avait un tel peuple dans la Gétulie. Il est prouvé toutefois que les Biscaries et les Wadreagans font grand usage de la chair du chien en médecine; la viande et le bouillon de cet animal, épicés avec du gingembre, du cinnamome et du poivre, paraissent un remède souverain contre les affections bilieuses auxquelles ces peuples sont sujets. »

—

QUATRIÈME LETTRE.

Alger, 1er avril 1829.

Poursuivant le cours de ses investigations ethnographiques, M. Hodgson ajoute aux étymologies égyptiennes dont on a parlé ci-dessus celles des mots *Osiris*, *Isis*, *Atoo* et le nom du fameux *Nil*.

« Osir-*is* signifie, en bérebère, *un vieillard respectable*, et *Isis* veut dire *filles* au pluriel, le singulier étant *ile*. Champollion écrit que la terminaison *is* fut ajoutée par les Grecs aux noms des divinités égyptiennes. Je ne m'attacherai point à réfuter les opinions de Kiriher, Jablonski et autres, qui prétendent que le premier représente le soleil et la seconde la lune. Je ferai observer seulement que mon interprétation s'accorde avec les attributs prêtés à Osiris et à Isis, tels que la barbe vénérable, le bâton et le *flagellum* de l'un et les nombreuses *mammillæ* de l'autre.

Atoo, dans la langue cophte, signifie, suivant Champollion, l'*univers;* le même mot, en bérebère, veut dire tout l'*espace aérien*.

On lit dans Hérodote ou Diodore de Sicile, que les Égyptiens ont appelé le Nil *Oceanus*. Le mot bérebère *Ile* ou *Illee* signifie *la mer*, et on peut expliquer l'analogie de la manière suivante : Les habitans de l'Égypte ont probablement donné à leur fleuve sacré quelque appellation, telle que père ou source de la mer; car si, comme le dit Champollion (1), « la préposition *n* remplace le cas génitif des Latins, *Nil* ou *Nile* serait l'inflexion génitive *de la mer*.

« J'ai conversé, ajoute M. Hogdson, avec les habitans de Dra, Tafilet, Fighig, Twat, Tegoraza, Tedeekels, Wurgelah, Ghadames, Djerbi, Gharian, et j'ai trouvé, dans ces divers lieux, la langue bérebère radicalement semblable. »

Cette lettre est terminée par une notice intéressante sur les *Tuarycks*, nation blanche, nombreuse et guerrière, qui descend de la famille bérebère, et qui habite

(1) Précis, p. 129.

cette partie du Sahara, bornée à l'est par Fezzan et Tibboo, au midi par les nègres de Bornou, Haoussa, Gouber et Tombuctoo, à l'ouest par les oasis de Tedeekels et de Twat, et enfin, au nord, par le pays des Mozabis, Engousah et Ghadames.

Voici un spécimen du langage bérebère, tel qu'il est parlé chez les Tuaricks :

	Singulier.	*Pluriel.*
Eau	Aman	Amanan
Feu	Temis	
Soleil	Tafookt (littéralement	*Lumière du soleil.*)
Lune	Ayur	Ayuran.
Étoile	Ithree	Ithran.
Homme	Erdjaz	Erdjazan.
Femme	Tamtot	Khaleth et Tesidnan
Tête	Ikf	Ikfowan.
OEil	Teit	Tetouan.
Main	Afuss	Efessan.
Chien	Aidee	Edan.
Chat	Amshish	Emshash.
Bœuf	Azger	Ezgeran.
Vache	Tafoonest	Tezith.
Pain	Agrom	
Viande	Aksoum	
Sel	Tesint	
Payer	Tamoort.	

A la suite de ces lettres se trouve un aperçu du système grammatical de la langue bérebère; nous regrettons que les bornes de cette analyse ne nous permettent point de nous y arrêter.

Nous terminerons en donnant un échantillon de poésie bérebère, ainsi que la traduction d'un conte dans le même idiome.

CHANT BÉREBÈRE.

Le chant qui suit est celui des femmes kabyles, lors du départ de l'*errafka;* on appelle ainsi une troupe d'hommes, qui quittent leurs villages, « pour se rendre à Alger et dans ses environs, où ils sont employés comme bergers et laboureurs par les habitans, et comme domestiques par les étrangers. » (*Shalers' Sketches of Algiers*, page 94.)

1. Awidden dhedresents adhich aminsee,
2. Egan gara sanoee.
3. Ahath'k-Ldjennan, agkadem latseman,
4. Aghrom dhemasas, ishthok eghaman.
5. Athemelewin, hoozzimts thefrewin,
6. Abreed El-Hamma, limbeth ghoorewin.
7. Shiagh adhleel arnegh oola adhlaoonais
8. Aghra lezair anidha ekhadem elkais
9. Ai, Sidi Yahaya! abab netsa booth,
10. Afooyagh adhnoob, arqaz tham attooth.

Traduction littérale.

1. Je veux aller avec eux partager l'*Aminsee*, (1)
2. Goûter avec lui les plaisirs de l'amour.
3. Il va travailler au jardin pour gagner un *tseman*, (2)
4. Mangeant un pain sans saveur et soupirant après sa maison.
5. Colombe! déploie tes ailes rapides,
6. Vole à *El-Hamma* (3), passes-y la nuit:
7. Porte mes pendans d'oreille et même mon collier
8. A Alger, où mon bien-aimé travaille.
9. Oh! *Sidi Yahaya* (4) toi, père irrité,
10. Pardonne les péchés de l'homme et de la femme.

(1) *Aminsee*, repas du soir des Kabyles.
(2) *Tseman*, petite pièce de monnaie.
(3) *El-Hamma*, place ainsi appelée, située auprès d'Alger.
(4) *Sidi Yahaya*, marabout distingué.

CONTE BÉREBÈRE.

(*Traduction libre.*)

Il était une fois, dit-on, un homme qui, étant en voyage, arriva dans un lieu solitaire, où il aperçut beaucoup de fumée. S'en étant approché de plus près, il découvrit un autre homme avec son cheval, deux faucons et trois chiens d'arrêt. Cet homme se leva au matin, monta à cheval, amena ses chiens, et fut combattre les guerriers d'une certaine tribu, contre lesquels il se battit seul jusqu'au soir et ensuite il revint. Le nom de cette tribu était Ifragatin. Il continua ainsi pendant quelque temps, lorsque enfin les gens de la tribu se dirent que faut-il faire? Ils s'adressèrent à un vieillard pour demander conseil. Celui-ci leur demanda : « Comment l'homme est-il monté?—Outre son cheval, il a deux faucons et trois chiens d'arrêt. — Le vieillard reprit : Prenez avec vous, lors du combat, six femmes, deux chiennes, deux faucons femelles et deux jumens. » Le lendemain, ils suivirent l'avis du vieillard, et, à leur arrivée sur le champ de bataille, ils envoyèrent six femmes en avant. Aussitôt que l'ennemi les aperçut, la passion de l'amour enflamma son cœur; les chiens coururent sur les chiennes, les faucons s'élancèrent vers leurs femelles et le cheval se rua sur une jument. Les hommes de la tribu parurent alors, les entourèrent et les saisirent. L'ennemi solitaire resta prisonnier durant six jours, au bout desquels quelques-uns demandèrent sa mort, tandis que d'autres s'y opposaient; à la fin, un homme se leva et dit : « Il faut qu'il meure. » Des fagots furent alors apportés autour de lui, on y mit le feu, et il périt dans les flammes.

PROPOSITION

DE FORMER UN MUSÉE GÉOGRAPHIQUE, PRÈS DE LA SOCIÉTÉ.

Présentée à la Commission centrale, dans sa séance du 5 août 1836,

Par M. Roux de Rochelle.

—

Messieurs,

Le présent que M. le colonel Galindo vient de faire à la Société de géographie m'offre l'occasion de vous soumettre un projet, qui serait peut-être utile aux progrès de l'étude et de la science, s'il venait à se réaliser. Je trouve dans les objets précieux qui vous ont été remis le principe d'une collection qui deviendrait un jour nombreuse, si les voyageurs que vous aimez à accueillir, si ceux avec lesquels vous êtes en correspondance offraient à la Société quelques marques, quelques souvenirs des pays qu'ils ont parcourus. Chaque contrée a un genre d'intérêt qui lui est propre, soit par ses minéraux ou ses productions naturelles, soit par ses antiquités et ses monumens d'arts, soit par des armes, des ustensiles, des instrumens qui diffèrent entre eux, et dont la comparaison peut être utile à l'avancement de l'industrie, ou aux progrès de la connaissance des peuples.

La collection qui serait formée par les dons volontaires des savans et des voyageurs, pourrait ainsi se com-

poser d'un grand nombre d'objets divers, dont on ferait la classification afin d'en faciliter l'étude, et plus ce musée de géographie viendrait à s'agrandir, plus on aimerait à venir le consulter. Le géologue, le minéralogiste, l'antiquaire, chaque savant y trouverait quelques échantillons des minéraux, des couches de terre, des produits du sol, ou quelques vestiges du passage et des monumens de différens peuples. Les voyageurs pourraient visiter avec fruit ces collections, soit avant leur départ, soit à leur retour; et l'examen de ces différens objets leur aiderait à compléter les recherches qu'ils s'empressent déjà de faire dans vos collections de cartes et dans votre bibliothèque. Il est un grand nombre de monumens ou d'usages qu'une description ne peut faire connaître qu'imparfaitement, il faut les avoir sous les yeux pour les comprendre.

Vous parler, messieurs, de l'influence que ce Musée géographique pourrait avoir sur l'instruction des hommes qui sont entrés dans la carrière des voyages, c'est déjà supposer que nous sommes enrichis d'une nombreuse collection, c'est porter au loin ses yeux sur l'avenir; mais il nous est permis d'anticiper sur le temps, car nous aimons à prévoir pour la Société de géographie une longue durée : les corporations ne sont pas soumises aux mêmes chances de mortalité que les individus : elles réparent leurs pertes, sans passer par les accidens et les inégalités de la vie, sans avoir à subir tour-à-tour des enfances et des décrépitudes; et tel est l'avantage des associations scientifiques qu'elles peuvent être constamment dans un état progressif. Si nous jetons aujourd'hui les bases d'un Muséum géographique, il pourra, nous osons nous en flatter, devenir un jour pour la science un vaste et précieux dépôt.

Lorsque je pense, messieurs, que ce Muséum sera successivement accru par le seul résultat des dons volontaires, je crois rendre un juste hommage au zèle et à la générosité des voyageurs qui apprécient l'utilité des travaux de votre Société, et qui ont déjà bien voulu lui faire part de leurs publications. Votre bibliothèque s'est formée, s'est agrandie par des présens; et si les plus importans ouvrages qu'elle renferme sont dus à la libéralité du gouvernement, et à celle des Sociétés savantes, soit nationales, soit étrangères, qui sont en relation avec vous, l'obligeance et le savoir des voyageurs de différentes contrées vous ont également enrichis d'un grand nombre de bons écrits.

Cet exemple aura sans doute des imitateurs; et lorsqu'on verra se former ici, dans l'intérêt de la science, une collection que tous les voyageurs pourront être admis à consulter, on sera plus encouragé à contribuer à l'accroissement de ce Muséum, et à se faire honorablement inscrire dans la liste de ses généreux bienfaiteurs.

Je regrette, messieurs, de ne pouvoir concourir en ce moment que par une très modique offrande à l'exécution du projet dont je viens de vous entretenir: ce que j'avais pu recueillir dans mes voyages est aujourd'hui disséminé; et il ne me reste à déposer dans votre collection naissante qu'un petit nombre d'objets. J'ose à peine vous entretenir d'un si léger tribut de mon dévoûment pour la Société dont j'ai l'honneur d'être membre: mais j'ai la confiance que si elle veut bien accueillir favorablement les plus faibles dons, ils pourront se multiplier, et acquérir un jour plus d'ensemble et d'importance par leur réunion. R.

Séance du 19 août 1836.

Messieurs,

Vous avez bien voulu accueillir avec faveur la proposition de former un Musée géographique, à la composition duquel seraient invités à concourir tous les voyageurs qui ont des relations avec votre Société ; et vous avez paru persuadés de l'utilité de cet établissement, et des secours qu'il pourrait offrir pour l'étude de la géographie ; soit qu'on le considère comme moyen de mieux connaître la formation géologique des diverses contrées, et la plupart des productions naturelles qui les caractérisent, soit qu'on cherche à se rendre compte du degré d'industrie et de civilisation auquel les différens peuples sont parvenus.

La liaison de la géographie avec les sciences naturelles est si évidente qu'elle n'a pas besoin d'être démontrée ; et sa liaison avec l'étude des arts et des mœurs des différens peuples vous est savamment développée dans un rapport de l'illustre Cuvier, dont nous venons d'entendre la lecture : elle l'est également dans un écrit publié en 1831, par notre honorable collègue M. Jomard (1), qui cherchait alors, avec ce zèle dont il est constamment animé pour les progrès de la science, à faire joindre une collection ethnographique à toutes celles dont se compose le vaste établissement de la bibliothèque royale.

Le Musée géographique dont le projet vous occupe

(1) Cet écrit a pour titre : *Considérations sur l'objet et les avantages d'une collection spéciale, consacrée aux cartes géographiques et aux diverses branches de la géographie.*

aujourd'hui, messieurs, ne se bornerait point à ce dernier genre de collection : vous y admettriez dans les productions de la nature comme dans celles des arts, tous les objets qui seraient dignes d'étude. Ces diverses offrandes auraient d'abord peu de liaison entre elles ; mais dès l'origine on s'attacherait à les classer par ordre et systématiquement. De nouveaux échantillons viendraient se ranger successivement dans chaque série ; et ce qui n'aurait été d'abord qu'un recueil fortuitement assemblé et dont les différens articles seraient incohérens, pourrait justifier dans la suite ce nom de Musée géographique, dont nous le décorons dès aujourd'hui par une sorte de pressentiment, et dans l'espoir que le temps pourra l'enrichir.

Plus vous multiplierez autour de vous, messieurs, les moyens de connaître notre globe sous tous les rapports, plus on recherchera votre Société, sa bibliothèque, ses cartes, son Musée, et les séances où elle se réunit. C'est à faciliter l'étude de la géographie, à en propager le goût, à faire disparaître ce qu'elle peut avoir d'aride, en la liant constamment à l'étude de la nature et à celle de l'homme, que notre Société peut s'attacher avec persévérance et avec succès. Si sa position et ses ressources ne lui permettent pas toujours d'étendre le champ des découvertes, du moins un autre genre de services sera toujours à sa portée : elle peut répandre sur la science de la géographie de plus vives lumières et un intérêt plus général, en l'unissant aux autres études propres à en augmenter l'importance, et à en faire ressortir l'utilité !

R.

———

RAPPORT

DE LA COMMISSION NOMMÉE PAR LE MINISTRE DU COMMERCE ET DES TRAVAUX PUBLIÉS SUR LA CRÉATION D'UNE COLLECTION ETHNOGRAPHIQUE.

OBSERVATION PRÉLIMINAIRE.

Il y a une vingtaine d'années qu'il a été question pour la première fois, à Paris, de former une *Musée des Voyages ;* M. Jomard, l'un des ingénieurs de l'expédition d'Égypte, commissaire du gouvernement pour la direction de l'ouvrage publié sur cette contrée, est le premier qui ait proposé cette création : voici à quelle occasion. Le consul au Caire, M. Thédenat-du-Vent, ayant envoyé, en 1818, une collection assez considérable, une commission de l'Institut fut chargée par le ministre de l'Intérieur de lui faire un rapport sur le projet d'acquisition ; M. Georges Cuvier était l'un de ses membres, M. Jomard en fut le rapporteur. La Commission conclut à ce que les objets d'*antiquité* fussent achetés pour le cabinet des antiques, et les pièces d'*histoire naturelle*, pour le Muséum du jardin du Roi ; quant aux objets divers, venant de l'intérieur de l'Égypte, de la Nubie et de l'Abyssinie, savoir : les instrumens, les outils, les armes, les armures, les vêtemens, les ustensiles, les vases et objets domestiques, aucun établissement n'existant pour les recueillir, la Commission, sur la proposition de son rapporteur, émit le vœu qu'on en formât le noyau

d'une *collection spéciale*, consacrée à cette troisième espèce d'objets, rapportés des voyages lointains. Le rapport en fait voir l'utilité scientifique, et toute l'importance. Tel fut le commencement du projet de Musée éthnographique; mais on n'y donna pas de suite alors.

Dix ans après (en 1828), la proposition fut renouvelée. M. Jomard adressa un plan au ministre, à plusieurs reprises. Enfin, une ordonnance en date du 30 mars parut, qui créait à la Bibliothèque royale une collection géographique, formée de deux parties : l'une, les *cartes*, *les plans*, et toutes les espèces de projections des diverses parties du globe; l'autre, les *objets matériels et instrumens divers, produits par les voyages scientifiques*, c'est-à-dire les objets de tous genres qui se rapportent à l'ethnographie. Cette collection générale était confiée à la garde de M. Jomard; les objets provenant du voyage des Français en Égypte devaient faire le premier fonds de la collection. En 1829, 1830 et 1831, M. Jomard sollicita de nouveau, dans plusieurs rapports au ministre, la mise à exécution de la deuxième partie de l'ordonnance; il ouvrit une correspondance étendue en un grand nombre de lieux, il fit plusieurs acquisitions; enfin il réunit les catalogues de plusieurs collections provenant de l'Inde, de la Chine, du Japon, de l'Amérique, de l'Afrique et d'autres contrées; ces objets étaient susceptibles d'être acquis immédiatement. Il se livra aussi à la composition d'une méthode de classement raisonné de tous les objets appartenant à une collection ethnographique générale.

Il est évident que le but d'une fondation de cette nature doit être purement historique et géographique; toutes les pièces dont elle se compose doivent jeter des lumières sur l'*histoire des coutumes*, *des mœurs et des arts* des nations; être choisies, en conséquence, d'après

un système général d'ethnographie, et classées suivant une méthode propre aux études scientifiques ; enfin, ces objets ne doivent pas être réunis pour satisfaire une curiosité frivole, ni confondus avec des pièces étrangères au plan de l'institution.

C'est en grande partie d'après toutes ces considérations, que le ministère de l'intérieur songea enfin en 1831, à exécuter l'ordonnance ci-dessus, en formant une collection ethnographique générale, et en la plaçant dans notre grand dépôt historique et scientifique, où sont rassemblées, en un foyer commun, toutes les sources historiques propres à féconder l'étude de l'ethnographie comparée, et à éclaircir les monumens les uns par les autres. Mais on voulut avoir préalablement l'avis d'une Commission savante, puisée dans l'Institut et dans la haute administration, et le ministre désigna à cet effet le baron Cuvier, M. Abel Remusat et M. Eugène Burnouf de l'Institut ; M. Kératry, et M. Achille Duparquet du conseil-d'état, et M. Jomard, auteur de la proposition. Après avoir pris une connaissance approfondie de tous les élémens de la question, et rassemblé toutes les indications nécessaires à son travail, la Commission ethnographique entendit un rapport qui lui fut présenté par M. Abel Remusat et M. Cuvier, et elle l'adressa au ministre, c'est ce rapport dont nous allons donner un extrait.

EXTRAIT

D'un Rapport de la Commission nommée par M. le ministre du commerce et des travaux publics pour examiner la convenance de la formation d'un Musée ethnographique *à Paris.*

La Science géographique plus étendue aujourd'hui qu'elle ne l'était autrefois, comprend, avec la description physique et matérielle des différentes parties du globe, l'histoire des races humaines qui l'ont peuplé et l'esquisse de leurs progrès dans la civilisation. Ce développement qui date chez nous d'un petit nombre d'années, exige un accroissement correspondant dans les collections consacrées à la géographie. Les cartes, les plans, les reliefs font connaître la configuration des continens, le cours des rivières, la direction des chaînes de montagnes; l'homme se montre dans les produits de son industrie, dans ses efforts pour surmonter les obstacles que lui opposent la nature et les climats, et dans le résultat de cette faculté toujours active et tendant continuellement à la perfection qui est un des attributs caractéristiques de notre espèce.

De tout temps on a senti la nécessité de s'entourer de renseignemens précis sur l'état des arts et des procédés industriels propres aux nations qui n'ont pas subi l'influence européenne. Les nombreuses figures qui remplissent les atlas et les relations des voyageurs n'ont pas d'autre objet, ni de plus utile destination. Mais l'instruction qu'on y cherche n'est ni aussi sûre, ni aussi complète que celle qui résulterait de l'étude immédiate des produits de ces industries exotiques.

Ce n'est pas l'intérêt d'une curiosité stérile qu'il est question de satisfaire. Notre industrie européenne, toute perfectionnée qu'elle puisse être, ne peut que gagner à des comparaisons qui doivent l'enrichir encore en suggérant ou des procédés plus simples ou des usages nouveaux de substances naturelles négligées chez nous ou étrangers à nos climats; enfin l'histoire, la philosophie et même la littérature peuvent trouver une utile assistance dans l'inspection d'armes, d'instrumens ou d'outils, dont les descriptions prises dans les auteurs, resteraient souvent vagues, obscures ou inintelligibles. Ainsi la connaissance de l'homme, de son génie commercial et industriel et de son état social aux différentes époques et dans les différentes parties du monde exige indispensablement la réunion de tous les objets dont cette connaissance peut se tirer d'une manière directe, complète et incontestable.

Ce sont des motifs de cette espèce qui ont engagé la plupart des nations savantes de l'Occident à réunir des collections ethnographiques. C'est ainsi que se sont formées celles que l'on voit à Goettingue, à Weimar, à Berlin, à Saint-Pétersbourg et à Londres. Paris seul a été jusqu'ici privé de ce moyen d'instruction, non qu'on ait dédaigné en France les objets qui s'y rapportaient, mais parce que ces objets, recueillis dans toutes les parties du monde, par les marins, les missionnaires et les voyageurs, n'ont pas été réunis dans un dépôt unique, classés, conservés et livrés aux investigations des savans.

On a pu regretter ainsi qu'un grand nombre de matériaux ethnographiques dispersés dans des collections d'une nature différente ou tombés entre les mains de personnes peu éclairées, aient été détruits ou soient

devenus un objet de brocantage sans intérêt pour la science.

Le moment semble venu de remplir cette lacune. Une collection spéciale de plus semble devoir s'ajouter à celles que la munificence du gouvernement livre à la curiosité d'un public studieux. Un grand nombre d'élémens existent à Paris et peuvent être rassemblés sans difficulté. On tirerait ainsi de l'oubli des matériaux ramassés à des époques anciennes, et on y joindrait pendant qu'il en est temps encore ceux qui se rapportent à l'époque actuelle.

De nombreuses peuplades dans l'Amérique et dans l'Océan ont déjà renoncé à leurs habitudes natives et à leur civilisation indigène, pour adopter les coutumes dont le modèle leur a été porté par les navigateurs européens. Chaque jour voit effacer quelqu'un des traits natifs qui distinguaient les habitans primitifs des différentes parties du globe. Dans quelques années, peut-être, il serait trop tard pour retrouver les traces de leurs habitudes nationales, et l'on ne pourrait plus présenter d'une manière complète le tableau moral et intellectuel de toutes les familles du genre humain.

Le moment que la sollicitude du ministre a choisi pour appeler l'attention des savans sur cet objet, ne pouvait d'ailleurs être plus opportun, puisque les principes qui doivent présider à une fondation de cette espèce, sont aujourd'hui, plus que jamais généralement connus et appréciés du public.

Sans doute on ne comprendrait pas dans une collection semblable les produits de l'industrie européenne, même transplantée dans les régions du Nouveau Monde ou de l'Australie. On en exclurait pareillement ces objets d'une curiosité frivole que certains peuples asiati-

ques fabriquent tout exprès pour satisfaire ou provoquer les caprices des voyageurs. Tout y devrait être subordonné à des idées d'utilité, tout y devrait porter un caractère scientifique.

Il n'y faudrait pas comprendre non plus les monumens de ces nations maintenant éteintes, dont l'archéologie s'attache à rechercher l'histoire et les vestiges. A cela près, rien n'en serait exclus de ce qui peut jeter du jour sur les différentes races humaines et sur les progrès qu'elles ont pu faire dans la culture des arts industriels.

En Europe même, il existe encore à présent des peuplades qui n'ont point adopté nos mœurs et nos habitudes. Celles-là quoique moins éloignées de nous que les habitans de l'Afrique et de l'Océanie, doivent fournir d'intéressans matériaux pour la collection ethnographique.

Les Lapons, les Valaques et les Moldaves, peut-être même les débris des Basques et des Calédoniens conservent des traces d'un perfectionnement natif et spontané. Les Turcs ont apporté dans la partie du monde que nous habitons, de nombreux vestiges de leur origine étrangère. En Asie les nations musulmanes, comme les Arabes, les Persans, les Turcomans et les Curdes; les peuples asiatiques qui ont conservé le christianisme, comme les Arméniens, les Géorgiens et d'autres nations caucasiques ; plus loin les Indiens, les Thibétains, les Tartares, les Chinois, les Japonais, les Ainos, les habitans de la presqu'île ultérieure du Gange, les Malais qui ont couvert l'Océan de leurs émigrations et pénétré jusqu'aux îles les plus reculées de l'Océanie ; les habitans du grand archipel oriental, les indigènes de la Nouvelle-Zélande et de la Nouvelle-Hollande ; en Afrique,

les Madécasses, les Cafres, les Hottentots, les peuplades nègres du Congo, de la Guinée, du Sénégal, celles de l'intérieur de ce continent encore si imparfaitement connu, les Ethiopiens, les Nubiens, les Maures et les Berbères; en Amérique, tout ce qui a pu échapper aux conquêtes des Européens et résister aux influences de leurs colonies, toutes les tribus qui avoisinent les frontières des États-Unis ou les côtes de la Mer-Pacifique, les débris des anciens Mexicains et Péruviens, les indigènes du Chili et des vastes régions qui s'étendent jusqu'au cap de Horn, voilà en peu de mots l'aperçu des principales nations dont les productions de toute espèce doivent concourir à la formation du musée ethnographique.

Peut-être serait-il superflu d'indiquer en particulier les différentes classes d'objets qu'on doit s'attacher à réunir. Nous répétons qu'aucun de ceux qui peuvent faire connaître l'homme physique et l'homme moral sous les rapports précédemment indiqués, ne doivent être exclus de la collection. Elle devra donc comprendre les instrumens, vases et ustensiles qui se rapportent à l'agriculture, à la chasse, à la pêche, ou qui servent à la préparation des alimens, les tissus et les étoffes, les vêtemens et les parures qu'on fabrique, les armes offensives et défensives; ce qui tient à la navigation; les instrumens de musique et objets servant aux jeux et aux divertissemens; les meubles, les outils employés dans les arts et l'industrie, les instrumens scientifiques et métriques servant à compter, à peser et à mesurer, et généralement tout ce qui est relatif aux besoins de l'homme et à ses premiers progrès dans la culture sociale. On ne négligera pas non plus des objets d'une autre nature, propres à mettre dans tout leur jour des

facultés d'une autre espèce, les fétiches, les idoles, les représentations symboliques, les talismans et amulettes, et tout ce qui tient aux préjugés, aux cérémonies religieuses, aux rites idolâtriques, à l'astrologie, à l'empirisme médical, en un mot, aux formes diverses que peut revêtir l'esprit superstitieux des sociétés dans leur enfance.

Divers établissemens de Paris pourraient être désignés comme propres à recevoir la collection nouvelle; la variété des objets qui la composeront pourrait la rapprocher des Musées où sont déjà conservées les productions de la nature, les produits des arts et les résultats des recherches géographiques. Le Jardin des Plantes, le Louvre, la Bibliothèque du Roi pourraient être enrichis de ce dépôt de plus consacré à une branche intéressante des connaissances humaines. Mais si l'on s'attache au point de vue que nous avons indiqué précédemment, et que l'on considère l'ethnographie dans les rapports intimes qui la lient à la science géographique, c'est aux monumens de celle-ci qu'il faut joindre les objets propres à éclairer la première.

La Bibliothèque du Roi possède déjà un dépôt de cartes et de plans qui en constitue le cinquième département. Un vaste local offrant le développement de 300 mètres existe dès à présent dans cet établissement, et peut presque, sans aucune dépense, être disposé pour recevoir sur-le-champ les objets appartenant à l'ethnographie. En les y rassemblant, on ne fera que mettre à exécution l'ordonnance du 30 mars 1828, qui prescrit la réunion des objets scientifiques, apportés par les voyageurs, sous la direction et la surveillance du conservateur du dépôt géographique. Cette disposition aurait l'avantage d'épargner les frais superflus pour le

matériel de la collection, et de n'en point réclamer de nouveaux pour les conservateurs et employés qu'elle exigerait.

On peut dire, à l'appui de l'observation qui vient d'être présentée, que déjà la Bibliothèque du Roi possède un assez grand nombre d'objets appartenant à l'ethnographie, et qui sont restés jusqu'ici déposés au cabinet des antiques. L'exiguïté du local affecté à ce dernier n'a pas permis jusqu'ici d'exposer ces objets aux regards du public. Un simple déplacement intérieur pourrait les livrer immédiatement aux investigations des étudians.

Rien ne serait plus facile que d'y réunir également tous les objets du même genre qui sont actuellement dispersés dans divers dépôts publics, à la bibliothèque Sainte-Geneviève, au Muséum d'Histoire naturelle, et d'autres établissemens. Ces objets, sans rapports réels avec la destination des établissemens où ils sont déposés, n'offrent actuellement qu'une faible utilité en comparaison de celle qu'ils recevraient par leur réunion même, dans un dépôt spécial, où viendraient affluer les produits des recherches et des découvertes des voyageurs.

Pour ce dernier point, il faudrait mettre à exécution l'article 2 de l'ordonnance précitée, et recueillir, le plus tôt possible, tout ce qui peut rester disponible des collections formées par MM. Freycinet, Duperrey, d'Urville, et plus anciennement par MM. Cailliaud, Leschenault, etc., etc.

Il ne serait pas moins facile de mettre à profit nos relations avec l'Égypte, Constantinople, l'occupation d'Alger; on pourrait également éveiller, par des instructions particulières, le zèle des voyageurs natura-

listes, celui des officiers de marine, des commandans coloniaux et des agens consulaires dans les contrées lointaines, et l'on ouvrirait ainsi de nombreux canaux par lesquels viendrait affluer, au musée ethnographique, une foule d'objets précieux pour l'histoire des arts et de la civilisation.

Des occasions qu'il faudrait s'empresser de saisir se présenteront quelquefois pour enrichir et compléter le musée. Un heureux hasard a fait arriver à Marseille une collection d'objets chinois et japonais, parmi lesquels il en est plusieurs qu'il serait intéressant d'acquérir. Nous ne pouvons non plus nous dispenser aussi d'indiquer au ministre la collection qu'a formée, dans l'Inde, M. Lamare Piquot, avec un zèle et des soins véritablement dignes d'éloges, et qu'il offre d'abandonner au gouvernement, moyennant le simple remboursement des frais où ses voyages l'ont entraîné. Les rapports spéciaux qui ont été faits dans le sein des Académies des Sciences et des inscriptions et Belles-Lettres ont pu mettre le ministre en état de juger de l'importance des matériaux rassemblés par M. Lamare Piquot, et nous dispensent d'entrer ici dans de plus grands détails.

Comme une très grande partie des objets qu'il a rapportés sont étrangers à l'ethnographie et semblent propres à enrichir le Muséum d'Histoire naturelle, nous pensons que la portion de la dépense qui serait relative à la formation du Musée ethnographique serait assez peu considérable pour pouvoir être proposée au ministre comme un moyen de former un premier fonds pour la collection dont il s'agit.

Nous résumons les observations contenues dans le

rapport qui précède, en soumettant au ministre les questions suivantes :

1° Il sera établi à Paris un dépôt ethnographique où seront réunis les objets qui pourraient éclairer l'histoire de l'homme physique et de l'homme moral.

2° Ce dépôt sera placé à la Bibliothèque du Roi.

3° Les objets qui sont de nature à en faire partie, et qui se trouvent actuellement dispersés dans divers établissemens publics de Paris, seront, de concert avec les administrateurs de ces établissemens, réunis et transportés à la Bibliothèque du Roi.

Paris, 1er novembre 1831.

Ont signé :

Baron Cuvier,
Keratry,
E. Burnouf,
Achille Duparquet,
Jomard,
Abel Remusat, *rapporteur*.

Le rapport ci-dessus a été adopté et adressé par la commission à M. le ministre du commerce et des travaux publics.

Depuis, le défaut de fonds a empêché d'en réaliser les dispositions.

COMPTE-RENDU

De l'analyse de l'histoire asiatique et de l'histoire grecque, par M. Arbanère.

Analyser l'histoire des peuples asiatiques et des grecs, placer en regard les faits accomplis sur cette terre où prirent naissance les mythes merveilleux de l'Inde et de la Perse, où vécurent les patriarches et les prophètes, avec les annales de la Grèce, cette brillante patrie de la philosophie et des arts; comparer les effets du despotisme dans toute sa rigueur à ceux de la liberté dans toute sa licence, et chercher dans le passé des leçons pour l'avenir, telle est la tâche que s'est imposée M. Arbanère dans le travail dont vous m'avez chargé, messieurs, de vous rendre compte. Deux voies principales s'ouvrent devant celui qui se sent mission de donner aux hommes le haut enseignement que comporte l'histoire des temps anciens; il peut, à l'aide d'une érudition profonde, rassembler les faits épars de tous côtés, les soumettre d'abord à une sage critique, puis former de ce qu'il a admis comme avéré un tableau naïf qui soit à-la-fois le récit des évènemens et la peinture des mœurs; ou bien, supposant au lecteur cette connaissance première, il groupe les faits pour en tirer les conséquences, examiner quelles en furent les causes, et faire disparaître, pour ainsi dire, l'histoire de l'indi-

vidu devant l'histoire de l'humanité. C'est plutôt sous ce dernier point de vue que l'auteur a considéré, dans l'antiquité, la question de l'origine des sociétés politiques, des formes variées qu'elles ont adoptées, et des modifications qu'elles ont subies. Nous ne lui devrons pas quelqu'une de ces révélations inattendues, puisées à des sources nouvelles, et qui viennent dissiper l'obscurité dont la nuit du passé enveloppe tant de traditions incomplètes; mais il cherche, nous dit-il lui-même, à prévenir les grands de la terre contre les révolutions dont ils sont les premières victimes, et à rendre l'homme obscur plus content de son sort, en déroulant à ses yeux ces sanglantes tragédies qui, pendant tant de siècles, ont désolé les belles contrées où la nature avait tout fait pour le bonheur des peuples.

Le livre de M. Arbanère est moins une histoire suivie des temps passés qu'une réunion d'aperçus plus ou moins étendus sur différens sujets qui, dans un plan plus complètement historique, auraient été traités dans un ordre chronologique et selon la marche des évènemens. Il aborde tour-à-tour la législation, la politique, la religion, les mœurs, sans les rattacher l'un à l'autre, mais comme des chapitres séparés sous le titre desquels il range de nombreux matériaux et les réflexions que lui suggère chacune des divisions de son ouvrage. Un discours préliminaire nous initie à l'influence que doit avoir l'étude de l'antiquité sur l'avenir des nations : « L'ignorance, nous dit l'auteur, est la cause première « des malheurs des peuples comme de ceux des parti- « culiers, et c'est dans l'histoire que nous devons ap- « prendre la science du bien public ». Dans un premier chapitre, M. Arbanère a traité de l'origine des peuples asiatiques. Ce titre seul rassemble les questions les plus

ardues de linguistique, d'archéologie, de géographie ancienne. Déterminer quelles sont ces races qui, depuis Nabuchodonosor et Cyrus jusqu'à Mahomet et Gengis-Kan, sont sorties de leurs steppes et de leurs sables comme les Mongols ou les Arabes, ou de leurs montagnes comme les Chaldéens et les Parthes, pour imposer un joug de fer à la plus belle partie du monde; indiquer leur similitude et leur dissemblance; poursuivre par de savantes investigations les rapports de leur langage ou de leur organisation, ce serait un immense travail qui n'est pas l'œuvre d'une simple analyse. M. Arbanère a dû se contenter de noter quelques-unes des opinions émises par les savans, et, dans leur divergence, il a vu la difficulté de se fixer sur ces faits antiques. « Mais, ajoute-t-il, si nous examinons la question ac-« tuelle dans ses résultats, nous devons avoir peu de « regrets de notre ignorance sur les premiers temps des « peuples asiatiques. Qu'est-ce que l'histoire, sinon la « série des expériences qu'a subies le genre humain par « toutes les circonstances de sol, de climat, d'institu-« tions, des relations de tous genres, dans tous les « siècles et dans toutes les régions. »

Le système de Moïse sur l'origine de la terre et des nations, ainsi qu'un chapitre sur la chronologie, dans lequel l'auteur rapproche et compare les dates fournies par quelques écrivains grecs et orientaux, terminent les notions qu'il donne sur les premiers âges du monde. Le chapitre suivant est consacré au gouvernement : là, M. Arbanère a su flétrir de sa juste indignation cet abus de la force et cette domination toute despotique qui s'est perpétuée en Asie jusqu'à nos jours. Presque tous les grands empires ont été fondés dans ce vaste continent, par des peuples nomades que le despotisme du chef de

famille avait habitués au despotisme militaire, et qui tout naturellement se courbaient, après la victoire, sous le nouveau pouvoir qu'ils venaient d'élever eux-mêmes. Les lois, la religion, le commerce, forment dans l'ouvrage trois divisions peut-être trop complètement séparées. En effet, il existait entre la législation et la religion, dans l'antiquité, un lien indissoluble, et souvent les grandes réunions religieuses étaient l'occasion d'un commerce fort étendu qui, des extrémités du monde alors connu, réunissait une affluence de pélerins marchands plus occupés quelquefois des intérêts de leur négoce que du culte des dieux qu'ils allaient adorer.

Des considérations sur l'homme extérieur et les mœurs complètent la série des observations sur l'histoire asiatique, à laquelle M. Arbanère a consacré son premier volume. Dans cette dernière partie, l'organisation défectueuse de la société domestique chez les Orientaux n'a point échappé à la sagacité de l'auteur : il a compris sa réaction sur la constitution publique. La polygamie, l'esclavage des femmes, la mutilation des hommes, étaient autant de causes d'affaiblissement et de dégradation pour les états où la volupté devint l'affaire essentielle de la vie; car, en relâchant les liens de famille, la pluralité des femmes a toujours affaibli les causes principales du vrai patriotisme chez les peuples parmi lesquels elle a été un usage dominant.

Après avoir décrit les nations asiatiques et l'immobilité fatale de leurs institutions, M. Arbanère soumet à l'analyse l'histoire des peuples de la Grèce, sur la civilisation desquels leur position géographique exerçait une heureuse influence. Les Grecs, entourés d'îles nombreuses, habitant un sol montagneux et protégés contre les invasions par la mer qui baignait les rivages profon-

dément découpés de leur péninsule, étaient placés d'une manière éminemment favorable pour échapper à un joug étranger et se lier cependant aux autres nations par des relations commerciales. La pureté de leur beau ciel, leur langue riche et cadencée, une organisation heureuse, développaient en eux le goût des arts, et les arts aiment la liberté. Toutes ces causes réunies firent de la Grèce la terre des hommes libres comme l'Asie était la terre des despotes. L'auteur, dans la seconde partie de son ouvrage, se plaît à l'étude de ce peuple qui vit encore tout entier dans les chefs-d'œuvre que nous ont légués ses écrivains et ses artistes. Il examine sa religion, ses systèmes d'administration, ses relations politiques, son esprit public, sa littérature, ses beaux-arts. L'amour de l'indépendance, un brillant courage, la plus merveilleuse aptitude pour tout ce qui demandait de l'esprit ou de l'imagination, voilà quels étaient les élémens de bonheur que les Grecs avaient reçus du ciel; mais les passions mauvaises de la démocratie, le patriotisme de cité poussé jusqu'au fanatisme, les injustices et les violences d'une populace insensée, l'ingratitude envers les grands citoyens, leur firent perdre tous les avantages des dons heureux qui leur promettaient autant de félicité qu'ils ont eu de gloire.

Bien que des lacunes inévitables se rencontrent dans un livre qui embrasse l'histoire du genre humain, que des sources importantes aient été négligées par l'auteur, que des faits contestables aient été quelquefois admis comme des vérités, l'ouvrage dont nous avons cherché à vous donner une idée succincte est le fruit de nombreuses recherches, entreprises dans l'espoir de nous rendre plus sages par le tableau des fautes de nos prédécesseurs. Examiner quelles furent les causes de disso-

lution dans les états anciens pour écarter de nos institutions ces fâcheuses influences; déverser le blâme et le mépris sur les vices, quels qu'ils soient; ne pas se laisser éblouir par des fantômes de gloire et de patriotisme lorsqu'ils servent à cacher l'égoïsme et l'envie, c'est une œuvre morale dont le but ne peut qu'être approuvé.

A. N. D.

DEUXIÈME SECTION.

DOCUMENS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

NOTICE STATISTIQUE

SUR LA VILLE DE MATANZAS (île de Cuba),

Par M. Francis Lavallée.

L'étonnante prospérité de cette ville qui, il y a vingt ans, n'était qu'un village insignifiant, nous engage à en parler aujourd'hui et à présenter quelques détails sur sa richesse agricole et commerciale.

Cette ville est située sous 23° 2′ 30″ de latitude boréale et 81° 17′ 11″ de longitude, O. du méridien de Paris, sur les bords et au fond de sa baie, entre les rivières de Saint-Jean et Yumury; dans un terrain plat, élevé de huit mètres seulement sur le niveau de la mer, avec une pente suffisante pour l'écoulement des eaux. Son sol se compose d'une pierre blanchâtre ou plutôt d'un sable argileux, qui, par l'action continuelle du soleil et de l'air, acquiert une grande consistance. Les bords des deux rivières, du côté de la ville et sur la rive opposée,

étaient couverts naguère de mangliers qui, par l'augmentation de la population, ont été détruits pour faire place aux maisons, mais ont laissé, comme dans tous les terrains marécageux, des miasmes qui en rendent le séjour malsain, principalement dans le temps des pluies. Cette fâcheuse circonstance forme un contraste remarquable avec les autres quartiers de la ville favorisés par l'air balsamique des campagnes environnantes, et purifiés par la bienfaisante brise de la mer, périodique dans ces contrées. Aussi ces lieux sont-ils habités par la portion la plus pauvre de la population.

La figure de la ville est un trapèze irrégulier, si l'on en exclut le faubourg de *Pueblo Nuevo* qui s'étend au sud. Elle est divisée actuellement en dix quartiers. Les rues sont droites, larges, mais point pavées, cependant très propres par la nature dure du sol. Les places d'Armes, du Marché, du Marais, de la Vigie et de la Douane sont belles et spacieuses. La première est ornée de bancs de pierres, de chaînes et d'un obélisque au centre, élevé en honneur de Ferdinand VII.

Matanzas contient actuellement 2366 maisons, le plus grand nombre en bois; plusieurs édifices publics, deux églises, deux hôpitaux et deux ponts en briques. La douane et la caserne sont dignes d'être cités. On y compte plus de 450 magasins et boutiques.

Population fixe et flottante comprenant la juridiction 56,311 habitans.

La baie de Matanzas est très spacieuse, capable de contenir un grand nombre de navires de toute classe, et à l'abri de tous les vents, moins ceux du nord-est qui sont peu à craindre sur la côte septentrionale de l'île où elle se trouve située.

L'entrée de ce havre est située sous les 23°4′ de lati-

tude N. et 81°9′11″ de longitude O. du méridien de Paris, et forme un coude d'environ deux lieues jusqu'à la pointe où se trouve placé le fort de la Vigie. La plus grande largeur entre la pointe de Maya et celle de la Sabanilla à l'O., est de 2400 mètres. La baie seule a une superficie de 30,000 mètres dont le tiers est occupé par un grand banc et plusieurs écueils.

Matanzas est considérée comme la première place mercantile, après la capitale. Sa situation maritime et l'augmentation progressive de l'agriculture la rendent aujourd'hui un des principaux points commerciaux de l'île de Cuba.

L'année 1834 le commerce de Matanzas occupa 320 navires jaugeant 51,223 tonneaux pour l'importation, et 364 jaugeant 60,838 tonneaux pour l'exportation. Les droits perçus pour ce commerce maritime montèrent à 738,053 piastres : somme plus forte de 91,389 que celle de l'année antérieure, et surpassant la vente de 1832 de 192,384 piastres.

En 1835 on comptait :

134 sucreries qui produisirent 53,208 quintaux de sucre.

209 caféteries qui donnèrent 49,105 quintaux de café.

7 alambics qui distillèrent 11,410 barriques de tafia.

Et 1507 établissemens ruraux nourissant 52,651 animaux.

Les spéculations en sucre, comme par toute l'île, furent très brillantes ces dernières années.

—

DESCRIPTION DE L'ILE DE SABLE.

Le plus grand obstacle et pour ainsi dire le seul qui s'oppose à la libre navigation de l'Océan entre l'Europe et l'Amérique, est l'île de Sable dont les barres dangereuses s'étendent dans diverses directions. Cette île reste par de 44° latitude nord et environ 60° de longitude O.; située entre le grand banc de Terre-Neuve d'un côté, et la côte de la Nouvelle-Ecosse de l'autre, au milieu de la région des brouillards continuels, il n'est pas étonnant que des naufrages désastreux aient souvent lieu sur ses bords. Durant les trente dernières années plus de soixante bâtimens ont péri corps et biens sur cette île, et le nombre de ceux qui ont touché sur ses barres, sans cependant faire des avaries majeures, est considérable. Comme il y a lieu de croire que la véritable position de l'île, ainsi que la nature précise des dangers qui l'avoisinent, ne sont point en général connues, une description succincte et exacte de cette terre et des récifs qui l'entourent, puisée à des sources authentiques, ne saurait manquer d'intérêt.

L'île de Sable s'étend, dans une direction qui varie peu de l'E.-N.-E. à l'O.-S.-O. à une distance de 27 milles; sa largeur est de un à deux milles. Elle est formée presque entièrement de sable blanc mêlé de petits cailloux transparens. Composée de nombreux monticules dont quelques-uns ont près de 150 pieds de haut,

elle offre à une certaine distance une ligne d'horizon très irrégulière. On n'y trouve point d'arbres, mais elle est couverte d'arbrisseaux de diverses espèces. Des airelles de toutes sortes, des baies de genevrier et des herbacées qui croissent dans le sable sur le bord de la mer, servent à la nourriture des chevaux, bœufs, cochons, etc., qui y sont en très grand nombre dans l'état sauvage. Un étang salé qui communique avec la mer, longe l'île sur une étendue de 15 à 20 milles. De petits étangs d'eau douce se trouvent aussi entre quelques-uns des monticules de sable, et de l'eau potable peut aisément être obtenue en creusant dans les vallées.

Les bâtimens peuvent sans aucun danger courir très près de terre au N. et au S. de l'île, les sondes étant régulières ; surtout au sud où à 10 milles de la côte, il y a 15 brasses d'eau. Au N. la côte est plus accore, la profondeur étant à la même distance de 25 brasses, les navigateurs, en attérissant sur ce côté de l'île, doivent donc être très prudens, surtout s'il fait du brouillard ; mais les plus grands dangers à craindre sont les barres qui s'étendent à une distance considérable à chaque extrémité de l'île. Celle du N.-E. est formée de bancs de sable qui se prolongent jusqu'à 28 milles E. N.-E. de la pointe N.-E. de l'île. A 12 ou 15 milles, il n'y a pas plus de quatre à cinq brasses d'eau et lorsque le temps est orageux, les brisans occupent presque le double de cette distance. Il y a lieu de penser que beaucoup de bâtimens se sont perdus sur cette barre, sans qu'on ait jamais su ce qu'ils étaient devenus. La barre du N.-O. s'étend à environ 16 milles dans cette direction et sa largeur est d'environ deux milles. Durant la belle saison, quelques parties situées à 6 ou 8 milles de terre en sont fréquemment hors de l'eau.

On voit donc par ce qui précède, que l'île de Sable et les bas-fonds dangereux qui en sont la prolongation, s'étendent à une distance de près de 70 milles. Lorsqu'on considère que durant certains mois de l'année les vents du S.-O. règnent dans ces parages et que les bâtimens se rendant en Amérique sont quelquefois retenus pendant plusieurs semaines entre le cap Sable et les bancs de Terre-Neuve, tandis que des brouillards épais empêchent de prendre hauteur et que la position du navire poussé par des courans inconnus, est vaguement déterminée par l'estime ; lorsqu'on considère en outre que, dans ces mers, les courans sont très irréguliers et dépendent beaucoup de la force du vent, on en conclura qu'il est remarquable que les naufrages n'y soient pas plus fréquens. On doit donc, lorsqu'on navigue dans ces mers, avoir très souvent recours au grand plomb de sonde, surtout lorsqu'on n'est pas bien sûr de sa position. C'est un moyen qui ne saurait manquer d'être utile et qu'on ne saurait trop recommander, car il est à présumer que sur cent bâtimens, quatre-vingt-dix au moins de ceux qui se sont perdus sur des côtes dangereuses, durant la nuit ou pendant un temps brumeux, ont fait naufrage parce qu'on avait négligé de se servir de temps en temps du grand plomb. Il est bien peu de côtes assez accores pour que la sonde répétée n'avertisse pas le marin de l'approche du danger.

Il y a actuellement sur l'île de Sable, trois maisons, une à chacune de ses extrémités et l'autre à son centre, dans lesquelles résident des personnes employées par le gouvernement de la Nouvelle-Ecosse pour porter des secours aux bâtimens qui se jettent à la côte. La maison à la pointe ouest a un jardin et un carré de terre cultivé, le seul sur l'île, qui produit des légumes et du foin.

La latitude de la partie méridionale de l'île est 43°53'; celle de la partie N.-E. 44°1'. La longitude, méridien de Greenwich, du centre de l'île, est 60°; l'extrémité de la barre N.-E. est par 44°10'' lat. N. et 59°18' longitude O. L'extrémité de celle N.-O. par 44° 6' lat. N. et 60°25' longitude O. Les hautes marées ont lieu à la pleine et à la nouvelle lune, à huit heures et demie.

Comme, lorsqu'on est à la côte durant un brouillard, il est de la plus grande importance de connaître exactement sa position, afin de sauver le bâtiment ou la vie de ceux qui sont à bord, les directions suivantes peuvent être utiles à connaître :

Si les brisans s'étendent dans une direction N.-O. et S.-E. le navire est sur la barre N.-O.

S'ils sont dans une direction O. S.-O. et E. N.-E. il est sur la barre N.-E.

Si, les brisans sont vus de l'avant au N. et s'étendant de l'E. à l'O. le bâtiment est sur la côte S. de l'île.

Si au contraire, de l'avant, ils sont vus au S. allant de l'E. à l'O. le navire est sur la côte N.

RAPPORT DE M. E. DENIS,

Capitaine au long cours,

Sur la découverte d'une île par 21°59' latitude sud, et 138°32' longitude O.

—

Le 27 décembre 1835, étant entré dans l'archipel dangereux des îles de la Société, après avoir pris connaissance de l'île de Gambier, me dirigeant sur l'île de Hood, à dix heures du matin, étant encore dans le sud

de cette île, et faisant route à l'ouest, la vigie cria terre par le bossoir de babord, ce qui m'étonna, puisque aucune de mes cartes ne me signalait aucune terre dans cette direction, du moins à cette distance. Je gouvernai dessus et à onze heures je n'en étais qu'à deux milles. Je l'ai reconnue pour une île basse et d'une étendue de douze milles environ, assez boisée au milieu, les extrémités sud et nord-ouest garnies de cocotiers. J'ai parcouru la partie nord à peu de distance d'un rescif qui l'entoure. Je n'ai pu découvrir aucune trace d'habitans ni d'embarcation sur la côte, j'ai déterminé sa position, latitude S. 21°59' la pointe nord, la longitude du milieu 138 32' O.

Le 29 courant, à neuf heures du matin, j'ai vu l'île Carysfort et à midi j'étais nord et sud à une distance de quatre milles. J'ai fait route à l'ouest pour prendre connaissance de l'île Barrow, découverte par le capitaine Beechey qui n'est point portée sur les plans particuliers de cet archipel tant anglais que français. A quatre heures j'aperçus ladite île et à sept heures du soir j'en étais nord et sud à quatre milles, elle est comme les autres plantée de cocotiers aux extrémités sud-est et nord-ouest.

Le 3 janvier, à trois heures du matin j'ai vu l'île Maitia, à neuf heures Taïti. Le quatre, à dix heures du matin, étant devant la baie de Papeiti, le pilote est venu à bord, et à onze heures j'ai mouillé dans le port.

Pendant quarante-quatre jours que je suis demeuré à Taïti, pour opérer mon déchargement et prendre mon chargement de nacre, je n'ai eu qu'à me louer de la conduite des habitans. J'ai appris que plusieurs missionnaires français étaient à l'île de Gambier et qu'ils devaient y demeurer, ce qui a tranquillisé les missionnai-

naires de Taïti qui craignaient qu'ils ne vinssent dans leur île.

Le 20 février 1836 j'ai mis en mer pour me rendre à Bordeaux où je suis arrivé le 4 juin après 104 jours de mer.

ÉTABLISSEMENT

D'UNE LIGNE DE COMMUNICATION ENTRE LES DEUX OCÉANS, à travers l'isthme de Panama.

1836. — Un décret de la Nouvelle-Grenade a accordé à M. *Charles Biddle*, pour cinquante ans, le privilège exclusif de faire transporter des marchandises et des passagers, par des bateaux à vapeur ou autres moyens, sur la rivière Chagres, et de s'associer avec d'autres personnes sous le titre de *Compagnie de transport entre les océans Atlantique* et *Pacifique*.

Le même congrès a accordé audit Biddle le privilège exclusif, pour le même temps, de transporter des marchandises et des passagers par un chemin de fer ou *Macadamisé*, depuis l'extrémité navigable de la rivière Chagres jusqu'à la ville de Panama, réservant un chemin de fer latéral public pour les chevaux et les mulets.

Ledit décret accorde à M. Biddle la permission d'établir des colonies de natifs et d'étrangers qui seront exemptés de certaines contributions pendant vingt ans.

Tous les matériaux nécessaires pour la construction des bateaux et des chemins de la compagnie seront exempts de droits.

Les travaux qui doivent commencer, à dater de deux

ans du jour du décret, doivent être terminés en trois ans.

Au bout de cinquante ans, la propriété de la compagnie reviendra au gouvernement.

Dans le cas où deux bateaux à vapeur au moins ne seraient pas en activité pour effectuer le transport entre les deux Océans en quatorze heures, lesdits privilèges seraient annulés, et la Compagnie condamnée à payer au gouvernement une amende de 10,000 dollars.

D'après ce décret, les droits accordés à M. le *Baron de Thierry*, le 11 mai 1836, qui autorisent la construction d'un canal, sont conservés.

EXPÉDITION DES MERS POLAIRES.

Nous apprenons par les journaux américains d'Albany que le capitaine Back est parti pour Wager-Bay où il passera probablement l'hiver.

Après avoir examiné avec soin cette baie, il traversa l'isthme qui la sépare du golfe Boothia. Il doit prendre avec lui trois embarcations qui ont été construites sous ses yeux au port de Chatham.

Le bâtiment sur lequel il s'est embarqué se nomme la *Terror;* c'est une bombarde de la grosseur d'une corvette et armée comme l'étaient l'*Hécla* et la *Fury*. Le capitaine Back a sous ses ordres trois lieutenans, tous officiers d'expérience et de talens. Son équipage, qui se compose de 60 hommes, est approvisionné pour deux ans. Il se dirigera d'abord par le détroit d'Hudson, et de là poussera en avant pour se rendre à sa destination.

Quelques personnes pensent comme le capitaine John Ross que Boothia Félix est une île, d'après ce fait, qu'on a trouvé en dérive, dans cet endroit, des bois flottans qui croissent en d'autres contrées.

Le capitaine Back commença sa carrière d'explorations en 1818 sous les ordres du capitaine Ross. Dès qu'il eût terminé son temps de service de *Midshipman* et qu'il eut passé son examen pour être reçu lieutenant, il partit pour suivre le capitaine Franklin. Il fut avancé et fit alors un second voyage avec le capitaine Franklin.

Il fut ensuite envoyé aux Indes occidentales pour y passer le temps requis par les réglemens du service maritime pour être promu au grade de *commander*. Après cela on le vit offrir ses services pour aller à la recherche du capitaine Ross, et quoique le retour bienheureux du navigateur qu'on avait cru perdu pendant long-temps ait fait avorter cette expédition, ses découvertes géographiques n'en ont pas moins attiré l'attention de tout le monde.

Le capitaine Back réunit à une grande hardiesse un très franc et aimable caractère, ainsi que les avantages d'une éducation supérieure.

EXTRAIT DES JOURNAUX DE MONROVIA.

(*Janvier* 1836.)

(*Communiqué par* M. Warden.)

—

Le 6 novembre 1835, *traité de paix perpétuelle entre Joe Harriss et Peter Harris King Soldier* de Gran-Bassa, d'une part, et la colonie de Libéria, et les états de Pensylvanie, et de New-York de l'autre : toutes les terres qui appartenaient à Joe Harriss au sud de la rivière de Benson appartiendront à jamais, aux Sociétés de Pennsylvanie et de New-York.

Les prisonniers et les effets pris à Fort-Cresson seront rendus à l'agent de la colonie.

Libre communication sera établie entre les colons et les natifs de l'intérieur.

Les premiers contractans s'engagent à ne plus faire la traite.

Le 17 novembre, un brick de guerre anglais s'empara de trois navires négriers, deux goëlettes et un sloop qui étaient venus faire de l'eau, en rade de Libéria.

Les colons réclament tous les pays vers le nord jusqu'au cap Mount : ils ont acheté, des natifs, tout le terrain jusqu'à la rivière de Saint-Paul et ils ont décidé d'employer tous leurs efforts pour empêcher la traite dans les limites de leur territoire.

—

Le révérend M. Wilson s'occupe à Liberia de préparer et faire imprimer un ouvrage élémentaire dans la langue du pays, dont l'orthographe sera établie d'après la prononciation.

L'établissement au cap Palmas continue à prospérer : on compte environ trente fermes d'une étendue considérable, qui produisent tous les articles de nécessité et même de luxe.

Le docteur Hall vient d'explorer l'intérieur du pays.

On vient d'établir à Liberia une Société sous le titre : *Société des Dames charitables de Monrovia*, sous la direction d'une directrice et d'une vice-directrice dont le but est de secourir les malheureux et d'encourager des principes de vertus par de bons exemples. Les membres paient 50 centimes de dollar en entrant et 12 centimes par mois.

Instruction de la Société coloniale des amis (*quaker*) *de Pennsylvanie* pour l'établissement de la colonie à Bassa Cove.

Le gouvernement sera composé d'un agent, vice-agent et d'un conseil de plusieurs membres. L'esclavage, la traite, et l'introduction et la fabrication de liqueurs spiritueuses seront prohibés ; les naturels seront traités avec justice et bienveillance, et tous moyens seront employés pour encourager parmi eux l'instruction, l'agriculture et les arts ; les colons devront introduire la cul-

ture de la canne à sucre et des bananes, et des primes seront accordées pour le sucre, café, coton, etc. Chaque colon aura une ferme de trente acres dans l'intérieur, et une centaine où le coton, le café et le sucre seront cultivés pour l'exportation. Les colons auront les secours nécessaires pendant les six premiers mois.

Les districts auront une étendue de 2 milles carrés; les comtés de 10 milles carrés; chaque district possédera une école, où les sciences élémentaires et les arts utiles seront enseignés.

(*Le* 10e *mois* 1835.)

TROISIÈME SECTION.

Actes de la Société.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 5 *août* 1836.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le colonel Juan Galindo, par ses lettres en date des 18, 20, 21 et 29 juillet dernier, remercie la Société de la médaille d'argent qu'elle lui a décernée pour son Mémoire sur les antiquités de l'Amérique centrale, et il lui fait hommage de plusieurs objets d'antiquités qu'il a recueillis dans les ruines de Palenque, de Peten et de Copan. M. Galindo sollicite le titre de correspondant étranger, et, conformément aux statuts de la Société, il accompagne sa demande d'une notice géographique.

La Commission centrale vote des remercîmens à M. le colonel Galindo pour ses divers envois, et elle décide que son nom sera inscrit sur la liste des candidats, et qu'il sera procédé à la nomination dans la prochaine séance.

M. Roux de Rochelle pense qu'on pourrait saisir l'occasion des envois faits par M. Galindo pour commencer la formation d'un musée géographique; il en soumet la proposition à la Société, et entre dans les développe-

mens de son opinion sur l'utilité d'un semblable établissement, et sur les moyens auxquels on pourrait recourir pour le former.

M. Jomard prend la parole, et rappelle les démarches qu'il a faites en 1832 pour l'établissement d'une collection ethnographique.

M. Waldeck écrit de Londres pour remercier la Société de la médaille qu'elle lui a décernée pour ses recherches sur les antiquités américaines, et il annonce son arrivée prochaine à Paris.

M. le conseiller de Macedo, secrétaire perpétuel de l'académie royale des sciences de Lisbonne, remercie la Société du titre de correspondant étranger qu'elle vient de lui conférer, et il lui adresse pour sa bibliothèque deux ouvrages sous les titres de : *Vida de João de Castro* et de *Memoria estatistica sobre os dominios Portuguezes na Africa oriental*, ce dernier par M. Xavier Botelho, pair de Portugal.

M. Jomard rend compte à la Commission centrale de la décision que vient de prendre la section de publication au sujet de l'impression du recueil des Mémoires. Les voyages de Rubruck, Plan-Carpin, Bernard et Sœvulf, compléteront le quatrième volume sous presse; et les mémoires, cartes et dessins de M. le colonel Galindo sur les antiquités américaines, formeront le commencement du cinquième volume. Ce fascicule sera livré aux membres et au public en même temps que le quatrième volume, et au plus tard à la fin de cette année : il en sera offert cent exemplaires à l'auteur.

M. Warden communique à la Société une esquisse du système grammatical de la langue bérébère, précédée de quatre lettres adressées au président de la Société philosophique de Philadelphie par M. William Hodgson.

Le même membre communique une notice géographique sur le Texas.

Ces deux documens sont renvoyés au comité du Bulletin.

Séance du 19 août.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

La société Asiatique de Calcutta adresse à la Commission centrale les deux derniers volumes de ses Transactions.

M. de Navarrete, correspondant de la Société à Madrid, annonce l'envoi de plusieurs cartes et ouvrages publiés sous sa direction au dépôt hydrographique de cette ville.

M. le baron de Hammer fait hommage d'une notice sur plusieurs ouvrages publiés récemment sur la Syrie et la Palestine. Cette notice contient les textes turcs et persans de plusieurs fragmens qui se trouvent dans les voyages de MM. Michaud, Poujoulat et de Lamartine, ainsi que des additions et des rectifications nombreuses d'après les géographes orientaux.

M. Hersant, consul de France à Philadelphie, écrit à M. Barbié du Bocage pour lui annoncer l'arrivée à Paris de M. Robert Walsh, éditeur de la Gazette nationale de Philadelphie, et pour le recommander à la Société comme un correspondant utile.

M. Barbié du Bocage offre ensuite, de la part de M. Hersant, une *Histoire du Texas* avec une carte, et de la part de M. Walsh, une *Notice sur le Visconsin*, dont M. Roux de Rochelle veut bien se charger de rendre compte.

M. Tanner, de Philadelphie, adresse à la Société les deux dernières livraisons de son Atlas universel, et il annonce qu'il prépare une seconde édition de sa grande carte des États-Unis, dont il s'empressera de lui faire hommage. M. Tanner joint à cet envoi un *Guide du voyageur aux États-Unis* et une *Carte du Texas*.

M. F. Lavallée adresse de Cuba une notice statistique sur la ville de Matanzas. — Renvoi au comité du Bulletin.

M. Straszewicz, éditeur du *Pytheas de Marseille et de la géographie de son temps*, par M. J. Lelewel, fait hommage à la Société d'un exemplaire de cet ouvrage, qui est renvoyé à M. Jomard pour en rendre compte.

M. Roux de Rochelle communique l'extrait d'une lettre d'un jeune navigateur (M. Jomard fils), contenant des détails intéressans sur une visite au tombeau de Napoléon, à Sainte-Hélène.

M. Warden écrit à la Commission centrale pour demander la rectification de deux erreurs qui le concernent : la première est relative aux soins gratuits qu'il a donnés à la publication de ses Mémoires sur Palenque, insérés dans le second volume du recueil de la Société; et la seconde est relative à la mention qui a été faite de son travail sur le même sujet dans le rapport de la commission du concours pour les antiquités de l'Amérique centrale.

Il résulte de ces observations que M. Warden n'a pas seulement profité, comme l'a dit le rapporteur de la commission, de l'ouvrage anonyme publié à Londres, mais qu'il a eu aussi en communication, de M. Latour-Allard, la collection des manuscrits et dessins du colonel Dupaix : cette collection lui a servi pour rédiger l'ex-

plication des planches qu'il a donnée dans le deuxième volume du recueil de la Société.

D'après l'annonce qu'il a faite à la dernière séance, à l'occasion de la proposition de M. Roux de Rochelle, M. Jomard communique le rapport présenté en 1832 au ministre du commerce et des travaux publics, par MM. le baron Cuvier et Abel Rémusat, au nom d'une commission spéciale, sur la formation d'un musée ethnographique à Paris. Un extrait de ce rapport est renvoyé au comité du Bulletin.

M. Roux de Rochelle ajoute quelques développemens à l'opinion qu'il a émise dans la dernière séance sur l'utilité d'un musée géographique, et il offre à la Société trente-huit grandes médailles ou pièces monétaires, dont la plupart rappellent plusieurs importantes époques de la géographie historique.

La Commission accepte avec reconnaissance l'offre de M. Roux, et elle lui vote des remercîmens.

M. d'Avezac lit une note sur l'étymologie du nom *Afrique*.

M. le docteur Ruppel, qui a fait plusieurs voyages en Égypte, en Nubie et en Abyssinie, est présent à la séance. Il annonce qu'il s'occupe de la publication de ses voyages, et qu'il s'empressera d'en faire hommage à la Société. M. le président lui adresse les félicitations et les remercîmens de la Commission centrale.

M. le colonel Juan Galindo est nommé correspondant étranger de la Société à San-Salvador dans l'Amérique centrale.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séances de juillet et août 1836.

Par la Société *Asiatique de Calcutta. Asiatic researches*, tomes 17 et 18; in-4°. — Par M. *P. Jacquemont :* Voyage dans l'Inde par V. Jacquemont, 9e liv. — Par M. *de Macedo :* Vida de Joâo de Castro quarto viso Rey de India escripta por Freire de Andrade, impressa conforme a primeira edição de 1651. Ajuntâo se algumas breves notas, etc., por D. Fr. Francisco de S. Luiz. Lisboa, 1835, 1 vol. in-8°. — Memoria estatistica sobre os dominios Portuguezes na Africa oriental, por Sebastião Xavier Botelho, Lisboa, 1836. 1 vol. in-8°. — Par M. de *Humboldt :* Atlas géographique et physique du voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent, 13e liv. — Lettre de M. de Humboldt à S. A. R. M. le duc de Sussex, président de la Société royale de Londres sur les moyens propres à perfectionner la connaissance du magnétisme terrestre, etc., in-4°. — Rapport fait au conseil de la Société royale de Londres sur cette lettre, in-8°. — Par M. *Roux de Rochelle :* Histoire des États-Unis, 9 et 10e livraisons. — Par M. le colonel *Galindo :* Plan du port de l'Union levé en 1829 par les officiers du brick le *Nisus*, publié au dépôt de la marine en 1833 avec quelques corrections dans la nomenclature faites en 1836 par M. Galindo. — Par MM. de *Ed. de Cadalvène et J. de Breuvery* : l'Égypte et la Turquie, 2e liv. 1 vol. in-8° et atlas in-4°. — Par M. *Albert-Montémont :* Bibliothèque universelle des voyages, 45e liv. — Par M. *Hersant :*

The history of Texas; or the emigrant's farmer's and Politician's guide of the character, climate, soil and productions of that country, etc. by D. B. Edward, 1 vol in-8° avec carte. — Par M. *Tanner:* Nouvel Atlas universel, 14e, 15e et dernière livraisons. — Map of Texas with parts of the adjoining states, compiled by Stephen F. Austin; published by H. Tanner. — The american traveller or guide trough the United-States, etc. by H. S. Tanner, 1 vol. in-18. — Notes sur le territoire de Wisconsin, in-18. — Par M. *Jomard*: Rapport sur le concours relatif à la géographie et aux antiquités de l'Amérique centrale fait à la Société de géographie, in-8°. — Par M. *Straszewicz;* Pytheas de Marseille et la géographie de son temps par J. Lelewel, orné de trois cartes dressées et gravées par l'auteur; 1 broch. in-8°. — Par M. de *Hammer*: Revue de dix-huit ouvrages publiés depuis cinq ans sur la Syrie et la Palestine, 1 broch. in-8°. — Par M. *Redfield* : On the gales and hurricanes of the western Atlantic, in-8°. — Par la *Société d'émulation de Rouen* : Séance publique de cette Société tenue le 6 juin 1835, 1 vol. in-8°. Rouen 1836. — Par MM. les *auteurs et éditeurs* : Plusieurs numéros des Nouvelles Annales des voyages, des Annales maritimes, de la Bibliothèque de Genève, du Journal asiatique, de la *Revista mexicana*, des Annales d'agriculture de la Charente, du Recueil de la Société d'agriculture de l'Eure, du Bulletin élémentaire, du Journal des Missions évangéliques, du Mémorial encyclopédique, de l'Echo du monde savant et de l'Institut.

ANNONCES.

(Sous-presse),

Antiquitates americanæ,

ou

Recueil de mémoires contenus dans les anciens manuscrits de l'Islande sur les voyages de découverte entrepris par les habitans du nord de l'Europe dans l'Amérique septentrionale pendant le dixième siècle et depuis ce temps, publié avec des versions en latin et en danois, des recherches et des notes en latin, des cartes, des gravures et des fac-simile, par la Société royale des antiquaires du nord, in-4°, Copenhague.

— *Narrative of a journey from Lima to Para, etc.* Récit d'un voyage de Lima à Para à travers les Andes et en descendant le fleuve des Amazones, par le lieutenant Smyth et F. Lows, 1 vol. in-8; Londres, 1836, Murray.

— *Narrative of a journey*, etc. Récit d'un voyage dans le pays de Zoula dans l'Afrique méridionale, par le capitaine Allen Gardiner, in-8, avec cartes, vues et costumes; Londres, 1836, Crofts.

— *Travels and adventures*, etc. Voyages et aventures dans l'Afrique orientale; description des mœurs et usages des Zoulas, par Nathaniel Isaacs, 2 vol. in-12; Londres, 1836, Churton.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

SEPTEMBRE 1836.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

NOTES ADDITIONNELLES

A LA LETTRE DE M. LE VICOMTE DE SANTAREM,

Publiée dans le *Bulletin de la Société de géographie* du mois d'octobre 1835, sur les voyages d'Américc Vespuce, de 1501 et 1503, adressées par l'auteur à la Société de géographie.

Dans la lettre insérée au *Bulletin de la Société de géographie* du mois d'octobre de l'année dernière, j'ai posé un fait et émis une opinion sur Américc Vespuce; j'ai produit un grand nombre de preuves contemporaines ou originales qui font et ont droit de faire autorité en cette matière; maintenant je vais grouper autour de ma propre opinion, celle de plusieurs autres écrivains qui ont parlé de Vespuce, et des titres de ce Florentin

pour imposer son nom au Nouveau-Monde, aux dépens de Colomb, de Gonçalo Coëlho, de Cabral et autres, et même au préjudice de l'importante question de savoir si l'Amérique avait été connue ou non des anciens. Cependant, avant de passer en revue les opinions des autres écrivains, je développerai ici encore ce que j'ai exposé dans ma lettre : que je n'ai trouvé le nom de Vespuce cité en aucune manière dans les différents recueils de documents des archives du royaume à Lisbonne ; je remarquerai non seulement le silence que j'ai déjà signalé de plus de cent mille documents des collections que j'ai compulsées, mais le silence bien plus remarquable encore des registres des chartres du roi Emmanuel ; silence d'autant plus significatif que Vespuce dit dans sa première lettre à Pierre Sodérini, que, *étant à Séville, avec propos délibéré de ne retourner plus en Portugal, me survint*, ajoute-t-il, *un messager exprès de la part dudit seigneur* (le roi Emmanuel) *avec lettres-patentes* (1).

Les lettres-patentes de nos rois étaient enregistrées à la chancellerie du royaume; ces livres et registres sont tous aux archives royales de la Torre do Tombo, et forment une collection de plus de deux mille volumes; pas un seul de ces livres ne s'est perdu : ainsi la chancellerie du roi Emmanuel est complète, mais on n'y trouve aucune trace des lettres-patentes alléguées par Vespuce ; les aurait-il donc reçues sans qu'elles eussent été enregistrées à la chancellerie, malgré les dispositions des codes et des lois qui prescrivaient cet enregis-

(1) Voyez la coll. intitulée *De l'Afrique*, par Léon l'Africain, et la navigation des anciens capitaines portugais aux Indes, traduction de Jean Temporal, tome II, page 477.

trement ; et est-il présumable qu'on ait violé ces codes et ces lois en faveur de Vespuce ?

Nous répéterons aussi avec une nouvelle force que Vespuce lui-même, dans ses lettres à Sodérini, montre de la manière la plus évidente qu'il n'était point chargé en chef de la mission de découvertes ; car il s'exprime ainsi dans un passage de sa seconde lettre : « *Mais* » *notre capitaine en chef*, dit-il, *fort présomptueux et fan-* » *tasque, voulut aller reconnaître, etc... et pour se montrer* » *être capitaine de six navires, qui fut toutefois malgré* » *tous nous autres capitaines* (1). »

Ce passage, cet aveu formel de Vespuce lui-même, ne prouve-t-il pas que, s'il fit réellement partie de l'expédition, ce ne fut qu'en subalterne, et que les cinq autres capitaines avaient autant de droit que lui à imposer leurs noms au continent qu'ils visitèrent, et que le commandant en chef avait encore, pour imposer le sien, un droit plus fondé que tous ses subalternes ?

Dans notre lettre à M. Navarrete, nous n'avons point cité l'autorité de l'historien Jean de Barros (2), ni celle du classique Osorio (3), tous deux contemporains de Vespuce, et tous deux écrivains des plus recommandables d'après l'assentiment général des savants de toute l'Europe ; nous produirons ici ce que nous avons puisé dans ces sources authentiques sur la matière dont nous nous occupons.

Barros, parlant de la découverte du Brésil, et citant avec la plus scrupuleuse exactitude les noms des ca-

(1) Voyez l'ouvrage précité, page 492.

(2) Barros naquit à la fin du quinzième siècle, et vécut du temps de Vespuce.

(3) Naquit au commencement du seizième siècle, plusieurs années avant la mort de Vespuce.

pitaines des navires de l'expédition de Cabral, ne dit pas un mot de Vespuce ni de son voyage de 1497, cité par quelques géographes. Cet historien célèbre garde le même silence sur la prétendue rencontre, au cap Vert, des navires où l'on disait que Vespuce s'était trouvé. Il ne parle que de la rencontre avec *Pedro Dias* (1).

Pour ce qui regarde le prétendu voyage de Vespuce en 1501, cet historien contemporain ne mentionne que le départ de Lisbonne de Jehan de Nova avec quatre vaisseaux, au mois de mars de 1501, sans dire un mot de Vespuce.

Comme il ne cache point que Jehan de Nova n'était pas Portugais, quel motif pourrait-il avoir eu d'omettre le nom d'un autre étranger aussi célèbre qu'était Vespuce, si celui-ci eût en réalité fait, à cette époque, un voyage de découvertes par ordre du roi? Si ce voyage de Vespuce eût existé, Barros n'aurait-il pas cité ce navigateur comme il a cité un autre marin, Florentin, parmi les capitaines qui commandaient les navires de la flotte? quel intérêt aurait eu l'historien portugais à taire le nom de Vespuce, lorsqu'il énonce que Ferdinand Vinet, Florentin, commandait le navire dont *Bartholomé Marchioni, Florentin* aussi, était propriétaire? Cet historien si minutieux dans ses récits, ne s'est pas borné à dire qu'un des vaisseaux était commandé par un Florentin, que ce navire appartenait à un Florentin; il a encore ajouté que *Marchioni* résidait à Lisbonne (2); et est-il présumable que Barros, si bien instruit sur tous les compatriotes de Vespuce, domiciliés à Lisbonne

(1) Barros, chap. II, liv. V.

(2) *Ibid.*, Decad. I, liv. V, chap. IX.

et employés dans ces navigations, eût ignoré jusqu'à l'existence de Vespuce? eût ignoré que ce Vespuce avait été appelé par le roi, comme il le dit, et comme l'ont publié plusieurs géographes?

Vespuce n'est pas plus heureux dans les témoignages de cet historien contemporain pour ses prétentions sur le second voyage de 1503. Barros rapporte seulement en cette année l'expédition que le roi Emmanuel envoya dans l'Inde, en trois divisions, dont le commandement fut donné à Alphonse d'Albuquerque, à François d'Albuquerque, et à Antoine de Saldanha; mais il ne dit mot ni d'aucune expédition de Vespuce, ni du lieu où ce dernier se trouvait à cette époque.

Osorio (1), historien célèbre, dont Lenglet du Fresnoy, dans sa *méthode pour étudier l'histoire*, dit que le livre est non seulement très bien écrit et fort estimé, mais que *c'est un des plus beaux morceaux d'histoire de ces derniers siècles*, Osorio, dis-je, traitant de la découverte du Brésil et des voyages pour cette partie du globe exécutés à cette époque, ne parle dans son ouvrage que de l'expédition de Cabral et de Gaspar de Lemos, sans un mot de Vespuce!

Est-il présumable que cet historien contemporain qui voyagea en France, et surtout en Italie, où l'on parlait tant à cette époque de voyages et de découvertes, eût ignoré les deux voyages de Vespuce de 1501 et de 1503, faits, comme le prétend Vespuce lui-même, par ordre du roi Emmanuel, dont Osorio écrivit l'histoire? Est-il présumable qu'un écrivain aussi savant n'eût point connu, pendant sa résidence en France et

(1) Hieronymo Osorio, *de Rebus Emmanuelis regis Lusitaniæ virtute et auspicio gestis*, libri XII, Olyssipone, Antonius Gondisalvus, 1571.

en Italie, ni après son retour en Portugal, les ouvrages nombreux publiés déjà sur Vespuce en Italie, en Allemagne et en France? Il devait sans doute connaître ces ouvrages; mais écrivain consciencieux et véridique, il n'a voulu transcrire dans son histoire que la vérité.

Mais si d'une part se propageaient alors, avec les lettres de Vespuce et les nombreux écrits de même espèce, l'erreur et la confusion, d'un autre côté parurent dans plusieurs collections contemporaines des documents qui viennent à l'appui des récits des écrivains portugais Barros, Goes, Osorio et autres, ainsi que de ma propre opinion : tels sont ceux que nous trouvons dans un petit livre imprimé à Paris en 1516, en caractères gothiques, avec ce titre : *Le Nouveau-Monde, et navigations faites par Améric Vespuce.* Ce petit volume n'est qu'un recueil de différents voyages; il contient d'abord une notice des navigations faites par ordre de l'infant Henry de Portugal, puis celles de Colomb, et ensuite la lettre de Vespuce à Laurent de Médicis; mais quand il arrive à la découverte du Brésil, dans la sixième navigation d'après son énumération, il parle de la découverte de Cabral, et on y trouve : *Copie d'ung chapitre des lettres de Dominique Cretie, messager de la seigneurie de Venise en Portugal;* la lettre de ce Vénitien est datée de Lisbonne du 27 juin 1501, époque à laquelle Vespuce dit avoir fait un voyage par ordre du roi Emmanuel. Le messager vénitien commence par relater l'expédition de Cabral, en disant que le gouvernement vénitien a dû être déjà instruit, par son ambassadeur, de l'expédition que le roi avait envoyée dans l'Inde; il rapporte ensuite que l'expédition, en s'éloignant de la route, a découvert *une terre ferme, pour ce qu'ils allèrent*

par la côte plus de cinq cents lieues sans jamais trouver fin.

Cet employé vénitien était près du roi Emmanuel lors du retour de la flotte, et il assista aux fêtes qui eurent lieu à cette occasion : *Estoy*, dit-il, *avec le roi, quand elle arriva, lequel m'appella :* il ajoute que le roi lui recommanda d'en faire la communication à son gouvernement; il parle ensuite du retour d'un vaisseau dont un certain *Batholomée Florentin* était le propriétaire ; et pas un mot de l'expédition ni de la personne de Vespuce !

Ce Batholomée est sans doute le Florentin *Bartholomé Marchioni*, cité par l'historien Barros, comme nous venons de le signaler plus haut.

Comment donc le diplomate vénitien, qui était témoin de tous les événements, qui les a rapportés officiellement à sa cour, et qui était dans l'intimité du roi Emmanuel, eût-il pu ignorer le voyage de Vespuce, et jusqu'à son nom, lui qui parle d'un autre Florentin, dont le rôle n'était qu'insignifiant dans ces navigations ?

Cependant, à cette époque, les nombreuses copies et traductions des lettres de Vespuce, publiées en Europe, et surtout l'ouvrage déjà cité par plusieurs écrivains, *Cosmographiæ Introductio insuper quatuor Americi Vespucii navigationes*, imprimée en Lorraine en 1507, répandaient partout une déplorable confusion touchant les voyages de Vespuce ; et la plupart des géographes de la fin du seizième siècle et ceux du dix-septième, propagèrent cette confusion sans jamais se donner la peine d'approfondir la question.

Non seulement l'erreur fut propagée par les nombreux ouvrages et collections qu'ont cités Bandini

Washington Irving (1), et Navarrete (2), et surtout par celles d'Appien, de Vadianus et de Camers (3), mais encore par d'autres dont nous allons citer quelques uns.

Ruscelli, critique italien, né à Viterbe au commencement du seizième siècle, dans la traduction de la géographie de Ptolomée, Venise, 1561, a ajouté trente-six nouvelles cartes, tant du monde connu des anciens que du Nouveau-Monde, et quoiqu'il présente la carte de l'Amérique méridionale sous la dénomination de *Terra-Nova*, il a ajouté un article dans lequel il attribue la découverte à Vespuce.

Toutefois *Cellarius* n'adopta pas entièrement et clairement les prétentions de Vespuce et de ses panégyristes aux dépens de la gloire de Colomb. Il dit dans son ouvrage *Geographia nova*, page 663 : « *America seu* » *India occidentalis per Christophorum Columbum genuen-* » *sem* 1492 *detecta fuit.* »

Quelques géographes du dix-septième siècle, entre autres Baudrand (4), ont déjà commencé à douter de l'exactitude de ce qu'on avait propagé sur les documents de Vespuce. Ce dernier, dans l'article Amérique de son *Dictionnaire géographique*, quand il parle du Brésil, ne cite que la découverte de Cabral, quoiqu'il la rapporte à l'année 1501, au lieu de 1500, et ne dit point un mot de Vespuce, ni de ses voyages par ordre

(1) Irving, *A History of the life of Christophorus Colombus.* Paris, 1828.

(2) Navarrete, *Coll. de los viages*, tome III.

(3) Humboldt, *Chronologie des plus anciennes cartes d'Amérique*, *Bulletin de la Société de géographie*, tome IV, 2e série, page 411.

(4) *Dictionnaire géographique.* Amsterdam, 1701. Ce géographe naquit à Paris en 1633, et mourut en 1700.

du roi Emmanuel en 1501 et 1503; néanmoins il dit que le nouveau continent fut découvert par Colomb dans les années 1492 et 1493, et après par Améric Vespuce qui lui donna son nom.

Barleus, dans son ouvrage sur le Brésil, publié en latin en 1647 à Amsterdam, quoiqu'il cite premièrement Colomb comme étant celui qui a découvert le Nouveau-Monde, néanmoins fut entraîné dans la même erreur, quant à Vespuce, que ceux du siècle précédent, en disant que ce Florentin avait découvert une autre partie du continent par ordre du roi de Portugal.

Brossinière dans son *Dictionnaire historique et Cosmographique*, publié en 1644, malgré l'erreur d'attribuer la découverte du nouveau continent à Vespuce, découverte qu'il fixe en 1407 (1), dit dans l'article Brésil que cette partie du continent fut découverte par Cabral.

Si dans le dix-huitième siècle, quelques auteurs et géographes, tels que *Bruzen de La Martinière* (2), le Bénédictin dom Joseph Vaisse (3) dans son ouvrage de la *Géographie historique et ecclésiastique*, et les auteurs d'un *Dictionnaire géographique et historique de l'Italie*, et Robinet dans son *Dictionnaire universel* (4), ont continué à adopter les mêmes erreurs et à les propager, il y a eu d'autres écrivains plus consciencieux et plus savants qui ne les ont point adoptées.

(1) Cette date ne correspond ni au règne d'Emmanuel, ni à l'époque des découvertes en question.

(2) Dictionnaire.

(3) *Géographie historique et ecclésiastique*, imprimée à Paris, 1755. Cet auteur dit cependant que Colomb découvrit le premier l'Amérique.

(4) Ce dictionnaire fut publié à Paris en 1775. Les auteurs, ou plutôt les compilateurs, ont suivi une route plus commode en disant, dans l'article Vespuce, qu'on n'a pas la certitude si Vespuce ou Colomb se sont devancés l'un l'autre dans la découverte de l'Amérique.

Nous citerons, entre autres, les suivants. Pluche (1) dit après avoir parlé de Colomb : « Améric Vespuce, » voyageur florentin, qui toucha les mêmes côtes de » l'Amérique méridionale, en imposa au public par des » relations qui firent donner à l'Amérique le nom de » cet aventurier, quoiqu'il fût plus naturel et plus juste » de lui donner celui de Colomb, qui le premier avait » trouvé les îles et la terre ferme ou le continent. »

Charlevoix, aussi instruit qu'il l'était tant par ses connaissances littéraires et par son érudition que par ses nombreux voyages, ayant été en Italie, dit dans son *Histoire générale de la Nouvelle France qu'Améric Vespuce* n'a eu l'honneur de donner son nom au Nouveau-Monde que par une supercherie; ce laborieux écrivain dans ses Tables chronologiques ne cite dans l'année 1500 que l'expédition de Cabral, et ne dit pas un mot des deux prétendus voyages de Vespuce en 1501 et en 1503. Cet écrivain, en parlant du voyage d'Hojeda en 1499, dit : « Améric Vespuce, qui n'était que bour- » geois sur l'esdadre que commandait Ojeda, publia » la relation de cette découverte dont il se donna tout » l'honneur, et pour persuader au public qu'il avait de » tous les Européens abordé le premier au continent » du Nouveau-Monde, il avança que son voyage avait » été de vingt-cinq mois. Ojeda interrogé juridi- » quement sur ce fait, le *démentit*; mais comme il en » avait été cru d'abord sur sa parole, on s'était accou- » tumé à donner son nom au Nouveau-Monde, et l'er- » reur a prévalu sur la vérité. »

Cet écrivain a joint à son ouvrage une liste et un

(1) *Concordance de la géographie en différents âges*, page 106.

examen de quatre-vingt-un auteurs qu'il avait consultés, et il fait, ce me semble, autorité en la matière.

Lafiteau, qui s'est occupé un grand nombre d'années à faire des recherches sur l'Amérique, attribue la découverte de cette partie du globe à Colomb, et celle du Brésil à Pierre-Alvarès Cabral (1).

Cet écrivain rapporte seulement dans l'année 1501, époque du prétendu voyage de Vespuce, par ordre du roi Emmanuel, celle de Jean da Nova et de Pedro Coelho, et garde le plus complet silence sur Vespuce; il ne dit non plus un seul mot sur l'autre voyage de ce Florentin de 1503.

Le silence de Lafiteau sur Vespuce est tel que, dans la préface de son histoire, en traitant de tous les auteurs et des ouvrages manuscrits qu'il a consultés, et qui existaient à son époque sur les voyages des Portugais, parlant des relations de *Ramusio* et de ses collections, ne dit pas un seul mot sur Vespuce, et de ses lettres, dont quelques unes se trouvaient dans les collections citées de Ramusio !

L'abbé Raynal (2), en parlant de la découverte du Brésil, ne parle que de *Pierre-Alvarès Cabral*, qui le découvrit en 1500, et ne dit point un mot de Vespuce ni de ses deux voyages de 1501 et de 1503.

Le savant historien Robertson dit : « Il est surpre-
» nant que ni Gomera ni Oviedo, les plus anciens histo-
» riens espagnols de l'Amérique, ni Herrera même,
» n'aient regardé Hojeda ou son compagnon Vespuce

(1) *Histoire des découvertes et des conquêtes des Portugais dans le Nouveau-Monde.* Paris, 1733, tome I, pages 122 et 123.

(2) *Histoire philosophique et politique des établissements et commerce des Européens dans les deux Indes*, édition de 1786, d'Avignon, tome IV, page 549.

» comme ayant fait la première découverte de l'Amé-
» rique. Tous attribuent cet honneur à Colomb. Quel-
» ques auteurs ont supposé qu'un ressentiment national
» contre Vespuce, qui avait quitté le service d'Espagne
» pour passer à celui des Portugais, avait engagé ces
» historiens à ne point parler des découvertes qu'il a
» faites; mais Martyr et Benzoni, tous les deux Italiens,
» ne pouvaient point être influencés par ce préjugé.
» Martyr était un auteur contemporain qui résidait à
» la cour d'Espagne, et qui était à portée d'être exac-
» tement informé de ces faits publics; cependant il
» n'attribue pas à Vespuce la gloire d'avoir le premier
» découvert l'Amérique, ni dans ses décades, qui sont
» la première histoire générale qu'on ait publiée du
» Nouveau-Monde, ni dans ses lettres, où il parle des
» principaux événements qui sont arrivés de son temps.

» Benzoni passa comme aventurier en Amérique,
» en 1541. Il y demeura fort long-temps : il paraît avoir
» été animé d'un zèle ardent pour la gloire de l'Italie
» sa patrie; cependant il ne parle ni des exploits
» ni des découvertes de Vespuce. Herrera, qui a com-
» pilé son *Histoire générale de l'Amérique* d'après les
» témoignages les plus authentiques, se servit non seu-
» lement de ces auteurs qui le précédèrent, *mais il*
» *accuse lui-même de falsification, dans Vespuce, les dates*
» *des deux voyages qu'il a faits au Nouveau-Monde, et*
» *d'avoir confondu l'un avec l'autre, afin de pouvoir s'ar-*
» *roger la gloire de la découverte de l'Amérique....* »

Telles sont les opinions de l'un des meilleurs histo-
riens modernes; et serait-il présumable qu'un écrivain
aussi érudit que Robertson ignorât l'existence des nom-
breux ouvrages qui avaient paru précédemment sur
Vespuce? Non, il les a connus, mais, critique ha-

bile et savant impartial, il n'a voulu que produire la vérité.

Le savant Écossais, remarquable par cette grande érudition, par cet esprit de méthode, de recherche et d'examen, qui forment le caractère distinctif de son talent comme historien, n'a pas voulu adopter les erreurs qu'on avait propagées sur Vespuce.

Castro (J.-B.) (1), écrivain portugais très érudit, en se fondant sur l'autorité de Barros, sur celle du F. Souza (2), de Rocha Pitta (3) et de Brito Freire (4), mentionne la découverte du Brésil par Cabral en 1500, et ne dit pas un mot de Vespuce! Barbosa, auteur de l'excellent ouvrage intitulé : *Bibliotheca lusitana*, dans l'article de Cabral, dit que ce fut lui qui découvrit l'Amérique en 1500, et qu'il écrivit les relations de son voyage, et que cela fut publié dans les *Novus orbis regionum*, etc., de Grineus, et en italien à Venise, en 1563.

Lacroix, dans son ouvrage de la *Géographie moderne*, dit que le Brésil fut découvert par Cabral en 1500, et ne mentionne pas le nom de Vespuce.

D'autre part, *Camus*, dans son *Mémoire sur les voyages de Bry et Thévenot*, publié, en 1802, par ordre de l'Institut de France, avait examiné les différents ouvrages sur les voyages de Vespuce, et remarquait plusieurs des absurdités des relations de ce Florentin.

Il était réservé aux écrivains du XIXe siècle de nous présenter une critique encore plus lumineuse sur cette question.

(1) *Mappa de Portugal.*

(2) *Asia de Faria Souza*, tome I, f° 1, chap. v.

(3) *America Portuguese.*

(4) *Nova Luzitania.*

Nous allons entendre plusieurs de ces écrivains : le savant professeur *Heeren*, loin d'attribuer la découverte du Brésil à Vespuce, dit : *Et la côte du Brésil, découverte et occupée* (dès 1500) *par Cabral* (1).

Pinkerton, quoiqu'il dise qu'un caprice de la fortune a fait donner à l'Amérique le nom de Vespuce, néanmoins il ne dit rien de ses deux voyages au Brésil, de 1501 et 1503.

Mentelle (2), loin d'attribuer la découverte du Brésil à Vespuce, et de citer les deux voyages de 1501 et 1503, dit que *Cabral fut indubitablement le premier européen qui ait vu la côte orientale du Brésil.*

M. de Las Cazas, dans son *Atlas de Le Sage*, place Colomb (dans sa nomenclature chronologique des navigateurs) au premier rang, et se plaint du bonheur qu'a eu Vespuce de donner son nom, par une injustice, à l'Amérique.

Ainsi, comme le dit un historien (ajoute l'auteur de l'Atlas), le premier instant où l'Amérique fut connue du reste de la terre, fut marqué par une injustice : présage fatal dont ce malheureux pays devait être le théâtre.

Vosgien, dans son *Dictionnaire géographique*, revu et augmenté par Malte-Brun, dans l'édition publiée en 1829, dit ce qui suit : « Christophe Colomb découvrit l'Amérique en 1492, et lui donna le nom d'Indes-Occidentales. Le nom d'Amérique, qui prévalut, est une injustice envers Colomb. »

Les géographes, auteurs d'un *Dictionnaire géographi-*

(1) *Manuel historique du système politique des Etats de l'Europe*, etc., page 25.

(2) Mentelle, *Géographie universelle*, tome XV, page 569.

que publié à Paris en 1823, dédié à M. de Humboldt, disent, dans l'article Amérique :

« On doit la découverte de l'Amérique à Christophe » Colomb, et on lui attribue même la découverte du » continent en 1498. » (Et quant à Vespuce, ils disent :) « Un Florentin, Américc Vespuce, accompagnait Ojeda » dans cette campagne ; à son retour en Espagne, il se » vanta d'avoir découvert le continent du Nouveau-» Monde. » Le même ouvrage ne dit rien sur les deux prétendus voyages faits d'après les ordres du roi Emmanuel de Portugal en 1501 et 1503.» (Dans l'article du *Brésil*, ils disent :)

« On s'accorde à reconnaître Gonçalo Coelho pour » le commandant des trois vaisseaux qui partirent de » Lisbonne en mai 1501. Par l'ordre d'Emmanuel, une » seconde flotte de six vaisseaux, envoyée peu de temps » après par le même souverain, reconnut la côte méri-» dionale jusqu'au cap des Vierges, et laissa une colo-» nie à Porto-Seguro. »

La *Biographie universelle*, dans l'article Américc Vespuce, reconnaît l'injustice que ce Florentin ait donné son nom à l'Amérique. Il y est dit :

« Américc vécut assez long-temps pour jouir *de cette » gloire usurpée.* »

Dans presque tous les ouvrages publiés dans ces derniers temps en Angleterre, surtout depuis le commencement de ce siècle, nous remarquons que leurs auteurs n'ont point cru aux relations de Vespuce.

L'*Encyclopédie britannique* commence, dans son article Amérique, par dire : « *America (from Americus » Vesputius falsely said to be the first discoverer of the » continent, etc.* (et à la page 37 :) *Columbus was the*

» *first European who set foot in the new world which he* » *had discovered.*) »

Les auteurs, en parlant du Brésil, rapportent la découverte de Pierre-Alvarès Cabral : ils parlent des expéditions que la cour du Portugal envoya chaque année après la découverte, et ne disent pas un mot des prétendus voyages de Vespuce en 1501 et 1503. Dans l'*Edimbourg gazzeteer, or geographical dictionnary*, Cabral est proclamé comme celui qui a découvert le Brésil, et nous n'avons pas rencontré, dans cet ouvrage, un seul mot sur les prétendus voyages de Vespuce en 1501 et 1503.

L'*Histoire du Portugal*, originairement composée en anglais par une société de gens de lettres, ouvrage composé d'après les sources les plus authentiques, et qui se trouve éclairci avec 1553 notes où l'on avait cité un grand nombre d'auteurs tant portugais qu'étrangers (1), a gardé le silence le plus complet sur Vespuce et sur ses voyages de 1501 et 1503, ne parlant que de celui de Pierre-Alvarès Cabral en 1500.

M. Bonnet de Cressé, dans son *Histoire de la marine de tous les peuples* (2), dit : « Toutes les nations sont con- » venues de donner le nom d'Amérique à cette nouvelle » partie du globe. *La prétention hardie d'un heureux impos-* » *teur a dérobé à l'auteur de cette découverte la gloire qui lui* » *appartenait. Le nom d'Amérie a supplanté celui de* » *Colomb, etc.* »

Ces mêmes sentiments en faveur de Colomb sont partagés en partie par Malte-Brun; ce savant géographe

(1) Voyez l'ouvrage cité, troisième édition de Lisbonne, trad. en 1828, tome II, pages 231 à 235.

(2) *Histoire de la marine de tous les peuples*, etc., tome I. Paris, 1824.

dit (1) : « Il (Colomb) s'aperçoit qu'il a trouvé ce » *nouveau continent, que l'ingratitude nomme encore Ame-* » *rique.* »

Le même géographe dit autre part (2), sans nommer Vespuce : « *Colomb et Vasco de Gama, en franchissant* » *les bornes chimériques qui avaient arrêté le génie des* » *anciens, renversèrent tout d'un coup les systèmes de Pto-* » *lémée, de Strabon et des autres géographes de l'anti-* » *quité.* »

Je ne ferai point ici l'analyse de l'opinion que le même géographe produit ailleurs, fondé sans doute sur les relations de Ramusio, et particulièrement sur celles de Canovai, panégyriste de Vespuce, sur le prétendu premier voyage de ce Florentin en Amérique, un an avant Colomb, et que son continuateur paraît ne pas avoir admis, puisqu'il dit, dans la note 3, à la page 618 du volume Ier, en parlant de Vespuce.... :

« *Excité d'ailleurs par le succès de Colomb, il entreprit* » *son premier voyage de découvertes, etc.* » En s'exprimant encore plus explicitement (tome II, page 1, de la manière suivante : « *Nous avons de nouveau accom-* » *pagné l'immortel Colomb dans ce continent qui aurait dû* » *porter son nom* (3).

L'érudit chevalier de Bony, dans son *Histoire de Christophe Colomb* (4), dit :

« L'arrivée de Colomb à Lisbonne peut être consi- » dérée comme le terme de son premier voyage, le plus » important de tous, puisqu'il ouvrit le Nouveau-Monde » à tous les âges et à toutes les nations ; les faits ne trou-

(1) *Histoire de la géographie*, tome I, page 617.

(2) Malte-Brun, tome I, page 648. Paris, 1831.

(3) *Précis de géographie*, tome II, *Description de l'Amérique.*

(4) *Histoire de Christophe Colomb*, traduite par Urano (1824).

» vent pas de meilleur appui que dans les paroles mêmes » de l'illustre Génois. Il existe heureusement une lettre » de Christophe Colomb, adressée au trésorier du roi » d'Espagne Raphaël Sanches, qui fut publiée, à Lis- » bonne, l'an 1493; elle est relative aux premières dé- » couvertes d'Amérique qui venaient d'avoir lieu; elle » fut traduite à Rome de l'espagnol en latin, et im- » primée deux fois dans la même année, comme le » suppose le chevalier Morelli. Plusieurs biographes de » Colomb font mention de cette lettre, et l'ont même » insérée dans leurs ouvrages. Parmi eux se trouvent son » fils et *Antonio Gallo*, Génois, dont il existe, dans le » recueil de Muratori, un petit ouvrage intitulé : *De na-* » *vigatione Columbi per inaccessum antea oceanum ;* mais » ce précieux document, qui pendant long-temps a été » considéré comme l'unique écrit de Colomb, qui fut » publié lorsqu'il vivait encore, et dont l'original espa- » gnol, d'après le sentiment de Murr, fut imprimé dans » le xve siècle, a été plusieurs fois donné au public tout » dénaturé, mal traduit, tellement qu'on ne pou- » vait se flatter de posséder la lettre authentique de » Colomb; mais heureusement il en existe, dans la » bibliothèque de Brera, un exemplaire imprimé » en 1493 (1), que ni moi ni d'autres n'ont jamais » rencontré autre part, car les bibliographes eux- » mêmes n'en font point mention (Bony parle aussi » d'une autre édition de cette lettre qui date du xve siè- » cle), et que certainement peu de personnes ont vue; » mais celle-ci, à moins qu'elle ne soit incomplète, n'a » rien de commun avec celle dont il est question, etc. »

(1) M. Ternaux (Henri) en possède un exemplaire dans sa précieuse collection de voyages, qu'il a bien voulu nous communiquer.

Ce passage de l'ouvrage du chevalier Bony vient encore à l'appui des autorités précédentes, qui prouvent que Colomb a devancé *Vespuce* dans la carrière de ces découvertes ; mais ce que l'on voit dans le document transcrit de la page 170 à 179, sur l'opinion de ceux qui refusent à Colomb d'avoir découvert le premier le continent d'Amérique, est encore si digne d'être répété, que je crois devoir le transcrire, à l'appui aussi de ce que j'ai dit dans ma lettre à M. de Navarrete et dans ces notes additionnelles. Voici ce que dit le document dont il s'agit (1) :

« .... Animé d'un zèle généreux, l'auteur de l'éloge » de Colomb cherche à prouver que ce fut ce grand » homme qui, le premier, découvrit la terre ferme de » l'Amérique ; il s'appuie, en particulier, sur Tiraboschi, » et, outre les histoires de Ferdinand, il cite encore » Pierre-Martyr d'Anghiera, et la relation imprimée à » Milan en 1508. Il aurait pu citer beaucoup d'autres » ouvrages, mais il a surtout en vue d'assurer à Colomb » la gloire de cette découverte, réclamée en faveur d'A- » méric Vespuce. Il semble être contredit par les au- » teurs espagnols, qui placent le voyage du navigateur » toscan dans les Indes-Occidentales, non pas dans l'an- » née 1497, ce qui serait une année avant le troisième » voyage de Colomb, mais bien en 1499. On pourrait » croire que, soit par une erreur de date, soit pour s'at- » tribuer l'honneur de la découverte, Vespuce aurait » anticipé dans ses lettres, sur cette époque, de deux » ans, car aucun témoignage ne vient déposer en sa » faveur. Bien plus, dans l'année 1496, Colomb se di- » rigea vers l'Espagne ; il ne la quitta qu'en 1498, ce

(1) *Ibib.*, page 170.

» qui prouve qu'il se trouvait à la cour en 1497. A » cette époque, on avait donné sans ménagement, à son » préjudice, de nombreuses permissions pour découvrir » de nouvelles terres; il en fit de justes plaintes, et la » cour, qui avait alors intérêt à le ménager, révoqua » ces permissions.

» Il faudrait donc supposer que, dans cet intervalle, » Vespuce serait parti avec Hojeda (1), ennemi acharné » de Colomb, qui jouissait alors des faveurs et des bon- » nes grâces de la cour.

» Hojeda partit avec Vespuce une année après le troisième voyage de Colomb, lorsque celui-ci com- » mençait à éprouver la défaveur de la cour.... En effet, » Hojeda n'arriva à Saint-Domingue qu'en 1499, long- » temps après l'arrivée de Colomb, qui déjà avait par- » couru les côtes du nouveau continent. Qu'auraient fait » pendant ces deux ans Hojeda et Vespuce, qui, d'après » la relation de ce dernier, n'abordèrent même pas sur » ces rivages, qu'ils prétendirent d'ailleurs avoir vus les » premiers? Comment Colomb lui-même n'en aurait-il » pas parlé, lui qui remarque tout dans ses lettres, et » qui ne sait point étouffer ses plaintes, lorsqu'elles lui » paraissent fondées? Comment expliquera-t-on le si- » lence des historiens contemporains à cet égard? Et » cependant *Améric Vespuce* (s'écrie avec douleur l'au- » teur de l'éloge de Colomb) *eut la gloire immérité de* » *donner son nom à cette partie du monde, et l'indifférente* » *postérité sanctionna un arrêt que l'injustice a prononcé* » *contre Christophe, et que la succession des temps a désor-* » *mais rendue irréparable!*

Mais ni Tiraboschi ni l'auteur de l'éloge ne s'occu-

(1) *Ibid.*

» pèrent de réfuter ces écrivains, qui, pour assurer a
» gloire du voyageur florentin, prétendent que Chris-
» tophe ne s'est jamais éloigné de Saint-Domingue, de
» la Jamaïque, de Cuba et des autres îles de l'archipe.
» mexicain.

» Cependant, sans faire attention ici aux rapports de
» plusieurs historiens qui ont fait mention de ce voyage
» de Colomb le long des côtes de la terre ferme, il nous
» semble que la lettre même du navigateur Génois, pu-
» bliée pour la première fois par Morelli, confirme ce
» fait jusqu'à l'évidence. »

L'auteur analyse ensuite la lettre en question, il remarque un passage important, en la confrontant avec ce que dit *Hornius* dans les *Origines américaines*, et ajoute les observations suivantes sur Vespuce :

« Plusieurs écrivains rapportent qu'Améric, avant
» d'entreprendre son voyage pour le Nouveau-Monde,
» visita l'Angleterre et l'Irlande ; ils ajoutent qu'en quit-
» tant ces contrées, il s'avança jusqu'à un point de la
» mer du Nord où les glaces l'obligèrent de rebrousser
» chemin (1) ; mais ces récits ne sont fondés que sur
» la narration de Jérôme Bartholomei, qui, dans le
» XVIe siècle, composa un poëme intitulé : l'*Amérique*,
» où, par une fiction poétique, il conduisit Vespuce à
» la cour du roi d'Éthiopie, et lui fit raconter ses pré-
» tendus voyages dans les mers du Nord..... »

« Les partisans de Vespuce (ajoute l'auteur) nient
» même que Colomb se soit jamais éloigné des îles qu'il
» a découvertes pour s'approcher de la terre ferme,
» mais ils ne produisent d'autres preuves, à l'appui de
» leurs dénégations, que le témoignage de François

(1) Peut-être on l'aurait confondu avec Corté-Réal.

» Giuntini, qui vivait environ un siècle plus tard, tan-
» dis qu'en faveur de Colomb, on invoque les témoi-
» gnages des auteurs contemporains, de Pierre-Martyr
» d'Anghiera, qui indique le pays de Paria comme le
» continent de l'Amérique, et de l'auteur de la relation
» des voyages imprimés dès le commencement du
» XVIe siècle à Vienne et à Milan.

» Vespuce fut-il le chef de la flotte envoyée en Amé-
» rique, ou ne s'embarqua-t-il que comme simple pas-
» sager? Voici encore des doutes qui ne sont pas en-
» tièrement éclaircis (disait alors l'auteur). Tous les
» écrivains espagnols qui rapportent l'expédition où
» Vespuce figura affirment qu'elle n'eut lieu qu'en 1499,
» et que l'archevêque de Badajoz, ennemi de Colomb,
» envoya des ordres que lui seul avait signés à Alphonse
» d'Hojeda, par lesquels on engageait cet Espagnol
» à s'avancer vers le nouveau continent et à tenter d'au-
» tres découvertes, dans l'espérance que ces découvertes
» obscurciraient la gloire de Colomb, qui se trouvait
» alors à Saint-Domingue, et qui devait ignorer les com-
» plots que l'on tramait contre lui en Espagne.

» Hojeda eut pour pilote Jean de la Cosa, Biscayen,
» et, selon les mêmes écrivains, Américc Vespuce ne
» s'embarqua que *comme simple passager* (1) n'ayant,
» en qualité de marchand, qu'un intérêt pécu-
» niaire dans cet armement; en effet, dans ses rela-
» tions, il se sert toujours du pluriel, et s'énonce
» ainsi : Nous allâmes, nous débarquâmes, etc. (2);
» et il ne dit être parti avec une commission du roi
» d'Espagne que dans une seule de ses lettres, adressée

(1) Voyez notre opinion, Lettre à M. de Navarrete, page 229 du *Bulletin de la Société de géographie*.

(2) *Ibid.*

» à Laurent de Médicis : ce sont là probablement les » motifs qui engagèrent Pierre-Martyr d'Anghiera, tout » en faisant son éloge comme bon géographe et bon » astronome (1), à ne jamais le classer parmi ceux qui » ont découvert le Nouveau-Monde.

» L'auteur conclut, dans la relation de son second » voyage, si toutefois on peut supposer qu'il en ait fait » un premier : Vespuce laisse percer quelque sentiment » de jalousie contre celui qui avait visité le premier le » nouvel hémisphère ; les voyages que ce Florentin fit » postérieurement furent entrepris par ordre de la cour » de Portugal, et ce fut *alors qu'il s'attribua l'honneur* » *d'avoir découvert le Brésil, honneur que les Espagnols* » *lui contestent et que les Portugais attribuent à un de leurs* » *compatriotes, Pierre-Alvarès Cabral, en* 1500. »

Après les écrivains et géographes que nous venons de citer plus haut, M. de Navarrete publia le troisième volume de son ouvrage intitulé : *Coleccion de los viages y descobrimentos que hicieron por mar los Espanoles, etc.*, et s'occupa d'un examen plus détaillé sur Vespuce, sur les différentes relations de ses voyages, et sur la confrontation des diverses éditions des ouvrages qui parlaient de ce Florentin, et nous fournit par là des recherches pleines d'intérêt qui méritent toute l'attention des critiques (2). Nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage de l'auteur espagnol ; toutefois, comme ce troisième volume n'est point encore traduit (3), nous croyons devoir dire que M. de Navarrete paraît montrer que *Bandini* et Canovai, panégyriste de Vespuce,

(1) Voyez notre opinion, Lettre à M. de Navarette, page 229 du *Bulletin de la Société de géographie.*

(2) Voyez entre autres celles de la note pages 242 et 243.

(3) Les deux premiers volumes ont été traduits par MM. de La Roquette et de Verneuil.

n'ont point assez connu l'édition de la *Cosmographiæ introductio*, etc., de Gruninger, qui contient les voyages de Vespuce et montre que ce Florentin a, dans quelques parties de la relation de son voyage de 1497, copié la relation de Colomb.

M. de Navarrete assure, page 243, que, d'après les relations de Vespuce dans son second voyage, la distance de la terre marquée par ce navigateur correspondait à 666 2/3 lieues de mer, et la direction au S.-O.; que cette distance et direction plaçaient Vespuce, avec ses vaisseaux, sur le continent de l'Amérique, dans la partie septentrionale du Brésil, à 165 lieues dans l'intérieur du continent!

M. de Navarrete ajoute que la même route et latitude de 5° S. le plaçaient aussi près de 58 lieues dans l'intérieur du continent. Il observe ensuite combien d'erreurs et de faussetés existent dans ces relations.

Dans la note 2 de la page 265, il montre que la route désignée par Vespuce dans le texte, au S.-O., et à la distance de 700 (933 1/3 lieues maritimes), plaçait les navigateurs sur le continent de l'Amérique méridionale, dans la latitude S., 19° 15′, *et à 390 lieues dans l'intérieur des terres, et loin de la côte où ils devaient mouiller!*

L'auteur observe encore, entre autres contradictions de Vespuce, que, *si son voyage avait été fait par ordre du roi de Portugal, on ne comprendrait pas comment l'on a pris possession du territoire au nom du roi de Castille!*

Une autre remarque non moins importante se trouve à la page 274, sur les observations astronomiques de Vespuce; l'auteur dit, dans la note 2:

« On ne peut pas comprendre quels sont les diamè-
» tres et demi-diamètres dont il parle pour la seconde

» fois, parce que les étoiles, comme dit Lalande (1), » vu la distance prodigieuse où elles sont de nous, doivent » nous ôter tout étonnement de l'extrême petitesse de » leur diamètre apparent, et l'impossibilité où nous » sommes de déterminer leur grandeur absolue et leur » véritable diamètre. Et si un grand astronome (ob- » serve M. de Navarrete) a établi cela à notre époque, » comment pouvaient se mesurer alors les diamètres et » les demi-diamètres des étoiles, avec les instruments » les plus imparfaits dont nos navigateurs faisaient usage » à la fin du quinzième siècle et au commencement du » seizième? L'auteur remarque encore (2) que, d'après » ce que l'on voit dans le texte de la lettre de Vespuce, » son vaisseau n'était qu'un bateau dont l'équipage était » de quatre à cinq marins, et qu'ainsi il serait difficile » de comprendre comment il aurait pu faire une tra- » versée antérieure de 300 lieues jusqu'à Bahia, ou une » seconde de 260 jusqu'au port où il dit qu'on a » édifié un château! Et le bateau restant dans ce der- » nier, comment a-t-il pu retourner à Lisbonne? »

L'auteur nous présente encore d'autres observations critiques d'un grand intérêt dans *les notices exactes* d'Américvespuce, qu'on trouve de la page 315 à la page 334. Dans cet examen, M. de Navarrete a suivi notre supposition premièrement émise dans notre lettre du 15 juillet 1826. Quant aux deux voyages de 1501 et 1503, en disant que Vespuce aurait pu résider en Portugal, et faire des navigations peut-être sans caractère connu dans les flottes pour le Brésil, de même qu'il avait fait des navigations dans la première expédition d'Hojeda,

(1) *Astron.*, liv. XVI, n. 2, 784.

(2) Voyez page 287, note 2, tome III.

M. de Navarrete a observé, comme nous, que, d'après les déclarations mêmes de Vespuce, on peut supposer qu'il navigua sur la côte du Brésil, et qu'il vit la situation du cap de Saint-Augustin allant comme subalterne dans l'équipage de quelque vaisseau portugais qui partit de Lisbonne depuis 1501 à 1504, et que le Brésil ayant été reconnu, en janvier 1500, par Pedro Alvares Cabral, par Pinson, Lepe, etc., et que Vasco da Gama, après avoir fait de grandes découvertes dans l'Orient, et ayant déjà terminé son voyage le 10 juillet 1499, étant de retour en Portugal, l'auteur dit qu'en conséquence de cela on ne peut pas considérer Vespuce comme celui qui a découvert ces mers et ces contrées.

Le savant académicien espagnol combat ensuite, dans cette notice, avec une critique lumineuse, les prétentions de Bandini et de Canovai, de manière qu'il serait inutile que nous nous occupassions de montrer ici les erreurs et les évidentes contradictions de ces deux panégyristes de Vespuce; néanmoins nous ajouterons quelques observations que nous n'avons point remarquées, soit dans l'examen de M. de Navarrete, soit dans les autres écrivains et géographes.

Outre toutes les incohérences et confusions que nous présentent les relations des voyages de Vespuce, et qui ont été signalées par les écrivains que nous avons nommés plus haut, il s'en présente d'autres non moins graves, selon nous, dans la dédicace de Vespuce, datée de Lisbonne le 4 septembre 1504, et adressée à René, duc de Lorraine, qui prenait le titre de roi de Sicile et de Jérusalem; dédicace qu'on voit dans la *Cosmographiæ introductio insuper quatuor Americi Vespucii navigationes*, imprimée en 1507 à Saint-Diez, en Lorraine,

et où l'on trouve pour la première fois le nom de l'Amérique.

René d'Anjou, duc de Lorraine, qui prenait le titre de roi de Sicile et de Jérusalem, mourut à Aix en 1480 (1), et Vespuce ne pouvait lui écrire ni lui adresser ses relations vingt-quatre ans après sa mort; ce prince ne pouvait non plus avoir jamais été lié avec Vespuce, sous le rapport des voyages, ni le protéger avant même qu'il eût entrepris aucune expédition, puisque le duc René Ier, grand protecteur de Hubert, de Wan Eych, de Botinelli, du Pérugin, de Philelphe, de Maggio, de Marcel, de Martial d'Auvergne et d'autres hommes célèbres, était mort plusieurs années avant l'arrivée de Vespuce en Espagne, où celui-ci ne vint que dix ans après la mort de ce prince, et n'entreprit le premier voyage qui lui est attribué par plusieurs auteurs et géographes que dans l'année 1499, c'est-à-dire dix-neuf ans après la mort de René. Vespuce ne pouvait pas non plus avoir été élevé avec ce prince, comme il le dit dans la même dédicace (2) : l'examen des dates et des faits suffit pour montrer que ce ne pouvait pas être le duc de Lorraine René Ier, car Vespuce naquit à Florence le 9 mars 1451, et ce duc René Ier, roi de Sicile et de Jérusalem, était né au château d'Angers le 16 janvier 1409 (3).

(1) Bodin, *Recherch. hist. sur l'Anjou*, tome I, page 508, Koch, tome III, page 133; *Biographie universelle*, page 57.

(2) . . . . . Ubi recordabitur quod olim mutuam habuerimus amicitiam o tempora juventutis nostræ cum grammaticæ rudimenta imbibentes sub probata vita, et doctrina venerabilis fratris de S. Marco, Fral. George Antonii Vespucii avunculi mei pariter melitaremus, etc. Voyez *Cosmographiæ Introductio*, publiée en Lorraine, 1507.

(3) Date de la *Biographie universelle*; Bodin, *Recherches historiques*

Ce duc de Lorraine avait donc quarante-deux ans à l'époque de la naissance de Vespuce, et d'après cela ils ne pouvaient avoir eu des rapports d'intimité de jeunesse, ni avoir étudié ensemble les rudiments de la grammaire à Florence : d'autant plus que René Ier de Lorraine reçut sa première éducation sous les yeux de sa mère à Angers et à la cour de France, tandis que Vespuce reçut la sienne en Italie.

Les premiers rapports de ce duc de Lorraine avec l'Italie datent seulement de l'année 1434, époque où il envoya la reine Isabelle, son épouse, dans ce pays, afin d'y entretenir le pape et le duc de Milan dans ses intérêts, d'y ranimer le zèle du parti Angevin et de déjouer les intrigues d'Alphonse, roi d'Aragon ; quant à lui, il ne partit pour Gênes et pour Naples qu'en 1438, et il rentra en France par Marseille à la fin de 1442, avant la naissance de Vespuce (1) ; quand René retourna en Italie, où il ne fit qu'un court séjour, il avait quarante-six ans, et Vespuce n'en avait que deux.

Si les mêmes difficultés ne se présentent point pour que ce duc René de Lorraine, appelé dans la dédicace de Vespuce roi de Sicile et de Jérusalem, soit René II, il en existe toutefois d'autres que nous nous permettrons de signaler, quoique René II, duc de Lorraine, qui, d'après l'opinion de quelques écrivains modernes (2), prenait aussi le titre de roi de Sicile et de Jé-

sur l'Anjou, tome I, page 502, dit que ce prince naquit en 1408. Nous rencontrons la même date dans l'histoire de René par Villeneuve, tome I ; d'autres écrivains reculent encore d'une année la naissance de ce prince, et la fixent en 1407, dans ce cas, il aurait eu à la naissance de Vespuce quarante-quatre ans.

(1) Voyez les histoires de Lorraine.

(2) Nous n'avons rencontré aucun document contemporain qui ait

rusalem, soit contemporain de Vespuce, il suffit de lire son histoire pour voir qu'il n'a pas eu de rapports de jeunesse avec Vespuce. Aucun des nombreux écrivains de la Lorraine ne dit que René II ait été en Italie avant son voyage à Venise en 1480, année où il négocia un traité avec cette république. Aucun ne dit qu'il ait fait son éducation à Florence, lorsque ce duc de Lorraine passa en Italie ; il avait vingt-neuf ans, et ce n'était pas, il me semble, un âge pour étudier la grammaire que celui où il négociait des traités et où il était nommé lieutenant-général des armées de la république.

Avant l'année 1480, époque où René II passa en Italie, il se présente d'autres faits qui nous montrent encore l'impossibilité de ce qu'énonce Vespuce dans la dédicace en question.

Nous voyons que René II a résidé à Joinville jusqu'à l'année 1473, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de vingt-et-un ans, époque à laquelle un des historiens de la Lorraine (1) nous dit qu'après la mort du duc Nicolas, un capitaine allemand arriva à Joinville sous prétexte de féliciter le jeune comte de Vaudémont, mais en effet pour ravir René à sa mère, qu'il l'enleva en effet, et que c'était par ce forfait que le duc de Bourgogne commençait à exécuter le dessein qu'il avait formé d'envahir la Lorraine. Louis XI fit arrêter par représailles, à Paris, le neveu de l'empereur, *et força le duc à rendre René à Yolande*. Nous ajouterons que non seulement tous les historiens ne disent point que René II ait reçu son éducation à Florence sous la direction de l'oncle

prouvé que ce duc prenait ce titre : dans ceux que le savant Dom Calmet produit dans son *Histoire ecclésiastique et civile de la Lorraine*, on ne le voit point prendre ce titre.

(1) Bexon, page 156.

de Vespuce et avec le navigateur Florentin; mais encore ce qui est plus important, que *Bandini* lui-même, grand panégyriste d'Améric, produit, page 25, chap. 2, un passage du célèbre antiquaire Julien Ricci, dans lequel sont nommés les élèves de l'école d'Antoine Vespuce de la manière suivante :

« Antoine Vespuce donnait des leçons de grammaire » à des jeunes gens de la noblesse; Pedro-Misser, Tho- » maez Soderini et Americo Vespucio étaient au nom- » bre de ses disciples. »

Si René II, si un prince eût été aussi disciple d'Antoine Vespuce et *compagnon de Améric*, l'antiquaire Ricci et le panégyriste Bandini l'auraient-ils oublié? Ce dernier surtout, qui a fait tant de recherches, qui a parlé avec un si grand détail de l'éducation de Vespuce et de la généalogie de sa famille, aurait-il oublié de mentionner cette particularité intéressante? Mais Bandini lui-même paraît avoir reconnu qu'il y avait de l'obscurité dans cette dédicace, et il a cherché à éviter un examen qui aurait pu causer du préjudice à la mémoire de son héros, et à la prétendue authenticité des documents publiés par lui ou par des spéculateurs de cette époque, ou par ses amis, au commencement du seizième siècle, siècle si fertile en faussaires de toute espèce.

Maintenant nous tâcherons d'aborder d'autres questions que nous présentent les dates des lettres de Vespuce adressées tantôt à Laurent de Médicis, tantôt à Laurent-Pierre de Médicis, tantôt à Laurent-Pierre-François de Médicis, de Florence (1), lettres datées

(1) Voyez les plus anciennes éditions.

du 18 juillet 1500, de mai 1501, selon d'autres, et de 1504.

Si ce Laurent-Pierre de Médicis était, comme il paraît l'être dans les premières éditions, Laurent de Médicis, dit le Magnifique, qui avait pris le nom patronymique de Pierre, de son père Pierre Ier, ce prince étant mort en 1492 (1), comment Vespuce aurait-il pu lui adresser après sa mort des lettres sur ses prétendus voyages? Si cette objection fondamentale n'était point suffisante pour démontrer de la manière la plus évidente la confusion que, soit à dessein, soit par ignorance, on a faite à cette époque au sujet des voyages de Vespuce, et celle que Vespuce a faite lui-même à cet égard, le silence de Valori, de Fabroni (2), de Roscoe, consciencieux historiens des deux Laurent de Médicis, serait un motif grave pour exciter notre méfiance.

En effet, ces écrivains ne disent pas un mot des rapports de ces princes avec Vespuce, ni des lettres que ce Florentin leur aurait adressées sur un objet d'une aussi haute importance que la découverte d'un monde nouveau. Nous remarquons le même silence dans l'ouvrage intitulé : *Diario de successi importanti seguiti*, etc., de 1498 à 1512, publié à Florence en 1568, qui est l'œuvre d'un contemporain, *Biagio Buonacorsi*, et qui comprend l'époque des lettres et des voyages de Vespuce.

Le silence de l'auteur de cet ouvrage sur un événement d'une si haute importance, que l'Europe entière connaissait et devait connaître déjà, ce silence est,

(1) Voyez les biographies.

(2) Cet écrivain parle d'un certain Guido Antoine Vespuce, et ne dit point un mot sur Américc.

selon nous, très significatif, non seulement parce que Buonacorsi écrit sur tous les événements concernant l'Italie, Florence, les Florentins célèbres, à l'époque où Vespuce et ses partisans propagèrent les premières relations de ses prétendues découvertes, contenues dans ses lettres à Sodérini et aux Médicis; mais encore parce que le roi Emmanuel fit part, soit à la cour de Rome, dès l'ambassade de Tristan da Cunha, à la fin du quinzième siècle, soit au gouvernement vénitien, de toutes les découvertes; et l'auteur florentin contemporain ne devait point les ignorer, si en réalité les lettres en question avaient été adressées à Sodérini et à Laurent de Médicis.

Les partisans des prétentions de Vespuce pourront dire que ces lettres n'étaient point adressées à Laurent de Médicis, dit le Magnifique, mais à Laurent II.

Nous avons montré plus haut que les premières éditions portent Laurent-Pierre, et qu'ainsi c'était à Laurent, dit le Magnifique, que ces lettres étaient adressées; mais supposons qu'elles l'étaient à Laurent II.

Ce dernier prince, étant né le 13 septembre 1492, n'avait pas encore huit ans à la date de la première lettre de Vespuce; et serait-il présumable que Vespuce fit des rapports à un enfant sur ses découvertes et ses voyages ?

Bandini a reconnu combien il y avait d'improbabilité à cela, et le tort qu'une analyse telle que nous la faisons maintenant aurait pu porter à la mémoire de son héros; et il a cherche, par un subterfuge, à donner à cette lettre plus de probabilité, en disant que ce *Laurent de Médicis*, à qui elle est adressée, pouvait être un certain *Laurent-Pierre François*, sans remarquer non seulement que sa conjecture ébranlait déjà l'authenti-

cité du document, mais qu'une contradiction énorme se présentait dès lors entre cette conjecture et la partie de son texte où il dit :

« *Non si puo negare que non sia indirizzadu ad un Lo-* » *renzo, mentri egli lo nomina nel Corpo de la medesima* » *Col titolo di magnifico!* »

Outre que cette conjecture de Bandini est *contra producentum*, elle n'est point appuyée, et nous voyons qu'elle ne pouvait pas l'être sur des raisons de bonne critique (1).

Nous venons de voir, par la simple analyse qui précède, touchant les personnes auxquelles Vespuce adressa ses lettres, combien de difficultés, d'incohérences et de confusions se présentent contre leur authenticité; nous ajouterons encore ici que nous ne pouvons pas comprendre comment à cette époque-là (au temps du roi Emmanuel), Vespuce, qui était tantôt au service d'Espagne, tantôt au service de Portugal, puis encore une autre fois à celui d'Espagne, d'après ce qu'il dit et ce que disent quelques auteurs et géographes, nous ne pouvons pas comprendre, dis-je, comment il se hasardait à écrire et à soutenir une correspondance presque en même temps, d'une part, avec un personnage de la maison des Médicis, déclarés rebelles par la république de Florence, leur patrie; et,

(1) L'opinion du savant Robertson sur Bandini est la suivante : « En » 1745, l'abbé Bandini publia, à Florence, une vie de Vespuce in-4°. Cet » ouvrage n'a aucun mérite, et il est écrit avec aussi peu de jugement que » de vérité. L'auteur soutient les prétentions de son compatriote à la dé- » couverte du Nouveau-Monde avec tout le zèle aveugle qu'inspire une pré- » vention nationale; mais il ne produit aucune preuve pour les appuyer. » Voyez *Histoire de l'Amérique*, par Robertson, publiée à Paris, en 1827, avec des notes puisées dans les ouvrages de M. de Humboldt.

d'autre part, avec Sodérini, que détestaient et poursuivaient la cour de Rome et le pape Jules II, protecteur des Médicis, qui exerçait une grande influence en Portugal et en Espagne!

Nous ne pouvons concevoir comment Vespuce pouvait se permettre, dans les idées d'un tel siècle, et sous de telles influences, d'écrire à deux personnages aussi opposés que Sodérini et les Médicis! en écrivant à un des Médicis, il se compromettait avec le gouvernement de sa patrie; en écrivant à Sodérini, il ne pouvait que se compromettre avec la cour de Rome, et devenir suspect à celles du Portugal et de l'Espagne.

Nous ajouterons encore que nous ne pouvons comprendre non plus comment on a imprimé à Lisbonne, en 1493, la fameuse lettre de Colomb, et en 1502, les œuvres de trois célèbres voyageurs, dont le premier était Marco-Polo; le second, Nicolas Vénitien; à qui *Ortélius* donne le nom de *Nicolas de Conti*, et le troisième, un certain *Girolamo de Santo Stefano*, Génois, qui, en 1499, avait écrit de Tripoli une relation de ses voyages à un de ses amis d'Allemagne; nous ne pouvons comprendre, dis-je, comment on a imprimé à Lisbonne les relations de voyage de ces étrangers: et comment on n'y a point imprimé de même, et publié celle des prétendues découvertes de Vespuce, découvertes qu'il prétendait avoir faites et d'après les ordres du roi lui-même, et comment, au lieu de les publier à Lisbonne, comme les autres, il alla les faire publier en Lorraine?

Quelques uns voudraient soutenir, d'après ce que nous avons exposé, qu'un document n'est pas convaincu de faux par l'argument négatif ou par le silence d'un ou de plusieurs auteurs; mais les savants qui ont composé le *Nouveau traité de diplomatique*, et qui font

autorité en la matière, ajoutent très bien : « à moins qu'il ne fût impossible que ces auteurs n'en eussent point parlé, si le document était vrai. » Et, selon nous, c'est précisément dans ce cas qu'on doit considérer le silence de Barros, de Goes, d'Osorio, de Buonacorsi et de Valori, auteurs contemporains des prétentions de Vespuce et de l'événement. C'est précisément sous ce point de vue qu'on doit considérer le silence des documents contemporains des archives générales du Portugal, celui de plus de deux cents manuscrits portugais de la Bibliothèque du Roi, à Paris, et surtout du n° 10,023, intitulé *Journal des voyages des Portugais, depuis* 1497 *jusqu'à* 1642, celui de sept cent trois volumes de la collection des manuscrits italiens de la même bibliothèque, dont M. Marsand vient de publier un catalogue, collection où l'on ne trouve point cité le nom de Vespuce, qui ne se trouve pas cité non plus dans le relevé de plusieurs milliers de manuscrits des quatre cent trente-deux bibliothèques dont M. Haenel a publié les catalogues (1).

(1) Nicolao d'Oliveira, auteur portugais de la fin du seizième siècle, qui a écrit une histoire du Brésil, qui, selon Barbosa, dans sa *Bibliotheca Lusitana*, est restée inédite, garde le même silence sur Vespuce.

Dans un ouvrage publié en latin, à Leyde, en 1641, chez les Elzevirs, intitulé : « *Portugalia, sive de regis Portugaliæ regnis et opibus Commen-* » *tarius*, nous lisons cité à la page 191, un passage d'Oliveira contraire aux prétentions de Vespuce. Voici ce passage :

Ex Nicolao d'Oliveira : « *In America Australi rex Portugaliæ possedit* » *terram Brasiliæ quæ olim provincia sanctæ crucis fuit dicta à Portugalis* » qui primi illam invenerunt atque lustrarunt, etc. »

Morissot, dans son *Orbis Maritimus*, cite aussi Oliveira, et dit autre part que Colomb a découvert le premier le nouveau continent. « Ætas pos- » terior (dit-il) quartam orbis partem ante istas insulas reperit Ameri- » camque vocavit ab Americo Vespucio, *qui tamen non primus sed post* » *Columbum cò navigavit*, etc. » Morissot ne cite point les deux prétendus voyages de Vespuce, de 1501 et de 1505.

Des critiques sévères et consciencieux auraient sans doute, d'après ce que nous venons d'exposer, qualifié de faux les documents relatifs à Vespuce, publiés au commencement du seizième siècle, puisqu'ils présentent tous les caractères de la fausseté, d'après les règles de la diplomatique; car les caractères de fausseté sont ceux qui contredisent les rapports hypothétiquement nécessaires que doit offrir un document avec le siècle auquel il est censé avoir été fait, et avec les personnes qui en sont les auteurs ou le sujet (1) : un seul défaut essentiel ou qui, moralement parlant, n'aurait pu se glisser dans un document vrai, prouve la fausseté de la pièce dans laquelle il se trouve (2); *et des erreurs capitales contre l'histoire et la chronologie* (comme nous venons d'en montrer dans ce que nous avons rapporté) *opèrent une conviction manifeste de faux* (3); c'est aussi une règle de diplomatique *qu'un seul fait qui ne peut certainement s'allier avec telles circonstances, telles personnes, auxquelles se rapporte un document, suffit pour le convaincre de faux* (4). Or, dans les lettres de Vespuce qui nous occupent, nous voyons non pas un seul fait, mais plusieurs faits qui ne peuvent s'allier avec certitude aux circonstances et aux personnes.

Les partisans de ces erreurs anciennes pourraient dire que, du vivant de Vespuce, à l'époque contemporaine, elles avaient été répandues avec les caractères de vérité; mais, outre qu'il se présente, dans un siècle, des caractères de vérité *qui, dans un autre siècle*,

(1) *Nouveau traité de diplomatique*, tome VI, page 289.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*, page 311.

sont des preuves évidentes de fausseté (1), nous voyons encore un nombre infini de documents imprimés qui ont eu un caractère d'authenticité, convaincus maintenant de faux : il nous suffirait de citer l'exemple des dix-sept livres publiés, à la fin du quinzième siècle (à l'époque de Vespuce), par *Annius de Viterbe;* de ceux de Bivar, publiés sous le nom de Flavius Dester, impostures documentales fabriquées par La Higuera. Toutefois, ces impostures eurent du crédit pour quelque temps, et des écrivains postérieurs en ont été les dupes.

L'histoire des faussaires de toute espèce formerait à elle seule une immense collection de volumes, et surtout pour ceux des quinzième et seizième siècles; histoire en laquelle plusieurs savants figureraient comme leurs victimes. « Un savant allemand (Schlegel) (2) observe qu'on peut citer le livre de fables de » Reineche-Fuchs comme un exemple de ce que le » monde était aux quatorzième et quinzième siècles (3). » Ce livre, dit-il, fait voir aussi *comment, parmi les bour-* » *geois et les chevaliers, les peuples et les rois les plus hon-* » *nêtes étaient souvent les plus dupes....* »

N'avons-nous pas vu d'ailleurs des faits très rapprochés de nous qui viennent à l'appui de nos observations? Tout le monde connaît la médaille du prince d'Orange, sur laquelle on lit : *Portus Gratiæ exustus et eversus bombardis Anglo-Batavis MDCXCIII.* Or, si le bombardement du Havre est un fait vrai, la ruine du Havre est un fait faux.

Ainsi, la découverte du Nouveau-Monde est un fait

(1) *Nouveau traité de diplomatique*, tome VI.

(2) *Histoire de la littérature*, tome I, page 401.

(3) Époque de la naissance de Vespuce.

vrai ; la priorité de la découverte par Vespuce, au préjudice de Colomb, de Cabral et de Coelho est un fait faux. Si donc l'injustice commise contre Colomb, contre Cabral et contre Coelho n'est plus remédiable, car les erreurs admises et consacrées par le cours des siècles triomphent souvent de la science, cependant *il n'y a point de prescription contre la vérité, et si l'on s'est écarté du vrai, il est toujours temps d'y revenir, puisqu'on peut découvrir, avec le temps, des fautes, des erreurs et des faussetés qu'on n'aurait pas d'abord aperçues* (1).

L'injustice est ici d'autant plus révoltante que, d'après l'opinion d'un savant illustre (M. de Humboldt), ce fut un homme obscur qui inventa le nom d'Amérique, et qui le proposa dans l'ouvrage dont nous avons parlé plus haut, intitulé *Cosmographiæ Introductio insuper quatuor Americi Vespucii navigationes* (2). Appien, Vadianus et Camers, l'ont répandu depuis par Strasbourg, Fribourg et Vienne ; le petit ouvrage d'Appien *a propagé le mal* par d'innombrables éditions en Hollande et ailleurs. Au surplus, nous avons montré plus haut comment on doit caractériser non seulement ce premier ouvrage de 1507, publié en Lorraine sous le titre de *Cosmographiæ Introductio*, où le nom d'Amérique se

(1) *Nouveau traité de diplomatique*, par les Bénédictins.

(2) *Chronologie des plus anciennes cartes d'Amérique*, note publiée dans le *Bulletin de la Société de géographie*, du mois de décembre de l'année dernière. M. de Humboldt observe que la carte d'Appien (1520), « tout en offrant le mot d'Amérique dans la partie méridionale, ajoute » qu'elle a été découverte en 1497 par Colomb (c'est l'année de la préten- » due découverte de Vespuce), ajoutée au nom de Colomb, tandis que dans » le *Cosmographicus liber Petri Appiani studiose correctus per gemmam* » *Phrysium* (Antverpiæ, 1529), on lit : *Quarta pars mundi ab Americo* » *Vespucio quodem inventore nomen sortitur. Inventa est anno 1497* ! »

trouve pour la première fois, et qui a été l'origine de tant d'injustice, d'erreur et de confusion, mais encore les lettres de Vespuce à Soderini et à Laurent de Médicis, publiées à Paris en 1516, et à Milan en 1519, publications qui ont propagé l'erreur et la confusion avant le petit ouvrage d'Appien.

Nous croyons que cet examen, dont le but est de réparer une injustice et de rétablir les faits, n'est point indigne de la science; il est du moins un hommage sincère à la vérité.

LE VICOMTE DE SANTAREM.

SUITE DES MÉMOIRES

LUS A LA SOCIÉTÉ, SUR L'ANCIENNE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE,

Par M. ROUX DE ROCHELLE.

Nous avons rappelé, dans nos précédents mémoires, la marche des conquêtes antérieures à l'ère chrétienne, et les connaissances géographiques qu'elles ont répandues sur les pays voisins de la Méditerranée. La Gaule et l'Espagne sont alors soumises; toutes les îles de cette mer intérieure obéissent aux Romains; ils possèdent en Afrique les États de Carthage, la Mauritanie, la Cyrénaïque; l'Égypte a subi le même sort; la Grèce, l'Asie-Mineure, la Syrie, sont réduites en provinces romaines.

Notre but n'est pas de suivre la série des fastes de l'empire : nous nous bornerons à ceux qui seront plus

intimement liés à l'étude de la géographie historique, et qui pourront y répandre quelque lumière.

De grandes expéditions militaires furent suivies dans les Alpes et en Germanie sous le règne des empereurs. Le pays des Rhétiens et des Vindeliciens, le Norique et la Pannonie, furent soumis aux armes d'Auguste, et le Danube devint la limite de l'empire. Au-delà de ce fleuve, la fortune abandonna les Romains, et la sanglante défaite de Varus dans le pays des Cattes assura l'indépendance de la Germanie.

Sous le règne de Domitien, la Bretagne fut conquise jusqu'aux montagnes de la Calédonie ; Trajan réduisit en provinces romaines la Dacie, l'Arménie, la Mésopotamie, et Adrien affermit ses conquêtes.

La puissance romaine était alors arrivée au plus haut point ; et plusieurs règnes glorieux, ceux de Trajan, d'Adrien, d'Antonin, de Marc-Aurèle, font briller d'un immortel éclat cette grande époque de l'empire. Les lettres, languissantes depuis la mort d'Auguste, se ranimèrent sous ces grands princes : Rome érigea ses plus beaux monuments, et sa langue, ses lois, ses institutions se répandirent dans les provinces. Adrien les visitait fréquemment pour en surveiller l'administration, et le nombre et l'utilité de ses voyages sont attestés par les médailles de son règne. Les vertus d'Antonin et de Marc-Aurèle affermirent le bonheur du monde. Mais ensuite la gloire et la puissance de Rome commencent à décliner : les Marcomans viennent de faire une invasion en Italie, et quoiqu'ils aient été vaincus, ils ont appris aux nations du Nord qu'on pouvait franchir la barrière des Alpes.

Le règne de Commode ouvre un siècle de discordes et de troubles : après lui, l'empire est mis à l'encan,

et les prétoriens en disposent. Pertinax, Dide-Julien, ne règnent que quelques mois : Albin et Pescennius Niger disputent le trône à Septime-Sévère; les soldats égorgent la plupart des empereurs qu'ils ont faits : ils tuent Caracalla qui avait tué son frère. Macrin, Héliogabale, les trois Gordiens, Balbin, Puppien, les deux Philippes, sont massacrés par leurs successeurs ou par les soldats. Bientôt trente tyrans s'élèvent à la fois : ils se partagent l'empire, et tous terminent par une mort violente leur règne éphémère. Gallien, qui gouverne seul après eux, Aurélien, Probus, sont eux-mêmes assassinés.

Pendant ce siècle, où l'on a vu plus de quatre-vingts chefs de partis couronnés successivement, l'empire s'affaiblit par la révolte des provinces; le même esprit ne le gouverne plus, et ses souverains les plus remarquables peuvent à peine en défendre les immenses frontières. Septime-Sévère est obligé de soutenir la guerre contre les Calédoniens et contre les Parthes, qui en attaquent les deux extrémités ; Alexandre est réduit à payer aux Goths un subside annuel pour mettre l'empire à l'abri de leurs incursions : Claude, surnommé le Gothique, remporte sur eux une sanglante victoire; mais bientôt Aurélien est forcé de leur abandonner la Dacie. Son règne et celui de Probus se consument en expéditions militaires contre les Allemands, les Goths et l'Orient : Aurélien est attaqué par Zénobie, reine de Palmyre ; Probus soutient la guerre contre les Perses; et Dioclétien, lorsqu'il parvint à l'empire, ne peut plus en soutenir le poids sans le partager.

Nous voyons bientôt paraître Constantin : trois autres empereurs règnent en même temps que lui, et ce prince s'attache d'abord à vaincre ses rivaux. Il a rendu à l'em-

pire son unité, son ensemble; mais l'Italie cesse d'en être le centre : Constantinople devient le siége du gouvernement, et la nécessité de se défendre contre les Goths et les Perses fait transporter en Orient les principales forces de l'État. Cependant il faut aussi veiller sur l'Occident; on ne se trouve plus à portée de le secourir, et l'héritage de Constantin se partage en deux empires. Attendons-nous à les voir l'un et l'autre s'affaiblir de jour en jour. L'empire d'Occident était le plus exposé aux invasions des peuples du Nord, il fut attaqué le premier : plusieurs nations conquérantes se précipitèrent tour à tour sur lui, et démembrèrent ses plus vastes provinces pour y former leurs établissements. Les Visigoths passèrent dans le Midi de la Gaule, les Suèves et les Vandales en Espagne; les Bourguignons, les Francs, traversèrent le Rhin, et les Bretons eurent leurs premiers rois. L'Afrique échappe également aux empereurs; les Vandales y ont pénétré, et l'empire d'Occident se trouve réduit à l'Italie, où la puissance romaine avait commencé. Bientôt même il va disparaître; et la faible autorité d'Augustule, détruite par Odoacre, va faire place au règne glorieux de Théodoric.

Arrivés au moment de la chute de l'empire, jetons un coup d'œil rapide sur les progrès qu'avaient faits jusqu'alors les connaissances géographiques, et sur les moyens que l'on avait employés pour les répandre.

L'homme a profité de chaque position pour étendre ses conquêtes; mais ses expéditions guerrières ou maritimes auraient été perdues pour la science, si l'on avait négligé de décrire avec soin la situation des pays conquis. Sans Hérodote, les peuples anciens qui ont eu des relations avec les Grecs ne nous seraient pas connus; et si Xénophon n'avait pas exactement tracé

toutes les circonstances, toutes les directions de la retraite des Dix-Mille, les différents lieux de leur passage seraient tombés dans l'oubli. La géographie se mêlait aux récits de l'histoire; et tous ceux qui écrivaient les annales des peuples s'attachaient aussi à peindre le théâtre des grands événements.

Jules-César, qui nous a laissé de si belles descriptions des pays où il avait porté ses armes, voulut, après ses conquêtes, faire mesurer toutes les possessions romaines; et des géomètres furent envoyés au Nord, au Midi, en Orient et en Occident, pour lever la carte des provinces. On continua, sous le règne d'Auguste, ce travail important; et après trente années d'observations, la Mappe d'Agrippa fut publiée. Elle renfermait toute l'étendue de l'empire : on la conservait dans le palais des Césars; et les grands historiens qui parurent à cette époque, Salluste, Tite-Live, Diodore de Sicile, purent la consulter.

Ce monument géographique périt quelque temps après : il n'a été remplacé pour nous que d'une manière imparfaite par les ouvrages de Strabon et de Pomponius-Méla son abréviateur; par ceux de Pline-le-Naturaliste, enseveli, près d'Herculanum, sous la lave du Vésuve; par les voyages de Pausanias; par Arrien, qui publia la navigation de Néarque et le périple de la mer Noire; par l'itinéraire d'Antonin, et surtout par Ptolémée, dont les descriptions nous font connaître, dans toute leur étendue, quelles étaient, sous le règne d'Antonin, les connaissances géographiques des Romains.

Mais Pline et Ptolémée ont joint, à la description des pays qu'on avait exactement observés, celle des cou-

trées que l'on ne connaissait qu'imparfaitement; et forcés de recourir alors à des traditions incertaines, à des récits sans preuve, où la vérité se mêlait souvent aux fables, ils ont fait passer les mêmes incertitudes dans leurs ouvrages. Si l'on y cherche la géographie de l'empire, qui embrassait alors une grande partie du monde connu, les notions en sont positives; elles se fondent sur des observations qu'il avait été facile de vérifier; mais si l'on veut s'étendre au-delà des frontières, c'est là que les doutes commencent, et que les autorités deviennent plus récusables.

Lorsqu'on étudie les géographes anciens, cette distinction devient nécessaire : elle éclaircit du moins une partie de la science; elle nous montre le cercle où commencent les nuages qui l'environnent.

Nous avons, au reste, à regretter qu'aucune carte aussi ancienne que ces ouvrages ne soit parvenue jusqu'à nous : la géographie se trouve ainsi privée de sa plus vive lumière. Il faut, pour qu'une image soit gravée dans l'esprit, que les yeux en aient été frappés. Les cartes seules font bien connaître la situation des lieux, leurs directions, leurs distances, et permettent de suivre la trace des voyageurs qui les ont parcourus.

La plus ancienne carte qui nous ait été laissée par les Romains, est celle qui fut dressée sous le règne de Théodose, deux siècles après celui de Ptolémée. Cet itinéraire, connu sous le nom de Table de Peutinger, indique, dans chaque province de l'empire, toutes les distances qui séparaient l'une de l'autre les différentes stations militaires; mais aucun de ces lieux n'est orienté comme il doit l'être : ils sont tous rangés dans une même direction. Cette carte semble avoir passé à la

filière le monde entier ; et pour y changer de position, il faut sans cesse s'avancer vers l'Occident ou vers l'Orient.

Nous ne devons point juger par là que l'on n'ait eu aucun système sur la véritable situation des lieux au moment où la carte de Théodose fut publiée ; mais nous voyons du moins qu'on n'avait pas cru indispensable d'en faire l'application à un itinéraire dont la publication n'avait pour but que de servir de guide aux armées, en désignant les lieux d'étape qu'elles avaient à traverser pour changer de stations. Une table où les intervalles seuls sont marqués, sans qu'on ait eu égard aux directions, ne résout qu'une partie du problème de la composition des cartes ; et d'ailleurs elle indique plutôt la longueur des routes, en tenant compte de toutes leurs sinuosités, qu'elle ne marque les véritables distances géographiques mesurées d'un lieu à l'autre en ligne directe. Pour communiquer entre deux points que séparent des montagnes ou des torrents, on fait souvent un long trajet sans franchir un grand intervalle.

Cet itinéraire, qui ne doit être consulté qu'avec précaution, ne nous donne donc point une idée assez complète des progrès que la science avait faits : il fut même long-temps perdu pour les siècles suivants ; il avait disparu sous des ruines, et le hasard ne le fit retrouver que treize cents ans après. Un abîme semble nous séparer des peuples anciens : l'Europe perdit la trace d'une partie de leurs sciences et de leurs découvertes quand les inondations des Barbares vinrent tout engloutir ; et le temps ne nous a rendu que quelques débris de ce grand naufrage.

Cependant, ne cherchons point à exagérer nos pertes. Les anciens n'avaient pas les mêmes facilités que nous pour étendre leurs connaissances géographiques en pénétrant dans des régions ignorées. Tous les moyens que le commerce et la civilisation nous donnent étaient impraticables sur une partie du globe. Comment de simples voyageurs auraient-ils pu franchir ces forêts profondes, ces vastes marais, ces chaînes de montagnes au travers desquelles ne s'ouvrait encore aucune communication? La barbarie des habitants correspondait à cet état sauvage : les étrangers étaient repoussés par des mœurs farouches et inhospitalières ; il fallait attendre qu'elles fussent adoucies de proche en proche par le contact et l'exemple des nations policées, et qu'il se fût formé entre les anciennes et les nouvelles contrées quelques relations faciles.

Les découvertes que les anciens pouvaient faire par des excursions maritimes éprouvaient des obstacles d'une autre nature. Il était rare qu'ils perdissent la terre de vue lorsqu'ils s'étaient embarqués : leur navigation n'avait ni la même sécurité ni les mêmes moyens de direction que la nôtre ; ils étaient même privés de la faculté de s'orienter quand les astres se dérobaient à leur vue ; et ils n'avaient pas comme nous la facilité de déterminer le point qu'ils occupaient sur une mer dont ils n'apercevaient plus les bords.

Quoiqu'il fût alors difficile d'entreprendre sur l'Océan de longues navigations, sans savoir si l'on rencontrerait un rivage, et sans pouvoir toujours compter sur les moyens de retour, il se fit néanmoins plusieurs tentatives hasardeuses ; et l'on peut s'expliquer ainsi la manière dont un grand nombre d'îles ont été peuplées.

Mais ces découvertes, et celles qui furent occasionnées par des naufrages, étaient quelquefois des événements perdus pour les autres peuples. Quand des navigateurs avaient disparu, on pensait que la mer les avait engloutis, et personne ne venait apprendre s'ils avaient été recueillis sur une terre étrangère. La population s'étendait ainsi par degrés sur différentes plages isolées, sans que l'on sût partout ailleurs que la terre habitable s'était agrandie.

Les rivages de la Méditerranée sont ceux que les anciens ont le mieux connus et le plus exactement décrits. La pêche, la piraterie, le commerce, y avaient successivement étendu leur navigation; la science vint ensuite, et lorsque ces peuples eurent entre eux des communications habituelles, on put faire un corps de doctrine des connaissances géographiques que chacun d'eux avait acquises séparément.

La mer Noire fut moins fréquentée par les anciens, soit qu'elle eût une position plus excentrique, et une navigation plus périlleuse, soit que les peuplades sauvages qui l'entouraient en grande partie rendissent les côtes moins accessibles. Deux expéditions, celle de Phryxus et celle des Argonautes, sont les plus anciennes dont la fable et l'histoire nous aient laissé le souvenir. Toutes deux furent dirigées du Bosphore vers la Colchide, et les navigateurs touchèrent sur différents rivages où leurs noms se sont conservés; mais il ne reste d'autres traces de leurs entreprises que dans les poëmes qui les ont célébrés. La première navigation dont il nous soit parvenu quelque monument géographique est celle qui fut effectuée par ordre d'Alexandre pour reconnaître toutes les rives du Pont-

Euxin. Arrien, qui en a fait la description quelques siècles après, a tracé avec autant d'exactitude que l'état de la science le permettait alors, la forme de cette mer, et la situation des lieux qui l'environnaient.

Les anciens nous ont laissé le souvenir de deux voyages plus remarquables, entrepris l'un et l'autre sur les côtes d'Afrique : l'un est le voyage de Hannon, l'autre est celui d'Eudoxe. Il est difficile d'indiquer le terme de leurs navigations et de leurs découvertes : cependant, si l'on compare entre eux différents témoignages, on est porté à croire que Hannon, entré dans l'Océan par le détroit des Colonnes d'Hercule, n'a dû s'avancer sur la côte occidentale de l'Afrique que jusqu'au cap Bojador ou au cap Blanc, et qu'Eudoxe, qui en a parcouru la rive orientale, n'a point dépassé le cap des Courants. Les flottes de Salomon, qui venaient chercher à Ophir la poudre d'or et l'ivoire, n'avaient pas été plus loin : elles ignoraient l'existence du cap des Tempêtes. Néanmoins, nous n'affirmerons pas que les anciens n'aient pas doublé ce promontoire. L'audace de quelques navigateurs peut l'avoir entrepris; et ce que l'habileté des manœuvres n'aurait pas fait peut avoir été secondé par la fortune, par les vicissitudes de la navigation, par la violence même des ouragans qui bouleversent souvent ces parages.

Ce même Alexandre, qui fit explorer les rivages de la mer Noire, eut aussi le projet d'envoyer deux expéditions semblables dans la mer Rouge et dans la mer Caspienne, et il fit tenter la navigation de la mer des Indes. Le voyage maritime de Néarque, l'un de ses

capitaines, est un des plus célèbres de l'antiquité. Néarque sortit de l'embouchure de l'Indus avec une flotte qui avait descendu ce fleuve : il visita les côtes méridionales de la Perse et d'une partie de l'Arabie, parcourut ensuite le golfe Persique, entra dans l'Euphrate, et vint rejoindre le conquérant à Babylone.

On sait que les navires, partis des ports égyptiens d'Arsinoë ou de Bérénice, se rendaient sur la côte occidentale de l'Inde; mais ils dépassaient rarement le cap Comorin et l'île de Ceylan, si fameuse chez les anciens sous le nom de Taprobane. Ces contrées, qui passaient pour les plus riches du monde, en formaient alors la limite orientale : sa limite, à l'occident, était les îles Fortunées. Bonheur, richesse, ce que les hommes apprécient le plus, semblait relégué aux deux extrémités de la terre.

La navigation s'étendit davantage sur les côtes occidentales de l'Europe. Pythéas, de Marseille, s'éleva dans l'Océan jusqu'à Thulé, que plusieurs géographes ont successivement prise pour l'Islande ou pour les Orcades. D'autres pénétrèrent après lui dans la Baltique; ils en suivirent tous les golfes, et l'on put reconnaître les côtes méridionales de la Scandinavie; mais celles du nord étaient inabordables : les mers y étaient soulevées par les tempêtes ou fermées par les glaces. La construction des navires était trop imparfaite pour qu'on essayât de s'y frayer un passage.

Il était réservé à la navigation de mieux faire connaître le monde; mais pour qu'elle sortît de l'enfance, il fallait faire dans les sciences d'autres découvertes. Les hommes s'éclairent lentement : ils ont besoin d'apprendre à voir, et les vérités dont l'évidence nous

frappe aujourd'hui ont été niées pendant plusieurs siècles.

Les différents mémoires dont celui-ci est la continuation n'ont pas tous été lus et insérés au *Bulletin* selon l'ordre et la classification qui leur appartiennent : ils doivent être rangés de la manière suivante :

Mémoire sur la géographie astronomique et physique, lu le 17 juillet et le 4 décembre 1835 ;

Sur la géographie botanique et zoologique, lu le 7 juin 1835 ;

Sur la Palestine et l'Égypte, lu le 6 mars et le 8 mai 1835 ;

Sur la Grèce et les îles voisines, lu le 4 avril 1834 ;

Sur l'Italie, les îles occidentales, l'Espagne et le nord de l'Afrique, lu le 8 novembre 1835 ;

Sur les expéditions des Romains en Grèce, en Orient et dans la Gaule, lu le 5 septembre et le 3 octobre 1834.

DEUXIÈME SECTION.

DOCUMENTS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

RAPPORT

ADRESSÉ A M. LE MINISTRE DE LA MARINE,

PAR M. TRÉHOUART,

Lieutenant de vaisseau, commandant la corvette *la Recherche*.

Amiral,

J'ai eu l'honneur de vous rendre compte, dans un précédent rapport, de l'arrivée de *la Recherche* à Reikiaviig, et de l'installation de la commission scientifique sur ce point. Le 2 juin, M. Gaymard étant pourvu de tous les objets qui pouvaient assurer le succès de l'exploration qu'il était chargé de diriger, je le quittai, et fis route vers le N.-O. de l'île, où je ralliai les bâtiments de pêche. Après être resté quelques jours au milieu d'eux, je me rendis à Dire-Fiord, afin d'y remplacer mon eau. Le hasard me fit trouver

dans cette baie la galiote hollandaise *le William* Ier, commandée par le nommé Jacob Vanculen. Ce capitaine avait l'année dernière pour second le nommé Pierre de Goëde, qui fit au capitaine français Frédérick le rapport que j'eus l'honneur de vous adresser quelque temps après mon retour, et dans lequel il déclarait avoir vu sombrer un brick de guerre français, le 28 août 1833, à quelques milles au large du cap Staalbierg. Le capitaine Vanculen m'assura avoir souvent entendu parler de ce naufrage à de Goëde, et m'apprit que le bâtiment sur lequel ce marin était embarqué en 1833 était commandé par le nommé Tunus Vandeflet, et que son armateur était M. Hoguedinck, de Wlardengen, petit port sur la Meuse; que ces deux marins n'étaient pas en Islande cette année, mais que, faisant la pêche dans la mer du Nord, il serait facile, à leur retour au mois d'octobre, d'obtenir d'eux de plus amples renseignements.

Après avoir de nouveau rallié les pêcheurs, et m'être assuré que la présence de *la Recherche* n'était pas pour le moment nécessaire au milieu d'eux, je profitai, le 14 au soir, d'une brise favorable, et fis route vers la côte occidentale du Groënland.

Quelques renseignements que j'avais pu me procurer à Cherbourg et à Reikiaviig m'avaient appris que Frédérictal, que je cherchai inutilement à atteindre l'année dernière, n'était pas un port, mais simplement la résidence de deux frères moraves; que le premier établissement danois situé sur cette côte était Julienshaab; mais que l'abord de ce port était presque toujours impraticable directement, à cause des glaces, et que, pour y parvenir, il fallait remonter jusqu'à Frederickhaab, et ensuite, avec l'aide d'un pilote, re-

descendre la côte par l'étroit espace laissé entre la terre et les glaces.

Ces renseignements, joints à l'espoir que m'avait donné M. de Krieger, gouverneur de l'Islande, de rencontrer à Frederickhaab le capitaine de la marine danoise Graah, qui, plus que personne, était à même de m'éclairer sur les recherches que j'étais chargé de faire, me décidèrent à me diriger directement vers ce dernier point.

Servi par un vent favorable, j'atteignis le méridien du cap Parvell le 21 ; mais de cette époque jusqu'au 29, les vents et les courants contraires ne ne permirent de faire que très peu de chemin. Le 30, étant à vingt-cinq lieues au large de Frederickhaab, j'eus connaissance des premières glaces. Je passai toute cette nuit et une partie de la journée du 1er juillet à louvoyer entre deux bancs qui laissaient un espace d'environ deux milles entre eux. Dans l'après-midi, la brise qui s'éleva du nord me permit de faire bonne route à l'est, en prolongeant et laissant à petite distance sous le vent un banc de glaces. La partie du vent moins embarrassée laissait quelques espaces libres.

A huit heures du soir, je fus arrêté par un banc qui, se dirigeant du nord au sud, me barrait la route. Après m'être assuré, du haut des mâts, qu'il se trouvait de l'eau libre de l'autre côté, et que les morceaux de glace n'étaient pas tellement serrés qu'il ne fût possible d'y trouver un passage, je me décidai à franchir cet obstacle, et en moins d'un quart d'heure j'en vins à bout sans accident. Je fis ensuite quelques lieues vers la terre, et rencontrai encore un banc que je ne jugeai pas convenable de franchir au commencement de la

nuit, et je mis en travers dans l'espace libre que je venais de laisser derrière moi.

Le 2, à trois heures du matin, cet espace libre n'existait plus (les bancs de glace s'étaient tellement rapprochés que le bâtiment en était environné de toutes parts, et qu'il devenait presque impossible d'éviter les abordages). En cherchant un endroit plus libre, et traversant à cet effet un banc très serré, *la Recherche* aborda rudement une glace; et quoiqu'elle ne fit pas d'eau, j'eus lieu de craindre, vu la violence du choc, que sa carène n'en fût endommagée. A huit heures du matin, le louvoyage devenant impossible au milieu de tant d'écueils, et la panne impraticable, à cause des porte-haubans que les glaces, sur lesquelles le bâtiment dérivait avec force, menaçaient d'enlever, je pris le parti d'amarrer sur l'une d'elles; mais à peine les hommes qui étaient allés fixer le grappin étaient-ils réembarqués dans le canot pour apporter le bout du grelin à bord, que la glace se rompit en plusieurs morceaux, et occasionna la perte du grelin, dont le canot fut obligé de laisser aller le bout.

Cet accident, dont plusieurs hommes avaient manqué d'être les victimes, me força de rester sous voiles, et pendant toute cette journée tous nos soins furent apportés à éviter les abordages.

Jusqu'au soir, malgré une brise très fraîche, la mer resta belle; mais vers huit heures, nous remarquâmes une houle venant du nord qui dans peu de temps devint très forte. De ce moment, les glaces commencèrent à se mettre en mouvement, et à minuit toutes couraient au sud avec plus ou moins de vitesse. Je jugeai, au remous que plusieurs d'entre elles faisaient, qu'elles

avaient au moins trois ou quatre milles de sillage à l'heure. Cette débâcle de glaces rendit notre position encore plus critique, en augmentant la difficulté d'éviter les abordages que la grosse houle qui régnait eût rendus très dangereux.

Le 3, à midi, la mer devint enfin plus libre, il ne resta plus au large du bâtiment qu'un certain nombre de très grosses glaces, assez espacées pour permettre de naviguer entre elles; mais la partie de l'est resta encombrée de bancs très serrés, dans lesquels je ne jugeai pas convenable de m'engager, et je me décidai à attendre un moment plus favorable pour accoster la terre, dont je n'avais pas encore eu connaissance.

Les 4 et 5, je louvoyai à petits bords sur la côte de cette banquise, m'apercevant avec plaisir qu'elle diminuait sensiblement en largeur. Le 5, à huit heures du soir, j'aperçus la terre à six lieues dans le nord de Frederickhaab; mais, pris de calme, ce ne fut que le lendemain que je pus expédier un pêcheur esquimaux au directeur de cet établissement, pour le prier de m'envoyer un pilote. Dans la soirée du 6, après avoir parcouru le grand nombre d'étroits canaux que forment les îles qui avoisinent le port, *la Recherche* mouilla dans une excellente rade, et à l'abri de tout danger.

Je reçus de M. Moller, directeur de cet établissement, l'accueil le plus bienveillant. Il m'apprit d'abord que M. Graah était à Goodhaab, colonie située à soixante lieues plus nord. Je lui présentai ensuite une lettre de recommandation que M. de Krieger avait bien voulu me donner, et dans laquelle il exposait le but de ma mission. M. Moller ignorait totalement la disparition de *la Lilloise*, et n'avait jamais entendu parler de ce bâtiment. Étant en fréquentes relations avec les au-

tres établissements, et surtout avec celui de Julienshaab, il me donna l'assurance la plus formelle que si quelques renseignements relatifs à *la Lilloise* étaient parvenus sur ce point, il en aurait eu connaissance tout de suite. Ce fait me fut confirmé quelques jours après par l'arrivée de M. Wolf, assistant du directeur de Julienshaab, qui me déclara aussi ne rien savoir sur le sort de *la Lilloise*.

Je priai M. Moller, qu'un séjour de onze années sur cette côte mettait à même de m'éclairer, de me déclarer franchement ce qu'il pensait de la possibilité qu'aurait eu l'équipage de *la Lilloise* de parvenir jusqu'aux établissements danois; et je ne puis mieux vous faire connaître sa manière de penser à cet égard qu'en mettant sous les yeux de Votre Excellence la traduction littérale d'une lettre que M. Moller écrivit à M. de Krieger en réponse à celle que je lui apportai.

« Monsieur le gouverneur, le capitaine Tréhouart m'a prié de vous exposer par écrit ce que je pense de la possibilité que l'équipage du brick *la Lilloise* ait pu se sauver; et c'est par cette raison que j'ai l'honneur de vous déclarer ici que, quoique l'événement ne soit pas vraisemblable, il n'est pas tout-à-fait impossible que quelques hommes de l'équipage de ce brick aient été assez heureux pour parvenir par les glaces jusqu'à la côte orientale du Groënland, surtout s'ils étaient munis d'embarcations légères, des provisions nécessaires, et de vêtements en grande quantité, pour les garder du froid pendant un trajet de plusieurs jours sur les glaces.

» Si quelques uns, de cette manière, avaient été assez heureux pour gagner la terre, il n'est pas impossible qu'ils auraient pu, avec des circonstances favora-

bles, passer en canot le long des côtes jusqu'à Frédérichthal; et il n'y a pas de doute qu'ils auraient trouvé sur cette route plusieurs des habitants de la partie orientale, desquels ils auraient été assistés pour pouvoir continuer leur route.

» A cette occasion, j'ai eu l'honneur de dire à M. le capitaine, qu'il n'y a pas de doute que si les naufragés étaient assez heureux pour parvenir à Julienshaab, ils seraient traités par les employés danois de la meilleure manière, selon les circonstances et les arrangements de l'endroit; et qu'une relation, en ce cas, serait faite tout de suite à la direction royale du commerce du Groënland à Copenhague; et, par elle, à la légation française.

» Quoique je ne doute pas que l'inspecteur du sud du Groënland ne donne de suite des ordres au chef de la colonie Julienshaab, de surveiller s'il se trouve dans son district des traces du bâtiment naufragé, je ne manquerai pourtant pas, par la première occasion, de lui en adresser l'avis, non seulement pour que cet employé puisse, même avant l'arrivée de l'hiver et de la rupture des communications, faire les recherches nécessaires, mais surtout pour qu'il puisse trouver l'occasion, peut-être encore dans cette année, de mettre les habitants de la partie orientale du Groënland, qui visitent la colonie en automne, en connaissance de la perte de *la Lilloise*, et de leur donner les instructions nécessaires, dans le cas où ils feraient eux-mêmes ou leurs compatriotes, quelques découvertes. »

Aussitôt mon arrivée à Frederickhaab, j'écrivis à MM. Graah et Hollebul, l'un directeur et l'autre inspecteur-général du Groënland. Je leur fis connaître le but de ma mission, et les priai de vouloir bien me com-

muniquer leur manière de voir sur l'espoir que nous conservions encore de revoir un jour nos malheureux compatriotes. Je pouvais avoir leur réponse dans douze jours, et je résolus de les attendre. Mais, le 19, ayant appris que ces messieurs avaient quitté Goodhaab, et faisaient une tournée dans le nord qui les mettait dans l'impossibilité de recevoir mes lettres avant la fin d'août, je me déterminai à opérer mon retour en Islande, et priai M. Moller de m'adresser leurs réponses par la première occasion.

L'année dernière fut extrêmement rude sur cette côte : le bâtiment destiné pour Frederickhaab y fut bloqué par les glaces dès le mois de juillet, et forcé d'y passer l'hiver; celui de Julienshaab, après avoir attendu à Frederickhaab, pendant cinquante-cinq jours, que le passage fut ouvert, finit par se perdre avant d'atteindre sa destination.

Je profitai du séjour de *la Recherche* à Frederickhaab pour faire visiter sa carène. M. de Contenson, lieutenant de frégate, et le nommé Le Durier, maître calfat, qui, malgré une température à zéro, plongèrent plusieurs fois, me rendirent compte que l'étrave était fortement endommagée à six pieds au-dessous de la flottaison; qu'une échancrure de plus de deux pieds y avait été faite par la glace, et qu'elle s'étendait en profondeur jusqu'à la râblure, laissant à découvert les abouts des bordages. Dans l'impossibilité de réparer une avarie aussi grave dans un port dénué de tous les moyens nécessaires, je me contentai d'y appliquer un prélart lardé, espérant que le bâtiment, qui n'avait pas fait d'eau jusqu'à ce jour, continuerait à n'en pas faire.

Le 21, je quittai Frederickhaab, laissant à M. Moller le numéro des *Annales maritimes* dans lequel se trouve

insérée la loi qui accorde une récompense à celui qui ramènera en France tout ou partie de l'équipage de *la Lilloise*. Après avoir employé deux jours à traverser la banquise, que je trouvai heureusement peu serrée, je me dirigeai sur l'Islande, et j'atteignis Dire-Fiord le 7 août. Je passai quelques jours dans cette baie, afin de procurer quelques vivres frais à mon équipage; et, le 15, je repris la mer, et rejoignis les pêcheurs, que je ne trouvai plus qu'en très petit nombre sur cette côte, presque tous ayant profité d'un coup de vent du sud pour gagner la partie orientale, et être plus à même d'opérer leur retour à Dunkerque vers la fin du mois.

Le 20, me trouvant seul sur la côte occidentale, je me dirigeai sur Reikiaviig, où je mouillai le 21. M. Gaymard, retardé par la neige, n'arriva que le 28, ainsi que les membres de la commission. Toutes les dispositions pour le départ furent immédiatement prises, et, le 31, *la Recherche* aurait pu mettre sous voiles, sans la violence d'un coup de vent du nord qui ne lui permit de quitter Reikiaviig que le 3 septembre. Contrarié par des vents d'est à l'entrée de la Manche, ce ne fut que le 27 qu'il me fut possible d'atteindre Cherbourg. Pendant cette traversée, l'avarie de l'étrave s'est considérablement accrue; le bâtiment ne fait cependant pas d'eau.

M. Gaymard a exploré cette année, avec la commission scientifique, le sud, l'est et le nord de l'Islande. Ce voyage, long et difficile, dans lequel quatre cent soixante-quatre lieues ont été parcourues, a produit des collections très considérables en histoire naturelle, en objets d'arts et en livres islandais.

Pendant le cours de cette campagne, qui n'a pas été sans dangers réels, le zèle et le dévouement de l'état-

major et de l'équipage de *la Recherche* ne se sont jamais démentis. Comme l'année dernière, M. Miguet s'est occupé d'observations météorologiques ; MM. de Cornullier, de Contenson et d'Éclanches, ont utilement employé leur temps en peignant les glaces sous différents aspects.

La pêche a été bonne cette année. Je n'ai point eu d'actes d'insubordination à réprimer. J'ai eu l'honneur de vous rendre compte du naufrage du dogre *la Jeune-Française*, et de la rencontre que j'ai faite à Reikiaviig du reste de son équipage, que j'ai d'abord recueilli, et ensuite dirigé sur Dunkerque. Le dogre *les Jeunes-Sœurs*, dans un coup de mer qu'il a reçu, a perdu sept hommes qui se trouvaient sur le pont; les reste de l'équipage a été sauvé au moment ou *les Jeunes-Sœurs* coulait bas. Ces sinistres, et plusieurs autres dont j'ai entendu parler sans pouvoir les constater, proviennent de l'arrivée trop prompte des pêcheurs sur la côte. Plusieurs s'abordent dans les premiers jours de mars, et, avec des nuits encore longues, sont exposés à essuyer les coups de vent si violents dans ces parages. Il serait donc à désirer que le moment de leur départ de France fût fixé; et, d'après ce que m'ont assuré plusieurs capitaines expérimentés, le 20 mars serait une époque favorable, et tendrait à améliorer la pêche, en empêchant la destruction du frai en même temps que celle du poisson.

TROISIÈME SECTION.

Actes de la Société.

FORMATION D'UN MUSÉE GÉOGRAPHIQUE PRÈS DE LA SOCIÉTÉ.

Séance du 2 septembre 1836.

1° Il sera formé, par les soins de la commission centrale, un musée géographique où l'on déposera les objets d'histoire naturelle, d'art et d'antiquité, qui auront été offerts par les membres de la Société de géographie, par ses correspondants, par les savants et les voyageurs qui sont en relation avec elle.

2° Les envois qui seront faits pour le musée géographique seront distribués et classés en différentes séries, selon leur nature.

3° Deux membres de la Société seront chargés du classement et de la description de ces objets.

4° Le bibliothécaire de la Société aura également sous sa garde le musée géographique; il tiendra un registre de tous les envois.

5° Le musée sera ouvert, comme la bibliothèque, à tous les membres de la Société.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 2 septembre 1836.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Warden communique une note sur plusieurs décrets du congrès de la Nouvelle Grenade, qui, dans le but de favoriser l'établissement d'un chemin de fer depuis l'extrémité navigable de la rivière de Chagres jusqu'à Panama, accorde des priviléges à M. Charles Biddle pour le transport des marchandises et des passagers à travers l'isthme de Panama, ainsi que pour l'établissement dans cette contrée de colonies composées de natifs et d'étrangers.

M. Jomard rappelle à cette occasion les travaux de M. Paredès pour établir une ligne de communication entre les deux Océans, et ses démarches pour obtenir de semblables priviléges.

Le même membre annonce qu'il vient de se former à Mexico une société archéologique, dont le but est de faire explorer les antiquités de l'Amérique centrale. Renvoi de cette communication au comité du *Bulletin*.

M. Alexandre Rosetti présente à la Société, de la part de M. Charles Rosetti, une carte manuscrite en langue française, de la Valachie et de la Moldavie, réduite de la grande carte levée et publiée en valaque, en 1831, par les officiers de l'état-major russe : l'auteur y a ajouté les forêts, montagnes, et il a corrigé la nomenclature des noms de lieux. M. Alexandre Rosetti prie la Société de vouloir bien se faire rendre compte de cette carte. M. le capitaine Peytier est chargé d'en faire un rapport.

M. Roux de Rochelle soumet à la délibération de l'assemblée plusieurs articles sur la formation d'un musée géographique dont il avait présenté et développé le projet dans les dernières séances : ces articles sont mis en discussion et adoptés. (Voir page 189.)

La nomination de deux membres chargés du clas-

sement des objets qui pourront entrer dans cette collection est remise à une autre époque.

M. d'Avezac lit une note géographique et historique sur le Daoumeh.

Séance du 16 *septembre* 1836.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Jomard communique une lettre de M. Vidal, datée de Marseille, dans laquelle il demande les instructions de la Société, pour le guider dans ses nouvelles explorations en Orient. M. Vidal se propose de suivre les traces du colonel Chesney, commandant de l'expédition anglaise de l'Euphrate. Des questions seront adressées à M. Vidal.

Le même membre annonce l'arrivée à Paris de M. Frédéric Waldeck, avec une nombreuse collection de dessins des monuments de l'Amérique centrale, et spécialement de ceux de Palenque et de la presqu'île de Yucatan.

M. d'Avezac communique l'extrait d'une lettre de M. T. Wright, qui lui annonce que désormais il notera avec soin toutes les anciennes cartes et les documents géographiques que ses recherches dans diverses bibliothèques d'Angleterre pourront lui faire découvrir. M. Vright annonce aussi qu'il publiera, de concert avec M. Francisque Michel, divers poëmes anciens sur les voyages de Saint-Brandan.

M. le secrétaire lit ensuite pour M. le vicomte de Santarem un mémoire additionnel à sa lettre à M. de Navarrete sur les voyages d'Américc Vespuce. Ce mémoire est renvoyé au comité du *Bulletin*.

M. Warden communique différentes notes extraites

des journaux de Monrovia sur la situation des divers établissements américains, fondés sur la côte occidentale d'Afrique. Il communique également une note sur la nouvelle expédition du capitaine Back dans les régions arctiques. Renvoi au comité du *Bulletin*.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Par *l'Académie royale des sciences de Berlin :* Mémoires de cette Académie, année 1832, 2e partie, et année 1834. — Par *M. Rienzi :* Description de l'Océanie; tome 1er et 14 livraisons du tome II, in-8°. — Par *M. Gaubert :* Traité des causes primordiales géographiques et historiques; 1 vol. in-18. — Par *l'Académie de Caen :* Mémoires de cette Académie pour 1836; 1 vol. in-8°. — Par *M. le baron de Hammer :* Weber Capitan Halls Buch : Schloss hainfeld; in-4°. — Par *la Société médico-botanique de Londres :* Address of earl Stanhope, for the anniversary meeting january 16, 1836; in-8°. — Par *les auteurs et éditeurs :* Plusieurs numéros des Nouvelles Annales des voyages, du Journal de la marine, de la Bibliothèque de Genève, du Journal asiatique, du Journal de l'Institut historique, du Bulletin de la Société élémentaire, du Journal des Missions évangéliques, du Mémorial encyclopédique, des Annales d'agriculture de la Charente, de l'Institut et de l'Écho du monde savant.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

OCTOBRE 1836.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

ÉTABLISSEMENT GÉOGRAPHIQUE DE BRUXELLES.

MESSIEURS,

Vous m'avez invité à vous rendre compte de l'état du Musée géographique de Bruxelles; je vais m'acquitter de cette tâche et entrer dans les développements qu'il me paraît mériter.

Bruxelles renferme une institution d'une nature toute spéciale, dont, je crois, on ne trouve l'analogue nulle part, et d'autant plus remarquable que c'est un établissement privé, et que la Belgique ne compte pas parmi les grands États de l'Europe. Les sciences géographiques sont l'objet principal et la base de l'institution; mais les sciences naturelles y sont associées d'une ma-

nière presque intime. Sous un autre rapport, l'établissement de Bruxelles présente une singularité, c'est qu'il est à la fois, et un dépôt, un conservatoire des productions de la géographie, et un centre d'élaboration, où des cartes et toutes sortes de travaux géographiques se composent, se gravent et s'impriment; et enfin le même lieu rassemble encore une école nombreuse au sein de laquelle se forment des géographes en état de lever une carte, de la construire et de la rédiger, avec des dessinateurs et des graveurs de géographie. Tout ce *Musée* est l'ouvrage d'un simple particulier, M. Philippe Vander Maelen, membre des Académies royales de Bruxelles et de Turin, de la Société de géographie de France, et des Sociétés géologiques de Londres et de Bruxelles. Il faut entrer ici dans quelques détails pour faire apprécier le mérite et l'utilité de l'institution et pour en faire connaître toutes les branches.

En sortant de Bruxelles par la porte de Flandres, à droite, entre la petite Senne d'une part, et le canal de Charleroi de l'autre, est un vaste enclos orné de jardins et de constructions. L'entrée extérieure est sur le quai du canal; les jardins longent la route de Gand et la rivière. Un bâtiment spacieux, long de 95 pieds sur 77 pieds, s'élève non loin de celle-ci : il a trois étages : le rez-de-chaussée, où sont le musée, la bibliothèque, la salle de lecture et les ateliers de gravure lithographique, etc.; le *premier étage*, renfermant la salle d'instruction, les archives, les manuscrits, les salles des dessinateurs; et *l'étage souterrain*, contenant les imprimeries lithographiques distribuées dans cinq grandes salles, un laboratoire, et toutes les pièces nécessaires pour desservir l'imprimerie : je ne parle pas

ici des bâtiments des serres, qui occupent un emplacement encore plus spacieux, et qui ont aussi des pièces souterraines.

Les jardins sont plantés dans le genre des jardins chinois, disposés de la manière la plus pittoresque, et ornés de grandes pièces d'eau qui serpentent tout autour. On y voit en pleine terre des pivoines de la Chine et du Japon, parfaitement acclimatées, avec une foule de *magnolia*, d'*azalea*, de *kalmia*, de chênes et noyers du nouveau continent, qui ne sont pas le moindre ornement du lieu; des espèces nombreuses d'Amérique et d'Asie y viennent à fleur. Les plantes aquatiques étrangères occupent une pièce d'eau particulière. Deux jardins d'école ont été ménagés; l'un est distribué d'après la méthode de Linné, l'autre sera rangé par familles naturelles. La botanique et la physiologie végétales sont enseignées ici gratuitement, en présence d'un jardin de naturalisation qui renferme des richesses dont les plus beaux établissements publics pourraient se glorifier. Nous reviendrons, à la fin de ces observations, sur ce que les serres ont de particulier.

Outre les serres et le bâtiment principal, plusieurs points de vue pittoresques contribuent à la décoration du jardin, les eaux, les groupes d'arbres étrangers à port et feuillages variés, les pelouses, enfin une sorte de petit temple qui s'élève à gauche près de la route de Gand.

L'établissement qu'a conçu M. Vander Maelen était une sorte de création et n'avait pas de modèle. Il a donc pu y introduire des éléments nouveaux, même des parties que l'habitude et la routine seules empêchent encore de rattacher au domaine de la géographie. Assurément le fondateur est loin de penser que toutes les

connaissances rentrent dans le cercle de la géographie ; mais, arrivé au premier tiers du XIXe siècle, après les principes émis par plusieurs esprits élevés et avancés, il était autorisé à considérer la géographie comme ayant cessé d'être une *science de mots*. Il a pu étudier en quoi consistait la philosophie de la science, et, en attendant qu'une haute intelligence vienne jeter les bases d'une géographie philosophique, il a pu chercher à rassembler tous les éléments positifs qui s'y rapportent; sans admettre rien d'étranger, mais aussi sans exclure aucune des parties constituantes et essentielles. Considérée sous ce rapport, l'institution belge apparaîtra sous son vrai jour aux yeux des savants et des géographes éclairés, et, je n'en doute point, méritera leur approbation.

Ces réflexions préliminaires n'étaient pas inutiles pour prévenir une objection qui se présente au premier abord. En effet, beaucoup de branches diverses font partie de l'établissement, et on pouvait craindre quelque confusion, ou bien quelque empiétement sur le domaine des autres connaissances; mais on peut classer toutes ces branches sous trois chefs seulement. Voici ces bases fondamentales : 1° la *géographie* proprement dite et la topographie; 2° l'*ethnographie*, l'*anthropologie*, la statistique et l'histoire; 3° les *productions naturelles* des diverses parties du globe, rangées, soit géographiquement (ou par climats), soit d'après les méthodes de classification.

Ainsi, tout ce qui regarde les formes extérieures du globe terrestre, ou la *géographie pure;* ce qui a trait aux familles humaines répandues sur le globe, ou l'*ethnographie;* et ce qui concerne les trois règnes de la nature, ou l'*histoire naturelle* considérée sous les rap-

ports géographiques, telles sont les trois grandes divisions générales auxquelles je rapporterai les objets qui composent l'établissement de Bruxelles, quoiqu'ils ne soient pas rigoureusement placés et distribués de cette manière, peut-être à cause de l'exigence des localités.

Première partie. La principale pièce où sont conservées les productions géographiques est celle de la bibliothèque des cartes, appelée aussi *mappothèque* à cause de sa destination : ce nom, proposé jadis par le savant baron de Zach, pourrait être adopté pour toute collection de cartes. Une multitude de tablettes mobiles reçoivent les meilleures cartes françaises, anglaises, allemandes, russes, polonaises, danoises, italiennes, portugaises, américaines, etc. ; il n'est pas nécessaire d'en faire l'énumération. Les grands ouvrages à figures, les voyages de circumnavigation les plus récents, les atlas maritimes, les atlas célestes, les atlas de géographie ancienne, historique, sacrée, ecclésiastique, remplissent la bibliothèque ; les cartes de géographie physique et d'orographie, les cartes minéralogiques, géologiques, phytographiques, zoologiques, les cartes statistiques et industrielles, les cartes militaires et de tout genre garnissent les tiroirs de la mappothèque ; enfin, le fondateur n'a pas oublié les *cartes-relief*, espèce de cartes si utile pour l'instruction.

Au milieu de la salle est un globe terrestre de la plus grande dimension ; on l'a comparé au globe de Coronelli, aujourd'hui à la Bibliothèque-Royale. Il en approche, en effet, pour la grandeur ; celui-ci a 34 pieds 6 pouces 6 lignes de circonférence, et le globe de M. Vander Maelen a près de 10 mètres, 30 pieds. L'enseignement géographique dont j'ai parlé est théorique et pratique ; il se compose de cours gratuits et d'une

école pratique qui reçoit cinquante à soixante élèves (1), âgés de quatorze à dix-huit et vingt ans : ceux-ci sont réunis dans une vaste salle où ils s'occupent, selon leur degré d'avancement, à copier des cartes, à les réduire, à les construire, à les projeter. Lors de ma visite, deux étaient occupés à porter, sur la nouvelle carte de la Belgique en neuf feuilles, toutes les lignes de chemins de fer adoptées et en cours d'exécution, avec les études et les profils. Les uns dessinent à la plume, les autres au pinceau; ceux-ci colorient les cartes, ceux-là écrivent la lettre; ces dessins sont exécutés avec une finesse et une pureté remarquables. On dessine sur le papier; on dessine et on grave sur la pierre lithographique; toutes les planches achevées sont portées à mesure aux presses dont j'ai parlé, et l'imprimerie est alimentée et entretenue avec une extrême activité. Je reviendrai sur les produits qui sortent des presses de l'établissement.

Deuxième partie. La seconde division de l'établissement n'est pas aussi complète que la première; mais c'est déjà une chose louable que d'avoir commencé à rattacher à la géographie une de ses branches les plus utiles. Tout ce qu'on fait pour connaître les formes du globe et ses productions ne doit-il pas, en effet, aboutir à l'homme? L'état de la société humaine n'est-il pas l'objet final de la géographie? n'est-ce pas là ce qui donne à la science toute son importance et sa dignité, et lui méritera un jour l'un des premiers rangs parmi les connaissances humaines? Connaître l'homme plus ou moins civilisé, plus ou moins barbare; ses tribus et ses races, sa physionomie physique et morale; ses

(1) On m'a dit que le nombre avait été porté jusqu'à cent.

arts, ses ouvrages, ses institutions, voilà le but que la science doit atteindre un jour, et il est dans sa destinée d'y arriver, puisque des esprits distingués, des intelligences supérieures, lui ont marqué ce but dans l'espace..... Et comme le progrès est aussi dans la destinée de l'homme, qu'il doit faire autant de pas, et plus peut-être qu'il n'en a déjà fait, l'histoire doit venir au secours de la géographie, lui apprendre par le passé quelles sont les chances de l'avenir, et lui enseigner à mieux décrire le présent. C'est sans doute pour cela que le musée géographique de Bruxelles renferme, avec les objets ethnographiques, quelques monuments anciens appartenant à divers âges, quelques pièces d'archéologie, même quelques médailles. Plus loin sont des armes, des ustensiles, des outils, des instruments de plusieurs peuples sauvages, des objets de vêtement et de toilette, etc. L'homme lui-même figure dans la collection par quelques crânes appartenant à diverses races. Il faudra encore bien des soins pour rendre cet ensemble utile; et, il faut le dire, ce n'est là qu'un faible commencement de musée anthropologique et ethnographique, mais c'est le noyau de la collection; on devra y joindre aussi une série de portraits, de peintures dignes de foi, faites par les voyageurs, et encore de figures en relief; car l'on sait que beaucoup de peuplades à peu près barbares ont eu et ont encore assez d'industrie pour représenter ainsi, en bois, en terre et en matières diverses, leur propre physionomie: tant les arts d'imitation sont partout naturels à l'espèce humaine!

Les peuples de l'Europe civilisée sont trop connus sous ces rapports pour introduire dans la collection

ethnogéographique leurs arts et leurs portraits. Mais le géographe doit une attention toute particulière à l'étude de leur population, à l'énumération des ouvrages de leur industrie, à la description statistique et cadastrale des royaumes et des provinces. M. Vander Maelen a donné tous ses soins à une statistique pareille de la Belgique. Aucun pays peut-être, ou du moins aucun particulier n'a rassemblé autant de documents authentiques, autant d'observations de détails et de résultats numériques, qu'il y en a de réunis dans son établissement. Pour les obtenir, il s'est donné la peine de composer des tableaux multipliés, tout prêts à remplir, et qu'il a fait circuler partout. Les réponses lui sont parvenues avec exactitude; ses tableaux ont été remplis par les bourgmestres et les officiers civils. Il a recueilli ainsi une quantité immense de documents officiels sur la population, sur le cadastre, sur l'agriculture, sur l'industrie et le commerce, sur l'hydrographie, sur les routes, les canaux et les voies de communications, sur les productions indigènes, enfin sur l'état de l'instruction. Des notes moins authentiques, mais non moins nombreuses, sont rassemblées chaque jour sur différents pays de l'Europe. A cet effet, une vaste correspondance a été ouverte avec l'Allemagne, la Suède, la Norvége, la Hollande et tout le nord de l'Europe, la Russie, la Prusse, la Bavière et l'Italie. Les sociétés savantes ont contribué à l'enrichir; cette masse de renseignements manuscrits forme à elle seule une sorte de bibliothèque. C'est à leur aide que l'établissement a publié ses neuf dictionnaires géographiques spéciaux pour chaque province de la Belgique, grand ouvrage dont la forme est peu scientifique, mais commode et

facile à consulter, et n'en renferme pas moins une foule de notions exactes qui n'existent pas ailleurs, ou qui sont éparses.

Troisième partie. Cette branche de l'établissement est, en petit, un musée complet d'histoire naturelle, du moins pour sa destination; il se partage en deux: 1° les collections des trois règnes rangées dans la principale salle du musée, grande galerie éclairée par en haut, longue de 65 pieds environ; 2° les serres et jardins pour les plantes vivantes. — *Géologie et minéralogie.* Les roches sont distribuées et graduées suivant l'ordre des transitions d'après Werner; les minéraux, suivant la méthode de Haüy. Les échantillons avec les fossiles de toute espèce; les roches avec empreintes de végétaux et animaux de tous pays; les roches volcaniques, etc., forment peut-être 7 à 8,000 pièces, toutes soigneusement étiquetées, et disposées avec clarté, ordre et élégance; il faut y joindre une série de modèles de cristaux minéraux. — *Zoologie.* Les différentes branches du règne animal sont représentées ici par un grand nombre d'espèces; plusieurs quadrupèdes entiers figurent dans la collection, ainsi qu'une certaine quantité de squelettes de mammifères. Il y a aussi des oiseaux et des reptiles; les animaux invertébrés y abondent, principalement les insectes, les papillons, les crustacés, les coquilles, les oursins, les polypiers, etc., provenant de toutes les parties du globe; on cite beaucoup d'objets rares dans cette collection. — *Phytologie.* La principale partie de la collection du règne végétal est vivante dans les jardins et les serres; cependant le musée renferme une collection de fruits qui n'est pas à dédaigner; plus, un herbier de 3,000 espèces qui augmente tous les jours.

J'ai déjà parlé des jardins en commençant, venons aux magnifiques serres; elles sont au nombre de trois : la grande serre, la serre basse, la serre ronde; les deux premières n'ont pas moins de 93 pieds de long; les plantes rares y sont si multipliées (mais avec ordre), qu'elles pourraient remplir aisément un emplacement double de longueur; chacune d'elles est divisée en deux par une cloison vitrée qui sépare deux températures; l'une de serre chaude, l'autre de serre tempérée d'environ 12 degrés. La grande serre a 25 pieds de haut et 22 de large; la serre basse a 9 pieds et demi de haut et autant de largeur. Ce n'est pas le lieu de faire la nomenclature de toutes les espèces et variétés de *camelia*, des *melaleuca*, des *banksia* de la Nouvelle-Hollande, des *metrosideros*, des *eucalyptus*, des *araucaria*, des *protea*, des *epimedium* du Japon, etc., qui enrichissent les serres tempérées; ni des plantes plus rares qui remplissent les deux serres chaudes, telles que les *palmiers*, les *zamia*, les *chamærops*, les *musa*, les *arum*, les *pandanus*, les *bromelia*, les *strelitzia* surtout; les *urania*, les *dracæna*, qui ont donné fleur et fruit, le *crinum* du Brésil, le *tamus* du Mexique et un de plus de deux pieds de grosseur; les *cycas*; les plus beaux *cactus*, au nombre de 300; les *cereus*, les *opuntia*, le *littæa*, dont la hampe a donné 1,200 fleurs il y a deux ans; les *dillenia*, les *ardisia*; les *calanthe* de la Chine, les *clerodendron*, les *tillandsia*, et une multitude d'autres genres de toutes les parties du monde, dont les uns sont tout-à-fait nouveaux, et les autres comptent plusieurs espèces nouvelles. Ces serres contiennent donc beaucoup de plantes entièrement inconnues; elles proviennent de fruits qui arrivent de l'Amérique et qu'on fait germer

avec succès dans l'établissement à force de soins minutieux, en imitant la température et en quelque sorte le climat indigène du Mexique, ou du Chili, ou du Brésil. Dans le nombre sont une foule d'orchidées, remplissant une petite serre spéciale, qui produisent des fleurs d'une forme étrange et jusqu'ici non décrites. Outre les gros tuyaux d'eau chaude entretenus au bas de la serre, on a ménagé, dans la partie supérieure, des tuyaux où l'eau est maintenue bouillante, et percés de pores très petits, par où sort une vapeur chaude ou fine rosée, qui se répand sur les feuilles des plantes comme une poussière humide. J'ai observé là le thermomètre de Réaumur; il y marquait 20 degrés. On admire ces ingénieuses dispositions qui rendent en quelque sorte leur patrie aux plantes tropicales. Qui les visite voyage, et c'est en quelque sorte de la géographie vivante. Les jeunes plantes y sont dans la mousse; on a poussé la recherche jusqu'à établir des rochers et de vieux troncs où les plantes, suivant leur nature, rampent, grimpent ou s'attachent. On estime le nombre des plantes à 15 ou 20,000.

Les jardins de M. Vander Maelen sont parvenus à cet état de prospérité, en partie par le zèle intelligent de plusieurs anciens élèves de la maison, qui sont aujourd'hui établis au Mexique, et qui ont aussi les instructions de l'administration publique. Le magnifique Jardin-des-Plantes de Bruxelles, établissement du premier ordre, est enrichi par des relations du même genre; on sait qu'il rivalise avec les plus beaux de l'Europe. En Belgique, le progrès des établissements d'horticulture est tel qu'ils donnent lieu, qui le croirait? à un commerce de 8 millions et plus.

On doit savoir gré à M. François Vander Maelen, le

frère du fondateur, et sous la direction duquel est placée la partie botanique, du zèle ardent et éclairé qu'il prodigue à l'entretien des serres et des jardins; car cette branche ajoute beaucoup à la richesse de l'institution.

Un enseignement y a été joint, gratuit comme les autres; il consiste en leçons de physiologie végétale et de naturalisation des plantes: c'est une école expérimentale d'une utilité incontestable. Pour ne rien omettre, je mentionnerai ici en passant le dessin des plantes et des fleurs dont s'occupent une partie des élèves de la maison; ils apprennent à dessiner et à colorier les fleurs, d'après la nature, sur le papier et sur la pierre lithographique; l'établissement même publie une série de *tableaux méthodiques du règne végétal.*

L'instruction gratuite donnée dans l'établissement comprend plusieurs branches dont je n'ai pas parlé, savoir: 1° l'arithmétique, la géométrie et l'algèbre; 2° le dessin du paysage; 3° les éléments de physique (1), d'histoire naturelle minérale et animale; 4° la gravure des cartes.

Tel est en aperçu le tableau de l'institution géographique: elle fait honneur au pays qui l'a vue naître, autant qu'à M. Ph. Vander Maelen. Quoique loin d'être arrivée à son terme, elle est déjà assez florissante pour mériter les égards et l'attention du public. Après six ans seulement d'existence, elle a produit plus d'un élève distingué et un grand nombre de publications dont les dernières surtout se recomman-

(1) Les sciences naturelles ayant besoin du secours de la physique, on donne des leçons de cette science, et l'établissement possède une collection d'instruments

dent par la correction et l'exactitude, et sont très supérieures aux premières sous ces deux rapports.

Je ne citerai ici que la carte des rives de l'Escaut occidental, les dictionnaires géographiques spéciaux des neuf provinces de la Belgique (1), le plan géométrique de Bruxelles, par l'ingénieur du cadastre de la province de Brabant, le plan des environs de Bruxelles, en neuf feuilles, par le professeur H. Perkins (tous deux en publication), cartes dont la pureté et l'exactitude géométrique ne laissent rien à désirer; puis des globes d'une dimension inusitée, qui ont le grand avantage d'épargner une multitude de cartes différentes; sorte d'atlas universel où toutes les contrées sont à une même échelle, toutes également distinctes, et toutes avec leur figure vraie et leur véritable dimension; les plus grands de ces globes ont jusqu'à $2^{m},50$ ou 7 pieds 8 po. 6 l. de circonférence.

L'établissement de Bruxelles (indépendamment de sa partie purement commerciale que je n'ai pas ici à examiner) acquiert beaucoup de choses par voie d'échange; c'est ce qui donne l'explication de son progrès rapide. Les établissements publics, les géographes, et tous ceux qui auraient des doubles, trouveront là une facilité précieuse pour avoir sans frais les publications de la maison; elle accepte les plantes et les objets d'histoire naturelle et de curiosité archéologique, aussi bien que les cartes et les diverses productions littéraires et scientifiques relatives à la géogra-

(1) L'un de ces dictionnaires, celui de la province de Liége, publié en 1831, renferme un extrait de la correspondance étrangère de l'établissement en différentes langues, et plein d'intérêt. La France y figure peu. En tête du volume sont des réflexions judicieuses sur l'état de la science et sa destination.

phie. Je renvoie pour les détails à une notice de M. Drapiez qui a paru cette année, in-18, à Bruxelles.

Conclusion. Si les développements qui précèdent ont atteint le but que je m'étais proposé, et donné une idée juste du musée géographique de Bruxelles, on sera porté à conclure avec moi que cet établissement naissant mérite les encouragements des amis des sciences, et en particulier ceux des sociétés de géographie, qui doivent sans doute voir avec intérêt une sorte de palais élevé à la science qu'elles cultivent (1). Il est également utile et honorable aux institutions fondées pour le progrès des connaissances de s'entr'aider mutuellement par des communications libérales et suivies; c'est même à cette condition seule que les peuples civilisés parviendront à une entière et exacte connaissance du globe, des races qui l'habitent et des productions qui couvrent sa surface ou qu'il enferme dans son sein. La Société de Paris surtout verra avec satisfaction qu'un musée analogue à celui qu'elle vient de voter existe déjà dans un pays voisin, et elle s'applaudira d'avoir adopté la pensée féconde de notre honorable collègue M. Roux de Rochelle.

Principales publications de l'établissement.

Atlas de l'Europe, en 165 feuilles, à 1:1,600,000.

Atlas universel de géographie politique, statistique, etc., en 400 feuilles, à 1 ligne pour 1900 toises.

Carte industrielle et administrative de la Belgique,

(1) Voir les dessins pittoresques et les plans insérés au *Dictionnaire géographique de la province de Liége*

en 4 grandes feuilles, renfermant l'hydrographie, les mines, les carrières, les routes, etc.

Carte industrielle et administrative de la Hollande, en 4 grandes feuilles.

Carte des rives de l'Escaut occidental.

Carte des environs de Bruxelles, par M. H. Perkins, d'après les documents du cadastre, en 9 feuilles, à 1:10,000.

Plan géométrique de la ville de Bruxelles, par M. Craan, ingénieur vérificateur du cadastre, en 4 feuilles, à 1 : 2500, assujetti aux opérations géodésiques.

Carte topographique des frontières belges et hollandaises, d'après les documents du colonel Van-Gorcum, en 12 feuilles.

Suite de cartes muettes et écrites pour les écoles.

Globes terrestres de $2^m,50$, de $1^m,50$, et de 1 mètre de circonférence, montés diversement et exécutés avec soin par des moyens mécaniques qui permettent de les livrer à un prix modéré.

Dictionnaires géographiques spéciaux des neuf provinces de la Belgique, rédigés d'après des matériaux authentiques, par le docteur Meisser; 9 volumes grand in-8°, à 2 colonnes, accompagnés de tableaux; on y trouve des notions sur toutes les parties de la géographie physique et de la géographie politique.

On passe ici sous silence un grand nombre d'autres productions exécutées et publiées dans l'établissement, sur la population, l'industrie, le commerce et l'administration de la Belgique, ainsi que sur l'art militaire et sur les sciences naturelles.

N. B. L'établissement est administré par MM. Philippe et François Vander Maelen, et M. Dubois, capitaine du génie, ancien élève de l'École Polytechnique.

Les personnes attachées à l'établissement sont MM. le docteur Meisser, professeur de géographie physique et ethnographique à l'Université libre, chargé de la rédaction et de la correspondance; M. Scheidweiler, professeur de botanique et de physiologie végétale; le docteur Marinus, professeur d'hygiène; M. Lacourt, chargé des pièces d'anatomie comparée; M. Alex. Parys, chargé de la classification des insectes, à quoi il faudrait encore ajouter quatre ou cinq autres professeurs ou employés principaux. M. Galeotti, élève naturaliste de l'établissement, voyage au Mexique. Plusieurs autres en sont revenus avec de riches moissons de découvertes.

JOMARD.

10 novembre 1836.

VOYAGE DANS LA TURQUIE D'EUROPE.

Extrait d'une lettre de M. A. BOUÉ, membre de la Société de géographie.

M. Boué commence par faire remarquer que la géographie même de cette contrée est mal connue; que toutes les cartes, même les meilleures, sont d'une insuffisance et d'une inexactitude extraordinaires; qu'une foule de localités sont oubliées ou mal indiquées; que bien des routes y sont mal tracées, bien des rivières oubliées, comme par exemple la branche occidentale de l'Ibar supérieur, le cour inférieur de l'Égridère et celui de la Sukova; enfin, que la configuration des montagnes et des plaines est quelquefois tellement

fautive, qu'elle semble n'avoir été tracée que d'après l'imagination du dessinateur. Il donne ensuite les renseignements suivants sur cette contrée.

«Le milieu de cette chaîne centrale de la Turquie, dit-il, que tous les géographes figurent comme la partie la plus élevée, est, en général, la plus basse, et la portion occidentale du Rhodope a presque la hauteur des plus hautes sommités de la chaîne centrale. La géologie des chaînes turques semble être telle, qu'il n'est guère possible de séparer le Despoto-Dagh (Monts des Ecclésiastiques, à cause des couvents qui y sont) d'avec la chaîne centrale. Si les Alpes proprement dites sont composées de plusieurs chaînes, elles sont presque toujours dans un certain ordre; au contraire, les Alpes turques paraissent avoir été morcelées par divers phénomènes particuliers, de manière qu'elles forment bien plutôt plusieurs chaînes isolées qu'une seule crête.

» La partie occidentale de la chaîne centrale ou le *Tschardagh* (Skordus des anciens) est la portion la plus élevée, et s'étend depuis Uskub ou Kacsanik jusque vers Alessio ou Scutari; elle court presque N.-E. S.-O., et commence à l'est sans contre-fort par la pyramide de Liubeten, à l'ouest de Kacsanik. C'est une chaîne composée de schistes cristallins, surtout talqueux ou micacés, avec des couches courtes de calcaire compacte ou grenu, et des roches riches en feld spath. Vue des plaines albanaises, elle a toutes les apparences d'une chaîne alpine, à coupoles et cimes çà et là pointues, et à petites plaques de neige, même au gros de l'été. La hauteur des plus hauts sommets peut atteindre 7,000 ou même 8,000 pieds.

» La partie orientale de la chaîne centrale, l'Hœmus

ou les Balkans, forment une muraille continue depuis Sophie jusqu'à la mer Noire; elle s'abaisse à mesure qu'elle s'avance vers l'est; la partie occidentale, ou la plus élevée porte le nom de grand Balkan. Cette chaîne paraît surtout composée de roches primaires, ou ce qu'on appelle le terrain intermédiaire ancien, qui au sud s'associe avec des schistes cristallins, tandis qu'au nord il y a de grands contre-forts, en grande partie de molasse.

» Un peu plus de 3,000 pieds pourra bien être le maximum de hauteur de la partie occidentale de cette chaîne, à contours bien plus doux que le Tschardagh.

» La partie moyenne de la chaîne centrale s'étendant de Kaesanik à Sophie, n'est véritablement qu'un assez haut plateau, supportant çà et là des montagnes peu élevées ou des monticules. Le sol schisteux primaire (intermédiaire des auteurs), avec des masses calcaires, domine, et il y a aussi des gneiss et des granites dans certaines chaînes, ainsi que des roches doléritiques et des trachytes. Ces derniers paraissent former en particulier les sommités les plus élevées de cette partie de la chaîne centrale, l'*Orbelus* des anciens, qui serait situé un peu au nord de la route qui conduit d'Egri-Palanka à Kostendil ou Ghiustendil. L'aspect général de ces montagnes a un caractère tout particulier, par la quantité des cônes doléritiques ou des cimes plates et carrées de trachyte ou de calcaire, ainsi que par ses vallées-plaines. Je ne crois pas être loin de la vérité en assignant à ces montagnes un maximum de hauteur de 2 à 3,000 pieds, et en donnant 4,000 pieds à l'Orbelus, protubérance exceptionnelle dans cet assemblage de petits chaînons, courant les uns environ N.-S., et les

autres N.-O. S.-E., ou O.-N.-O. à E.-S.-E. Le plateau a peut-être 2,000 pieds d'élévation.

» Un fait bien curieux, c'est la facilité avec laquelle on traverse ces montagnes sans avoir presque à franchir aucun col. Ainsi, au sud de la vaste plaine alluviale et tertiaire de Kossova ou de Pristina, le partage des eaux se trouve sur un très petit plateau au sud de Babuch, qui s'élève au-dessus de la vallée de 50 à 60 pieds tout au plus, et au sud le lit du Pepentz, situé dans une de ces fentes environ N.-S., si fréquentes en Turquie, conduit le voyageur, par un faible plan incliné insensiblement, dans le bassin tertiaire du Vardar ou d'Uskub. D'un autre côté, on peut se rendre de Radomir ou de la plaine marécageuse du Strymon supérieur (en turc Karasu) dans la vallée du Sukova et à Scharkoë, en Bulgarie, presque sans passer un col; de Radomir, on monte insensiblement à Grlo ou Gerlo; une petite fente y donne passage à travers une crête de molasse redressée par des dolérites; puis on traverse une élévation insignifiante de molasse pour n'avoir plus qu'à descendre jusqu'à Scharkoë et au Danube, au moyen de plusieurs défilés ou fentes et de petits bassins. La route de Kamonava à Vrana, et surtout celle de Pristina à Vrana, ne passe presque sur aucune hauteur qu'on puisse appeler montagne ou col de montagne.

» La chaîne centrale de Turquie se subdivise donc en une haute muraille occidentale et en une basse muraille orientale, dont la plus grande largeur n'exige jamais plus d'un jour de route pour être franchie, et dont le passage est facilité singulièrement par des fentes courant souvent environ N.-S. Entre ces deux murailles est un plateau avec diverses très petites murailles qui ne font guère masse, et sur le bord méridional duquel

se trouve, au centre, la position importante et assez élevée de l'Orbelus, point de partage des eaux du Vardar et du Strymon, et clef de la route joignant la Turquie sud balkanique, ou la Romélie, avec la Macédoine supérieure et l'Albanie.

» Le Despoto-Dagh, ou Rhodope des géographes, est une chaîne bien plus large que la chaîne centrale; elle commence à Dubnicza, Rilo et Djumaha, et s'étend de N.-E. à S.-E., ou de O.-N.-O. à E.-S.-E. à la mer de Marmara, et continue en Asie-Mineure sous le nom de Taurus. La partie occidentale, qui porte les divers noms de *Rilo Planina*, *Samahov Planina*, *Stanimak Planina*, etc., et qui comprend le Perin-Dagh, situé au S.-E. de Djumaha, est la plus élevée; elle atteint certainement au-delà de 6,000 pieds; les plus hauts points peuvent bien aller à 7,000 pieds, et vue de loin elle fait un effet imposant, présentant extrêmement peu de bas contre-forts alluvials ou tertiaires, au nord, et descendant plus insensiblement à la mer Egée. Cette chaîne diminue de hauteur à mesure qu'elle s'avance plus vers l'est.

» Près du couvent de Rilo, un entrelacement de granite et de calcaire rappelle les accidens de Glentilt en Écosse, de Brévig en Norwége, ou d'Auerbach sur le Rhin.

» Cette chaîne, en général très boisée, à sapins et mélèzes dans le haut et chênes dans le bas, est traversée de fentes, de manière à offrir des vues pittoresques et des défilés très faciles à défendre. Elle forme ainsi la position centrale la plus importante de la Romélie, surtout par sa liaison intime avec le grand système de montagnes porphyriques et trachytiques de Karatova, et au moyen de ces dernières avec l'Orbelus, appelé

par les géographes *Egrisudagh*, nom inconnu dans le pays.

» Les chaînes un peu plus basses du Pinde et de l'Olympe, quoique aussi à très petites plaques de neige au mois de juillet, paraissent toutes les deux des chaînes de schistes cristallins; mais le Pinde a de grands contreforts de calcaire compacte. Vues de loin, ces chaînes paraissent former un arc de cercle ou les deux côtés d'un triangle. L'olympe s'appelle en turc *Schele;* on en apporte tout l'été de la neige à Salonique.

» Entre Novibazar, Ipek, l'Heszegowine et la Bosnie méridionale, est un immense amas de montagnes, qui forme une chaîne particulière, portant divers noms; plusieurs rivières découlent de ce petit Saint-Gothard, qui ne paraît être composé que de calcaires jurassiques, comme celui des Alpes, avec un dépôt de trias, comme dans le Tyrol septentrional. La hauteur des plus hautes cimes doit aller au moins à 6,000 pieds. La chaîne court environ du N.-E. au S.-O.; elle est très peu connue, et mériterait une étude géographique approfondie. Il y a beaucoup de bois et des pâturages alpestres.

» En Bosnie, il y a des chaînes intermédiaires, et de calcaires probablement jurassiques ou de dolomie, qui sont au moins aussi élevées que celles situées entre Novibazar, Ipek, et l'Heszegowine, surtout au S.-E. de Mostar.

» La Servie n'est qu'un pays montueux et extrêmement boisé en bois de chêne; le sol intermédiaire récent a peine à se faire jour à travers les molasses, les argiles et les sables tertiaires; ainsi se sont formées, au centre du pays, des suites de petites hauteurs courant environ N.-S., et n'atteignant guère au-delà de

1,500 à 2,000 pieds. Dans la Servie méridionale, sur la frontière turque, s'élèvent de véritables grandes montagnes, à sommets dépourvus d'arbres et couverts de végétaux subalpins ou alpins : ce sont les montagnes de Jaztrebacz, le Plocsa et le Kopaunik.

» La Servie occidentale est plus montueuse que la partie centrale, et a, comme la Bosnie, des chaînes calcaires à galène, assez élevées. Dans la Servie orientale et la Bulgarie occidentale, j'ai trouvé une grande formation de *trias*, qui ressemble assez à celui des Alpes allemandes, et, en le poursuivant jusque dans le Bannat, j'ai eu le plaisir d'y trouver les preuves que c'était bien un représentant du trias de l'Europe septentrionale centrale.

» Néanmoins, la plus grande partie de la chaîne s'étendant environ N.-N.-O. S. S.-E., depuis le défilé du Danube à Sophie ou à l'Hœmus, est composé de calcaire compacte jurassique; sur le versant oriental de cette chaîne, les masses supérieures sont remplies de fossiles, à peu près comme le coralrag. C'est dans cette formation, reposant distinctement sur le trias (S.-E. de Nissa, etc.), que se trouve ce canal antique, qui rappelle celui qu'on voit entre Annecy et Chambéry, et cela sur une grande échelle; il forme la vallée à plusieurs défilés qui conduit de Nissa à Sophie. La même formation calcaire paraît fort étendue dans le S.-O. de la Macédoine, ainsi qu'en Albanie et Bosnie.

» La hauteur atteinte par la chaîne calcaire de Bulgarie peut être estimée peu au-dessus de 3,000 pieds; sa coupure la plus basse se trouve au S.-E. de Nissa, entre cette ville et la vallée de Timok : néanmoins, je n'ai pas vu passer le sol tertiaire de molasse par dessus les cols les plus bas, quoique la molasse en approche

fort près. Le Rtan, pyramide qui domine au nord cette partie basse, m'a offert, à son pied sud, un puits naturel au fond duquel il y a de la glace et de la neige en été; les gens du pays y viennent prendre de la glace pour les cafés de Widdin, de Nissa, etc. On m'a assuré que cette glace et cette neige disparaissaient en septembre, pour ne se reproduire que l'été suivant. Je suis descendu dans ce gouffre profond d'une quarantaine de pieds et j'y ai observé une température de 1 ou de 2° au-dessus du point de congélation, l'air extérieur étant à 23 ou 24° centigrades. J'ai vu aussi des gouttes d'eau gelée ou des stalactites de glace au plafond de l'espèce de caverne qui forme le fond. Voilà le fait tel que je l'ai observé en compagnie du prince Milosh et de ses ministres; si je passe par là en avril ou en octobre, je ne manquerai pas d'aller vérifier l'opinion du pays sur cette glacière naturelle.

» La grande formation crétacée, à nummulites et hippurites de l'Europe méridionale, s'étend de la Dalmatie dans la Bosnie occidentale et toute l'Albanie; nous l'avons vue s'avançant de Scutari jusqu'au milieu du bassin tertiaire du Drinblanc. Nous avons aussi rencontré des parties isolées de calcaire à hippurites, près de Belgrade, non loin de Novibazar, et des masses appartenant à ce dépôt très probablement, dans le S.-O. de la Macédoine.

» Des bassins tertiaires semblables à ceux de Hongrie, occupent beaucoup d'espace en Turquie, principalement dans les lieux suivans : la plus grande partie de la Servie centrale, jusqu'au-delà de la Morava servienne; toute la plaine de la Valachie; tout le bord méridional du Danube en Bulgarie; la grande plaine de Sophie, au S. de l'Hœmus; le bassin du Maritza, celui du Stry-

mon supérieur ou de Dubnicza, Kostendil et Djumaha, celui du Vardar supérieur ou d'Uscub ; celui du Vardar inférieur, sur le bord de la mer; celui du Drinblanc, en Albanie, celui de Scutari. Les roches sont principalement des molasses et des argiles ou des marnes, et peu de sables çà et là. Il y a aussi, surtout en Servie, et vers le Danube, des calcaires coquilliers tertiaires; en outre, il y a plusieurs bassins subordonnés aux premiers, où il ne s'est déposé que des calcaires lacustres ou des travertins, comme dans le bassin servien de Rachina, les plaines de Kossova et de Radomir, à Istip, Komanova, Gafadartzi, Vodena en Macédoine, etc. Des lignites existent près de Sophie, de Dubnicza et sur le défilé du Danube.

» Le sol primaire (intermédiaire) de la Servie et de la Bosnie, est, comme celui de Nassau, riche en eaux acidules ou salines (Hassan-Pacha, Palanka, Bukova en Servie, Lepenicza en Bosnie). Il y a beaucoup d'eaux thermales dans la Servie orientale (Banja, près de Nissa), ainsi qu'au sud de la chaîne centrale (Banja sur le Vordar, Kostendil, Banja près de Kostanitz, Banja entre Kezanlik et Philippopolis, Aïdos, Novibazar). La plupart de ces eaux sont imprégnées de plus ou moins d'hydrogène sulfuré, excepté à Nissa et à Banja près Alexinitza, où l'on a peine à en trouver une trace par les réactifs. Il est à remarquer que ces eaux sourdent tout près de dépôts trachytiques, ou doléritiques, ou siénitiques. Ces eaux ont une température qui varie entre 55 et 58° 1/2 R.

» Quant à la direction des chaînes et des couches, la direction presque N.-S. est la prédominante dans la partie centrale des contrées visitées; celle N.-O. S.-E. se trouve dans la Turquie occidentale, jusqu'au Pinde

et des deux côtés du Tschardagh, qui court N.-E. S.-O. Puis on trouve de nouveau en Macédoine, en Romélie, à l'ouest et à l'est, les directions N.-S. et E.-O. La conformité entre les directions générales des chaînes et de leurs couches n'existe que dans la Servie centrale et dans certains lieux, comme près de Bitoglia, où les couches courent N.-S. Ailleurs la direction des couches coupe celle des chaînes sous un angle plus ou moins aigu. »

RAPPORT DE M. PAUL GAIMARD,

PRÉSIDENT DE LA COMMISSION SCIENTIFIQUE D'ISLANDE ET DE GROENLAND, AU MINISTRE DE LA MARINE (1).

Reykiavik (Islande), le 31 août 1836.

AMIRAL,

J'ai l'honneur de vous annoncer que vos intentions ont été remplies, vos ordres complétement exécutés. La commission scientifique d'Islande a exploré cette grande île dans presque toute son étendue, et les matériaux en tous genres que nous rapportons dépassent même nos espérances.

L'histoire naturelle, la statistique, la médecine, la partie pittoresque du voyage, la météréologie, la phy-

(1) Voir le rapport de M. le capitaine Tréhouart, inséré dans le dernier numéro du *Bulletin*

sique, l'astronomie, l'histoire, la langue et la littérature de l'Islande nous ont fourni de nombreux et précieux documents. Nos collections, tant en objets d'arts qu'en histoire naturelle et en livres islandais, ne remplissent pas moins de cent douze caisses ou barriques. Les seuls échantillons géologiques s'élèvent à plusieurs milliers, et comprennent les roches et les minéraux les plus intéressants, les plus précieux de l'Islande : le surtarbrandur ou bois fossile de Vopnafiördur et d'Hufavik, les produits des Geisirs du sud et du nord, l'obsidienne de Hrabntinuhrīggur, le soufre de Krabla, le spath de Helgustadir, si recherché des physiciens, les coquilles fossiles, les ossements fossiles, et le bois pétrifié d'Hufavik, les stalactites des fameuses grottes de Burtshellir, le trachyte de Drangagil, etc. ; objets tous recueillis, en très grand nombre et en beaux échantillons, sur le lieu même de leur gisement, presque entièrement inconnus dans nos musées, et que bientôt, grâce à la munificence du ministère de la marine, le Jardin-du-Roi et les musées de nos départements pourront posséder.

Pour procéder avec ordre, dans la seule énumération des travaux exécutés par la commission d'Islande, et pour rendre à chacun de ses membres une justice complète, je vais avoir l'honneur de vous exposer avec quelques détails les résultats obtenus par chacun de mes compagnons de voyage.

Par M. Victor Lottin. (Physique, Astronomie.)

A Reykiavik.

La latitude, par des séries de hauteurs circumméridiennes du soleil.

La longitude, par des séries de distances lunaires.

La déclinaison de l'aiguille aimantée, conclue d'un grand nombre de séries d'azimuts astronomiques.

L'inclinaison de l'aiguille aimantée conclue d'un grand nombre de séries, dont une de vingt-quatre heures consécutives.

L'intensité magnétique, conclue d'un grand nombre de séries, dont une de vingt-quatre heures consécutives.

La variation diurne de la déclinaison, suivie pendant dix-huit jours consécutifs, simultanément avec l'observatoire royal (suivie précédemment huit jours à Paris et huit jours à Cherbourg).

Le plan détaillé de la ville de Reykiavik.

A Thingvellir.

La latitude, *la déclinaison.*
L'inclinaison.
L'intensité.
Le plan, la direction de *l'Allmannagia.*

A Skalholt.

Le plan (nous avons aussi le plan levé en 1734).

Au mont Hékla.

Au sommet et à la base, *l'inclinaison* et *l'intensite.*

A Bessastadir.

Le plan du collége.
Le plan de plusieurs maisons islandaises.

Au Geisir.

Le plan détaillé de la localité.

La température du grand Geisir, de Strockur et d'un grand nombre de Hver.

La latitude.

La déclinaison.

Météorologie.

Une longue suite d'observations du baromètre, thermomètre, vents, marées, etc.

Par M. Auguste Mayer. (Peintre et dessinateur.)

Deux cent sept dessins pittoresques à la mine de plomb, à la sépia et à l'aquarelle.

Douze études à l'huile.

En tout, deux cent dix-neuf dessins pittoresques ou études à l'huile, sans compter les pièces de détail, telles que : instruments, sculptures, ornements, quelques détails de costumes, etc., que nous possédons, et que M. Mayer dessinera à Paris.

Par M. Xavier Marmier. (Histoire, Langue et Littérature de l'Islande.)

Je ne saurais mieux faire qu'en mettant sous vos yeux la note suivante, rédigée par M. Marmier lui-même, sur ma demande.

« Mon but, en arrivant en Islande, était d'étudier l'histoire, la littérature et la langue islandaise.

» Avant de commencer ce voyage, je m'y étais préparé par la lecture de plusieurs ouvrages français et étrangers. J'ai commencé par compléter ce premier travail. Je me suis fait un catalogue complet des livres anglais, danois, suédois, allemands, écrits sur l'Islande, et j'ai compulsé ces livres à mesure que je me les suis procurés, de manière à y prendre les nouveaux

aperçus, et à noter les lacunes ou les défauts de composition que je croyais y trouver.

» Le voyage que j'ai fait au Geisir, à Skalholt, à l'Hékla, en même temps qu'il me mettait en état d'observer quelques points historiques intéressants, me donnait une idée générale de l'aspect pittoresque du pays. J'ai écrit à M. Villemain deux lettres qui sont le résultat de ces diverses impressions.

» De retour à Reykiavik, j'ai repris mes études littéraires. J'ai étudié, l'un après l'autre, tous les principaux ouvrages d'histoire, et le petit nombre d'historiens littéraires.

» J'ai appris l'islandais de manière à lire couramment les Sagas dans l'original, chose qui me sera d'un grand secours, car la plupart de ces Sagas ne sont pas encore traduites, et c'est là qu'il faut chercher les documents authentiques et le tableau des mœurs anciennes de l'Islande.

» J'ai recueilli avec soin les œuvres islandaises les plus essentielles, les œuvres et les biographies des hommes vivants.

» Là où l'histoire m'a manqué, c'est-à-dire quand j'en suis venu à l'étude de la poésie et des institutions actuelles, j'ai cherché à suppléer aux livres imprimés par les notes que je rassemblais de chaque côté, par les séries de questions que j'adressais aux hommes les plus instruits.

» Comme résultat de ces diverses recherches, j'espère écrire prochainement deux lettres sur l'état actuel de l'instruction et de la littérature en Islande.

» Comme résultat de mes études philologiques, j'ai fait un recueil de plus de trois cents mots radicaux islandais (ce qui en suppose plus de trois mille composés),

comparés avec le suédois, le danois, l'anglo-saxon, l'allemand, le hollandais, l'anglais, pour indiquer la parenté étroite et l'origine commune de ces diverses langues. Dans l'ouvrage que nous nous proposons de publier, je compléterai ces recherches philologiques par des observations grammaticales, et ce sera là, si je ne me trompe, une partie importante de notre livre. »

Par M. Eugène Robert. (Géologie, Minéralogie et Botanique.)

Les collections géologique, minéralogique et botanique presque complètes des côtes méridionale, orientale et septentrionale de l'Islande, avec des observations et des dessins du plus haut intérêt pour la science.

Par M. Raoul Anglès. (Météorologie.)

Une série d'observations météorologiques faites avec soin depuis Breidabostadur, sur la côte méridionale jusqu'à Eskifiördur, sur la côte orientale, où M. Anglès est tombé malade, et où nous avons eu le chagrin d'être obligés de nous séparer de cet excellent compagnon de voyage.

De plus, de Reykiavik au mont Hékla, M. Anglès avait constamment aidé M. Lottin pour les observations d'intensité et pour les séries de température.

Par M. Louis Bevalet. (Préparateur et dessinateur d'histoire naturelle.)

La préparation, très habilement faite, et la conservation de tous les animaux que nous avons pu nous procurer.

De plus, un atlas médical et zoologique, composé de

trente-deux planches, la plupart relatives à la lèpre d'Islande.

Quant à moi, ainsi que vous me l'aviez prescrit, amiral, j'ai dirigé les travaux de la commission, le voyage dans l'intérieur de l'Islande, en me livrant plus spécialement à ce qui concernait la médecine, la zoologie, la statistique et l'histoire du voyage.

Si les matériaux que j'ai pu recueillir sont précieux par leur nombre et leur importance (en statistique seulement, j'ai plusieurs volumes in-folio), je le dois surtout à l'extrême obligeance de l'évêque, du gouverneur, des hommes les plus distingués du pays, qui m'ont généralement communiqué tous les documents que je pouvais désirer. Quelques uns de ces documents m'ont offert de curieux détails sur l'histoire d'Islande, depuis l'an 874, où elle fut peuplée par des Norwégiens, jusqu'à l'époque actuelle. Croirait-on que, sur une population de 50,000 habitants, il n'y a eu que quatre meurtres depuis 1786, et que, depuis l'an 1280, c'est-à-dire depuis près de six cents ans, l'Islande n'a pas subi la plus légère augmentation d'impôts? Ce dernier phénomène, relégué dans les régions polaires, me semble totalement inconnu dans le reste de notre Europe.

Le voyage que nous venons de terminer dans l'intérieur de l'Islande, et pendant lequel nous avons exploré, avec un soin tout particulier, le S., l'E. et le N. de cette grande île, offrait de sérieuses difficultés, même pour des voyageurs isolés, à plus forte raison pour une caravane de quinze personnes et de cinquante à soixante chevaux, surtout dans l'intention où j'étais, et que j'ai constamment réalisée, de recueillir et de conserver tout ce qui pourrait avoir de l'intérêt.

Nous avons eu à traverser des fleuves nombreux, larges, rapides et à fond mouvant; des plages de sable admirablement situées entre d'immenses glaciers et la mer, mais sans un brin d'herbe pour nos chevaux; de haut s montagnes, de vastes plateaux sans habitation, quelquefois sans un seul être animé, entièrement couverts de neige, sur laquelle nous étions obligés de camper; des champs de lave coupés de profondes fissures; des marais fangeux et profonds; et au milieu de ces obstacles, auxquels venaient s'ajouter parfois les pluies abondantes, la neige, la grêle, un froid rigoureux, nos travaux accoutumés s'exécutaient toujours avec la plus grande régularité. Plusieurs des beaux dessins pittoresques de M. Mayer ont été faits par une température de 0°, et je puis ajouter qu'au milieu de ces circonstances difficiles, tous mes compagnons de voyage redoublaient de zèle, de persévérance, d'activité. Une harmonie véritable n'a cessé de régner parmi nous; chacun voyait avec joie les travaux de ses collègues; et c'est là, selon moi, une des principales causes du succès que nous avons obtenu.

C'est à vous, amiral, que je dois rendre grâce de ce succès, puisqu'il est le résultat de la confiance dont vous avez bien voulu m'honorer, en me permettant de vous désigner les personnes qui devaient faire partie de la commission d'Islande.

Notre retour à Reykiavik a été accueilli avec une bienveillance parfaite. On ne croyait pas que nous viendrions à bout de notre entreprise; aussi les félicitations ont-elles été vives. On nous félicitait surtout d'être revenus en bonne santé et avec l'intégrité de nos membres. « Lætor sane, vir præstantissime, te, ex difficili et periculoso itinere, *valentem et integris membris* rediisse,»

m'écrivait, hier encore, le stiftprófastur M. Arni Helgason. J'ose espérer que vous voudrez bien me pardonner la citation latine en faveur de la singularité de la félicitation.

J'ai l'honneur de vous adresser, amiral, une carte sur laquelle sont tracées la route que j'ai faite avec M. Robert en 1835, et celle que j'ai suivie, avec la commission d'Islande, en 1836. Vous y verrez que près de 900 lieues ont été parcourues dans les deux voyages.

Nous avons élevé deux monuments à la mémoire des Français qui ont péri récemment sur les côtes d'Islande, et nous avons récompensé, par vos ordres, les Islandais qui avaient sauvé ou seulement secouru nos compatriotes naufragés.

Les cadeaux que j'ai remis, en votre nom et au nom du Roi, au gouverneur, à l'évêque, à la bibliothèque de Reykiavik, à l'école de Bessastadir et à quelques uns des hommes les plus recommandables de l'Islande, ont eu un grand retentissement dans ce pays. Vous le dirai-je ? j'ai vu aux deux extrémités du globe votre nom également honoré. Les Islandais, semblables aux Mauritiens, bons et hospitaliers comme eux, ne parlent de vous, amiral, qu'avec un sentiment profond d'affection et de reconnaissance ; et parmi eux, je dois citer en première ligne le vénérable évêque, M. Steingrimur Jónsson.

Le gouverneur, M. de Krieger, m'écrivait dernièrement en ces termes : « Veuillez être mon interprète auprès de M. le ministre de la marine, et lui témoigner à la fois et mon respect et le sentiment de reconnaissance des Islandais pour toutes les marques de faveur qu'il leur a déjà données. »

Par les récompenses que vous avez accordées aux

Islandais, vous avez protégé la pêche d'une manière véritablement efficace; et il est certain que nos pêcheurs de morue, sur les côtes d'Islande, méritent cette protection. C'est toujours sous voile qu'ils se livrent à ce rude travail, tandis qu'ailleurs, ceux de Terre-Neuve, par exemple, le font à terre et à l'ancre. Cette différence dans la manière de pêcher indique tout d'abord la différence des résultats sous le rapport nautique. Les premiers, constamment à la mer, sont une pépinière de vrais et bons matelots. Je voudrois pouvoir en dire autant des seconds.

Je termine enfin ce long rapport par l'indication sommaire des principaux résultats obtenus, cette année, par la commission d'Islande :

112 caisses ou barriques contenant un grand nombre d'animaux divers; mammifères, oiseaux, poissons, mollusques, insectes et zoophytes ;

La collection géologique et minéralogique des parties méridionale, orientale et septentrionale de l'Islande ;

La flore presque complète de ces mêmes lieux ;

207 planches de dessins pittoresques à la mine de plomb, à la sépia et à l'aquarelle ;

12 études à l'huile;

32 planches de dessins de médecine et de zoologie;

150 ouvrages islandais, formant un total de 3 à 400 volumes ;

Un très grand nombre d'objets d'arts, tels que bateau islandais complétement armé ; vêtements et ornements d'un grand prix ; vêtements et ornements ordinaires ; colonne basaltique avec des caractères runiques ; large table de surturbrandur ou bois fossile ; sculptures anciennes ; belles tapisseries du moyen âge représentant avec art des sujets religieux ; selles remarquables par

le travail et l'ancienneté ; vases divers ; instruments d'agriculture, de musique et objets de curiosité : tous provenant d'Islande et destinés au musée naval ; deux habillements complets de femmes esquimaux ; deux habillements complets de pêcheurs esquimaux ; une grande pirogue groënlandaise (*kaïak*) avec tout son attirail de pêche ; une foule d'objets divers en peau de renne et peau de phoque, etc., de la côte occidentale du Groënland, également destinés au musée naval ;

Huit animaux vivants (chevaux, chiens, moutons, renards) d'Islande et du Groënland ;

Et enfin de nombreux documents et des observations suivies sur l'histoire naturelle, la médecine, la statistique, la météorologie, la physique, l'astronomie, l'histoire, la langue et la littérature d'Islande. Plusieurs de ces matériaux sont déjà mis en ordre et réunis à ceux que nous avons recueillis l'année dernière, et que j'eus l'honneur de vous signaler dans mon rapport du 31 août 1835. Les dessins sont terminés, et la première livraison de la publication de notre voyage pourra paraître, ainsi que vous l'avez ordonné, dans les premiers mois de l'année 1837.

REMARQUES SUR LE TERRITOIRE DU WISCONSIN;

LUES A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DANS SA SÉANCE DU 7 OCTOBRE 1836.

Par M. Roux de Rochelle.

Messieurs,

Une notice sur le territoire de Wisconsin vous a été offerte par M. Albert Lea, lieutenant de dragons des Etats-Unis; vous avez bien voulu m'inviter à vous en rendre compte, je vais le faire succinctement.

Les pays où le congrès a établi un gouvernement territorial, par un acte du 20 avril 1836, sont situés au nord-ouest des États actuels de la confédération; ils s'étendent d'orient en occident, depuis le lac Michigan jusqu'à la rivière White-Earth, l'un des affluens du Missouri; et ils s'étendent du midi au nord, depuis les frontières des États d'Illinois et de Missouri, jusqu'aux limites tracées entre les possessions britanniques et américaines, à l'exception toutefois des terres situées entre la Baie-Verte et le lac Supérieur, terres actuellement occupées par les Ménomenies, les Ottowais et quelques autres peuplades indiennes. La nation des Sioux, celles des Sawks et des Foxes, et plusieurs autres tribus, sont encore répandues dans les parties occidentales du territoire de Wisconsin; mais on peut prévoir leur éloignement graduel à mesure que la population blanche fera des progrès : elle était de plus

de vingt mille âmes au mois d'avril dernier, et l'émigration vers cette contrée s'accroissait de jour en jour; elle vient surtout des États du Missouri, de l'Indiana, de l'Illinois, du Kentucky, de l'Ohio, où un grand nombre de cultivateurs cherchent, après avoir formé un premier établissement, à exploiter des terres nouvelles dont le défrichement puisse augmenter leur fortune: il s'y joint d'autres essaims d'Européens attirés par les mêmes espérances; et de nombreuses colonies se fondent ainsi de proche en proche, et assurent à la confédération américaine un accroissement de richesses et de puissance.

La fondation d'un nouvel État commence toujours par celle d'un gouvernement territorial, dont les éléments et les formes préparent les institutions définitives qui lui seront données dans la suite. Le congrès et le président des États-Unis, qui ont établi les bases de cette première administration, en surveillent l'exercice, et peuvent prendre les mesures nécessaires pour la maintenir dans la jouissance de ses droits et dans les limites de ses devoirs envers la confédération. Cet essai de gouvernement, qui s'accorde avec les intérêts du pays et avec ceux des autres États de l'Union américaine, le fait ensuite passer, par une transition naturelle, à l'exercice complet de la souveraineté et du droit de se gouverner lui-même, dès qu'il est admis au nombre des États, par un acte du congrès. Avant de faire la demande de son émancipation, il doit avoir une population de près de cinquante mille âmes, sans y comprendre les Indiens.

L'acte qui organise le territoire du Wisconsin confie le pouvoir et l'autorité exécutive à un gouverneur qui doit conserver son office pendant trois ans, à moins

qu'il ne soit éloigné par le président des États-Unis; le gouverneur commande en chef la milice; il accomplit les devoirs de surintendant des affaires des Indiens; il approuve les lois de l'assemblée législative avant qu'elles reçoivent leur exécution.

Un secrétaire du gouvernement territorial est en exercice pendant quatre ans; il recueille tous les actes de la législature et tous ceux du gouverneur; il les adresse au président des États-Unis et à l'orateur de la chambre des représentants; il remplace le gouverneur en cas de mort, ou d'absence, ou d'autre empêchement absolu.

Le pouvoir législatif réside dans le gouverneur et dans l'assemblée législative, qui se compose d'un conseil et d'une chambre des représentans. Le conseil est de seize membres, nommés pour quatre ans; la chambre des représentants est de vingt-six membres, nommés pour deux ans. Chaque comté concourt à leur nomination, suivant la proportion du nombre de ses habitants; et chaque homme blanc et libre, âgé de plus de vingt et un ans, et résidant sur ce territoire au temps de son organisation, a droit de voter dans les élections; ce droit n'appartient pas aux Indiens, et il ne peut être exercé que par les citoyens des États-Unis.

Il est à remarquer que l'esclavage des noirs n'est pas introduit dans ce territoire. Le Wisconsin doit cet avantage à sa situation au nord de l'État du Missouri: la limite de la servitude est franchie; on paraît en avoir fait une question de climat.

Le district de Jowa, qui fait partie du territoire, et auquel s'applique plus spécialement la notice envoyée à la Société de géographie, est situé à l'occident du

Mississipi supérieur; il se prolonge sur ce rivage : le fleuve devient le principal débouché de son commerce, et les mines de plomb, situées dans ses régions septentrionales, constituent sa principale richesse. On y trouve le long du Mississipi, des terres marécageuses, surtout depuis les rapides des Moines jusqu'à Rock-Island; mais les autres parties du sol sont généralement fécondes, et peuvent recevoir une grande variété de productions et de culture.

Ce pays avait été alternativement possédé par plusieurs tribus : les Sawks et les Foxes, qui l'occupaient en 1832, le cédèrent alors aux États-Unis, et s'engagèrent à l'évacuer au 1er juin de l'année suivante. Ces peuplades se sont rejetées vers l'ouest : leur proximité permet de faire le commerce avec elles, et leur nombre est tellement réduit que l'on n'a point à craindre leurs hostilités contre les établissements européens.

La population du district de Jowa s'accroît si rapidement, que l'on prévoit déjà le moment où il pourra se séparer du territoire de Wisconsin pour former un nouvel État. Les nombreux émigrants qui viennent s'établir dans ce territoire paraissent choisir de préférence le côté occidental du Mississipi.

On y a commencé la fondation de quelques villes : l'emplacement de plusieurs autres est indiqué; et dans un pays où les villes qui viennent de naître ne tardent pas à s'agrandir, on peut croire que le district de Jowa offrira bientôt le même phénomène. Son éloignement des côtes de l'Océan, sa situation au centre même de l'Amérique, auraient autrefois rendu très longues et très difficiles ses communications avec les États du littoral; mais les chemins de fer et les bâtimens à va-

peur sont venus abréger toutes les distances. Les routes établies entre l'Océan et le lac Erié doivent aussi se prolonger jusqu'au Wisconsin, à travers les États de l'Ohio, de l'Indiana, de l'Illinois : la navigation des canaux et des lacs offrira les mêmes secours; et l'auteur de la notice que nous avons eue sous les yeux prévoit qu'il ne faudra bientôt que quelques jours pour se rendre de New-York aux rives du Mississipi.

Nous terminerons ces remarques en ajoutant que la rivière du Wisconsin, qui a donné son nom à ce nouveau territoire, fut découverte et parcourue en 1673, par deux Français, le P. Marquette, missionnaire, et Joliet, négociant du Canada. Tous deux s'étant embarqués sur le lac Michigan, entrèrent dans la Baie-Verte, remontèrent la rivière des Renards, et franchissant ensuite les hauteurs qui les séparaient du Wisconsin, ils parvinrent par la navigation de cette rivière jusqu'au cours du Mississipi.

Il serait digne du nouveau gouvernement du Wisconsin de rappeler par une inscription monumentale, placée près des rives de ce fleuve, le nom des hommes qui en firent la découverte. Quelle plus honorable récompense pourraient espérer les voyageurs qui ont tenté de pénibles explorations dans des contrées incultes et sauvages, que de prévoir qu'il laisseront un nom sur la terre, et que leur mémoire pourra être entourée de quelques hommages !

CHUTE DE TEQUENDAMA.

NOTICE COMMUNIQUÉE PAR M. FRANCIS LAVALLÉE,

Vice-consul de France dans l'île de Cuba, membre de la Société de géographie.

Cette chute merveilleuse de la rivière de Bogota, dans la Nouvelle-Grenade, est un de ces prodiges de la nature dont on n'a point une idée assez générale, et qui mérite cependant une place distinguée dans les annales géographiques. Le coup d'œil en est sublime, et tous ceux qui l'ont visitée se sont éloignés, émerveillés de ce spectacle grandiose, distant seulement de 6 ou 7 lieues de la ville de Bogota, et très près du village appelé de *Suacha*.

Quand on parle de cataractes, on met toujours au premier rang celle du Niagara; mais cette préférence s'est donnée plutôt par supposition que par comparaison. Il est vrai que le saut du Niagara doit être considéré comme une des plus grandes merveilles du globe, autant par le grand volume d'eau qui se précipite et va former le lac Ontario, que par son extension gigantesque; mais si le grand mérite d'une cataracte est son élévation, il y a ici un avantage énorme en faveur de celle de Tequendama, étant cinq fois plus haute que celle du Niagara.

Cette cataracte est une des plus considérables du globe, et probablement la plus extraordinaire de son espèce, même dans cette partie du monde où la nature

se présente constamment sous des formes gigantesques et fantastiques. Quand on est parvenu au terrain le plus élevé, le pays se présente couvert d'arbres énormes et de diverses espèces d'arbustes d'une beauté spéciale. Un sentier long et tortueux conduit, par un bois très sombre, très près des bords du précipice. La rivière qui d'abord coule sur un plan peu incliné, s'étrécit ici, et forme un canal profond qui n'a pas plus de 45 pieds de largeur; les deux côtés de ce canal sont couverts d'arbres entre lesquels passe le courant, augmenté en raison de son rétrécissement. Étant placé sur le bord de l'abîme, qu'on s'imagine cette immense masse d'eau se précipiter à la profondeur de 750 pieds, avec une force et un bruit immenses, dans un lieu circulaire, entouré de rochers solides et perpendiculaires.

Quand cette puissante masse d'eau commence sa chute, elle forme une espèce d'arc d'une apparence brillante; un peu plus bas, elle présente une superficie couverte d'écume, et arrivée vers sa fin, elle apparaît sous la forme de mille jets tubulés, qui offrent l'image d'une multitude de fusées flamboyantes. La variété de ces jets d'eau, aussi belle que curieuse, est due probablement à la différence de gravitation et à la rapide évaporation que subit l'eau avant d'arriver au fond. Le bruit que cause la chute de cet immense corps est épouvantable, et de la superficie du précipice s'élèvent d'épaisses nuées de vapeur à une hauteur considérable, lesquelles se mêlant avec l'atmosphère, forment dans leur ascension les plus belles couleurs de l'arc-en-ciel.

Diverses expériences ont été faites pour obtenir quelques données sur la force prodigieuse de cette cataracte;

plusieurs fois on a obligé un taureau de s'approcher assez près du rapide pour être entraîné et précipité, et l'on n'a jamais retrouvé aucuns vestiges de l'animal, que quelques fragmens de ses os.

Pour rendre plus frappant et plus vrai l'effet de cette grande œuvre, il semble que la nature s'est plu à prodiguer ici tous ses trésors pour embellir la scène d'objets les chanteurs et les plus merveilleux. Non seulement les plus en bords du torrent sont ombragés d'arbres géants et d'arbustes ornés de fleurs très variées; mais les rochers qui semblent placés exprès et taillés par d'habiles ciseaux; les oiseaux de toute espèce qui, par leur chant mélodieux, enivrent les sens, un aspect sombre et montagneux, un air doux, unique dans ces climats, la vue des parois rocailleuses de ce précipice, couvertes de plantes multipliées à l'infini, lançant une innombrable quantité de filets d'eaux singulièrement diversifiés: tout enfin semble réuni pour faire tomber le spectateur dans une espèce d'extase et lui causer des sensations aussi agréables que difficiles à décrire, et contribuer ainsi au grand effet que cet admirable spectacle produit.

Si les communications de l'Amérique du Sud étaient aussi faciles et commodes que celles des États-Unis, combien de voyageurs iraient voir le saut de Tequendama, autant pour satisfaire une louable curiosité que pour jouir du délicieux climat des Cordilières de la Nouvelle-Grenade!

QUELQUES RENSEIGNEMENTS

SUR LA CONTRÉE NORD-EST DE MOTITO.

Recueillis par M. Lemue, missionnaire évangélique à Motito
(Afrique australe.)

Un natif de cet endroit, qui voyage une partie de l'année dans le pays des Kalliharri pour s'y procurer des peaux de chacals, m'a donné de bouche l'itinéraire suivant. De Motito, il s'est dirigé au nord, tant soit peu Est, entre le lever et le coucher du soleil d'hiver. Les endroits indiqués sont les stations les plus importantes. Il dit avoir marché trente-cinq jours avant d'arriver au terme de son voyage; mais comme il n'a mis que seize jours à revenir, en supposant qu'il y ait quatre heures de distance d'une station à l'autre, il aurait, suivant ce calcul, pénétré à soixante-quatre lieues au-delà de Motito. Lorsque le nom d'un endroit a une signification, je l'ai mise entre parenthèse. De Motito il s'est rendu à

Moshaua (sable), nom du lit de la rivière de Takoun, à trois lieues de Motito; population, cent cinquante personnes environ.

Lolouning (pierre plate), trouvé de l'eau en creusant; habité.

Kuang, bu au moyen d'un roseau; habité.

Botobotobo (bourbeux), point d'eau; beaucoup d'habitants.

Morokoing (calcaire), passablement d'eau; habité.

Kongké, passablement d'eau; habité.

Setsabing, très peu d'eau ; habité.

Kibetloane, puits ; habité.

Maretloé (petit fruit sauvage) ; habité.

Molapo (rivière), autant de monde qu'il y en avait autrefois à Lattakou.

Mélachuane (vallées), eau de pluie ; beaucoup de monde.

Lémuuo (fontaine très faible) ; habité.

Lotsening, plaine sans eau ; habité.

Sérochoane, plaine sans eau ; habité.

Lécha-vo-Pakale (mare des Pakale) ; beaucoup d'habitants.

Makoung, plaine sans eau ; habité.

Mahohaketloa, plaine sans eau, habité.

Nanguane, ce nom a un claquement ; le dialecte des habitants commence à différer beaucoup du sichuan.

Kopung (souche ou racine de roseaux), plaine sans eau ; inhabité.

Seyaseyakayane, puits ; habité.

Kuane, salpêtre, sans eau ; habité.

Ganaine (sans nom), salpêtre, sans eau ; habité.

Ochuo, salpêtre, sans eau ; habité.

Machualoé, puits ; habité.

Makopu, plaine sans eau ; habité.

Tiriri, point d'eau ; habité.

Lotlou-loa-Tutlua (fontaines des girafes), grande fosse ; habité.

Loschu-loa-gue (la mort de celui-là), salpêtre ; habité.

Mabu-a-schube (poitrine tuée), salpêtre, sans eau ; habité.

Manani (buissons), fosse ; habité.

Chauchaue, salpêtre ; habité.

Moabore, mare ; habité.

Tsane (puits creusés); habité.

Kaang, plaine sans eau; habité.

Limpu (salpêtre), point d'eau; inhabité.

Terme du voyage.

De *Limpu*, il est revenu par

Putukue, point d'eau; inhabité.

Onguabora (fils du Buschman), point d'eau; inhabité.

Matesséme, puits; habité.

Motuane (petit homme), puits; habité.

Maleshe, puits; habité.

Lottakane (roseaux), point d'eau.

Mohupépé (terrain nettoyé), puits; habité.

Choé (mare d'eau salée), habité.

Yaning, point d'eau.

Molapo, la même rivière que celle mentionnée plus haut; point d'eau dans l'endroit où il l'a traversée en revenant.

Loshung (mort), beaucoup de buissons.

Pépané (point du jour), puits; habité.

Libilo (terre noire et luisante), vallée; habité.

Kaang (quel?), puits; habité.

Moschaua, mentionné en tête.

Motito.

Dès qu'un collaborateur sera arrivé, nous pourrons (*Deo volente*) visiter régulièrement les Barolong qui demeurent près d'ici, sur les bords de la rivière de Takoun ou Maschaua.

PROSPER LEMUE.

OBSERVATIONS

RELATIVES A DES CARTES CATALANES DES QUATORZIÈME ET QUINZIÈME SIÈCLES,

Extraites ou traduites de deux lettres, dont l'une en langue catalane, adressées par M. Tastu à M. D'Avezac.

Paris, 8 novembre 1836.

« M. Huot, dans son premier volume du *Précis de géographie universelle* de Malte-Brun, a fait usage des notes rédigées par M. Buchon sur l'Atlas cathalan de 1375. M. Buchon a poussé le zèle jusqu'à en faire faire un *fac-simile :* je veux croire qu'il est exact pour la forme matérielle du dessin hydro-géographique; quant au texte, le précieux atlas a été assez mal lu et passablement mal compris; le *fac-simile* de M. Buchon ne peut à l'avenir guère servir qu'à multiplier les difficultés pour pouvoir le lire; et malheureusement, tel qu'il est aujourd'hui, le manuscrit original est en divers endroits indéchiffrable, et même usé à tel point que les mots écrits ont entièrement disparu.

» Si M. Buchon avait été initié plus avant dans la langue romano-cathalane, son travail serait aujourd'hui excellent à consulter : c'est encore le meilleur qui ait été fait.

» Lui du moins, M. Buchon, ne nie pas que le manuscrit soit cathalan, car il est on ne peut plus cathalan, vrai cathalan de Maillorque. (On sait que, lors

de la conquête de Maillorque sur les Sarrazins par Jacme Ier, ce roi peupla la ville et toute l'île de Cathalans, *tots d'ourat loch*, comme dit Muntaner.)

» Il n'est pas écrit, il est vrai, dans la langue correcte et arrêtée des chancelleries de la couronne d'Aragon; mais dans cet idiome à l'usage des populations comprises dans le bassin formé par Limoges, s'étendant dans le sud-ouest, ayant pour bordure (*per margens*, comme dit le cathalan) l'Ebre, les îles Baléares, la Sardaigne, et dans l'est, un peu au nord et plus au sud, les Alpes; dans cette langue qu'écrivaient Ramon Muntaner, Jordi de San-Jordi, Ausias March, tous les rois lettrés du royaume d'Aragon, et les comtes de Barcelone, souverains de la Provence.

» Cette langue, subdivisée en des centaines de dialectes, ayant toujours pour base le latin ou le romane vulgaire (qui, à son tour, avait une extension plus vaste, car il suivait le grand empire romain) ; cette langue, dis-je, était parlée par les navigateurs de la mer intérieure; nul n'en pouvait prétexter ignorance : c'était la langue qui se parlait dans les treizième et quatorzième siècles, et qui s'était parlée bien des siècles avant ceux-ci.

» Sur la troisième feuille de notre atlas, tout-à-fait au sud-ouest, on voit un petit navire ayant le cap sur *Tenbuch*, monté par quatre hommes, naviguant à pleine voile sous pavillon cathalan (champ d'or et pals de gueules), cinglant vent en poupe vers la Sénégambie. Une légende à la hauteur de la voile latine dit ceci :

« Partich luxer den Jac. Ferer per anar
» al riu de lor al gorn de sen Lorens qui
» es a x. de agost y fo en layn m. ccc. xlvi »

» Comme s'il y avait, en cathalan moderne bien orthographié :

« Partigué l'uxer d'en Jac. Ferer per anar
» à l'riu de l'or, à l'jorn de Sant Llorens, qui
» es à 10 de Agost, y fo en l'any 1346. »

» Cet *uxer*, ou *uxel* en castillan, *uxerium* en latin, n'est autre chose qu'un navire portant ce nom cathalan, et dont il est question dans la chronique du roi de Castille (Pierre-le-Cruel, je pense), en 1359. (On croit que ce mot *uxer* ou *ussier*, donné à certains navires propres au transport des chevaux, vient du mot teuton *huis*, porte, parce que, lorsque les chevaux étaient embarqués, on fermait les sabords ou portes, afin que la vague ne pût les incommoder; de là aussi le mot cathalan *huxer*, huissier, portier.)

» C'était une sorte de galère qui avait été prise aux Maures du temps d'Alphonse XI, au siége d'Algéziras, en 1342; les Maures s'en servaient pour le transport des hommes de Ceuta à Gibraltar; il y avait une place ou un pont pour quarante chevaux. Le roi de Castille avait fait construire sur cette galère trois tours, une à la proue, une autre à la poupe, et une troisième au mât du milieu ou grand mât; il avait donné le commandement de ces trois tours ou castillets à Garci Alvarez de Tolède, à Arias Gonzalez de Valdès, et à Pedro Lopez Ayala. Elle avait 280 hommes d'armes ou de garnison, sans compter les rameurs et les gens pour la manœuvre. (Voyez Capmany, *Sur le commerce et la navigation de Barcelonne*, in-4°, tome III.)

» Il fallait à Jacme Ferer un navire solidement installé pour tenir la mer, et surtout en quittant la

Méditerranée pour aller sur la cote de Sénégambie : un *axer* lui avait donc servi pour entreprendre son voyage. Le *riu de l'or* ne peut être autre que la rivière de Gambie, que les anciens dûrent appeler fleuve ou rivière de l'or, puisque ses sables en contenaient des parcelles, que la rivière laissait à la vue en se retirant.

» Ce voyage de Jacme Ferer produisit cet effet que produisent les voyages de grandes découvertes sur tous les navigateurs, car la même légende, écrite sur l'atlas de 1375, est répétée sur une carte manuscrite qui existe en Espagne; une note de mes savans correspondans de Madrid m'annonce que la carte est en une feuille de parchemin *in plano*, *de cinco palmos de largo y quatro de ancho*. (Je vous écrirai, mon cher ami, du lieu où elle est déposée, que j'ai compris dans mon itinéraire, et vous dépeindrai en détail cet objet curieux, écrit en cathalan, et que je saurai lire et comprendre, je l'espère.)

» Elle mentionne ainsi le nom de celui qui l'a dressée, dessinée et écrite à la fois, en langue *lemosina*, comme l'appellent les Castillans :

« MECIA DE VILA DESTES ME FECIT IN ANNO M. CCCC. XIII. »

» On croit que c'est un *Macià*, qui est la même chose que Mathias en maillorquin, mais on ne sait pas où est situé ce lieu d'*Estes;* moi, je pense que c'est tout bonnement un écrivain topographe italien, natif de la petite ville d'*Este*, dans la province de Padoue; ce qui me le fait supposer ainsi, c'est qu'il existe des portulans dessinés par des Italiens, entre autres celui qui doit se trouver à la bibliothèque de l'Arsenal. Je tiens celui-ci pour d'autant plus précieux, qu'il pourra servir à com-

pléter les noms géographiques qui ont été mal écrits par M. Buchon, ou qui auraient disparu de l'atlas de 1375. On pourra encore faire usage pour cela de l'atlas acheté, il y a deux ans environ, pour la bibliothèque du Roi (département des cartes et estampes).

» Il serait bien surprenant, mais non pas tout-à-fait impossible, que le *Jacme Ferer* de l'atlas cathalan de 1375 fût le même que celui qui, en 1415, était le président et le chef de l'académie de navigation que forma à *Sagres*, village alors peu important de l'Algarve, sur le cap de Saint-Vincent, le prince Henri de Portugal, duc de Viseu. Cependant il faudrait se prêter un peu à la difficulté, car Henri, qui avait alors vingt et un ans (il était né en 1394), aurait choisi pour président un navigateur qui, en 1415, soixante-neuf ans après son voyage, aurait eu quatre-vingt-dix ans, en supposant qu'il n'en eût que vingt et un lorsqu'il l'entreprit. Henri, selon le bon sens, me paraît bien jeune, et Jacme Ferer un peu trop vieux; disons plutôt que le prince trouva tous les élémens de l'académie formés depuis plusieurs années, et qu'il ne fit que la prendre sous sa protection en 1415.

» En lui laissant l'honneur de son protectorat, nous sommes obligés de lui enlever celui, plus brillant, d'inventeur des cartes géographiques et hydrographiques: l'atlas cathalan de 1375 est ici pour servir de preuve. En y ajoutant la carte *in plano* de 1413, écrite par *Mecia de Vila d'Este*, on sera convaincu que l'Infant n'était pas né lorsqu'on dressait la carte cathalane de 1375, et qu'il avait dix-huit ans lorsque *Mecia* écrivait la sienne. Don Juan Andrés ne connaissait donc pas nos monumens cathalans lorsqu'il disait: « Per la pri-
» mera invencion de las cartas *planas*, la verdadera forma

» y la conveniente construccion de las cartas hydrogra-
» ficas, son frutos de las atentas meditaciones y del ilus-
» trado estudio del Infante Don Enrique y de sus mate-
» maticos. »

» Voici un échantillon du contenu de la carte de 1413; voyez si ce n'est pas toujours la langue cathalane? Sur les contrées turques ou tartares, l'auteur a peint le prêtre Jean (*Unch-Chan III*, ou, selon les historiens Syriens, *Jouhannan Malca*, ou, selon les Arabes, *Almalec Johanna*), avec une mitre dorée, et au bas cette légende :

« Peste Joan per la gracia de Deu ferm en la fe de Jhs. Xt. e
» per instigatio et per molts miragles aqui fets per monsenyer
» S. Tomas apostol. al dia de vny es honrada la sua sepultura e
» sapiats que el a tan gran poder que negu deci no li poria tenir
» camp sino quel el enbarg en desert de salvages que i es e altres
» montanies que li son entorn de la sua frontera en que stan
» moltes e divers bisties feres. »

» Ainsi, trente-huit ans après l'atlas de 1375, on écrivait dans la même langue, seulement le texte était un peu plus raffiné et l'orthographe un peu moins vague.

» Je finis en vous priant, mon cher ami et maître, de me donner vos ordres pour le midi de l'Europe, vous promettant de vous donner de mes nouvelles en temps et lieu, et de ne vous parler que de ce dont je serai certain, à moins que je ne vienne quelquefois invoquer votre savoir et votre indulgence, qui sont l'un et l'autre incontestables pour moi.

» J'aurai sans cesse devant les yeux ces belles paroles de mon poëte Ausias March :

« No pens' algu que m'allarch en paraules.
» E que mos fets ab los dits enferesca.

» Ans prech à Deu que de present peresca
» Si mon parlar ateyn en res à faules. »

» A Deu siau !

» Joseph Tastu. »

Paris, 12 novembre 1836.

« En cherchant quelques papiers dont j'avais besoin pour mon voyage, voici le passage que je trouve dans une lettre de mon ami le révérendissime seigneur Torres de Amat, évêque d'Astorga, l'un des proceres d'Espagne, membre des académies de Madrid et de Barcelonne :

« La parte de la carta de Vm., que he leido con » singularísimo interés, es la concerniente al atlas ca- » talan, publicado por M. Buchon, el cual me regaló un » ejemplar en su viaje, à Barcelona, hace algunos años. » Cabalmente estaba yo quebrandome la cabeza en » algunas voces que segun infiero estarán mal copiadas » por el Sr Buchon. Por lo mismo me alegro mucho que » Vm. trate de rectificar dicha copia. Mas de un siglo » despues hubo un Catalan celebre cosmógrafo, de » Blancs, pueblo de Cataluña, que dió en 14°o, luces » para el descubrimiento de la America; se llamaba » Farrer, y tengo datos de que era nieto de el del atlas. »

» Je n'ai donné aucune suite à ce que me marque là le seigneur évêque; j'aurai soin d'écrire à ce savant ami pour obtenir de lui, au plus tôt, des éclaircissements sur un fait aussi intéressant, et vous pouvez

compter que je vous transmettrai, à peu de jours d'intervalle, tout ce qu'il m'aura appris de curieux.

» J'ai négligé de vous dire, touchant la carte de 1413, quelques particularités d'où vous pourrez tirer profit : l'ami dont je parle m'écrivait ce qui suit :

« Comprehende la dicha carta todo lo descubierto » hasta aquel tiempo, es à saber : Las costas de Europa, » y las de Africa hasta la Guinea, y los confines del » Asia ; por el occidente, las Canarias e islas de Cabo- » Verde. Las costas de España están mas demarcadas » que las otras. Pinta tambien en su lugar algunas con- » stelaciones celestes, y en cada reyno el escudo de » sus armas, y en los de Africa y Asia sus reyes, con » una noticia histórica sucinta de su poderio, costum- » bres, etc. Por ejemplo, pinta al preste Juan con mitra » dorada, etc., etc.

» En la descripcion de la Albania, dice las siguientes » palabras, pertenecientes à la noticia de los perros » albaneses :

« En aquest desert ha axi grans cans e forts de cors e de cor e » axi forts com'a toros e fan batala ab los leones els maten || e lo » libre de Alcexanndri diu que li fo trames I. ca albanes e fo » mes en batala ab I. leo e ab un porch sechalt e ab un alefant » e en mens de temps hac acy tot venent || e ay tan be se veu de » nit com de dia. »

» Le même ami énonce que la légende : MECIA DE VILA DESTES est en lettres onciales d'or.

« Joseph TASTU. »

LETTRE DE M. WILLIAM B. HODGSON,

ANCIEN CONSUL AMÉRICAIN A ALGER,

A M. D'AVEZAC,

Secrétaire général de la Commission centrale.

Paris, 29 septembre 1856.

MONSIEUR,

Permettez-moi d'offrir par votre intermédiaire à la Société de géographie, une liste des documents que je possède concernant la géographie, les langues et la statistique de l'Afrique septentrionale. Ces documents sont le fruit de mes heures de loisir, pendant que je résidais à Alger, il y a quelques années, comme gérant le consulat des États-Unis. Le soin de recueillir et de mettre en ordre ces matériaux, dont quelques uns ont été publiés en Amérique et en Angleterre, a du moins fait mon occupation et mon plaisir. C'est avec satisfaction que je me le rappelle, surtout, monsieur, depuis qu'arrivé à Paris, j'ai trouvé dans vos savantes *Études de géographie critique sur une partie de l'Afrique septentrionale*, l'assurance que mes travaux n'avaient point été jugés inutiles : mon ambition se borne à être un *prolétaire* dans la carrière des sciences, et à fournir des matériaux à l'étude des esprits plus élevés.

Les documents dont la liste est ci-incluse se trouvent, malheureusement pour moi, actuellement à Smyrne, où je les ai laissés en 1834. Il y en a plusieurs que je m'honorerais d'offrir à l'acceptation de la Société géographique de Paris, comme un hommage de respect; mais il n'est point en mon pouvoir de dire en ce moment l'époque où je les recevrai. Quoi qu'il en soit, je me suis hasardé, monsieur, à communiquer la notice ci-jointe à la Société, pour lui faire connaître l'existence de ces matériaux, et j'espère que ses honorables membres auront l'indulgence de ne la point juger indigne de leur attention.

William B. Hodgson.

Suit la liste des documents que possède M. W. B. Hodgson, de l'état de Virginie, touchant la géographie, les langues et la statistique de l'Afrique septentrionale.

1° Une carte de l'Afrique septentrionale, et en particulier du Sahara et de ses oasis, avec les distances marquées en journées de route.

2° Un cahier de notes pour accompagner cette carte, contenant toutes les informations qui ont pu être recueillies des habitants de divers districts avec lesquels M. Hodgson a eu l'occasion de converser à Alger.

3° Un vocabulaire berber assez étendu, avec une collection de phrases.

4° Une grammaire berbère : elle n'est pas complétement terminée, mais elle développe quelques particularités remarquables de la structure de cette langue.

5° Une collection de chansons berbères : quelques

unes offrent une humble ressemblance avec les effusions galliques d'Ossian.

6° Une collection de contes et de proverbes berbers.

7° Un volume contenant la liste des tribus berbères ou kabayl de l'Atlas, avec le nombre des guerriers de chacune ; ce volume contient aussi une relation, écrite en berber, par un taleb de Boudjeiah, sur les mœurs et coutumes des kabayls, avec quelques dessins explicatifs de la main du taleb.

8° Vocabulaires et désinences grammaticales du touarick, du tibbou, et autres idiomes des Soudan.

Les écrits déjà publiés par M. Hodgson, sur des sujets qui ont trait à l'Afrique, sont les suivants :

9° Une notice sur les Fellatahs, leur état actuel et futur, avec quelques remarques sur leur langage : cette esquisse a été publiée dans *l'Encyclopedia Americana*.

10° Lettres à M. Duponceau.

11° Les voyages d'Ebn-ed-dyn.

12° Une traduction des évangiles et du livre de la Genèse en langue berbère ; un spécimen de cette traduction a été publié par la Société biblique anglaise et étrangère de Londres, et distribué sur la côte de Barbarie.

13° Une relation de voyages dans la province de Sous el acsa, dans l'empire de Maroc : cette relation a été composée en berber par un taleb de cette province, avec une version arabe. M. Hodgson a traduit l'arabe en anglais. Au mois de mars dernier, étant à Londres, en passant pour se rendre aux États-Unis, il présenta cette relation berbère, avec ses deux versions, à la Société asiatique, dans le journal de laquelle la traduction anglaise va être publiée.

Ce récit a fait connaître à M. Hodgson l'existence, parmi les Shellouhs, d'un livre en leur propre langue, relatif aux dogmes et aux devoirs de l'Islam ; il est appelé *Kitab-ebn-Naser*. Ebn-Naser était le principal marabout des Berbers, et résidait à *Tomgrut* ; sa juridiction spirituelle et temporelle était reconnue par toutes les tribus berbères du *Sous-el-Aesa*. M. Hodgson n'a pu se procurer ce manuscrit, pendant qu'il était à Maroc, malgré les peines qu'il s'est données et les dépenses qu'il a faites pour cet objet. Il espère néanmoins que ce livre est maintenant entre les mains du consul américain à Tanger.

14° Une brève esquisse biographique sur Mohhammet-Ali, pacha d'Égypte, publiée à Washington en 1835.

TROISIÈME SECTION.

Actes de la Société.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 7 octobre 1836.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le général Létang, commandant supérieur à Oran, écrit à la Société pour appeler son attention sur les entreprises géographiques qui pourraient être tentées dans cette partie de l'Afrique, et il lui annonce que, dans le but de concourir aux progrès de la science, il s'empresserait de favoriser, par tous les moyens à sa disposition, les recherches des voyageurs auxquels elle confierait une semblable mission. Des remerciemens seront adressés à M. le général Létang pour ses offres de service.

M. William Hodgson, ancien consul américain à Alger, communique à la Société, par l'intermédiaire de M. d'Avezac, une liste des documens qu'il possède

concernant la géographie, les langues et la statistique de l'Afrique septentrionale.

M. Francis Lavallée, adresse, de la Havane, deux notices sur la chute de Tequendama et sur le Texas. — Renvoi au comité du Bulletin.

M. Waldeck met sous les yeux de l'assemblée la belle collection de cartes et de dessins d'antiquités qu'il a rapportée de ses voyages à Palenqué et dans diverses parties de l'Amérique centrale. M. le président lui adresse les félicitations de la Société, et il désigne MM. Jomard, Larenaudière et Walckenaer, anciens membres de la commission spéciale du concours relatif aux antiquités américaines, pour faire un rapport sur cette intéressante collection.

Séance du 21 *octobre* 1836.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Jomard présente quelques détails sur un ancien globe terrestre en cuivre doré qui lui est venu d'Espagne et paraît être du seizième siècle. Ce globe a quelques rapports avec la mappemonde de Jean Ruysch, quoique plus récent. Une notice sur ce globe sera insérée au Bulletin.

Le même membre appelle l'attention de la Société sur l'établissement géographique fondé, à Bruxelles, par M. Vander Maelen. Il donne de curieux renseignements sur cette institution qu'il a visitée dans toutes ses parties, et il propose de lui consacrer une courte notice dans le Bulletin de la Société, si elle n'a pas encore été décrite dans ce recueil. M. Jomard présente ensuite quelques détails sur l'état des chemins de

fer en Belgique, sur les lignes achevées et les lignes en cours d'exécution.

M. Roux de Rochelle lit une analyse qu'il a faite d'une Notice sur le nouvel État de Wisconsin, adressée à la Société par M. Lea. Cette analyse sera insérée au Bulletin.

Le même membre informe la Société de la perte douloureuse que M. d'Avezac, secrétaire-général de la commission centrale, vient de faire, dans la personne de sa belle-mère, et il demande qu'un membre du bureau soit prié de se rendre auprès de M. d'Avezac l'interprète des regrets de ses collègues.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séances des 7 et 21 octobre 1836.

M. William B. Hodgson, consul américain.
M. J.-F. Waldeck, voyageur en Amérique.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séances des 7 et 21 octobre 1836.

Par M. Arthus Bertrand : La Turquie, ses ressources, son organisation municipale, son commerce; suivis de Considérations sur l'état du commerce anglais dans le Levant, par D. Urquhart, traduit de l'anglais par X. Raymond, etc. 2 vol. in-8°. — *Par la famille de l'auteur :* Voyage dans l'Inde, par Victor Jacquemont

10e liv. — *Par M. le baron de Chaudoir :* Corrections et additions à l'ouvrage du chevalier Sestini, intitulé : *Descrizione d'alcune medaglie greche del museo, des S. Barone de Chaudoir*, in-4°. — *Par la Société royale de Londres :* Transactions philosophiques pour 1836, 1re partie in-4°. — *Par l'Association britannique pour l'avancement des sciences :* Cinquième Rapport sur les travaux de cette Société. 1 vol. in-8°. — *Par M. de Larenaudière :* Coup d'œil sur les progrès et sur l'état actuel de la littérature anglo-saxonne en Angleterre, par M. Thomas Wright; traduit de l'anglais par M. L. 1 vol. in-8°. — *Par M. Ambroise Tardieu :* Carte historique pour l'histoire de France de M. Colart. — Portraits de Christophe Colomb, Réaumur, Pallas, Faujas de Saint-Fond, J. Banks, Olivier, Péron, Bory de Saint-Vincent, Léopold de Buch, et Clapperton. — *Par MM. Surville et Guillaume :* Du chemin en fer projeté de Paris à Versailles, desservant Auteuil, Boulogne, Saint-Cloud, Sèvres, etc. Description de son tracé, et résumé du système de locomotion appliqué à ce chemin en fer. 1 brochure in-8°. — *Par les auteurs et éditeurs :* Plusieurs numéros des nouvelles Annales des voyages, des Annales maritimes, du Journal de la marine, du Mémorial encyclopédique, du Voyage pittoresque en Asie, du Journal asiatique, du Bulletin de la Société élémentaire, des recueils des Sociétés d'agriculture de Versailles, Rouen et du Mans, de l'Institut, et de l'Echo du monde savant.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NOVEMBRE ET DÉCEMBRE 1836.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

DU 2 DÉCEMBRE 1836.

DISCOURS D'OUVERTURE

PRONONCÉ PAR M. LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL PELET,

Directeur du dépôt général de la guerre, Président de la Société.

Messieurs,

La science qui est l'objet de vos constants efforts et qui vous doit déjà tant de progrès, ne me paraît pas être appréciée autant qu'elle le mérite. Regardée généralement comme une branche secondaire de l'éducation, elle est souvent réduite à une simple nomenclature. Le monde n'y voit qu'une occupation agréable,

dans laquelle il cherche le récit attrayant des voyages lointains, la peinture de mœurs et de productions nouvelles, quelquefois aussi le romanesque intérêt des aventures nautiques.

Cependant la connaissance approfondie de la géographie est indispensable aux hommes d'étude et aux hommes d'État. Elle doit être l'objet de travaux sérieux de la part de tous ceux qui se destinent aux sciences et à la politique.

L'historien puise dans la géographie la connaissance des contrées et des nations dont il écrit les annales. Il doit pénétrer dans le cœur de l'homme pour y découvrir les causes de la plupart des faits ; mais il cherche dans les études géographiques, l'influence puissante du climat et du territoire qui maîtrise les événements. Un savant illustre a fait de cette vérité la principale base d'une histoire européenne. L'archéologue, comme l'historien, trouve dans la géographie les mêmes secours pour l'étude des monuments et des coutumes de l'antiquité.

Les sciences naturelles et mathématiques ne sont pas moins redevables à la géographie qui enregistre leurs conquêtes, qui prépare leurs succès. Dans ses descriptions, elle embrasse toutes les merveilles de la nature; par ses rapports avec l'astronomie, elle lie la terre et le ciel. Aussi les ouvrages qui traitent de la géographie offrent-ils aux savants l'occasion de déployer une vaste instruction.

Il est, Messieurs, une science nouvelle, l'économie politique, plus particulièrement consacrée au bien-être de l'humanité et aux progrès de la civilisation. Cette science semble être l'application des connaissances géographiques et statistiques, qui devraient être con-

fondues. L'économie politique traitant de la production de la distribution et de la consommation des richesses territoriales, marche sans cesse éclairée par la géographie.

Enfin, la science que nous cultivons ouvre également ses trésors à la poésie et à la littérature. Les premiers poëtes furent les premiers géographes. C'est dans Homère que nous retrouvons les plus anciens éléments de géographie. Nos poëtes, nos écrivains célèbres, lui doivent souvent d'admirables tableaux. De nos jours, elle a créé une classe nouvelle de littérature, le *genre descriptif;* et un simple itinéraire a reçu d'un grand nom une haute illustration.

Si, dans ses travaux et dans ses spéculations, la géographie s'élève jusqu'aux régions célestes, elle domine aussi les sommités de la politique.

Les législateurs ont reconnu que le climat, la nature du territoire, l'état des populations, exercent une puissante influence sur les lois et les institutions d'un pays. Le premier de nos publicistes subordonne à ce principe la plupart des lois civiles et politiques. Les chapitres où il traite ces questions prouvent qu'il aurait pu en faire la base de son *Esprit des lois.*

La politique, comme science ou comme art du gouvernement, exige la connaissance spéciale du pays qu'elle régit et de tous les États avec lesquels il peut avoir des rapports. C'est sur l'évaluation des populations, des richesses, des forces militaires et maritimes; c'est d'après la situation respective et la configuration des territoires que les gouvernements règlent leurs projets, assurent le présent et maîtrisent l'avenir. Tous ces éléments constituent la puissance réelle des États et leur balance militaire; celle-ci offre seule des ga-

ranties de sécurité, à une époque où la moindre étincelle peut de nouveau embraser le monde.

Le diplomate doit étudier avec soin la géographie générale et celle qui concerne particulièrement les pays où il est envoyé. Une des parties les plus importantes de sa mission, est de recueillir des renseignements sur la situation des puissances. M. de Ségur raconte l'ingénieuse leçon de diplomatie qui lui fut donnée dans sa jeunesse par M. d'Aranda; cette leçon n'était qu'un cours très sommaire de géographie politique.

La description complète des théâtres de la guerre est l'objet de la constante étude des militaires. Ils y trouvent le secret des hautes combinaisons, la voie la plus sûre pour les conquêtes, les moyens d'enchaîner la victoire sur les champs de bataille. Ils y apprennent aussi comment, sans courir les chances des combats, on peut occuper pendant la paix des positions importantes qui décident de la destinée des empires; car la paix, ainsi que la guerre, a sa tactique et ses conquêtes.

Les études géographiques ont été particulièrement cultivées par le premier capitaine des temps modernes, par le grand homme qui porta, dans les affaires de l'État, le coup d'œil, la précision, l'ordre qu'il avait appliqués aux affaires de la guerre. Entouré de cartes et de documents géographiques, il préparait longuement les projets diplomatiques et les opérations militaires qu'il exécutait avec une merveilleuse rapidité.

Nous avons vu, Messieurs, commencer avec le siècle, la série de triomphes dans laquelle les études géographiques guidèrent les vastes combinaisons du génie. Aujourd'hui même, nous comptons le trente et unième

anniversaire d'Austerlitz, de cette mémorable victoire qui montra combien la tactique spéciale est liée à la configuration du terrain. Alors, simple ingénieur géographe, j'eus le bonheur de lire dans la pensée de Napoléon, et de juger comme lui ces champs sur lesquels il allait disperser les armées de la coalition.

La guerre favorise aussi les conquêtes de la géographie. Les armées françaises explorent maintenant les contrées dans lesquelles les voyageurs européens ne pouvaient pénétrer. L'an dernier, le prince royal portait l'étendard français sur les chaînes de l'Atlas, vers l'ancienne *Victoria*. Les officiers attachés à cette glorieuse expédition nous ont envoyé des levés, des reconnaissances, des paysages, tout ce qui peut faire connaître la Mauritanie césarienne, et nous donner les moyens de faire une excellente carte de la province d'Oran.

Dans ce moment, le second de nos princes accompagne l'illustre maréchal qui envahit l'ancien royaume de Massinissa, ce pays si intéressant pour la géographie générale, pour l'histoire de tous les âges, pour l'archéologie de divers peuples. Une brigade topographique, composée d'officiers habiles, nous promet une abondante moisson de cartes, de vues et d'inscriptions.

La marine, qui est elle-même une vaste science, rend à la géographie plus de services qu'elle n'en reçoit. Le navigateur s'élève au-dessus de tous les investigateurs géographes par l'étendue et la hardiesse de ses voyages. L'univers est son théâtre. Le marin affronte sans cesse tous les dangers. Suspendu entre les abîmes et le ciel, il est obligé de l'interroger à chaque instant pour y chercher sa route. C'est au marin que

nous devons un nouveau monde ; c'est de lui que nous recevons chaque jour les plus précieuses découvertes.

Cependant l'audace des marins vient d'être dépassée par les aéronautes anglais, qui, partis de Londres, sont venus descendre sur les bords du Rhin. Nous voyons dans cette enceinte l'un d'eux, M. Monck-Mason, qui consacre sa jeunesse à l'étude des sciences, et qui annonce le projet de faire le voyage d'Amérique avec son intrépide compagnon, M. Greenn. On ne peut assigner dans ce moment l'influence que les aérostats exerceront sur la géographie ; mais nous vivons à une époque où l'on ne saurait fixer des limites à la marche de l'esprit humain.

L'administration intérieure des États, moins brillante dans ses recherches, plus heureuse dans ses efforts, étudie avec détail les pays sur lesquels elle doit répandre les bienfaits de la civilisation. C'est ainsi que Pierre-le-Grand préparait, par ses études géographiques et par la construction des cartes de la Russie, la révolution qu'il produisit dans ses États.

Après tant de grands exemples, oserai-je vous parler, Messieurs, des travaux à la tête desquels m'a placé un heureux concours de circonstances ? Je manquerais, par mon silence, à ce que réclament de moi la haute capacité et l'infatigable activité de mes collaborateurs. Je dois dire que les travaux de la carte de France offriront à l'homme d'étude et à l'homme d'État tous les secours qu'ils pouvaient attendre d'une œuvre préparée depuis long-temps par les savants les plus distingués de l'Europe.

Nos travaux fournissent déjà les éléments nécessaires à la direction et à la construction des canaux, des routes, des chemins de fer. Les mémoires statistiques,

historiques et militaires, annexés à chaque levé, forment une description complète du royaume. Les recherches historiques, portées sur le théâtre même des événements, les investigations archéologiques prolongées sur de grands espaces, fournissent journellement de précieux résultats. La géologie et la géognosie ne gagnent pas moins à ces travaux par l'étude des bassins et par la liaison que les reconnaissances établissent entre les diverses chaînes.

Des relations ouvertes avec les sociétés savantes répandues dans les départements, donnent à ces études une heureuse direction et de plus grands développements.

Les officiers d'état-major réunissent les matériaux topographiques des guerres que Louis XIII et Louis XIV ont soutenues dans les provinces frontières, et des combats que nous avons livrés à une époque qui fut mêlée de tant de gloire et de douleurs. Bientôt il nous sera permis d'achever les ouvrages préparés pour la *Défense générale* et pour *l'Organisation militaire* du royaume. Cependant, nos levés donnent déjà tous les éléments utiles à la défense du Nord et de l'Est, jusqu'aux Alpes.

Trente-six feuilles de la carte de France ont été publiées, avec les tableaux des hauteurs comparées. Une quatrième livraison de douze feuilles va être incessamment livrée à la publication. Ainsi, le quart environ de cette œuvre immense sera soumis au jugement de l'Europe. Les savants ont pu apprécier par le premier volume de la *Nouvelle description géométrique de la France*, les opérations qui ont servi de base à la nouvelle carte. Mes savants collaborateurs, MM. les colonels Puissant et Corabœuf, continuent cette description avec la plus grande activité. Le deuxième volume ainsi que les

livraisons suivantes ne se feront pas attendre longtemps.

Il serait facile de donner bientôt quatorze cartes départementales extraites de nos feuilles gravées. Au moyen des procédés autographiques employés depuis longtemps au Dépôt général de la guerre, ces cartes pourraient être livrées au public à un prix assez modique. Il serait fort avantageux que les Conseils généraux se concertassent avec la Direction de la carte de France, pour améliorer et coordonner les travaux de géographie et de géologie exécutés dans plusieurs départements.

Je ne crois pas, messieurs, exagérer l'importance d'une science qui a occupé une partie de ma vie, mais que j'ai étudiée sur les champs de bataille et dans le maniement des affaires, plus que dans les livres ou au milieu des sociétés savantes.

La plupart des hommes qui cultivent la géographie choisissent quelqu'une de ses branches qu'ils confondent bientôt avec les travaux auxquels ils se sont plus particulièrement consacrés. Le faisceau des connaissances géographiques étant ainsi rompu, la science disparaît : il n'en reste que les simples éléments. C'est à vous, Messieurs, qu'il est donné de reconstruire le faisceau, et de rendre à la géographie l'unité et l'importance qui lui appartiennent.

NOTICE

DES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

ET DU PROGRÈS DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES

PENDANT L'ANNÉE 1836,

PAR M. D'AVEZAC,

Secrétaire-général de la Commission centrale.

—

MESSIEURS,

Je dois aux suffrages dont pendant trois années consécutives votre persistante indulgence s'est complue à m'honorer, de venir, aujourd'hui encore, exposer devant vous pour la troisième fois le compte annuel de vos travaux. A cette histoire de vos efforts pour l'avancement des sciences géographiques, se trouve intimement liée celle de leurs progrès, puisque vous y avez concouru de votre zèle, de vos vœux ou de vos applaudissements, et que votre plus douce tâche est de les constater. La mission de votre secrétaire-général est donc de passer en revue toutes les parties du cycle qu'elles constituent, pour relever les données nouvelles qui y ont pris place dans l'année qui vient de s'écouler; tel a été deux fois le but que j'ai essayé d'atteindre, tel celui que je me propose aujourd'hui : et chaque fois le sentiment profond de mon insuffisance, devant un horizon si vaste et si varié, m'impose le besoin de faire appel à une indulgence plus grande encore que toute celle dont votre amitié m'a donné tant de gages. Plus que jamais je la réclame de vous en ce moment.

Voici le quinzième anniversaire de votre existence : reportant mes regards en arrière jusqu'au jour où quelques hommes éminents conçurent l'ingénieuse pensée de fonder une association dont la science constituerait à la fois et le lien et l'objet, je voudrais mesurer d'un coup d'œil rapide le long sillage du vaisseau que vous osâtes les premiers aventurer sur la ténébreuse mer des doutes et des problèmes géographiques ; j'aimerais à faire ressortir l'étendue des progrès qui se sont depuis lors accumulés sous votre impulsion persévérante. Mais le temps qui fuit et nous entraîne, a fixé d'avance à ce simple discours des bornes étroites, où je suis forcé de me restreindre, et l'espace est déjà bien court pour y récapituler tous les travaux d'une seule année.

Ces travaux, d'autres associations formées à votre exemple les partagent maintenant avec vous. La Société royale géographique de Londres, acquérant chaque jour de nouveaux droits à notre affectueuse gratitude, accroît de volume en volume le nombre des mémoires d'un si haut intérêt qu'elle sait recueillir et mettre en valeur : outre le complément du tome cinquième qui parut à la fin de l'année passée, le tome sixième tout entier de la précieuse collection qu'elle intitule du simple nom de *Journal*, est venu nous doter cette année d'une riche moisson de documents dont la nouveauté rehausse encore le mérite. A l'échange mutuel de vos publications et des siennes, s'était dès long-temps ajoutée, comme un lien de plus, l'amicale correspondance des deux secrétaires : l'intimité de ces rapports n'est ni moins étroite ni moins cordiale, depuis que le capitaine Maconochie, envoyé dans un autre hémisphère, a été remplacé à Londres par le capitaine Washington, dont le voyage à Marok avait déjà été ac-

cueilli par vous avec un intérêt tout particulier. Dans les publications de la Société métropolitaine vient se fondre le tribut de celle de Bombay, qui ne lui est encore qu'une succursale; mais ce tribut est assez abondant déjà pour faire entrevoir une émancipation prochaine; et vous avez reçu la courtoise assurance de l'empressement avec lequel cette institution lointaine vous ferait parvenir, dès qu'elle les publierait, ses transactions particulières. Quant à la Société de géographie de Berlin, vous avez sous les yeux le troisième compte annuel de ses travaux, rédigé encore cette fois par le savant professeur Ritter, de la bouche duquel nous aimons à apprendre quelle part est à faire à la docte Allemagne dans ce tableau de tous les efforts qui concourent à l'œuvre commune.

N'est-ce point ici, tout auprès de ces associations exclusivement vouées à l'encouragement des études géographiques, que doit prendre rang l'établissement magnifique que le zèle et l'industrie privées ont élevé à Bruxelles? Notre confrère M. Jomard, qui est allé récemment visiter le palais consacré par M. Van der Maelen aux diverses applications pratiques de la science, vous en a rendu un compte plus précis et plus détaillé que ne l'avaient encore fait ceux de nos collègues qui l'avaient devancé dans cette espèce de pèlerinage, et la description laudative qu'il vous en a donnée a justement éveillé toute votre sympathie.

Renfermés dans des spécialités géographiques diverses, le Bureau des longitudes, les Dépôts généraux de la marine et de la guerre, continuent de nous enrichir de leurs éphémérides, de leurs mémoires, et de leurs excellentes productions graphiques. M. de Navarrete vous a annoncé l'envoi de plusieurs cartes et

ouvrages publiés sous sa direction, au Dépôt hydrographique de Madrid; mais leur réception paraît ajournée par des causes indépendantes de votre volonté comme de la sienne. Les relations auxquelles vous a conviés le Lycée naval des États-Unis n'ont point encore porté les fruits que le développement successif de cette institution vous donne lieu d'en espérer.

Sans concourir aussi directement à l'objet de vos études, les corporations académiques étrangères les plus distinguées accordent souvent dans leurs transactions une part plus ou moins large à des matières géographiques, et cette circonstance donne un nouveau prix aux honorables relations qu'entretiennent constamment avec nous les premiers corps savants des deux mondes : l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg, les Académies royales de Berlin, de Turin, de Lisbonne, d'Édinburgh, la Société royale de Londres, l'Académie américaine de Boston, la Société philosophique de Philadelphie, veulent ici être nommées à ce titre. L'Association britannique pour l'avancement des sciences vous a fait parvenir le volume, si étendu et si plein, qui résume les travaux du cinquième congrès, tenu à Dublin l'année dernière, et qui offre de savants mémoires sur les plus hautes questions de la physique terrestre. La Société royale des Antiquaires du Nord, à Copenhague, a doublé l'intérêt géographique de ses fouilles dans l'ancienne littérature septentrionale, en les dirigeant sur les écrits islandais relatifs aux découvertes lointaines des navigateurs normands du dixième siècle. Les Sociétés asiatiques de Londres et de Calcutta continuent à nous révéler l'Orient. Enfin, la Société géologique de Pensylvanie et la Société médico-botanique de Londres complètent l'inventaire des compa-

gnies savantes qui sont inscrites sur le tableau de vos relations à l'étranger.

Le nombre est encore plus grand des sociétés nationales qui vous font hommage de leurs publications : et parmi elles, les unes rendent à la géographie des services spéciaux plus ou moins étendus, telles que la Société asiatique, celle des Missions évangéliques, celle de Géologie, celle de Statistique universelle, l'Institut historique, et toute nouvelle sur notre liste, la Société de l'histoire de France. L'accession empressée des autres, moins utile sans doute à l'objet de vos travaux, vous est du moins un flatteur témoignage de la juste considération que s'est acquise au-dehors votre association : vous comptez dans cet honorable cortége, à Paris, la Société d'instruction élémentaire, la Société polytechnique polonaise, l'Académie de l'industrie, l'Athénée des arts, la Société philotechnique; et dans les départements, les Académies royales de Caen, de Lille, de Rouen, de Bordeaux, de Dijon, et celle d'Amiens qui figure nouvellement à côté d'elles; puis la Société d'émulation d'Abbeville, celle du Jura, et celle de Rouen, nouvelle aussi dans cette énumération; enfin, les Sociétés d'agriculture de Versailles, de Caen, d'Évreux, de Rouen, de Troyes, de Valenciennes, d'Angoulême, et celle du Mans, qui est venue nouvellement encore s'ajouter aux précédentes.

Le concours des efforts individuels prête un aide non moins puissant à votre œuvre : il en est d'ailleurs qui, s'appliquant à recueillir et rapprocher des productions détachées, des observations éparses, offrent à quelques égards les avantages des travaux collectifs. Les *Annales des Voyages*, déjà si recommandables par leur longue existence sous la direction de MM. Eyriès et de Lare-

naudière, ont acquis, pour remplacer le grand nom de Klaproth, que la mort était venue effacer de leur titre, deux noms dont le retentissement n'est pas moindre, ceux de nos illustres confrères MM. Walckenaer et Alexandre de Humbodt. Les *Annales maritimes et coloniales* de M. Bajot, la *Bibliothèque universelle* de Genève, le *Mémorial encyclopédique* de MM. Bailly de Merlieux et Julien, l'*Institut* de M. Eugène Arnoult, l'*Écho du monde savant* de M. Boubée, le *Journal de la marine et des voyages* de M. Montrol, le *Journal général de la littérature française et étrangère*, le *Recueil polytechnique* de M. Moléon, les *Archives du Commerce et de l'Industrie* de M. Heinrichs, les journaux de Constantinople, de Smyrne et du Caire, continuent de vous être régulièrement adressés par les éditeurs, au fur et à mesure de leur apparition périodique.

Les publications détachées ont, de leur côté, l'avantage de traiter avec plus de détail et d'étendue les questions moins nombreuses et moins variées auxquelles est restreint le cadre de chacune d'elles. Parmi les donateurs étrangers dont j'ai à rappeler ici les libéralités de cette nature, le premier rang demeure à M. de Humboldt, bien moins pour la magnificence matérielle de ses livraisons que pour la science et l'érudition exquises dont elles étalent les trésors. Les noms de MM. de Krusenstern, Ritter, d'OEsfeld, Twining, Lütke, Straszewicz et Lelewel, Vander-Maelen et Meisser, de Hammer, Adrien Balbi, Petter, Rosetti, de Balbe, de Macedo, Fray Francisco de San Luiz, Botelho, Ramon de la Sagra, Naxera, du Ponceau, Lea, Redfield, Walsh, Porter, Tanner, Woodbridge, Reynolds, Brisbane, Back, se pressent sur la même liste; et votre gratitude leur renouvelle par ma

bouche, en cette occasion solennelle, le tribut de remercîmens qu'elle s'est complue à leur décerner individuellement.

Les ministres de la Marine, de la Guerre, des Affaires étrangères et de l'Instruction publique ouvrent dignement la liste, plus longue encore, des donateurs nationaux qui doivent trouver ici un témoignage public de votre reconnaissance pour leur généreux empressement à enrichir votre bibliothèque; il me faut accumuler ici les noms de MM. Jacquemont, Berthelot et Webb, Baradère et Saint-Priest, Buret et Desor, Leroux et Reynaud, Brayer, Chaho, Cadalvène et Breuvery, Boblaye, Eyriès, d'Orbigny, Roux, Rienzi, Albert-Montémont, Richelot, Jardot, Gaubert, Reinaud, Marcus, Jubinal, Larenaudière, Bajot, Denaix, Ansart et Lebas, Piquet, Buchon, Cortambert, Hersant, Henri Ternaux, Arthus-Bertrand, Monin, Ambroise Tardieu, Arbanère, du Chaudoir et Maffioli.

Il est des donations d'un autre genre dont il convient de faire une mention toute spéciale : je veux parler d'une collection d'antiquités de l'Amérique centrale, dont M. le colonel Galindo a doté votre cabinet. Déjà s'y trouvaient déposés quelques échantillons d'armes, ustensiles et autres produits industriels de certains peuples lointains, hommage successif de divers voyageurs qui avaient trouvé accueil au milieu de vous. M. Roux de Rochelle a puisé dans cette circonstance le germe d'une idée féconde, qui a obtenu de vous un assentiment unanime : celle de former, de la réunion de tous ces objets, le noyau d'une galerie, d'un *musée* géographique; et lui-même y a versé son propre tribut.

Les communications épistolaires sont venues appor-

ter leur contingent à la masse d'informations que vous mettez vos soins à rassembler : MM. de Humboldt, Reinganum, de Hammer, Jackson, Bonafous, Van Wyk Rœlandszoon, Taitbout de Marigny, Fontanier, Pallegoix, Francis Lavallée, Jubelin, Woodbridge, Hodgson, Maconochie Wright, Washington, Duperrey, Langlois, de Grandpré, Vallot, Beylet, Tastu, nous ont adressé par cette voie des renseignements ou des considérations de l'intérêt le plus varié. Et dans la vue de multiplier les avantages de ces utiles relations, vous avez inscrit quatre noms de plus sur le tableau de vos correspondants étrangers : vos suffrages ont décerné ce titre au professeur Carl Ritter, la plus grande célébrité géographique de l'Allemagne ; à M. le conseiller Da Costa de Macedo, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Lisbonne ; à M. Peter-Stephen du Ponceau, l'un des plus zélés promoteurs des recherches ethnologiques aux États-Unis, et au colonel Don Juan Galindo, qui entretient depuis long-temps avec la Société des relations suivies.

Enfin, messieurs, vous avez entendu, dans vos réunions semi-mensuelles, des communications orales et des lectures qui doivent aussi tenir une place honorable dans cet inventaire général des matériaux qui sont venus s'offrir à votre appréciation et à votre étude. Plusieurs voyageurs vous ont entretenus de leurs propres explorations, et votre curiosité attentive s'est plue à recueillir de leur bouche les détails que lui ont ainsi tour à tour révélés MM. Adam de Bauve, Édie, Vidal, Rüppel, Hodgson, Waldeck. Plus souvent les rapports, les mémoires ou les notices de quelques uns d'entre vous ont fait l'occupation de vos séances, et MM. Eyriès, Jomard, Desbuc, Noël Duvergers, Rienzi, Lafond,

Bérard, Montémont, d'Abadie, Cadalvène, Santarem, Roux, Warden, Amédée Jaubert, ont su respectivement exciter votre intérêt; j'ai moi-même bien des fois été écouté avec cette bienveillance dont votre amitié m'a fait une si douce habitude.

Après cette indication sommaire des sources nombreuses qui ont accumulé leurs tributs sur le fertile champ de la géographie, parcourons d'un pas rapide le vaste domaine qu'elles ont fécondé, pour dresser l'inventaire des produits variés que la science y a recueillis cette année. Leur nombre, leur diversité, m'oblige à les ranger par groupes successifs : le premier sera consacré à ces portions plus relevées de l'étude de la terre qu'on pourrait appeler d'un seul nom, *géographie scientifique;* le second aura pour objet la *géographie dans ses rapports avec l'histoire;* et le dernier appartient à la *géographie descriptive.*

Il est, dans les hautes questions dont s'occupe la Physique générale du Globe, deux aspects distincts qui captivent à divers degrés l'attention du monde savant : d'une part la détermination précise et complète des phénomènes, de l'autre la découverte des causes et des lois qui les expliquent; en deux mots, l'observation et la théorie. En rédigeant les instructions que l'Académie des Sciences a préparées l'année dernière pour l'expédition de la corvette *la Bonite*, et qui ont été imprimées dans l'Annuaire du Bureau des longitudes pour 1836, aussi bien que dans les Annales maritimes, M. Arago a signalé, avec cette lucidité d'exposition qui lui est familière, les services que la science demande encore aux observateurs qui consacrent leurs

efforts à assurer ses progrès. L'Association britannique, de son côté, appelle également l'expérience à la vérification des théories.

Celle de la chaleur terrestre a été considérée par quelques mathématiciens dans l'hypothèse de son développement et de ses modifications sous l'influence exclusive de la température diverse des régions de l'éther successivement occupées par notre globe : M. Duhamel et M. Saigey ont respectivement soumis à l'Académie des Sciences les principes généraux qui leur paraissent régir la distribution de la chaleur dans des sphères, soit homogènes, soit formées de couches hétérogènes concentriques, eu égard à la température fixe ou variable des milieux dans lesquels elles sont plongées. Mais à côté de cette hypothèse persiste, avec non moins d'autorité, celle de l'existence d'un foyer central qui n'a point emprunté sa chaleur à des influences étrangères. M. Jean Reynaud a exposé les notions acquises, les propositions débattues, et les incertitudes multipliées où est aujourd'hui parvenue notre étude de ces matières, dans un article remarquable de l'*Encyclopédie moderne*, où il a traité de la chaleur terrestre avec cette vigueur de talent qui a ses racines au cœur de la science.

La théorie du magnétisme terrestre flotte également entre deux hypothèses diverses : d'une part, celle de deux axes avec quatre pôles distincts, due à Wilcke et développée par Hansteen ; d'autre part, celle des deux pôles d'un axe unique, soutenue par M. Duperrey, dont vous avez en ce moment les belles cartes sous vos yeux. En l'une d'elles sont indiquées toutes les observations de déclinaison recueillies sur les différents points du globe, et ramenées uniformément à une

même époque thématique; et ces indications elles-mêmes déterminent la direction des méridiens magnétiques ou lignes des déclinaisons convergentes; en rassemblant ainsi, dans un tableau synoptique, les données du problème et la solution qui en est proposée, notre ingénieux confrère fait saisir d'un coup-d'œil l'ensemble des faits observés qui militent en faveur de son opinion contre celle du savant danois; vous entendrez avec un vif intérêt les considérations qu'il a développées à ce sujet dans le mémoire spécial qu'il se propose de vous communiquer. La question ne peut manquer d'être de plus en plus éclaircie au moyen des observations simultanées, faites avec des instruments de choix, en des observatoires permanents convenablement répartis dans les diverses régions du globe, grâce aux efforts concertés de MM. Arago, de Humboldt et Kupfer, qui ont su donner une vive impulsion aux investigations de ce genre. En attendant, M. Davies et M. Morlet ont continué d'entretenir respectivement la Société royale de Londres et l'Académie des Sciences de Paris de leurs recherches sur quelques points de la théorie mathématique du magnétisme.

Quant à celle des marées, elle a besoin d'être refondue sur la masse des observations nouvelles, collectées avec une intelligence et un ensemble qui avaient manqué jusqu'ici; M. Lubbock et M. Whewell en Angleterre, et chez nous M. Daussy, mettent leurs soins à fixer, avec toute la précision désirable, les conditions du problème que la géonomie est appelée à résoudre. La détermination du niveau moyen de l'Océan avait présenté à notre savant confrère une particularité remarquable, que l'examen de nouvelles observations lui ont permis de reconnaître avec certitude : je veux

parler d'une oscillation corrélative à la pression atmosphérique, indépendamment de l'action des vents, dont l'influence n'est pas moins remarquable sur le baromètre lui-même que sur les eaux de l'Océan.

La météorologie n'a point encore de théories générales : on n'a pas réuni d'assez nombreuses séries d'observations sur chacun des phénomènes qui rentrent dans son domaine, pour en déterminer les causes et les lois; sous ce point de vue, les observateurs d'aujourd'hui travaillent pour un autre siècle; mais leur zèle est grand, et les données se multiplient. Nous devons, à cet égard, une mention particulière à notre confrère M. Morin, dont les efforts s'appliquent avec une activité et une persévérance digne d'éloges, à rassembler et enregistrer les résultats que lui fournit une correspondance étendue, uniquement entreprise pour cet objet; un nouveau mémoire, qui sera le septième de sa collection, est près de s'ajouter à ceux qu'il a déjà publiés. MM. Schouw, de Humboldt et Herschell ont respectivement constaté une dépression sensible de la hauteur moyenne du baromètre dans les régions équinoxiales. M. Redfield vous a fait hommage d'un écrit sur les vents et tempêtes de l'Océan atlantique occidental; M. Boussingault a envoyé d'Amérique, à l'Académie des sciences, d'intéressantes considérations sur les pluies des tropiques; et M. Everest s'est livré dans l'Inde à de curieux rapprochements entre les phases de la lune et les observations météorologiques recueillies à Calcutta pendant huit années consécutives; et il en a conclu une corrélation probable entre les fluctuations atmosphériques et l'influence luni-solaire qui produit les marées océaniques.

Le perfectionnement des instruments est une des conditions du progrès des sciences qui les emploient. Nous devons à M. Walferdin et à M. Danger d'heureux essais pour remplacer d'une manière avantageuse, par des thermomètres à déversoir d'une construction facile, les thermomètres à curseurs à l'emploi desquels on était réduit pour l'observation des *maxima* et des *minima* de température des milieux profonds ou éloignés : les causes si fréquentes d'erreur ou de dérangement, qui rendent peu sûres les indications de ces curseurs, sont évitées dans le nouveau système. Un horloger de Copenhague, M. Jürgensen, a exécuté une montre thermométrique qui peut être considérée comme plus curieuse qu'utile. M. Whewel a présenté à l'Association britannique le modèle d'un anémomètre destiné à procurer l'indication complète de tous les mouvements atmosphériques qui se font sentir en un lieu et dans un temps donnés; et M. Stevelly a communiqué à la même assemblée le projet d'un baromètre à cuvette mobile, traçant lui-même, au moyen d'un pinceau, sur un papier mu par un mouvement d'horlogerie, la courbe continue de ses oscillations diurnes, mensuelles, et même annuelles, sans donner au possesseur l'embarras de fréquentes et minutieuses observations.

A côté de tous ces instruments qui appartiennent à la météorologie, j'en dois citer un que revendique la géodésie; c'est le sextant de M. Rowland, qui, s'aidant d'un second sextant plus petit, superposé au premier dans une position renversée, peut servir à mesurer des angles dont l'amplitude s'élèverait jusqu'à 260 degrés, ce qui dépasse les besoins usuels; mais une double opération et une double lecture sont alors né-

cessaires, et il semble que l'ancien sextant à trois miroirs et double graduation de Troughton, d'ailleurs plus simple et moins lourd, est fondamentalement préférable en ce qu'il n'exige qu'une seule mesure d'angle et une seule lecture.

Beaucoup de travaux géodésiques particuliers ont été exécutés ou entrepris cette année ; presque tous se résolvent en perfectionnements chorographiques dont l'indication appartient à la revue successive des acquisitions de la science distribuées par cercles d'exploration. Cependant je mentionnerai spécialement ici les calculs de M. Lenz pour la détermination des niveaux relatifs de la mer Noire et de la mer Caspienne, d'après ses propres observations barométriques, comparativement aux résultats qu'avaient fournis celles de MM. Parrot et Engelhardt, et en dernier lieu celles de M. Gœbel. La générosité impériale a mis récemment à la disposition de l'Académie de Saint-Pétersbourg une somme de cinquante mille roubles pour faire procéder à un nivellement trigonométrique entre les deux mers, et cette opération a été confiée aux talents de MM. George Fuss, Sabler et Savitch, qui recevront les directions supérieures de M. Struve.

La géologie, cultivée partout avec une sorte d'entraînement, récolte d'amples moissons de faits épars, de descriptions locales, qu'elle synthétise et coordonne pour les rendre, élaborés, à la géographie physique. Le cours professé au Collége de France avec tant d'éclat et de talent par M. Élie de Beaumont est venu offrir un magnifique résumé de l'état où sont actuellement parvenues les études et les théories qui ont pour objet la constitution géognostique de la croûte terrestre. Le *Guide du géologue voyageur*, de M. Ami Boué, est un

manuel pratique dont vous appréciez le mérite et l'utile destination, à laquelle ne suffisait plus le trop court *Agenda* de Saussure. Les nombreuses publications de M. Boubée, l'espèce de propagande scientifique à laquelle il dévoue un zèle si chaleureux, ont droit à une mention particulière. Sans prétendre arrêter ici votre attention sur des faits géologiques de détail, il en est qui se rattachent à la géographie d'une manière à la fois si directe et si intime, que je ne saurais me dispenser de les mentionner : je veux parler de ces mouvements du sol qui témoignent d'une action souterraine, tels que l'abaissement insensible du Groënland, qui a fait l'objet d'une communication de M. Pingel, de Copenhague, à la Société géologique de Londres; l'exhaussement subit du Chili, dont M. Freyer et M. Alizon ont respectivement entretenu la même compagnie, tandis que M. Caldcleugh transmettait ses propres observations à la Société royale; l'exhaussement très sensible qui, d'après les renseignements transmis à l'Académie des sciences par M. Virlet, est près de faire apparaître une île nouvelle dans l'archipel grec, à l'entrée du golfe de Santorin; et enfin l'exhaussement graduel de la Scandinavie, au sujet duquel des mémoires ont été envoyés par M. Virlet à la Société des sciences naturelles de Paris, et par M. Keilhau à celle de géologie; un projet a, dit-on, été soumis à l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg, par M. Nordenskiœld, de Helsingfors, pour instituer des observations suivies sur différents points, à l'effet de vérifier l'abaissement du niveau de la Baltique.

La palæontologie, la botanique et la zoologie ne me donnent guère cette fois à enregistrer de ces tableaux plus ou moins vastes de la diffusion des êtres organisés

à la surface des contrées terrestres ; cependant je ne veux point omettre de signaler, parmi les ouvrages généraux, l'*Essai d'un tableau géognostico-botanique de la Flore du monde primitif*, du comte de Sternberg, publié à Leipzig par livraisons in-folio, et les *Principes de la géographie des plantes* publiés à Berlin par M. Meyen ; et parmi les œuvres spéciales, un intéressant travail de M. Alphonse de Candolle, sur la distribution géographique des plantes alimentaires, inséré dans la Bibliothèque universelle de Genève; un mémoire lu à l'Académie de Berlin par M. Ehrenberg relativement aux caractères distinctifs de la Flore commune à l'Afrique septentrionale et à l'occident de l'Asie; un volume de M. Cottrell Watson sur la distribution géographique des plantes de la Grande-Bretagne; et enfin un mémoire adressé par le colonel Sykes à l'Association britannique, sur l'habitat spécial de certains oiseaux communs de l'Europe et de l'Inde.

L'ethnologie, qui s'occupe de l'homme sous le point de vue de la distinction mutuelle des races, nous a fourni quelques opuscules d'un grand intérêt, tels qu'un mémoire de M. Victor Courtet *Sur les diversités physiologiques des peuples dans leur rapport avec les diversités des systèmes sociaux auxquels ces peuples appartiennent ;* et une notice *De l'homme considéré sous le rapport de ses caractères physiques*, par le docteur Garnot, qui a inséré dans ce trop court écrit les lumières personnelles qu'il avait recueillies dans son voyage autour du monde, à bord de *la Coquille*. Le docteur Broc a récemment publié un *Essai sur les races humaines considérées sous les rapports anatomique et philosophique*, où l'auteur, bien qu'il ait voyagé lui-même, n'a fait que reproduire des faits et des opinions déjà exposés

avant lui. Le docteur Saucerotte vient de donner un *Tableau synoptique des races humaines, montrant leur origine, leur distribution géographique*, *etc.*, où l'on ne peut voir qu'une esquisse élémentaire. Il n'en est point ainsi de l'*Essai zoologique sur le genre humain*, œuvre véritablement originale d'un observateur ingénieux et sagace, dont le colonel Bory de Saint-Vincent vient de publier une édition nouvelle, et dont le mérite est dès longtemps incontesté.

Mais si les caractères physiologiques sont d'une haute importance pour la délimitation mutuelle des races, les langues jouent aussi un grand rôle dans la classification des peuples, et Balbi en a même fait l'argument exclusif de son Atlas ethnographique; du moins faut-il reconnaître, avec Prichard, que c'est un élément diacritique puissant, et vous leur accordez à ce titre un intérêt tout spécial. Les beaux travaux de Venture sur la langue des Berbers ont souvent occupé votre attention, et votre désir de les voir publiés ne s'est point affaibli; vous avez reçu, avec une bienveillance marquée, le petit vocabulaire berber de M. Delaporte fils, aussi bien que les études étymologiques et grammaticales de M. Hodgson sur ce curieux langage, qui acquiert pour nous chaque jour un nouveau degré d'importance; M. Hodgson s'est acquis de nouveaux titres à votre gratitude, en vous destinant une collection de documents relatifs au même objet, qu'il a recueillis en Barbarie, et qui sont temporairement déposés à Smyrne; ses notices sur le peuple Fellâtah et sur quelques autres nations africaines ne vous seront pas moins agréables. M. Manuel Naxera, de Mexico, vous a fait hommage d'une dissertation sur la langue othomi, dont vous avez également apprécié le mérite

particulier. Enfin, vous avez appris avec satisfaction que M. Sjœgren a reçu, de l'Académie de Saint-Pétersbourg, la mission spéciale d'aller étudier pendant deux années, dans le Caucase, la langue et les mœurs de ces curieux Yasses ou Ossètes, qui représentent, suivant toute probabilité, les ancêtres des Asses d'Odin le conquérant et le dieu de la Scandinavie.

L'intérêt qui s'attache à l'étude ethnologique des sociétés humaines acquiert encore un nouveau degré de force, alors qu'à cette considération des types et de l'emplacement des nations actuelles s'ajoute la curieuse recherche de leurs migrations et de leurs établissements antérieurs; aussi la géographie historique a-t-elle le privilége d'être accueillie avec un empressement plus général que n'en peuvent exciter les portions plus sévères et plus froides de la science. Je ne saurais accorder une simple mention fugitive au cours qu'a fait cette année, à la Sorbonne, notre confrère M. Guigniaut : cette chaire, qui pendant deux générations eut la garantie du nom de Barbié du Bocage, n'a point été enlevée à la spécialité géographique ; et le nouveau professeur, entrant à son tour dans la carrière, a, dès l'abord, mesuré le cercle entier des connaissances entre lesquelles une part seulement est attribuée à la Faculté des lettres, pour déterminer avec précision le cadre dans lequel il doit à la fois étendre et renfermer son enseignement; puis, choisissant une des grandes divisions de ce vaste sujet, c'est à la géographie dans son union la plus intime à l'histoire et à la critique qu'il a voulu consacrer en premier lieu ses leçons, et la géographie ancienne a dû naturellement occuper le premier plan du tableau. Toujours dominé par cet es-

prit de philosophique synthèse qui seul peut réunir en un corps de doctrine les portions diverses d'une étude successive, il s'est proposé de traiter tour à tour chacune des quatre périodes auxquelles il a attribué les dénominations de *mythique*, d'*historique*, d'*alexandrine* et de *romaine*. Son premier cours n'a embrassé que la période mythique, et personne ne s'étonnera que le docte commentateur de la Symbolique de Creuzer se soit complu à fouiller encore ces poétiques traditions, où les peuples et les pays ont aussi une place comme les héros et les dieux : il y avait là une page intéressante à rétablir au livre des origines géographiques; cette page a été remplie ; les livres sacrés, les traditions primitives de l'Inde et de la Perse en ont fourni les premiers matériaux : puis, à défaut de sources babyloniennes et phéniciennes, les notions des Hébreux, et ensuite les légendes de la Grèce, ont été passées en revue, leur valeur discutée, leur date véritable recherchée; et ceux d'entre vous qui ont assisté à ce premier cours rendent témoignage de la haute érudition que notre savant confrère y a déployée. Son deuxième cours, près de s'ouvrir, ouvert peut-être déjà, conduira cette étude des sources antiques jusqu'au siècle d'Alexandre.

Se bornant à cueillir la fleur de ces laborieuses investigations sur les pays et les peuples anciens, M. Roux de Rochelle nous a lu, récemment encore, quelques nouveaux fragments de l'esquisse rapide où sa plume élégante a décrit les grandes phases géographiques de l'histoire grecque et romaine.

M. Reinganum vous a envoyé de Berlin un mémoire sur les îles qui, d'après les témoignages de l'antiquité, ont été jadis soulevées du fond de la mer, comme na-

guère l'île Julia ou Ferdinandia dans la Méditerranée; et M. Noël des Vergers, revêtant le rôle modeste de traducteur, vous a fait apprécier, par une version fidèle, tout l'intérêt de ce morceau.

Quelques observations sur l'ancien commerce maritime de l'Inde, lues à la Société géographique de Bombay par le lieutenant Dickinson, ont été imprimées dans le *Journal* de celle de Londres.

M. Straszewicz vous a fait hommage de sa traduction française d'une savante dissertation de Lelewel sur *Pythéas de Marseille et la géographie de son temps;* ce mémoire ne vous a été offert que comme préludant à une édition française complète des travaux du célèbre Polonais sur l'histoire et la géographie des anciens : la réputation de l'auteur, et le haut mérite de l'échantillon qui est sous vos yeux, ne peuvent que faire désirer vivement l'importante publication qui est annoncée.

M. Walckenaer a inséré dans les *Annales des Voyages* une petite carte des Iles-Britanniques, réduite d'une plus complète dressée pour la lecture des historiens anciens; et il y a joint une analyse telle qu'il serait à désirer d'en voir toujours annexer aux délinéations graphiques, comme pièce justificative indispensable ; là se trouve résumé en quelques pages tout ce que nous ont légué de notions sur la Bretagne et l'Hibernie, les Romains, les Grecs et les Phéniciens.

De même, mais sur une plus grande échelle, M. Boblaye, réunissant à une belle carte de la Morée, tout un volume de recherches géographiques sur les ruines disséminées à profusion en ce sol classique, a produit un excellent ouvrage, auquel accorderont une haute

estime tous les amis des études consciencieuses et approfondies.

M. Guérard a enrichi l'*Annuaire* de la Société de l'histoire de France d'un curieux relevé des provinces et pays du royaume, où plus de huit cents noms représentent, pour la plupart, ces peuplades gauloises si nombreuses, si morcelées, dont l'individualité s'est fondue avec le temps dans la nationalité commune sans laisser d'autre trace que la persistance de quelque dénomination géographique.

Un concours ouvert par l'Académie des Inscriptions nous a valu trois ouvrages sur la domination passagère des Vandales en Afrique; vous avez devant vous celui de M. Marcus, terminé trop tard pour être présenté à l'Académie, mais publié avant les travaux de M. Papencordt et de M. Miller, qui tous deux ont été couronnés par l'Institut, et dont le dernier mérite surtout de vous être signalé, à raison du développement que l'auteur a donné à la partie géographique de son mémoire.

L'Institut a aussi compris parmi ses lauréats M. Prieur, dont les recherches archéologiques dans l'État d'Alger, ont amené d'intéressantes découvertes, notamment celle d'une inscription où l'existence du titre de *colonie* semble autoriser à croire que l'ancienne colonie de Saldæ répondait à la moderne Bougie, où l'inscription a été trouvée.

Avant de quitter le champ de la géographie ancienne, je ne puis laisser en oubli les conquêtes nouvelles que lui ménage la palæographie : déjà Champollion avait reconnu, sur les cartouches hiéroglyphiques de l'Égypte, quelques noms des peuples et des pays tributaires du vieil empire des Pharaons; M. Eugène Bur-

nouf, qui se livre avec bonheur au déchiffrement des écritures cunéiformes, vient d'apercevoir, sur une inscription de Darius, l'énumération des contrées soumises au sceptre des grands rois de la Perse antique, et il nous promet un travail spécial pour éclaircir et constater une si curieuse découverte. Ainsi, dans ce perpétuel échange de secours que les sciences diverses entretiennent mutuellement pour leur commun avantage, il semble qu'une part privilégiée soit réservée à la géographie dans le résultat des recherches qu'elle éclaire de son flambeau.

Si l'antiquité eut ses légendes, le moyen âge eut aussi les siennes: vous devez à M. Achille Jubinal une édition de plusieurs textes, latin et français, des fabuleux voyages de saint Brandan d'Irlande; MM. Wright et Francisque Michel en vont publier à leur tour d'autres textes, français, latins, et allemands. Peut-être des notions imparfaites et grossières empruntées à une géographie réelle se cachent-elles sous ces fictions, comme aussi dans le Miriani géorgien traduit par M. Brosset, dans le Kamroup hindoustany publié par M. Garcin de Tassy, ou encore dans le récit arabe des voyages de Sindbad le marin, où l'érudite sagacité de M. Walckenaer a su les démêler.

Nest-ce point également parmi ces fabuleuses légendes qu'il faut ranger les voyages des frères Zéni à la terre d'Estoliland? c'est du moins l'opinion soutenue, avec tous les avantages d'une judicieuse critique, par M. Zahrtmann, de Copenhague, dont M. Eyriès a reproduit l'intéressant mémoire dans les *Annales des Voyages*. Il est difficile, après avoir lu ce morceau, de conserver encore quelque croyance à la navigation de ces nobles Vénitiens jusqu'en Amérique; nous sommes

instruits cependant que notre confrère M. Graberg de Hemsœ conteste l'exactitude de l'hydrographe danois dans l'adhibition des témoignages qu'il emprunte à l'Italie : *adhuc sub judice lis est.* Les prétentions des marins du Nord à la première découverte du nouveau continent sont-elles mieux fondées? c'est un problème digne d'une investigation sérieuse, mais qui ne peut être résolu avec connaissance de cause qu'en présence des documents islandais allégués en leur faveur : aussi la Société royale des Antiquaires du nord rendra-t-elle un éminent service à la géographie en publiant, ainsi qu'elle l'a annoncé, tous les écrits islandais qui ont quelque connexité avec cette grande question. M. Henri Ternaux, qui est parvenu à réunir une des plus riches collections qui soient au monde, en livres curieux et rares sur l'Amérique, vient vous offrir à la fois sa *Bibliothèque américaine* renfermant le catalogue de tous les ouvrages relatifs à cette partie du monde qui ont paru depuis la découverte jusques au commencement du XVIIIe siècle; et les prémices de son intéressant recueil de *Voyages, relations et mémoires originaux, pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique*, publiés pour la première fois en français, et dont il donne aujourd'hui trois volumes comprenant les voyages de Federman en 1525, de Hans Staden en 1547, et la relation de Magalhanes de Gandavo, qui date de 1576.

De son côté, M. de Humboldt continue son beau livre sur l'histoire critique de la géographie du nouveau-monde : une seconde édition déjà commencée dans le format in-octavo contribuera à répandre ce savant ouvrage, que la somptuosité de l'édition originale concentrait en trop peu de mains. M. de Humboldt a de

plus consigné dans une note spéciale les résultats chronologiques de ses recherches sur le premier emploi du nom d'Amérique dans les livres et sur les cartes du seizième siècle. Nous devons en même temps à M. de Santarem de curieuses vérifications qui font toucher au doigt l'absurdité des prétentions au moyen desquelles Vespuce obtint l'honneur d'attacher son nom à l'Amérique.

Ainsi vous avez recueilli de nombreuses richesses sur l'histoire de la géographie américaine. L'histoire du continent lui-même tient une place dans les communications qui vous été faites. Sans parler des *Antiquités mexicaines* décrites par Dupaix et éditées par M. Baradère; sans parler non plus des belles publications de M. Nébel, ni même des mémoires et dessins inédits qui vous ont été remis par le colonel Galindo, je ne veux mentionner ici que M. Waldeck étalant devant vous les trésors de son portefeuille : à côté d'une exacte représentation des bas-reliefs si fortement caractérisés de Palenque, il vous montre les profils qu'il a saisis sur la nature vivante, et dont les traits semblent calqués sur ces antiques bas-reliefs. Mais il vous réserve des rapprochements plus curieux encore : il déroule à vos yeux les dessins qu'il a rapportés d'Itzalan, et vos yeux peuvent croire à peine à leur propre témoignage, en reconnaissant, dans ces sculptures de ronde bosse qu'un peintre fidèle a copiées sur la terre d'Amérique, au Nouveau-Monde, non plus ces imitations vivement accusées d'une nature toute spéciale, toute indigène, mais la reproduction de ce que la statuaire égyptienne a pu produire de plus parfait; ou plutôt il semble que l'art grec soit venu dépouiller de la roideur égyptienne ces admirables caryatides. De tels monuments appel-

lent des recherches nouvelles, des vérifications multipliées qui ne puissent laisser aucune ouverture au moindre doute, et peut-être même alors doutera-t-on encore, tant paraît merveilleuse cette palingénésie de la Méropide antique et de l'Atlantide disparue.

Il faut reconnaître qu'en général, avant la date *officielle* de la découverte des terres lointaines, par des explorateurs ayant pris ou reçu mission expresse à cet égard, des entreprises moins solennellement proclamées avaient obscurément atteint le même but; et si la gloire de Colomb lutte encore avec avantage contre les indices d'une découverte antérieure de l'Amérique, il n'en est plus ainsi de la renommée de l'infant don Henri de Portugal quant aux navigations africaines. Toutefois, notre érudit correspondant, M. de Macedo, essaie d'établir que cette renommée, dont le prince Henri avait recueilli l'héritage, était du moins légitimement acquise à la dynastie de Portugal; et il vient d'ajouter un supplément étendu au mémoire que, dès 1816, il avait communiqué à l'Académie de Lisbonne sur cette intéressante question. On ne peut douter, en présence des preuves qu'il allègue, que des expéditions aux Canaries n'eussent été accompliés dès la première moitié du XIVe siècle, non pas, il est vrai, par des marins portugais, mais au nom des rois de Portugal par des navigateurs florentins et génois, parmi lesquels la cour de Lisbonne trouvait depuis long-temps les amiraux, les capitaines et les pilotes de ses vaisseaux.

Des mers équinoxiales remontons vers les mers du Nord; en vous offrant le premier fascicule de ses *Anglo-Saxonica*, M. de Larenaudière vous a annoncé qu'une place était réservée à la géographie dans la suite

de ce recueil : le savant éditeur se propose d'y insérer prochainement le périple d'Other avec un commentaire. Votre intérêt est assuré d'avance à cette publication.

Vous venez de recevoir de M. Reinaud, son livre des *Invasions des Sarrasins en France*, œuvre consciencieuse, où l'ethnographie puisera d'utiles lumières contre certaines erreurs, accréditées en quelques localités, sur l'infusion d'un élément sarrasin dans la population nationale.

A l'histoire géographique du moyen âge se rattache aussi un fragment où notre confrère M. Rey revendique pour les Français la découverte de la boussole, en s'appuyant de la description qu'en donne Guyot de Provins dès la fin du douzième siècle, et de la figure d'une fleur-de-lys universellement adoptée pour marquer le nord sur la rose des vents.

Vous possédez aujourd'hui un exemplaire du *fac-simile*, encore inédit, de la carte catalane de la Bibliothèque du Roi, si connue de tous les amis de la science pour l'un des plus précieux monuments géographiques que nous ait légués le quatorzième siècle ; cet exemplaire, vous le devez à l'obligeant empressement de M. Buchon, qui a préparé, sur le contenu de ce beau manuscrit, une notice détaillée, dont la publication *in extenso* ne saurait être suppléée par le résumé succinct qu'en a transcrit M. Huot à la suite de l'indication erronée qu'avait donnée Malte-Brun et que le nouvel éditeur a oublié d'effacer ; M. Paulin Pâris en a tout récemment inséré un aperçu sommaire dans son Histoire des manuscrits grand in-folio de la Bibliothèque royale; mais il n'a tenté qu'avec une juste défiance le déchiffrement du texte, d'ailleurs peu correct, écrit

dans un dialecte roman qui ne compte que de rares adeptes. Parmi ceux-ci, le plus habile peut-être, M. Tastu, nous a fourni d'intéressantes lumières pour la parfaite intelligence des légendes dont la valeur historique est la plus importante ; et près d'aller à l'étranger étudier quelques anciens monuments de son idiome maternel, il nous a promis l'exacte transcription d'une carte analogue à celle-ci, datée de l'an 1415, dont l'existence et quelques particularités saillantes lui ont été signalées.

M. Thomas Wright, auquel vous devez déjà d'intéressantes communications destinées à prendre place dans votre Recueil de Voyages et de Mémoires, nous a promis, de son côté, de tenir pour nous une note exacte de toutes les cartes manuscrites du moyen-âge que lui feront rencontrer ses fouilles dans les bibliothèques et les archives de l'Angleterre, qu'il explore avec un zèle infatigable.

Quant aux cartes édites, la traduction améliorée de l'Atlas historique de Kruse, donnée par MM. Ansart et Lebas, a été terminée cette année; l'Atlas physique, politique et historique de la France, qui forme la troisième partie du Cours de géographie comparative de M. Denaix, se poursuit avec la double garantie d'une rédaction préparée par un homme de talent et de science, et d'une exécution matérielle confiée aux artistes les plus habiles du Dépôt de la guerre.

La transition est trop naturelle pour ne point nous laisser entraîner, de ces atlas où domine l'élément historique, aux atlas où l'histoire n'a plus que la moindre part : la nouvelle édition de celui de M. Lapie est en cours de publication; de son côté, M. Picquet se livre à

la révision successive des cartes de l'atlas de Brué, dont les plus usuelles ont été réunies en une collection spéciale pour l'enseignement de Saint-Cyr et de Saint-Denis; il revise pareillement, pour les mettre à jour, les belles cartes en quatre feuilles construites par Brué, et vous avez devant vous sa mappemonde augmentée des derniers relèvements de Ross et de Back; acquéreur en outre d'un atlas élégamment exécuté par M. Dufour, M. Picquet en soumet aussi les cartes à une soigneuse révision, pour les livrer, en collections diversement graduées, à l'enseignement des colléges royaux. M. Tanner vous a fait parvenir le complément de son Atlas universel; et vous savez que trois livraisons de celui que Grimm publie à Berlin ont déjà mis en circulation dix-huit cartes.

J'arrive ainsi de proche en proche aux traités de géographie générale. Un nouveau tirage de l'édition que M. Huot a donnée du Précis de Malte-Brun, a été divisé en livraisons multipliées, pour mettre ce bel ouvrage à la portée d'un public plus nombreux. Il s'en imprime au Caire une traduction arabe, faite sur le texte de l'édition originale, par notre confrère le scheykh Réfa'h, si empressé de faire jouir sa patrie des œuvres utiles les plus notables parmi celles de notre pays.

Quant à l'*Erdkunde* de Ritter, la traduction française due au zèle de MM. Buret et Desor est complète aujourd'hui pour l'Afrique, et les trois volumes qui forment cette première partie sont déposés dans votre bibliothèque. Quelques portions de l'Asie ne tarderont sans doute point à les suivre, pour nous initier graduellement à la richesse croissante de ce beau talent qu'admire l'Allemagne, et dont l'œuvre magnifique dépasse, à chaque volume nouveau, l'attente qu'avait

autorisée le précédent volume. Le tome cinquième de l'Asie, qui est le sixième de l'ouvrage entier, dans l'édition allemande, vient de paraître à Berlin, et complète à la fois la description de l'Inde et celle de l'Asie orientale.

Il faut descendre des hauteurs où nous élève ce grand et beau livre, pour donner attention à des œuvres plus modestes : M. Richelot nous a adressé de Nantes un Abrégé de géographie industrielle destiné à présenter, sous un aspect approprié à un auditoire spécial, les éléments d'une science qui peut être envisagée sous tant de points de vue divers. M. Cortambert vous a fait hommage d'un volume qu'il a intitulé *Physiographie* ou description générale de la nature pour servir d'introduction aux sciences géographiques, essai utile, trop plein peut-être pour sa destination. Vous avez reçu de M. Gaubert un petit livre qui, sans avoir la haute valeur à laquelle semblent prétendre et la forme sententieuse du style et la pompe du titre (*Traité des causes primordiales géographiques et historiques*), possède le mérite très réel d'envisager la science sous un point de vue méditatif, qui conduit, au moyen de l'étude comparative des faits, à la perception de certains rapports constants entre des circonstances données, de manière à ce que l'indication d'une seule puisse suffire à la détermination de toutes celles qui gravitent dans le même cercle de corrélation; on s'est peu occupé jusqu'ici de reconnaître et constater les lois empyriques de ces corrélations mutuelles, et vous ne pouvez qu'applaudir aux efforts qu'a tentés M. Gaubert pour remplir cette lacune.

L'Univers pittoresque, histoire et description de tous les peuples du monde, de leurs religions, mœurs,

coutumes, etc., constitue une sorte de géographie ou plutôt d'ethnographie générale, qui ne peut être oubliée ici; il compte parmi vous plus d'un collaborateur, et le soin apporté à la rédaction des diverses parties déjà publiées ou en voie de publication, lui donne un caractère plus sérieux et plus durable que ne semblaient l'annoncer les dehors littéraires dont cette entreprise est parée. Parmi les fascicules qui vous ont été présentés, votre attention a particulièrement été appelée sur le travail de M. Roux de Rochelle, qui a pour objet les États-Unis d'Amérique, et sur celui de M. de Rienzi, dont la tâche, embrassant l'Océanie entière, a déjà fourni plus de quarante livraisons.

L'*Encyclopédie nouvelle*, dont la rédaction se poursuit sous la direction philosophique et grave de MM. Leroux et Reynaud, offre pareillement, dans les articles nombreux et étendus qu'elle réserve aux matières géographiques, un corps de doctrines et de notions descriptives qui marquent la place de ce recueil à côté des traités généraux de géographie : il a complété cette année son deuxième volume, et dépassé la moitié du troisième : les derniers cahiers qui ont été mis sous vos yeux vous ont offert l'article sur la chaleur terrestre que j'ai déjà rappelé à votre attention.

M. Albert Montémont vient de terminer sa *Bibliothèque universelle des Voyages*, que trois années lui ont suffi à produire, et dont il dépose en ce moment devant vous le quarante-sixième et dernier volume.

Ici encore est la place de l'intéressant recueil des Lettres du comte Carlo Vidua, écrites, on le peut dire, de tous les coins du monde, où l'amour de la science avait conduit cet érudit et studieux explorateur des pays et des peuples; le comte Césare Balbo s'est acquis

des titres à la gratitude du monde savant en mettant au jour cette narration épistolaire d'un long voyage que la mort est venue terminer si brusquement à Amboine.

J'arrive à cet endroit de ma tâche où, portant sur les contrées de la terre une intuition plus immédiate, j'appelle votre esprit à les parcourir avec moi sur la trace des voyageurs qui les ont en dernier lieu visitées, complétant ainsi par une périégèse rapide, le tableau, esquissé à grands traits, des notions nouvelles dont l'année qui s'achève a enrichi le domaine des sciences géographiques.

L'Europe n'est point un champ de découvertes : le caractère particulier des travaux géographiques qui la concernent, c'est la spécialisation d'aspect dans l'étude de ses parties ; quelques contrées, que leur excentricité de position ou de mœurs place sur les marges du cadre commun, ont presque seules le privilége de fournir à des explorations d'ensemble. Ainsi une commission scientifique sous la direction de notre confrère M. Gaimard, est allée compléter cette année en Islande une investigation commencée l'année dernière, et dont les résultats constitueront sans doute les matériaux d'une publication d'un haut intérêt. Ainsi nos ingénieurs géographes sont allés poursuivre, sous les ordres de notre confrère M. Peytier, le relèvement géodésique de la Grèce, et nous ont rapporté cette année les éléments d'une description complète de cette terre, où l'antiquité classique a répandu sur chaque parcelle du sol le charme des vieux souvenirs, jalonnés dans la succession des âges par des ruines sans nombre, dont nos officiers ont pieusement relevé tous les indices; des rectifications importantes résultent de leurs opérations pour la chorographie de la Phocide

et surtout de l'Eubée. A côté de leurs travaux, il faut citer le beau livre où M. Martin Leake a consigné les résultats de quatre voyages successifs dans les provinces septentrionales de la Grèce, pour faire suite à son Voyage de Morée.

Les ouvrages que j'ai à mentionner ensuite, offrent tous, dans leur objet ou dans la circonscription territoriale qu'ils considèrent, la spécialité monographique qui est l'attribut particulier et naturel des études consacrées à cette Europe sur laquelle peut s'étendre notre investigation directe : telle est la condition où se renferment, à des titres divers, les *Neuf années à Constantinople* du docteur Brayer; *la Turquie et ses ressources*, de MM. Urquhart et d'Eichstal; les informations positives sur l'orographie et la constitution géognostique du même pays, écrites sous la dictée de ses propres vérifications, par notre savant confrère M. Ami Boué; la relation manuscrite d'un *Voyage au Danube jusqu'à Ismaïl*, que nous a envoyée d'Odessa M. Taibout de Marigny; l'intéressant *Voyage sur le Danube* de M. Quin, dont nous devons la traduction à M. Eyriès; le *Compendio geographico della Dalmazia, con un apendice sul' Montenero*, de M. Petter; l'*Essai statistique sur les bibliothèques de Vienne* et sur la monarchie autrichienne en général, du conseiller impérial Adrien de Balbi; les tableaux historico-géographiques du major d'Œsfeld sur la Suisse; le *Dictionnaire géographique de la Flandre occidentale* de MM Van der Maelen et Meisser; le *Voyage en Norwége et en Suède* de M. Twining; les *Souvenirs d'Espagne* de M. Cornille; le *Voyage en Navarre* de M. Chaho; enfin la *France pittoresque* de M. Abel Hugo, dont il vous a été fait hommage par M. Monin, auteur des cartes qui l'accompagnent.

Les publications topographiques les plus remarquables qui se soient produites cette année sur les divers États de l'Europe consistent en quelques feuilles ajoutées à chacune des grandes cartes qui sont en cours de publication : ainsi la *Carte de France* du Dépôt de la guerre a livré douze nouvelles feuilles ; l'*Allemagne* de Reynemann en a fourni onze, celle de Stieler cinq, celle de Klein une, celle de l'état-major prussien deux ; la *Prusse* d'Engelhardt s'est augmentée de deux feuilles ; le *Hanovre* de Papen en a donné neuf ; la *Saxe* de Schlieben, sept ; les cartes officielles de *Hesse* et de *Wurtemberg* en ont respectivement offert, la première quatre, et la deuxième sept. La belle carte d'Angleterre, connue sous le nom de *Carte de l'Ordonnance*, compte aujourd'hui soixante-neuf feuilles : on a commencé celle de l'Irlande, mais à une échelle beaucoup plus grande, puisqu'elle n'est pas moindre de six pouces anglais par mille. M. Dufour, qui chez nous a entrepris un atlas de l'*Espagne* par provinces, a publié cette année la carte des Baléares et celle de l'Estrémadoure.

Quittons l'Europe pour l'Afrique, cette terre classique des explorations aventureuses. Le général l'Étang, qui commande à Oran, vous a fait, dans l'intérêt de la géographie, des offres de services et de concours que vous avez agréées avec autant de gratitude que d'empressement ; et notre armée, dans ses marches vers Constantine, nous recueille des itinéraires nouveaux au cœur de l'ancienne Numidie. Un voyageur naturaliste, M. Picart, allant aux côtes de Guinée, a demandé à la Société des directions, pour rendre aussi utiles que possible à la géographie les excursions qu'il avait projetées dans l'intérêt spécial des sciences naturelles.

D'un autre côté, le capitaine Alexander a mandé du Cap qu'il se dispose à faire une tentative pour pénétrer chez les Damaras, qui habitent au nord-ouest, sur la rive septentrionale du Gariep.

Quant aux notions que nous ont déjà procurées les documents recueillis depuis l'année dernière, il faut reconnaître et proclamer qu'elles sont, pour la majeure partie, renfermées dans le volume dont la Société géographique de Londres vient d'achever l'impression. M. Davidson, qui a résolu de faire un voyage à Ten-Boktoue par la voie de Marok, se trouve arrêté à Ouêdy-Noun, d'où l'on a eu de ses nouvelles jusqu'au 14 juillet dernier : ses lettres contiennent quelques détails intéressants sur les lieux où il est forcé de séjourner. Son guide est le nègre Abou-Bekr el-Ssadyq, naguère esclave à la Jamaïque, natif de Ten-Boktoue, élevé à Gény, et de la bouche duquel le rév. M. Renouard avait recueilli, sur l'intérieur de l'Afrique occidentale, des informations d'autant plus curieuses que c'est à la Côte-d'Or qu'il avait été vendu comme esclave, après une série de voyages qui l'avaient successivement conduit à Kong, Ghonah, Dabohyah, Hhaousâ et Komâsy : la véracité de notre voyageur Caillé trouverait encore, si elle pouvait être mise en doute, une nouvelle confirmation dans les renseignements fournis par le voyageur africain. Un autre nègre, Lemen Kebe, sarakouleh né dans le Foutah-Gjalo, et qui depuis trente ans est esclave aux États-Unis, a pareillement fourni à M. Théodore Dwight, sur son pays et sa nation, d'intéressants détails qui ont été publiés par M. Woodbridge.

Revenons sur le littoral. Les relèvements nautiques du lieutenant Arlett ont fourni, la Société géographique de Londres, une carte et un mémoire qui nous

conduisent jusqu'aux Canaries, à l'égard desquelles nous recevons les livraisons successives du bel ouvrage de MM. Berthelot et Webb. Les communications de M. Warden nous ont signalé quelques collisions fâcheuses entre les colons et les indigènes dans les établissements américains de la Sénégambie. Plus loin, une expédition mercantile dirigée par M. Becroft nous appelle sur ses traces au fond du golfe de Guinée, pour remonter avec lui le Niger jusqu'à Adacado, près du confluent du Tchâdy.

Pour l'Afrique australe, nous avons, en première ligne, un rapport sommaire des résultats de l'expédition du docteur Smith, qui, sans s'avancer aussi loin que quelques uns de ses hardis devanciers, n'en a pas moins rassemblé de précieux matériaux pour la géographie de ces contrées. Nous possédions déjà une esquisse graphique, envoyée à la Société des missions évangéliques de Paris, par M. Lemue, et donnant un aperçu de la route suivie en 1854 par M. Hume; le même missionnaire a récemment transmis l'itinéraire fourni par un indigène, d'un voyage à seize journées au nord de Lattakou; et ses campagnons d'apostolat, MM. Arbousset et Daumas, viennent de faire parvenir la relation et la carte d'une reconnaissance qu'ils ont eux-mêmes effectuée dans le pays des Lighoyas, au nord-ouest de celui des Bassoutos. Le capitaine Édie, l'un des compagnons de voyage du docteur Smith, ayant été ramené en Europe par ses blessures, est venu au milieu de nous, et nous a donné oralement d'intéressants détails sur les Zoulahs qui avoisinent l'établissement anglais du Port-Natal, et sur lesquels son camarade, le capitaine Gardiner, ainsi que M. Natha-

niel Isaacs viennent de publier respectivement leurs propres relations.

M. Xavier Botelho, qui déjà nous avait donné un premier aperçu des possessions portugaises dans l'Afrique orientale, nous a fait parvenir le volume qu'il a consacré à une description statistique de ces établissements, travail doublement intéressant, à raison des connaissances personnelles de l'auteur, et de la pénurie où nous étions de documents nouveaux sur cette portion de l'Afrique. On doit au capitaine Locke Lewis une notice sur la nation et le pays des Ovahs de Madagascar, et le lieutenant Wellsted, auquel on est redevable d'une description détaillée de Socotora, que je vous ai déjà signalée l'année dernière, a envoyé à la Société géographique de Londres une note digne d'attention sur la carte donnée par Bruce, des côtes de la mer Rouge.

Nous avons possédé au milieu de nous M. Rüppel, et les aperçus qu'il nous a communiqués sur son exploration de l'Abyssinie ne peuvent que nous faire ardemment désirer la publication de son voyage, dont il s'occupe en ce moment à Francfort, et dont M. Desor, d'accord avec lui, doit nous donner une traduction française.

MM. de Cadalvène et de Breuvery vous ont vivement intéressés par la relation de leur voyage d'Égypte et de Nubie, qui forme les deux premiers volumes d'une publication dont les deux tomes suivants sont réservés à la Syrie et à la Turquie; au volume de la Nubie est annexée une curieuse esquisse du Dâr-Four et des sources du Nil, dessinée par le sultan détrôné Téima, pour M. Kœnig, qui l'a communiquée à nos voyageurs.

A côté du tableau qu'ils ont tracé avec indépendance, des effets du gouvernement de Mohhammed-A'ly sur les populations soumises à son sceptre; à côté de ce tableau, dont la sévère tristesse est en parfaite harmonie avec la peinture que nous a de son côté donnée M. Hoskins, vient se placer un écrit qui a pris pour épigraphe *vires acquirit eundo*, et pour titre celui de *Coup d'œil impartial sur l'état présent de l'Égypte comparé à sa situation antérieure* : cet écrit avait excité l'attention avant que l'auteur se fût nommé, et l'importance en a encore mieux été sentie depuis que l'on a appris que cet auteur est M. Jomard, qu'on sait initié fort avant dans tout ce qui intéresse l'administration actuelle de l'Égypte. Le beau volume de M. Wilkinson, presque exclusivement consacré à la topographie de Thèbes et à l'exploration archéologique du pays, contient aussi une relation de son voyage jusqu'à Semneh, avec ses routes dans le désert, dont il avait déjà paru un fragment en 1832; le haut mérite de l'ouvrage, justement proclamé par M. Letronne, ne permettait point de l'oublier ici.

Avant de quitter l'Afrique, annotons encore la publication, à Berlin, d'une belle carte lithoglyptique de Renner, qui rappelle à beaucoup d'égards celle de Berghaus, bien que le prix en soit fixé à un taux beaucoup moindre.

Maintenant passons en Asie, et le nom de Berghaus que je viens de prononcer y doit être cité des premiers pour son bel Atlas asiatique préparé par l'étude critique et la discussion consciencieuse des éléments réunis sur chacune des parties de cette immense portion du globe : deux livraisons, parues cette année, ont mis en circulation six nouvelles cartes, donnant la Syrie, l'Arabie

avec la région du Nil, l'Inde en-deçà du Gange, une carte spéciale de l'Himalaya, et deux feuilles de celle de la mer de Chine; les deux premières et celle de l'Himalaya sont accompagnées de mémoires spéciaux destinés à en expliquer et en justifier la construction.

M. Eyriès a entrepris la rédaction d'un Voyage pittoresque de l'Asie, pour l'intéressante collection commencée sous les auspices de deux célèbres explorateurs, nos confrères M. d'Urville et M. d'Orbigny : pour tant de contrées diverses réunies dans le cadre imposé au nouveau rédacteur, il fallait une érudition complète des itinéraires qui ont sillonné toutes les parties de l'Asie, et nul ne pouvait remplir cette condition fondamentale aussi bien que M. Eyriès, si riche à la fois et de ses immenses lectures et des notions spéciales qu'a dû lui révéler la longue intimité de Klaproth. Il commence son voyage sur les pas de M. Adolphe Ermann, qui, de 1828 à 1830, traversa d'ouest en est toute la Sibérie, pour revenir en Europe par l'Océan, et dont la relation originale, publiée à Berlin, n'a encore fourni que deux volumes, s'arrêtant à l'embouchure de l'Oby. La partie sud-est des mêmes régions a été graphiquement tracée par M. George Fuss, en une carte hypsométrique dont l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg a décidé l'insertion dans ses mémoires. La grande carte de l'Asie centrale, en quatre feuilles, à laquelle Klaproth avait consacré tant d'années, devenue la propriété de l'artiste qui l'avait gravée, sera prochainement sans doute livrée à l'empressement de ceux qui depuis si long-temps en désiraient la publication. Aux lumières qui lui ont servi de base, il s'en est récemment ajouté de nouvelles : la Société asiatique de Calcutta a reçu de M. Wathen, interprète du gouverne-

ment de Bombay, un mémoire sur la Tartarie chinoise et le pays de Khoten ; et du capitaine Wade, une notice géographique et politique sur l'État d'Iskardoh, au Petit-Tubet, d'après les informations recueillies de la bouche d'un envoyé d'Ahhmed-Schâh, souverain du pays. Le général Allard, si bien placé pour favoriser l'exploration de ces contrées, vous a promis d'aider de tout son pouvoir les tentatives qui pourraient être faites pour la reconnaissance des sources de l'Indus, et lui-même a accepté de vous un baromètre destiné à mesurer l'altitude des points qui seront visités. Nous jouirons, en attendant, des renseignements nouveaux que vient de rapporter en Europe le baron Charles de Hügel, qui, dans un voyage de cinq années en Orient, a parcouru la Syrie, l'Égypte, l'Inde citérieure, l'Océanie, la Chine, le Bengale, et en dernier lieu le Kaschmyr, dont il a envoyé une courte notice à la Société géographique de Londres.

A l'occident, M. Texier continue son exploration scientifique de l'Asie-Mineure ; M. James Brant, consul anglais à Erzeroum, a communiqué, à son retour à Londres, un compte-rendu de son voyage à travers l'Arménie et l'Anatolie ; et M. Frédéric Dubois, dont les Annales des voyages nous ont fait connaître une excursion aux rapides de l'Araxe, a mis sous les yeux de la Société géographique de Berlin les cartes et dessins qu'il a rapportés d'un voyage de plusieurs années dans les pays de Caucase. On a récemment publié en Angleterre, d'après les manuscrits laissés par l'ancien résident à Baghdâd, James Rich, si connu par sa description des ruines de Babylone, une relation de son séjour dans le Kourdistan et sur l'emplacement de l'ancienne Ninive, avec le récit de son voyage en des-

cendant le Tigre jusqu'à Baghdâd, et celui d'une excursion à Schyraz et à Persépolis. L'expédition du colonel Chesney sur l'Euphrate a été contrariée par des accidents qui ne l'ont cependant point empêchée de se poursuivre; notre confrère M. Vidal, né Français sur la terre d'Orient, et que trente années de voyages en ces contrées ont si bien familiarisé avec elles, est allé revoir sa lointaine patrie, et refaire, sur les traces de l'expédition anglaise, une nouvelle exploration de l'Euphrate dont il nous a promis une relation.

L'Inde nous offre à mentionner les livraisons successives du beau voyage de Victor Jacquemont, les livraisons plus lentes de celui de Bélanger, et surtout le volume, déjà annoncé, où Ritter a complété la description de cette vaste région. Nous avons reçu de M. Pallegoix d'intéressants détails sur le Laos, devenus plus intéressants encore par les annotations qu'y a jointes M. Langlois, ancien missionnaire au Tong-King; et M. Newbold a communiqué à la Société asiatique de Calcutta une relation du pays de Sangy-Agjong, un des états intérieurs de la presqu'île de Malaca. On doit au lieutenant Wood une brève notice sur l'archipel des Lakdives; M. Oliver a publié à Rotterdam la relation de son voyage dans celui des Moluques; et M. de Rienzi vous a lu une description succincte de trois petites îles situées au sud-ouest de Bassilan dans l'archipel de Soulou, et qu'il croit avoir visitées et fait connaître le premier. Enfin pendant que M. de Siebold continue à Leyde la publication de sa description du Japon, dont MM. Eyriès et Landresse nous ont promis une édition française, M. Hendrick Doeff a donné à Harlem des *Souvenirs du Japon*, seul reste des nombreux documents qu'il avait recueillis pendant sa longue

résidence dans cet empire, et qu'un naufrage a anéantis.

En traversant l'Océan pour gagner l'Amérique, nous avons à tenir note des expéditions prochaines que la France et les États-Unis y doivent respectivement envoyer. L'auteur du *Voyage de la Favorite*, M. Laplace, va refaire, sur *l'Arthémise*, une campagne de trois années qui nous vaudra sans doute une relation non moins attachante que la première. En même temps, mais en suivant une direction contraire, M. Du Petit-Thouars va aussi faire le tour du monde sur la frégate *la Vénus*; et s'il ne suffisait de son nom pour garantir l'intérêt scientifique qu'il saura donner à son voyage, nous ajouterions qu'un de nos ingénieurs hydrographes, M. Dortet de Tessan, le compagnon naguère de M. Bérard sur la côte barbaresque, doit faire partie de l'expédition, avec cet avantage de spécialité que son collègue M. Darondeau offre de son côté dans l'expédition de *la Bonite*. Nous n'avons encore que peu d'informations sur celle que préparent les États-Unis, envoyée, dit-on, pour vérifier l'existence de quelques îles signalées par des baleiniers américains et contestées par les hydrographes, ainsi que pour explorer les mers antarctiques; nous savons du moins qu'elle emploiera une frégate, deux bricks, une goëlette, et qu'un crédit de 1,500,000 francs a été voté par le Congrès de Washington, pour l'exécution d'une entreprise dont une telle liberalité proclame assez haut l'importance.

En attendant ces résultats à venir, nous ne manquons point de résultats acquis à enregistrer. Sans vouloir oublier les informations de détail que le gouvernement anglais a reçues de M. Wedge et de l'ingénieur-général Mitchell sur l'intérieur de l'Australie, ni celles que vous

a transmises M. Van Wyk Rœlandszoon sur la découverte du détroit de la Princesse-Marianne, qui sépare au sud-ouest l'île Frédéric-Henri de la grande terre des Papous ou Nouvelle-Guinée; sans oublier non plus la communication que vous a faite M. Lafont, de la part du capitaine Denis, sur la reconnaissance d'une île nouvelle dans le groupe des îles de la Société; j'ai surtout à vous signaler des travaux qui embrassent ou sillonnent, dans toute son étendue, la surface du grand Océan. Le premier rang appartient au docte amiral de Krusenstern, pour qui l'hydrographie générale de l'Océanie est devenue une sorte de domaine scientifique dont il a soin de tenir à jour l'exact inventaire : il vous a envoyé cette année un volume de supplément à joindre à son grand ouvrage. Le contre-amiral Lütke vous a, de son côté, soigneusement fait parvenir les diverses parties de la relation de son voyage à bord du *Séniavin*; son récit est précédé d'une introduction où sont énumérées jusqu'à douze expéditions russes qui se sont succédé dans l'Océan Pacifique en autant d'années, et dont cinq seulement, y compris la sienne, ont été plus ou moins complétement publiées; peut-être encore, sur ce nombre, les relations de Kotzebue, de Bellinghausen et du nouveau narrateur, sont-elles seules parvenues dans notre Europe occidentale : je ne suis que votre interprète, sans doute, en exprimant ici le vœu que les navigateurs russes, à qui notre langue est si familière, en fassent, pour le récit de leurs explorations, un usage qui assurerait la diffusion, dans toutes les parties de l'Europe, des résultats dont leur zèle vient doter les sciences géographiques.

A côté des relations édites, j'en ai à citer dont la publication se prépare : vous avez appris avec joie que

M. de Bougainville avait enfin livré à l'impression la partie historique du voyage de *la Thétis;* c'est un exemple que nous serons heureux de voir imiter, pour le voyage de *la Coquille*, par notre confrère M. Duperrey.

Le *Journal* de la Société géographique de Londres nous fournit, sur les campagnes successives de *l'Adventure* et du *Beagle*, un rapport plein du double intérêt d'un récit attachant et d'une ample moisson de résultats scientifiques; nous aimons à constater que ce n'est là que le prospectus d'une relation détaillée, dont paraît s'occuper le capitaine Fitz-Roy, et qu'un tel échantillon recommande d'avance à nos applaudissements.

Hâtons-nous de gagner l'Amérique du Sud, autour de laquelle se dessine le multiple sillage des hydrographes anglais; si nous nous arrêtons avec eux à l'embouchure du Rio-Négro de la Patagonie, nous pourrons en remonter le cours sur les traces, déjà vieilles de plus de cinquante ans, du pilote-major don Basilio Villarino, dont M. Woodbine Parish a nouvellement communiqué le récit original à la Société géographique de Londres. Les livraisons successives du beau voyage de M. Alcide d'Orbigny nous appellent dans la république de la Plata et dans celle de la Banda-Oriental, qu'a aussi parcourues M. Arsène Isabelle. La relation du docteur Rengger, récemment publiée à Aarau, nous conduit de là au Paraguay, qu'il a visité de 1818 à 1826. Au Pérou, le général Miller nous fait le récit de ses excursions, tant au nord qu'à l'est de Cuzco, et chez les Chunchos indigènes. Nous descendons ensuite l'Ucayali et l'Amazone avec le lieutenant Smyth et M. Lowe, en traversant le Brésil, que M. Ferdinand Denis est en ce moment occupé à nous décrire dans

l'*Univers pittoresque* ; puis retrouvant au Para la trace de M. Adam de Bauve, nous le suivons, par le Rio-Négro et l'Essequibo, dans la Guyane anglaise, où M. Schomburgck nous offre, à son tour, les résultats de sa propre exploration.

Le colonel Galindo nous attire dans l'Amérique centrale, dont il a entrepris une esquisse complète, bornée quant à présent à une introduction générale et à la description de la province de Costarica. C'est la plus voisine de la Nouvelle-Grenade, où la chute de Téquendama nous est décrite par M. Francis Lavallée, qui d'un autre côté nous a transmis une notice sur le pays de Texas dans l'Amérique du Nord, cette province flottante que le Mexique voit lui échapper, et que convoitent les États-Unis. Elle touche à la Louisiane, où nous arrivons sur les pas du duc Paul-Guillaume de Würtemberg, dont le voyage aux États-Unis a été depuis peu imprimé à Stuttgard, de même que le voyage de M. Joseph Burkhart au Mexique, de 1825 à 1834. Nous poursuivons notre course sur les traces de M. Ramon de la Sagra, qui vous a fait parvenir le récit de son excursion de cinq mois dans les États du nord-est de l'Union-Américaine; le livre remarquable de M. Michel Chevalier sur le même pays ne peut non plus être oublié. Quant aux territoires du nord-ouest non encore compris dans l'Union, les Annales des Voyages nous ont donné une notice de M. Van Quickemborne, sur les tribus répandues à l'ouest du Missouri ; nous devons à M. Albert Lea une description du Wisconsin; et M. Warden nous a communiqué une lettre de M. Featherstonhaugh, qui fait connaître la région du Haut-Mississipi ainsi que les tribus qui y sont cantonnées.

Pressé d'achever ce long inventaire, je ne jette qu'un regard lointain sur les contrées plus boréales, pour y découvrir les traces de Back courant à de nouvelles découvertes vers ces régions arctiques sur lesquelles la géographie lui doit déjà une si belle page; et je me hâte de terminer ma course.

J'ai encore à vous rappeler aujourd'hui les couronnes qu'à votre dernière assemblée générale vos suffrages ont décernées : la plus belle de toutes fut remise à M. Callier par l'officier-général qui nous présidait alors, qui nous préside encore aujourd'hui, et dans la bouche duquel un juste éloge avait un double prix pour le jeune officier placé sous ses ordres : espérons que l'excellent travail qu'il a couronné recevra sous ses auspices une publicité pour laquelle font des vœux tous les amis de la science.

Nul n'emporta la palme que vous aviez promise pour la géographie et les antiquités de l'Amérique centrale; mais de magnifiques publications avaient été faites, de nobles efforts avaient été tentés, et en prorogeant le concours à une autre année, votre justice décerna d'honorables témoignages de la valeur qu'elle attachait aux travaux soumis à son appréciation : trois médailles d'argent et deux médailles de bronze constatèrent votre haute estime pour les deux beaux ouvrages publiés à Londres et à Paris, pour les communications du colonel Galindo, et pour la longue persévérance de MM. Waldeck et Corroy.

Il me reste à vous parler encore de vos publications: la présentation vous est faite aujourd'hui même du cinquième volume, entièrement terminé, de votre *Re-*

cueil de Voyages et de Mémoires; c'est l'œuvre spéciale de M. Amédée Jaubert, qui livre ainsi à notre curiosité une version fidèle des trois premiers climats de la géographie complète de l'Edrysy. Pour le tome quatrième, l'impression a déjà dépassé les deux tiers de son étendue, et la relation de Rubruck, soigneusement collationnée par MM. Francisque Michel et Wright, est comprise en entier dans les feuilles qui sont devant vous : l'achèvement de ce volume sera pressé avec d'autant plus d'activité, que la traduction d'Aboulfedâ, destinée à remplir un volume nouveau, est dès ce moment fort avancée, car le savant traducteur a déposé sous vos yeux une version complète des prolégomènes généraux, ainsi que des chapitres consacrés à l'Arabie et aux deux grandes divisions de l'Afrique; et déjà son travail a entamé l'Europe.

Quant à notre *Bulletin* mensuel, il n'a peut-être point acquis encore ce degré d'homogénéité et de vigueur scientifiques que vous voudriez lui voir atteindre; mais votre zèle, votre persévérance éclairée, parvien dront, n'en doutons pas, à le lui procurer.

Nous devons chaque année, à M. Ambroise Tardieu, ainsi qu'à MM. Selves et Bineteau, un tribut de remerciements à raison de leur empressement désintéressé à mettre à notre disposition leurs ateliers de gravure et de lithographie pour l'exécution des cartes et planches qui accompagnent nos volumes : c'est une dette que je ne saurais négliger de leur payer ici.

Je termine enfin ces pages, trop longues peut-être; puisse l'indulgence que vous m'avez accordée lorsque j'en ai commencé la lecture me suivre encore après les avoir entendues !

NOTE

SUR LES TRAVAUX GÉODÉSIQUES ET TOPOGRAPHIQUES

EXÉCUTÉS DANS LA GRÈCE CONTINENTALE ET L'EUBÉE PENDANT LES ANNÉES 1833, 1834 ET 1835,

PAR DES OFFICIERS DU CORPS ROYAL D'ÉTAT-MAJOR.

Et sur les principales améliorations qui en résulteront pour la géographie ancienne et moderne du pays.

PAR LE CAPITAINE PEYTIER.

MESSIEURS,

Votre président, qui prend un si vif intérêt aux progrès de la géographie, et qui dirige tous les travaux exécutés par les officiers du corps royal d'état-major, vous avait annoncé que des officiers de ce corps étaient en Grèce, occupés du levé de l'Eubée, l'Attique, la Béotie, la Phocide, etc. Ayant eu la direction spéciale de ces levés et exécuté les opérations géodésiques auxquelles ils sont assujettis, j'ai pensé que vous entendriez avec intérêt un exposé de ce qui a été fait pendant les années 1833, 1834 et 1835, ainsi que des principales améliorations qui en résulteront pour la géographie ancienne et moderne de la Grèce.

Les travaux géodésiques étant la continuation de ceux de la Morée, il n'a pas été nécessaire de mesurer une nouvelle base, ni de faire de nouvelles observations astronomiques. Le premier travail a fourni les bases

de départ pour le nouveau réseau trigonométrique et les données nécessaires aux calculs.

Quant au nivellement, comme il était facile d'avoir un nouveau point de départ, ce qui procurait une nouvelle vérification, j'ai choisi un massif hellénique situé à l'entrée du port du Pirée et dont j'ai mesuré directement la hauteur au-dessus de la mer. J'ai calculé en partant de ce point plusieurs hauteurs déjà obtenues par la triangulation de la Morée, et l'accord des résultats confirme ce qui avait déjà été déduit de ce premier travail, que le niveau de la mer est le même dans les golfes d'Égine, de Corinthe, de Nauplie, de Marathonisi et vers les îles Ioniennes. C'est une donnée de plus pour la grande question du niveau des mers, et cela démontre la fausseté d'une opinion assez répandue, que la mer est plus élevée dans le golfe de Corinthe que dans celui d'Égine, opinion occasionnée sans doute par l'illusion que produit le figuré du terrain. L'isthme de Corinthe, dans sa partie la plus étroite, a environ une lieue et demie, et le point de partage, élevé d'environ 60 mètres, étant très près du golfe d'Égine, la pente vers ce golfe est très forte, tandis qu'elle est très faible vers celui de Corinthe. On se figure alors qu'on n'a pas sensiblement monté lorsque, venant du golfe de Corinthe, on arrive au point de partage, et la forte pente que l'on a à descendre fait supposer le golfe d'Égine plus bas que celui de Corinthe.

J'ai déterminé par ce nivellement fait avec les instruments géodésiques les hauteurs des montagnes les plus remarquables et de quelques lieux intéressants. Ce travail m'a fait voir que le Parnasse qui passait pour la plus haute montagne de la Grèce, n'est que la troisième. La plus élevée est le mont Guiona, dont je ne connais pas

encore le nom ancien; la seconde est le mont Vardoussia, dont je ne sais pas non plus le nom ancien. Les hauteurs de ces trois montagnes sont : Guiona 2511^{m}, Vardoussia 2492^{m}, Parnasse 2459^{m}, la hauteur de l'Hélicon est de 1749^{m}; celle du Delphi qui est la plus haute montagne de l'Eubée, est de 1745^{m}.

Ces travaux géodésiques qui s'étendent jusqu'au méridien, passant par les hautes montagnes de l'Étolie, et jusqu'à la frontière vers Zitoun, couvrent une surface de plus de 800 lieues carrées, et ont fourni aux levés topographiques environ un point par lieue carrée. Ils auraient été poussés au-delà dans la Grèce occidentale, sans les maladies qui ont régné dans le pays en 1835, et sans les bandes de voleurs qui ravageaient l'Étolie et l'Acarnanie ; et ce n'est pas sans de grands dangers que les opérations ont pû être exécutées dans les environs de Salone, où la bande de Cossada coupait des nez et des oreilles pour inspirer la terreur.

Les levés topographiques qui sont assujettis à la triangulation dont je viens de parler, ont été exécutés à l'échelle de $\frac{1}{50000}$ qui comporte tous les détails intéressants; le terrain a été figuré avec soin, à l'aide de quelques cotes de niveau; les ruines anciennes de toutes les époques ont été indiquées, et certaines contrées sont si riches en ruines helléniques, qu'on sera peut-être fort embarrassé pour leur trouver des noms.

Ces levés sont limités à une ligne partant de Galaxide, passant par Salone, suivant le chemin de Salone à Zitoun, jusqu'à la chaîne de l'OEta et allant joindre la mer vers les Thermopyles. En comprenant l'Eubée, ils couvrent une surface de 700 lieues carrées environ ; il en reste à peu près 600 pour terminer la Grèce continentale.

Il existe en outre une bande de reconnaissances à l'échelle de $\frac{1}{150000}$ faites sur toute la frontière, partie en Turquie, partie en Grèce, par les officiers qui ont fixé les limites des deux États.

Je vais maintenant, Messieurs, vous dire quelques mots sur les principales améliorations que ces travaux apporteront à la géographie ancienne et moderne de la Grèce.

En commençant par l'Eubée, qui était la province la moins connue; en examinant les meilleures cartes, vous verrez qu'elles n'indiquent que quarante villages, tandis qu'il en existe environ deux cent trente. Le contour des côtes n'y est pas non plus très exact, particulièrement dans le nord, où elles n'indiquent pas une baie assez profonde près de l'ancienne *Ædipsos*, où se trouvent des eaux thermales. L'île est très étroite au fond de cette baie, et réduite à $\frac{1}{4}$ de lieue de largeur. Le figuré du terrain laisse aussi beaucoup à désirer; les cartes indiquent une chaîne régulière d'une extrémité de l'île à l'autre, tandis qu'il en existe plusieurs, formant un ensemble irrégulier.

Les positions des villes anciennes sont tout-à-fait hypothétiques sur ces cartes, tandis que nos matériaux les fixent d'une manière exacte. L'île n'est pas très riche en ruines helléniques, mais elle l'est assez en ruines vénitiennes, châteaux-forts, tours, aqueducs, etc. Ces documents seront d'une grande ressource pour les recherches relatives à cette époque.

L'Attique était une des provinces les mieux connues et les mieux rendues sur les cartes; nos matériaux en amélioreront cependant considérablement la topographie, tant sous le rapport du figuré du terrain, que sous celui de la position des villages modernes et des

ruines anciennes, dont un certain nombre manque sur ces cartes.

Nos levés indiquent une ligne de tours helléniques, paraissant destinées à des signaux partant des montagnes au nord de la plaine de Marathon, et aboutissant aux portes de *Thisbé* et d'*Égosthène*, dans le golfe de Corinthe.

Après l'Attique, la Béotie était la province la mieux connue, et ses principales villes anciennes avaient été visitées par les voyageurs. Cependant quelques unes avaient échappé à leurs rapides recherches, particulièrement dans la partie comprise entre Thèbes et l'Eurripe et dans les environs des lacs. Le nombre des villages indiqués sur les cartes est aussi trop faible, et le figuré du terrain laisse beaucoup à désirer, particulièrement le long du cours de l'Asope, et sur la chaîne de l'Hélicon, où l'on a confondu en un seul les monts Palœovouna et Zagara.

La Phocide, quoique visitée par un assez grand nombre de voyageurs, n'était pas encore bien connue. Les cartes indiquent un trop petit nombre de villages et de ruines anciennes. Le terrain n'y est pas très bien figuré, particulièrement la masse du Parnasse. Plusieurs voyageurs ont parlé de Lycoréa comme leur ayant été indiquée existante dans la partie élevée du Parnasse; mais ils ont dû être induits en erreur, car j'ai traversé cette montagne dans deux directions, j'ai questionné les habitants des villages de Kastri, qui est sur l'emplacement de Delphes, d'Arakhova et autres sur le Parnasse, sans qu'aucun ait pu m'indiquer de ruines helléniques sur la montagne, et M. Terrasson, qui est resté une semaine sur le Parnasse pour en faire la topographie, n'a pas été plus heureux que moi.

Ceux qui fondèrent cette ville n'avaient d'ailleurs pas besoin de monter sur les hauts sommets du Parnasse pour échapper à l'inondation qui eut lieu du temps de Deucalion, car elle ne pouvait être occasionnée, dans cette contrée, que par la crue des eaux du lac Copaïs, et si ces eaux s'élevaient seulement de 50 mètres au-dessus de leur niveau actuel, elles trouveraient un débouché vers la mer au golfe de Larymnes, par un col qui n'est pas élevé de 50 mètres au-dessus du lac; et les villes de Daulis, Tithorée et Élatée ne seraient pas même submergées.

C'est surtout vers la limite des deux Locrides et vers les hautes montagnes de l'Étolie que se trouvent les plus grandes erreurs des cartes. Elles font remonter le Céphyse de Béotie jusqu'à Lidoriki, et jusqu'aux montagnes entre cette ville et Karpenitzé, tandis que cette rivière ne remonte pas au-delà de la ligne qui joint l'OEta à la montagne de Guiona, ce qui diminue de beaucoup le cours indiqué sur les cartes.

Malheureusement, les levés ne s'étendent pas encore à ces hautes montagnes, et c'est du sommet de la montagne de Guiona que j'ai reconnu la configuration de cette contrée.

L'OEta, qui forme l'extrémité et en même temps le sommet le plus élevé d'une chaîne commençant près de l'Eurip au mont Messapius, et se dirigeant au N.-O., se réunit par deux contre-forts aux monts Guiona et Vardoussia, appartenant à la haute chaîne qui, partant du Parnasse, va joindre la chaîne du Pinde. C'est entre ces deux contre-forts que commence la vallée de Lidoriki, qui va déboucher près de Lépante, et qui est excessivement profonde et escarpée entre les monts Guiona et Vardoussia.

Il est probable que l'Étolie et l'Acarnanie qui ont été si peu visitées sont encore moins bien rendues sur les cartes que les autres provinces. Ce qui tend à le prouver, c'est que les reconnaissances des officiers démarcateurs ont considérablement changé le cours de l'Achéloüs dans la partie qui avoisine la frontière, et que les erreurs des cartes, d'après lesquelles on avait tracé les protocoles relatifs à la délimitation de la Grèce, ont donné lieu à de grandes difficultés entre le commissaire turc et ceux des autres puissances.

Il faut cependant rendre justice à M. le colonel Lapie, et convenir qu'on est étonné qu'avec des matériaux aussi incertains que ceux qu'il a pu avoir à sa disposition, il ait pu produire une carte comme celle que nous possédons de lui.

Je terminerai cet exposé par la rectification d'une erreur accréditée par les récits de quelques voyageurs qui parlent des neiges perpétuelles des hautes montagnes de la Grèce. Je puis certifier que les neiges fondent entièrement pendant l'été, puisque, étant monté en septembre 1834 sur la montagne de Guiona, la plus haute de la Grèce, je n'y ai pas trouvé la moindre trace de neige, quoique j'en aie cherché pour la convertir en eau. D'ailleurs, d'après les observations connues sur la limite des neiges perpétuelles, cette limite doit dépasser 3,000^{m} pour la latitude moyenne de la Grèce, tandis que la plus haute montagne de ce pays n'a que 2511^{m}.

VOYAGE D'EXPLORATION

DE MM. T. ARBOUSSET ET F. DAUMAS DANS LE PAYS DES LIGHOYAS, AU NORD DES BASSOUTOS (1).

Morija, 18 juin 1836.

Notre voyage a duré deux mois moins deux jours, temps pendant lequel nous avons régulièrement tenu un journal détaillé de notre marche, ainsi que de nos observations, soit géographiques, soit religieuses ou autres. Ce journal doit vous être envoyé, par extraits, au fur et à mesure qu'il sera rédigé, et nous l'accompagnerons de quelques dessins, et de six à sept portraits de sauvages, dont a bien voulu se charger un de nos amis. En attendant, messieurs, nous venons vous présenter une carte du voyage, dressée avec toute l'exactitude et tout le soin dont nous sommes capables. Nous y joignons un aperçu général de notre petite expédition à la fois missionnaire et géographique, dont nous vous prions de vouloir bien vous contenter, jusqu'à ce que nos importantes et nombreuses occupations pastorales nous permettent de faire mieux.

Stations wesleyennes.

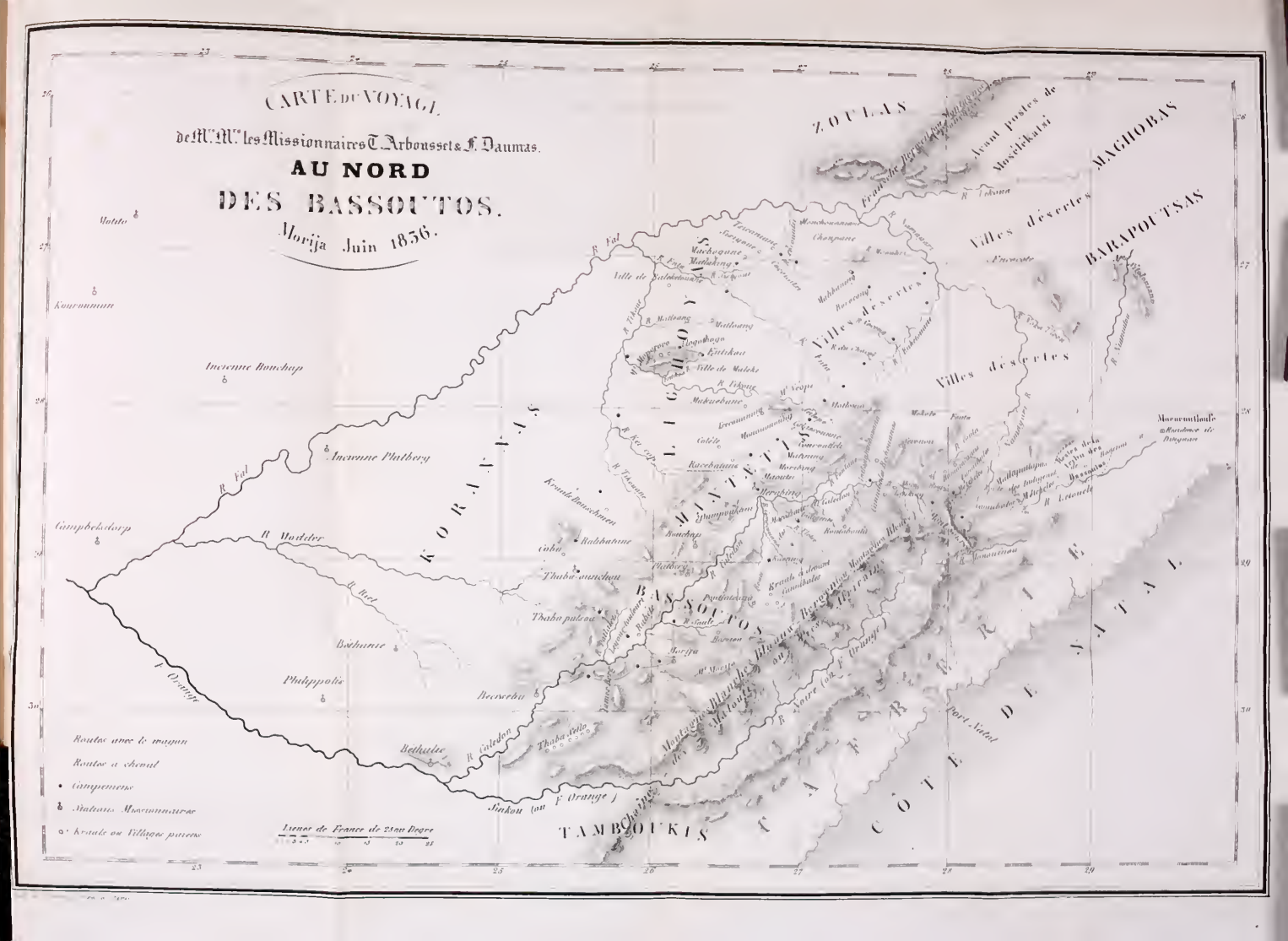
Sur notre route de Morija chez les Mantaetis, nous

(1) Cette intéressante relation et la carte qui l'accompagne ont été adressées à la Société des missions évangéliques de Paris, et elles sont extraites du dernier numéro du Journal publié par cette Société

So-
num-
ière
nous
des
ons
énis

s'est
tion
ain-
son
lu-
e la
e sa
ben-
nté-
neval
our,
vers
utis,
nous
epos
ar la
nous
ès de
nous
une
ment

dont il


CARTE DU VOYAGE
de Mr. Mrs. les Missionnaires T. Arbousset & F. Daumas.
AU NORD
DES BASSOUTOS.
Morija Juin 1836.
ZOULAS
MAGHOBAS
BARAPOUTSAS
Avant postes de Mosélékatsi
Villes désertes
Villes désertes
Villes désertes
Villes désertes
Ancienne Bouchap
Ancienne Platberg
Campbelsdorp
Béthanie
Philippolis
Beersebu
Bethulie
Kourouman
Motito
KORANNAS
LIGHOYAS
MANTATES
BASSOUTOS
TAMBOUKIS
CAFRERIE
CÔTE DE NATAL
Port Natal
Mocuoutloufe
Résidence de Dingaan
Macheng
Matlaking
Ville de Maleketsane
Ville de Maleki
Matloang
Ettikoat
Makuebane
Colèle
Racebatane
Kraals Bouschmen
Cobo
Rabibatane
Thaba ounchou
Thaba pitsou
Bouchap
Platberg
Morija
Thaba Sello
Sinkou (ou F. Orange)
R. Fal
R. Modder
R. Riet
F. Orange
R. Caledon
R. Noire (ou F. Orange)
Montagnes Blanches des Matoutis ou Pierres Blanches
Chaîne Bleue
Routes avec le wagon
Routes à cheval
Campemens
Stations Missionnaires
Kraals ou Villages paiens
Lieues de France de 25 au Degré

avons visité trois établissements, appartenant à la Société des Missions wesleyennes, *Platberg*, *Oumgoumkani* et *Mérabing* (1). Les pieux ouvriers de la première de ces stations étaient absents, de sorte que nous nous sommes vus privés du plaisir de les voir; mais ceux des deux autres occupaient leur poste, et nous avons passé dans leur société quelques jours à la fois bénis pour notre âme et pour notre œuvre.

Voyage d'exploration dans les montagnes Bleues.

Le missionnaire de Mérabing, en particulier, s'est empressé d'ajouter aux nombreuses marques d'affection chrétienne que nous avions déjà reçues de lui en maintes occasions, plusieurs nouvelles preuves de son amour. Il nous a généreusement fait part de ses lumières sur l'origine, l'histoire et le caractère de la tribu à la tête de laquelle il est placé; et même sa grande bonté l'a déterminé à nous accompagner, pendant la première partie d'une excursion pleine d'intérêt, mais très fatigante, que nous avons faite à cheval dans les montagnes Bleues. Là, nous voyagions de jour, avec la curiosité naturelle à des Européens, à travers les hauteurs et les enfoncements des superbes *Maloutis*, et le soir nous redescendions dans la vallée, où nous venions chercher, dans quelque kraal voisin, le repos de nos corps. C'est alors que l'esprit, ébranlé par la grandeur des scènes imposantes et variées dont nous avions été frappés pendant la journée, et entourés de sauvages auxquels nous étions étrangers, et que nous ne pouvions nous empêcher de considérer sans une espèce d'émotion, nous nous sentions bien autrement

(1) Voir pour ces trois points, ainsi que pour tous les autres dont il sera fait mention par la suite, la carte de ce voyage.

disposés qu'à notre ordinaire à proclamer aux oreilles des païens, et sous la voûte étoilée des cieux, le Dieu de la nature et de l'Évangile.

Cannibales Béchouanas et Métébélés.

Une demi-semaine s'était ainsi écoulée en courses d'explorations dans les premiers escarpements des montagnes Bleues, quand deux à trois considérations particulières ont obligé notre petite troupe à se diviser. La plus grande partie est revenue à Mérabing, tandis que l'un de nous, accompagné d'un guide seulement, a été engagé par ses compagnons de voyage à pousser jusqu'au haut des Maloutis, en remontant le Calédon. —Il a d'abord visité, aux environs d'*Intlouanachouana*, quelques villages béchouanas, dont les habitants étaient naguère ou sont en partie actuellement encore *cannibales;* puis, gravissant le sommet de la chaîne, il est arrivé chez les *Bamacacamâs*, ou cannibales métébélés, plus terribles que les premiers encore. Des cannibales au sud de l'Afrique!.... Ce fait ne nous était pas entièrement inconnu; cependant, la vue de pareilles créatures n'en produisit pas moins sur nous une inexprimable sensation. Mais il faut renvoyer à un autre temps, et le récit d'une telle impression, et l'histoire de cette race d'hommes sur le continent africain. Considéré sous le rapport géographique seulement, combien n'est-il pas intéressant, le point qu'occupent les cannibales métébélés!...

Mont aux Sources.

Là, le voyageur s'arrête avec étonnement devant l'imposant *Mont aux Sources*, plus haut que tous les autres monts voisins, et des larges flancs duquel s'é-

chappent, comme d'un immense réservoir, deux beaux fleuves et trois des plus considérables rivières de ces contrées; savoir, du côté du sud, l'*Orange*, qui arrose la partie orientale du sud de l'Afrique, depuis le sommet des Maloutis jusque chez les Namaquois; du côté de l'orient, le *Létouélé* et le *Monouénou*, qui baignent les terres de Dingaan, jusqu'à la mer; du côté du nord, le *Namagari*, qui parcourt près de deux cents lieues au nord et à l'ouest avant de retrouver les eaux de l'Orange; du côté de l'ouest, enfin, le Galédon, qui fructifie le pays des Mantaetis et des Bassoutos. Ce point est vraiment unique dans l'histoire de la géographie.... Mais, au reste, sachons nous restreindre à cette rapide description pour le moment; différons également de jeter un coup d'œil sur la côte orientale des Maloutis; nous n'avons promis présentement qu'un aperçu général du voyage, et il faut nous hâter de remplir notre tâche. C'est assez vous donner à comprendre, messieurs, que nous allons descendre des sommets des pics africains et pousser plus avant notre route.

Départ de Mérabing; première ville des Lighoyas.

Après notre réunion complète à Mérabing, et quelques jours de repos utilement passés dans cet établissement, nous avons repris, avec nos voitures, notre marche dans la direction nord, en suppliant le Seigneur de vouloir bien encore accompagner nos pas et les bénir. Pendant une journée entière, nous avons voyagé à travers la tribu des Mantaetis, peu populeuse, mais très ramassée, et le lendemain, de bonne heure, nous avons atteint *Racébatane*, première ville des Lighoyas. Le chef de cet endroit, l'un des plus puissants du pays, a fort bien compris le but de notre arrivée, et nous a

priés d'écrire à nos amis d'Europe, « qu'ils lui envoient » un blanc pour l'instruire, lui et ses sujets, dans la » crainte de Dieu. » Ces paroles d'un prince païen ont fortement ému nos cœurs ; et pourquoi, nous sommes-nous écriés au-dedans de nous-mêmes, pourquoi la France ne pourrait-elle pas bientôt répondre à ce touchant appel?

Autres villes des Lighoyas.

De Racébatane, poussant huit à dix lieues plus loin, nord-est, nous avons trouvé sur notre route plusieurs nouveaux villages, situés à des distances respectives les uns des autres, et appartenant tous à la tribu des Lighoyas. Les sauvages habitants de ces lieux retirés prenaient d'abord la fuite à notre approche, puis ils se rassuraient peu à peu, et venaient à nous avec moins de frayeur, et en laissant paraître même un certain air de confiance ; de sorte que l'on peut dire, à proprement parler, qu'ils ne se sont pas mépris sur les motifs de notre visite, et qu'ils nous ont reçus, au contraire, pour ce que nous sommes véritablement, c'est-à-dire comme des hommes de paix, leurs amis et leurs bienfaiteurs.

Contrée entre les Maloutis et les Fransch-Bergen. Rivière Lékoua.

Cependant, nous étions parvenus, sans pouvoir presque en croire nos yeux, *aux premiers chaînons des Maloutis*. Déjà, avant d'arriver à *Sétlopo*, nous avions une fois perdu de vue ces belles montagnes, et de Sétlopo à la jonction du Namagari avec le *Lékoua*, nouvelle et très considérable source du fleuve Orange, notre fourgon a paisiblement roulé, pendant huit jours de suite, sur un pays plat, monotone et silencieux. Adieu l'agréa-

ble variété des pics africains; adieu l'intéressante population qu'ils recèlent! Ce n'est plus désormais que plateaux uniformes, que collines fertiles, il est vrai, mais désolées; au lieu de villes épaisses et populeuses, on trouve des ruines; au lieu d'hommes, des crânes humains jonchant le sentier!.... Cependant, même ici, au sein de ces solitudes en deuil, la curiosité du voyageur est satisfaite, et il trouve une compensation à ses fatigues; l'histoire des tribus qu'il a visitées, ou de celles qui en sont voisines, se déroule sous ses yeux; et, d'ailleurs, il conçoit la douce espérance que ces terres qu'il foule aux pieds, à la fois si riches en bons pâturages et si bien arrosées, se repeupleront un jour, alors que l'affreuse guerre aura fait place à d'heureux temps de paix.

Tribu des Lighoyas, traversée du nord au sud.

Parvenus à la jonction du Namagari avec le Lékoua, nous n'étions plus qu'à deux ou trois journées de marche (sud) des avant-postes de Moussélékatsi. On apercevait déjà distinctement au nord les premières éminences d'une petite chaîne de montagnes (*les Fransch-Bergen*, dont il sera fait une mention plus particulière dans le journal), dans laquelle vivent les sujets du roi des Zoulas. Nous avons jeté un coup d'œil curieux sur ces nouveaux monts; mais ne jugeant pas convenable d'en approcher davantage, nous avons dès lors changé de direction, et suivi la ligne sud-ouest, jusqu'à Taba-Ounchou. De cette manière nous coupions le pays des Lighoyas par le milieu. De nombreux kraals, appartenant à cette tribu, se sont naturellement trouvés sur notre route; nous les avons visités et bien examinés, faisant entendre à leurs habitants la bonne parole du

Dieu qui nous envoie ; et, grâces à ce bon Dieu, nous n'avons que des sujets de le bénir, en considérant comment sa bonté a admirablement bien disposé à l'avance les esprits en notre faveur. Les sauvages nous ont partout bien reçus, malgré la fâcheuse crainte que leur inspirait, au premier abord, l'arrivée d'une nouvelle espèce d'hommes au milieu d'eux. *Makuana*, en particulier, chef principal des Lighoyas, paraît avoir le mieux compris nos intentions, il les approuve ; et voilà une nouvelle tribu tout entière qui crie à nos Eglises de France : *Malheur à vous si vous ne nous évangélisez !*

Une fois que nous eûmes atteint Thaba-Ounchou, nous touchions presque au terme de notre voyage ; aussi nous tardait-il extrêmement de rentrer à Morija ; nous n'avons donc passé que très peu de temps dans l'agréable société de nos chers frères wesleyens ; et, prenant congé d'eux au plus tôt, malgré leurs instances, en moins d'une semaine de marche, nous nous reposions déjà sous notre paisible toit de Morija.

Note. Il y aurait un mot à dire sur les latitudes de Philippolis, de Kourouman, de Motito et de quelques autres lieux semblables, plus ou moins mal placés dans plusieurs précédentes cartes du sud de l'Afrique, soit françaises, soit anglaises. A cet égard, nous avons suivi la plus récente et la plus accréditée dans ces contrées, ou de nouveaux renseignements, plus corrects, d'après lesquels nous avons fait diverses altérations qui nous ont paru nécessaires.

Dans l'orthographe des noms indigènes, nous avons été soigneux de ne pas nous éloigner de leur vraie prononciation, tout en suivant, autant que possible, l'alphabet français.

COMPTE-RENDU

DES RECETTES ET DES DÉPENSES DE LA SOCIÉTÉ

pendant l'exercice 1835-1836.

—

RECETTES.

Reliquat du compte de 1834-1835; intérêts des fonds placés; renouvellement des souscriptions annuelles, et produit des diplômes délivrés aux nouveaux membres; vente du Recueil des Mémoires et du Bulletin.	10,126f 42c

DÉPENSES.

Frais d'administration, d'agence, de loyer; frais de publication du recueil des Mémoires et du Bulletin; prix et médailles décernés en 1836.	9,908 51
En caisse le 1er décembre 1836. .	165f 61c

D'après une décision de la Commission centrale, le Capital de la Société qui était placé sur le Mont-de-Piété a été converti, le 6 janvier 1836, en une inscription de sept cents francs de rentes 5 p. o/o.

Certifié par le Trésorier de la Société et approuvé par l'Assemblée générale.

Signé, CHAPELLIER.

Paris, le 2 décembre 1836.

TROISIÈME SECTION.

Actes de la Société.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 4 novembre 1836.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le professeur Carl Ritter, de Berlin, remercie la Société du titre de correspondant étranger qu'elle lui a conféré dans une de ses dernières séances, et il promet de coopérer à ses utiles travaux. Sa lettre est accompagnée de diverses notices sur la mesure du méridien dans l'Inde; sur la distribution géographique du Lion et du Tigre; sur la culture de l'opium, et sur le *ficus indica*.

M. d'Avezac offre à la Société, de la part de M. Buchon, un *fac-simile* de la carte catalane de la Bibliothèque du roi : cette carte doit être accompagnée d'un mémoire destiné à la collection des notices des manuscrits, publiée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

M. de Cadalvène lit une relation de la bataille de Konieh, extraite de l'Histoire de la guerre de Mehe-

met-Ali contre la Porte-Ottomane, qu'il publie, de concert avec M. Barrault.

La séance générale est fixée au 2 décembre.

Séance du 18 *novembre* 1836.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Jomard donne quelques renseignements sur le fameux globe de Martin Behaim, datant de 1492. Ce globe a été gâté. On a voulu y remédier, il y a quelques années; mais l'artiste chargé de cette restauration s'en est mal acquitté; une partie des traits a été effacée. On a depuis fait rétablir les parties qui avaient disparu, d'après le globe de Schœrner de 1520.

Le même membre lit une notice sur l'établissement géographique de Bruxelles fondé par M. Van der Maelen; membre de la Société. (Voyez le Bulletin d'octobre.)

M. de Cadalvène lit une relation du siége de Saint-Jean-d'Acre par l'armée égyptienne, et une notice biographique sur le Séraskier Khosrew-Pacha.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 2 DÉCEMBRE 1836.

—

La Société de géographie a tenu son assemblée générale le 2 décembre 1836, dans les salles de l'Hôtel-de-Ville, sous la présidence de M. le lieutenant-général Pelet, directeur du dépôt de la guerre.

M. le président ouvre la séance par un discours dans lequel, après un aperçu sur l'importance de la géographie et sur ses relations avec les diverses branches des connaissances humaines, il donne un précis des

travaux du grand établissement à la tête duquel il est placé, et termine en signalant l'utilité d'une société qui réunit le faisceau des connaissances variées qui se rattachent à la géographie, et rend à cette science l'unité et l'importance qui lui appartiennent. (*Voy.* ce discours page 257.)

M. Puillon-Boblaye, secrétaire de la Société, lit le procès-verbal de la dernière séance générale; la rédaction en est adoptée.

M. l'amiral de Krusenstern écrit à la Société pour lui faire hommage du supplément au recueil de *Mémoires hydrographiques*, qu'il a publiés en 1826 et 1827.

M. le président proclame les noms des candidats proposés pour être admis dans la Société, et M. le secrétaire donne communication de la liste des ouvrages déposés sur le bureau.

M. d'Avezac, secrétaire-général de la Commission centrale, lit la notice annuelle des travaux de la Société et du progrès des sciences géographiques pendant l'année 1836. (*Voy.* cette notice page 265.)

M. Jomard, au nom de la Commission centrale, présente à l'assemblée les tomes IV et V du Recueil des Mémoires, et il dépose sur le bureau les matériaux destinés à la publication d'un nouveau volume.

Le 4e volume, presque terminé, se compose d'une Description des merveilles d'une partie de l'Asie, par le P. Jordanus; de Vocabulaires de plusieurs contrées de l'Afrique, d'après M. Kœnig; de la Relation d'un voyage à l'île d'Amat, en espagnol, d'après les manuscrits de M. Henri Ternaux; et enfin du Voyage de Guillaume de Rubruk.

Le 5e volume est complet, et il renferme les trois premiers climats de la traduction de la géographie d'El-

Edrisi, par M. Amédée Jaubert, avec un *fac simile* de trois cartes géographiques de l'auteur arabe.

Le 6e volume comprendra la suite de la traduction d'El-Erisi, et le 7e volume, dont on va commencer l'impression, sera consacré à la traduction de la géographie d'Aboulfedâ, par M. Reynaud.

M. le capitaine Peytier communique une notice sur les travaux géodésiques et topographiques, exécutés dans la Grèce continentale et l'Eubée, pendant les années 1833, 1834 et 1835, par des officiers du corps royal d'état-major, et sur les principales améliorations qui en résulteront pour la géographie ancienne et moderne du pays. (*Voy.* cette notice page 311.)

M. Chapellier, trésorier de la Société, présente le compte des recettes et des dépenses pour l'exercice 1835-1836. (*Voy.* ce compte page 325.)

L'assemblée, aux termes de son règlement, procède au renouvellement quinquennal des membres de la Commission centrale, et elle nomme au scrutin pour en faire partie :

MM. Albert Montemont, Ansart, Bajot, Barbié du Bocage, Bérard, Bianchi, capitaine Boblaye, Boucher, Cadalvène, capitaine Callier, colonel Corabœuf, baron Costaz, Daussy, d'Avezac, colonel Denaix, d'Orbigny, Dubuc, Eyriès, général Haxo, Isambert, chevalier Jaubert, Jomard, Gabriel Lafond, baron Ladoucette, de Larenaudière, de Montrol, C. Moreau, Noël-Desvergers, capitaine Peytier, de Pommeuse, Poulain, baron Roger, Roux de Rochelle, Tardieu, baron Walckenaer et Warden.

La séance est levée à 11 heures.

Séance du 16 décembre 1836.

La séance est ouverte à huit heures, sous la présidence de M. Eyriès, doyen d'âge, président honoraire de la Société.

L'assemblée, aux termes de son règlement, procède à l'élection annuelle des membres de son bureau, et nomme :

Président : M. Roux de Rochelle.

Vice-présidents, { M. le baron Walckenaer, M. de Larenaudière.

Secrétaire-général : M. Noël des Vergers.

M. Roux de Rochelle occupe le fauteuil, et exprime à ses collègues sa vive reconnaissance pour le nouveau témoignage de bonté qu'ils viennent de lui accorder en l'appelant encore à la présidence. Il adresse à son prédécesseur, M. le colonel Corabœuf, les remerciements affectueux de la Commission centrale pour le zèle éclairé avec lequel il a si dignement rempli ses fonctions pendant l'année 1836.

La Commission centrale étant constituée, M. le secrétaire donne lecture du procès-verbal de la dernière séance; la rédaction en est adoptée.

Le prince Malek-Kassem-Mirza, un des neveux de Sa Hautesse le roi de Perse, écrit à la Société de géographie, dont il est membre, qu'il vient de dresser la carte de quelques contrées de la Perse qu'il a parcourues, et il annonce qu'ayant l'espoir de faire un voyage en Europe, il s'empressera de communiquer son travail à la Société.

M. le contre-amiral de Lutke adresse à la Société un

exemplaire de la relation de son voyage autour du monde, sur la corvette *le Séniavine*.

MM. d'Abbadie et Lefebvre écrivent à la Société, en rade de Lorient, et lui annoncent leur départ pour le Brésil, où ils ont désiré faire quelques explorations utiles à la science, avant d'entreprendre le voyage qu'ils se proposent de faire en Afrique.

M. Van der Maelen adresse à la Société un plan géométrique de la ville de Bruxelles, et il annonce que M. Rosetti vient de lui confier l'exécution de sa carte, en langue française, de la Valachie et de la Moldavie. M. le docteur Meisser, collaborateur de M. Van der-Maelen donne quelques détails sur la rédaction des dictionnaires géographiques des provinces de la Belgique, et il exprime le regret de ne pouvoir coopérer plus activement aux travaux de la Société.

M. le secrétaire de la Société météorologique de Londres annonce à la Commission centrale la reprise des travaux de cette Société, et il exprime le désir de renouveler avec elle des relations utiles au progrès de la science. Cette proposition est accueillie par la Commission centrale, qui décide en outre que la collection de ses Bulletins sera adressée à la Société de Londres.

M. Warden adresse la traduction d'une lettre écrite des *Rocky Mountains*, le 11 juillet 1836, par un missionnaire des États-Unis, qui rend compte d'une partie de son voyage.

M. le comte de Grandpré adresse une note sur l'ancienne île Panchaïa, décrite par Evhémère.

M. C. Moreau communique la traduction faite par M. le colonel Amoros, de quelques tableaux géographiques sur le Texas compris dans une notice qu'a publiée, en 1835, M. Juan Almonte, chargé d'une mission

dans ce pays par le gouvernement du Mexique. Cette pièce et les deux mémoires précédents sont renvoyés au Comité du Bulletin.

La Commission centrale, aux termes de son règlement, s'organise en trois sections, et elle les compose ainsi qu'il suit :

Section de correspondance. — MM. Bajot, Bérard, Callier, Daussy, Dubuc, Isambert, Jaubert, Lafond, César Moreau, d'Orbigny, Peytier, Tardieu, Warden.

Section de publication. — MM. Albert Montémont, Ansart, Barbié du Bocage, Bianchi, colonel Corabœuf, Costaz, d'Avezac, Eyriès, Jomard, Ladoucette, de Pommeuse, Poulain, Puillon-Boblaye.

Section de comptabilité. — MM. Boucher, Cadalvène, Denaix, général Haxo, de Montrol, baron Roger.

La Commission centrale nomme ensuite, pour faire partie du Comité du Bulletin, MM. Albert-Montémont, Ansart, Barbié du Bocage, Bérard, Boblaye, Daussy, d'Avezac, Jomard, de Montrol, Noël Desvergers, Poulain et Warden.

MEMBRES ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séances de novembre et décembre 1836.

M. Barberet, professeur agrégé d'histoire au collége royal de Saint-Louis.

M. Chasseriau.

M. Pierre-Antoine de Gemini.

M. Rembault, capitaine au corps royal d'état-major.

Nota. La liste des ouvrages offerts à la société dans les séances de novembre et décembre paraîtra dans le prochain numéro.

E
S

CARTE
du Quartier de Ste Catherine
et des contrées environnantes
JUSQU'À SANTIAGO DE CUBA,
levée par ALEX. JAEGERSCHMID
ex Officier
en Mai 1834.
Lieues communes de France.
Sucreries
Caféyères et Cotonneries
Hâtes ou Bergeries
Eglises
Mouillages
Villages
1. La Folie
2. Monteverde
3. L'Olympe.
4. L'Idalie
5. Les Gracias.
6. L'Union
7. La Fortunée.
8. Le Quintucky.
9. L'Africaine.
10. L'Andalusia.
11. L'Amitié
12. La Concordia
13. El Amor
14. Sta Rita
15. La Vlle Sophie
16. L'Espérance.
17. El Desierto.
18. Le Parnasse.
19. Bellevue
20. La Sophie.
Mont Liban
Mont Taurus
Mont Latera
El Tigoabo
El Saltadero
El Cané
SANTIAGO DE CUBA
Chemin de Baracoa
Chemin de Cobre
Chemin de Limon et de la Sierra Maestra
Chemin de traverse
Grand Chemin
Chemin de Guantanamo
Chemin de Baracoa
Baie de Guantanamo
Mer des Antilles

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE VIe VOLUME DE LA 2e SÉRIE,

N°s 31 à 36.

(Juillet à Décembre 1836.)

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

Pages.

Lettre de M. Vidal sur ses voyages en Orient, de 1829 à 1836, et Mémoire sur l'expédition égyptienne contre Saint-Jean-d'Acre et la Syrie..... 5

Notice sur un ouvrage de don Ramond de La Sagra, intitulé : *Cinco meses en los Estados-Unidos de la America del Norte*, par M. Roux de Rochelle..... 30

Réponse de M. Hoskins aux observations critiques de M. Cailliaud sur les planches de son voyage en Éthiopie..... 41

Notice sur l'histoire persane de Binakiti, contenant des renseignements géographiques, par M. de Hammer..... 51

Esquisse du système grammatical de la langue bérébère, par M. W. B. Hodgson (compte-rendu), par M. Warden.... 65

Proposition de former un musée géographique près de la Société, présentée à la Commission centrale, par M. Roux de Rochelle..... 84

Rapport de la Commission nommée par le ministre du commerce et des travaux publics sur la création d'une collection ethnographique..... 89

Analyse de l'histoire asiatique et de l'histoire grecque, par M. Urbanère (compte-rendu, par M. A. N. D.) 101
Notes additionnelles à la lettre de M. le vicomte de Santarem, publiée dans le Bulletin de la Société de géographie du mois d'octobre 1835 sur les voyages d'Améric Vespuce, de 1501 à 1503 129
Suite des mémoires lus à la Société, sur l'ancienne géographie historique, par M. Roux de Rochelle 167
Rapport adressé à M. le ministre de la marine, par M. Trehouart, lieutenant de vaisseau, commandant la corvette *la Recherche* 179
Établissement géographique de Bruxelles, par M. Jomard ... 193
Voyage dans la Turquie d'Europe, extrait d'une lettre de M. A. Boué, membre de la Société 208
Rapport de M. Paul Gaimard, président de la Commission scientifique d'Islande et de Groënland, au ministre de la marine 217
Remarques sur le territoire de Wisconsin, lues à la Société de géographie, dans sa séance du 7 octobre 1836, par M. Roux de Rochelle 228
Note sur les travaux géodésiques et topographiques exécutés dans la Grèce continentale et l'Eubée pendant les années 1833, 1834 et 1835, par des officiers du corps royal d'état-major, et sur les principales améliorations qui en résulteront pour la géographie ancienne et moderne du pays, par M. le capitaine Peytier 311
Voyage d'exploration de MM. Arbousset et Daumas dans le pays des Lighoyas, au nord des Bassoutos 318

DEUXIÈME SECTION.

DOCUMENTS, COMMUNICATIONS, NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES, ETC.

Demi-sauvages de la Provence, par M. Beylet 56
Le Texas 61
Notice statistique sur la ville de Matanzas (île de Cuba), par M. Francis Lavallée 107

Description de l'île de Sable 110
Rapport de M. le capitaine Denis sur la découverte d'une île. 113
Établissement d'une ligne de communication entre les deux océans, à travers l'isthme de Panama..... 115
Expédition des Mers polaires..... 116
Extrait des journaux de Monrovia..... 118
Chute de Tequendama ; note communiquée par M. Francis Lavallée, vice-consul de France dans l'île de Cuba..... 233
Quelques renseignements sur la contrée nord-est de Motito, recueillis par M. Lemue, missionnaire évangélique à Motito (Afrique australe)..... 236
Observations relatives à des cartes catalanes des XIVe et XVe siècles, extraites ou traduites de deux lettres, dont l'une en langue catalane, adressées par M. Tastu à M. d'Avezac. . . 239
Lettre de M. Willam B. Hodgson, ancien consul américain à Alger, à M. d'Avezac..... 247

TROISIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

—

Discours d'ouverture prononcé à la séance générale du 2 décembre par M. le lieutenant-général Pelet, président de la Société..... 257
Notice annuelle des travaux de la Société de géographie et du progrès des sciences géographiques pendant l'année 1836, par M. d'Avezac, secrétaire-général de la Commission centrale..... 265
Formation d'un musée géographique près de la Société.... 189
Procès-verbaux des séances de la Commission centrale de juillet à décembre..... 63, 121, 189, 251 et 326
Procès-verbal de la séance générale du 2 décembre..... 327
Membres admis dans la Société..... 253 et 332
Ouvrages offerts à la Société..... .. 126, 192, 253

Compte-rendu des recettes et dépenses de la Société pendant l'exercice 1835 1836..... 325

Annonces..... 128

PLANCHES DU VIe VOLUME.

Carte du voyage de MM. les Missionnaires T. Arbousset et F. Daumas au nord des Bassoutos..... 318

Avis au relieur.

La carte du quartier de Sainte-Catherine, jointe à ce cahier, doit être placée à la page 385 du tome II, 1834.

NATURAL HISTORY

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU VIe VOLUME.